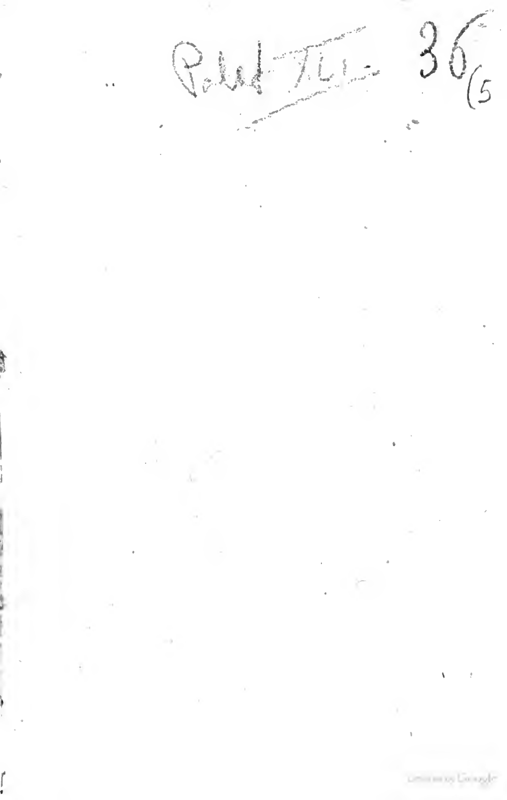




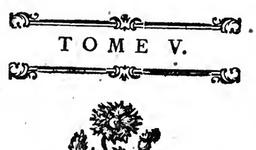
DICTIONNAIRE
DES
GENS DU MONDE.
TOME V.

DICTIONNAIRE
DES
GENS DU MONDE;

Historique, Littéraire, Critique, Moral, Physique, Militaire, Politique, Caractéristique & Social :

Où l'on traite des Mœurs, des Loix, des Usages, du caractère & des intérêts des François & des Anglois; des Nations anciennes & modernes; des Arts utiles, des Arts agréables, & généralement de tout ce qui peut avoir rapport aux différentes circonstances de la vie humaine.

TOME V.



A PARIS;

Chez J. P. Costard, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais, la porte cochere au-dessus du Collége.



M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, un manuscrit qui a pour titre : *Dictionnaire des gens du monde, historique, littéraire, critique, moral, &c.* Et je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris le 12 Septembre 1769.

MARCHAND.

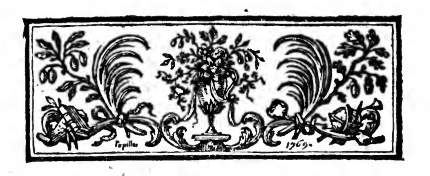
PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres, nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT, notre amé le sieur J. P. Costard, Libraire, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au public : un Ouvrage intitulé : *Dictionnaire des gens du monde, ou le petit universel historique, littéraire, physique moral & politique, &c.* S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de six annés consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amande contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à

celui qui aura droit de lui, & de tous dépens; dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères; conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du présent Privilege; qu'avant de l'exposer en vente: le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le sieur DE MAUPEOU; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit sieur DE MAUPEOU, le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes qui sera imprimée tout au long, au commencement où à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers, Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Fontainebleau, le mercredi vingt-cinquieme jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil sept cent soixante-neuf, & de notre regne le cinquante-cinquieme. Par le Roi, en son Conseil. LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVIII, de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 637, fol. 35, conformément au Réglement de 1723, à Paris ce 3 Novembre 1769. *KNAPEN, Adjoint.*

Chez COUTURIER pere, aux Galeries du Louvre, 1770.



DICTIONNAIRE
DES
GENS DU MONDE.

RAILLERIE.

1. IL a même des franges d'or à ses gants, qui lui ont coûté plus que ne vaut toute une boutique d'esprit. Lycidas pourtant a l'insolence de réveler tout ce que dit cet homme ; il le raille, & il le force à lui céder le champ de bataille, & tout cela en habit de droguet. En vérité, voilà un scandale des plus criants !

Je conviens néanmoins que le bel habit a un peu tort de son côté aussi ; car enfin, une longue canne garnie de plusieurs anneaux d'or, n'empêche pas celui qui la porte de faire aux gens vétus à bon marché, une révérence un peu raisonnable. Un lion attaque un taureau à coups de griffes ; le pauvre taureau

se laissera-t-il déchirer patiemment, parce qu'il n'est pas armé de griffes comme l'aggresseur? point du tout, il le repoussera à coups de cornes, & il fera parfaitement bien.

Les talens sont partagés parmi les hommes, comme parmi les autres animaux. Les gens d'esprit sont d'ordinaire de petits drôles fluets & délicats; les sots, au contraire, généralement parlant, ont des tailles massives, des jambes nerveuses, des bras vigoureux. Vous vous donnez les airs de me railler, Monsieur l'homme d'esprit; vous m'attaquez avec des armes dont je ne suis pas muni: pourquoi trouveriez-vous mauvais que je me servisse des miennes, & que je répliquasse à chacun de vos traits d'esprit, par un coup de poing bien appliqué, ou par un violent coup de pied dans le ventre?

2. Le Tasse ayant été raillé d'une maniere fort désobligeante, quelqu'un dit qu'il falloit être fou pour ne pas répliquer: vous vous trompez, répondit le Tasse; un fou ne sait pas se taire.

3. Le talent de tourner les gens en ridicule est la marque d'un petit génie, sans honneur & sans délicatesse. Un jeune homme de cette trempe se met par-là hors d'état de faire jamais aucun progrès.

4. Annibal tenoit Rome assiégée; on lui dit qu'un marchand de la ville venoit d'acheter fort cher le terrein où campoit actuellement l'armée Carthaginoise, comme si ce ter-

rein n'étoit pas en sa puissance. Annibal fit aussi-tôt vendre dans son camp toutes les boutiques d'argenterie qui étoient dans la ville.

5. Y a-t-il rien de plus absurde que de négliger les belles qualités des autres pour les railler de leurs défauts, d'avoir plus d'attention à leurs vices qu'à leurs vertus, au lieu de prendre celles-ci pour modele?

6. Quoique nous n'approchions pas trop des anciens à l'égard de la poésie, de la peinture, de l'éloquence, de l'histoire, de l'architecture, de tous les arts libéraux, & des sciences qui dépendent plus du génie que de l'expérience, nous les surpassons de beaucoup dans l'art de nous moquer du bon-sens & de la vertu, & de combattre ce qu'il y a de plus respectable & de plus digne de nos éloges.

7. Alexandre ayant entendu les brocards d'un de ses soldats contre Darius son ennemi, lui dit: je te prends à ma solde pour combattre Darius, non pas pour l'offenser.

8. La raillerie n'y étoit pourtant pas oubliée, il l'aimoit, & il croyoit qu'un fat est un présent que les dieux envoient aux hommes.

9. Un borgne dit à un bossu qui le railloit de son infirmité: tu portes ma réponse sur ton dos.

10. C'est une grande atteinte aux vices que de les exposer à la risée publique. On supporte aisément des répréhensions, mais

on ne ſouffre point la raillerie : on aime mieux être méchant que ridicule.

11. Il prit un tour ſi ingénieux pour dire ce qu'il penſoit de cet ouvrage, que l'auteur avoit raiſon d'être mécontent, & n'avoit nul bon prétexte de ſe plaindre ; tant il eſt vrai qu'il y a des railleries qui fâchent, dont on n'oſeroit paroître fâché.

12. Lâcher quelques mots qui percent le cœur de celui à qui vous parlez, ou qui le font rougir, eſt une eſpece de meurtre. Oh ! ne voulez-vous donc pas, me direz - vous peut-être, ſouffrir qu'on vous raille ?.. Vous me pardonnerez, j'y conſens ; mais je veux, s'il vous plaît, que ce ſoit une raillerie.

13. Calliſte a beaucoup d'eſprit & un jugement ſolide, qui en eſt la principale marque. Il raille mieux qu'aucun homme que je connoiſſe, parce qu'il vous tourne en ridicule par un endroit que vous n'êtes pas fâché de lui accorder, & qu'il vous blâme d'un excès dans une qualité qui eſt digne de louanges en elle-même.

14. Il eſt monſtrueux de voir avec quelle licence effrénée on ſe moque les uns des autres : on croiroit quelquefois qu'on ſe diſpute à qui ſe rendra le plus déſagréable.

15. Il ne faut pas toujours que la raillerie, ou certains reproches tombent ſur tous les individus collectivement. L'uſage qui attaque un peuple, ou toute une ſociété eſt une cruauté, qu'un auteur Anglois com-

pare à celle de Caligula, qui souhaitoit que le peuple Romain n'eût qu'une tête pour la pouvoir abattre d'un seul coup.

16. Afin que la raillerie soit plaisante, il faut que celui qui en est l'objet ne s'en apperçoive presque pas, ou qu'il n'en ait pas moins bonne opinion de lui-même.

17. Même sur des sujets légers, ne raillez qu'avec modération ; autrement vous excitez les ris, mais vous ne gagnez point les cœurs.

18. La raillerie blesse moins l'équité naturelle & le droit des gens que la médisance ; par la raison que celui qu'elle attaque, étant présent, est pour l'ordinaire à portée de se défendre ; mais si elle est moins criminelle, elle est souvent plus offensante, parce qu'elle porte deux coups à la fois ; l'un à l'honneur, & l'autre à l'amour-propre : elle flétrit & déconcerte. Le tour malin qu'elle prend, ajoûte presque toujours au chagrin qu'on ressent d'être taxé d'une foiblesse, le dépit humiliant de n'avoir pas repoussé à l'instant le trait moqueur par une saillie plus mordante. On aimeroit mieux être décrié absent, que d'être raillé en face.

Voyez PLAISIRS, EGARDS, BOSSUS.

RAISON.

1. Que de folies je vais vous dire ! faut-il qu'on ne soit sage que quand il n'y a point de mérite à l'être ! que veut-on dire en parlant

de quelqu'un, quand on dit qu'il eſt en âge de raiſon ? c'eſt mal parler; cet âge de raiſon eſt bien plutôt l'âge de la folie. Quand cette raiſon nous eſt venue, nous l'avons comme un bijou d'une grande beauté, que nous regardons ſouvent, que nous eſtimons beaucoup, mais que nous ne mettons jamais en œuvre. (*MARIVAUX.*)

2. Que la raiſon nous dirige dans les actions importantes de la vie, je le veux : mais qu'on en abandonne les détails à ſes goûts & à ſes paſſions. Qui conſulteroit ſur-tout la raiſon, ſeroit ſans ceſſe occupé à calculer ce qu'il doit faire, & ne feroit jamais rien.

(*Monſieur HELVETIUS.*)

3. La raiſon eſt une lumiere obſcurcie, diſoit Cicéron. Sa lumiere & ſon obſcurité l'ont fait trop eſtimer des uns, & trop mépriſer des autres. De-là, ces ſectes ſi différentes entr'elles, des Stoïciens & des Pirrhoniens, qui ont pour fondement, l'une notre orgueil, l'autre notre miſere.

4. La raiſon ſeule produit toutes les vertus : elles ceſſent de l'être, dès qu'elles ne ſont que des effets du tempérament.

(*FONTENELLE.*)

5. Hobbes avoit coutume de dire que ſi la raiſon combat les ſentimens d'un homme, un homme combattra la raiſon.

6. Si je pouvois être trompé par la raiſon, tout ce qu'il y a d'intelligences comme moi, ſeroit expoſé à la même ſurpriſe. Non-

seulement nous serions tous dans l'égarement ; mais, ce qui seroit le comble des maux, nous n'aurions pas même le triste avantage de connoître déterminément notre erreur. Pourquoi ? c'est que la raison trompée dans son premier jugement, pourroit également être trompée dans la correction qu'elle feroit de son premier jugement. Cette correction seroit un nouveau jugement aussi destitué de principes infaillibles que l'étoit le premier : la regle fausse en un point le seroit en tout ; on ne pourroit la consulter qu'avec défiance sur la vérité de ses réponses. J'ajoûte que nous n'aurions pas la liberté du doute général, parce que le doute suppose un équilibre dans les motifs, dont on n'auroit pas la confiance de dire que l'un ne doit pas l'emporter sur l'autre, & nous mettrions follement nos idées en doute par le moyen de nos idées.

Voyez BÊTES, REGLES, PHILOSOPHIE.

RAPPORTS.

1. On dira peut-être qu'il est impossible d'apporter, dans les jugemens particuliers, toutes les formalités des jugemens solemnels. Mais si l'on n'en observe pas l'appareil & la pompe, on devroit au moins en observer ce qui est nécessaire pour s'assurer de la vérité. Or, il n'est pas moins nécessaire pour former son jugement en particulier de savoir ce que dit chaque partie, que pour en porter un jugement juridique....

Il y en a même qui, faiſant des récits des entretiens qu'ils ont eus avec les gens, & ne ſe ſouvenant plus exactement des choſes, les font parler ſelon un ſouvenir confus qui leur en reſte. Que ſi on leur demandoit alors s'ils ſont bien aſſurés de ce qu'ils rapportent, ils diroient que non, & qu'ils n'en voudroient pas être garans. Mais dans la ſuite ils viennent à quitter leur doute, & à acquérir l'aſſurance qu'ils n'avoient pas d'abord, d'une maniere aſſez plaiſante : car en faiſant ces récits, ils ſe les impriment dans la mémoire, & ils oublient au contraire cette diſpoſition de défiance & d'incertitude avec laquelle ils les avoient faits d'abord ; de ſorte qu'ils s'imaginent enſuite que ce ſouvenir exact eſt un effet des choſes mêmes, au lieu qu'il ne vient que du récit fréquent qu'ils en ont fait...

Voici, par exemple, une exception indubitable à la loi du ſecret ; c'eſt quand une perſonne nous communique un deſſein criminel qu'on peut empêcher en le découvrant. Car bien loin que l'on bleſſe la ſociété civile, en ne gardant pas le ſecret, on la bleſſeroit en le gardant.

Les crimes ne ſont point matiere de confiance, & le commerce de l'entretien n'eſt point deſtiné pour ſe communiquer l'un à l'autre de mauvais deſſeins. Ainſi, c'eſt celui qui fait ces déteſtables ouvertures, qui abuſe le premier de ce lien de la ſociété, & ceux qui rediſent ces méchants diſcours, afin d'en

empêcher les mauvais effets, font un bon ufage de l'imprudence de ceux à qui ils échappent....

C'eft un inconvénient réel que de manquer à la confiance qu'on a eue en nous. C'eft une fource de défunion, & c'eft fe priver du moyen de fervir ceux que l'on connoît. C'eft bannir l'ouverture du commerce de l'entretien. C'eft remplir la fociété humaine de défiance & de foupçon. Ce tort doit être au moins compenfé par quelqu'utilité certaine & confidérable...

Pour comprendre l'injuftice & la bizarrerie de l'efprit de la plûpart des hommes, il ne faut que confidérer que, quand ils font revêtus de certains ornemens que l'ordre du monde a attachés aux juges ; qu'ils font affemblés dans un certain lieu, & que les chofes fe propofent & fe traitent avec de certaines formes, ils agiffent d'ordinaire d'une maniere fage & équitable. Les difcours d'une partie ne font point d'impreffion fur leur efprit, à moins qu'ils ne fachent ce que l'autre y peut répondre. Ils examinent fcrupuleufement les preuves ; ils rejettent celles qui font fauffes ou incertaines ; ils donnent lieu à affoiblir les dépofitions des témoins ; ils ne s'arrêtent qu'à celles qui ne font point détruites par des reproches raifonnables ; & ils ne déclarent jamais un homme coupable des crimes qu'on lui impute, à moins qu'ils n'en foient abfolument convaincus. Le feul défaut

de preuves leur ſuffit pour abſoudre l'accuſé, & pour condamner l'accuſateur. Et quand ils manquent à quelques-unes de ces formes, ils ſe condamnent eux-mêmes de témérité & d'injuſtice. Mais quand il s'agit de juger de quelqu'un en particulier, ſans pouvoir ni autorité, ils agiſſent bien d'une autre ſorte. Toutes preuves leur ſuffiſent, toute autorité leur eſt bonne, tout témoin eſt bien reçu ; & ſur le ſimple rapport de perſonnes ou prévenues ou mal informées, ou légeres & ſans jugement, on déclarera ſans ſcrupule des gens coupables de tout ce que d'autres auront voulu leur imputer. (*Nicole.*)

2. On ordonne aux Révérends Peres de la Trape de ne prêter jamais l'oreille aux rapports qu'on leur fera de quelqu'action indigne ou criminelle ; de tourner d'un autre côté tous les diſcours de cette nature, & de ſuppoſer enfin que le crime peut venir d'une bonne intention dans celui auquel on l'attribue, ſi tant eſt qu'il ſoit certifié d'une maniere à ne pouvoir le révoquer en doute. C'eſt peut-être pouſſer la charité juſqu'à l'extravagance. Mais un pareil excès eſt beaucoup plus louable, que de ſoutenir avec les malins eſprits du ſiecle, que des actions indifférentes, ou même bonnes, viennent d'un mauvais principe ou d'une intention criminelle.

3. Quand on veut rapporter ce qu'un autre a dit, on doit prendre garde que la force

de l'expreſſion conſiſte plus dans l'air du viſage, le ton de la voix, ou le geſte, que dans les paroles mêmes. Celles-ci répétées, d'une toute autre maniere, par ceux qui ne ſavent pas bien diſcerner les choſes, ont un ſens très-différent de celui qu'elles avoient d'abord.

4. Qui vient vous faire rapport des défauts d'autrui, a deſſein de faire rapport de vos défauts à d'autres.

Voyez HARMONIE, TÉMOIGNAGE, NOMBRES.

RARÉFACTION DE L'AIR.

La rareſcibilité de l'air eſt très-remarquable & très-difficile à comprendre. Boyle dit que cet élément peut-être tellement raréfié par la chaleur, qu'il peut occuper cinq cent vingt mille fois plus d'eſpace qu'il n'en occupe lorſqu'il eſt fort condenſé. Les expériences de ce phyſicien ne paroiſſent pas s'accorder avec celles des autres obſervateurs. M. Muſchenbroeck dit que le volume de l'air n'augmente que d'un tiers à la chaleur de l'eau bouillante, & de deux tiers à la chaleur du verre prêt à ſe fondre; il a remarqué cependant que l'air ſe raréfie beaucoup plus lorſqu'il eſt fort humide; en effet, la chaleur du verre prêt à ſe fondre lui fait occuper un eſpace douze fois plus grand que celui qu'il occupoit avant que d'être raréfié par une telle chaleur. Mais cette raréfaction eſt peu

considérable en comparaison de celle qui arrive à l'air qui est fixé dans les corps, & qui se dégage dans les fermentations, les putréfactions & dans les analyses; cet air, toujours mêlé avec des vapeurs aqueuses, souffre en se développant une expansion immense, sur-tout lorsque la chaleur qui opere ce développement, est fort considérable : l'expansion de l'air peut véritablement s'étendre alors aussi loin que celle que Boyle a observée; elle ne doit pas être, à la vérité, attribuée uniquement à la raréfaction, mais aussi au ressort de l'air, car il contribue beaucoup à ce développement. La force expansive de l'air humide nous fait comprendre pourquoi le feu agit plus puissamment dans les corps combustibles un peu fournis de parties aqueuses, que dans ceux qui sont fort desséchés.

La raréfaction de l'air, dans l'été, peut beaucoup contribuer à tous les changemens, & à toutes les productions qui dépendent de la chaleur de cette saison; car dans les grandes chaleurs de l'été, la raréfaction de l'air est fort considérable; elle est environ d'un cinquieme plus grande que dans les grands froids de l'hyver.

Voyez EAU.

REBELLES.

1. La politique des princes a quelque chose de bizarre : ils font tout ce qu'ils

peuvent pour débaucher les ſujets les uns des autres; ils donnent retraite aux conſpirateurs, ils protegent les rebelles; & ils ne voient pas que c'eſt une belle leçon de révolte pour leurs propres ſujets, & une eſpérance prochaine de ſecours. Cette diſparate vient de ce qu'on ne ſonge qu'au préſent; car ſi l'on ſongeoit aux conſéquences pour l'avenir, jamais un prince ne contribueroit un ſou ni une parole en faveur des rébellions.

2. La terreur s'empare bientôt des rébelles, ſi on ne leur inſpire la témérité.

3. C'étoit encore l'uſage dans le dixieme ſiecle, que,lorſque les rebelles nobles ſe ſoumettoient à leurs ſouverains, ils étoient obligés de ſe préſenter avec l'épée pendue au cou; ſorte de cérémonie qui ſignifioit qu'ils ſe reconnoiſſoient dignes de perdre la tête. Les coupables roturiers y venoient la corde au cou, pour marquer qu'ils méritoient d'être pendus.

Voyez INGÉNUITÉ.

RÉCONCILIATION.

1. Je t'ai vu rire; tu n'es plus fâché. Ma tête eſt un peu dérangée; il faut me paſſer mille folies, mille ſottiſes. Aime-moi, aime-moi malgré mon mauvais eſprit, mon méchant caractere. Aime-moi par bonté, par devoir, par reconnoiſſance, parce que tu ne peux aimer perſonne qui ait pour

toi un attachement plus tendre, plus vrai. Je suis un peu impertinente; mais je suis sensible, sincere. Je t'aime, je t'adore; ah! oui, de toute mon ame. (*Me Riccoboni.*)

2. Ils s'aimoient si éperdument, qu'il ne se passoit point de jour qu'ils ne rompissent ensemble, & ne se raccommodassent.

(*Boursaut.*)

3. On se raccommode plus aisément quand on est disposé à se taire, que quand on l'est à se plaindre.

Rien ne jette tant de défiance dans les réconciliations nouvelles, que le chagrin qu'on a d'être obligé à ceux avec qui on se réconcilie. (*Cardinal de Retz.*)

4. Souvent une femme ne nous pardonne que parce qu'elle s'est mise dans le cas de ne pouvoir faire autrement; encore y en a-t-il, sur-tout de celles qui ont de la dignité dans le caractere, sur lesquelles cette raison est sans pouvoir, & qui aiment mieux vivre dans toutes les horreurs d'une passion malheureuse, que de subir l'ignominie qu'elles attachent à la réconciliation.

(*Lettre de la duchesse de.. au duc de..*)

RECONNOISSANCE.

1. Il se fit dans son cœur un combat violent entre la crainte, l'espérance & l'amour: la reconnoissance fut seule capable de l'appaiser. Rien ne sauroit balancer le pouvoir qu'elle acquiert sur une ame sensible; elle

produit souvent les effets de l'inclination; elle a quelquefois les charmes de l'amour, & n'en a jamais les caprices. (*Grigri.*)

2. Le poids de la reconnoissance est bien léger, mon cher Aza, quand on ne le reçoit que des mains de la vertu.

3. Hélas, interrompit-il encore, que la reconnoissance est peu flatteuse pour un cœur malheureux! compagne de l'indifférence, elle ne s'allie que trop souvent avec la haîne.

(*Me de Graffigni.*)

4. D'ailleurs un sentiment généreux lui fit trouver de la satisfaction à faire quelque chose pour un homme qui faisoit tout pour elle: moins elle l'aimoit, plus elle croyoit lui devoir. (*Me de Tencin.*)

5. Vous me permettrez d'oublier tout ce qui pourroit diminuer ma reconnoissance, & de ne me ressouvenir que de ce qui la peut augmenter. (*Cardinal de Retz.*)

6. On voudroit que l'on évitât cette reconnoissance fastueuse, qui a plutôt l'air d'annoncer le bienfait qui honore, que le sentiment modeste d'un cœur pénétré.

7. Ce sont ceux dont on n'a rien exigé que la reconnoissance mene plus loin.

8. Le respect d'une passion naissante est plus sûr que la reconnoissance d'un amour heureux & satisfait. (*Monsieur Duclos*)

9. Vous dites que celui qui vous oblige a de l'avantage sur vous: eh bien! voulez-vous lui conserver cet avantage, n'être qu'un

atôme auprès de lui ? vous n'avez qu'à être ingrat : voulez-vous redevenir ſon égal ? vous n'avez qu'à être reconnoiſſant ; il n'y a que cela qui puiſſe vous donner votre revanche. S'enorgueillit-il du ſervice qu'il vous a rendu : humiliez-le à ſon tour, & mettez-vous modeſtement au-deſſus de lui par votre reconnoiſſance. Je dis modeſtement ; car ſi vous êtes reconnoiſſant avec faſte, avec hauteur ; ſi l'orgueil de vous venger s'en mêle, vous manquez votre coup ; vous ne vous vengez plus, & vous n'êtes plus tous deux que de petits hommes, qui diſputez à qui ſera le plus petit. (*Marivaux.*)

10. Quelle reconnoiſſance peut donc attendre celui qui joint l'outrage au ſervice ? n'eſt-ce pas lui en témoigner aſſez que de lui pardonner ſon bienfait ?

11. Si l'on doit ſouvent cacher avec ſoin, dit Seneque, le bien qu'on fait à celui qui en eſt l'objet, il faut au contraire avoir toujours devant les yeux, celui qu'on peut avoir reçu, & ne point chercher à l'exténuer. Combien n'eſt-il pas plus naturel & plus honnête de regarder les graces qu'on a obtenues comme plus précieuſes qu'elles ne le ſont en effet !

Voyez Intérest, Amour.

RÉFLEXIONS.

1. Les livres de réflexions ne ſont pas les plus propres à réuſſir. Premierement, ce genre d'écrire eſt peu agréable par lui-même ; il

il eſt trop froid, trop ſérieux, trop appliquant. Quant à ceux qui aiment les réflexions, parce qu'ils ſavent eux-mêmes réfléchir, ils ſont bien avancés de ce côté-là; & par conſéquent très-difficiles à ſatisfaire. Pour leur plaire il faudroit leur donner du nouveau; mais qu'eſt-ce qui peut paroître nouveau à des gens qui ont lu & médité tout ce que nous avons de meilleur en ce genre ? que peut-on ajoûter à ce tréſor immenſe de réflexions qu'ils ſe ſont fait des penſées de tant de bons eſprits & des leurs propres ?

Il eſt vrai que par cela même qu'ils ſavent ce qui a été dit de meilleur, ils ne manqueront pas de reconnoître ce qui n'a pas été encore dit; au lieu que beaucoup d'autres lecteurs ne ſont point en état de diſtinguer ce qui eſt nouveau, d'avec ce qui ne l'eſt pas. Mais il ne s'en ſuit pas delà qu'il ſoit toujours plus aiſé d'obtenir l'eſtime de ces lecteurs moins inſtruits, que d'obtenir celle des perſonnes qui joignent beaucoup de lecture à beaucoup d'eſprit. Les premiers prennent ſouvent pour des penſées aſſez communes, des penſées très-nouvelles, parce qu'elles ſont ſi vraies & ſi naturelles, qu'il leur ſemble qu'elles ont dû venir à tout le monde. Ils avoient en eux-mêmes ces penſées-là, diſent-ils, & en le diſant ils ſe trompent, mais ils ne mentent pas. Car il eſt naturel que nous croyions avoir penſé de certaines choſes, quand on vient à nous les

dire, dont pourtant nous ne nous étions jamais avisés. Or des choses de cette nature-là, n'excitent pas l'admiration. Il est vrai que nous approuvons toujours un auteur lorsqu'il pense comme nous; mais nous ne l'admirons que lorsqu'il nous fait penser comme lui, soit en instruisant notre ignorance, soit en nous détrompant de nos erreurs. Ainsi, pour réussir à un certain point dans les réflexions morales ou métaphysiques, il faut penser mieux, non-seulement que les autres ne pensent, mais encore mieux qu'ils ne croient penser.

D'un autre côté, si des réflexions neuves & vraies sont d'un vrai plus fin, plus recherché, plus reculé des idées communes; elles paroissent fausses à beaucoup de lecteurs ou du moins trop subtiles.

REFUS.

1. Son orgueil extrême lui avoit fait refuser les secours de ses amis; je crus que ce défaut, si c'en étoit un, étoit un défaut respectable. Je croyois qu'un noble orgueil, quoique porté à l'excès, méritoit de l'indulgence dans un homme de génie qui, soutenu par le sentiment de sa propre supériorité & par l'amour de l'indépendance, bravoit les outrages de la fortune & l'insolence des hommes.
(*M. Hume.*)

2. Les belles du serrail ont un amant qui n'a qu'à dire, je le veux; elles ne goûtent ja-

mais le plaisir de la résistance, & elles ne lui fournissent jamais le plaisir de la victoire; c'est-à-dire que tous les agrémens de l'amour sont perdus pous les sultans & pour les sultanes. (*Fontenelle.*)

3. Je refusai tout, bien déterminée à ne rien accepter, tant que je serois dans l'incertitude de ne pouvoir jamais rendre. J'étois au moment le plus critique de ma vie. Je sentis le besoin que j'avois de me munir de principes inébranlables, qui pussent répondre de toute ma conduite. Je me résolus de souffrir la misere, d'aller chercher la servitude, plutôt que de démentir mon caractere; persuadée qu'il n'y a que nos propres actions qui puissent nous dégrader. Je ne me connoîtrois pas, si je ne m'étois vue à cette épreuve: elle m'a appris que nous cédons à la nécessité, moins par sa force, que par notre foiblesse. (*Me. Sthall.*)

4. Si je lui manquois de complaisance dans les bagatelles, mes refus dans les choses importantes en auroient moins de poids.

(*Pamela.*)

5. Personne n'a jamais mieux su soulager & les besoins d'autrui, & la honte de les avouer. Il disoit que ceux dont on refusoit le secours avoient eu l'art de s'attirer ce refus, ou n'avoient pas eu l'art de le prévenir, & qu'ils étoient coupables d'être refusés.

(*Fontenelle.*)

6. Ce refus m'a coûté cher depuis, non par

lui-même en cette occaſion, mais par l'habitude qu'il me donna à prendre la même conduite dans des conjonctures où il eût été du bon-ſens de recevoir ce qu'on m'offroit, quand même je l'euſſe dû jetter dans la riviere. Ce n'eſt pas toujours jeu ſûr de refuſer de plus grands que ſoi.

7. Un refus eſt une faveur à laquelle tout le monde peut prétendre.

Alcibiade, qui avoit ſouvent éprouvé combien Socrate s'obſtinoit à refuſer tout, diſoit qu'il étoit plus inflexible aux préſens qu'Ajax n'étoit invulnérable au fer.

Ce n'eſt pas pourtant qu'il ne reçût jamais rien de perſonne. Seneque rapporte qu'il ne fit point de difficulté de demander un manteau, n'ayant pas de quoi l'acheter ; il refuſoit conſtamment ce qui alloit au-delà du néceſſaire abſolu. Il diſoit à Xantippe ſa femme, qui étoit aſſez fâchée de cette humeur, que quand nous recevons ſi librement tout ce qu'on nous préſente, nous ne trouvons plus perſonne qui veuille même nous donner ce que nous demandons.

8. Je ſçais encore, & ne vous en fais pas un crime (parce qu'enfin c'eſt la marche de tout le monde) que c'eſt aſſez que je me refuſe à vos deſirs, pour que vous vous croyiez pour moi une paſſion très-vive.

(*Lettre de la ducheſſe de... au duc de...*)

9. Lorſque ceux que Sully avoit rebutés, venoient s'en plaindre à Henri IV, il les

plaignoit lui-même, & s'en débarrassoit avec, une bonté qui faisoit attribuer tous les bienfaits au roi, & les refus au ministre.

10. Un Musulman demandoit une grace au visir qui la lui refusa. Le premier lui témoigna la plus vive reconnoissance. Eh quoi! lui dit le visir, je t'ai refusé ta demande! oui, lui repartit le Turc en embrassant ses genoux; mais tu ne m'as pas fait attendre ton refus.

Voyez AMBASSADEURS.

RÉFUTATION.

Il n'arrive que trop souvent qu'un auteur rapporte avec peu de fidélité les raisons qu'il veut détruire. Il fait semblant de n'avoir pas vû ce qu'il se sentoit incapable de réfuter; & lorsqu'il ne peut se taire sur certaines choses, il en écarte quelques termes essentiels. En un mot, supposez, tant qu'il vous plaira, qu'un controversiste procede de bonne-foi, vous ne persuaderez jamais que les piéces détachées qu'il rapporte de l'ouvrage qu'il réfute, soient une image fidelle de la force de cet ouvrage; car cette force consiste presque toujours dans l'enchaînement des pieces.

REGARDS.

Vos yeux me regardent avec une tendresse que je voudrois bien qu'on recueillît, afin d'en conserver l'image. (*MARIVAUX.*)

REGLES.

1. Ceux mêmes qui s'y étoient le plus divertis, eurent peur de n'avoir pas ri dans les regles, & trouverent mauvais que je n'eusse pas songé plus sérieusement à les faire rire.

2. Qui est-ce qui peut dire jusqu'où vont les regles, quand il y va de conserver ou de perdre son honneur, puis qu'on dépend de tant de Tribunaux qu'il y a de personnes instruites des calomnies qu'on lance contre nous, & qu'il faut absolument comparoître devant toutes, si l'on veut s'en laver ?

(*Mémoire de* BONNEVAL.)

3. Ceux qui jugent d'un ouvrage par regle, sont à l'égard des autres, comme ceux qui ont une montre à l'égard de ceux qui n'en ont point. L'un dit: il y a deux heures que nous sommes ici. L'autre dit: il n'y a que trois quarts d'heure. Je regarde ma montre ; je dis à l'un: vous vous ennuyez ; & à l'autre: le tems ne vous dure gueres, car il y a une heure & demie; & je me moque de ceux qui disent que le temps me dure à moi, & que j'en juge par fantaisie : ils ne savent pas que j'en juge par ma montre.

Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment. Mais la fantaisie est semblable & contraire au sentiment ; semblable, parce qu'elle ne raisonne point ; contraire, parce qu'elle est fausse : de sorte qu'il est bien dif-

ficile de distinguer entre ces contraires. L'un dit que mon sentiment est fantaisie, & que sa fantaisie est sentiment; & j'en dis de même de mon côté. On auroit besoin d'une regle. La raison s'offre; mais elle est pliable à tous sens; & ainsi il n'y a point de regle.

(*PASCAL.*)

On ne doit pas fatiguer l'esprit de regles & de préceptes, d'autant mieux qu'il en est comme des lunettes, qui ne peuvent servir qu'à ceux qui voient.

(*Comte ALGAROTTI.*)

Nous tirons les regles des beaux vers de ceux d'Homere & de Virgile, & après cela nous prouvons par ces regles-là que Virgile & Homere ont fait de beaux vers. Le moyen d'en décider autrement? Par des regles raisonnées? il n'y en a point. Par l'oreille? la nôtre n'est pas toujours d'accord avec celle des anciens.

4. Monsieur de Saint-Aignan avoit inventé à l'armée un nouveau jeu de cartes, auquel il jouoit un jour dans sa tente avec M. de Roquelaure. Il survint une difficulté pour un coup. M. de Roquelaure assuroit que, par toutes les raisons du jeu, le coup devoit passer comme il disoit. M. de Saint-Aignan soutenoit le contraire, prétendant qu'ayant fait lui-même le jeu, il l'avoit fait ainsi; & ne pouvoit comprendre qu'il ne fût pas permis à un homme qui invente un jeu, de l'assujettir aux regles qu'il lui plaît. On prit des

juges qui condamnerent M. de Saint-Aignan; assurant qu'il n'avoit pu faire, dans son jeu, une faute contre les regles.

Voyez MÉTHODE.

RÉGNES.

1. *Constantin*, pour avoir transporté le trône impérial à Byzance, qu'il appella de son nom, *Constantinople*, fut cause, en partie, de la ruine & de la décadence entiere de l'empire romain, sur les débris duquel s'éleva l'empire d'Occident. Charlemagne le gouverna pendant quarante-sept ans. Il le partagea l'an 806 à ses trois fils Louis I, Pepin, & Charles, & par là cet empire perdit aussi tout son lustre & toute sa grandeur. Ainsi Charlemagne démembra l'empire d'Occident & le royaume de France. Ce n'est qu'au commencement de la troisieme race, que les fils aînés de France ont été les seuls possesseurs du royaume, & que les cadets ont commencé à être appanagés.

2. Depuis *Hugues Capet* jusqu'à Louis X, surnommé Hutin, le royaume de France avoit toujours été transmis de pere en fils. Après la mort de Louis X & du jeune Roi *Jean*, son fils, mort au berceau, la couronne de France passa, pour la premiere fois, en ligne collatérale. *Philippe V*, dit *le Long*, de trente princes du sang royal, qui vivoient alors, en étoit le plus proche héritier. Son

droit cependant lui fut contesté par la princesse *Jeanne*, fille de *Louis X* & sœur du jeune roi *Jean*; mais *Philippe V* commença par se faire sacrer, & *Mathilde* ou *Mahaut*, comtesse d'Artois, en qualité de pair de France, soutint la couronne sur la tête de *Philippe V*, avec les autres pairs; ce qui n'est pas moins extraordinaire, c'est que la princesse *Mathilde* avoit aussi séance au parlement, pour la comté pairie d'Artois dont elle fut d'abord revêtue.

3. La couronne de France passa, pour la seconde fois, à la ligne collatérale, dans *Charles*, comte de la marche, qu'on appella dans la suite *Charles* le Bel.

4. La branche de *Valois* monta sur le trône dans la personne de *Philippe*, fils du célebre *comte de Valois*, dont on a dit: il fut *fils* de roi, frere de roi, oncle de Roi, beau-pere de roi, pere de roi, & jamais roi. *Voyez* HÉRITIERS.

5. Clément VII aimoit sa famille, & la passion dominante de ce pape étoit de procurer son illustration & son avancement. Il obtint de Charles-Quint que son neveu Alexandre de Médicis seroit à perpétuité reconnu souverain de Florence, sa patrie, aux conditions qu'il tiendroit cet état à titre de fief de l'empire. Telle est l'origine de la puissance des grands ducs de Florence, qui doivent toute leur grandeur à l'ambition de

Clément VII, & à la libéralité de Charles-Quint.

6. Le regne de Henri le grand avoit été le regne des troubles & des combats : le regne de ſon fils avoit été celui des intrigues & de la politique : le regne de Louis le grand a été celui des conquêtes : nous vivons ſous celui de la raiſon, de l'équité, de la modération, de ces vertus à l'ombre deſquelles on jouit. Louis le *bien-aimé* ne veut faire que des heureux.

7. L'empire de l'Occident paſſa à Charlemagne ; le titre ſeul lui manquoit, puiſqu'il en avoit conquis la plus grande partie. Cet empire avoit fini en 476, dans Auguſtule, dernier empereur romain. Arnould, roi de Germanie, mort en 896, fut le dernier du ſang de Charlemagne, qui porta la couronne impériale.

8. Edouard III, dit le confeſſeur, étoit fils d'Emme de Normandie & frere d'Alfred, mis à mort par Godewin. L'Angleterre, qui gémiſſoit depuis quarante-quatre ans ſous le joug des Danois, vit avec plaiſir la race des rois Saxons remonter ſur le trône, dans la perſonne d'Edouard.

9. Par la révolution qui arriva dans le gouvernement politique de l'Italie, vers le milieu du treizieme ſiecle, les papes, enfin parvenus au but où tendoit leur ambition depuis tant d'années, régnent dans

Rome en ſouverains indépendans. Les empereurs, trop foibles pour ſoutenir leur autorité contre les efforts de preſque toutes les villes d'Italie, qui aſpirent à la liberté, vendant à prix d'argent les plus beaux droits de la dignité impériale. Florence obtient le titre de république ; Naples & la Sicile, la ſeule portion de l'Italie que les Grecs euſſent conſervée, forment une monarchie particuliere ; Milan & la Savoie ſont gouvernés par leurs ducs.

10. Le duc d'Yorck étoit odieux aux Anglois, comme catholique. On cabaloit contre lui dans la chambre des communes ; & le duc de Montmouth, fils naturel de Charles II, étoit le chef des mécontens. Ils firent courir le bruit que le roi avoit été marié légitimement avec la mere du duc de Montmouth (Mademoiſelle Karwel, ducheſſe de Portſmouth) & Charles fut obligé de donner des déclarations publiques, pour faire connoître la fauſſeté de ce bruit. Malgré les efforts de ſes ennemis, le duc d'Yorck jouiſſoit de toute l'autorité. Son frere, tout occupé de ſes plaiſirs, ſe repoſoit ſur lui de l'adminiſtration des affaires. Walker, un des beaux eſprits du temps, dit à ce ſujet un bon mot célebre : « la chambre des communes ne veut pas » que le duc d'Yorck regne après la mort » du roi : mais ſa majeſté, pour faire piece à » cette chambre, a réſolu que ce ſera de ſon » vivant. »

6. L'an 773, le pape Adrien I, se voyant menacé par Didier, roi des Lombards, appelle à son secours Charlemagne, qui, depuis la mort de Carloman son frere, étoit seul roi des François.... Le lendemain des fêtes de Pâques, le pape Adrien, accompagné des principaux du clergé, des magistrats & des chefs de la noblesse, va trouver le roi à S. Pierre, & le supplie de vouloir bien confirmer la donation faite par son pere Pépin, à l'église romaine : Charles en fait faire la lecture ; &, l'ayant approuvée, il ordonne à son notaire d'en dresser une pareille. Le pape profite de cette disposition, & sa politique adroite obtient, dit-on, de Charles une augmentation considérable de villes & de provinces. L'acte, devenu beaucoup plus ample que celui de Pépin, est revêtu de toutes les formalités nécessaires, & déposé de la propre main de Charles, sur le corps de S. Pierre. Comblé d'honneurs & de bénedictions, le roi retourne devant Pavie, & serre cette ville de si près, que les habitans, pressés par la faim, sont enfin forcés de se rendre. Didier fut envoyé prisonnier en France, avec la reine son épouse.

Ainsi finit en Italie le royaume des Lombards, après avoir duré deux cents six ans. Charles joignit aux titres de roi des François & de patrice des romains, celui de roi des Lombards.

11. Dans une diète assemblée à Augsbourg

en l'année 952, il fut arrêté que Bérenger & son fils Adalbert conserveroient le royaume d'Italie, à condition qu'ils se reconnoîtroient vassaux du roi de Germanie, & lui prêteroient, en cette qualité, le serment ordinaire. En effet les deux princes rendirent publiquement hommage à Otton I, & se reconnurent ses feudataires: ils reçurent de sa main un sceptre d'or, en signe de l'investiture du royaume d'Italie; mais en leur rendant ce royaume, Otton I leur ôta Aquilée & Vérone, qu'il donna à son frere Henri. Ainsi fut renouvellée & confirmée la souveraineté des rois de Germanie sur le royaume d'Italie. Elle avoit commencé du temps de Bérenger I, qui avoit fait hommage de sa couronne à Arnould; & depuis, elle avoit été suspendue, sous ses successeurs, jusqu'à Bérenger II.

12. Ce ne fut qu'après un interregne, depuis 923, jusqu'en 936, sous *Raoul*, duc de Bourgogne, gendre de *Robert*, tué à la bataille de Soissons, que *Hugues Capet* se fit couronner roi de France, par *Abbon*, évêque de Soissons, malgré les droits de l'infortuné *Charles le simple*. Ainsi ce prince parvint à la couronne, sans y avoir d'autre droit, que celui que lui donna l'élection des grands, qui sans doute supposoit le consentement du peuple, puisque *Hugues Capet* avoit des vertus; & ce droit a bien son prix. *Hugues Capet* est la tige de la troisieme race de nos rois, & le trente-quatrieme. Il a regné depuis

987, jufqu'en 996, qu'il mourut le 24 Octobre, âgé de cinquante-fept ans, après neuf ans de regne. Ce monarque ne fubjugua fes ennemis qu'en les flattant; & il regardoit comme fes amis, tous ceux qui ne fe déclaroient pas contre lui.

Voyez HERITIERS, USURPATEURS.

RHÉTORIQUE.

1. Ce n'eft point affez d'avoir, par le fecours de l'invention, trouvé les raifons les plus folides & les plus convaincantes; la force & la beauté du difcours confiftent moins dans ces raifons, que dans un certain arrangement jufte, naturel & régulier de toutes les parties qui le compofent. Il faut de l'ordre par-tout; mais la confufion eft plus infupportable dans un difcours, que par-tout ailleurs. Quelque belles, quelque vives que foient vos penfées, fi elles n'ont cette proportion & cette fymmétrie que demande & qu'infpire la nature, il n'en réfultera qu'un chaos rebutant, qu'une maffe informe, faite pour choquer & pour déplaire.

Il en eft d'un difcours comme d'un ouvrage d'architecture: les raifons, les argumens en font les matériaux: figurez-vous tous ces matériaux confufément épars, renverfés les uns fur les autres, les pierres & la charpente, l'or & le marbre confondus enfemble, cet affortiment bizarre & mal-entendu ne préfentera aux yeux qu'un fpectacle déf-

agréable. C'est l'élégante construction de ces matériaux qui forme le bel édifice ; c'est aussi la disposition bien ménagée de toutes les parties de l'oraison, qui forme le beau discours.

Ces parties d'oraison sont l'exorde, qui renferme la proposition ; ensuite la narration ; la confirmation, qui renferme la réfutation ; enfin, la péroraison ou conclusion.

2. Un des grands secrets de la rhétorique est de réveiller dans l'esprit des auditeurs leurs préjugés & leurs passions, & par le retour de tous ces jugemens, les surprendre, les entraîner, les forcer de consentir à ce qu'on veut leur persuader. Un avocat a gagné sa cause, parce qu'il a une belle voix devant un juge qui aime la musique; un autre, parce qu'il a glissé, souvent sans raison, quelques maximes politiques devant un magistrat qui en faisoit son étude.

3. Le roi Archidamus demanda un jour à Thucydide, qui étoit le plus fort à la lute ou Périclès ou lui : cela, répondit Thucydide seroit mal-aisé à vérifier ; car quand je l'ai porté à terre en luttant, il démontre à tous ceux qui l'ont vû, qu'il n'est pas tombé ; & il gagne le prix.

RÉJOUISSANCES.

1. Les pauvres mêmes cachent leur misere pour ne pas diminuer la joie publique.

(*Espion Turc.*)

2. Les Romains livroient un homme à la furie d'un lion dans un ſpectacle plus inhumain que tous les lions, les tigres & les ours.

3. En Eſpagne, qu'on gagne ou qu'on perde des batailles, on y fait toujours des feux de joie pour amuſer le peuple; un François le reprochoit un jour à la marquiſe de Grana : laiſſez-les, répondit-elle, ſe contenter tant qu'ils voudront; vos feux ſont de véritables feux de joie, & les nôtres ſont des feux d'artifice.

RELIGIEUSES.

1. Faites bien comprendre à nos ſœurs en quoi conſiſte la mort au monde: les Religieuſes ſortent quelquefois de deſſous le drap mortuaire, auſſi vivantes à elles-mêmes qu'auparavant. Je ne ſuis pas ſurpriſe qu'elles aient encore des défauts, puiſque la perfection eſt l'ouvrage de toute la vie. Mais je voudrois qu'elles n'euſſent pas l'eſprit du monde, qu'elles n'aimaſſent point à le voir, qu'elles ne penſaſſent à leurs parens que pour prier pour eux, qu'elles ne fuſſent point tranſportées, s'ils viennent les voir en carroſſe; déſeſpérées s'ils les viennent voir à pied; inquiettes, ſi leurs affaires vont mal. La plupart des Religieuſes ne comprennent gueres les maximes de l'évangile: elles ſont auſſi vives que mondaines ſur la nobleſſe, le plaiſir, le bien, la faveur: elles veulent une Abbeſſe de qualité, de préférence à une

autre

autre qui les meneroit à Dieu: elles briguent l'honneur d'être sa favorite: toute leur conduite montre qu'elles estiment plus la grandeur, la richesse, que la pauvreté & l'obéissance dont elles ont fait vœu......

Puisque Dieu vous a rendu la santé à Gomer-Fontaines, & en même temps donné l'envie d'y demeurer, apparemment, ma chere fille, c'est-là qu'il vous veut. Pensez-y bien encore avant de vous y engager; & si votre vocation continue, faites votre sacrifice; mais faites-le tout entier, je vous en conjure. Que ce ne soit pas une simple cérémonie, comme font beaucoup de religieuses. Mourez au monde: ne le reprenez pas au parloir, après l'avoir renoncé à la grille: haïssez-le comme l'ennemi de notre Seigneur. Il est déjà condamné à cause de ses scandales: méprisez ses vanités, ses maximes, & tâchez en tout de juger par rapport à l'evangile. Les Religieuses sont sujettes à croire le monde aimable: elles en adorent la pompe, la magnificence, les parures; & ce monde même, scandalisé du peu de piété qu'elles montrent, est tout étonné de plaire tant encore.

Il ne faut être dure à pas une, ni jamais les rebuter: il faut leur parler très-souvent en particulier, leur dire franchement ce que vous croyez de mal en elles, commencer par le plus pressé, ne leur pas dire tout à la fois, ne paroître point étonnée de leurs fautes, leur témoigner de l'amitié; ce n'est point

l'autorité qui touche le cœur, & la douceur d'une amie n'eſt point incompatible avec la fermeté d'une abbeſſe.

Je crains que vos filles ne ſoient pas bien nourries; je connois des Couvens où on les fait mourir de faim pour mieux parer le prêtre ou l'autel. On dit là-deſſus que les filles vivent de ſi peu de choſe; mais il faut conſidérer que la regle leur a déjà retranché le ſuperflu & les a réduites au néceſſaire, de ſorte que, ſi on retranche encore ſur le retranchement, elles n'ont pas de quoi vivre: cet épuiſement les rend chagrines & malſaines.

Je ſuis la très-humble ſervante de Saint-François de Sales; mais je ne conviendrai point qu'il ſoit plus difficile de ſe ſupporter ſoi-même, que de ſupporter les autres. Nous avons en nous un grand défenſeur de nous-mêmes, notre cœur; & perſonne ne nous parle pour ce pauvre prochain, ſi ſouvent inſupportable. Ce bon Saint n'avoit été ni enfermé dans une communauté, ni tiraillé par des courtiſans, ni le témoin, ſe martyr, ou la victime des iniquités du ſiecle..... Je regarde donc, ma chere fille, comme le dernier effort de courage la réſolution que vous avez priſe dans votre retraite; vous n'avez à combattre que des entêtemens, des travers, des imbécillités: que vous êtes heureuſe! ſi vous voyiez ce que nous voyons, vous mourriez de plaiſir d'être ce que vous êtes, ou de

douleur de ſavoir ce que nous ſommes. Nous voyons des aſſaſinats de ſang-froid, des envies ſans ſujet, des rages, des trahiſons ſans reſſentiment, des avarices inſatiables, des déſeſpoirs au milieu du bonheur, des baſſeſſes qu'on couvre du nom de grandeur d'ame. Je me tais: je n'y puis penſer ſans emportement.

C'eſt à préſent que les religieuſes ſeront véritablement pauvres: elles faiſoient conſiſter la pauvreté à n'avoir rien en propre, mais à ne manquer de rien : cette pauvreté étoit très-ſupportable, mais je doute qu'elle fût vraie. Pour être pauvre, il faut ſouffrir quelque choſe; & vous voilà toutes dans ce cas-là. Dieu veuille que vous le ſouffriez avec une patience & une réſignation qui vous rendent toutes des ſaintes ! mais je crois que vous ne devez rien oublier pour adoucir les autres auſtérités, autant que vos ſupérieurs voudont le permettre....

Rien de plus indiſcret que les plus diſcrettes religieuſes.

Le mot de *regne* eſt aſſurément ridicule : votre bon-ſens vous le fait ſentir. Otez tous ces airs de grandeur qui font que le monde ſe moque des abbeſſes: une d'elles vouloit imiter le trône du roi de Siam, parce que tous ceux qu'on voit aux rois & aux évêques ne lui paroiſſoient pas aſſez élevés. Ce n'eſt point un conte, on me l'a nommée.

Je sais qu'une favorite ou niéce d'abbesse est la plus mauvaise éducation. En vérité les meilleures religieuses sont presque toujous les moins connues.

J'ai ouï dire à un cardinal qu'il faisoit bien plus de cas de lui comme évêque, que comme cardinal : faites plus de cas de vous comme religieuse, que comme abbesse.

Je trouve bien mauvais qu'une fille, élevée à S. Cyr, ne scahe pas que c'est prier Dieu que de servir la Maison à laquelle on s'est donné. C'est une ferveur de Novice, qu'il faut pourtant lui pardonner ; car elle vient d'un excellent fond. Quand elle sera plus avancée, elle saura prier par une présence de Dieu continuelle : c'est souvent le repos que l'on cherche dans la priere.

Madame de Beuvron paroît une bonne fille : peu d'esprit, peu de piété ; fort occupée de sa personne, excessivement propre, visionnaire sur sa santé, ménagere, assez douce & sage ; persuadée qu'elle a un nom, un rang à soutenir ; froide, seche, incapable de la patience qu'il faut avoir avec des filles : d'un abord pénible, point aimée en général : des favorites sans éducation, sans maxime, sans droiture, sans piété solide : en un mot, une vraie religieuse.

(*Lettres de Maintenon.*)

14. Une jeune demoiselle venoit de se faire religieuse. Tous ses parens ne lui avoient

permis qu'à regret de prononcer des vœux ; madame sa sœur sur-tout avoit pleuré à chaudes larmes. Un bel-esprit lui écrivit pour la consoler : Mademoiselle votre sœur n'est pas tant à plaindre que vous pensez. Elle est morte à la vérité pour sa famille, mais c'est d'une mort volontaire à son égard, précieuse devant Dieu, & que les hommes appellent civile, parce que l'on ne sauroit rien faire de plus honnête & de plus obligeant pour ceux qui restent.

RELIGION.

1. Il y a trois sortes de gens les uns qui servent Dieu l'ayant trouvé ; les autres qui s'emploient à le chercher ne l'ayant pas encore trouvé, & d'autres enfin qui vivent sans le chercher ni l'avoir trouvé. Les premiers sont raisonnables & heureux. Les derniers sont fous & malheureux. Ceux du milieu sont malheureux & raisonnables.

(*PASCAL.*)

2. Ce qui vous rebute, ma chere duchesse, c'est que vous ne voyez que ce que la Religion vous demande, sans voir ce qu'elle vous donne.

(*Madame DE MAINTENON.*)

3. Le cardinal du Perron disoit qu'il n'y avoit point d'hérétiques qu'il ne fût assuré de convaincre ; mais que pour les convertir, c'étoit un talent que Dieu avoit réservé à François de Sales.

4. On a dit que les guerres civiles étoient l'école des grands hommes, parce que chachun essaie ses forces. Les guerres de religion, en causant les mêmes désordres, ont à-peu-près les mêmes avantages. Avant ces tems-là on croyoit sans examen, on péchoit sans scrupule, on se convertissoit sans repentir.

5. Il n'y a que peu de siecles, dit un Anglois, que nous fûmes les plus superstitieux de tous les hommes; dans le siecle passé nous fûmes des fanatiques furieux : aujourd'hui nous sommes le peuple du monde le plus froid & le plus indifférent pour tout ce qui concerne la religion.

6. De toutes les nations qui sont de la communion de l'Eglise Romaine, les Espagnols passent pour les meilleurs catholiques, & pour les plus méchans chrétiens: on dit que les François sont les meilleurs chrétiens, & les plus méchans catholiques, & que les Italiens ne sont ni bons catholiques ni bons chrétiens.

7. Les honnêtes gens en Angletterre ne croient peut-être pas assez, le peuple y donne encore dans le défaut opposé ; en cela les Anglois sont comme les Chinois, dont la moitié sont superstitieux & les autres incrédules.

8. Depuis Henri VIII. jusqu'à Elisabeth, les Anglois changerent quatre fois de religion. Comprend-on que ce soit une nation

libre qui change d'avis tant de fois ? Que feroit de mieux un gouvernement despotique ?

9. Il y a chez les chrétiens un article qui m'embarrasse, c'est qu'ils soutiennent qu'il n'y a qu'une vérité ; de sorte que nous autres Turcs sommes perdus, si nous ne sommes pas chrétiens ; ou ils sont damnés, s'ils ne sont pas Musulmans.

10. La religion que l'on appelle *des honnêtes gens*, celle-la même dont les débauchés font gloire, tient assez du paganisme ; car ils adorent à la fois les grands, l'opéra, le vin, la bonne-chere & les femmes.

Voyez PHILOSOPHES, SUPERSTITION, PARADOXES, NAVIGATION, ATTACHEMENT.

RELIQUES.

1. Ce n'est point sous le christianisme que les hommes ont commencé de se quereller sur la possession d'une relique : car lors que l'on commença à s'attribuer en divers lieux la possession du vrai saint-suaire ou du chef de Saint Jean-Baptiste, il y avoit très-long-temps que plusieurs villes payennes avoient disputé sur la possession du simulacre de la Diane Taurique. Les Lacédémoniens prétendoient l'avoir ; les Athéniens soutenoient qu'Iphigénie l'avoit laissé dans leur pays. Dion dit, à l'égard du simulacre de Diane, qu'il y avoit dans la Cappadoce deux villes qui avoient le même nom, & se vantoient chacune des mêmes

choſes, montroient les mêmes raretés; chacune prétendoit poſſéder le vrai couteau d'Iphigénie.

2. Théodelinde écrit au pape Grégoire pour lui faire part de la naiſſance de ſon fils. Grégoire lui répond pour la féliciter, & joint à ſa lettre des phylacteres pour le jeune Prince. C'étoit une croix contenant du bois de la vraie croix, avec une leçon de l'évangile, enfermée dans une boëte de perſe. On donnoit le nom de philacteres à des reliques enchaſſées dans diverſes matieres. On les portoit dévotement ſur ſoi; & l'on étoit vivement perſuadé qu'elles préſervoient des dangers. Cet uſage a ſubſiſté pendant pluſieurs ſiecles, & l'on en voit encore aujourd'hui quelques reſtes.

3. L'Italie fut affligée, en 680, d'une horrible peſte qui fait ſur-tout de grands ravages à Pavie. Quelques perſonnes crédules, à qui la crainte du danger avoit troublé la tête, s'imaginerent voir un diable, qui, durant la plus grande violence de la peſte, frappoit aux portes des maiſons avec un dard, & remarquerent qu'il mouroit dans chacune autant de perſonnes qu'il avoit frappé de coups. Quelques-uns aſſurerent qu'il leur avoit été révélé que le moyen de faire ceſſer la peſte étoit d'ériger un autel en l'honneur de ſaint Sébaſtien, dans l'égliſe de ſaint-Pierre-aux-Liens, à Pavie. La crainte rend les hommes ſuperſtitieux. On

s'empressa d'exécuter ce que prescrivoit la prétendue révélation. On n'élevoit point alors d'autels qu'on n'y mît des reliques du saint auquel ils étoient consacrés : on fit donc venir de Rome des reliques de saint Sébastien ; on les plaça dans l'autel qui fut érigé avec les cérémonies ordinaires. Aussitôt après, la peste cessa : on ne crut pas pouvoir attribuer la fin de ce fléau à une autre cause qu'au pouvoir de saint Sébastien ; & depuis ce temps, ce saint fut toujours invoqué en Italie dans les temps de peste.

On montroit à l'abbé de Maroles la tête de saint Jean-Baptiste qui est à Amiens ; il dit en la baisant : Dieu soit loué ; c'est la cinquieme ou sixieme que j'ai le bonheur de baiser.

Voyez MIRACLES.

4. Longis étoit le nom de la lance qui perça le côté de Jesus ; de cette lance les légendaires en ont fait un homme, & de cet homme on a fait le martyr Longin.

REMORDS.

1. Qu'on me donne un autre cheval.... Qu'on bande mes plaies... Ciel, ayez pitié de moi !... mais que fais-je ? où suis-je ?... ce n'est qu'un rêve... Ah ! lâche conscience, pourquoi me troubles-tu ? la lumiere me paroit bleue !... il ne peut être plus de minuit ? une froide sueur couvre mon corps trem-

blant. Je ſens que je frémis encore ! quoi donc ? eſt-ce moi-même que je crains ? je ſuis ſeul en ces lieux : Richard craint-il Richard ? eſt-il ici quelque meurtrier ? non ; mais ſi, puiſque j'y ſuis. Fuyons... qui fuirai-je ? moi ! & pour quelle raiſon ? De peur que je ne me venge... eh ! de qui ? de moi-même ; non, je m'aime trop. Mais pourquoi m'aimé-je ? eſt-ce pour le bien que j'ai reçu de moi ? oh ! non, car en ce cas je devrois me haïr pour les opprobres odieux dont je me ſuis couvert.... Ne ſuis-je pas le plus grand ſcélérat ? non, j'ai tort : inſenſé que tu es, parle bien de toi-même !... Hélas ! un inſenſé ne flatte pourtant gueres ! ma conſcience a plus d'une voix : chacune d'elles me reproche un forfait différent ; & toutes ſont d'accord pour me convaincre de mon infamie ! Le meurtre crie, le parjure crie, tous les péchés crient chacun à leur tour, & ſouvent tous enſemble, ô criminel ! ô criminel !... je ſens que je tombe dans le déſeſpoir ; je vis haï de tous ; je mourrai déteſté... Hélas ! dois-je m'en plaindre ? ai-je jamais trouvé en moi la moindre pitié pour moi-même ? il me ſemble que les ames de tous ceux que j'ai maſſacrés ſont venues, cette nuit, dans ma tente, & que toutes ont réuni leur vengeance pour accabler demain la tête de Richard. (*M. DE LA PLACE, traduc. du théatre Anglois.*)

2. L'impreſſion de ce regard me reſte &

m'agite ; mon trouble augmente juſqu'au ſaiſiſſement : ſi l'épanchement n'eût ſuccédé, j'étouffois. Bientôt un violent remords me gagne ; je m'indigne de moi-même ; enfin, dans un tranſport que je me rappelle encore avec délices, je m'élance à ſon cou, je le ſerre étroitement ; ſuffoqué de ſanglots, inondé de larmes, je m'écrie d'une voix entrecoupée : non, non, David Hume n'eſt pas un traître ; s'il n'étoit le meilleur des hommes, il faudroit qu'il en fût le plus noir.

(*M. Rouſſeau de Genève.*)

3. Va, fuis, pour me délivrer de l'horreur de te voir. Pour expier mon crime, pour punir ta lâcheté, je ſuis capable de découvrir l'un & l'autre, & mes remords me donneront plus de fermeté, que je n'en ai eu pour conſerver mon innocence.

4. Rien n'empoiſonne la vie d'un honnête-homme, comme le remords d'avoir fait le mal, même quand il a cru faire le bien. Il ne ſe pardonne point d'avoir été trompé. Un juge, par exemple, dont l'arrêt ſe trouve injuſte par la ſuppreſſion de quelque piece importante, eſt malheureux pour le reſte de ſes jours.

Voyez INNOCENCE.

RENOMMÉE.

1. Prétendre faire vivre ſon nom chez la poſtérité par la conſtruction de ſuperbes

bâtimens, c'eſt charger les maçons du ſoin d'écrire ſon hiſtoire.

2. Les héros avec tout leur mérite & leur vertu demeurent dans l'obſcurité, ſi perſonne ne les en retire.

3. La renommée n'eſt pas toujours un ſûr garant d'une vertu ſublime, & le jambon auroit ſouvent droit de revendiquer le laurier dont elle couronne ſes héros.

4. On ne peut douter que la gloire ne fût l'ame des vertus de Pline le jeune. Pour elle, les plus durs travaux lui paroiſſoient pleins de charmes; par elle, le ſommeil lui devenoit comme inutile. Veilles, repos, divertiſſemens, études, il y rapportoit tout; il y excitoit ſans ceſſe ſes amis; il reprochoit aux gens de ſon ſiecle, que, depuis que l'on s'abſtenoit des actions louables, on mépriſoit la louange. Il avoit pour maxime que la ſeule ambition convenable à un honnête-homme, c'étoit ou de faire des choſes dignes d'être écrites, ou d'écrire des choſes dignes d'être lues. Il ne diſſimuloit point que l'approbation des bons juges du mérite le touchoit; il ne cachoit point la paſſion qu'il avoit de plaire à la poſtérité; il lui faiſoit publiquement ſa cour dans ſes écrits; il avouoit qu'il ſeroit bien-aiſe d'obtenir une place dans l'hiſtoire. En un mot, il alloit à viſage découvert à l'immortalité.

Voyez RÉPUTATION, CONSIDÉRATION.

REPENTIR.

1. Que devient-on quand on ceſſe d'aimer, car on n'aime pas toujours ? Hélas ! le répentir nous prend où l'amour nous laiſſe.

2. Un répentir tardif, fruit des grands crimes, eſt le dernier ſupplice dont le Ciel punit leur orgueil. (*Le pere* BRUMOI, *théâ. des Grecs.*)

RÉPONSE.

1. Qui ſe permet de tout dire, donne le droit de tout répondre.

(*M.* DE LA BAUMELLE.)

2. C'eſt avoir bien peu d'eſprit que de trouver des réponſes à ce qui n'en a point.

3. Mais ſavez-vous qu'il eſt difficile de vous répondre ? vous écrivez avec tant de délicateſſe ; vous dites ſi bien, ſi préciſément ce que vous voulez dire ; une expreſſion ſi tendre anime votre ſtyle, que vous devez trouver de la ſéchereſſe dans le mien. Avez-vous plus d'eſprit que moi ? Dans cette occacaſion, je ne veux pas le croire ; mais vous dites tout ce qu'il vous plaît : moi je dis ſouvent bien plus que je ne veux, & pourtant toujours bien moins que je ne penſe.

(*Me* RICCOBONI.)

4. Il eſt vrai que la conjonćture étoit très-fâcheuſe, & quand il en arrive quelqu'une de cette nature, il n'y a de remede qu'à planer dans les momens où ce que l'on

vous objecte peut faire plus d'impression que ce que vous pouvez répondre, & à se relever dans ceux où ce que vous pouvez répondre peut faire plus d'impression que ce que l'on vous objecte. (*Cardinal DE RETZ.*)

5. Si ma réponse vous déplaît, vous n'en serez pas digne; si elle vous plaît, je serai fâché de l'avoir faite.

(*M. DE LA BAUMELLE.*)

RÉPRIMANDES.

1. Des réprimandes publiques déplaisent plus que des injures dans le tete-à-tête.

(*Me DE MAINTENON.*)

2. Le blâme qui ne passe point les termes de l'équité, désille les yeux de l'homme que l'amour-propre lui avoit fermés, & lui faisant voir combien il est éloigné du bout de la carriere, l'excite à redoubler d'efforts pour y parvenir.

3. Souvent la maniere dont on blâme les défauts des autres, est plus blâmable que ces défauts mêmes.

4. Les réprimandes ne doivent pas être fondées sur une méprise ou sur un mal-entendu; car elles sont alors comme des flèches tirées dans l'obscurité; elles vont où le hasard les porte, blessent mal à-propos ceux qui ne le méritoient pas, font un ennemi d'un ami, ou du moins font soupçonner un ami d'être ennemi.

5. Les Impériaux gagnent, en 1687, la

célebre bataille de Herſan contre les Turcs. Dans une eſcarmouche qui précede cette grande action, le cornette de la compagnie colonelle du régiment de Commerci, ſe laiſſe prendre ſon étendard. Le prince de Commerci l'apperçoit dans les mains d'un Turc; il court à lui le piſtolet à la main, manque ſon coup. Le Muſulman lui enfonce ſa zagaie dans le flanc : le jeune prince la ſaiſit froidement de la main gauche, fend la tête au Turc, lui-même arrache de ſon corps la zagaie, porte l'étendard à ſon général, & dit à ſon cornette ſans s'émouvoir : *voilà, Monſieur, un étendard que je vous confie ; il me coûte un peu cher, & vous me ferez plaiſir de le mieux conſerver.*

(*Vie du Prince Eugêne.*)

REPROCHE.

1. Le Derviche naturellement tendre, aimoit à reconnoître en eux ces ſoins prévenans, ces inquiétudes, quelquefois même ces reproches, enfans de la délicateſſe, qui ne parlent que pour être appaiſés.

2. Elle commença à ſe rappeller toute leur converſation, à s'accuſer d'un peu trop de fierté & à deſirer enfin qu'il revînt. Tel eſt le cœur d'une jeune perſonne qui aime, il n'eſt jamais tranquille : elle ſe reproche toujours, ſoit qu'elle ait accordé à l'amour, ſoit qu'elle ait accordé au devoir.

(*Lettres Turques.*)

3. Je n'ai point de reproches à me faire, & ne me suis point encore attiré ceux des autres.

(*Me Riccoboni.*)

4. Dissimuler, me vaincre, & n'employer, pour la retenir, que la douceur & les bons procédés : ils ne réussissent pas toujours ; mais les reproches, les plaintes, la géne & la violence réussissent encore moins.

5. Quand elles furent convaincues de leur erreur, elles commencerent par les reproches que l'on met ordinairement à la place des moyens de réparer.

(*M. de Crebillon.*)

Par vanité ou par goût, toutes les femmes souhaitent de vous attacher : il y en a peu à qui vous ne plaisiez : mon expérience me feroit croire qu'il n'y en a point à qui vous ne puissiez plaire. Je vous croirois toujours amoureux & aimé, & je ne me tromperois pas souvent ; dans cet état, néanmoins, je n'aurois d'autre parti à prendre que celui de la souffrance : je ne sais méme si j'oserois me plaindre. On fait des reproches à un amant : mais en fait-on à un mari quand on a à lui reprocher de n'avoir plus d'amour ?

(*Me de la Fayette.*)

6. L'abbé de Feuquieres étoit déja d'un certain âge, & n'avoit encore aucun bénéfice. Le comte de Grammont, son oncle, dit ingénieusement au roi : j'avois toujours cru l'abbé de Feuquieres homme d'une conduite à engager votre majesté de penser à lui ; mais, comme

comme votre choix est la récompense du mérite, & qu'il n'est point encore tombé sur mon neveu, je suis porté à croire qu'il n'en est pas digne. Si votre majesté l'oublie dans la premiere nomination, trouvez bon que je le fasse renfermer dans un séminaire pour le reste de ses jours, Louis XIV, flatté de la délicatesse de ce reproche, ouvrit les yeux sur cet abbé & lui donna une abbaye.

Voyez INJURE.

RÉPUBLIQUES.

1. Les républiques se sont presque toutes élevées de l'abîme de la servitude au comble de la liberté, & elles sont presque toutes retombées de cette liberté dans l'esclavage. Ces mêmes Athéniens, qui du temps de Demosthene outrageoient Philippe de Macedoine, ramperent devant Alexandre. Ces mêmes Romains qui abhorroient la royauté, après l'expulsion des Rois, souffrirent patiemment, après la révolution de quelques siecles, toutes les cruautés de leurs empereurs; & ces mêmes Anglois qui mirent à mort Charles I, parce qu'il avoit usurpé quelques foibles droits, plierent la roideur de leur courage sous la tyrannie fiere & adroite de leur protecteur. Ce ne sont donc point ces républiques qui se sont donné des maîtres par leur choix; mais ce sont des hommes entreprenans, qui, aidés de quel-

ques conjonctures favorables, les ont soumises contre leur volonté.

2. L'état a toujours moins à craindre de la jalousie de deux partis que de la toute-puissance d'un seul homme.

3. Lorsque dans la république le peuple en corps a la souveraine puissance, c'est une *démocratie*. Lorsque la souveraine puissance est entre les mains d'une partie du peuple, cela s'appelle une *aristocratie*. Le peuple, dans la *démocratie*, est à certains égards le monarque; à certains autres, il est le sujet. Il ne peut être monarque que par ses suffrages qui sont ses volontés. La volonté du souverain est le souverain lui-même. Les loix qui établissent le droit de suffrage sont donc fondamentales dans ce gouvernement..... *Libanius* dit, qu'à *Athenes un étranger qui se mêloit dans l'assemblée du peuple étoit puni de mort.* C'est qu'un tel homme usurpoit le droit de souveraineté. Il est essentiel de fixer le nombre des citoyens qui doivent former les assemblées: sans cela, on pourroit ignorer si le peuple a parlé ou seulement une partie du peuple. A Lacédémone, il falloit dix mille citoyens. A Rome, née dans la petitesse pour aller à la grandeur; à Rome, faite pour éprouver toutes les vicissitudes de la fortune; à Rome, qui avoit tantôt presque tous ses citoyens hors de ses murailles, tantôt toute l'Italie & une partie de la terre dans ses murailles, on n'avoit point fixé ce nom-

bre ; & ce fut une des grandes causes de sa ruine. (*Esprit des Loix.*)

4. La mort de Charles I, décapité par ordre de son parlement, changea en Angleterre la forme du gouvernement, qui de monarchique devint républicain sous la protection de Cromwel.

5. Gesler, gouverneur de la ville d'Altorf, au commencement du treizieme siecle, fit perdre à la maison d'Autriche la souveraineté qu'elle avoit depuis long-temps sur les Helvétiens. Il ordonna aux habitans de saluer, de même que sa personne, un chapeau qu'il fit mettre au bout d'une pique. Guillaume Tell, un pauvre paysan, oublia de saluer le chapeau. Le barbare Gesler voulut, pour l'en punir, qu'il abbatît d'un coup de fleche une pomme sur la tête de son propre fils, ou qu'il se préparât à la mort. Tell tira si juste qu'il emporta la pomme sans blesser son fils. Le cruel Gesler lui demanda ce qu'il vouloit faire d'une autre fleche qu'il avoit en main : *elle étoit pour toi*, lui répartit Guillaume en frémissant, *si j'eusse manqué mon coup*, & la lui plongea dans le cœur en même temps. Les habitans saisirent cet instant de se révolter, & formerent le corps Helvétique, le plus libre & le plus tranquille des gouvernemens qu'on ait vu depuis quatre siecles subsister en Europe.

6. L'idée de Platon n'étoit pas faite pour être réalisée : dans sa *république* il alloit cher-

cher des citoyens au ciel pour peupler la terre.

Le nom de *gueux* fut donné, en 1566, aux mécontens des pays-bas. Le roi d'Espagne Philippe II avoit donné ses ordres à la duchesse de Parme, gouvernante des pays-bas, d'y établir l'inquisition. Les états du Brabant s'y opposerent, & le peuple menaça de se jetter sur la noblesse.... Les Religionnaires se déchaînerent par tout le pays, & se saisirent de quelques villes, comme avoient fait les huguenots de France. Le prince d'Orange, chef des *gueux*, se retira en Allemagne; il revint dans les pays-bas. Le duc *d'Albe* le contraignit de passer en Angleterre. Il y équipa une armée d'environ quarante voiles.... Ils se rendirent maîtres de l'île de la Brille, en 1572, en fortifierent la ville pour se défendre contre la domination du duc d'Albe, & voilà le commencement de la république de Hollande.

Voyez RICHESSES.

RÉPUTATION.

1. Eh! quel est le jeune homme qui juge assez juste de la valeur des choses, pour n'être pas touché de la sorte de réputation que les femmes peuvent donner?

2. Plus jaloux d'une bonne réputation que d'une haute faveur, le pere la Chaise

acquit de la faveur & perdit sa réputation.

3. Le Marquis de la Valette, au contraire, ne faisoit cas de la réputation, qu'autant qu'elle étoit appuyée du témoignage qu'il se rendoit à lui-même. Il faisoit ce qu'il croyoit devoir faire & laissoit juger le public.

(*Me de Tencin.*)

4. Il commença par une femme assez jolie, d'un esprit libre, dégagée de préjugés, & qui faisoit la réputation de tous les jeunes gens depuis qu'elle avoit perdu la sienne.

(*M. Duclos.*)

5. Vous avez rendu un grand service à l'état, vous avez fait un extrême plaisir au roi, vous acquérez une réputation qui est le plus grand bien des héros, vous avez ravi tous vos parens, vous avez consolé ma vieillesse, vous avez rempli mes espérances, vous m'avez ôté la confusion d'estimer si sérieusement un si jeune homme.

(*Me de Maintenon.*)

6. Par sa fuite scandaleuse de chez moi, elle a ruiné sa propre réputation & exposé la mienne ; puisque ceux-mêmes qui la condamneront le plus, me blâmeront aussi, comme si je ne l'avois pas traitée avec bonté.

(*Histoire d'Henriette.*)

7. J'éprouvai en cette occasion que toutes les puissances ne peuvent rien contre la réputation d'un homme qui la conserve dans son corps. (*Cardinal de Retz.*)

8. C'est une chose si délicate que la réputa-

tion des guerriers, qu'ils aiment mieux passer le but que de demeurer en chemin.

(*Mᵉ de Sévigné*.)

9. Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous & de notre propre être : nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire, & nous nous efforçons pour cela de paroître. Nous travaillons incessamment à embellir & conserver cet être imaginaire & négligeons le véritable. Et si nous avons, ou la tranquillité, ou la générosité, ou la fidélité, nous nous empressons de le faire savoir, afin d'attacher ces vertus à cet être d'imagination : nous les détacherions plutôt de nous pour les y joindre, & nous serions volontiers poltrons, pour acquérir la réputation d'être vaillans.

(*Pascal.*)

Ce que vous appellez renommée, & à quoi vous sacrifiez tout, je l'appelle un son vain, tributaire du caprice de la fortune; & je ne puis comprendre qu'on fasse tant de cas de l'opinion générale de ceux qu'on méprise particulierement.

10. Le grand Pompée, après avoir vaincu Tigrane, roi de Pont, aima mieux le faire allié des Romains, que de le conduire en triomphe à Rome, disant que la gloire d'un siecle lui étoit plus chere que celle d'un jour.

11. L'amour de la gloire est fait pour les femmes comme pour les hommes.

12. Ne faut-il pas un grand courage à une

jeune personne pour aimer mieux être mal vêtue, que de recevoir des habits; d'aimer mieux s'ennuyer, que de se divertir, de peur de hazarder sa réputation.

On se pare d'abord sans autre dessein que de se satisfaire soi-même. On trouve quelqu'un qui nous loue, on y prend plaisir: on s'ajuste pour plaire à celui qui nous a le plus louées; il le voit & connoît notre foible; il en abuse, on engage son cœur, & on se perd de réputation.

13. Le François n'est pas né pour relire. Tout ce qu'il a vu, quelque bon qu'il l'ait trouvé, lui devient indifférent, en comparaison de ce qu'il n'a pas vu: sa légereté naturelle l'emporte toujours sur le discernement des connoisseurs; & par cette raison on ne pourra jamais faire de fondement en France sur les réputations récentes, & la moindre des vieilles réputations est une marque plus assurée de mérite, que la plus grande des réputations nouvelles.

14. Il n'appartient pas à tout le monde de pouvoir noircir la réputation d'autrui.

15. Madame... qui, comme vous ne devez pas plus l'ignorer qu'un autre, prend ce qu'elle peut, où elle peut, & qui a trouvé, par son goût pour la singularité & avec une maniere d'être aussi stérile que séche, le moyen de se faire une réputation d'esprit chez les gens qui n'en ont pas.

(*Lettres de la duchesse de... au duc de..*

16. Du temps des Romains, c'eſt-à-dire, dans les beaux jours de la république, on donnoit pour dot à une fille la réputation de ſon pere. Il eſt vrai qu'il eût été quelquefois bien difficile de la doter autrement ; les grands hommes d'alors n'étoient pas riches, & la plûpart laiſſoient à peine, après leur mort, de quoi fournir aux frais de leurs funérailles.

Voyez GOUVERNEMENT PUBLIC, CÉLÉBRITÉ.

RÉSISTANCE.

1. Savez-vous ce qui m'a conduit à cet excès de paſſion ? c'eſt l'extrême rigueur que j'ai eue pour moi-même. Ce ne ſont pas ceux qui cédent qui aiment le plus, ce ſont ceux qui réſiſtent. Tout ce que vous refuſez aux ſens, tourne au profit de la tendreſſe.

2. Anne de Boulen, aimée de Henri VIII, roi d'Angleterre, & preſſée par lui de conſentir à ſon bonheur, ſut réſiſter au monarque, ſans rebuter l'amant. Elle adouciſſoit la rigueur de ſes refus par quelques faveurs légeres, nourriſſoit l'amour du roi de deſir & d'eſpérance, & voyant ſa paſſion s'augmenter de jour en jour, elle lui fit comprendre, par une douleur feinte, que jamais homme ne pourroit ſe vanter d'avoir eu des faveurs réſervées à celui qui ſeroit ſon époux. L'eſpoir d'Anne de Boulen étoit peu ſenſé, puiſque Henri VIII étoit marié & qu'il avoit

trois enfans; cependant le succès sembla la justifier. Henri, que l'amour aveugloit, prit aussi-tôt la résolution de faire casser son mariage avec Catherine, pour épouser Anne de Boulen. Le manége de cette jeune fille auprès de Henri jusqu'au jour de son mariage avec lui est un chef-d'œuvre de politique & de finesse. Elle entretint pendant douze ans l'amour d'un roi absolu dans ses desirs, sans lui rien accorder; & c'est un prodige de coquetterie rafinée. On convient qu'Anne de Boulen eut en partage tous les agrémens qui savent le mieux fixer un cœur: au talent de danser avec grace, elle joignoit celui de jouer du luth mieux qu'aucune femme de la cour: elle savoit se parer avec un goût infini & toucher son amant d'un sentiment toujours nouveau.

3. L'éther pur, quoiqu'agité du mouvement de lumiere, est toujours privé de chaleur; il n'acquiert cette qualité que lorsqu'il agit sur des corps qui lui résistent, qui rompent son mouvement, & le changent en mouvement de chaleur: ou, lorsqu'il agit sur l'éther qui remplit les pores de ces corps, il change le mouvement de froideur de ce dernier en mouvement de chaleur: ainsi, ce n'est qu'autant qu'il a déjà été déterminé par une cause active à prendre le mouvement de lumiere, & que les corps qu'il rencontre lui opposent de la résistance, & troublent son mouvement, qu'il peut recevoir le mouvement

de chaleur, ou qu'il peut le causer; c'est pourquoi les corps n'acquierent de la chaleur qu'à proportion de la résistance qu'ils opposent à l'éther déjà déterminé par quelque cause active à prendre le mouvement de chaleur. Aussi-tôt que les liqueurs bouillent fortement, que les métaux sont parfaitement fondus, que les corps combustibles sont entierement embrasés, la chaleur cesse d'augmenter dans ces corps; parce que toute la résistance qu'ils peuvent opposer à l'éther est surmontée: le mouvement naturel de l'éther, troublé ou changé par les causes déterminantes actives, & par la rencontre des parties des corps qui lui résistent tant qu'elles conservent de l'union ou du contact entr'elles, ne trouve plus d'obstacle; il parcourt alors les corps avec facilité, & la chaleur est au plus haut degré où elle puisse parvenir dans ces corps. L'esprit-de-vin, qui bout facilement en plein air, lorsqu'il est exposé à une forte chaleur dans un vase découvert, ne peut acquérir qu'une chaleur d'environ 122 degrés au-dessus du tempéré: mais elle peut devenir beaucoup plus grande, si l'esprit-de-vin est enfermé exactement dans un vase; parce que le vase qui le renferme, le fait résister davantage à l'action du feu: de-là vient que cette liqueur, enfermée dans un thermometre, peut soutenir une chaleur de plus de 160 degrés au-dessus du tempéré, sans bouillir: si, au contraire, cette même

liqueur eſt placée dans la machine du vuide, où elle ne trouve aucune réſiſtance de la part de l'air extérieur, elle bout plus promptement qu'en plein air, & elle ne pourra acquérir qu'une chaleur peu conſidérable. L'eau, qui eſt plus peſante que l'eſprit-de-vin, bout plus difficilement : auſſi elle eſt ſuſceptible d'une plus grande chaleur ; car elle peut ſoutenir une chaleur de 160 degrés ; celle qu'elle acquiert, lorſqu'elle eſt exactement enfermée dans un vaſe, eſt ſi conſidérable qu'elle cuit & amollit les os.

Voyez VIBRATION.

RÉSOLUTION.

Telle aſſemblée défere ſouvent à un motif qu'aucun de ceux qui la compoſent n'admettroit peut-être, s'il étoit ſeul à ſe conduire. Les hommes ſont bien différens, joints enſemble, de ce qu'ils ſont chacun en particulier. Il faudroit ſavoir maintenant ſi la réſolution générale & appuyée de tous les ſuffrages eſt plus ſage & mieux fondée, que la réſolution particuliere que chacun auroit priſe avec ſoi-même.

Voyez ASSEMBLÉE, RÉVOLUTION.

RESPECT.

1. Phénime n'aimoit jamais tant Zulma, que quand il avoit été plus reſpectueux qu'elle-même ne l'avoit déſiré.

(*SOPHA.*)

2. Les rufes ordinaires des amans, leurs foumiffions étudiées; tout, en un mot, jufqu'à ce refpect même que ces hommes trompeurs emploient pour les deffeins les moins refpectueux.

3. Le refpect n'eft fouvent dû qu'à la crainte.

4. L'air de refpect flatte encore plus les perfonnes qui s'en font rendus indignes par leur conduite, que celles qui le méritent par leur vertu. (*Grigri.*)

5. Un homme dans la paffion n'eft pas toujours maître de conftruire fes phrafes, & ce qui marque fon trouble marque auffi fon refpect.

6. L'amour eft violent quand il infpire le refpect; mais pour les plaifirs d'un amant & pour la commodité d'une femme, c'eft l'amour du monde le moins à defirer. Jamais il ne devine ni ne faifit l'inftant; toujours tendre & *embarrant*, il fait des proteftations de délicateffe, où peut-être il ne feroit pas puni pour en manquer. Avec toute la condefcendance poffible, que peut faire une femme à qui l'on parle d'une paffion défintéreffée? Exhortera-t-elle à la perdre ou à demander une récompenfe, quand de foi-même l'on s'en détache? (*M. Crebillon.*)

7. Jean Sans-Terre, roi d'Angleterre, affiége en 1215 le château de Rochefter. Guillaume d'Albinet, gouverneur de cette place, y étoit renfermé avec toute fa famille.

Ce grand homme voyant un arbalêtrier qui visoit au roi & qui alloit le tuer : « malheureux, s'écria-t-il, en détournant le » coup, songes-tu que c'est le roi ? Je sais » que nous sommes réduits aux dernieres ex» trémités ; que nous manquons de tout ; » que nous n'avons aucun espoir de secours ; » qu'il va donner l'assaut ; qu'il fut toujours » sans miséricorde ; qu'il nous fera tous » massacrer, & que ma fille & moi serons » les premieres victimes qu'il sacrifiera à son » implacable cruauté ; mais c'est le roi. »

8. Lorsque Laurent Celsi fut élu doge de Venise en 1361, son pere montra dans cette occasion une singuliere foiblesse d'esprit. Ce vieillard se croyant trop supérieur à son fils pour se découvrir en sa présence, & ne pouvant éviter de le faire sans manquer à ce qu'il devoit au chef de l'état, prit le parti d'aller toujours tête nue. Mais le doge, touché de voir son pere se donner en spectacle, fit mettre une croix sur le devant de sa corne ducale. Alors le bon vieillard disoit, ayant repris son chaperon, c'est la croix que je salue, & non mon fils. (*Hist. de Venise.*)

9. Quintus Fabius étant consul & voyant Maximus, son pere, venir à lui sans descendre de cheval, lui envoya commander de mettre pied à terre. Maximus descendit aussitôt, & embrassant son fils : je me réjouis, dit-il, de ce que tu te conduis en consul.

Les peuples qui ont eu des mœurs, ont

toujours respecté les femmes ; les Romains au temps de la république étoient esclaves de leurs épouses. Ce respect, en leur inspirant une plus grande estime d'elles-mêmes, les a souvent élevées à l'exercice des plus sublimes vertus, & quelquefois des plus grands vices.

Un galant homme, en présence de sa maitresse qu'il aimoit beaucoup, avoit pour une femme très-respectable tous les égards qu'elle méritoit. La favorite, irritée de cette distinction, sembloit se moquer de tous deux ; son amant lui dit avec douceur : *aimable vice, respectez la vertu.*

RESSEMBLANCE.

1. Aristote dit qu'en certaine nation, où les femmes étoient communes, on assignoit les enfans à leurs peres par la ressemblance.

2. La ressemblance avec un beau-frere n'est pas fort honnête.

3. Cette sotte coutume de se couvrir le visage de rouge met une si ridicule ressemblance entr'elles, qu'on a bien de la peine à distinguer les physionomies l'une de l'autre. On diroit qu'elles veulent arrêter par-là l'effet de leurs traits, & étouffer dans les hommes tout autre desir que celui de les fuir.

4. Il arrive à certaines figures de cire de déplaire par le trop de ressemblance ; & l'on cite contr'elles l'axiome, que qui prouve trop, ne prouve rien.

.... 5. Cette obſervation de beauté & de grace m'a fait connoître pourquoi dans les viſages de cire qu'on moule ſur le naturel, je n'y trouvois pas toujours cette forte reſſemblance que tout le monde admire.

6. Je ne prétends pas établir une opinion fauſſe, quand je vous dis que j'ai remarqué en effet, qu'encore que ces images de cire aient les mêmes traits de la perſonne ſur laquelle on les a formées; que le mêlange des couleurs y ſoit obſervé avec un ſoin ſi particulier, & une exactitude ſi grande, que l'on y voye toutes les teintes de la chair, les veines, les fibres, & même juſques aux pores, & que l'on ſe ſoit donné la peine d'imiter dans les yeux ce brillant & cette humeur cryſtaline qui les rend ſi clairs; j'ai remarqué, dis-je, que cette reſſemblance ſurprend plutôt la vue, qu'elle ne perſuade l'eſprit, & qu'elle ne fait point une image véritable de la perſonne qu'on prétend repréſenter. La raiſon que j'en trouve, eſt que ceux de qui on moule le viſage, demeurant dans une aſſiette tranquille pendant qu'on y travaille, la matiere qu'on emploie & dont on couvre tous les traits, empêche leurs fonctions naturelles, chaſſe & repouſſe, s'il faut ainſi dire, de telle ſorte les eſprits & les mouvemens intérieurs qui leur donnent la vie, qu'il s'en fait une ſuſpenſion, qui eſt cauſe que, ces mêmes traits demeurant ſans aucun ſoutien, on n'en tire qu'une maſſe,

qui véritablement conſerve la reſſemblance & la forme où elle les trouve, mais qui n'eſt qu'une reſſemblance morte & inſenſible. Ainſi elle eſt beaucoup moins parfaite que celle qu'un excellent peintre, ou un ſculpteur ſavant repréſente par le moyen de ſes couleurs ou de ſon ciſeau; parceque le ſculpteur & le peintre cherchent, en travaillant, à donner de la vie à leur ouvrage, & à lui inſpirer de la beauté & de la grace, en imitant l'objet qu'ils ont devant eux; au lieu que ce moule, qui eſt le ſeul artiſan de ces autres portraits, ne peut repréſenter que ce qu'il rencontre & ce qu'il trouve capable d'être imprimé.

Voilà pourquoi, dans ces figures moulées ſur le naturel, cette grace & ce je ne ſais quoi, n'ont garde de s'y appercevoir; puiſque, cette grace n'étant autre choſe que la repréſentation des mouvemens intérieurs de l'ame, jointe à la beauté des parties du corps, elle en eſt privée par l'éloignement des eſprits intérieurs qui en ſont la ſource.

7. Auguſte cherchoit des raiſons de la grande reſſemblance qui étoit entre lui & un jeune Grec. Il lui demanda : votre mere eſt-elle venue à Rome? Non, lui répondit le Grec : mais mon pere y a été fort ſouvent.

8. Nous exiſtons ſans ſavoir comment, & nous penſons ſans ſavoir pourquoi. Nous pouvons cependant nous donner légitimement le premier rang dans la nature; nous devons

devons ensuite donner la seconde place aux animaux, la troisieme aux végétaux, & enfin la derniere aux minéraux; car, quoique nous ne distinguions pas bien nettement les qualités que nous avons en vertu de notre animalité, de celles que nous avons en vertu de la spiritualité de notre ame, nous ne pouvons gueres douter que, les animaux étant doués, comme nous, des mêmes sens, possédant les mêmes principes de vie & de mouvement, & faisant une infinité d'actions semblables aux nôtres, ils n'aient avec les objets extérieurs, des rapports du même ordre que les nôtres, & que par conséquent nous ne leur ressemblions réellement à bien des égards. Nous différons beaucoup des végétaux; cependant nous leur ressemblons plus qu'ils ne ressemblent aux minéraux, & cela parce qu'ils ont une espece de forme vivante, une organisation animée, semblable en quelque façon à la nôtre, au lieu que les minéraux n'ont aucun organe.

9. Voici comment les Brames Indiens expliquent la ressemblance de l'homme avec le souverain être: imaginez-vous un million de grands vases tous remplis d'eau, sur lequel le soleil répand les rayons de sa lumiere. Ce bel astre, quoiqu'unique, se multiplie en quelque sorte, & se peint tout entier en un moment dans chacun de ces vases; on en voit par-tout une image très-ressemblante. Nos corps sont ces vases remplis d'eau; le

ſoleil eſt la figure du ſouverain être ; & l'image du ſoleil, peinte dans chacun de ces vaſes, nous repréſente naturellement notre ame créée à la reſſemblance de Dieu même.

10. Tout differe entre les Orientaux & nous ; religion, police, gouvernement, mœurs, maniere de vivre avec les femmes, nourriture, vêtemens, maniere d'écrire, de s'exprimer, de penſer. La plus grande reſſemblance que nous ayons avec eux eſt cet eſprit de guerre, de meurtre & de deſtruction qui a toujours dépeuplé la terre : il faut avouer pourtant que cette fureur entre bien moins dans le caractere des peuples de l'Inde & de la Chine, que dans le nôtre.

(*M. de* VOLTAIRE.)

11. Un religieux fut attaqué d'une pleuréſie : à l'inſtant un de ſes confreres fut pris du même mal. Ils étoient de même âge ; leur conſtitution étoit la même, & ils ſe reſſembloient de viſage très-parfaitement. Leurs maladies ſe reſſemblerent auſſi. Le point de côté prit à l'un & à l'autre dans le même moment. Les ſymptomes furent abſolument les mêmes, de maniere que, pour les traiter, il auroit ſuffi d'en voir un. On leur fit les mêmes remedes. Ils eurent les mêmes effets, & ces deux religieux guérirent le même jour. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt qu'ils n'étoient ni parens, ni compatriotes, ni du même caractere. (*AMATUS Luſit.*)

Voyez FŒTUS, COPIE.

RESTITUTIONS.

1. Les reſtitutions ne ſe font pas aiſément. M. de Noailles avoit rempli de ſcrupules Madame de Maintenon ſur les préſens qu'elle avoit eus de Madame de Monteſpan. l'Abbé Gobelin avoit permis de les recevoir, & l'évêque de Chartres avoit décidé qu'il ne falloit pas les rendre. L'Archevêque de Paris revint à cet avis, quand il ſut que ces préſens étoient le prix des ſoins de Madame de Maintenon pour l'éducation des princes légitimés, & non de ſes complaiſances pour les foibleſſes de leur mere.

2. Lorſque la loi politique a fait renoncer quelque famille à la ſucceſſion, il eſt abſurde de vouloir employer les reſtitutions tirées de la loi civile. Les reſtitutions ſont dans la loi, & peuvent être bonnes contre ceux qui vivent dans la loi; mais elles ne ſont pas bonnes pour ceux qui ont été établis pour la loi & qui vivent pour la loi. Il eſt ridicule de prétendre décider des droits des royaumes, des nations & de l'univers, par les mêmes maximes ſur leſquelles on décide entre particuliers d'un droit pour une gouttiere, pour me ſervir de l'expreſſion de Ciceron.

(*Eſprit des Loix.*)

3. En 1508, Henri VII, roi d'Angleterre, ſentant ſa fin approcher, les concuſſions & les rapines que ſes miniſtres avoient faites, de ſon aveu, lui cauſerent des remords. Il

fit publier une amniſtie générale, & délivra de priſon tous ceux qui y étoient détenus pour des dettes au-deſſous de quarante ſchelings, qu'il paya de ſes deniers. Il ordonna, par ſon teſtament, que ſon héritier reſtituât tout ce que ſes officiers avoient ravi injuſtement à ſes ſujets. Il auroit dû ſe charger lui-même de la reſtitution, & ne pas s'en repoſer ſur la conſcience de ſon ſucceſſeur, qui n'eut aucun égard à cette clauſe du teſtament.

RÉSURRECTION DES PLANTES.

Le grand œuvre n'eſt pas le ſeul objet qui ait tenté les ſcrutateurs des démarches de la nature. La tranſmutation des métaux n'a pas toujours ſi fortement occupé les chymiſtes ; ils n'ont pas toujours été ſi violemment attachés à la recherche des moyens de s'enrichir, qu'ils n'aient auſſi quelquefois un peu ſacrifié à leur amuſement : mais dans leurs inſtans de diſſipation, c'étoit encore la nature qu'ils tourmentoient, qu'ils forçoient, qu'ils maitriſoient. Le plus loin qu'ils aient pu porter les droits de leur art, a été de faire revivre un corps détruit par le feu ; de reſſuſciter, par exemple, une plante ſeche, morte, brûlée, réduite en cendres. C'eſt-là ce qu'ils appellent *palingénéſie* ; mais cette palingénéſie eſt-elle bien une choſe qui exiſte ? eſt-il poſſible, quand, par l'ignition, on a détruit les nœuds qui lient un corps,

quand on l'a réduit en cendres, eſt-il poſſible de le faire renaître au milieu de ſes cendres, de l'y faire reparoître ? quoi ! une roſe, une fleur ſi frêle, ſi délicate, d'un coloris ſi tendre, on l'expoſera aux tortures d'un feu vif, on en détruira le tiſſu, & en recueillant ſes débris, en les apprêtant, on deviendra le maître de reproduire, c'eſt-à-dire, de faire reparoître, à ſon gré, cette roſe, on lui donnera une ſorte d'immortalité ? ouï, répond le Chevalier *Digbi*; oui, répondent *Paracelſe*, *Daviſon*, *Monconis*, *la Broſſe*, *Quercetan*, *Hanneman* & cent autres chymiſtes, cela eſt poſſible & a été fait pluſieurs fois.

Le pere Férari, jéſuite, parle de cette expérience comme d'un prodige & d'un admirable ſpectacle qui ſe préſente aux yeux : « dès qu'on » expoſe, dit-il, au ſoleil, la phiole pleine de » quinteſſence de roſe, auſſi-tôt on découvre, » dans les bornes étroites de ce petit vaſe, un » monde de miracles : la plante qui giſſoit, en» dormie & enſevelie dans ſes cendres, ſe ré» veille, ſe leve & ſe développe. En demi» heure de temps, ce *phénix végétal* renaît de » ſes cendres. Cette roſe en pouſſiere ſort de » ſon tombeau pour prendre une vie nouvelle. » Elle eſt l'image de cette réſurrection par » laquelle les mortels, giſſans dans les ombres » de la mort, paſſeront à une bienheureuſe » immortalité ». Ces promeſſes ſont belles, elles ſont ſurprenantes & paſſeroient pour

incroyables, si en 1761 Paris n'en avoit vu cent fois répéter l'expérience à la Foire saint-Germain...

Le pere Kirker lui-même, qui avoit réussi, ne regardoit pas cette palingénésie comme une chose d'une bien facile exécution. Un prince émerveillé du prodige de sa rose, lui en demanda une pareille, & *Kirker* aima mieux lui offrir la sienne, que d'entreprendre une autrefois une semblable opération..... Si donc ce fait de palingénésie est bien un fait réel, quel moyen de nous élever jusqu'à la cause qui le produit? Est-ce-là, comme l'a pensé *Kirker*, un jeu du sel des plantes? Est-ce que la graine n'étant qu'une plante pliée, concentrée, enveloppée dans un plus petit espace, est elle-même représentée par un atôme de ce sel; ou bien donc, est-ce que chacune des molécules salines est une portion similaire du mixte qui les a fournies, & que par leur réunion elles peuvent le réintégrer, le ressusciter, pour ainsi dire? Il y auroit beaucoup à conjecturer là-dessus.

L'abbé de Valmont dit qu'il peut assurer les curieux, qu'un jour d'hiver ayant fait bouillir des châtaignes & exposé à l'air, pendant la nuit, l'eau où elles avoient cuit, afin qu'elle glaçât par le froid, il eut le lendemain matin le plaisir d'y voir des feuilles de châtaignier, grandes comme les naturelles, & dessinées sur la superficie de la glace, *d'une maniere exacte & toute ravissante* : à

raiſon de quoi cet auteur conclut *que les ſels contiennent les idées, la figure & le phantôme des plantes dont ils ſont extraits.*

M. *Frédéric Baveſus* parle d'une palingénéſie qu'il n'eut pas autant de peine d'obtenir que le pere *Kirker* : il avoit fait diſtiller du vinaigre roſat à l'ordinaire ; quelque temps après, il apperçut dans une bouteille, où il gardoit ce vinaigre, deux roſes de même figure & de même couleur que les roſes ordinaires; bientôt après, il en vit quatre, ſix & enfin huit, qui ſe conſerverent plus de deux ans. (*Mémoires de Trevoux.*)

Voyez CHALEUR.

RETARDEMENT.

1. Il dit qu'il imiteroit ces voyageurs qui, s'étant levés plus tard qu'ils ne ſe le propoſoient, compenſent la perte du temps par la diligence de leur marche, & ſe rendent plutôt au terme que s'ils étoient partis plus matin.

2. L'averſion que la plûpart des hommes ont à ſe deſſaiſir, fait qu'ils ne le font jamais aſſez tôt, même dans les rencontres où ils ſont le plus réſolus à le faire.

(*Cardinal* DE RETZ.)

RÉTRACTATION.

Les rétractations déshonorent ſouvent: mais elles ſont rarement utiles, parce qu'elles ne prouvent gueres que la foibleſſe ou l'intérêt de celui qui ſe rétracte.

1. Ce n'eſt pas qu'on ne pût trouver quelque choſe dans les richeſſes qui ſemble les rendre un objet d'eſtime à nos yeux, comme il y a quelque choſe dans la pauvreté qui ſemble la rendre un objet de mépris. C'eſt que les premieres nous acquierent une eſpece de puiſſance qui nous éleve au-deſſus des autres, & fait que nous pouvons facilement nous paſſer d'eux, au lieu que la pauvreté nous met dans un état de néceſſité & de foibleſſe, qui fait que nous ne pouvons nous paſſer des autres. Mais en cela on peut dire que l'opulence n'eſt glorieuſe que par notre ambition, & que la pauvreté n'eſt honteuſe que par notre orgueil.

2. Tu achetes des beautés pour les aimer ; mais tu ne les aimes pas, parce que tu les achetes : tes tréſors ne ſeront point inutiles ; ils ſerviront à te dégoûter de tout ce qu'il y a de plus charmant dans la nature.

(*Lettres Perſannes.*)

3. Pourquoi ai-je gémi de ma pauvreté, ſe dit-elle à elle-même ? les richeſſes ne donnent ni le jugement ni les graces. Que mademoiſelle Cordwain eſt petite avec ſes quarante mille livres ſterling ! quelles idées bornées ! quel eſprit intéreſſé & emporté ! quelle ignorance ! qu'elle eſt mépriſable ! l'unique avantage que ſa fortune lui procure, c'eſt un titre & une couronne ſur ſon carroſſe ; honneurs

bien dignes de mépris, puiſque mademoiſelle Cordwain peut les poſſéder !

(*Hiſtoire d'Henriette.*)

4. Diogene diſoit que les riches donneroient plutôt à un gueux qu'à un philoſophe, parce qu'ils pouvoient devenir plutôt l'un que l'autre.

Phaléas de Calcédoine avoit imaginé une façon de rendre égales les fortunes dans une république où elles ne l'étoient pas. Il vouloit que les riches donnaſſent des dots aux pauvres & n'en reçuſſent pas ; & que les pauvres reçuſſent de l'argent pour leurs filles & n'en donnaſſent pas. Mais je ne ſache point qu'aucune république ſe ſoit accommodée d'un réglement pareil. Il met les citoyens ſous des conditions dont les différences ſont ſi frappantes qu'ils haïroient cette égalité même que l'on chercheroit à introduire. Il eſt bon quelquefois que les loix ne paroiſſent pas aller ſi directement au but qu'elles ſe propoſent. (*Eſprit des loix.*)

Louis XII, en allant à Bayonne, logea dans un village où le magiſtrat du lieu avoit fait bâtir une maiſon fort belle. Le roi lui demanda pourquoi il n'avoit pas fait cette dépenſe dans un canton plus fertile. *Sire*, lui dit le baile ou magiſtrat, *je ſuis natif de ce pays, & je le trouve très-bon pour moi.* « Eſtes-» vous auſſi riche qu'on le dit, reprit le roi ? » Je ne ſuis pas pauvre, répondit-il, & » graces à Dieu, j'ai de quoi vivre. Eh !

» comment est-il possible, répliqua Louis XII, » qu'en un pays malheureux tu aies pu devenir riche ? Sire, cela est fort aisé, en s'y » prenant comme je fais, dit le baile.. Apprends-moi comment tu t'y es pris. En » faisant toujours mes affaires plutôt que » celles de mon maître & de mes voisins. » Le diable ne m'emporte, dit Louis, (*c'étoit son serment*) ta raison est bonne; car » en agissant ainsi, & en te levant matin, tu » ne pouvois manquer de devenir riche ». Ceci est en général une leçon, pour ceux qui n'ont pas d'activité & qui n'aiment point le travail; mais dans le cas dont il est question la morale n'en vaut rien, parce qu'elle porte sur la préférence de soi à son maître & aux autres.

Voyez USAGES, PAUVRETÉ, AVARES, PLAIRE, AUTORITÉS.

RIDICULE.

1. Le sot ne se tire jamais du ridicule, c'est son caractere : l'on y entre quelquefois avec de l'esprit, mais l'on en sort.

2. Tant qu'un ridicule plaît, il est grace, agrément, esprit; & ce n'est que quand, pour l'avoir usé, on s'en lasse, qu'on lui donne le nom qu'en effet il mérite.

(*M. CREBILLON.*)

3. Toutes les passions & les foiblesses des hommes se rapportent à un certain ordre de choses qui ne sont pas sublimes par elles-mêmes, mais qui sont susceptibles de diffé-

rens aspects & auxquelles, par conséquent, le style peut donner de la sublimité.

Rien n'est plus aisé que de donner du ridicule à tous les desirs, à tous les mouvemens & à toutes les affections du cœur de l'homme ; & c'est ce qu'on fait dans la Comédie : rien n'est plus aisé que de leur donner un air de grandeur ; & c'est ce qu'on fait dans la Tragédie. Voilà pourquoi l'amour d'Harpagon fait rire, & que celui de Mithridate intéresse : voilà en quoi different le grand, le furieux, le terrible Hérode de M. de Voltaire, & l'imbéclile Sganarelle du cocu imaginaire. *Voyez* CHASTIMENT.

RIGUEUR.

1. Vous vous imaginez, vous autres belles, qu'il ne faut faire aucune difficulté de laisser-là vos amans des années entieres sans les aimer, & après cela, vous vous avisez, quand il vous plaît, d'aimer à votre tour ; mais qu'arrive-t-il ? Ils ont commencé d'aimer plutôt que vous, ils finissent plutôt, & vous achevez la carriere toutes seules.

2. Si vous feignez de croire à l'éternité de l'amour, vous ne croyez pas à l'éternité des rigueurs ; & je veux bien, par-ci, par-là, ménager vos opinions.

(*Lettres de la duchesse de .. au duc de*)

3. Saint Augustin nous dit que Sephinius Acindynus, qui gouvernoit Antioche au quatrieme siecle, fit mettre aux fers un ha-

bitant pour n'avoir pas préſenté une livre d'or qu'on lui avoit impoſée, & le menaça de le faire mourir au cas qu'il n'apportât pas la livre d'or au temps qu'il lui preſcrivoit. Le malheureux priſonnier avoit une femme d'une grande beauté; un homme riche en étoit amoureux, & lui offrit la ſomme dont elle avoit beſoin, pourvu qu'elle conſentît à ſes deſirs. Elle en informa ſon mari, le danger étoit preſſant & le terme expiroit. L'Epoux infortuné, preſſé de choiſir le déshonneur ou la mort, dit à ſa femme de lui ſauver la vie. L'indigne ſéducteur devint heureux, & ne laiſſa qu'une bourſe pleine de terre à celle qu'il venoit de déshonorer. Il ne lui reſtoit plus que l'aveu de ſa honte pour conſerver ſon mari, & le gouverneur en fut inſtruit. Sephinius ſentit alors les conſéquences funeſtes de ſon extrême rigueur; il ſe condamna lui-même à payer la livre d'or au fiſc public, & voulut que la terre dont on avoit tiré celle qui rempliſſoit la bourſe, appartînt à la femme qui l'avoit payée ſi cher.

RIME.

1. Nous ne pourrons jamais ſecouer le joug de la rime; elle eſt eſſentielle à la poéſie Françoiſe. Notre langue ne comporte point d'inverſions, nos vers ne ſouffrent point d'enjambement : nos ſyllabes ne peuvent produire une hármonie ſenſible par leurs

mesures longues ou breves: nos césures, & un certain nombre de pieds ne suffiroient pas pour distinguer la prose d'avec la versification ; la rime est donc nécessaire aux vers François.

2. La rime n'est une contrainte que pour ceux qui ne sont pas nés avec le talent de la poésie, ou en qui cette heureuse disposition se trouve comme étouffée par l'indolence. A l'égard du petit nombre de personnes que les Muses ont regardées en naissant d'un œil favorable, il est certain que les bons vers leur coûtent beaucoup moins de travail qu'on ne pense, sur-tout par rapport à la rime ; & il faut bien que cela soit ainsi, puisque la versification fait, comme on sait, la plus douce occupation de leur vie, le charme de leurs ennuis.

3 L'origine de la rime en France, que Pétrarque a placée vers l'an 1250, doit avoir une plus grande ancienneté. Près de cent cinquante ans avant cette époque, Pierre Abelard s'amusoit à faire des chansons. « Pour moi, dit un savant critique, sans vouloir assurer aux Provençaux la gloire de » cette invention, je croirois plutôt que les » *Rythmes*, appellés dans la suite vers *Leonins*, » & connus en France dès le neuvieme siecle, » ont donné naissance à la rime. » Louis VII admit à sa cour, vers l'an 1144, les *Trouverres* ou *Troubadours*, & les combla de présens. Ces *Troubadours* sont les premiers

poëtes François; car on ne doit pas accorder ce titre aux *Bardes*, verſificateurs barbares, qui parurent dès les premiers temps de la monarchie, & dont le chef-d'œuvre a été *la chanſon* de *Roland*. C'étoit un conte romaneſque, composé pour animer le ſoldat.

4. Les Troubadours étoient plus polis, plus ingénieux, plus aimables. Ils firent ſentir les premiers les agrémens de la rime. Leurs productions ne reſpiroient ordinairement que la joie & la galanterie. Les premiers *Trouverres* ou Troubadours vinrent de Provence; & les Muſes Françoiſes y comptoient au nombre de leurs éleves des ſouverains, des ducs, des comtes & des hommes de la premiere diſtinction. Les Picards ſuivirent de fort près les Provençaux, & ne leur céderent que la gloire d'un peu d'ancienneté.

5. On s'eſt élevé avec aſſez d'aigreur contre les rimes redoublées; on vouloit les proſcrire, on n'y a point réuſſi; mais on a prouvé par cette tentative, que l'on manquoit de goût. Leur fréquent uſage eſt un des plus ſûrs artifices que puiſſe employer un auteur, pour répandre, ſur notre poéſie légere & badine, une harmonie dont autrement elle ne ſeroit pas ſuſceptible.

6. Dès le temps de S. Louis, tous les vers d'un même chant ou d'une même ſuite, rimoient enſemble.. La prononciation étoit fort différente de la nôtre; car *Aucaſſin* ri-



moit à *is*, & ſe prononçoit Aucaſſin ou Aucaſſis : nos peres ſe contentoient des aſſonances ou de la plus légere reſſemblance dans la finale des mots.

RIS.

1. Je ſais qu'il y a différens ris, & qu'il y a même des nuances en cette partie auſſi variées que dans les couleurs. Il y a des ris d'éclat, & ils annoncent le vulgaire ; il y a des ris de modeſtie, ils déſignent les demoiſelles, mais fort jeunes ; il y a des ris de malignité, & ils caractériſent les douairieres.

C'eſt un art de rire, ainſi que de pleurer. Les petites maitreſſes ne céderoient pas cette ſcience pour tout l'or poſſible. Leur viſage tantôt pleut, & tantôt éclaire.

2. Le plaiſir eſt un ſentiment involontaire qui dépend de notre humeur & de la ſituation de notre eſprit. Il eſt permis d'avouer qu'on ſe divertit davantage à une repréſentation du Malade imaginaire ou du Bourgeois-Gentilhomme, qu'à celles des Femmes Savantes & du Miſanthrope : mais on ne pourroit ſoutenir, ſans déshonorer ſon goût, que ces deux dernieres pieces ſont inférieures aux deux autres, & qu'elles ne ſont pas plus régulieres. (*Mirabeau.*)

3. Les aiſes de la vie, l'abondance, le calme d'une grande proſpérité font que les princes ont de la joie de reſte pour rire d'un nain, d'un ſinge, d'un imbécille & d'un

mauvais conte. Les gens moins heureux ne rient qu'à propos.

4. Un religieux de l'église Romaine pose dans un sermon, comme un dogme fondamental, que le ris est une suite du péché originel, & qu'Adam ne pouvoit pas rire avant sa chûte.

5. Il y a quatre sortes de ris vicieux. Le premier est de ceux qui rient continuellement & pour rien ; ce sont des personnes dont la rate est si délicate, que la moindre impression les emporte en éclats de rire fort ridicules; nous avons besoin de ces gens-là pour faire valoir les pieces de théâtre. Le second est le ris des Sibarites, c'est-à-dire, de ces personnes molles & efféminées, qui, pour rire, n'osent ouvrir la bouche, c'est-là le ris ordinaire des loges. Le troisieme est le ris Sardonien, qui est un ris forcé, fin & grotesque, ainsi nommé d'une herbe de ce nom, qui force les levres à s'ouvrir, lorsqu'elles en sont frottées; c'est la maniere de rire des petits maîtres, qui embarrassent le théâtre : le quatrieme est le ris des zoïles & des médisans, appellé *risus megaricus*, parce que les Mégariens étoient fort sujets à ce vice; ce dernier est le pire de tous, il a pour but la honte & le désespoir du prochain : les comédies ne tombent que par ces rieurs : ils se placent ordinairement au fond du parterre.

6. Dès que l'on aime, hélas! on ne rit plus!

7.

7. Le ris attribué aux campagnes & aux prairies verdoyantes, ou aux arbres couverts de fleurs, eſt la ſeule métaphore qui ſe trouve dans toutes les langues, ſi vous en exceptez celle du feu & des flammes de l'amour. C'eſt une preuve que le ris paroît à tous les hommes quelque choſe de beau & d'agréable. C'eſt auſſi pour cela qu'Horace donne à Venus une épithete qui ſignifie *celle qui aime à rire.*

Voyez CONTRASTE, TOUCHER, MALADES.

RIVAUX.

1. Les Muguetiennes ſont médiſantes, & la calomnie ne leur coûte rien : c'eſt la vertu qu'elles haïſſent dans celles qu'elles perſécutent ; elles voudroient anéantir ce juge ſévere qui les condamne & groſſir le nombre des compagnes de leur honte, ſans augmenter celui des rivales de leurs plaiſirs. Un pareil arrangement eſt impraticable. (*NERAÏR & MELHOE'.*)

2. La louange la plus flatteuſe pour une jolie femme, c'eſt le mal qu'on lui dit de ſes rivales. (*M. ROUSSEAU de Gen.*)

3. Contenter à la fois ſon rival & ſa maitreſſe, c'eſt une vraie pierre philoſophale ; mais l'on ne cherche point celle-ci ; & l'on feroit bien de renoncer à l'autre. (*NERAÏR & MELHOE'.*)

4. Que ſi l'on demande ici pourquoi un

brave n'aime pas toujours un brave, & d'où vient qu'un ſavant ne rend pas toujours juſtice à un autre ſavant, la réponſe eſt facile; c'eſt qu'une raiſon de conformité ne tient point contre une raiſon de jalouſie & d'intérêt, & que les rivaux ſe haïſſent à meſure qu'ils ſe trouvent de bonnes qualités.

5. La jalouſie eſt la paſſion qui peut le plus ſur le cœur des femmes; elle y eſt même plus puiſſante que l'amour. Vainement Anaxandride, Roi de Lacédémone, prodigua les plus tendres careſſes à la reine ſon épouſe, elle fut toujours ſtérile. Vainement les Ephores la menacerent de forcer ſon mari à la repudier, ſûre qu'il n'y conſentiroit point, elle ne s'en mit pas plus en frais pour donner un héritier à l'empire; elle craignoit apparemment que les enfans ne lui gâtaſſent la taille, & n'altéraſſent ſes attraits; mais quand elle ſe vit une rivale, & que cette rivale eut pris le chemin d'être mere, oh! alors elle accoucha de trois princes en dix-huit mois.

Voyez INDIFFÉRENCE.

ROBINS.

1. Les aimables petites perſonnes que nos Robins! En vérité ce ſeroit une ſottiſe que d'avoir avec eux de la vertu; on n'a, pour s'en pouvoir défendre, tout au plus beſoin que de goût.

(*Lettres de la marquiſe de... au comte de...*

2. Il n'y a point de ſatyre plus injurieuſe contre les gens de robe que la prétention de nos aſtrologues, qui veulent ſouvent juger du ſuccès d'un procès par l'influence des aſtres.

3. En France, cet état de la robe qui ſe trouve entre la grande nobleſſe & le peuple; qui, ſans avoir le brillant de celle-là, en a tous les priviléges; cet état qui laiſſe les particuliers dans la médiocrité, tandis que le corps dépoſitaire des loix eſt dans la gloire; cet état encore dans lequel on n'a de moyen de ſe diſtinguer que par la ſuffiſance & par la vertu; profeſſion honorable, mais qui en laiſſe toujours voir une plus diſtinguée: cette nobleſſe toute guerriere, qui penſe qu'en quelque degré de richeſſes que l'on ſoit, il faut faire ſa fortune, mais qu'il eſt honteux d'augmenter ſon bien, ſi on ne commence par le diſſiper; cette partie de la nation qui ſert toujours avec le capital de ſon bien; qui, quand elle eſt ruinée, donne ſa place à une autre qui ſervira avec ſon capital encore; qui va à la guerre pour que perſonne n'oſe dire qu'elle n'y a pas été; qui, quand elle ne peut eſpérer les richeſſes, eſpere les honneurs; &, lorſqu'elle ne les obtient pas, ſe conſole, parce qu'elle a acquis de l'honneur: toutes ces choſes ont néceſſairement contribué à la grandeur de ce royaume. Et ſi, depuis deux ou trois ſiécles, il a augmenté ſans ceſſe ſa puiſſance, il faut attribuer cela à la

bonté de ses loix, non pas à la fortune qui n'a pas ces sortes de constances.

(*Esprit des Loix.*

ROIS.

1. Trop de bonté dans un prince est souvent cause des écarts que lui font faire de faux rapports. La conduite d'Assuerus à l'égard d'Aman en est un exemple parlant. Un Roi doit être en garde contre ce défaut, qui peut faire soupçonner son discernement. Il faut qu'il éloigne tout ce qui pourroit l'exposer à sacrifier toute une nation au caprice, à l'ambition, & à la jalousie d'un courtisan. S'il se néglige à cet égard, il court risque d'être taxé d'indolence ou de cruauté. (*Monitor Anglois.*)

2. Les bons sujets, dit Salluste, sont moins agréables aux rois, que ne le sont les mauvais : *Regibus boni, quàm mali, suspectiores sunt.*

3. Pour faire en peu de mots son portrait, & donner en même temps une légere idee de sa cour, je dirai à votre majesté qu'il possédoit toutes les vertus dont on loue les Rois pendant leur vie, sans avoir aucun de ces vices qu'on ne leur trouve qu'après leur mort. (*Ah! quel conte!*)

4. Par les termes *rex*, *regina*, les anciens n'entendoient souvent que des personnes d'une haute naissance, comme on le peut trouver par des passages de Terence &

d'Horace. La dignité de roi des sacrifices, *rex sacrificulus*, fut établie à Rome après que les rois en furent chassés. Cette dignité étoit inférieure & subordonnée à celle de souverain pontife.

5. Ce n'est pas pour la famille régnante que l'ordre de succession est établi, mais parce qu'il est de l'intérêt de l'état qu'il y ait une famille régnante. La loi qui regle la succession des particuliers, est une loi civile, qui a pour objet l'intérêt des particuliers; celle qui regle la succession à la monarchie, est une loi politique, qui a pour objet le bien & la conservation de l'état. Il suit de-là que, lorsque la loi politique a établi dans un état un ordre de succession, & que cet ordre vient à finir, il est absurde de réclamer la succession en vertu de la loi civile de quelque peuple que ce soit. Une société particuliere ne fait point de loix pour une autre société. Les loix civiles des Romains ne sont pas plus applicables que toutes les autres loix civiles; ils ne les ont point employées eux-mêmes, lorsqu'ils ont jugé les rois: & les maximes par lesquelles ils ont jugé les rois, sont si abominables qu'il ne faut point les faire revivre. (*Esprit des Loix.*)

6. Charles IV, le dernier de la branche des Capétiens, laissa la reine enceinte, qui accoucha d'un prince qu'on nomma Jean, mort au berceau; c'est le seul de tous les rois de France, qui soit venu au monde

avec la qualité de roi. On peut remarquer encore que, depuis la femme de Louis XI, il n'y a point eu de dauphine qui ait été reine de France.

7. Childebert I, troisieme fils de Clovis, ne laissa que deux filles, qui furent exilées avec leur mere, quand Clotaire surnommé le vieux, le plus jeune des fils de Clovis, monta sur le trône, & réunit sur sa tête la monarchie Françoise. C'est le premier exemple de l'exclusion des filles de France du trône & du pouvoir de la loi Salique, sans la moindre réclamation.

8. On a lieu de présumer que les cinq premiers rois, à commencer par Pharamond, ont porté le titre de roi de France, & que les descendans de Clovis n'ont porté que le titre de rois du pays dont ils étoient les maîtres; & ce n'est qu'au commencement de la seconde race, que le titre de roi des François a été bien établi, & peut-être encore après, celui de roi de France.

Childebert I eut, pour sa portion, le royaume de Paris; & les autres sont désignés sous le nom de rois d'Orléans, de Soissons, &c. Quoi qu'il en soit, le nom de roi des Francs ou des François fut si cher à nos rois, que rarement dans leurs titres en latin prennent-ils celui de roi de France; c'est sans doute parce qu'il est plus satisfaisant de régner sur une nation que sur un pays.

9. Henri, second fils de l'empereur

Henri, eſt déſigné ſon ſucceſſeur l'an 1099, & nommé dès ce moment ſon collegue à l'empire. On donne à ce jeune prince le titre de roi des Romains, & il eſt le premier qui l'ait porté.

10. L'empereur Otton II laiſſa en mourant un fils qui n'avoit pas encore quatre ans, & qui par lui-même ne pouvoit prétendre à la couronne impériale; mais l'adreſſe de ſa mere Théophanie ſuppléa au droit qui lui manquoit. Cette princeſſe ſe rendit à Rome auſſi-tôt après la mort de ſon époux. Fille & femme d'empereur, elle ſe fit proclamer Auguſte, ſelon la coutume établie à Conſtantinople. La régence de l'empire lui fut confiée par les Romains, &, conjointement avec ſon fils, elle commença d'exercer la puiſſance impériale l'an 984.

Voyez NAISSANCE, VICES, PAIX, DROIT, TYRANNIE, FEU, GRANDS-HOMMES, REGNE, RESPECT, MOINES, POUVOIR.

ROMANS.

1. La langue Romance a ſuccédé en France au latin, & devint la ſeule qui fut la plus univerſellement entendue ſous le regne de *Charles-le-Chauve* & de ſes ſucceſſeurs. Les fictions & les contes enfantés par la groſſiereté qui regnoit dans le dixieme ſiecle furent écrits dans cette langue vulgaire, & prirent le nom de *Romans* que

l'on a toujours donné dans la ſuite, à ces ſortes d'ouvrages, dont l'ame eſt la fiction, quoique l'on ait paru quelquefois le reſtraindre aux aventures galantes.

2. Les Romans ſont des hiſtoires feintes, ordinairement amoureuſes, écrites en *proſe* ou en *vers*. Ces noms ont été donnés à ces ſortes d'ouvrages, du nom de la langue en laquelle ils étoient écrits, & qu'on appelloit *Romance* en françois, & en latin, *Romana ruſtica*; c'eſt-à-dire, langue latine, corrompue & mêlée de gaulois & de tudeſque. Les François & les Provençaux ont écrit l'hiſtoire en cette langue; & dans ſon origine, le nom de Roman s'attribuoit à l'hiſtoire véritable, comme à l'hiſtoire fabuleuſe, & même à tout ouvrage écrit en cette langue, qui étoit la langue dominante en France avant le huitieme ſiecle; mais il eſt devenu depuis particulier à l'hiſtoire fabuleuſe, qu'il ne faut pas confondre avec les poëmes & les tragédies, dont le fond de l'hiſtoire eſt véritable, quoiqu'orné de circonſtances fabuleuſes; ni avec les comédies qui ne ſont pas faites pour un ſimple récit, mais pour la repréſentation; ni avec les grandes & petites fables des poëtes.

On croit que les Egyptiens, les Arabes, les Perſes, les Syriens & les Indiens ſont les premiers inventeurs des *Romans*, & que de chez eux ils ont paſſé chez les Grecs & chez les Romains. C'eſt à Turpin, arche-

vêque de Reims, qu'on attribue la vie romanesque de *Charlemagne*; mais les critiques l'attribuent à un écrivain du onzieme siecle; & c'est particulierement depuis ce temps qu'on a vu paroître une foule de *Romans* en François, comme les œuvres des *Troubadours*, les *Amadis des Gaules* en 24 vol. le *Roman de la Rose*, commencé par *Guillaume* de *Lauris*, vers l'an 1225, continué par *Jean* de *Meun*, dit *Clopinel*, parce qu'il étoit boiteux: on lui attribue encore des épîtres d'*Abélard* & quelques autres écrits: il vivoit sous *Philippe le Bel.*

3. Si dans les romans les épisodes nous tirent de l'illusion, le dialogue nous y ramene.

4. Je passerai légérement sur la nourriture des héros de romans: elle est fort simple, & en effet, quand on aime, & encore plus quand on est aimé, qu'a-t-on besoin de boire & de manger?

5. Ces belles tirades de menues réflexions sur tout ce qui se passe au-dedans d'un cœur amoureux, inquiet, incertain, soupçonneux, jaloux ou satisfait, tout cela exprimé longuement avec le pour & le contre, le oui & le non, le vuide & le plein, le clair & l'obscur fait un discours qui enchante.

6. Les romanciers Anglois se sont montés depuis quelque temps, sur un ton si guindé & si précieux, que la pureté de la langue n'en souffre pas moins que le bon-sens & la raison.

7. Les romans ſont, après le théâtre, le genre qui nous occupe le plus. Quelle prodigieuſe fertilité! quel torrent! L'ordre nombreux des romanciers pourroit ſe diſtribuer par centuries. Je mets dans la premiere claſſe, pour la dignité, les romans métaphyſiques qui ſont un tiſſu de très-petits faits, ſous le peu ſublime récit de quelques aventures bourgeoiſes, & ſont, en ſtyle de ſcholaſtique, en langage abſtrait & plus ſpiritualiſé que tous les myſtiques Eſpagnols, de curieuſes analyſes du cœur humain. Je range dans la ſeconde claſſe ce qu'on appelle les romans du haut ſtyle. Ceux-ci, beaucoup plus intrigués & ſurchargés d'événemens, ne peignent que des paſſions triſtes ou furieuſes & rempliſſent l'imagination de noirceurs. Les écrivains de ce dernier genre ſont ordinairement diffus & verbeux; mais polis, châtiés, élégans: ils ſement l'éloquence & l'ennui.

Qu'on exagere, tant qu'on voudra, le vuide de tous les romans; les plus ſérieux, pour les eſprits juſtes, ſont les plus frivoles; & vuide pour vuide, je donne le prix à ces romans un peu libertins, où l'air du monde, où l'eſprit des femmes ſe retrouvent d'après nature. N'atttendez ni de ces grandes machines qui remuent l'ame, ni de ces ſentimens élevés, qui nourriſſent le cœur; des riens, mais tournés; des propos de toilette; plus de tracaſſarie que d'action; des tête-à-tête délicieux; des infidélités; des ruptures, & ſur-

tout beaucoup de petits portraits peu ressemblans, mais singuliers; voilà la matiere de ces romans. Ajoûtez-y de la politesse & du style avec une facilité de langage qu'on acquiert dans le commerce du monde, & principalement dans celui des femmes, excellentes à donner de l'expression dont elles ont, sans contredit, bien du superflu, mais plus ingénieuses encore à faire prendre une nouvelle forme aux idées du monde les plus rebattues.

8. L'écrivain de romans, & en général tout aimable ignorant qui se voue aux seuls ouvrages d'imagination, pourvu qu'il ne soit pas purement copiste, est censé riche de son propre fonds. Un savant n'est quelquefois qu'un savant; mais l'auteur d'un petit conte de fées, est d'abord qualifié bel-esprit; & ce titre qui coûte bien moins que l'autre est sûrement d'un plus grand usage.

9. Trois jours vous suffiront pour connoître toute la romancie, sans vous donner même la peine de la parcourir toute entiere, parce qu'on ne voit presque par-tout que la même chose.

10. C'est qu'au lieu d'une histoire véritable, vous avez cru lire un roman. Vous avez oublié que c'étoit ma vie que je vous racontois: voilà ce qui a fait que Valville vous a tant déplu; & dans ce sens-là vous avez eu raison de me dire: ne m'en parlez plus. Un héros de roman infidele! on n'auroit jamais rien vu de pareil. Il est réglé qu'ils doivent

tous être conſtans ; on ne s'intéreſſe à eux que ſur ce pied-là, & il eſt d'ailleurs ſi aiſé de les rendre tels ; il n'en coûte rien à la nature, c'eſt la fiction qui en fait les frais.

(*Marivaux.*)

11. Les exemples de vertu que l'on forgeoit dans nos grands romans d'autrefois, alloient plus loin que la pratique des plus ſaintes femmes : car les héroïnes de romans ſe conſervent pures & nettes de toute tache dans la vie de la cour, obſédées d'un amant très-accompli qu'elles aiment, enlevées de temps en temps, & toujours au milieu des tentations les plus dangéreuſes. La chaſteté des cloîtres, celle des vierges-martyres n'a pas les mêmes difficultés à vaincre : elle eſt donc moins merveilleuſe que le ſeroit celle des dames de la Clélie.

12. Depuis les défenſes politiques faites contre certains romans, il s'en eſt vendu beaucoup plus qu'auparavant. Il ne faudroit maintenant que la défenſe d'un concile pour les faire préférer aux meilleurs livres de théologie.

Répandre des mœurs, c'eſt inſtruire des foibleſſes du cœur, plus cependant par des portraits de la perfection que de la miſere humaine ; il eſt quelquefois dangereux de faire des peintures du vice ; il faut bien de la délicateſſe pour n'en laiſſer appercevoir que ce qui eſt néceſſaire pour le faire haïr ; un caractere ſenſible & touchant ruineroit l'inſ-

truction qu'on voudroit inſpirer ; & ſans doute il vaudroit mieux ne le pas peindre que de le repréſenter ſans ſes chagrins & ſes inquiétudes, que de le montrer trop vif, trop fleuri, & de maniere qu'on en fît goûter le tableau.

13. Des génies rares & heureux ſe ſont fait une réputation dans le genre frivole. Sages juſques dans le ſein de la folie, ils offrent par-tout l'union ſinguliere des graces, même avec la bizarrerie des idées. Tout plaît, tout enchante dans le charme ſpirituel de leur loiſir pareſſeux. Ces ſuccès ſont l'objet & l'écueil de cette foule de brochures romaneſque qui ſe produit ſans ceſſe ſur la ſcene : ouvrages ſans fond, ſans nerf, ſans feu, ſtériles juſques dans l'abondance, dont l'oubli eſt le ſort le plus heureux.

14. Il faut obſerver que la plûpart des perſonnes qui s'occupent de romans, ſont des eſprits oiſifs & pareſſeux qui veulent être amuſés comme des enfans, parce qu'ils n'ont pas la force de s'occuper eux-mêmes de leurs propres penſées, ni même de donner une application ſuffiſante aux penſées d'autrui. Propoſez-leur quelque choſe à méditer, un raiſonnement à approfondir, ſeulement une réflexon à faire, vous les accablez, vous les ennuyez, comme des enfans à qui on propoſe une leçon à étudier ; au lieu qu'une ſuite de jolis colifichets qu'on leur fait paſſer ſucceſſivement ſous les yeux,

les divertit & les amuſe ſans les fatiguer. Voilà ce qui fait le grand débit de cette marchandiſe.

15. Jaloux de montrer de l'eſprit, même quand il eſt ridicule d'en avoir, ils font raffiner leurs héroïnes ſur la tendreſſe : ce ſont des raiſonneuſes, des eſpeces de métaphyſiciennes, qui mettent leur ame au net avec une fineſſe & une préciſion qui impatiente.

16. Une des raiſons qui doit rendre l'amour de roman un peu cérémonieux, eſt que dans la pratique on coupe aſſez vivement ſur la cérémonie ; il n'y a pas de jeu, pas même celui des finances où les mains démangent plus qu'à celui-là.

17. Cependant, comme il faudra que l'intrigue finiſſe, parce que le jeune voyageur aura affaire ailleurs, Dogna Diagna mourra de la peſte ou de quelqu'autre façon plus honnête. *Voyez* LECTURE, DÉTAILS.

ROTURE.

1. 1628, le code Marillac enjoint à tous gentilshomme de ſigner à l'avenir tous les actes de leurs noms de famille, & non de celui de leurs terres, pour les diſtinguer des roturiers, à qui on avoit permis de porter le nom des fiefs qu'ils poſſedoient.

(*M. le Préſident* HÉNAULT.)

2. Ceux du pays de Callicut font des nobles une eſpece par-deſſus l'humaine. Le mariage leur eſt interdit & toute autre

vacation que bellique. De concubines, ils en peuvent avoir leur ſaoul, & les femmes autant de ruffiens, ſans jalouſie les uns des autres. Mais c'eſt un crime capital & irrémiſſible de s'accoupler à perſonne d'autre condition que la leur, & ſe tiennent pollus, s'ils en ſont ſeulement touchés en paſſant : & comme leur nobleſſe en étant merveilleuſement injuriée & intéreſſée, tuent ceux qui ſeulement ont approché un peu trop près d'eux. De maniere que les ignobles ſont tenus de crier en marchant, comme les gondoliers de Veniſe, au contour des rues, pour ne s'entreheurter, & les nobles leur commandent de ſe jetter à quartier : ceux-ci évitent par là cette ignominie qu'ils eſtiment perpétuelle, ceux-là une mort certaine. Nulle durée de temps, nulle faveur du prince, nul office ou vertu, ou richeſſe peut faire qu'un roturier devienne noble : à quoi aide cette coutume, que les mariages ſont défendus de l'un métier à l'autre. Ne peut une race cordonniere épouſer un charpentier : & ſont les parens obligés de dreſſer les enfans à la vacation des peres, & non à autre vacation : par où ſe maintiennent la diſtinction & continuation de leur fortune. (*MONTAIGNE.*)

3. En Europe ce ſont les meilleures familles qui occupent les trônes. Dans l'Inde, de tous les princes du Carnate, il n'en eſt pas un ſeul qui ſoit de la premiere caſte ;

quelques-uns même font d'une caste fort obscure. De-là vient qu'il y a des princes dont les cuisiniers se croiroient deshonorés, & le seroient effectivement, s'ils mangeoient avec les princes qu'ils servent; leurs parens & tous ceux de leur caste les chasseroient comme des gens perdus d'honneur.

4. Nos ancêtres ne vouloient pas qu'un roturier pût acquérir un fief. Exclus de l'honneur de porter lance & éperon, qui étoient les marques distinctives du service militaire, on le jugeoit également incapable de posseder un domaine noble; on n'accordoit cette prérogative qu'aux chevaliers, ou aux fils de chevaliers & de dames en loyal mariage. Mais enfin il passa en loi que les possessions des fiefs continuées en ligne directe, annoblissoient *l'homme poëte* à la troisieme génération; mais on lui fit payer cher cette nouvelle espece de noblesse.

ROUGEUR.

1. Je sentois que je rougissois, & cela me faisoit rougir encore davantage.
(*Histoire d'Henriette.*)

2. On nous épargneroit bien des peines, si on nous apprenoit à ne rougir que du reproche de notre cœur. (*Me. Riccoboni.*)

3. Je ne me trompe pas à votre rougeur, répondit-il, c'est un sentiment de modestie, & non pas un mouvement de votre cœur.
(*Me. de la Fayette.*)

4.

4. Elles sourioient en baissant modestement la vue, & la rougeur de leur teint étoit peut-être moins un signe de pudeur que du desir d'être soumises à une pareille épreuve.

(*Mᵉ Daulnay.*)

RUPTURE.

1. Le parti que je lui voyois prendre, étoit donc le seul qui pût me convenir : il nous faisoit rompre sans éclat, sans lenteur, & nous delivroit l'un & l'autre de ces conversations funestes qui brouillent souvent les amans qui se quittent, plus encore que leurs torts mêmes.

(*M. de Crebillon.*)

2. Le plus grand malheur pour une femme à prétentions est d'être quittée : je ne quitte jamais, je me fais renvoyer ; je fais semblant même d'en être inconsolable ; & il m'est arrivé quelquefois de m'enfermer trois jours de suite sans voir personne, pour laisser à celle dont je me détachois, tous les honneurs de la rupture. Vous voyez, belle Lucile, que les hommes ne sont pas tous aussi malhonnêtes qu'on le dit, & qu'il y a encore parmi nous des principes & des mœurs.

RUSE.

1. Il n'y a qu'à toujours aller droit avec les gens rusés : tôt ou tard ils se décelent par leurs ruses mêmes.

(*M. Rousseau de Geneve.*)

2. Rarement la ruse attrape-t-elle un juste milieu ; elle fait ordinairement trop ou trop peu.

(*Histoire d'Henriette.*)

3. On dit que les Athéniens doutoient si le roi Philippe ne s'étoit point laissé mourir exprès pour les tromper.

4. Archidamus ayant une nouvelle machine à prendre des villes : c'est fait de la valeur, dit Agésilas.

5. Il permet la ruse, (*le monde*) lorsqu'elle est jointe à l'idée de grandeur de l'esprit ou de la grandeur des affaires ; comme la politique, dont les finesses ne l'offensent pas.

(*Esprit des loix.*)

6. Guillaume II, roi d'Angleterre, ayant une guerre à soutenir dans la Normandie, emploie, pour trouver de l'argent, une voie singuliere & inouie jusqu'alors. Il donne ordre au régent qu'il avoit laissé dans le royaume, de lever incessamment une armée de vingt mille hommes, & de la faire marcher vers les ports. Lorsqu'elle fut sur le point de s'embarquer, le ministre déclara que ceux qui voudroient s'en retourner, pouvoient s'exempter du service en payant six schelings par tête. La somme étoit si modique, qu'il n'y en eut pas un qui ne la payât de bon cœur. Les enrôlés se retirerent, & Guillaume gagna dix mille livres sterling.

7. Dans la derniere guerre contre l'Angleterre, une Frégate Angloise s'étant approchée à la vue de Calais, fit les signaux de détresse pour attirer quelques bâtimens & se saisir de la chaloupe & des matelots qui venoient généreusement à son secours. Cet indigne stratagême trouva des censeurs & des vengeurs, même parmi la nation ennemie. En effet, de pareilles ruses outragent la nature, & tendent à empêcher les effets d'une charité secourable.

(*Diction. d'anecdotes.*)

8. Il y a une distinction à faire entre l'homme rusé & l'habile homme; & cette distinction est fondée sur une différence manifeste, quelque imperceptible qu'elle puisse être à des yeux foibles ou fascinés par l'habitude. La ruse est bien une habileté; mais c'est une habileté détournée. Si l'habileté & la ruse emploient quelquefois les mêmes moyens, l'homme habile s'abaisse à ces moyens, & l'homme rusé ne peut s'élever au-dessus.

Voyez DÉDICACES, DISCRÉTION, NOURRITURE.

SACRIFICES.

1. L'OPINION des anciens étoit que les libations de lait & le sang des victimes repaissoient les ames des morts, & tout ce qu'on répandoit sur les tombeaux. De-là vient la

coutume de facrifier des hommes fur le bucher où l'on brûloit les morts.

Les Romains faifoient combattre à outrance des gladiateurs au tour des buchers.

Les facrifices dans les maifons des particuliers confiftoient en quelques libations de vin qu'on répandoit fur les brafiers & quelques oblations d'encens qu'on y jettoit, ou quelque partie des viandes du feftin qu'on offroit.

Les facrifices publics aux Dieux Penates étoient appellés *Compitalia*, parce qu'on les célébroit dans les carrefours où on leur immoloit une truie.

Le facrifice qu'on nommoit holocaufte étoit de renouveller le feu des autels, d'étendre fur les brafiers les victimes entieres, & de répandre des vafes d'huile fur les entrailles enflammées.

La coutume des anciens étoit de confacrer aux Dieux une partie du butin qu'ils avoient fait ou à la guerre ou à la chaffe. Il y avoit à Rome un temple dédié à Jupiter fous ce titre : *Jovi prædatori.*

Les Romains facrifioient aux Dieux infernaux en nombre pair, & aux Dieux du Ciel en nombre impair.

Si pendant l'effufion du vin la victime demeuroit immobile & tremblante, on la rejettoit comme n'étant pas propre au facrifice.

2. Les Perfes, dit Strabon, n'érigeoient aux Dieux ni ftatues ni autels. Ils facrifioient

dans un lieu pur & fort élevé, où ils immoloient une victime couronnée. Quand le mage en avoit divisé les parties, chacun prenoit sa portion. Ils ne laissoient rien pour les immortels, disant que Dieu ne veut autre chose que l'ame de la victime.

3. Avec des divinités de cette espéce, il n'est pas étonnant que les hommes fussent impies & sacriléges. On pouvoit sans risque se brouiller avec les Dieux, la paix n'étoit pas difficile à faire : une génisse & de l'encens raccommodoient tout.

4. Les premiers hommes, dit *Porphyre*, ne sacrifioient que de l'herbe. Pour un culte si simple, chacun pouvoit être pontife dans sa famille.

Voyez IDOLATRIE, SÉPULTURE.

SAGESSE.

Empedocle dit à quelqu'un qui se plaignoit qu'il ne trouvoit point de sage : c'est qu'il faut être sage pour le trouver.

Voyez PHILOSOPHE.

SAINTS.

1. Si les prétendus réformés considéroient que nous regardons les corps des saints comme ayant été les victimes de Dieu par le martyre ou par la pénitence, ils ne croiroient pas que l'honneur que nous leur rendons par ce motif, pût nous détacher de celui que nous rendons à Dieu même.

Nous pouvous dire en général que, s'ils vouloient bien comprendre de quelle sorte l'affection que nous avons pour quelqu'un s'étend, sans se diviser, à ses enfans, à ses amis, & ensuite,par divers degrés, à ce qui le représente, à ce qui reste de lui, à tout ce qui en renouvelle la mémoire; s'ils concevoient que l'honneur a un semblable progrès, puisque l'honneur, en effet, n'est autre chose qu'un amour mêlé de crainte & de respect; enfin, s'ils considéroient que tout le culte extérieur de l'église catholique a sa source en Dieu même & qu'il y retourne, ils ne croiroient jamais que ce culte, que lui seul anime, pût exciter sa jalousie: ils verroient, au contraire, que, si Dieu, tout jaloux qu'il est de l'amour des hommes, ne nous regarde pas comme si nous nous partagions entre lui & la créature, quand nous aimons notre prochain pour l'amour de lui; ce même Dieu, quoique jaloux du respect des fideles, ne les regarde pas comme s'ils partageoient le culte qu'ils ne doivent qu'à lui seul, quand ils honorent, par le respect qu'ils ont pour lui, ceux qu'il a honorés lui-même. (*Bossuet.*)

2. Dans vos besoins particuliers, adressez-vous aux saints: l'eglise les invoque tous les jours: c'est la pratique ancienne de tous les chrétiens: les saints dans l'Apocalypse présentent à l'agneau le parfum des prieres des fideles: ils ne sont pas vrais médiateurs,

mais nos intercesseurs auprès de notre unique médiateur.

Les saints, dit le concile de Trente, qui regnent avec Jesus-Christ, offrent à Dieu leurs prieres pour les hommes : il est bon & utile de les invoquer d'une maniere suppliante, & de recourir à eux pour nous obtenir de Dieu ses bienfaits par son fils notre rédempteur.

3. Il y a plus d'une place & plus d'une couronne dans le ciel. Les plus élevées, les plus éclatantes seront sans doute pour ces ames divines qui auront atteint à la perfection ; mais ceux qui, par leur naissance ou par leur choix, se seront trouvés dans l'autre parti, ne seront pas exclus pour cela de leur héritage, & la jouissance raisonnable des biens que Dieu leur a donnés en ce monde, ne sera jamais une raison pour les priver de ceux qu'ils attendent dans l'autre. Il y a, dans l'état commun, je ne sais quelle médiocrité de vertu, je ne sais quel point de piété proportionné à cette condition, lequel, s'il ne suffit pas à faire de plus grands saints, suffit du moins à faire des élus.

(*Dialog. de Patru & d'Ablancourt.*)

4. Les premiers saints que l'église ait canonisés, sont les martyrs ; les confesseurs ont été canonisés plus tard. Comme il y a eu des évêques, des églises particulieres, ou un concile particulier, qui ont d'abord canonisé de saints personnages, le pere Mabillon appelle ces premieres canonisations des

canonisations particulieres. Il appelle celles qui on été faites par un concile général, ou par le pape, canonisations générales.

Voyez PLAISIRS, BONNE-CHERE, DÉLICES, ACTIONS, PÉCHÉ, BIENS, MARTYRS, QUIÉTISME, SUPERSTITION, MIRACLES, GÉNÉRATION.

SANG-FROID.

1. Que le sang-froid est cruel après la fureur! Que les points de vue sont différens sur les mêmes objets! (*Me DE GRAFFIGNI.*)

2. Dom Lopez de Acuna s'armant à la hâte pour aller combattre, dit à deux de ses valets qui l'habilloient, de lui mettre mieux sa bourguignote qui lui faisoit douleur à une oreille; & comme ils lui répondirent plusieurs fois qu'elle étoit bien mise, & qu'il étoit pressé de partir, il s'en alla prendre part à la gloire du combat qui fut sanglant. A son retour, il ôta son casque, & son oreille que la bourguignote avoit coupée; il leur parla avec douceur en ces termes: ne vous disois-je pas bien que vous me l'aviez mal mise?

3. En 1535, Thomas Morus, chancelier d'Angleterre, ayant refusé de signer l'acte du parlement, qui abolissoit l'autorité du pape en Angleterre fut condamné à la mort. Il en soutint les approches avec une présence d'esprit héroïque. Ayant déja la tête sur le billot, il apperçut que sa barbe, qui étoit

fort longue, s'étoit engagée sous son menton ; il la remit dans une autre situation, de peur qu'on ne la lui coupât. Le bourreau lui ayant demandé pourquoi il prenoit ce soin : » mon ami, lui dit-il, tu dois me couper la » tête, & non pas la barbe ». On ne coupoit la barbe qu'à ceux qui étoient convaincus de trahison.

4. M. d'Aligre, pere du chancelier de ce nom, étoit d'un tempérament si froid & si difficile à émouvoir, qu'on ne pouvoit le purger. Son Médecin un jour, obligé de le faire, ordonna secrettement qu'on tâchât de le mettre en colere & que dès qu'on s'appercevroit de l'émotion, on lui fît prendre la médecine. Le valet de chambre ne négligea rien pour faire réussir la chose. Dès la pointe du jour, s'approchant du lit de son maître, il en tira les rideaux avec une précipitation capable de surprendre & de fâcher un homme qui s'éveille. M. d'Aligre, sans s'émouvoir, demanda tranquillement, quelle heure est-il ? Le valet de chambre ayant manqué son coup, s'avisa de brûler la chemise de son maître, & de la lui apporter toute en feu. M. d'Aligre, toujours froid, se contenta de lui dire, chauffez-en une autre. Tout cela ne fit rien : le valet de chambre d'un coup de coude cassa cinq ou six verres de Venise que son maître aimoit beaucoup ; & ce maître, aussi peu ému qu'auparavant, dit tout doucement : c'est

dommage, ils étoient beaux. Enfin, le valet de chambre, au déſeſpoir, ne s'attendoit plus à rien, lorſqu'il arriva un homme qui avoit une affaire très-épineuſe au bureau de M. d'Aligre. Cet homme étoit vétu de taffetas, & comme il parloit avec beaucoup d'action en défendant ſa cauſe, cette étoffe faiſoit une eſpece de ſifflement à l'oreille, qui, chagrinant M. d'Aligre, l'impatienta & lui fit dire tout en colere, *faites taire votre habit, Monſieur, ſi vous voulez que je vous écoute :* le valet de chambre voyant ſon maître ému, lui préſente auſſi-tôt la médecine.

5. Un lieutenant-général avoit une jambe de bois, qu'un nouveau coup de canon mit en pieces. Le canon en veut toujours à mes jambes, dit-il froidement : mais j'en ai deux autres dans ma tente.

Voyez COURAGE, STYLE, RÉPRIMANDES, AVEUGLES.

SANTÉ.

1. Rien de plus agréable que de ſe bien porter, & de ſavoir qu'il y a des gens qui craignent qu'on ne ſe porte mal.

(*Madame DE MAINTENON.*)

2. Nos maladies ſont plus agréables & plus voluptueuſes que la meilleure ſanté des étrangers.

3. Pour avoir de la ſanté, il faut que le corps s'agite & que l'eſprit ſe repoſe.

4. La ſanté eſt le premier des biens après la vertu.

5. Conſervez-vous : tâcher de nous bien porter eſt un de nos devoirs.

6. Louis XI craignoit tant la mort, que, dans les prieres qu'il ordonnoit, il ne vouloit pas qu'on demandât à Dieu autre choſe pour lui que la ſanté. Un jour qu'il accompliſſoit un vœu à St. Eutrope, le prêtre joignoit la ſanté de l'ame à celle du corps : n'en demandez pas tant à la fois, lui dit-il, il ne faut pas ſe rendre importun. Contentez-vous de demander, par les mérites de ce ſaint, la ſanté du corps.

7. Les anciens portoient plus loin que nous les ſoins qu'ils prenoient d'embellir le corps & d'apprêter la figure. *Galien* fait mention en pluſieurs endroits d'une eſpece de penſionnat, qu'aſſurément notre frivolité n'a pas imaginé encore ; & les *Andrapodocapeloi* nous feront inconnus peut-être encore long-temps. C'étoient des gens qui logeoient de jeunes filles, des eunuques & de jeunes garçons, ſans toutefois qu'il fût queſtion d'aucune ſorte de débauche dans leur commerce. Leur miniſtere étoit d'employer les moyens d'embellir le corps de ceux qu'on leur confioit : ils avoient coutume de laver le viſage de leurs éléves avec de la décoction d'orge paſſée, de la farine de féves, & quelquefois du nitre, afin de brillanter leur teint. Ils battoient les hanches de

ceux qui étoient maigres, avec des cordes; & les frottoient ensuite d'huile, apparemment pour assouplir & fortifier des parties trop peu nourries. Aux jeunes filles, ils serroient les côtes avec des bandelettes, afin de relever la gorge & la soutenir & pour remplir les hanches; ils leur faisoient tomber les poils qui déparoient les joues, ou quelqu'autre partie dont elles vouloient tirer plus d'avantage. Ils leur apprenoient les moyens de conserver cet air de fraîcheur que l'usage se hâte trop de dissiper, & peut-être aussi ceux de l'amour. Il paroît qu'à Rome même, ces Andrapodocapeloi ne furent pas sans considération. Les Ediles, apparemment, sur quelques plaintes de leur part, ordonnoient qu'on manifesteroit sans détour les maladies & les vices de conformation des esclaves que l'on exposeroit en vente, afin qu'on ne s'en prît point aux Andrapodocapeloi, à qui on en confieroit le soin, s'il arrivoit que dans la suite on vînt à leur découvrir quelque défaut ou maladie essentielle.

8. Un vieux prince d'Allemagne se trouvoit fort infirme; on lui conseilla de coucher entre deux jeunes filles, également sages & aimables; ce qui produisit, en peu de temps, un si bon effet sur sa santé, qu'on jugea à propos de faire cesser le remede. Nos corps sont de vrais cribles; des milliers de petites pompes s'ouvrent à leur surface, & tout ce qui les entoure y verse les germes

d'une ſanté conſtante ou d'une altération deſtructive. Il importe donc d'avoir des amis ſains; il n'eſt donc pas indifférent de prendre une femme d'une bonne complexion ou d'une mauvaiſe ſanté.

Voyez EXCÈS, ARTS, DOULEUR, NOURRITURE.

SATYRE.

1. Jamais ſiecle ne fut plus avide que le nôtre de la ſatyre, & n'en abhorra plus le nom. Le titre ſeul en eſt aboli: la choſe eſt reſtée.

2. Quoique le jugement ſoit commun parmi les Anglois, le goût ne leur eſt pas aſſez familier pour qu'ils puiſſent exceller dans la critique. En cette partie, nous avons de meilleurs modeles qu'eux, & pluſieurs de leurs auteurs n'ont fait que traduire les nôtres. Dans la ſatyre ils ne nous ſont ſi ſupérieurs, que parce qu'ils s'y permettent tout. Il eſt vrai qu'ils ont de grands avantages pour réuſſir dans ce genre d'écrire. L'eſprit de parti qui préſide à leur éducation, la mélancolie de leur tempérament, la violence de leurs affections, tout les porte à la ſatyre. Ce qui nous fait rire, les aigrit; auſſi blamables peut-être les uns que les autres, nous chantons les événemens les plus triſtes; ils déclament contre les choſes les plus indifférentes. Quel fiel, quelle amertume ne diſtille pas de la plume du comte de Dorſet! le comte de

Rochester est encore plus violent, & respecte aussi peu la pudeur. Les mœurs corrompues, contre lesquelles l'un & l'autre se sont élevés, n'ont rien de plus dangereux que les ouvrages où ils en font la censure. Leurs satyres trop licencieuses sont devenues le manuel des libertins.

SAUVAGES.

1. Autant il est donc inutile de se trop étendre sur les coutumes & les mœurs de ces prétendues nations, autant il seroit peut-être nécessaire d'examiner la nature de l'individu. L'homme sauvage est en effet de tous les animaux le plus singulier, le moins connu & le plus difficile à décrire; mais nous distinguons si peu ce que la nature seule nous a donné de ce que l'éducation, l'imitation, l'art & l'exemple nous ont communiqué, ou nous le confondons si bien, qu'il ne seroit pas étonnant que nous nous méconnussions totalement au portrait d'un sauvage, s'il nous étoit présenté avec les vraies couleurs & les seuls traits naturels qui doivent en faire le caractere.

Un sauvage absolument sauvage, tel que l'enfant élevé avec les ours, dont parle Conor; le jeune homme trouvé dans les forêts d'Hanover, ou la petite fille trouvée dans les bois en France, seroient un spectacle curieux pour un philosophe. Il pourroit, en observant son sauvage, évaluer au juste la

force des appétits de la nature ; il y verroit l'ame à découvert ; il en distingueroit tous les mouvemens naturels, & peut-être y reconnoîtroit-il plus de douceur, de tranquillité & de calme que dans la sienne ; peut-être verroit-il clairement que la vertu appartient à l'homme sauvage plus qu'à l'homme civilisé, & que le vice n'a pris naissance que dans la société. (*M. de Buffon.*)

2. La liberté naturelle est l'objet de la police des sauvages.. Il y a cette différence entre les peuples sauvages & les peuples barbares, que les premiers sont de petites nations dispersées qui, par quelques raisons particulieres, ne peuvent pas se réunir ; au lieu que les barbares sont ordinairement de petites nations qui peuvent se réunir. Les premiers sont ordinairement des peuples chasseurs ; les seconds des peuples pasteurs. Cela se voit bien dans le nord de l'Asie. Les peuples de la Sibérie ne sauroient vivre en corps, parce qu'ils ne sauroient se nourrir ; les Tartares peuvent vivre en corps pendant quelque temps, parce que leurs troupeaux peuvent être rassemblés pendant quelque temps. Toutes les hordes peuvent donc se réunir ; & cela se fait lorsqu'un chef en a soumis beaucoup d'autres : après quoi, il faut qu'elles fassent de deux choses l'une, qu'elles se séparent ou qu'elles aillent faire quelque grande conquête dans quelqu'empire du midi. *Voyez* DOUCEUR.

SCANDALE.

Les ſcandales viennent principalement des mauvais paſteurs qui enſeignent bien & font mal. (*Abbé de Fleuri*, *hiſt. eccl.*)

Voyez ECCLÉSIASTIQUES.

SAVANS.

1. M. de Louville étoit fort taciturne, même quand il étoit queſtion de mathématiques; &, s'il en parloit, ce n'étoit pas pour faire parade de ſon ſavoir, mais pour le communiquer à ceux qui l'en prioient ſincérement. Le ſavant qui ne parle que pour inſtruire les autres, & qu'autant qu'ils veulent être inſtruits, fait une grace; au lieu que, lorſqu'il ne parle que pour étaler ſa ſcience, on lui fait une grace, ſi on l'écoute. (*FONTENELLE.*)

2. Ce n'eſt pas aſſez pour un ſavant attaché à un prince d'en recevoir régulierement & magnifiquement même, ſi l'on veut, ces récompenſes indiſpenſables que reçoivent ſans diſtinſtion tous ſes autres officiers; il lui en faut de plus délicates: il faut que le prince ait du goût pour les talens & pour les connoiſſances du ſavant; il faut qu'il en faſſe uſage; & plus cet uſage eſt fréquent & éclairé en même temps, plus le ſavant eſt bien payé.

3. En général, & ſi cela ſe peut dire dans la ſpéculation, on eſtime l'eſprit plus que la mémoire & que la ſcience. Mais dans la pratique

pratique & dans les occaſions particulieres, on admire la ſcience & la mémoire plus que l'eſprit. On préfere l'eſprit à la ſcience, lorſqu'on regarde ces avantages en eux-mêmes, & indépendamment des perſonnes. Mais on préfere preſque toujours un ſavant-homme à celui qui n'eſt qu'homme d'eſprit, à moins que le ſavant ne ſoit abſolument un ſot; ce qui n'eſt pas ſans exemple.

(*M. l'Abbé* TRUBLET.)

5. *Charlemagne* auſſi guerrier que *Jules Céſar*, mais plus vertueux & plus politique; auſſi ſage qu'*Auguſte*, mais plus vaillant & plus brave, aima comme eux les belles-lettres; & comme eux il les cultiva avec autant de ſuccès: il parloit facilement le grec. Les hiſtoriens nous le dépeignent légiſlateur, théologien, aſtronome, poëte & hiſtorien dans ſes amuſemens. Ce prince fut l'éleve du célebre *Alcuin*, & quoiqu'âgé, comme le vieux *Caton*, il étudia la grammaire ſous *Pierre de Piſe*. Il attira auprès de lui, par ſes largeſſes, les plus ſavans hommes de toutes les parties du monde; & un jour il ſe plaignoit à *Alcuin* du peu de ſuccès de ſes recherches: *Plût à Dieu*, lui dit-il, *que j'euſſe douze hommes auſſi ſavans que Jérôme & Auguſtin! Quoi!* lui répondit *Alcuin*, *le créateur du ciel & de la terre n'a eu que deux hommes de ce mérite, & vous en voudriez une douzaine!*

1. Pour ce qui eſt de la diſpute que l'Egliſe Romaine & l'Egliſe Greque ont entr'elles, il eſt certain que, tant que Rome a été la ville capitale & le ſiége de l'empire, les évêques Romains ont eu la primauté. Mais lorſque le ſiége de l'empire eut été transféré à Biſance par Conſtantin le Grand, qui lui donna le nom de Conſtantinople, la ſupériorité eccléſiaſtique fut en même temps transférée au Patriarche de cette ville, qui en jouit encore aujourd'hui par la faveur des Sultans qui ont ſuccédé aux anciens empereurs Grecs. Les papes de Rome ne voulant pas ſe défaire d'une autorité dont ils avoient été en poſſeſſion, ont toujours voulu s'approprier cette puiſſance ſouveraine: & c'eſt de-là qu'eſt venu le grand ſchiſme des Egliſes d'orient & d'occident. Pendant que les Patriarches de la Grece, appuyés de la protection des empereurs, ſoutenoient leur nouvelle dignité, les papes ſe rendirent maîtres de Rome & des pays voiſins, profitant de l'abſence des empereurs, de la molleſſe des ſénateurs & de la diviſion des habitans: ils excommunierent toutes les Egliſes qui ne voulurent pas les reconnoître ſouverains prélats de la chrétienté, & publierent pluſieurs édits rigoureux contre l'Egliſe Greque.

2. Les potentats de l'Europe, épouvantés de la foudre du pontife Romain, ſe laiſſerent

porter à lui rendre hommage, & à reconnoître dans l'occident sa jurisdiction souveraine. Les papes se sont toujours maintenus depuis dans cet état, & n'ont eu aucune déférence pour les patriarches de Constantinople.

L'Eglise Romaine défend à ses prêtres de se marier, sinon dans des cas extraordinaires. Ce n'est pas de même chez les Grecs ; leurs patriarches se marient.

3. Sous Basile, empereur d'orient, un moine appellé Santabarene, fit assembler, sous les ordres de l'empereur, un concile à Constantinople. Là, sous l'autorité de ce schimastique qui présidoit à cette assemblée, on décida que les Latins avoient inséré mal-à-propos dans le symbole, que le saint-Esprit procéde du fils aussi-bien que du pere ; & ce différend fut la source de la funeste division qui a toujours été depuis entre l'Eglise Grecque & l'Eglise Latine.

4. En 1534, Henri VIII, roi d'Angleterre, après avoir fait de vains efforts pour appaiser la colere du pape, fut solemnellement excommunié. Paul III le déclara, par une bulle, déchu de la couronne. Le mariage du roi avec Catherine fut déclaré nul ; celui de ce prince avec Anne de Boulen fut déclaré légitime, & les enfans qui en naîtroient, habiles à succéder à la couronne. Défense de parler ou d'écrire contre ce mariage, sous peine d'être puni comme traître

à l'état. Tous les ſujets du roi, ſans diſtinction, furent obligés de jurer l'obſervation de cet acte. Ainſi finit l'autorité du pape en Angleterre.

Voyez HÉRÉSIES.

SCIENCES.

1. Quelques-uns par une intempérance de ſavoir, & par ne pouvoir ſe réſoudre à renoncer à aucune ſorte de connoiſſance, les embraſſent toutes, & n'en poſſédent aucune. Ils aiment mieux ſavoir beaucoup, que de ſavoir bien; & être foibles & ſuperficiels dans diverſes ſciences, que d'être ſûrs & profonds dans une ſeule. Ils trouvent en toutes rencontres celui qui eſt leur maître & qui les redreſſe: ils ſont les dupes de leur vaine curioſité & ne peuvent au plus par de longs & pénibles efforts que ſe tirer d'une ignorance craſſe.

2. Les ſciences ont deux extrémités qui ſe touchent. La premiere eſt la pure ignorance naturelle, où ſe trouvent tous les hommes en naiſſant. L'autre extrémité eſt celle où arrivent les grandes ames, qui ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent ſavoir trouvent qu'ils ne ſavent rien, & ſe rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étoient partis: mais c'eſt une ignorance ſavante qui ſe connoît. Ceux d'entre deux qui ſont ſortis de l'ignorance naturelle, & n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque tein-

ture de cette ſcience ſuffiſante, & ſont les entendus. Ceux-là troublent le monde, & jugent plus mal de tout que les autres. Le peuple & les habiles compoſent pour l'ordinaire le train du monde; les autres le mépriſent, & en ſont mépriſés. (*PASCAL.*)

3. Qui ne demande rien, ne ſait rien.

4. Toutes les ſciences ont leur chimere, après laquelle elles courent ſans la pouvoir attraper; mais elles attrapent en chemin d'autres connoiſſances fort utiles. Si la chymie a ſa pierre philoſophale, la géométrie a ſa quadrature du cercle, l'aſtronomie ſes longitudes, les mécaniques leur mouvement perpétuel. Il eſt impoſſible de trouver tout cela, mais fort utile de le chercher.

(*FONTENELLE.*)

5. Que ſervent aux mœurs tous ces arts que nous devons à l'oiſiveté des prêtres de l'Egypte, l'exacte géométrie, l'audacieuſe aſtronomie, la profonde algébre? Tandis que l'eſprit s'enſevelit dans les calculs ou s'égare dans les cieux, ou s'abîme dans les ſombres méditations; qu'en revient-il aux vertus? Sciences trop indifférentes, qui donnent tout à la ſpéculation, peu au ſentiment, rien à l'homme. (*M. GRESSET.*)

6. Hé bien! dit Charles-Quint, eſt-il défendu à un grand prince de ſavoir quelques termes des ſciences? Non, répondit Hervée; mais il lui eſt défendu de s'en ſervir. Il faut que dans les ſciences un prince ne

prenne que les choses, & laisse les termes aux savans, & qu'il ne paroisse pas avoir appris ce qu'il sait, mais le deviner.

(*FONTENELLE.*)

7. Tout le monde croit savoir ce que c'est qu'un point. Cependant la physique & la géométrie le considerent bien différemment. Celle-ci le regarde comme n'ayant point de parties, & par conséquent indivisible : celle-là lui accorde toutes les dimensions que peut avoir l'étendue, selon lesquelles il peut être divisé en d'autres parties, dont chacune aura les mêmes propriétés, & sera par conséquent divisible de même jusqu'à l'infini. La divisibilité de l'un, & l'indivisibilité de l'autre, également impossibles dans la pratique, sont également possibles à la raison. Ces deux sciences ont besoin de ces deux aspects du point qui en font deux choses très-différentes, quoi qu'exprimées par un seul & même nom. Le point mathématique n'a point de parties & est indivisible; le point physique est composé de parties subdivisées en d'autres, de maniere qu'il peut être divisé à l'infini. Voilà deux idées bien éloignées : elles en sont plus aisées à distinguer. Chaque science donne sa définition, il faut l'écouter; & c'est le moyen de ne pas confondre les idées. Ceux qui s'accoutument à les distinguer, ne chicanent point sur le sens qu'une science applique aux termes dont elle se sert, pourvu qu'elle les explique nettement.

8. Chaque ſcience a ſon *unité*. Dans l'arithmétique, c'eſt le *nombre*. Dans la chronologie, c'eſt le *tems*. Dans l'aſtronomie, c'eſt le *ciel*. Ainſi des autres.

9. L'époque célebre de la grande révolution des arts en Europe, eſt le ſeizieme ſiecle, c'eſt-à-dire, la deſtruction de l'empire des Grecs par Mahomet, qui fit refluer dans l'occident les arts & les ſciences de la Grece. Les Médicis à Florence, Léon X à Rome, François I en France, redonnerent la vie aux beaux arts; & ce fut deux fois le ſort de la Grece, dit M. le préſident Hénault, d'inſtruire & d'embellir l'occident.

Voyez COURAGE, PHILOSOPHIE, ARTS.

SCRUPULES.

1. Les auſtérités des fameux anachoretes de la Thébaïde, les ſupplices ingénieux qu'ils inventoient contre eux-mêmes pour tourmenter la nature; cette mort toujours nouvelle, toujours douloureuſe qu'ils donnoient à leurs ſens; tout cela joint à l'horreur de leurs deſerts, ne compoſoit peut-être pas la valeur des peines que peut éprouver une femme du monde, jeune, aimable, aimée, & qui veut être vertueuſe. Ce que je dis-là vous paroitra peut-être ridicule: mais liſez la lettre que je vais rapporter: un de mes amis, dont je ſuis le confident, vient de me la donner; il l'a reçue d'une jeune dame dont eſt éperdument amoureux: liſez-la,

elle argumentera mieux que moi contre vous.

« Vous m'aimez, Monſieur ; & quand » vous ne me l'auriez pas dit tant de fois, je » n'en ſerois pas moins perſuadée. Oui, vous » m'aimez ; je le ſavois même avant que vous » me l'euſſiez avoué. Je vous examinois » quelquefois, ſans le vouloir ; & je vous » trouvois, comme il me ſembloit qu'on » devoit être, quand on aimoit. Hélas ! je » ne ſavois pas encore que je ſouhaitois alors » de vous trouver comme vous étiez. Juſte » ciel ! moi, qui n'avois jamais eu d'amour, » comment pénétrois-je celui que vous me » cachiez ? comment étois-je ſûre que je ne » me trompois pas ? & d'où vient que je ne » m'appercevois pas que je vous aimois moi- » même ? Le voilà, cet aveu que vous de- » mandiez tant ; voilà ce mot ſi important à » votre bonheur & que je n'oſai prononcer » dans notre dernier entretien. Hélas ! vous » n'en aviez pas beſoin non plus, & j'étois » folle de n'oſer vous dire ce que vous voyiez » ſi clairement. Pour un aveu que vous refu- » ſoit ma bouche, combien ma complaiſance » pour vos diſcours vous en prodiguoit-elle ! » Souvenez-vous de vos careſſes : il eſt vrai » qu'elles étoient innocentes ; mais je m'en » défendois mal. Eh ! n'étoit-ce pas vous les » rendre ? n'importe, ſoyez content, je » vous aime ; & tout inutile qu'il eſt de vous » le dire, je m'en étois fait une honte, & je » vous la ſacrifie : je me flattois de n'avoir pas

» encore violé mon devoir, tant que cet » aveu reſtoit à faire. Malheureuſe illuſion! » qu'étoit devenue ma raiſon? j'aimois, & » je ne m'en embarraſſois pas: je regardois » cela comme rien; je me croyois toujours » vertueuſe, ſeulement pour n'avoir pas dit » que je ne l'étois plus. Je dois ma tendreſſe » à mon mari; cependant au moment où je » parle, elle eſt toute à vous. Juſte ciel! » pourquoi faut-il que ce ſoit un crime? Que » dis-je, cruel que vous êtes! voyez le dé- » ſordre que vous avez porté dans mon cœur; » voyez ce que je deviendrois, ſi je conti- » nuois à vous voir. Je ne vous cele rien; » car enfin dans l'état où je ſuis, j'ai beſoin » de vous parler ſans retenue, ma foibleſſe a » beſoin de ſe répandre; c'eſt un crime » encore, mais il m'eſt néceſſaire; je ſerois » trop expoſée, ſi je voulois combattre tous » les mouvemens qui me viennent. Je vous » découvre mon état: cette ſatisfaction cou- » pable que je me donne, rendra peut-être » ma paſſion moins peſante. Ma paſſion! » juſtes dieux! n'êtes-vous pas étonné vous- » même de ce que vous liſez: vous qui n'o- » ſiez me déclarer votre amour, qui m'en » avez fait l'aveu avec tant de crainte, qui » m'en entreteniez avec tant de reſpect, qui » ne me demandiez le mien qu'en tremblant, » me reconnoiſſez-vous? Je n'avois rien à me » reprocher: j'avois lieu d'être contente de » moi; vous m'eſtimiez, je m'eſtimois moi-

» même ; je vivois en repos & dans l'inno-
» cence. Où ſont tous ces biens-là ? vous
» m'aimez, & vous me les avez ôtés ; &
» vous voulez que je vous aime ; & vous
» dites que vous ſeriez heureux, ſi je vous
» aimois ! quel étrange bonheur vous pro-
» poſez-vous ? mes égaremens, & la perte de
» ma vertu vous rendront donc heureux ! &
» vous appellez cela m'aimer ! voilà les ſen-
» timens que vous voulez que je récompenſe !
» Ah ! juſte ciel ! qu'eſt-ce que c'eſt qu'un
» amant ? la haîne du plus mortel ennemi me
» feroit-elle autant de mal que vous m'en
» ſouhaitez ? Eh bien ! je ſuis dans le trouble,
» dans la douleur, dans les larmes : mon
» mari m'eſt preſque odieux ; ce qui me reſte
» de vertu, preſqu'inſupportable : je ſuis
» digne de compaſſion ; je vous en ferai ſans
» doute à vous même ; en eſt-ce aſſez ? êtes-
» vous heureux ? non, vous vous plaindrez
» encore ; mon malheur n'eſt pas au point
» où vous le voudriez ; vous aſpirez à me
» rendre encore plus mépriſable, & vous
» avez raiſon. Je ſuis bien digne de l'outrage
» que me font vos deſſeins ; mais que fais-je ?
» d'où vient vous rendre compte de ce que
» je ſens ? d'où vient que j'entre avec tant
» d'abondance dans un détail ſi honteux ?
» d'où vient qu'il m'entraîne ? Il eſt pourtant
» vrai que je me repens ſincerement d'avoir
» bleſſé mon devoir. Hélas ! eſt-il bien vrai
» que je m'en repente ? Eh ! comment m'en

» assurer ? puis-je rien démêler dans mon
» cœur ? je veux me chercher & je me perds.
» Comment avec tant d'amour, puis-je savoir
» si je me repens d'aimer ? je renonce à vous,
» & je vous regrette : je veux vous ôter toute
» espérance, & j'ai peur que vous croyiez
» que je ne vous aime point ; enfin, de quel-
» que côté que je tourne la vue, tout est
» péril pour moi ; & la confusion où je suis
» de ma foiblesse, & les efforts que je fais
» pour la combattre, & la résolution de ne
» vous plus voir, tout est empoisonné, tout
» devient amour, dès que j'y songe. O
» ciel ! que je suis égarée ! qu'une femme à
» ma place est à plaindre d'avoir pris de
» l'amour ! quelle punition pour elle que le
» plaisir qu'il lui fait ! grace au ciel ! j'y re-
» nonce à ce plaisir ; je le déteste ; je vais
» redevenir vertueuse ; je retrouverai le
» plaisir que j'avois à l'être : oui, Monsieur,
» mon parti est pris ; je ne vous verrai plus :
» il ne falloit que deux mots pour vous
» l'écrire, & je n'avois pas dessein de vous
» en marquer davantage ; mais je l'ai tenté
» inutilement dans quatre lettres que j'ai
» toutes rebutées : voici la moins honteuse
» pour moi que je vous envoie ; c'est pres-
» que vous les envoyer toutes, que vous
» avouer que je les ai écrites ; mais après ce
» qui m'est échappé dans celle que vous lisez,
» je ne puis gueres me faire de nouveaux
» affronts. D'ailleurs, puisque je ne vous

» verrai plus, & que je rentre dans mon » devoir, les peines que je vais souffrir satis- » feront bien à mes fautes. Mais, ne finirai- » je jamais ? ce que je dis ne ressemble point » à ce que je veux dire: je pense que je ne » veux plus aimer, & toujours je répete que » j'aime. N'importe, n'espérez rien d'un » sentiment involontaire; ce n'est plus moi » qui aime; je ne suis plus coupable; peut » être je ne l'ai jamais été; c'est vous qui » l'étiez, c'est la foiblesse que vous m'aviez » donnée, c'est mon cœur qui ne dépendoit » plus de moi; aujourd'hui tout cela m'est » étranger; aujourd'hui je romps avec ce » cœur lâche, avec cette foiblesse, avec mon » séducteur, enfin avec vous. Vous n'en » serez pas persuadé, & vous allez prendre » ce que je dis, pour de l'emportement & » du trouble: vous vous trompez; ma réso- » lution ne vient pas d'être formée: vous » savez que ma mere demeure ici; vous » connoissez son caractere: hier au matin, » je lui confiai ma situation; elle en frémit » autant qu'il m'étoit nécessaire: ainsi, voilà » sa vertu dans les intérêts de mon devoir. » Le soir mon mari & moi, nous parlâmes » de vous: il fit votre éloge, & ce fut un » coup de poignard pour moi: lui, qui vous » estime tant, mérite-t-il de se tromper si » cruellement sur votre compte ? jettons » tous deux les yeux sur nous. Que de de- » voirs violés de part & d'autre! perfides

» que nous ſommes ! nous nous ſerions » aimés ; ſans doute nous ſerions nous juré » de nous aimer toujours. Ah ! Monſieur, à » qui devois-je plus de fidélité qu'à mon » mari? à qui , vous , en deviez-vous plus » qu'à l'honneur ? vous auriez trahi votre » ami , j'aurois trahi mon époux ; ne voyez- » vous pas qu'enfin nous nous ſerions trahis » tous deux ? vous n'auriez donc aimé qu'une » femme indigne, & je n'aurois aimé qu'un » mal-honnête homme. Juſte ciel ! cette ré- » flexion m'attendrit ſur vous, & je ne me » reproche point le mouvement de tendreſſe » qui me vient ici. Vous êtes naturellement » vertueux : quel malheur que vous ceſſaſſiez » de l'être ! & ce malheur, voudriez-vous » qu'il fût mon ouvrage? Voilà ce que je » ſens, rendez-moi tendreſſe pour tendreſſe : » que la vôtre, à préſent, reſſemble à la » mienne ; vous avez les mêmes réflexions » à faire ſur moi ; c'eſt la même horreur à » enviſager pour nous deux. Je ſuis née » vertueuſe auſſi bien que vous ; auriez-vous » le courage de m'ôter ma vertu ? m'ôter ma » vertu ! l'amour même , dans une ame » comme la vôtre, eſt-il compatible avec cette » idée-là ? je ſais bien que, dans la ſuite, nous » aurons quelque peine à penſer toujours de » même ; mais j'y ai pourvû : j'ai fait remar- » quer à mon mari, que vous veniez ſouvent » ici, & que vos viſites, toutes innocentes » qu'elles étoient, pouvoient nuire à une » femme de mon âge : il vous le dira, il me

» l'a promis; prenez votre parti là-dessus. Si » je vous revois encore chez moi, mon mari » saura que je vous aime : j'y suis résolue : » j'en perdrai peut-être & son estime & son » amour; mais pour les mériter, il faut me » résoudre à les perdre, & si ce n'est encore » assez, j'instruirai tous mes amis de ma foi- » blesse : ils seront autant de barrieres que je » mettrai entre vous & moi. Voilà des ex- » trémités où assurément vous êtes incapable » de me réduire; il me suffit de vous les mon- » trer. Je ne vous demande ni votre souvenir » ni votre oubli : je suis encore trop foible » pour oser m'examiner là-dessus; & je ne » veux pas savoir lequel des deux je souhaite- » rois. Pour moi, je vais tâcher de vous ou- » blier; je ne suis point obligée d'y réussir; » mais je suis obligée de faire, toute ma vie, » ce que je pourrai pour cela, & je vais » remplir mes devoirs : je ne vous verrai plus, » adieu. »

Mon ami, après m'avoir lu cette lettre, me dit qu'il avoit fait réponse au gré de la vertu de cette dame, & qu'il partoit le lendemain pour sa province.

2. Le malheur des ames délicates est de se faire des scrupules. (*M. Duclos.*)

3. Plus il ménageoit les scrupules de Phénime, plus il s'assuroit la victoire.

(*M. Crebillon.*)

4. Il n'est point de gens plus extrêmes dans leurs excès, que ceux qui l'étoient dans leurs scrupules; ils sont toujours plus loin

que la tentation ne leur proposoit ; elle n'a du moins qu'à se présenter pour être obéie.

SCULPTURE.

1. On prouve, par un passage du Prophète Daniel, que les Assyriens ont cultivé les beaux arts avant les Grecs, & que, malgré le silence de l'histoire, ils ne doivent avoir été inférieurs à aucune nation dans la sculpture, puisqu'en ayant connu fort exactement les regles, il n'est pas possible que dans l'opulence & la splendeur où ils étoient, ils aient rien épargné pour en perfectionner la pratique. Ce qui ne paroît qu'une conjecture, se change presque en certitude. On y apprend que Nabuchodonosor fit élever une statue d'or, de la hauteur de soixante coudées, sur six de largeur. Voilà une proportion qui est d'un à dix, & la même par conséquent que dans la statue de Laocoon, qui avoit, par le côté, trois pieds de largeur diamétrale sur la hauteur de trente pieds. Pour entreprendre une statue de cette grandeur & pour la faire si réguliere, ne falloit-il pas qu'il y eût d'excellens sculpteurs en Assyrie ? Mais cela devroit-il paroître surprenant dans une monarchie où, près de quatorze cents ans plutôt, Sémiramis avoit fait tailler un rocher de dix-sept stades en statue qui la représentoit ?

2. Ce n'a pas été une mauvaise conduite dans les arts, qui a fait perdre aux Grecs &

aux Romains l'avantage qu'ils avoient autrefois dans la ſculpture & la peinture : les guerres & les déſordres en ſont la premiere cauſe. Je croirois même que, quand notre religion s'eſt établie, elle a commencé à renverſer les ſtatues en détruiſant le culte des faux Dieux. Ainſi cet art dont le plus grand honneur parmi les payens étoit de bien faire un Jupiter tonnant, ou un Apollon environné de lumiere, eſt venu à ſe perdre quand il n'a plus été occupé à repréſenter ces fauſſes divinités. Comme toute la religion payenne conſiſtoit dans la vénération des idoles, les ſculpteurs prenoient un ſoin particulier à les bien tailler, & ce n'étoit pas un emploi peu conſidérable que celui de faire des Dieux que tant de peuples adoroient.

Il peut bien être vrai que le travail d'un ſi grand nombre d'idoles a été cauſe en partie de ce que la ſculpture s'eſt ſi fort perfectionnée. Mais je penſe auſſi que, s'il en faut attribuer le relâchement à quelque choſe, c'eſt à l'oiſiveté & à l'ignorance dont les derniers ſiecles ont été corrompus, plutôt qu'à la piété des chrétiens qui, en aboliſſant le culte des faux Dieux, n'ont point touché à une infinité de rares ouvrages, ni condamné un art ſi noble & ſi excellent.

Je ne nierai pas que, quand l'Egliſe ſe vit délivrée de la tyrannie des princes payens, le zele des chrétiens ne leur fît auſſi-tôt renverſer toutes les idoles, & abattre pluſieurs ſtatues

ſtatues qui rempliſſoient les temples & ornoient les places publiques. Ce furent eux qui acheverent de ruiner la ville Adriane où il y avoit quantité de ſtatues & de peintures, prenant plaiſir à démolir ces lieux qui ſembloient conſerver encore quelque reſte de l'orgueil du paganiſme, pour en faire ſervir le jaſpe & le porphyre à un plus ſaint uſage.

Quand les Conſtantins & les Théodoſes ont pris la protection de l'Egliſe, auſſi-bien que le gouvernement de l'empire, on a fait quelques ouvrages de ſculpture & de peinture pour l'ornement des temples : mais dans ce qui reſte de ces ouvrages, il n'y a rien de conſidérable que les marques de la piété de ces princes.

Il n'y a rien de plus beau que la Vénus de Médicis ; cependant y a-t-il quelque rapport entre cette figure, l'amour & le dauphin qui ſont à ſes pieds ? La ſtatue de Commode eſt un travail recommandable parmi tous les maîtres de l'art ; l'enfant néanmoins qui eſt ſur ſon bras, ne paroît que l'ouvrage d'un apprentif. Dira-t-on que cet enfant n'ait pas été taillé par la même main qui a fait la ſtatue de l'empereur ; & que ces excellens artiſtes, ſatisfaits de finir la principale figure, abandonnoient le reſte à leurs éleves ? c'eſt en effet ce qu'on peut dire de plus raiſonnable pour leur défenſe : mais cela ne les juſtifie pas aſſez puiſque, dans les plus beaux bas-reliefs antiques, nous voyons

aussi des défauts de jugement & des manquemens tout-à-fait contre l'optique. Il y a des bâtimens qui ne peuvent contenir la moitié d'un homme; des figures éloignées qui sont plus grandes que celles qui sont sur le devant, & d'autres défauts qui peuvent faire croire qu'il y avoit beaucoup de choses que ces anciens sculpteurs ignoroient. Car, comment se persuader que les sachant ils eussent commis ces fautes, ou qu'ils eussent pu souffrir qu'un autre les eût faites dans leurs propres ouvrages; si ce n'est qu'on veuille dire que, s'attachant à la principale partie de leur sujet, ils en négligeoient les autres.

Aussi est-il certain qu'ils s'étudioient particulierement à bien faire une figure; qu'ils en ont représenté toutes les parties avec une force & une beauté merveilleuse; qu'ils ont exprimé les mouvemens du corps & les passions de l'ame d'une maniere presque inimitable. Mais savez-vous comment ils s'y sont rendus si savans? c'est qu'alors il y avoit un nombre infini d'esclaves qui, la plûpart du temps, étoient tout nuds; &, comme ils les avoient continuellement devant les yeux, ils observoient toutes leurs actions, &, remarquant ce qui est de plus beau dans les membres du corps & dans leurs différens mouvemens, ils s'en formoient de fortes idées. Ainsi étudiant à toute heure après le naturel, ils ont eu cet avantage de pouvoir se perfectionner dans cet art avec bien plus de facilité qu'on

ne peut faire à présent. C'est pourquoi l'on peut même douter si ces sculpteurs ne surpassoient pas les peintres dans l'excellence de leur travail ; & l'on pourroit croire aussi que, si d'un côté les peintres savoient alors si bien représenter le nud des figures, peut-être que d'ailleurs ils ignoroient d'autres choses que Raphaël a mieux possédées. Mais cependant il est certain qu'ils ont fait des ouvrages admirables ; & si nous les égalons en quelques-uns, il y en a eu de très-considérables, où je crois qu'ils nous ont surpassés de beaucoup.

3. Les Grecs s'étant fortifiés au *Mole d'Adrien*, mirent en pieces les belles statues dont il avoit orné ce lieu, & se servirent de ces précieux morceaux pour repousser l'assaut des vainqueurs.

4. Socrate disoit qu'un excellent statuaire représente les actions de l'ame par les mouvemens du corps.

5. C'est beau comme l'antique, disent les sculpteurs. Eh ! morbleu, il faut dire : c'est beau comme la nature.

Voyez OPTIQUE, MAHOMÉTISME, DESTRUCTION.

SECRET.

1. Comme ils me regardoient comme un homme d'un autre monde, ils ne me cachoient rien. En effet, des gens transplantés

à découvrir ce qu'il a dans l'ame, il ne ſaura jamais ce qu'ils ont dans le cœur.

5. Cromwel, ſur des affaires importantes, diĉtoit à ſon ſecrétaire trois ou quatre lettres qui ſe contrediſoient; il lui cachoit celle qu'il donnoit au courier.

6. On ne doit pas moins ſe défier d'un homme qui nous demande notre ſecret, que de celui qui voudroit garder notre argent.

7. Les deſſeins ſecrets ſont, pour ainſi dire, comme les taupes, qui perdent la vie lorſqu'elles s'expoſent indiſcrettement à la lumiere.

8. Un Eſpagnol, prié par un ami abſent de garder fidellement un ſecret qu'il lui avoit confié, lui répondit: je n'ai jamais ſu votre ſecret, & ſi vous m'en avez confié quelqu'un, je vous l'ai rendu en ne m'en reſſouvenant plus.

9. La foibleſſe d'eſprit & l'imprudence ſont les deux cauſes de ce qu'on parle trop, & qu'on ne peut garder le ſecret.

L'imprudence fait qu'on ignore l'utilité d'une parole retenue, & les mauvais effets d'une parole lâchée mal-à-propos; & la foibleſſe fait qu'on ne peut taire ce qu'on doit tenir caché.

10. Je vois que chacun ſe mutine, ſi on lui cache le fond des affaires auxquelles on l'emploie & ſi on lui en a dérobé quelqu'arriere-ſens. Pour moi, je ſuis content qu'on ne m'en die non plus qu'on veut que j'en

mette en beſogne, & ne deſire pas que ma ſcience outrepaſſe & contraigne ma parole. (*MONTAIGNE.*)

11. Philippidès répondit ſagement au roi Lyſimachus qui lui diſoit, que veux-tu que je te communique de mes biens ? ce que tu voudras, pourvu que ce ne ſoit pas ton ſecret.

12. Le ſecret eſt l'ame des deſſeins des princes ; mais pour imiter parfaitement la nature de l'ame, il doit, comme elle, ne ſe rendre viſible que par ſes effets.

13. Tout comme dans les combats l'objet naturel eſt de donner & de ne point recevoir ; de même dans les affaires étrangeres le grand art conſiſte à découvrir le ſecret des autres & à ne point laiſſer ſurprendre le ſien.

14. Charles I, ayant perdu la bataille de Noëſby contre ſon parlement, l'on trouva, parmi les dépouilles, une caſſette où il renfermoit ſes papiers les plus précieux. Fairfax, général de l'armée du parlement, la fait ouvrir, & la voyant remplie de papiers, il l'envoie au parlement. On s'occupe pendant pluſieurs jours à lire ces papiers : c'étoit en grande partie des lettres que la reine avoit écrites de Paris au roi ſon époux. Les ſentimens d'affection & de tendreſſe dont elles étoient pleines furent un objet de raillerie pour ces lâches parlementaires. On les fit lire à haute voix, & les doux épanchemens

de l'amour conjugal leur parurent, dans leurs ſouverains, une choſe fort ridicule. Après avoir bien ri de ces lettres, ils pouſſerent l'inſolence juſqu'à les faire imprimer, & les expoſerent ainſi à la raillerie du public.

Autrefois les Athéniens ayant intercepté un paquet de lettres que Philippe, roi de Macédoine, écrivoit à pluſieurs de leurs ennemis, elles furent ouvertes en préſence du ſénat. Mais ayant trouvé, parmi les autres, une lettre adreſſée à la reine Olympia, femme de Philippe, le Sénat l'envoya toute cachetée à cette reine, jugeant que les ſecrets d'un mari & d'une femme devoient être ſacrés chez toutes les nations.

15. Un ancien philoſophe a mis le ſecret au rang des myſteres les plus ſaints. Les myſteres étoient des fêtes qui ſe célébroient en l'honneur de la déeſſe Cérès; &, comme on y gardoit extrêmement le ſecret, on a donné le nom de myſtere à tout ce qui eſt caché.

16. Papyrius, ſénateur romain, ayant mené ſon fils au ſénat, où l'on avoit délibéré des affaires les plus importantes, à ſon retour, ſa femme demanda au jeune Papyrius ce qui s'étoit paſſé: il lui répondit qu'il avoit été défendu d'en parler. Sa réponſe ne fit qu'augmenter la curioſité de ſa mere. Se voyant vivement preſſé, il crut devoir la ſatisfaire par un menſonge adroit, & lui dit qu'on avoit agité s'il ſeroit plus utile à la

république de donner deux femmes à un mari, que d'accorder deux maris à une femme. L'épouse du sénateur inquiette sur cette prétendue délibération, courut aussitôt communiquer ses craintes aux autres dames Romaines. Le lendemain, elles se présenterent à la porte du Sénat, dirent tout haut qu'il falloit plutôt donner deux maris à une femme, & qu'on ne devoit rien conclure sans les entendre. Les Sénateurs ne comprenant rien aux demandes de leurs femmes attroupées, le jeune Papyrius les tira de peine, en leur racontant de quelle maniere il lui avoit fallu éluder la curiosité de sa mere. On loua sa prudence; mais il fut résolu qu'à l'avenir aucun jeune homme n'auroit l'entrée du sénat, excepté le jeune Papyrius.

Voyez RAPPORTS, DISCRÉTION, CRÉDIT.

SÉDUCTION.

1. Une jeune & jolie servante de Paris, arrivée depuis peu de son village, fut chassée de sa condition sur les onze heures du soir. Elle pleuroit & sanglottoit à la porte de ses maîtres sans savoir où passer la nuit. Un jeune homme allant son chemin, l'entend soupirer, s'arrête auprès d'elle, & voit, à la faveur du réverbere, une jolie fille dans les larmes. Il entre dans sa peine, il la plaint, & tout en la consolant, la fait monter chez

lui : une honnête fille ne ſe croit vraiment en danger qu'au milieu de la rue. Elle ne ſouhaitoit que d'avoir un écu, diſoit-elle, pour aller rejoindre ſa tante en province. Il approuve ſon deſſein, la diſpoſe à ſouper enſemble, lui fait prendre deux verres de liqueur & lui promet l'écu dont elle a beſoin. Elle en eſt ſi reconnoiſſante, il eſt ſi compatiſſant, ſi entreprenant, que, moitié gré, moitié force, elle s'acquitte d'avance avec lui, & beaucoup au-delà pour une jolie fille. Le lendemain matin, il s'agiſſoit de payer; mais au lieu de l'écu, le jeune homme ne lui donne qu'un billet de loterie qu'il trouve dans ſa poche, deſcend avec elle & lui dit adieu. La voilà encore ſeule & ſans reſſource, pleurant au coin des rues. Une marchande orfevre, aſſiſe dans ſa boutique, lui fait ſigne de s'approcher; ſa figure intéreſſante parle pour elle, & la marchande, après l'avoir écoûtée, l'arrête à ſon ſervice. Quelques jours après, l'orfevre dit à ſa femme qu'il alloit voir ſi leurs billets de loterie avoient porté. La jeune fille ſe reſſouvient du billet qu'elle a ſi bien gagné, & prie ſon maître, en rougiſſant, de vouloir s'en charger. Il ſort, & revient tout tranſporté d'aiſe. Sa femme ſe flatte un inſtant : non, dit le mari, le gros lot eſt tombé à Fanchon; tous deux la félicitent & lui donnent des conſeils pour faire, de la fortune que Dieu lui envoie, un uſage prudent &

raisonnable. Sur le soir, le jeune homme au billet arrive & demande à lui parler sans témoins. Fanchon le voit à peine, qu'elle se doute de ses prétentions ; elle prend sa maitresse à l'écart, se jette à ses pieds, lui touche quelque chose de ce qui s'est passé avec le jeune homme : sa rougeur & ses larmes lui disent le reste. Son accusateur ose assurer qu'elle lui a volé le billet qu'il réclame ; mais la marchande, mieux instruite, le chasse de chez elle. Quelques jours ensuite, il fait citer Fanchon en justice. L'orfevre prend sa défense, & plaide sa cause avec tant de franchise & de vérité que le jeune homme, débouté de sa demande, est condamné à payer l'écu qu'il avoit promis ; ordre à la jeune fille de lui rembourser l'argent du billet, & d'emporter le gros lot. Ce jugement singulier est établi sur la loi : l'écu promis est une dette qu'il falloit acquitter : mais pourquoi paie-t-elle un billet dont elle garde le profit ? Payer, c'est reconnoître un défaut de propriété : oui, mais le billet de loterie n'étoit pas acheté pour elle, ce n'est pas ce qu'il coûtoit que le jeune homme lui avoit donné, mais un papier qu'il n'estimoit rien.

2. Sous le regne de *S. Louis*, un gentilhomme qui séduisoit & déshonoroit une demoiselle confiée à sa garde, étoit dépouillé de son fief : s'il employoit la violence, il étoit pendu ; ce qui prouve que dans le treizieme siecle, les nobles étoient sujets aux mêmes peines

que les roturiers. On regardoit alors, & on regarde encore aujourd'hui, la séduction comme un rapt; ainsi on a cru que le supplice devoit être le même. Une fille noble, convaincue d'avoir eu quelque mauvais commerce, quand même elle n'auroit pas eu d'enfans, étoit privée de sa part dans la succession paternelle & maternelle. Dans le Maine & dans l'Anjou, on ne pouvoit la déshériter que lorsqu'elle n'avoit pas vingt-cinq ans. Ce temps arrivé, on supposoit que c'étoit la faute des parens de ne l'avoir point mariée. Le vassal qui corrompoit la femme ou la fille de son seigneur, perdoit son fief. Le seigneur qui portoit l'infamie & le déshonneur dans la famille de son vassal, n'avoit plus droit à l'hommage du mari ou du pere déshonoré.

3. Les hommes ont l'art de nous persuader que nous tenons leur bonheur entre nos mains. D'une idée si dangereuse, trop fortement imprimée dans nos ames, naît cette pitié généreuse & cette tendre condescendance pour leurs desirs, que les ingrats nomment foiblesse, quand elle cesse de les rendre heureux. (*Me. Riccoboni.*)

4. Enfin, on séduit plus aisément la femme de son ami, que celle de quelqu'un avec qui l'on ne vit pas.

(*Lettr. de la duchesse de.. au duc de..*)

5. L'empereur Henri IV, livré à l'incontinence, & voulant répudier l'Impératrice

Berthe ſon épouſe, engage un ſeigneur de ſa cour à lui déclarer la plus ardente paſſion. Excédée de ſes pourſuites, l'impératrice paroît ſe rendre & lui indique une nuit. Elle arme ſes dames chacune d'un bâton, & leur ordonne de frapper ſans craindre ſur le courtiſan dès qu'il paroîtra au rendez-vous. Le confident de l'empereur ayant rendu compte à ſon maître du ſuccès de ſon entrepriſe, Henri, plein de joie, veut accompagner ſon favori : ce prince entre le premier, & mille coups tombent ſur lui ; il ſe nomme inutilement, on lui dit qu'il étoit un fourbe, un traître à l'empereur, &, tout meurtri, il eſt jetté hors de l'appartement.

Voyez BRUTALITÉ.

SENS.

1. On déſavoue l'empire des ſens au moment qu'on en eſt eſclave.

(*M. Rousseau de Gen.*)

2. Tous les plaiſirs des ſens n'approchent pas de celui que j'éprouvois. Il faut qu'il y ait dans le cœur un ſens particulier & ſupérieur à tous les autres. (*M. Duclos.*)

3. C'eſt par le toucher ſeul, dit M. de Buffon, que nous pouvons acquérir des connoiſſances complettes & réelles. Il prouve ſans replique que le ſens le plus relatif à la penſée & à la connoiſſance eſt le toucher, & que l'homme a ce ſens plus parfait que les animaux. C'eſt ce que reconnoît M. l'abbé

de Condillac lorsqu'il déclare qu'on doit au tact la réflexion, « cette attention qui com- » bine les sensations, qui en fait au-dehors » de nous, & qui réfléchissant, pour ainsi » dire, d'un objet sur un autre, les com- » pare sous différens rapports ».

4. Puisque les différences morales nous sont immédiatement connues par une dispo- sition organique de notre être, il est nécessaire qu'elles soient le fruit d'un sixieme sens tout semblable aux autres : ce ne peut être que par une opération analogue aux leurs que l'ame soit instruite de la bonté & de la malice morales.

On distingue trois termes dans une sensation : l'objet qui agit immédiatement sur l'organe, l'organe qui transmet l'impression reçue à l'ame, & l'ame qui la reçoit. Un objet est présent, l'organe en est affecté, & l'ame le sent.

Comment un caractere, une action dont la moralité est une affaire de sentiment, agiroient-ils sur l'ame sans intermede ? Mais, dira-t-on, comment y agissent-ils par cet intermede? Cette seconde question demeurant insoluble, je n'en suis pas moins autorisé à admettre un organe moral. Car l'observation journaliere nous a convaincus, & personne n'en doute, que les objets n'ont pas le pouvoir d'agir immédiatement & par eux-mêmes sur l'ame, mais seulement au moyen des nerfs reconnus pour les organes des sensations. (*De la nature.*)

Senſorium commune. Mot latin adopté pour ſignifier le ſiége du ſentiment. C'eſt une partie du corps qui reçoit les impreſſions des objets ſenſibles, qui lui apporte les nerfs de chaque organe des ſens & qui eſt, par conſéquent, la cauſe immédiate de la perception : *Villis* attribue cette fonction aux corps cannelés du cerveau, & Deſcartes à la glande pinéale. (*Manuel lexique.*)

Les chiens ne ſont pas les ſeuls animaux que la nature ait doués d'un parfait odorat ; il s'eſt trouvé des hommes qui ne le cédoient en rien aux chiens de chaſſe les plus fins. Le pere *Duretere*, jacobin, rapporte dans ſon hiſtoire des Antilles, qu'il y a dans ces iſles des Negres qui ont l'odorat ſi ſubtil, qu'ils diſtinguent les veſtiges d'un Negre & d'un François, en flairant ſeulement la place ſur laquelle ils ont marché. Le pere Laffiteau, jéſuite, dit dans ſon livre des Mœurs des Sauvages, qu'ils ont l'odorat plus fin qu'aucun chien de chaſſe, & qu'ils diſtinguent de fort loin, par-là, un François d'avec un Anglois. Il y avoit à Prague un religieux qui, par l'odorat, connoiſſoit les perſonnes comme on les connoît par la vue, & qui, par ce moyen, diſtinguoit, ſans ſe tromper, une fille & une femme chaſtes, d'avec celles qui ne l'étoient pas. Cet homme-là devoit bien flairer des choſes qu'on ne lui diſoit pas. (*Journ. d'Angleterre.*)

5. L'oreille extérieure, cet éventail car-

tilagineux, fait pour ramasser les rayons sonores & pour aider la sensibilité de l'organe de l'ouïe, est-elle naturellement immobile? On a connu un officier Irlandois au service de France, qui avoit la faculté de mouvoir cette partie en tout sens; aussi entendoit-il bien supérieurement.

Voyez MATIERE, TOUCHER, SENSATIONS, DIEU, ESTRES, VOLUPTÉS.

SENSATIONS.

Les animaux ont comme nous de la douleur & du plaisir; ils ne connoissent pas le bien & le mal, mais ils le sentent : ce qui leur est agréable est bon; ce qui leur est désagréable est mauvais: l'un & l'autre ne sont que des rapports convenables ou contraires à leur nature, à leur organisation. Le plaisir que le chatouillement nous donne, la douleur que nous cause une blessure, sont des douleurs & des plaisirs qui nous sont communs avec les animaux, puisqu'ils dépendent absolument d'une cause extérieure matérielle, c'est-à-dire, d'une action plus ou moins forte sur les nerfs qui sont les organes du sentiment. Tout ce qui agit mollement sur ces organes, tout ce qui les remue délicatement, est une cause de plaisir; tout ce qui les ébranle violemment, tout ce qui les agite fortement, est une cause de douleur. Toutes les sensations sont donc des sources de plaisirs, tant qu'elles sont douces, tempé-

rées & naturelles; mais, dès qu'elles deviennent trop fortes, elles produisent la douleur, qui, dans le physique, est l'extrême plutôt que le contraire du plaisir.

Les animaux sont privés d'idées & pourvus de sensations; ils ne savent point qu'ils existent, mais ils le sentent. Ils n'ont ni l'esprit, ni l'entendement, ni la mémoire comme nous l'avons, parce qu'ils n'ont pas la puissance de comparer leurs sensations, & que ces trois facultés de notre ame dépendent de cette puissance. Les animaux n'ont aucune connoissance du passé, aucune idée du temps; & par conséquent ils n'ont pas la mémoire.

Chez nous, la mémoire émane de la puissance de réfléchir; car le souvenir que nous avons des choses passées suppose, non-seulement la durée des ébranlemens de notre sens intérieur matériel, c'est-à-dire, le renouvellement de nos sensations antérieures, mais encore les comparaisons que notre ame a faites de ces sensations, c'est-à-dire, les idées qu'elle en a formées. Si la mémoire ne consistoit que dans le renouvellement des sensations passées, ces sensations se représenteroient à notre sens intérieur sans y laisser une impression déterminée; elles se représenteroient sans aucun ordre, sans liaison entr'elles, à-peu-près comme elles se représentent dans l'ivresse ou dans certains rêves, où tout est si décousu, si peu suivi, si peu ordonné, que nous ne pouvons en conserver le souvenir;

nir : car nous ne nous ſouvenons que des choſes qui ont des rapports avec celles qui les ont précédées ou ſuivies ; & toute ſenſation iſolée qui n'auroit aucune liaiſon avec les autres ſenſations , quelque forte qu'elle pût être, ne laiſſeroit aucune trace dans notre eſprit : or, c'eſt notre ame qui établit ces rapports entre les choſes, par la comparaiſon qu'elle fait des unes avec les autres ; c'eſt elle qui forme la liaiſon de nos ſenſations & qui ourdit la trame de nos exiſtences * par un fil continu d'idées. La mémoire conſiſte donc dans une ſucceſſion d'idées, & ſuppoſe néceſſairement la puiſſance qui les produit.

Dans l'âge mur, où la raiſon eſt entierement développée, parce que la puiſſance de réfléchir eſt en entier exercice, nous tirons de nos ſenſations tout le fruit qu'elles peuvent produire, & nous nous formons pluſieurs ordres d'idées & pluſieurs chaînes de penſées dont chacune fait une trace durable, ſur laquelle nous repaſſons ſi ſouvent, qu'elle devient profonde, ineffaçable, & que pluſieurs années après, dans le temps de notre vieilleſſe, ces mêmes idées ſe préſentent avec plus de force que celles que nous pouvons tirer immédiatement des ſenſations actuelles, parce qu'alors ces ſenſations ſont foibles, lentes, émouſſées, & qu'à cet âge l'ame même parti-

* Exiſtences veut dire ici les inſtans où nous penſons ; par conſéquent où nous exiſtons.

cipe à la langueur du corps. Dans l'enfance, le temps présent est tout; dans l'âge mûr, on jouit également du passé, du présent & de l'avenir; & dans la vieillesse, on sent peu le présent, on détourne les yeux de l'avenir & on ne vit que dans le passé. Ces différences ne dépendent-elles pas entierement de l'ordonnance que notre ame a faite de nos sensations, & ne sont-elles pas relatives au plus ou moins de facilité que nous avons dans ces différens âges à former, à acquérir & à conserver des idées? L'enfant qui jase & le vieillard qui radote, n'ont ni l'un ni l'autre le ton de la raison, parce qu'ils manquent également d'idées; le premier ne peut encore en former, & le second n'en forme plus...

Bien loin de tout ôter aux animaux, je leur accorde tout, à l'exception de la pensée & de la réflexion; ils ont le sentiment, ils l'ont même à un plus haut degré que nous ne l'avons; ils ont aussi la conscience de leur existence actuelle, mais ils n'ont pas celle de leur existence passée; ils ont des sensations, mais il leur manque la faculté de les comparer, c'est-à-dire, la puissance qui produit les idées; car les idées ne sont que des sensations comparées, ou pour mieux dire, des associations de sensations.

(*M. de Buffon.*)

Voyez HARMONIE, CRÉATION, IMMORTALITÉ DE L'AME.

SENSIBILITÉ.

1... Ces femmes qui n'ont de foiblesse que parce qu'elles ont une ame, qui sont trop sinceres pour n'être pas crédules, & trop tendres pour n'être pas aimées.

(*Misapouf.*)

2. Je ne vis point dans le monde; j'ignore ce qui s'y passe; je n'ai point de parti, point d'associé, point d'intrigue; on ne me dit rien, je ne sais que ce que je sens; mais comme on me le fait bien sentir, je le sais bien. (*M. Rousseau de Gen.*)

3... Avant de parvenir à cet excès de sensibilité qui touche à l'insensibilité même.

4. Son inquiétude, ses attentions tendres & continuelles m'engageoient à renfermer une partie de ma sensibilité pour ménager la sienne. (*Me Riccoboni.*)

5. Il ne faut pourtant pas juger du degré d'impression qu'un objet fait sur l'ame par le plus ou le moins d'énergie qui semble diriger son action. Cette impression est souvent relative à la sensibilité & à la tournure d'esprit de celui qui est affecté. Au son de l'or, on a vu des avares sortir de léthargie. Un amant, plongé dans l'assoupissement le plus profond, se réveille au nom seul de celle qu'il aime. Pour concevoir ce que produit une dissonnance, il faut avoir l'oreille d'un musicien, & celle d'un poëte dramatique pour imaginer ce que peut un coup de sifflet. (*Bagatelles philosophiques.*)

6. Je suis plus sensible à vos travaux, qu'au retardement des honneurs, parce que je suis assurée que les uns vous accablent & que vous aurez un jour les autres.

(*Madame* DE MAINTENON.)

7. Rien n'est si dangereux pour les femmes qui sont nées avec un cœur sensible, que cet état d'attendrissement où Néadarné se trouvoit alors. Le malheureux qui, dans ce moment, ose les presser, arrache quelquefois autant de leur compassion, que leur amant obtient de leur tendresse. Le triomphe n'en est pas si doux, mais il s'en faut peu qu'il ne soit le même. Qui sait encore, si ce qu'alors elles appellent pitié, n'est point amour ? dans un état aussi violent, peuvent-elles connoître qui les agite ? une coquette ne tomberoit pas dans cet inconvénient, son ame n'est pas capable d'une si tendre impression ; il n'appartient qu'à une femme estimable d'en être susceptible. (*M.* CREBILLON.)

8. Il faut se défaire de toutes ces tendres délicatesses qui nous font vivre mal à notre aise; mais, d'un courage mâle, fort & ferme, mépriser & fouler aux pieds les indiscrétions & folies d'autrui: ce n'est pas signe qu'un homme soit sain quand il s'écrie à chaque fois que l'on le touche. (CHARRON.)

9. Qu'il est triste de voir souffrir quelqu'un quand on n'est point en état de le secourir, & qu'on a reçu de la nature une ame sensible, qui pénetre toute l'affliction des mal-

heureux, qui l'approfondit involontairement, pour qui c'est comme une nécessité de la comprendre & de ne rien perdre de la douleur qui peut en réjaillir sur elle-même! (*MARIVAUX.*)

SENTIMENT.

1. Nous vivons dans un temps épuré où il n'est question que de l'ame: on ne parle que du cœur; le corps n'est compté pour rien; est-ce qu'on peut prendre garde à une pareille misere? La délicatesse regne dans tout ce que l'on dit; on ne veut autre chose dans tous les écrits, sur le théâtre, dans le monde. On agit, sans doute, sur ce principe, & notre siécle est, par excellence, le siécle du sentiment.

2. Dieu a mêlé la connoissance & le sentiment, afin que la connoissance réglât le sentiment, & que le sentiment fixât la connoissance.

3. S'il n'y avoit que du sentiment en l'homme, il pourroit avoir des penchans & des desirs tels que ce sentiment les feroit naître; mais il manqueroit de lumiere & de guide, pour trouver les choses auxquelles ses desirs se portent naturellement; & l'amour de la volupté étant aveugle & mal digéré, le feroit tomber dans toutes sortes de précipices. La raison est donc destinée à régler le sentiment. (*ABADIE.*)

4. Je ne sais point philosopher & je ne

m'en soucie gueres ; car je crois que cela n'apprend rien qu'à discourir. Les gens que j'ai entendu raisonner là-dessus, ont bien de l'esprit assurément ; mais je crois que, sur certaines matieres, ils ressemblent à ces nouvellistes qui font des nouvelles quand ils n'en ont point, ou qui corrigent celles qu'ils reçoivent quand elles ne leur plaisent pas. Je pense pour moi qu'il n'y a que le sentiment qui nous puisse donner des nouvelles un peu sûres de nous, & qu'il ne faut pas trop se fier à celles que notre esprit veut faire à sa guise, car je le crois un grand visionnaire. (*Marivaux.*)

5. Son goût pour le plaisir étoit beaucoup moins vif que le penchant qu'elle avoit à l'amour. Le sentiment, en un mot, l'avoit égarée, & la cause même de ses foiblesses étoit estimable.

6. Les deux amans se voient sans impures privautés ; mais, si c'est l'action qui fait le scandale, c'est le sentiment qui fait le crime.

7. On m'éclaira trop tôt sur mes sentimens. Ah ! madame, que j'étois heureuse de les ignorer & d'en jouir !

(*Mᵉ Riccoboni.*)

8. Cette dignité de sentimens que je venois de montrer à mon infidèle, cette honte & cette humiliation que je laissois dans son cœur, cet étonnement où il devoit être de la noblesse de mon procédé ; enfin, cette supériorité que mon ame venoit de prendre

ſur la ſienne ; ſupériorité plus attendriſſante que fâcheuſe, plus aimable que ſuperbe : tout cela me remuoit intérieurement d'un ſentiment doux & flatteur ; je me trouvois trop reſpectable pour n'être pas regrettée.
(*MARIVAUX.*)

9. Le *ſentiment* eſt une idée enveloppée ou la réunion & le concert de pluſieurs idées, & la *ſenſation* un ſentiment enveloppé ou la réunion & le concert de pluſieurs ſentimens. On pourroit définir la ſenſation un ſentiment confus, & le ſentiment une confuſion d'idées. La bête n'a peut-être que des ſenſations, l'homme a des ſentimens ; ce qui n'empêche pas qu'il n'ait auſſi des idées comme raiſonnable, & des ſenſations comme animal. (*Pere CASTEL.*)

Voyez REGLE, CONVERSATION, DÉLICATESSE.

SÉPARATION.

1. Leurs adieux furent auſſi tendres que l'avoit été leur reconnoiſſance. Le moment où l'on ſe retrouve, & celui où l'on ſe ſépare, ſont les deux plus grandes époques de la vie. (*M. de VOLTAIRE.*)

2. Si des religieux peuvent expulſer un religieux convaincu de fautes très-graves ; dans l'eſpéce contraire, l'ordre étant coupable envers un religieux, ce religieux ne peut-il pas demander à être ſéparé de ſa congrégation ? Autrement le membre ſeroit

lié au corps, ſans que le corps fût lié au membre.

3. La ſéparation des amis, par les circonſtances de la vie, eſt la premiere annonce de leur ſéparation par la mort.

(*Abbé Terrasson.*)

4. Il eſt triſte de finir ſa vie avec d'autres gens que ceux avec qui on l'a commencée.

5. Comme le mari peut demander la ſéparation à cauſe de l'infidélité de ſa femme, la femme la demandoit autrefois à cauſe de l'infidélité du mari. Cet uſage, contraire à la diſpoſi ion des loix Romaines, s'étoit introduit dans les cours d'égliſe, où l'on ne voyoit que les maximes du droit canonique; & effectivement, à ne regarder le mariage que dans des idées purement ſpirituelles & dans le rapport aux choſes de l'autre vie, la violation eſt la même. Mais les loix politiques & civiles de preſque tous les peuples ont, avec raiſon, diſtingué ces deux choſes. Elles ont demandé des femmes un degré de retenue & de continence qu'elles n'exigent point des hommes, parce que la violation de la pudeur ſuppoſe dans les femmes un renoncement à toutes les vertus; parce que la femme, violant les loix du mariage, ſort de l'état de ſa dépendance naturelle; parce que la nature a marqué l'infidélité des femmes par des ſignes certains; outre que les enfans adultérins de la femme ſont néceſſairement au mari & à la charge du mari, au

lieu que les enfans adultérins du mari ne sont pas à la femme, ni à la charge de la femme. (*Esprit des loix.*)

6. C'est une conséquence de la polygamie, que, dans les nations voluptueuses & riches, on ait un très-grand nombre de femmes. Leur séparation d'avec les hommes & leur clôture suivent naturellement de ce grand nombre. L'ordre domestique le demande ainsi; un débiteur insolvable cherche à se mettre à couvert des poursuites de ses créanciers. Il y a de tels climats où le physique a une telle force, que la morale n'y peut presque rien. Laissez un homme avec une femme, les tentations seront des chûtes, l'attaque sûre, la résistance nulle. Dans ces pays, au lieu de préceptes, il faut des verroux. Un livre classique de la Chine regarde comme un prodige de vertu, de se trouver seul dans un appartement reculé avec une femme, sans lui faire violence.

Voyez DOULEUR.

SÉPULTURE.

1. Il faut distinguer le tombeau des anciens, du Cénotaphe qui le représentoit; le mort n'étoit point dans celui-ci.

2. Les Thébains avoient la sépulture en grande vénération, sur-tout celle de leurs ancêtres; & entre les cruautés que Philippe de Macédoine fit aux Thébains, après la victoire qu'il remporta contre la Grèce, on

remarque celle qu'il eut de vendre aux parens le droit d'ensevelir leurs proches.

3. C'étoit la coutume des Romains d'enterrer les morts hors de la ville, sur le bord des grands chemins ; il y avoit une loi des Décemvirs qui l'ordonnoit.

4. *Avant le regne de Philippe Auguste*, tout homme qui mouroit sans donner une partie de ses biens à l'église, ce qui s'appelloit mourir *déconfés*, étoit privé de la communion & de la sépulture.

5. On cherche, dans les variations des saisons, dans le soufle trop continu de certains vents, dans les œufs des insectes, la cause des maladies épidémiques, & nous avons, au milieu de nous, une cause toujours subsistante de contagion; les germes d'une infinité de maladies sont renfermés dans nos églises & dans nos cimètieres.

C'est la philosophie péripathéticienne qui, ayant substitué, en bien des choses, la philosophie & la morale, fit croire que beaucoup de cérémonies agissoient physiquement ; ainsi, les peuples imaginerent que leurs ames auroient plus de part aux prieres & aux sacrifices, lorsque leurs corps seroient plus près des autels & des prêtres. De-là, leur empressement à être mis dans les églises & jusques dans le sanctuaire; persuadés que les suffrages agissoient sur eux avec plus d'efficacité & en raison de la proximité. C'est ainsi qu'on donnoit une sphere d'ac-

tivité à des prieres & à des cérémonies, dont l'effet immédiat est tout moral.

(*M. Porée, Chanoine.*)

6. On lit dans le journal des regnes de *Charles VI & Charles VII, année* 1440, *que, pendant quatre mois, dans le cimetiere des Innocens on n'enterra ni petits, ni grands, & qu'on n'y fit recommandation pour personne, parce que maître Denis de Moulins, évêque de Paris, en vouloit avoir trop grande somme d'argent;* on publioit au prône & l'on affichoit à la porte de la paroisse l'excommunication contre le *mort*, que sa famille avoit enterré dans un champ, ne pouvant ou ne voulant point payer la somme exorbitante que l'église demandoit *pour le laisser pourrir en terre bénite*.... Il y eût même des curés qui, dans ces temps, s'opposoient à la profession de ceux qui vouloient se faire *moines*, jusqu'à ce qu'ils eussent payé *les droits de la sépulture*, disant que, puisqu'ils mouroient au monde, en faisant profession de l'habit religieux, il étoit juste qu'ils s'acquittassent de ce qu'ils auroient dû, si on les avoit enterrés.

7. *Austrigille*, femme du roi *Gontran*, obtint en mourant de son mari, qu'il feroit tuer & ensevelir avec elle les deux médecins qui l'avoient saignée pendant sa maladie. Ce sont les seuls, je crois, qu'on ait inhumés dans les tombeaux des rois; mais je ne doute pas que plusieurs autres n'aient mérité le même honneur. (*Essais Hist. sur Paris.*

8. Les historiens rapportent que, dans le dixieme siecle, l'empereur Otton III, étant à Aix-la-Chapelle, fit ouvrir le tombeau de Charlemagne, & qu'on trouva le cadavre de cet empereur encore entier, assis sur un trône d'or, une couronne de pierreries sur la tête, & un sceptre d'or à la main. Il n'est pas certain qu'on ait inhumé Charlemagne avec tant de richesses ; mais, si la chose est prouvée & qu'il soit vrai que le tombeau ait été ouvert, comment accorder ce fait avec l'invasion des Normands qui détruisirent Aix-la-Chapelle ? Ont-ils ignoré les richesses déposées dans ce tombeau ? Ou, en ayant connoissance, étoient-ils hommes à respecter la sépulture de cet empereur ?

Voyez SUICIDE, USAGES.

SÉRAILS.

1. L'état naturel des hommes après la puberté est celui du mariage ; un homme ne doit avoir qu'une femme, comme une femme ne doit avoir qu'un homme ; cette loi est celle de la nature, puisque le nombre des femelles est à-peu-près égal à celui des mâles ; ce ne peut donc être qu'en s'éloignant du droit naturel, & par la plus injuste de toutes les tyrannies, que les hommes ont établi des loix contraires ; la raison, l'humanité, la justice réclament contre ces sérails odieux, où l'on sacrifie, à la passion brutale ou dédaigneuse d'un seul homme, la liberté & le

cœur de plusieurs femmes, dont chacune pourroit faire le bonheur d'un autre homme. Ces tyrans du genre humain en sont-ils plus heureux ? Environnés d'eunuques & de femmes inutiles à eux mêmes & aux autres hommes, ils sont assez punis ; ils ne voient que les malheureux qu'ils ont faits.

2. La reine d'Attinga est souveraine d'un Etat où les Anglois ont un comptoir, vers le Cap Comorin. Par les loix du pays, ce doit toujours être une femme qui gouverne. Elle ne peut se marier ; mais afin qu'il ne lui manque point d'héritieres de son sang, elle peut choisir ceux qu'elle veut, & un aussi grand nombre qu'il lui plaît, pour les associer aux honneurs de son lit. Les plus beaux jeunes hommes de sa Cour composent son sérail ; les enfans mâles ont rang parmi la noblesse, & les filles seules peuvent prétendre à la succession.

3. En Asie, lorsqu'un grand seigneur marche pour quelque expédition, & qu'il mene avec lui son sérail, il se trouve de ces femmes qui, vaincues par leur passion, tâchent, en se jettant par terre, de faire passer une partie de leur corps hors de la tente, dans l'espérance que quelque passant satisfera leur brûlante ardeur. Ce passant sera quelquefois un mendiant, un pâtre, un vil chévrier. Elles n'ignorent pas que, si les eunuques les surprennent dans cette posture, ils leur fendent le ventre en deux sans autre examen.

4. Nous raisonnâmes beaucoup sur la pluralité des femmes. Il me dit qu'elle n'étoit pas ordonnée, mais seulement permise ; que chez eux on estimoit ceux qui faisoient profession de s'en passer ; qu'ils avoient aussi des monasteres & des religieux, qu'ils s'en passeroient bien, mais que c'étoit un usage presqu'aussi établi que leur religion. Mahomet, ajoûta-t-il, a eu de grandes raisons pour permettre cette pluralité : elle a été presque de tout temps en usage dans l'orient : les rois, les juifs & les chrétiens en ont eu des centaines : son peuple par état est un peuple guerrier ; à quoi, si vous ajoûtez la coutume de faire des eunuques, vous comprendrez sans peine, qu'il doit y avoir parmi nous, beaucoup plus de femmes que d'hommes ; par conséquent, nous aurions été bientôt réduits à une poignée de monde, si notre grand prophète n'y avoit pourvu, en permettant la pluralité des femmes, sans laquelle plusieurs d'entr'elles n'auroient point trouvé de mari. Je crois, me dit-il, en souriant, que cette permission ne vous déplaira pas ; je vous conseille même de vous en servir, afin de faire voir que c'est sincerement que vous embrassez notre loi.

(*Mémoires du comte* DE BONNEVAL.)

5. L'amour des femmes en Turquie est d'une autre espece que celui des chrétiennes. Je vous aime, me dit-elle, au-delà de toute expression ; mais, élevée comme je l'ai

été, je serois contente pourvu que j'aie toujours quelque place dans votre cœur. Je n'aspire point à y regner seule, votre satisfaction m'est plus chere que la mienne; je vous promets d'avance de bien vivre avec celles que vous me donnerez pour compagnes: la seule grace que je vous demande, c'est d'avoir égard au choix que vous ferez, à l'humeur & au caractere d'esprit. Point de Grecques, sur-tout, ajouta-t-elle en m'embrassant, elles sont toutes perfides, fieres, hautaines; une seule suffiroit pour troubler notre société.

6. Ces amis m'instruisirent du génie de la Porte, du caractere de ceux qui y avoient le plus d'autorité; ils m'assurerent que c'étoit au sérail que se faisoient & se défaisoient les fortunes; que, pour s'avancer & se soutenir, il falloit y avoir quelque protection; qu'un bacha étoit heureux quand il pouvoit y faire entrer quelque fille qui eût assez de beauté pour plaire au sultan, & assez d'esprit pour se l'attacher.

7. La pluralité des femmes, qui le diroit! mene à cet amour que la nature désavoue: c'est qu'une dissolution en entraîne toujours une autre. A la révolution qui arriva à Constantinople, lorsqu'on déposa le sultan Achmet, les relations disoient que, le peuple ayant pillé la maison du Chiaya, on n'y avoit pas trouvé une seule femme. On dit

qu'à Alger on est parvenu à ce point, qu'on n'en a pas dans la plupart des sérails.

(*Esprit des Loix.*)

Voyez NOBLESSE, REFUS, ENFANS, CONCUBINES, SÉPARATION, AMOUR, FEMMES.

SERMENT.

1. Sermens téméraires qui n'engagent à rien : insensé qui les fait, insensé qui s'y fie.

(*M. ROUSSEAU de Geneve.*)

2. Pour mettre fin à toutes vos espérances, soyez sûre que je suis résolue à ne jamais donner ma main que je ne puisse donner en même temps mon cœur; car je ne comprends pas qu'on puisse faire un faux serment devant l'autel, & jurer de l'amour, du respect & de l'obéissance à une personne à qui il est impossible de les accorder.

(*Histoire d'HENRIETTE.*)

3. Sachez qu'il est permis en amour d'étourdir une maitresse par une infinité de sermens, d'autant plus que personne n'y est trompé : souvenez-vous donc que ces sermens, qu'on vous adorera toujours, dans la bouche d'un amant, veulent dire à-peu-près : la vanité fait croire à une belle qu'elle est une petite divinité ; il faut bien l'entretenir dans son erreur, & lui dire qu'on l'adore : elle est d'elle même très portée à me croire ;

mais

mais pour se prêter avec honneur à mes desirs & aux siens, il lui faut un prétexte par lequel elle puisse se persuader à elle-même que ma passion est réelle : prodiguons-lui les promesses & les sermens ; elle ne les croira point, mais elle fera semblant de les croire, & cela suffit pour l'extérieur. Voilà la signification de *promesses* & *sermens*.

5. On me garrotte plus doucement par un notaire que par moi. N'est-ce pas raison que ma conscience soit beaucoup plus engagée à ce en quoi on s'est simplement fié d'elle ? (*MONTAIGNE.*)

6. Quelques tribuns du peuple, dit Tite-Live, ayant voulu interpréter un serment dans un sens dont le but étoit de délivrer de l'obligation de ce serment le peuple Romain qui l'avoit fait, ce peuple en préféra l'observation à son propre intérêt.

7. Et je prends à témoin la terre, le ciel ; c'étoit-là le formulaire des anciens sermens. On intéressoit toute la nature, afin que, si on venoit à les violer, toute la nature conspirât pour punir le crime.

8. Vers le huitieme siecle, plus le crime étoit grave, plus on faisoit jurer de personnes avec l'accusé ; c'est ce que l'on appelloit *jurare tertiâ manu*, *septimâ*, *duodecimâ*, JURER PAR TROIS, SEPT, DOUZE MAINS, selon le nombre de ceux qui juroient avec l'accusé, & qui devoient être de sa condition : un noble faisoit jurer des nobles : un prêtre

faisoit jurer des prêtres : une femme faisoit jurer des femmes ; une partie de ces personnes étoit choisie par l'accusé, & l'autre par l'accusateur. L'accusé prononçoit seul la formule de son serment ; & ceux qui juroient avec lui, disoient seulement : « je jure que je » crois qu'il dit vrai ».

Quand les uns attestoient un fait que les autres nioient, on choisissoit un champion de chaque côté pour se battre avec le bouclier & le bâton : le vaincu, réputé parjure, avoit la main coupée ; les autres témoins de son parti payoient l'amende pour « racheter » leur main ». De-là est venu le proverbe. « Les Battus paient l'amende ».

9. Le serment réciproque de Charles le Chauve & de Louis le Germanique est le plus ancien monument que nous ayons ; il est écrit en Tudesque, (c'étoit la langue des Allemands & celle des Francs, lorsqu'ils firent la conquête des Gaules ;) & en roman, c'est-à-dire, dans un latin corrompu que parloient alors les peuples de la Gaule & d'où s'est formé notre françois. La langue Romane succéda au latin, & devint la seule qui fût le plus universellement entendue. Les fictions & les contes enfantés par la grossiereté qui régnoit dans le dixieme siecle, furent écrits en langue vulgaire, (la romane,) & prirent le nom de Romans que l'on a toujours donné, dans la suite, à ces sortes d'ouvrages, dont l'ame est la fiction,

quoique l'on ait paru quelquefois le reſtreindre aux aventures galantes.

10. Sous Henri V, roi d'Angleterre, les trois ordres du royaume, ayant voulu, contre la coutume, lui prêter ſerment de fidelité avant ſon ſacre, Henri les remercia du zele & de l'affection qu'ils lui témoignoient, & leur dit qu'il n'étoit pas juſte qu'ils s'engageaſſent avant que d'être aſſurés de l'intention qu'il avoit de les gouverner ſelon les loix.

11. L'empereur Frederic Barbe-Rouſſe aſſemble en 1155 un conſeil de guerre; &, par un édit approuvé des principaux de ſon armée, il fait défenſe à tout militaire, de quelque rang ou qualité qu'il ſoit, de tirer l'épée contre celui avec qui il prendra querelle, ſous peine d'avoir le poing coupé ou la tête tranchée, ſelon l'énormité du crime. Cette loi ſévere, dont l'obſervation fut enſuite jurée par toute l'armée, ſuſpendit pour un temps la fureur immodérée de ſe battre pour la plus légere inſulte. Peut-être ne manque-t-il au ſuccès des vues de tous les ſouverains de l'Europe, pour l'obſervation de la même loi, que d'en faire prononcer publiquement le ſerment à tous les officiers au jour de leur réception dans leur corps, & pluſieurs fois chaque année.

Les promeſſes de cet empereur étoient ſinceres & ſolides; c'étoit lui faire injure que d'exiger de lui un ſerment. Il diſoit que

le serment ne convenoit pas à un souverain ; sur-tout vis-à-vis de ses sujets.

Voyez PROMESSE, MAIN, CONFIANCE.

SERMONS.

1. Le pere de Fonteney a prêché la passion à la Bourdaloue ; peu de mystere & beaucoup de morale. En vérité il est touchant ; je ne sais s'il remue le ciel aussi aisément que le cœur. (*Abbé de Choisy.*)

2. Henri III, roi d'Angleterre, entendoit chaque jour trois messes avec la note & le chant ; & autant de fois que le prêtre élevoit le corps de notre Seigneur, il avoit coutume de lui prendre la main & de la baiser. « Devisant un jour avec le roi S. Louis, lequel » disoit qu'il ne falloit pas tellement vaquer » aux messes, qu'on n'entendît aussi quelquefois les prédications ; il fit réponse que, » pour son particulier, il aimoit mieux voir » fréquemment son ami, que d'en entendre » seulement dire du bien ».

3. Le pere Maillard prétend prouver dans un de ses sermons de quelle maniere la Samaritaine découvrit que J. C. étoit juif : voici ses paroles : 1°. *Ad vestem quam portabat* ; 2°. *Ad sermonem quo utebatur* ; 3°. *quia erat circumcisus.*

Voyez TABLEAUX, LUXE, GORGE, PAUVRETÉ.

SERVICES.

1. Si l'on s'attache à quelqu'un qui a exposé sa vie pour nous, on s'attache aussi naturellement à quelqu'un pour qui l'on a exposé sa vie ; & de tels services sont peut-être des liens plus forts pour celui qui les a rendus, que pour celui qui en est redevable.

2. Servons le roi, mais ne nous rendons pas incapables de nous servir nous-mêmes.

3. Rien ne pourroit me faire plus de plaisir, que de vous voir revenir avec de grands services rendus à vos maîtres, dussiez-vous aller labourer vos terres, n'en sortir jamais, n'éprouver que l'ingratitude des rois, & n'avoir d'autre récompense que la gloire sans les honneurs.

4. Il faut vouloir ce que les circonstances veulent, & servir nos maîtres à leur mode.
(*Me de Maintenon.*)

5. Recevoir les services d'un ami, nous dit-il, c'est l'estimer ; l'en remercier, c'est douter du plaisir qu'il sent à nous obliger.
(*Me Riccoboni.*)

6. Il avoit éludé l'explication lui-même. Ainsi, me servant sans se justifier, il rendoit ses soins inutiles ; il n'étoit donc pas généreux. (*M. Rousseau de Genève.*)

7. Je tremble pour ce grand service, disoit un courtisan à un homme illustre, à qui on disoit qu'on n'oublieroit jamais les obligations qu'on lui avoit. Il avoit raison.

Il est souvent arrivé que les grandes obligations ont tenu lieu de grandes offenses ; & du moins cela arrive toujours, ou lorsqu'on ne peut, ou lorsqu'on ne veut point les reconnoître.

8. Le grand nombre d'esclaves de la maison d'Auguste n'étonne plus, dès que l'on voit, par plusieurs charges rapportées dans les inscriptions, combien le service étoit divisé en petites parties. Telle esclave n'étoit employée qu'a peser la laine que filoit l'impératrice Livie, sa femme ; une autre à garder ses boucles d'oreilles ; une autre son petit chien.

9. Au lieu d'une obligation que vous comptiez avoir à Me Dorsin, vous étiez tout surpris de lui en avoir plusieurs que vous n'aviez pas prévues ; vous étiez servi pour le présent, ou vous l'étiez pour l'avenir dans la même affaire. Me Dorsin voyoit tout, songeoit à tout, devenant toujours plus serviable, & se croyant obligée de le devenir à mesure qu'elle vous obligeoit.

(*MARIVAUX.*)

10. Le roi de Navarre, toujours infatigable, mais toujours tendre, gagnoit des batailles & attaquoit le cœur de Mademoiselle Tignonville qui résistoit à tous ces assauts. L'enjouement & la bravoure de d'Aubigné, soutenus d'une figure aimable, l'avoient mis à la mode auprès des femmes. Henri conjura d'entrer dans cette intrigue.

D'Aubigné, qui n'auroit pas peut-être refusé ce service à son ami, le refusa courageusement à son maître, qui eut la foiblesse de se jetter plusieurs fois à ses genoux pour l'y engager. Vous êtes, lui disoit-on, le maître de ma vie; mais laissez-moi le maître de mon honneur. (*Mémoires de Maintenon.*)

11. L'une des plus heureuses qualités d'un homme de cœur est de pressentir d'un peu loin qui sont ceux à qui la fortune prépare ses faveurs les plus insignes; car les services qui leur sont rendus par avance, pendant les dispositions où ils se trouvent à s'aggrandir, leur inspirent une plus grande reconnoissance, que ceux que l'on rend lorsqu'ils sont déja possesseurs de l'autorité.

12. Dans le testament que l'on trouva après la mort de Mr. de L..., il avoit mis dans un article: je ne laisse rien à mon maître d'hôtel, parce qu'il y a dix ans qu'il est à mon service.

13. L'empereur Maximilien en 1513 servoit dans l'armée Angloise de Henri VIII contre Louis XII, en qualité de volontaire, & recevoit cent écus de paie par jour.

14. On assiste un aveugle, un muet, un pauvre estropié, parce que l'on craint un semblable malheur pour soi-même. On n'assiste point un pauvre savant, parce que l'on n'appréhende point d'être jamais dans le cas.

15. On ne connoissoit point de troupes

réglées sous les rois de la premiere race; chaque Province avoit sa milice. On commandoit d'ordinaire celles qui étoient plus voisines des lieux où l'on portoit les armes. Ceux qui tenoient des bénéfices du prince où de l'église; ceux qui possédoient des terres Saliques; tous les François enfin étoient obligés de servir le roi en personne; les évêques mêmes n'en étoient pas exempts. Ceux qui se rachetoient pour de l'argent, envoyoient leurs vassaux sous la conduite d'un avoué ou vidame qui étoit un noble, vaillant, brave, puissant, que les églises choisissoient pour défendre leur patrimoine.

16. Il ne paroît pas que les troupes eussent d'autre solde que le butin qu'on apportoit en commun & qu'on partageoit. Mais il y avoit dans les provinces, particulierement sur les frontieres, des magasins destinés pour l'entretien de ces troupes. Les armées Françoises, sous les Mérovingiens, n'étoient composées que d'infanterie; s'il y avoit de la cavalerie, c'étoit pour escorter le général & porter ses ordres.

17. Il convient aux sujets, disoit Henri IV, d'oublier les services qu'ils rendent au roi & à l'Etat: mais il ne faut pas que ni le roi ni l'état en perdent le souvenir.

(*Nouv. porte-feuille Histor. & Littéraire.*)

18. Un cardinal demandoit au pape Paul III une faveur qu'on ne pouvoit lui accorder; il fit sentir combien il avoit contribué à

l'élever sur la chaire de S. Pierre : si vous m'avez fait pape, dit Paul III, laissez-moi donc l'être. (*Ibid.*)

Voyez INGRATITUDE.

SERVITUDE.

1. Une condition ! s'écria la bonne femme. Je suis fort en état, reprit Henriette, en se remettant de sa premiere confusion & en souriant, de servir une femme du grand monde ; car ma mere, en m'élevant selon ma naissance, n'a pas négligé de me former à des occupations utiles : cette situation sera tout-à-la-fois & assez privée pour me mettre à l'abri d'accidens désagréables, & assez publique pour que ma conduite me justifie ou me condamne. Je ne veux pas, ajoûta-t-elle, voyant que Me Willis restoit dans le silence, m'offrir sous mon vrai nom ; cela auroit l'air d'une insulte faite à mes parens, & m'empêcheroit peut-être de réussir. Il me suffit, quand je serai reconnue, que ce soit dans des circonstances dont eux seuls, & non pas moi, aient à rougir.

2. Quel triomphe pour moi, dit-elle à son amie, si quelqu'un de mes parens se trouvoit par hasard chez ce Seigneur, & m'y voyoit en qualité de domestique de Mademoiselle Cordwain !

Vous avez raison, ma chere, dit Me Willis, d'appeller cela un triomphe ; c'en

feroit un en effet, le triomphe de la vertu fur l'orgueil & fur le préjugé.

Car Henriette favoit bien que la vanité eft ennemie de la chafteté, & fait aifément broncher une femme, fût-elle ducheffe ou fille de chambre.

Je ne fouhaite pas, Madame, répondit Henriette, d'être connue de la perfonne que je fervirai; & je ne veux d'autre confidération que celle que méritera ma bonne conduite dans la condition où je me trouve.

(*Hiftoire* D'HENRIETTE.)

3. Quelle différence entre un foldat & un chartreux quant à l'obéiffance? Car ils font également obéiffans & dépendans, & dans des exercices également pénibles. Mais le foldat efpere toujours devenir maître, & ne le devient jamais; car les capitaines & les princes mêmes font toujours efclaves & dépendans. Mais il efpere toujours l'indépendance, & travaille toujours à y venir; au lieu que le chartreux fait vœu de n'être jamais indépendant. Ils ne différent pas dans la fervitude perpétuelle, que tous deux ont toujours; mais dans l'efpérance que l'un a toujours, & que l'autre n'a pas.

(PASCAL.)

4. Elle eft née efclave! eh qu'importe? la vertu eft la reine du monde, c'eft à la fortune à rougir.

5. Louis I, prince de Condé, en 1565, reprochoit à la princeffe de la Roche-fur-Yon

la facilité avec laquelle la reine Catherine de Médicis l'avoit déterminée à être sa dame d'honneur, & lui disoit qu'elle s'étoit mise en condition : *pourquoi pas* ? répondit la princesse ; *n'avez-vous pas été colonel d'infanterie après Bonivet & le Vidame de Chartres ?*

6. Le pere Charlevoix dit que les Sénégallois sont de tous les Negres les mieux faits, les plus aisés à discipliner & les plus propres au service domestique ; que les Bambaras sont les plus grands, mais qu'ils sont frippons ; que les Aradas sont ceux qui entendent le mieux la culture des terres ; que les Congos sont les plus petits, qu'ils sont fort habiles pêcheurs, mais qu'ils désertent aisément ; que les Nagos sont les plus humains, les Mondongos les plus cruels, les Mimes les plus résolus, les plus capricieux & les plus sujets à se désespérer ; & que les Negres Créoles, de quelque nation qu'ils tirent leur origine, ne tiennent de leurs peres & meres que l'esprit de servitude & la couleur ; qu'ils sont plus spirituels, plus raisonnables, plus adroits, mais plus fainéans & plus libertins que ceux qui sont venus d'Afrique. Il ajoûte que tous les Negres de Guinée ont l'esprit extrêmement borné, qu'il y en a même plusieurs qui paroissent être tout-à-fait stupides, qu'on en voit qui ne peuvent jamais compter au de-là de trois, que d'eux-mêmes ils ne pensent à rien, qu'ils n'ont point de mémoire, que le passé leur est aussi inconnu

que l'avenir; que ceux qui ont de l'esprit sont d'assez bonnes plaisanteries, & saisissent assez bien le ridicule; qu'au reste, ils sont très-dissimulés & qu'ils mourroient plutôt que de dire leur secret; qu'ils ont communément le naturel fort doux; qu'ils sont humains, dociles, simples, crédules, & même superstitieux; qu'ils sont assez fidèles, assez braves, & que si on vouloit les discipliner & les conduire, on en feroit d'assez bons soldats. (*M. de Buffon.*)

Voyez ESCLAVES.

SÉVE.

1. Pendant que dans le tronc des arbres & des plantes les esprits font circuler les sucs, dont il est abreuvé, l'air, qui l'environne, leur prête, s'il faut ainsi dire, les mains pour les aider à soutenir ses lourdes masses de ces liqueurs. Jamais vous ne les verriez s'élever sans les balancemens de l'air. Il faut que leurs colonnes soient mises en équilibre avec les siennes; & quelles colonnes pensez-vous que ce soit? elles égalent des fardeaux immenses. Oui, le ruisseau que vous voyez serpenter dans la prairie, & qui seroit capable de l'inonder, s'il étoit arrêté, ne contient quelquefois pas plus d'eau, qu'il ne s'en éleve pour circuler dans un grand chêne. C'est comme un torrent qui s'éleve en l'air pour arroser, comme autant de plantes diffé-

rentes, cette infinité de feuilles & de fruits que vous voyez ſuſpendus ſur votre tête.

Plus les arbres ſont remplis d'une ſéve huileuſe, tels que les buis, les gaïacs, les cédres & cent autres arbres de cette eſpece, plus l'intérieur de leur tronc reſte ſolidement affermi; au lieu que ces autres d'une ſéve plus aqueuſe, comme les ſaules, beaucoup de chênes & pluſieurs autres, ſe creuſent; leur intérieur, abſolument dégénéré, ſe diſſout en pouſſiere, pendant qu'à deux ou trois doigts de leur écorce, les fibres nouvelles, largement épanouies, fraîches & ſucculentes, pouſſent avec beaucoup de vivacité.

2. L'ame végétative, ou cet agent par lequel les plantes germent, croiſſent & ſe nourriſſent, n'eſt qu'une portion de ce feu animé par le mouvement de la lumiere. Mais comment agit-elle dans ces mixtes? La chaleur que procure la lumiere du ſoleil & la force comprimante que l'éther conſerve, entretiennent continuellement, par leur action & réaction réciproques, comme nous l'avons prouvé, un mouvement de vibration qui ſe communique aux parties des corps ſur leſquels ces deux qualités agiſſent: ne ſeroit-ce point ce mouvement qu'elles cauſent dans les parties qui compoſent les parois des petits tuyaux des plantes, qui fait cheminer la ſéve dans ces tuyaux? La moindre action dans ces tuyaux, qui ſont extrêmement déliés, peut

suffire pour mettre en mouvement le peu de liquide qu'ils contiennent. Le même mouvement de vibration, qui est communiqué aussi à la terre, peut pousser les sucs dans les racines des herbes & des arbres; & l'action des petits tuyaux des racines qui est secondée par les vibrations de la terre qui fournit les sucs, & peut-être aussi par la pesanteur & l'action de l'air, doit être supérieure à celles des fibres qui composent le tronc & les branches: on peut donc rapporter à ces causes le mouvement de progression de la séve, qui s'éleve jusqu'à l'extrémité des branches, & qui force & étend les vaisseaux qui obéissent à son mouvement. Cette extension se fait sur-tout dans l'aubier ou parenchyme, qui est placé sous la surpeau des plantes; cette partie contient tous les vaisseaux pliés & entassés, qui, en s'étendant, vont former les bourgeons, les feuilles, les fleurs, les fruits & les tiges qui naissent chaque année. La partie de ces tuyaux, allongée & redressée, reste appliquée le long du tronc & des branches, & fournit de nouvelles fibres ou filets solides, qui augmentent en grosseur le tronc & les branches des arbres; c'est ainsi, ce semble, que par le mouvement qui est causé dans ces végétaux, par l'action de la chaleur, les plantes végétent, se nourrissent, s'accroissent, se couvrent de feuilles & de fleurs, & se chargent de semences ou de fruits. La circulation de

la séve ou de la substance spiritueuse répandue dans toutes les parties du corps végétal est un axiome de botanique. Malpighi, médecin du pape Innocent XII, est le premier qui l'a observée, comme Harvée a le premier observé la circulation du sang.

SILENCE.

1. Elle retenoit jusqu'à son haleine, & craignoit presque que ses pensées ne la décelassent. Il s'en fallut peu qu'elle ne priât son ombre de ne point faire de bruit en l'accompagnant. (*La Fontaine.*)

2. Aristée soupira & se tut, & je vis bien qu'il ne cessa de parler de Camille que pour penser à elle. (*Montesquieu.*)

3. Un air froid, important, rêveur, une profonde taciturnité, en un mot, l'air de penser, qui est la fatuité générale de ce pays-ci. (*Papiers Anglois.*)

4. Ces paroles étoient suivies de ce silence délicieux auquel l'ame se plaît à se livrer, lorsque les expressions manquent au sentiment qui la pénetre.

5. Théophraste disoit un jour à un homme qui se taisoit à table dans un festin : si tu es un habile homme, tu as tort de ne pas parler ; mais s'il n'est pas ainsi, tu en fais beaucoup.

6. On lui reproche *d'enseigner l'art de ne point mentir, en ne disant pas vrai ;* comme si le droit naturel ou civil obligeoit une

partie de rechercher & de produire ce qui peut embarrasser sa cause, ou servir à la défense de sa partie adverse!

Ce n'est point trahir la vérité de taire ce qu'on n'est pas obligé de dire. La réticence, ou le silence sur les circonstances d'une action, n'est condamnable qu'autant que les circonstances omises en changeroient la nature. Par exemple, si on disoit qu'un chanoine eût manqué d'assister à l'office, sans expliquer qu'il étoit malade, au cas qu'il le fût effectivement, on auroit tort. Mais si on disoit qu'un chanoine eût (on le suppose) prêché tel jour avec applaudissement, soit dans l'église cathédrale, ou dans quelque autre église, on ne seroit pas obligé d'expliquer le texte de son sermon, ni de dire que ce soit la seule fois qu'il eût fait usage de ses talens pour la chaire.

7. On ne s'apperçoit presque pas qu'un homme ne dit mot quand il écoute attentivement: du moins s'imagine-t-on toujours qu'il va parler; & bien écouter, c'est presque répondre. (*Marivaux.*)

8. Un ancien rhéteur Grec disoit un jour au peuple assemblé: j'ai passé par toutes les sectes; si Aristote m'appelle au Lycée, j'irai; si Platon à l'Académie, je le suivrai; si Zénon au Pécile, j'y demeurerai; si Pythagore me veut, je me tairai. Le philosophe Démonax s'écria, Pythagore t'appelle.

9. Quelques gens d'esprit parlent peu dans la

la conversation, & on l'attribue souvent à l'orgueil. Ils ne daignent pas, dit-on, parler devant des gens qu'ils croient incapables de les entendre ; il n'y a là aucune gloire à recueillir. Souvent aussi, ajoûte-t-on, ils se taisent parce qu'ils n'ont rien de bon à dire, & qu'ils voudroient toujours briller. J'avoue que ce jugement n'est pas toujours injuste. On se taît quelquefois en certaines occasions, par le même motif qui fait parler en d'autres, par vanité. Mais il ne faut pas faire des applications téméraires de cette maxime ; & comme ce n'est pas toujours par vanité qu'on cherche à dire de bonnes choses, ce n'est pas aussi toujours par vanité qu'on dédaigne de dire des choses communes & médiocres. Un homme d'esprit sait bien qu'il se feroit admirer à peu de frais ; mais l'approbation des autres ne le flatte point, s'il n'obtient la sienne propre. Il n'a de plaisir à parler qu'autant qu'il parle bien, parce qu'il n'aime que le bon. Il est difficile plutôt que vain. En un mot, il dédaigne de dire des choses triviales, des choses mal conçues & mal exprimées, par la même raison qu'il souffre d'en entendre de pareilles. Il craint, pour ainsi dire, de s'ennuyer soi-même, autant que d'ennuyer les autres.

10. Craignez à la cour le silence de l'envie.

11. Deux sénateurs Romains avoient eu le malheur d'offenser Tibere ; il s'emporta

contre l'un, & ne dit rien à l'autre. Le premier vécut encore quatorze ans sous son régne & mourut de mort naturelle. Le prince dans son premier mouvement avoit épuisé tout ce qu'il avoit de colere contre lui. Il n'en fut pas de même du second : l'infortuné auquel l'empereur n'avoit rien dit, fut obligé de se procurer une mort volontaire, pour en éviter une plus cruelle.

12. Le magistrat de Berne en Suisse, à l'occasion de certaines controverses séditieuses, défendit qu'on parlât de Dieu ni en bien, ni en mal.

SYMPATHIE.

1. La nature n'a qu'un seul méchanisme dans toutes ses opérations : & la philosophie des corpuscules est peut-être la seule qui puisse rendre quelque raison des merveilles de la sympathie.

2. Aussi crois-je qu'un amant doit toujours beaucoup plus son succès à ce penchant secret qui nous entraîne vers lui, souvent avant qu'on sache s'il aura quelque chose à nous dire, qu'à la façon dont il nous exprime son amour, quelqu'élégante & quelque vive qu'elle puisse être.

(*Lettres de la duchesse de .. au duc de*)

3. Le terme de *sympathie* est pour nous autres médecins, ce qu'est celui d'attraction pour les Newtoniens. Il énonce un fait inconnu, il ne l'explique pas. Eh! comment

voudroit-on expliquer les effets ſympathiques que je vais raconter ? Madame la baronne de Rois... eut, il y a trois mois, des hémorrhoïdes qui la firent extraordinairement ſouffrir. Elle ſe détermina à ſe laiſſer appliquer des ſang-ſues; elles apporterent le calme deſiré, les douleurs ceſſerent. On mit les ſang-ſues en réſerve dans un très-beau flacon de cryſtal. On les changea d'eau tous les jours : d'abord elles colorerent leur eau, c'étoit bien ſimple, il falloit bien qu'elles ſe dégorgeaſſent; enfin, à force d'en changer elles ne la ſalirent plus. Dans ces entrefaites, Madame de Rois... eut ſes mois; des mois n'empêchent pas qu'on ne puiſſe changer d'eau à des ſang-ſues qu'on veut garder : elle en changea donc; mais elle s'apperçut en le faiſant que cette eau étoit teinte de ſang; elle s'en étonna; le lendemain encore du rouge dans l'eau nouvelle, & tous les jours ainſi juſqu'à ce que ſes régles lui euſſent paſſé. On ſent l'étonnement où jette une ſemblable obſervation. On renouvella l'eau du flacon, & elle reſta claire tous les jours. A un mois à-peu-près de-là, les regles revinrent : on courut aux ſang-ſues, & l'on trouva qu'elles s'en reſſentoient auſſi; enfin, actuellement que j'écris (juillet 1761), l'on a répété cette obſervation trois fois. Deux médecins & un chirurgien que je nommerai quand on le voudra, en atteſteront la vérité. Que l'on crie après cela contre le chevalier

Digby, & contre sa poudre de sympathie: que de chose à dire sur ces sang-sues!

Voyez FŒTUS.

SYMMÉTRIE.

Une des principales causes des plaisirs de notre ame, lorsqu'on voit des objets, c'est la facilité qu'elle a à les appercevoir; & la raison qui fait que la symmétrie plaît à l'ame, c'est qu'elle lui épargne de la peine, qu'elle la soulage & qu'elle coupe, pour ainsi dire, l'ouvrage par la moitié.

De-là suit une régle générale: par-tout où la symmétrie est utile à l'ame & peut aider ses fonctions, elle lui est agréable; mais par-tout où elle est inutile, elle est fade, parce qu'elle ôte la variété. Or, les choses que nous voyons successivement doivent avoir de la variété; car notre ame n'a aucune difficulté à les voir. Celles, au contraire, que nous appercevons d'un coup-d'œil, doivent avoir de la symmétrie. Ainsi, comme nous appercevons d'un coup-d'œil la façade d'un bâtiment, un parterre, un temple, on y met de la symmétrie qui plaît à l'ame par la facilité qu'elle lui donne d'embrasser d'abord tout l'objet.

Comme il faut que l'objet que l'on doit voir d'un coup-d'œil soit simple, il faut qu'il soit unique, & que les parties se rapportent toutes à l'objet principal; c'est pour cela encore qu'on aime la symmétrie, elle fait un tout ensemble.

Il eſt dans la nature qu'un tout ſoit achevé; & l'ame qui voit ce tout, veut qu'il n'y ait point de parties imparfaites : c'eſt encore pour cela qu'on aime la ſymmétrie; il faut une eſpéce de pondération ou de balancement : & un bâtiment avec une aîle, ou une aîle plus courte qu'une autre, eſt auſſi peu fini qu'un corps avec un bras, ou avec un bras trop court.

Voyez CONCEPTION, ARMOIRIES.

SIMPLICITÉ.

1. Ce n'eſt pas parce que les anciens ont ſuivi le goût ſimple, qu'il eſt le meilleur c'eſt parce qu'il eſt le meilleur qu'ils l'ont ſuivi.

2. Ne rentrez pas dans le monde : choiſiſſez un certain nombre d'amis ; voyez peu d'hommes, & que ce ſoit d'honnêtes gens, vivez à la vieille mode, ayez toujours une fille qui travaille dans votre chambre quand vous êtes avec un homme, défiez-vous des plus ſages, défiez-vous de vous-même, ne vous commettez point, occupez-vous de vos enfans; ſervez Dieu ſans cabale, ne mépriſez perſonne, ne vous entêtez de rien, ſuivez la vie commune; ſoyez ſimple.

(*M*e *DE MAINTENON*.)

3. Buſſy d'Amboiſe apprenant que toute la Nobleſſe de la cour qui étoit d'un même tournoi que lui, faiſoit des dépenſes extraordinaires en équipages & en habits, fit

vêtir ses gens comme les plus riches seigneurs & marcha vêtu le plus simplement du monde au milieu de ce train superbe. La nature alors fit valoir si bien tous les avantages de sa personne, qu'il fut pris seul pour un grand seigneur, & tous les seigneurs qui s'étoient fiés à leur magnificence, ne passerent que pour ses valets.

4. Nos dames du bel air se transforment en amazones, pour nous frapper, sans doute, des plus agréables sensations : mais qu'elles se demandent ce qu'elles sentiroient pour un homme qu'elles rencontreroient à cheval avec des bottines, une cornette sur la tête, & faisant des nœuds.

SINCÉRITÉ.

1. Qu'on ne me croie point modeste, je n'ai pas droit de l'être ; je ne cherche point à le paroître ; je ne suis que sincére, mais je le suis sans efforts. Je dois faire votre apologie & la mienne, excuser ma hardiesse & justifier votre indulgence.

(*Complim. à l'academ.*)

2. Je vous ai dit que je vous aime, parce que je suis étourdie ; je vous le répéte, parce que je suis sincére ; par une suite de cette qualité, je ne puis vous cacher que votre joie m'a pénétrée d'un plaisir si vif, que je me suis presque repentie de vous avoir fait attendre cet aveu : cependant il ne m'engage à rien. (*Me Riccoboni.*)

3. Les hommes ne ſe bornent pas à taxer la ſincérité d'impoliteſſe. Comme il y a d'ordinaire plus de mal que de bien à dire des hommes, comme il y a une infinité d'occaſions de les contredire avec juſtice, ſoit dans leurs opinions, ſoit dans leurs paſſions, celui qui leur parleroit toujours avec une entiere ſincérité paſſeroit pour malin.

4. Le comte de Péterborough étoit un de ces hommes ſinguliers & extraordinaires, que la nature ſe plaît quelquefois à produire. Dès l'âge de quinze ans, il étoit parti de Londres pour aller faire la guerre en Afrique. A vingt ans, il avoit commencé la révolution d'Angleterre, & s'étoit rendu le premier auprès du prince d'Orange, depuis Guillaume III, roi d'Angleterre. Le comte, en 1705, faiſoit la guerre en Eſpagne preſqu'à ſes dépens, & aſſiégeoit Barcelonne avec le prince Darmſtadt. Il propoſa au prince d'enlever, l'épée à la main, les retranchemens qui couvroient le fort Montjoui & la ville. Les retranchemens ſont emportés; & le prince eſt tué à cette attaque. Une bombe creve dans le fort ſur le magaſin des poudres, & le fait ſauter : le fort eſt pris; la ville capitule. Le vice-roi parle à Péterborough à la porte de la ville. Les articles n'étoient pas encore ſignés, quand on entendit tout-à-coup des cris & des hurlemens : « vous nous trahiſſez, dit le vice-roi à Péter» borough, nous capitulons avec bonne-

» foi, & voilà vos Anglois qui sont entrés » dans la ville par les remparts: ils égorgent, » ils pillent, ils violent ».... « Vous vous » méprenez, répond mylord Péterborough, » il faut que ce soit des troupes du prince » Darmstadt. Il n'y a qu'un moyen de sau- » ver la ville, c'est de me laisser entrer sur » le champ avec mes Anglois : j'appaiserai » tout, & je reviendrai à la porte achever la » capitulation ». Il parloit d'un ton de vérité & de grandeur qui, joint au danger présent, persuada le gouverneur. On le laisse entrer. Il court avec ses officiers; il trouve des Allemands & des Catalans qui saccageoient les maisons des principaux citoyens. Il les chasse & leur fait quitter le butin qu'ils enlevoient. Il rencontre la duchesse de Popoli entre les mains des soldats, près d'être déshonnorée; il la rend à son mari. Enfin, ayant tout appaisé, il retourne à la porte d'où il étoit venu, & signe la capitulation. Les Espagnols étoient confondus de voir tant de magnanimité dans des gens qu'ils avoient pris pour des barbares, parce qu'ils étoient hérétiques.

SINGULARITÉ.

1. Le commun des hommes est si enclin au déréglement & à la bagatelle, & le monde est si plein d'exemples ou pernicieux ou ridicules, que je croirois assez que l'esprit de singularité, s'il pouvoit avoir ses bornes,

& ne pas aller trop loin, approcheroit fort de la droite raison & d'une conduite réguliere.

2. On ne sauroit être trop singulier, c'est-à dire, qu'on ne peut trop affecter de ne ressembler à personne, soit par les idées, soit par les façons. Un travers que l'on possede seul, fait plus d'honneur qu'un mérite que l'on partage avec quelqu'un.

(*M. de Cre'billon.*)

3. Un homme singulier croit tout le monde extraordinaire. Il est si familiarisé avec sa singularité, qu'il suppose tout le genre humain hors de l'ordre & de l'usage. Il s'attribue le privilége exclusif de n'en point sortir.

SYNONYMES.

1. La variété des expressions annonce évidemment de la diversité dans les choses. Quand ces choses ont entr'elles quelqu analogie, on peut les comparer toutes par un terme générique : mais quand on veut désigner exclusivement un rameau particulier lié à un tronc commun, on ne peut s'énoncer avec clarté qu'en abandonnant l'expression générique, pour employer le terme spécifiquement propre à ce qu'il s'agit de désigner. Tout mot introduit dans une langue ne répond spécifiquement qu'à une idée. C'est par cette raison qu'il n'y a point de termes synonymes. Il est donc certain que puisqu'on a imaginé des termes différens,

qui tous ſe rapportent à l'idée générale de *contribution*, il faut qu'on ait démêlé des différences entre les diverſes manieres de contribuer. *Contributions*, *levées*, *ſubſides*, *impôts*, *taxes*, *droits*, ſont des mots dont chacun en particulier répond à une idée diſtincte. *Contribution* paroît être l'expreſſion générique qui renferme le ſens propre de toutes les autres.

2. Il y a peu de termes plus équivoques que ceux de *nature* & de *naturel*. On dit, par exemple, qu'il eſt de la nature de la pierre d'avoir des parties étendues ; on dit encore qu'il eſt de ſa nature d'être peſante, & de ſe porter vers le centre de la terre : on dit enfin, qu'il eſt de la nature de tout commandement d'être poſſible. Dans ces trois exemples, le mot de *nature* ſe prend tout différemment...

...On voit que le mot *naturel* ſe prend en trois ſens très-différens. Dans le premier, il ſignifie les choſes eſſentielles qu'on ne peut ſéparer de la choſe ſans détruire ſon être. Dans le ſecond, il ſignifie ce qui eſt conforme aux loix ſtables, mais ſouvent arbitraires, que Dieu s'eſt preſcrites dans la formation & le gouvernement de l'univers. Dans le dernier, il ſignifie ce qui eſt équitable & raiſonnable, & ce qui ne peut, par conſéquent, être omis par un agent parfaitement juſte & ſouverainement ſage.

3. Les ſavans ont obſervé des différences entre pluſieurs mots, que les jeunes gens &

ceux qui manquent de goût & de réflexion regardent comme autant de ſynonymes. Ce qui fait voir qu'il n'eſt peut-être pas auſſi utile qu'on le penſe de faire le thême en deux façons.

S'il y avoit des ſynonymes parfaits, il y auroit deux langues dans une même langue. Quand on a trouvé le ſigne exact d'une idée, on n'en cherche pas un autre. Les mots anciens & les mots nouveaux d'une langue ſont ſynonymes : *maints*, eſt ſynonime de *pluſieurs* ; mais le premier n'eſt plus en uſage : c'eſt la grande reſſemblance de ſignification qui eſt cauſe que l'uſage n'a conſervé que l'un de ces termes, & qu'il a rejetté l'autre comme inutile. L'uſage, ce tyran des langues, y opere ſouvent des merveilles que l'autorité de tous les ſouverains ne pourroit jamais y opérer.

Il eſt fort inutile d'avoir pluſieurs mots pour une ſeule idée ; mais il eſt très-avantageux d'avoir des mots particuliers pour toutes les idées qui ont quelque rapport entr'elles.

4. On doit juger de la richeſſe d'une langue par le nombre de penſées qu'elle peut exprimer, & non par le nombre des articulations de la voix. Une langue ſera véritablement riche, ſi elle a des termes pour diſtinguer, non-ſeulement les idées principales, mais encore leurs différences, leur délicateſſe, le plus & le moins d'énergie, d'étendue

de préciſion, de ſimplicité & de compoſition.

Il y a des occaſions où il eſt indifférent de ſe ſervir d'un de ces mots qu'on appelle ſynonymes, plutôt que d'un autre; mais auſſi il y a des occaſions où il eſt beaucoup mieux de faire un choix : il y a donc de la différence entre ces mots ; ils ne ſont donc pas exactement ſynonymes. Ce choix eſt un effet de la fineſſe de l'eſprit , & ſuppoſe une grande connoiſſance de la langue.

(*du Marsais.*)

5. Chaque terme d'une langue porte avec ſoi ce ſens fin & délicat, qui, ſans ôter aux mots le fondement de reſſemblance qu'ils ont entr'eux, y met néanmoins des différences eſſentielles.

6. C'eſt une erreur de bannir les ſynonymes, & aux noms & aux verbes : ils contribuent à la clarté de l'expreſſion, & font une impreſſion plus forte. Les mots étant les images des penſées, il faut, pour bien repréſenter ces penſées, ſe gouverner comme les peintres, qui donnent un ſecond coup de pinceau pour fortifier le premier & rendre la reſſemblance parfaite. Il eſt vrai qu'il n'en faut pas abuſer, & qu'un ſeul mot eſt ſouvent l'image complette de ce qu'on veut repréſenter.

7. Les ſynonymes de mots ſont ſouvent fort bons ; mais les ſynonymes de phraſes, pour l'ordinaire, ſont vicieux : parce que

deux phrases semblables tiennent l'esprit en suspens, & le font languir pour ne lui donner que les mêmes choses.

Voyez FIGURES, HARMONIE.

SOCIÉTÉ.

1. Vivre bien avec les hommes, & penser autrement qu'eux, est une chose qui paroît si belle & si distinguée, que, dans bien des endroits à Paris, vous ne passez pour homme d'esprit, qu'autant qu'on vous croit confirmé dans cette impiété philosophique.

2. Quand un homme remplit à l'égard de son propre sexe tous les devoirs de la société, on ne s'avise gueres d'examiner ses principes en amour.

(*Me Riccoboni.*)

3. Il est tout-à-fait disgracieux de finir sa vie avec des gens, avec qui on ne l'a pas commencée. (*Me de Maintenon.*)

4. Celui qui regarde avec indifférence l'intérêt général de la société, se rend lui-même étranger à la société ; il en perd la faveur & la protection. (*Thomas Gordon.*)

5. Ce n'est pas que le commerce du monde ne soit nécessaire aux gens de lettres, sur-tout à ceux qui travaillent pour plaire à leur siécle, ou pour le peindre ; mais ce commerce, devenu général & sans choix, est aujourd'hui pour eux ce que la découverte du nouveau monde a été pour l'Europe ; il est fort dou-

teux qu'il leur ait fait autant de bien que de mal. (*M. d'Alembert.*)

6. Rien n'eſt plus gratuitement ſuppoſé qu'une ſociété de ſages & une ſociété de ſcélérats. Par-tout le bien eſt mêlé de mal, & le mal eſt mêlé de bien.

7. C'eſt le ſort de tous ceux qui ſe ſont préſenter dans une ſociété nouvelle, que d'être vus parce qu'ils ont de ridicule.

8. Pour rendre la ſociété plus douce, on étoit convenu d'en retrancher les façons: on ne la trouva pas encore aſſez aiſée, on en ſupprima les bienſéances.

(*M. Cre'billon.*)

8. La multiplication des hommes tient encore plus à la ſociété qu'à la nature, & les hommes ne ſont ſi nombreux en comparaiſon des animaux ſauvages, que parce qu'ils ſe ſont réunis en ſociété, qu'ils ſe ſont aidés, défendus, ſecourus mutuellement. En Amérique, au fond du Miſſiſſipi, les Biſons, eſpece de bœufs ſauvages, ſont peut-être plus abondans que les hommes; mais de la même façon que le nombre des hommes ne peut augmenter conſidérablement que par leur réunion en ſociété, c'eſt le nombre des hommes déjà augmenté à un certain point qui produit preſque néceſſairement la ſociété; il eſt donc à préſumer que comme l'on n'a trouvé dans toute cette partie de l'Amérique aucune nation civiliſée, le nombre des hommes y étoit encore trop pe-

tit, & leur établiſſement dans ces contrées trop nouveau, pour qu'ils aient pu ſentir la néceſſité ou même les avantages de ſe réunir en ſociété; car quoique ces nations ſauvages euſſent des eſpéces de mœurs ou de coutumes particulieres à chacune, & que les unes fuſſent plus ou moins farouches, plus ou moins cruelles, plus ou moins courageuſes; elles étoient toutes également ſtupides, également ignorantes, également dénuées d'arts & d'induſtrie. Tous les auteurs qui en ont parlé n'ont pas fait attention, que ce qu'ils nous donnoient pour des uſages conſtans & pour les mœurs d'une ſociété d'hommes, n'étoit que des actions particulieres à quelques individus ſouvent déterminés par les circonſtances ou par le caprice. Certaines nations, nous diſent-ils, mangent leurs ennemis, d'autres les brûlent, d'autres les mutilent; les unes ſont perpétuellement en guerre, d'autres cherchent à vivre en paix; chez les unes on tue ſon pere lorſqu'il a atteint un certain âge, chez les autres les peres & meres mangent leurs enfans. Toutes ces hiſtoires, ſur leſquelles les voyageurs ſe ſont étendus avec tant de complaiſance, ſe réduiſent à des récits de faits particuliers, & ſignifient ſeulement que tel ſauvage a mangé ſon ennemi, tel autre l'a brulé ou mutilé, tel autre a tué ou mangé ſon enfant, & tout cela peut ſe trouver dans une ſeule nation de ſauvages comme dans pluſieurs na-

tions; car toute nation, où il n'y a ni regle, ni loix, ni maître, ni société habituelle, est moins une nation qu'un assemblage tumultueux d'hommes barbares & indépendans, qui n'obéissent qu'à leurs passions particulieres, & qui, ne pouvant avoir un intérêt commun, sont incapables de se diriger vers un même but & de se soumettre à des usages constans qui tous supposent une suite de desseins raisonnés & approuvés par le plus grand nombre.

La même nation, dira-t-on, est composée d'hommes qui se reconnoissent, qui parlent la même langue, qui se réunissent lorsqu'il le faut sous un chef, qui s'arment de même, qui hurlent de la même façon, qui se barbouillent de la même couleur. Oui, si ces usages étoient constans, s'ils ne se réunissoient pas souvent sans savoir pourquoi, s'ils ne se séparoient pas sans raison, si leur chef ne cessoit pas de l'être par son caprice ou par le leur, si leur langue même n'étoit pas si simple qu'elle leur est presque commune à tous. (*M. de Buffon.*)

Voyez GAIETÉ, SAUVAGES, HUMEUR, NOURRITURE, CULTURE, BALANCE DE L'EUROPE.

SOLEIL.

Il ne se produit ici bas aucune lumiere, que par le choc ou le frottement des corps, ou des parties de ces corps, contre l'éther,

ce qui peut faire conjecturer que le ſoleil eſt compoſé d'une matiere plus groſſiere que la matiere éthérée qui l'environne : or c'eſt par cette matiere, ſoit qu'elle ſoit ſubtile ou groſſiere, fluide ou ſolide, que le ſoleil excite le mouvement de lumiere, lequel, quoique cet aſtre ſoit éloigné de la terre de 33,000,000, de lieues, ſe tranſmet, ſelon quelques obſervations, en 7 ou 8 minutes juſquà nous : ainſi, il ne paroît pas vraiſemblable que le ſoleil ſoit un feu pur & lumineux qui nous échauffe en nous communiquant ſa lumiere & ſa chaleur. Il peut même n'être qu'une maſſe énorme, opaque & ſolide ; une maſſe qui, par la rapidité de ſon mouvement ſur elle-même, cauſe dans l'éther ce trémouſſement violent, dans lequel conſiſte le mouvement rapide de lumiere: comme le cauſent, par exemple, les globules du mercure, lorſqu'elles ſont agitées par certains mouvemens dans le vuide, c'eſt-à-dire, dans l'héter pur. Il eſt vrai qu'on doute que le mouvement du ſoleil ſur ſon centre, puiſſe être ſuffiſant pour cauſer, dans l'éther, un mouvement de vibration aſſez prompt pour ſe tranſmettre juſqu'à nous en ſi peu de temps. La ſurface du ſoleil ne parcourt que deux mille ſept cent vingt & un pied en une ſeconde ; ce qui exige cependant un mouvement près de quatre fois plus rapide que celui d'un boulet de canon : or, la lumiere, dit-on, ſe meut encore plus

vîte ; mais cette raiſon ne doit former ici qu'une difficulté apparente : c'eſt moins un mouvement que le ſoleil communique à la matiere éclairée, lorſqu'il la rend lumineuſe, qu'une modification dans laquelle il entretient le mouvement de cette matiere...

On croit que le diametre du ſoleil eſt environ 50 fois plus grand que celui de la terre ; la viteſſe avec laquelle la ſurface de cet aſtre ſe meut, eſt environ à la viteſſe du mouvement d'un boulet de canon, comme 7 eſt à 2, avec cette différence d'ailleurs, que le ſoleil tournant toujours dans le même endroit, chaque pied de la ſurface de l'éther, qui touche la circonférence du ſoleil, eſt frappé par cette circonférence 2721 fois en une ſeconde : or, on peut juger par-là combien le mouvement que cette circonférence communique à l'éther, eſt répété de fois en une ſeconde à chaque point de la ſurface de l'éther qui reçoit ce mouvement. Peut-être que par cette colliſion violente, & continuellement répétée, le mouvement de vibration que le ſoleil, en tournant ſur ſon centre, communique à l'éther, eſt perpétué dans ce fluide...

Mais cette ſeule modification du mouvement de l'éther ſuffit-elle pour nous cauſer un ſentiment de lumiere ? L'expérience nous apprend que non ; ſi on ferme une fenêtre par laquelle le ſoleil éclaire & échauffe une chambre, la lumiere ceſſe dans le moment

même d'éclairer cette chambre. Or, eſt-il probable que le mouvement de vibration que le ſoleil a cauſé dans l'éther, puiſſe s'affoiblir ou ceſſer ſubitement; ne doit-il pas être à-peu près auſſi durable que le mouvement de chaleur, qui y a été excité auſſi dans le même lieu, par la même cauſe, & qui dure long-temps après que le ſoleil a ceſſé de l'exciter ou de l'entretenir? Cependant ce mouvement de vibration eſt incapable de nous cauſer le ſentiment de lumiere; il faut donc, pour exciter ce ſentiment, une modification particuliere, qui ſoit continuellement renouvellée, ou du moins continuellement entretenue par l'action du ſoleil. Mais quelle eſt cette modification? elle paroît conſiſter dans une eſpéce de mouvement de radiation; car il ſemble que l'action du ſoleil lance la lumiere en forme de rayons ſur nous & ſur les corps qui nous la renvoient...

Mais pourquoi la lumiere ſeroit-elle quelquefois chaude & quelquefois privée de chaleur? ſeroit-ce parce qu'elle n'a pas toujours le degré de force ou de vivacité ſuffiſant pour cauſer de la chaleur? L'expérience ne favoriſe point cette conjecture; au contraire, elle la détruit: la lumiere du ver-luiſant, par exemple, qui ne fait ſentir aucune chaleur, n'eſt-elle pas plus vive que celle du fer rouge qui eſt accompagné d'une chaleur extrême? pourquoi auſſi la chaleur n'eſt-elle

pas toujours lumineuſe ? on ne peut pas dire non plus qu'elle ne manque de lumiere que lorſqu'elle eſt foible, car une médiocre chaleur eſt ſouvent accompagnée d'une grande lumiere, telle eſt la chaleur du ſoleil, ſur-tout en hiver ; telle eſt auſſi la chaleur de la flamme de la paille, du papier, &c. Souvent une chaleur qui, au contraire, eſt très-grande, ne fournit aucune lumiere, telle eſt la chaleur de l'huile bouillante, de l'étain ou du cuivre fondu.

Il eſt donc aiſé d'appercevoir par ces exemples, qu'une grande chaleur & une grande lumiere peuvent exiſter ſéparément. Nous ſommes, de plus, aſſurés par dautres expériences, qu'aucun mouvement de l'éther ne peut réunir ces deux qualités, parce qu'elles ont des propriétés trop oppoſées pour appartenir à un même mouvement : la lumiere s'étend avec une viteſſe extrême, & elle ne s'affoiblit que fort peu à meſure qu'elle s'éloigne ; au contraire, la chaleur ne s'étend que fort lentement, & s'affoiblit beaucoup à meſure qu'elle s'éloigne du foyer qui l'a produit. La lumiere ceſſe auſſi-tôt que la cauſe qui l'excite manque ; la chaleur ſubſiſte, au contraire, long-temps après que la cauſe qui l'a fait naître ne contribue pas à l'entretenir ; éteignez un braſier bien allumé, qui vous éclaire dans un lieu où il n'y a point d'autre lumiere que celle que ce braſier fournit, vous vous trouverez auſſi-tôt dans les

ténébres; mais l'air de ce lieu échauffé par le brasier, ne perd sa chaleur que peu-à-peu.

Voyez LUMIERE, CHALEUR, ÉTHER, COMETE.

SOLITUDE.

1. Tout notre mal vient de ne pouvoir être seuls: de-là le jeu, le luxe, la dissipation, le vin, les femmes, l'ignorance, la médisance, l'envie, l'oubli de soi-même & de Dieu.

2. Qui est-ce qui sent le sublime d'un lieu désert? Qui est ce qui s'écoute dans le silence de la solitude?

3. La véritable grandeur à l'égard des philosophes, lui répliqua le vieillard, est de régner sur soi-même; & le véritable plaisir, de jouir de soi. Cela se trouve en la solitude & ne se trouve gueres autre part. Je ne vous dis pas que toutes personnes s'en accommodent; c'est un bien pour moi, ce seroit pour vous un mal. (*LA FONTAINE.*)

4. L'homme de bien est dans la société, il n'y a que le méchant qui soit seul.

(*M. DIDEROT.*)

5. Quand seule, & abandonnée à toute la vivacité de son imagination, une femme poursuit une chimere que son désœuvrement l'a forcée d'enfanter, pour n'être pas troublée dans cette jouissance imaginaire, elle écarte toutes ces idées de vertu qui la feroient rougir des illusions qu'elle se forme; moins l'ob-

jet qui la séduit est réel, plus elle croit inutile de lui résister : c'est dans le silence, c'est vis-à-vis elle-même qu'elle est foible, qu'a-t-elle à craindre ? mais ce cœur qu'elle nourrit de tendresse, ces sens qu'elle plie à l'habitude de la volupté, se contenteront-ils toujours d'illusions ? (*M. Cre'billon.*)

6. La vie retirée qu'on mene en Italie, étoit fort du goût de M. de la Hire. Son caractere sage & sérieux l'attachoit à un pays où les dehors, tout au moins, sont sérieux & sages, & où l'air de folie n'est point un mérite qu'on affecte. Il aimoit les manieres circonspectes & mesurées des Italiens, qui, à la vérité, leur retranchent les agrémens de la familiarité françoise, mais aussi leur en épargnent les périls. Il semble que le plus sûr pour les hommes seroit de s'approcher peu les uns des autres, & de se craindre mutuellement. Quand il partoit pour l'Italie, c'étoit toujours avec un plaisir dont les Italiens eussent pu tirer vanité, d'autant plus que l'éloge des mœurs étrangeres est assez rare dans la bouche des François. (*Fontenelle.*)

7. Il sembloit même que le goût du théâtre fût presqu'éteint. Ni Corneille, ni Racine, ni Moliere, ne vous y attiroient ; & nous faisions plus de créanciers que nous n'attirions de spectateurs : mais pour comble de disgrace, ces spectateurs si clair semés s'imaginoient que nous nous négligions. Ils

s'en prenoient à nous de ce qu'ils ne pouvoient ni pleurer ni rire à nos piéces ; & ils ne songeoient pas que c'étoit leur faute d'être en si petit nombre ; qu'ils ne pouvoient ni nous échauffer, ni s'échauffer eux-mêmes.

Un singe, avec cent tours de passe-passe,
Laissoit languir deux ou trois regardans :
Dès que la foule accourut sur la place,
Les mêmes tours devinrent tous plaisans.

8. La solitude est véritablement belle en soi : mais il y auroit du plaisir d'avoir un ami fait comme vous, à qui on pût dire quelquefois que c'est une belle chose. L'oisiveté est appellée la viande des Dieux & des hommes semblables aux Dieux, mais c'est quand Scipion & Lælius la goûtent ensemble.

9. On ne fait souvent l'éloge de la solitude que lorsqu'on désespere de briller à la cour.

L'esprit de l'homme est un principe actif. Celui-là donc qui se retire du monde avant qu'il ait achevé de jouer son rôle, mérite d'être sifflé, & ne sauroit passer pour vertueux, parce qu'il ne veut pas répondre à sa fin.

10. Le plus méchant des hommes est celui qui s'isole le plus, qui concentre le plus son cœur en lui-même. Le meilleur est celui qui partage également ses affections à tous ses semblables.

Voyez MOINES.

1. Le ſommeil ſe refuſe aux infortunés ; ils perdroient de vue le reſſentiment de leurs malheurs : & il ne ſemble, fermer les yeux de l'homme heureux, que pour l'éloigner de l'idée préſente de ſa félicité.

(*Neraïr & Melhoé.*)

2. Mais qu'il étoit joli ce ſoir ! quels yeux ! que l'amour l'embellit ! qu'il répand de charmes ſur tous ſes traits ! que d'eſprit ! que d'ame ! que de ſentiment ! & je lui réſiſterois, & je ne comblerois pas ſes vœux !...... Comme il peint cette volupté délicieuſe qui naît du cœur !... mais je veux dormir ; oui, dormir..... cela n'eſt pas ſi aiſé qu'on le diroit bien : je prends un livre pour me diſtraire ; il eſt à mon cher Alfrede : il l'a touché ; ce livre ne m'endormira pas. Je relis cette lettre charmante, je la remets dans ce porte-feuille que j'ai vû ſi ſouvent dans tes mains. Ah ! qu'il ſent bon ! il ſent comme toi.... Mais cela finira-t-il ? je vous dis que je veux dormir : entendez-vous, Milord ? je veux dormir....... bon ſoir, adieu.... Pas poſſible ; dès que je ferme les yeux, un lutin les ouvre malgré moi. Hé bien ! venez donc, idée d'un amant que j'adore, emparez-vous de toutes les puiſſances de mon ame : je vous préfere au ſommeil le plus paiſible, au repos le plus doux, au ſonge le plus riant, à moi, à tout le reſte du monde... Oh ! pour cela,

Milord, vous n'avez point d'égards, point d'attention; eſt-il bien de ne pas laiſſer un moment de tranquillité à celle que vous aimez? (*Mᵉ Riccoboni.*)

3. Pſyché avoit pris leur lit, couchée proprement ſur du linge jonché de roſes. L'odeur de ces fleurs, ou la laſſitude, ou d'autres ſecrets dont Morphée ſe ſert, l'aſſoupirent incontinent. J'ai toujours cru & le crois encore, que le ſommeil eſt une choſe invincible. Il n'y a procès, ni affliction, ni amour qui tienne. (*La Fontaine.*)

4. Un jour que le prince de .... prit dans ſon carroſſe un grand parleur pour le mener avec lui, il l'eut bientôt endormi par ſes longs diſcours; il tira M. le prince de ..... par la manche, pour s'en faire écouter: Eh! Monſieur, répond le prince en s'éveillant, ou laiſſez-moi dormir, ou ne m'endormez pas.

5. Le ſommeil eſt un état incompréhenſible: l'homme en conçoit ſi peu la nature, qu'il ne lui eſt poſſible ni de ſe donner le ſommeil quand il ſe refuſe, ni de le refuſer quand il s'empare de lui.

Dieu s'eſt réſervé la diſpenſation de ce repos dont il ſavoit que le raiſonnement humain régleroit toujours mal le temps & la meſure. Il a choiſi la nuit comme le temps & le moyen le plus propre pour amener le ſommeil & pour en régler la durée.

Le naturel des François ne ſauroit longtemps demeurer en repos: quand le François dort, le diable le berce.

6. Dans la cauſe d'un grand-chantre, à qui quelques chanoines, dont il avoit troublé le ſommeil pendant l'office, vouloient conteſter la police du chœur; l'avocat qui plaidoit pour le chantre s'apperçut que les juges ſe livroient eux-mêmes au ſommeil; il feignit alors d'apoſtropher les chanoines ſes adverſaires, & cria d'une voix forte: *quoi! Meſſieurs, vous dormirez, & il ne me ſera pas permis de vous rappeller à vos fonctions?* L'apoſtrophe eut un double effet, elle réveilla l'auditoire, & l'avocat gagna ſa cauſe.

7. Le ſommeil, cet état bienfaiſant, où notre ame ne ſent ni ne penſe rien, nous a été donné par la nature, pour nous dédommager de la peine qu'il y a de vivre. L'homme libre de raiſon, dans les momens qu'il donne au ſommeil, eſt heureux; & ne l'eſt gueres, ſi l'on en croit l'illuſtre *Maſſillon*, qu'en ces inſtans: « pour être heureux, dit-» il, il faut que l'homme ne penſe point, » qu'il ſe laiſſe mener comme les animaux » muets, par l'attrait des objets préſens, & » qu'il éteigne & abrutiſſe ſa raiſon, s'il veut » conſerver ſa tranquillité »; & telle eſt ſa deſtinée, ce n'eſt que l'ivreſſe, l'emportement, *l'extinction de toute raiſon*, qui le rend heureux; & comme cette ſituation n'eſt que d'un inſtant, dès que l'eſprit ſe calme & revient à lui, le charme ceſſe, le bonheur s'enfuit & l'homme ſe trouve ſeul avec ſes paſſions & ſes inquiétudes. Cependant cet état

charmant, ce ſommeil qui abrutit la raiſon, a des bornes que l'on ne peut paſſer ſans riſque: nous jouirions d'un bonheur trop peu dépendant des graces de la nature, s'il nous étoit donné de le prolonger à notre gré. Un médecin que *Boerhaave* a connu, s'étant livré au goût qu'il avoit pour le ſommeil, qui lui paroiſſoit un état délicieux, ne fit preſque que dormir pendant un très-long-temps: il eſt vrai qu'à la fin il perdit la raiſon, & mourut à l'hôpital des fous. (*M. FORMEI.*)

SON.

Il faut rapporter à la vertu élaſtique de l'air, le bruit que les corps ſonores nous font entendre; car le ſon ou le bruit dépend des ondulations élaſtiques de cet élément, qui ſont cauſées par le choc, ou par le frottement des corps. Cet air bruſquement agité ſe porte de tous côtés, frappe vos oreilles, & nous cauſe le ſentiment de bruit: l'uſage de l'ouïe & de la voix dépend donc néceſſairement des vibrations de cet élément: ſans l'entremiſe de l'air nous ne pouvons entendre aucun ſon; une ſonnette placée dans la machine du vuide, & miſe en mouvement, ne ſe fait point entendre, parce qu'elle eſt dans un lieu privé d'air.

SONGES.

1. Elle fuit, mes bras la ſuivirent, mon ſonge s'envola avec elle, il ne me reſta qu'un

doux regret de ne la plus voir, mêlé du plaisir de l'avoir vue. (*MONTESQUIEU.*)

2. Mais tu dois ſavoir que dans l'ame ſe trouvent pluſieurs facultés ſubalternes qui ſervent la raiſon leur ſouveraine. Entre ces facultés, l'imagination tient le premier rang; c'eſt-elle qui, recevant les impreſſions des objets extérieurs dont les ſens ſont affectés pendant que nous veillons, forme de ces mêmes objets des images, des figures, ſur le rapport, ou ſur la diſcordance deſquelles la raiſon fonde ce que nous affirmons, ou ce que nous rejettons & que nous appellons ſcience ou opinion. Quand la nature eſt livrée au repos, la raiſon ſe retire dans l'intérieur de ſon ſiége; c'eſt alors que l'imagination, qui ſe plaît à faire des peintures, travaille librement, mais faute de ſavoir aſſortir les images, elle produit le plus ſouvent, dans le ſommeil de la nuit, des mélanges biſarres, aſſemblant ſans aucun choix, ſans aucune convenance, les choſes qui ſe rapportent le moins. (*MILTON.*)

3. La nature du ſonge eſt de s'envoler en un inſtant, c'eſt pourquoi on lui peint des aîles. Mais celui-ci s'eſt trouvé pris aux filets de tes paupieres.

4. Il n'y a nul doute que nos rêves ne ſoient fondés ſur les penſées que nous avons eues pendant la veille, & que les craintes & les eſpérances qui nous agitent le jour ne cauſent, la nuit, à notre imagination, cette vive douleur & ce plaiſir délicat que nous

ressentons quelquefois au milieu du sommeil.

5. Celui qui tue son ennemi, ou qui abandonne son ami dans un rêve, doit s'armer contre la vengeance & l'ingratitude, & prendre garde qu'il ne soit tenté de faire une mauvaise action par un principe de faux honneur, ou par le mépris du véritable.

6. Il est certain que l'imagination peut être si diversement affectée dans le sommeil, que nos actions du jour peuvent être récompensées ou punies par un petit siècle de bonheur ou de misere.

7. Dans le sommeil, nous nous surpassons en quelque maniere nous-mêmes, & il semble que le corps n'est pas plutôt endormi, que l'ame s'éveille.

Si le sommeil lie nos sens & les tient engourdis, on peut dire qu'il délie & met en liberté la raison; puisque nos idées durant la veille n'approchent pas de la vivacité de nos imaginations durant le sommeil.

L'ascendant de ma nativité étoit le signe aqueux du scorpion; je suis né à l'heure planetaire de Saturne, & je crois tenir quelque chose du naturel froid qu'on attribue à cette planète. Je ne suis point du tout facétieux, ni disposé à la joie & à la gaieté des bonnes compagnies; malgré tout cela, je puis composer dans un rêve une comédie entiere, la voir jouer moi-même, en sentir les traits piquans, & si bien éclater de rire, que je m'éveille en sursaut.

Si ma mémoire étoit aussi fidelle que ma

raiſon eſt alors féconde, je n'étudierois jamais que dans mes rêves, & je prendrois ce temps-là pour mes exercices de piété. Mais la mémoire, en ce qu'elle a de plus groſſier ou de machinal, a ſi peu de priſe alors ſur les idées abſtraites de l'entendement, qu'elle oublie l'intrigue de la piece & le fil de la narration, dont elle ne rapporte à l'eſprit, quand on eſt éveillé, que des lambeaux & des traits confus.

C'eſt ainſi qu'on voit quelquefois des gens, à l'heure de la mort, parler & raiſonner beaucoup mieux qu'à l'ordinaire; parce que l'ame, ſur le point d'être détachée des liens du corps, agit ſelon ſa nature & s'éleve au-deſſus de l'humanité.

8. Les criminels dans les fers font des rêves cruels; le mondain n'eſt occupé que de bals & de ſpectacles; le trompeur eſt traître; le poltron eſt lâche: en dormant l'innocence n'a jamais rien rêvé de terrible.

9. Suppoſé qu'un homme fût toujours heureux dans ſes rêves, & malheureux quand il veille, & que ſa vie fût également partagée entre ces deux états; ſavoir s'il ſeroit plus heureux que malheureux? Ou, tout au contraire, ſuppoſons qu'un homme ſe crût roi quand il dort, & mendiant quand il veille, & qu'il eût les mêmes idées, ſans aucune interruption, la nuit & le jour: ſeroit-il au pied de la lettre un roi on un mendiant, ou plutôt ne ſeroit-il pas l'un & l'autre?

(*Spectateur Anglois.*)

10. Onéïrocritique, interprete des songes.

11. Alexandre au désespoir d'avoir tué Clitus se met hors d'haleine à force de gémir & de pleurer. On craint qu'il ne soit mort de douleur, on enfonce la porte de sa chambre; il ne veut écouter personne : mais lorsqu'Aristandre le devin le fait souvenir d'un songe qui se rapportoit à la mort de Clitus, & qu'il lui représente que cet infortuné étoit prédestiné à cela depuis longtemps, voilà un prince qui se trouve tout consolé.

12. Plutarque rapporte qu'un jeune homme d'Egypte sentant un violent amour pour une courtisanne nommée Théognide, trouva sa passion éteinte pour avoir rêvé la nuit qu'il couchoit avec elle. Théognide, instruite du songe qu'il avoit fait, le cite devant le juge, & veut en être payée comme ayant rempli tous ses vœux. L'amant est condamné à laisser tomber piéce à piéce une certaine somme dans un bassin, afin que Théognide se paye & se contente du son & de la couleur des piéces tombantes, de même qu'il s'étoit rassassié d'un plaisir en idée. Le peuple applaudit à cet arrêt. Théognide le récusa, & prétendit que, si le songe avoit dissipé l'amour de son amant, le son & la couleur de l'or avoit accrû l'amour qu'elle sentoit pour cette somme.

SOPHISMES.

1. Le Sophisme appellé *mentiens* par Ciceron, est l'un des plus renommés qu'Eubulide, successeur d'Euclide, ait produits : il consistoit en certains termes qui semblent se détruire eux-mêmes ; ou, comme dit le jurisconsulte Africanus, c'est une maniere de raisonner *quâ quicquid verum esse constitueris, falsum esse reperietur*. En voici un exemple ; *si vous dites que vous mentez, & si, en le disant, vous dites la vérité, vous mentez ; or vous dites que vous mentez, & en cela vous dites la verité : donc vous mentez en disant la vérité*. C'est un syllogisme, où, par la raison même qu'un homme dit la vérité, on lui prouve qu'il ne la dit pas.

On peut faire le même sophisme, en supposant qu'un homme qui se parjure, jure qu'il se parjure, car tout à la fois il jure la vérité, & par conséquent il ne se parjure point ; & il jure une fausseté, & par conséquent il se parjure.

On tiroit les mêmes conséquences contradictoires de ce que le poëte Epiménide, Candiot de nation, avoit dit que tous les Candiots étoient menteurs. Les Stoïciens donnerent tête baissée dans ces fausses subtilités de la secte de Mégare. Les Logiciens d'aujourd'hui mettent quelquefois en jeu les propositions qu'ils appellent *se ipsas falsificantes ;* telle est celle-ci, *semper mentior*, je ments toujours. Il est clair qu'il ne faut qu'un

peu

peu de bon-ſens pour connoître l'illuſion de ces ſortes de Sophiſmes.

(*M. Bayle.*)

2. Le nom de Sophiſte fut d'abord le titre des philoſophes & des profeſſeurs en ſageſſe ; enſuite des rhéteurs ; & à la fin ce nom ne ſignifia plus qu'un grand & ſubtil diſeur de riens.

3. L'orateur Protagoras étoit convenu avec un jeune homme nommé Evalthe, de lui enſeigner les ſecrets de ſon art, moyennant une ſomme dont la moitié ſeroit payée ſur le champ, & l'autre après le gain de la premiere cauſe du jeune avocat. Evalthe refuſant de plaider, ſon maître le traduiſit au tribunal de l'Aréopage, & lui dit devant les juges : ſi le jugement qu'on va porter m'eſt favorable, vous ſerez condamné ; s'il m'eſt contraire, vous ſerez également mon débiteur, puiſque vous aurez gagné votre premiere cauſe. Vous vous trompez, reprit le diſciple : ſi je gagne, l'Aréopage vous condamnera, & je ne vous devrai plus rien : ſi je perds, je ſerai quitte, puiſque j'aurai perdu ma premiere cauſe. L'Aréopage n'oſa décider cette ſubtile queſtion.

(*Diſcours ſur le barreau d'Athenes.*)

SORCELLERIE.

1. De toutes les erreurs populaires, la ſorcellerie & l'enchantement ſont peut-être les plus anciennes & les plus répandues. Ces

sortes de superstitions régnoient parmi les Romains, selon Pline, Plutarque & Virgile, auteurs éclairés & dignes de foi. Dans un dialogue de Plutarque, on voit que cette folle opinion de sorcellerie & d'enchantement nous vient de l'antiquité la plus reculée. En Grece, du temps d'Aristote, cette opinion étoit en vogue, puisqu'il nous dit que la rhue étoit regardée comme un spécifique contre cette malheureuse épidémie. Aux erreurs grossieres de tant de siécles, nous pouvons encore en ajoûter de nouvelles, c'est-à-dire, celles que des savans mêmes, des médecins & de certains théologiens ont mises en vogue, autant pour amuser le peuple, que pour le tromper. Selon le sentiment de quelques philosophes, on devroit encore croire aveuglément que la sorcellerie a été reçue de tout temps comme une opinion religieuse & saine, avérée par mille faits éclatans, & unanimement adoptée par toutes les nations. Ils prétendent aussi qu'il y auroit de l'audace à s'élever contre ses effets aussi inconcevables que frappans. Pour moi, dit le pere Feijon, qui sais avec quelle facilité une fausse opinion se communique d'une personne à l'autre, & qui connois l'imbécille enfance des hommes, je me ris de leurs préjugés, & je foule à mes pieds tout ce qui blesse la raison. Un esprit éclairé, fier & libre, brise d'une main hardie les fers qui le tenoient captif, & s'élance avec trans-

port sur la cime de ces montagnes superbes où repose le soleil.

On dit ordinairement que les enfans qui sont ensorcelés ou charmés, sont ceux qui ont excité l'envie : par exemple, les enfans des gens de qualité qui sont bien vêtus, beaux, &c. Cependant les personnes qui se plaignent que leurs enfans ont été charmés, sont, pour l'ordinaire, des mendians, de pauvres paysans. A la vérité, comme la plûpart de ces enfans de la campagne sont abandonnés la moitié du jour à eux-mêmes, ils doivent être sujets à mille accidens occasionnés en partie par les injures de l'air.

J'ai ouï dire à une dame de qualité, très-respectable d'ailleurs, qu'elle alloit rarement à l'église avec ses enfans, sans qu'ils eussent quelqu'indisposition. La cause étoit très-facile à comprendre : ses enfans étoient si gênés dans leurs habillemens, & par l'inaction où ils doivent être à l'église, que la circulation se faisoit avec peine. En peu de temps leur visage devenoit presque violet, leurs yeux se troubloient, les pleurs succédoient à la douleur ; &, dans cette situation, le public qui s'intéressoit aux plaintes & au mal-aise de ces innocens, paroissoit aux yeux de leur mere, jetter sur eux un sort. On peut dire en passant que les précautions que les femmes prennent à ce sujet, sont aussi folles que nuisibles. Les colliers, &c. qu'on pend au cou des enfans pour les défendre contre les

sortiléges & autres mauvaises influences, sont des erreurs des Gentils que la superstition a perpétuées jusqu'à nous, & que l'ignorance aveugle & grossiere entretient encore parmi les bonnes gens de la campagne.

2. 1634, Urbain Grandier, atteint & convaincu du crime de magie, par une commission particuliere est brûlé vif. On demandoit à la Peyrere, auteur des Préadamites, mais qui d'ailleurs a composé une histoire de Groenland fort estimée, pourquoi il y avoit tant de sorciers dans le nord; c'est, disoit-il, que le bien de ces prétendus sorciers que l'on fait mourir, est en partie confisqué au profit de leurs juges.

(*M. le Président* HÉNAULT.)

3. Les amis de Hobbes semblent ne pas nier qu'il n'osoit demeurer seul; ils se contentent d'insinuer que c'étoit à cause qu'il craignoit les assassins. Si sa philosophie l'exemtoit de l'autre crainte, & non pas de celle-ci, elle ne l'empêchoit pas d'être malheureux.

Ses principes de philosophie n'étoient point propres, cependant, à lui ôter la crainte des apparitions d'esprits; &, à raisonner conséquemment, il n'y a point de philosophes qui soient moins en droit de rejetter la magie & la diablerie, que ceux qui nient l'existence de Dieu. Mais, dit-on, Hobbes ne croyoit point l'existence des esprits. Parlez mieux; il croyoit qu'il n'y avoit point de substances distinctes de la matiere. Or,

comme cela ne l'empêchoit point de croire qu'il n'y eût beaucoup de ſubſtances qui veulent du bien ou du mal aux autres & qui leur en font, il pouvoit, & il devoit croire, qu'il y a des êtres dans l'air, ou ailleurs, tout auſſi capables de malice, que les corpuſcules qui forment nos penſées dans notre cerveau, ſelon ſes principes. Pourquoi ces corpuſcules auront-ils plus de connoiſſance des moyens de nuire que ces autres êtres? Et qu'elle raiſon y a-t-il qui prouve que ces autres êtres ignorent la maniere dont il faut agir ſur notre cerveau pour nous faire voir un ſpectre?

4. On diſtingue trois ſortes de magies, la naturelle, l'artificielle & la diabolique.

La magie naturelle produit des effets extraordinaires & merveilleux, par les ſeules forces de la nature. L'ancien teſtament nous en fournit un exemple dans le jeune Tobie, qui guérit l'aveuglement de ſon pere par le moyen du cœur, du fiel & du foie d'un gros poiſſon qui étoit ſorti du fleuve du Tygre, pour le dévorer.

La magie artificielle produit des effets extraordinaires & merveilleux, mais par l'induſtrie humaine; tels que la ſphére de verre d'Archimede; les oiſeaux d'or de l'empereur Léon, qui chantoient & qui voloient; la tête parlante d'Albert le Grand; le flûteur automate & le canard de M. Vaucanſon.

La magie diabolique, que l'on appelle la

magie noire, se pratique par l'évocation des esprits, & par l'aide & le ministére du démon. Les magiciens de Pharaon imiterent les véritables miracles que Dieu opéroit par le bras de Moïse.

Cette magie noire fut plus que jamais en usage, même parmi les grands, dans les douziéme & treiziéme siécles.

5. Le livre *circulus aureus* prescrit les conjurations nécessaires pour évoquer les démons de toute espéce du ciel, de l'enfer, de la terre, du feu, de l'air & de l'eau. On a défendu la lecture de ce livre pour en démontrer la fausseté.

(*Traité sur les Vampires.*)

SOTS.

1. Un tic assez ordinaire aux sots, est de penser fort avantageusement d'eux-mêmes, & de croire que les autres en parlent mal.

2. On fait à présent qu'on peut être aussi sot en résolvant un problême, qu'en restituant un passage.

Les sots ne vivent que des fautes des gens d'esprit. (*M. Duclos.*)

3. Je l'ai dit cent fois, rien n'est plus impatientant que la sottise, & rien n'est plus sot que cette impatience.

(*Me de Maintenon.*)

4. L'ambition des sots est de passer pour fous. (*Néraïr & Mélhoé.*)

5. L'ignorance se connoît elle-même par

elle-même ; mais on ne connoît qu'on ne manque d'esprit, que parce qu'on a d'esprit. L'extrême stupidité ne se connoît point. L'ignorant juge plus favorablement du savant que le sot ne juge de l'homme d'esprit. Notre ignorance nous grossit ordinairement la science des autres ; au lieu que notre sottise nous diminue leur esprit. On n'apperçoit l'esprit dans les autres qu'à proportion qu'on en a soi-même. La plûpart des sots croient n'être qu'ignorans.

Les sots ne se seroient jamais avisés d'affecter de paroître difficiles, si la plûpart des gens d'esprit ne l'étoient pas.

6... Que les sots ne méritent pas qu'on prenne la peine de se moquer d'eux ; & même qu'il est rare que l'on ne soit point puni de la prendre, par l'étendue, qu'en cherchant à la faire briller, on donne nécessairement à leur sottise.

(*Lettres de la duchesse de ... au duc de...*)

7. Je ne conçois, à la longue, rien de si insupportable que cette sorte de gens ; mais je ne hais pas de les rencontrer quelquefois : je trouve qu'ils délassent des gens d'esprit.

Voyez INVENTION, MENSONGE, OFFENSE.

SOUFFLETS.

1. La Rancune conservant son jugement dans le péril, se servoit de son adresse, aussi bien que de sa force, ménageoit ses coups,

& les faisoit profiter le plus qu'il pouvoit. Il donna tel soufflet, qui ne donnant pas à plomb sur la premiere joue qu'il rencontroit, & ne faisant que glisser, s'il faut ainsi dire, alloit jusqu'à la seconde & à la troisieme joue, parce qu'il donnoit la plûpart de ses coups en faisant la demi-pirouette ; & tel soufflet tira trois sons différens de trois différentes mâchoires. (SCARRON.)

2. Le chrétien ne commettra jamais un crime pour conserver sa vie ; tant s'en faut qu'il approuve que l'on commette un homicide afin de contenter les hommes insensés. Car le jésuite ne se contente pas de faire périr les hommes pour satisfaire l'avarice, les soupçons, les défiances, & pour la conservation de la vie ; il permet aussi de tuer pour un honneur, qui n'est qu'en opinion ; pour éviter ou réparer un affront qui n'est que dans l'idée des ignorans & des foux. Il donne permission de tuer, pour prévenir, non pas le péril de la vie, non pas la blessure ou la douleur, mais seulement la honte, & empêcher le prétendu déshonneur d'avoir été frappé sur la joue ou touché du bâton. Selon son jugement l'honneur & le deshonneur des hommes ne dépendent pas de leurs bonnes ou mauvaises actions, ni de leurs vertus, ou de leurs vices. L'homme de bien portera l'infamie du crime d'un autre, & sera déshonoré parce qu'un autre est cruel & injuste. L'insolent, le méchant est maître de l'hon-

neur du modeſte & du vertueux, & ôte la bonne réputation & la gloire à celui qu'il outrage & qu'il frappe. Que s'il ôte l'honneur à celui qu'il frappe du bâton, ou bien auquel il donne un ſoufflet, ne déshonore-t-il pas davantage celui qu'il traite avec plus de violence, & auquel il ôte la vie? Mais l'innocent n'eſt pas déshonoré par le voleur & le cruel qui lui coupe la gorge, & moins par l'impudent qui le traite à coups de bâton. D'où vient donc cette différence ſi contraire à tout bon diſcours, & que la nature ne peut point reconnoître qu'un homme ſoit aſſaſſiné & mis à mort injuſtement ſans perdre ſon honneur, & qu'il le perde, s'il eſt ſeulement touché de la main ſur la joue? D'où pourroit procéder cette extravagance, ſinon d'une odieuſe vanité qui confond & brouille indiſcrettement toutes choſes, renverſe toutes ſortes de droits & divins & humains, ôte les bornes & les regles que la nature, que la raiſon & la religion ont poſées, & ſe propoſe, ſans ordre ni ſuite, celles que l'erreur, la témérité & la fantaiſie corrompue leur preſcrivent?

Suivant ces mêmes maximes, ſi l'innocence & la vertu ſont déshonorées, il faut avouer que le vice & le crime ſont honorables; ſi l'homme de bien eſt blâmé, que l'injuſte ou le violent mérite des louanges; & que celui qui frappe inſolemment du bâton, ou qui donne injuſtement un ſoufflet, acquiert

autant d'honneur que celui qui souffre patiemment ces offenses, reçoit de déshonneur ; que Socrate est infâme ; qu'Anytus & Melytus qui le font condamner sont louables ; que Séneque n'a point d'honneur, & que Néron qui le tue, est plein de gloire ; que les Tyrans sont estimables d'autant qu'ils ont cruellement persécuté les chrétiens, & que les martyrs ont perdu leur honneur en quittant la vie pour la foi au milieu des tourmens & des affronts.

Il y a de l'honneur à souffrir une injure ; & le prétendu déshonneur d'un soufflet enduré, n'a de substance que dans la vanité. S'il faut préférer le jugement d'un seul homme sage & sensé à l'opinion des fous, faut-il abandonner la raison naturelle pour s'attacher à l'erreur, parce qu'elle est commune, & renoncer à la religion ?

(*Apologie de l'université.*)

3. Le jésuite Garasse n'a pas eu honte d'écrire dans une somme de Théologie approuvée par son ordre ; que lorsqu'un gentil-homme donne un soufflet à un villageois, c'est un péché de colere qui n'entre point en considération.

» De villageois à villageois, c'est un offense ridicule, dont on ne fait point d'état ; mais si un villageois ou un homme de néant avoit la hardiesse de donner un soufflet à un gentil-homme, l'offense ne se peut réparer que par la mort du criminel.

Pauvres ! encore que vous soyez indigne-

ment méprisés, encore qu'on vous traite avec une barbare différence, n'appellez point de la superbe iniquité qu'on prononce contre vous. Ne vous repentez pas de votre condition : observez l'innocence qu'on vous prescrit pour vous anéantir, & que Dieu vous ordonne afin de vous élever au-dessus des rois de la terre ; & souffrez avec patience & sans envie qu'un religieux laisse en appanage aux riches & à ses gens-d'honneur l'amour d'eux-mêmes, la vaine gloire, l'inhumanité, l'audace, l'insolence, la cruauté, la licence de battre & de tuer, & le mépris de Dieu, des loix & des hommes.

4. Est-il possible que vous ayez une idée si fausse de l'honneur que d'attacher le mépris à l'offensé ? Sachez qu'il n'est dû qu'à l'offenseur : c'est à lui de rougir, puisque c'est lui qui s'est dégradé. En un mot, c'est à l'offenseur à appeller celui qu'il a outragé, pour perdre le témoin de son injustice : vous m'avez déshonoré, Monsieur, par le soufflet que vous avez reçu de moi ; & il ne m'est plus permis de vivre, si je ne lave cet affront. Je suis persuadé que c'est par hasard que je n'ai pu vous joindre, & que vous ne retarderez pas d'un instant la satisfaction qui m'est dûe.

SOUFRES.

1. Voyez ces métaux, & tant de sortes de pierres, dont une grande partie peut égaler

ce que l'on a jamais vu de plus beau dans vos parterres ; cependant comme il y a moins d'artifice dans la production de ces marbres que dans celle de la moindre petite fleur, vous ne comptez en comparaison presque pour rien leur coagulation ; je les mets en effet fort au-dessous, quoique les frais de leur composition soient beaucoup plus grands. Mais dans la nature les belles façons le doivent toujours emporter sur le prix de la matiere.

Vous aurez peut-être de la peine à croire que cette matiere n'est pas différente dans ces masses solides de ce qui est employé aux choses les plus délicates. C'est cependant une vérité. L'humide radical fait dans les unes & dans les autres également la plus grande partie de la composition, & toutes ces couleurs qui peignent les marbres & les autres pierres, sont tirées des mêmes soufres qui colorent là-haut toutes les fleurs & ce qu'il y a aux yeux de plus beau : mais alors leur liaison est plus serrée, & affermie par une coagulation plus forte ; ouvrage de cet esprit coagulant, qui est répandu dans la terre, & dont vous avez tant de fois entendu parler sous le nom d'esprit universel....

Rien de si froid que les soufres, lorsqu'ils ne sont pas enflammés. Ce n'est même que par leur moyen qu'on arrête l'impétuosité, quelqufois trop active, des autres principes. On émousse par leur mélange la vivacité des

sels trop corrosifs, on enveloppe leurs pointes; & pendant que d'un côté ils servent à la pâture de la flamme, de l'autre ils suspendent le mouvement trop rapide du sang & des esprits.

2. Vous avez cru, ainsi que presque tous les chymistes françois, que l'or n'étoit point minéralisé, & qu'il n'étoit point dans la nature, autrement que dans un état pur; opinion qui s'est accréditée vraisemblablement, parce que l'or & le soufre ne se combinent pas ensemble: mais on est parti d'un point faux, pour établir une conséquence fausse. Vous en serez convaincu, quand je vous aurai prouvé qu'il n'existe point de soufre formellement dans les mines; que la matiere que l'on regarde comme du soufre, n'en contient que les matériaux seulement, & que cette matiere, que je n'appellerai désormais que matiere minéralisante, se combine très-bien avec l'or, aussi bien qu'avec le zinc.

(*Journal de Medecine.*)

3. L'eau abonde dans les corps combustibles. Il y a un genre de concrétion aqueuse sur laquelle le feu agit d'une maniere extraordinaire. L'eau pure est si opposée à l'embrasement, qu'on doit être surpris de ce que le corps solide le plus combustible, je veux dire le soufre minéral, ne soit presque formé que d'eau. A peine les autres élémens qui entrent aussi dans sa composition, forment-ils ensemble le quart de sa

masse : or, si l'eau seule forme au moins les trois-quarts & demi de ce minéral, elle peut donc prendre, avec les autres principes, un arrangement qui la rende très-combustible.

SOUMISSION.

1. A Carras en Assyrie, il y avoit un temple dédié à la lune, où l'on n'admettoit que ceux qui faisoient hautement profession d'être soumis à leurs femmes. Par une loi de Sémiramis, loi qui fut regardée comme inviolable pendant plusieurs siécles, les maris devoient être soumis à leurs femmes. Chez les Sarmates, c'étoit une loi fondamentale, qu'en toutes choses, & dans les familles & dans les villes, les hommes fussent sous le gouvernement des femmes. En Egypte, il fut ordonné expressément que la femme présideroit sur le mari, & c'étoit une clause indispensable exigée dans les contrats de mariage que l'homme seroit esclave de la volonté de son épouse. La Grèce, Rome, la France, les sages, les héros, les héroïnes, Thalès, Catherine de Médicis, Diane de Poitiers, Gabrielle d'Etrées, les Dieux des payens, Henri le Grand, la reine Elisabeth, la reine Anne, Marguerite d'Anjou, tout cela forme des autorités. On ne se rappelle qu'un seul exemple où la beauté ait paru reconnoître la supériorité dans un homme ; c'est le baiser que la dauphine Marguerite Stuard donna au maître des sentences, Alain

Chartier, l'homme le plus laid de son siécle & le plus savant, qu'elle trouva endormi dans une chambre du palais.

Notre Anglois fait des exhortations à son héroïne de se marier à quelque seigneur Irlandois, l'assurant, pour l'y encourager, qu'il n'y a point d'endroit dans tous les domaines de sa majesté Britanique, où, selon l'expression du pays, la débonaireté & la douceur des maris soit plus en honneur que dans l'Irlande, qui pourroit bien avoir été appellée l'isle des saints par cette raison.

2. Un Indien député de la petite province de Pampanga, vers l'isle de Luçon ; pour engager ses compatriotes à se soumettre à la domination Espagnole, voulant leur exprimer l'effet & le bruit du canon ; ces gens-là, leur dit-il, ont des armes semblables à la foudre. Elles jettent, avec beaucoup de flamme & de fumée, une boule de fer très-pesante. Dès que cette boule est sortie avec autant d'impétuosité que de fracas, elle ne cesse de voler de montagne en montagne, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé quelqu'un à qui elle puisse porter le coup de la mort.

(*Mémoires géogr. phys. & histor.*)

Dieu dit à Eve pour avoir excité l'homme au péché, tu seras soumise à ton mari, & il sera ton maître ; (ces paroles supposent, en faveur de la femme, le droit de commander ou tout au moins l'égalité) mais depuis que tu as ouvert les yeux de ton mari, se sentant

plus fort que toi, il ſecouera le joug, & tu te verras réduite à lui être ſoumiſe... Ce n'eſt donc point par ſa nature, mais en vertu de l'arrêt de Dieu, que la femme obéît à l'homme.

(*Le triomphe des femmes.*)

Voyez BAISERS.

SOUPÇON.

1. Une conduite pareille à la votre n'eſt pas dans la nature, elle eſt contradictoire, & cependant elle m'eſt démontrée. Abîme des deux côtés ! je péris dans l'un ou dans l'autre. Je ſuis le plus malheureux des humains, ſi vous êtes coupable : j'en ſuis le plus vil, ſi vous êtes innocent ; vous me faites deſirer d'être cet objet mépriſable.

(*M.* ROUSSEAU *de Geneve.*)

2. Rien n'eſt plus vrai que les amans ont de l'inſtinct : ſi leur maitreſſe eſt infidèle, ils ſont ſaiſis d'un frémiſſement aſſez ſemblable à celui que les animaux éprouvent à l'approche du mauvais temps. L'amant ſoupçonneux eſt un chat à qui l'oreille démange dans un temps nébuleux. Les animaux & les amans ont encore ceci de commun, que les animaux domeſtiques perdent cet inſtinct, & qu'il s'émouſſe dans les amans, lorſqu'ils ſont devenus époux.

(*Bijoux indiſcrets.*)

3. Hélas ! ma chere, nous entrons tous dans le monde avec de hautes idées de déſintéreſſement, d'amitié, de ſincérité & de candeur ; mais

mais l'expérience nous apprend que ces qualités n'existent pas, ou qu'elles se trouvent chez si peu de gens, qu'il n'arrive pas à un sur mille, de les rencontrer dans ceux avec qui il se lie : souvent trompés dans nos espérances à cet égard, nous devenons soupçonneux par habitude ; &, si cette disposition diminue nos plaisirs, elle diminue aussi les inconvéniens auxquels nous serions sujets sans cela. (*Hist. d'Henriette.*)

4. Il vaut bien mieux se tromper souvent en pensant bien d'un méchant homme ; dit saint Thomas, que de se tromper, même rarement, en faisant à un homme de bien l'injure de penser mal de lui ; parce qu'on fait tort à l'un & qu'on n'en fait point à l'autre.

5. Ce qui suffit pour fonder un soupçon, ne suffit pas pour fonder un jugement fixe. Un soupçon peut être fondé sur des apparences problables ; un jugement ne doit l'être que sur des signes certains de vérité. Ce n'est pas juger selon la justice, que de juger selon l'apparence.

Ces signes doivent porter la conviction dans l'esprit avec tant d'évidence & tant de certitude, qu'on soit forcé de s'y refuser, ou qu'on soit forcé & contraint de s'y rendre. Ne jugez point selon l'apparence, mais selon la justice.

L'Apôtre défend aux fidèles de juger des choses obscures & cachées : il les exhorte à

en laisser le jugement à Dieu. Ne jugez point avant le temps, dit-il.

Il y a néanmoins cette différence entre les jugemens avantageux au prochain, & ceux qui lui sont désavantageux, que, pour en penser favorablement, & pour présumer le bien, il n'est point nécessaire d'avoir des preuves indubitables; il suffit de n'en avoir point de contraires : au lieu qu'on ne peut fonder que sur des preuves indubitables & convaincantes un jugement préjudiciable au prochain.

Qui seroit assez méchant pour me condamner, si, étant homme, je prends le parti de bien penser d'un autre homme dans une affaire douteuse? Qu'y a-t-il à perdre pour moi, si, je le crois homme de bien?

Toutes les fois que nous n'avons point des indices manifestes du mal, nous devons présumer le bien & prendre en bonne part tout ce qui est douteux. Il est donc permis, il est même de devoir de penser bien du prochain dans le doute; mais jamais dans le doute il n'est permis d'en juger mal.

Les jugemens, sans preuves très-manifestes, sont condamnés par la loi de Dieu; &, quand bien même ce qui en est l'objet seroit vrai dans le fond, ces jugemens sans preuves convaincantes seroient toujours injustes; parce que ce seroit une usurpation du droit réservé à Dieu seul, de juger des choses essentiellement.

1. Il n'y a plus, à proprement parler, de ſpectacles publics. Quel rapport entre nos aſſemblées au théâtre, dans les jours les plus nombreux, & celles du peuple d'Athenes ou de Rome? Les théâtres anciens recevoient juſqu'à quatre-vingt mille citoyens. La ſcene de Scaurus étoit décorée de trois cent ſoixante colonnes & de trois mille ſtatues. On employoit à la conſtruction de ces édifices tous les moyens de faire valoir les inſtrumens & les voix.

Jugez de la force d'un grand concours de ſpectateurs, par ce que vous ſavez vous-même de l'action des hommes les uns ſur les autres, & de la communication des paſſions dans les émeutes populaires. Quarante à cinquante mille hommes ne ſe contiennent pas par décence. Et, s'il arrivoit à un grand perſonnage de la république de verſer une larme, quel effet croyez-vous que ſa douleur dût produire ſur le reſte des ſpectateurs? Y a-t il rien de plus pathétique que la douleur d'un homme vénérable.

Celui qui ne ſent pas augmenter ſa ſenſation par le grand nombre de ceux qui la partagent, a quelque vice ſecret; il y a dans ſon caractére je ne ſais quoi de ſolitaire qui me déplaît.

Mais ſi le concours d'un grand nombre d'hommes devoit ajoûter à l'émotion du

ſpectateur, quelle influence ne devoit-il point avoir ſur les auteurs, ſur les acteurs! Quelle différence entre amuſer tel jour, depuis telle juſqu'à telle heure dans un petit endroit obſcur, quelques centaines de perſonnes, ou fixer l'attention d'une nation entiere dans ſes jours ſolemnels, occuper ſes édifices ſomptueux, & voir ces édifices environnés & remplis d'une multitude innombrable dont l'amuſement ou l'ennui va dépendre de notre talent?

2. Pompée donna dans le cirque, pendant cinq jours, des amuſemens de toutes ſortes d'eſpéces, des chaſſes, des repréſentations de batailles, des combats de bêtes féroces dans leſquels il y eut juſqu'à cinq cents lions de tués, & le dernier jour on fit paroître vingt éléphans qui jetterent des cris ſi lamentables, lorſqu'ils ſe ſentirent mortellement bleſſés, que la compaſſion du peuple alla juſqu'à traiter Pompée de cruel & à l'accabler d'imprécations. Tant il eſt vrai, comme Cicéron l'obſerve, que tous les ſpectacles qui n'ont en eux-mêmes aucune utilité, ne ſont qu'une impreſſion légere, qui ne dure pas long-temps à l'avantage de leurs auteurs, & que la mémoire du bienfait paſſe auſſi vîte que le ſentiment du plaiſir.

3. M. Boſſuet diſoit de la fréquentation des ſpectacles: il y a de grands exemples pour, & de fortes raiſons contre.

4. La mort d'Epaminondas, & la paix

qu'elle occaſionna, ralentirent le zèle des principaux états de la Grèce, & les jetterent dans une ſécurité funeſte, mais particuliérement les Athéniens. Délivrés de l'ennemi qui les tenoit en haleine, ils s'abandonnerent aux plaiſirs & ne reſpirerent que jeux, fêtes & ſpectacles. Le penchant qu'ils avoient à ces amuſemens étoit grand de ſa nature. Périclès le rendit exceſſif: il captiva la faveur du peuple en favoriſant ſes inclinations, & mit ſon adminiſtration à l'abri d'un dangereux examen, en l'attachant à des objets qui ne lui plaiſoient que trop. Les choſes alloient alors juſqu'à l'extravagance. La paſſion pour le théâtre étoit ſi violente, qu'elle ſuſpendoit les affaires & qu'elle étouffoit tout ſentiment de gloire. Les poëtes & les comédiens avoient toute la faveur & jouiſſoient des applaudiſſemens & de l'eſtime qu'on devoit à ceux qui avoient expoſé leur vie pour la défenſe de la liberté. Les deniers deſtinés à l'entretien des flottes & des armées ſe conſommoient en ſpectacles. Les danſeurs & les chanteurs ſe gorgeoient des mets les plus délicats, tandis que les généraux avoient à peine, ſur leurs bords, du pain, du fromage & des oignons. Enfin, les frais du théâtre étoient ſi grands, que Plutarque dit que la repréſentation d'une piéce de Sophocle ou d'Euripide coûtoit plus à l'état que la conduite d'une guerre contre les barbares. Pour y fournir, ils prirent, ſur ce fonds qu'on

avoit séquestré, avec peine de mort contre quiconque oseroit en proposer un emploi différent de celui auquel il étoit destiné. On ne se contenta pas de révoquer ce décret : on en fit un autre qui défendit, sous les mêmes peines, de proposer la réversion de ce fonds à ses anciens usages. En dissipant les revenus publics en de si misérables emplois, en entretenant les inutiles & les fainéans aux dépens du soldat & du matelot, ils sembloient avoir perdu toute cette prudence & cet esprit qui les animoient dans la guerre contre les Perses, & dans le temps qu'ils dépouillerent leurs maisons pour équiper leurs flottes, & que les femmes lapiderent un homme pour avoir proposé d'appaiser *le grand roi* en payant le tribut, & rendant les hommages qu'il exigeoit. Tandis qu'ils s'endormoient dans la mollesse, sans crainte d'être troublés par leurs anciens ennemis, ils se virent tout-d'un-coup assaillis par un peuple obscur & barbare : c'étoit le Macédonien.

5. Le spectacle de la mort de Virginie, immolée par son pere à la pudeur & à la liberté, fit évanouir la puissance des décemvirs. Chacun se trouva libre, parce que chacun fut offensé : tout le monde devint citoyen, parce que tout le monde se trouva pere. Le sénat & le peuple rentrerent dans une liberté qui avoit été confiée à des tyrans ridicules.

Le peuple Romain, plus qu'aucun autre, s'émouvoit par les ſpectacles. Celui du corps ſanglant de Lucrece fit finir la royauté. Le débiteur qui parut ſur la place couvert de plaies, fit changer la forme de la république. La vue de Virginie fit chaſſer les décemvirs. Pour faire condamner Manlius, il fallut ôter au peuple la vue du capitole. La robe ſanglante de Céſar remit Rome dans la ſervitude. (*Eſprit des Loix.*)

Voyez PANTOMIMES, THÉATRE.

STYLE.

1. Il faut ſacrifier toute régularité à la juſteſſe de l'expreſſion : c'eſt l'art même qui doit nous apprendre à nous affranchir des régles de l'art.

2. Suétone nous décrit les crimes de Néron avec un ſang-froid qui nous ſurprend, en nous faiſant preſque croire qu'il ne ſent point l'horreur de ce qu'il décrit ; il change de ton tout-à-coup, & dit : l'univers ayant ſouffert ce monſtre pendant quatorze ans, enfin il l'abandonna.

Voyez BURLESQUE, NATUREL, VRAISEMBLANCE, NÉGLIGENCE.

STOÏCIENS.

1. Quelle eſpéce d'homme qu'un Stoïcien! qui ne le fuiroit comme un monſtre, qui n'en auroit horreur, comme d'un ſpectre ? Il eſt ſourd au langage des ſens ; nulle paſſion ;

l'amour & la pitié ne font non plus d'impression fur fon cœur, que s'il étoit de diamant: rien ne lui échappe: il ne prend jamais à gauche; c'eft un vrai lynx pour la pénétration; il confidere tout avec la derniere exactitude: il ne fait grace fur rien, il croit toutes les actions indifférentes: il tire tout fon bonheur de fon propre fonds: il fe croit fur la terre le feul riche, le feul fain, le feul roi, le feul libre; en un mot, il fe croit tout, & il eft le feul à le croire. Pour des amis, c'eft de quoi il fe foucie le moins, auffi n'en a-t-il aucun: il ne fait pas même le moindre fcrupule de plaifanter les dieux: il prétend que tout ce qui fe paffe dans le monde eft pure folie, & il s'en moque. Voilà le portrait de cet animal qu'on nous propofe pour un modele accompli de fageffe. Dites-moi, je vous prie, fi la chofe pouvoit être décidée par fuffrages quelle ville voudroit d'un tel magiftrat, quelle armée fouhaiteroit un tel général? Qui inviteroit ce convive à fa table? il ne trouveroit pas même ni une femme, ni un valet. On choifiroit plutôt, parmi la folle populace, quelqu'un qui, étant fou, fauroit commander ou obéir aux fous; quelqu'un qui fût du goût de fes femblables, c'eft-à-dire, de prefque tous les hommes, qui fût doux & honnête envers fa femme, agréable à fes amis, divertiffant dans un feftin, complaifant à ceux avec qui il vit; quelqu'un enfin, qui diroit: je fuis homme, & par con-

séquent obligé à tous les devoirs de l'humanité.

2. Les diverses sectes de philosophie, chez les anciens, pouvoient être considérées comme des espéces de religion. Il n'y en a jamais eu dont les principes fussent plus dignes de l'homme & plus propres à former des gens de bien, que celle des Stoïciens; & si je pouvois un moment cesser de penser que je suis chrétien, je ne pourrois m'empêcher de mettre la destruction de la secte de *Zénon* au nombre des malheurs du genre humain. Elle n'outroit que les choses dans lesquelles il y a de la grandeur, le mépris des plaisirs & de la douleur. Elle seule savoit faire les citoyens; elle seule faisoit les grands hommes; elle seule faisoit les grands empereurs. Faites pour un moment abstraction des vérités révélées; cherchez dans toute la nature, & vous n'y trouverez pas de plus grand objet que les *Antonins*; *Julien* même, *Julien*: (un suffrage ainsi arraché ne me rendra pas complice de son apostasie;) non, il n'y a point eu après lui de prince plus digne de gouverner les hommes.

Pendant que les Stoïciens regardoient comme une chose vaine, les richesses, les grandeurs humaines, la douleur, les chagrins, les plaisirs, ils n'étoient occupés qu'à travailler au bonheur des hommes, à exercer les devoirs de la société: il sembloit

qu'ils regardassent cet esprit sacré qu'ils croyoient être en eux-mêmes, comme une espéce de providence favorable qui veilloit sur le genre humain. Nés pour la société, ils croyoient tous que leur destin étoit de travailler pour elle, d'autant moins à charge que leurs récompenses étoient toutes dans eux-mêmes; qu'heureux par leur philosophie seule, il sembloit que le seul bonheur des autres pût augmenter le leur.

(*Esprit des loix.*)

SUBTILITÉ DE L'EAU.

1. Nous sommes assurés, par la facilité avec laquelle l'eau pénetre les pores des corps les plus denses, qu'elle doit être formée d'atomes très-déliés : si l'on remplit d'eau un vase d'or, d'argent, d'étain, ou de plomb, qu'on ferme le vase de maniere qu'elle ne puisse s'échapper par aucune ouverture, & qu'on frappe ce vase, ou qu'on le comprime avec une presse, l'eau qu'il renferme pénetre & s'écoule fort sensiblement à travers ses parois. Cependant il ne paroît pas que les particules de l'eau soient assez fines pour passer à travers le verre; toutes les expériences qu'on a faites pour s'en assurer, semblent en effet nous prouver qu'elles ne le pénetrent point. Mais on ne doit point conclure delà que les atomes de l'eau soient moins subtils que ceux des autres élémens passifs, du moins

que ceux de l'air ; car toutes les expériences, qui se font avec la machine du vuide, nous prouvent que l'air ne pénétre point non plus le verre. Il est plus difficile de décider si les atomes des autres élémens passifs, du moins ceux de l'huile & du sel, ne le pénétrent pas ; il y a des expériences qui semblent assurer qu'ils le pénétrent, & d'autres paroissent établir le contraire : la vertu médicinale de plusieurs eaux minérales dépend d'une substance si subtile & si volatile, qu'on ne peut la retenir dans aucun vase ; car quelqu'attention qu'on ait, lorsqu'on veut transporter ces eaux, de bien boucher les bouteilles, leur vertu s'affoiblit toujours considérablement : or, est-ce à travers le verre ou à travers les matieres dont on se sert pour boucher les bouteilles que s'échappe cette partie subtile dans laquelle consiste la vertu de ces eaux ? On a fait une expérience qui pourroit prouver que les substances les plus subtiles ne pénétrent pas le verre : on mit une perdrix dans un grand vase de verre qui fut bien bouché ; on plaça ce vase dans le coin d'une chambre, & on fit entrer un chien de chasse dans la chambre : ce chien ne fut point frappé de l'odeur de la perdrix ; d'où l'on reconnut que les parties subtiles qui transpiroient de cette perdrix étoient retenues par le verre. Mais ces parties sont peut-être composées de différens élémens ; or, si elles ne sont pas simples, l'expérience ne prouveroit pas que les atomes

des élémens, dont elles feroient compofées ; ne puffent pas traverfer le verre.

Si on fait attention à la facilité avec laquelle l'eau pénétre dans les pores des corps, & qu'on la compare avec la même propriété qu'ont les atomes de l'air, on aura lieu de foupçonner que les particules de l'eau font plus fubtiles que celles de l'air ; car l'eau traverfe beaucoup de corps qu'il femble que l'air ne peut pas pénétrer. Mais c'eft peut-être parce que l'eau humecte & relâche la texture de ces corps, qu'elle les pénétre plus facilement que ne fait l'air....

2. Les huiles fenfibles ne font prefque compofées que d'eau : ces huiles effentielles des mixtes, qui font fort inflammables, contiennent encore plus d'eau que les foufres, puifqu'une livre de ces huiles en fournit quinze onces. L'eau n'eft donc pas auffi oppofée qu'on le croit vulgairement à l'inflammabilité des corps ; mais il faut qu'elle entre dans la compofition de ces corps, qu'elle faffe partie de leur prope fubftance ; car l'eau liquide, qui mouille feulement les corps, ou qui fe trouve raffemblée en grande quantité dans leurs pores, les empêche de brûler ; parce que n'étant pas engagée & fixée avec les autres principes, elle ne peut acquérir le degré de chaleur qui eft néceffaire pour l'embrafement...

3. La chaleur diminue beaucoup l'adhérence des parties de l'eau ; pour le prouver,

on met ſur de l'eau froide une petite aiguille : la peſanteur de cette aiguille enfonce un peu la ſurface de l'eau, elle y forme un petit creux ſans la diviſer : l'aiguille reſte ſuſpendue & nage ſur l'eau ; mais, ſi l'eau eſt chaude, l'adhérence de ſes parties eſt trop foible pour ſoutenir l'aiguille ; cette aiguille eſt entraînée auſſi-tôt par ſa peſanteur au fond du vaſe. Mais il paroît que la chaleur ne détruit entiérement la liaiſon des parties de l'eau, que lorſqu'elle les diſperſe & les évapore ; car dans l'ébullition même il s'éleve des bulles qui prouvent que les parties de l'eau ont encore quelque liaiſon entr'elles.

Voyez CONGÉLATION, HUILES.

SUCCÈS.

1. Tout ce qui eſt extraordinaire paroît grand, ſi le ſuccès eſt heureux ; tout ce qui eſt grand paroît fou, ſi l'événement eſt contraire.

2. Quand Chriſtophe Colomb fut de retour en Europe, quelqu'un dit devant lui qu'il ne voyoit pas le merveilleux de cette entrepriſe. Colomb, ſans répondre, ſe fit apporter un œuf, & demanda ſi quelqu'un pourroit le faire tenir debout ſur ſa pointe. On lui en donna le défi à lui-même ; il caſſa la pointe de l'œuf & le fit tenir droit. Tous dirent qu'ils en auroient fait autant. Je n'en doute, pas dit-il ; mais aucun de vous ne

s'est avisé de le faire ; & c'est ainsi que j'ai découvert les Indes.

(*Introduction à l'histoire de l'Asie, de l'Afrique, &c.*)

3. Pradon fit deux tragédies, *Régulus* & *Antigone*. La premiere fut bien reçue, la seconde fut sifflée. C'est par allusion à ces deux piéces qu'un seigneur, ayant trouvé Pradon vétu d'un mauvais habit sous un beau manteau d'écarlate, dit : voilà le manteau de Régulus & le juste-au-corps d'Antigone.

(*Poésies du pere* DU CERCEAU)

SUCCESSION.

1. La succession à la couronne de France fut portée pendant toute la premiere race par les descendans de *Clovis*, mais sans droit d'aînesse ni distinction entre les *bâtards* & les *légitimes*, & avec partage. Childebert, en 585, se reconcilia sincérement avec son oncle *Gontran*, roi de Bourgogne, qui l'adopta en le montrant à son armée, & lui mettant sa lance à la main : c'étoit l'ancienne façon de désigner son successeur à la couronne. Sous la deuxieme race, elle fut de même possédée par les enfans de *Pepin* ; & comme il avoit dépouillé l'héritier *légitime*, ses descendans furent aussi dépossédés à leur tour. C'étoit toujours le plus fort qui l'emportoit.

Sous la troisieme race, le droit successif héréditaire s'est si bien établi, que les rois

ne font plus les maîtres de déranger l'ordre de la *succession*. La couronne appartient à leur aîné par une coutume établie ; coutume, dit Jérôme Bignon, plus forte que la loi même, cette loi ayant été gravée, non dans du *marbre* ou en du *cuivre*, mais dans le *cœur des François*. La maison régnante de France, qui a pour auteur *Robert le Fort*, duc d'Anjou, chef de cette troisiéme race, compte aujourd'hui, de l'aveu des meilleurs historiens, plus de mille soixante ans de la plus haute & de la plus ancienne illustration : noblesse qui n'a point d'égale dans aucune nation, ni dans aucun siécle.

2. Sous la seconde race de nos rois, on ne trouve aucun *bâtard* qui ait succédé au trône par droit de succession, à moins que ce n'ait été par la force & par l'usurpation, comme fit l'empereur *Arnould*. Aussi *Hugues Capet* ne fit que suivre la coutume établie, en ne donnant aucun partage à *Gauslin*, son fils naturel, qui fut abbé de Fleury & archevêque de *Bourges*.

3. Traitant de barbare & d'inhumaine la loi qui permettoit de dépouiller un enfant de ses biens, parce qu'en les acquérant son pere avoit négligé des formalites dont l'oubli ne formoit un droit que pour l'homme injuste.

(*Me*. RICCOBONI.)

4. Ce vieux Mérique qui avoit tant de vaisseaux, à qui son cousin, qui n'étoit pas moins riche ni moins vieux que lui, avoit

coutume de dire ce mot d'Homere : il faut que je t'enleve, ou que tu m'enleves. Car ils s'étoient donné par testament tout leur bien; & les devins, aussi bien que les oracles, assuroient tantôt l'un & tantôt l'autre qu'il survivroit à son compagnon. Ils sont tous deux morts en même temps, & leur succession est échue à des gens de qui les devins ni les oracles n'avoient point parlé.

Qui ne seroit au désespoir, ayant été si misérablement pris au piége que j'avois tendu moi-même, & laissant pour successeur un homme que je n'aimois point, au préjudice de mes héritiers légitimes? Je cajolois Hermolaüs pour avoir sa succession; & pour l'engager, je lui montrai mon testament, où je le faisois mon héritier, afin de l'obliger d'en faire autant: mais par malheur je suis mort le premier, quoiqu'il eût déjà un pied dans la terre, & il jouit maintenant de tout mon bien, ayant fait comme ces poissons qui dévorent la proie avec l'hameçon.

(*Lucien.*)

5. Ce fut sans doute un rare bonheur que la couronne de France échût à Henri IV, n'y ayant jamais eu de succession plus éloignée que celle-là peut-être, en aucun état héréditaire. Il y avoit dix à onze degrès de distance de Henri III à lui, &, quand il naquit, il y avoit neuf princes du sang avant lui. Le roi Henri II & ses cinq fils, le roi Antoine de Navarre, son pere, & deux fils
de

de cet Antoine, freres aînés de notre Henri. Tous ces princes moururent pour lui faire place à la succession.

6. C'est un malheur de la condition humaine que les législateurs soient obligés de faire des loix qui combattent les sentimens naturels même: telle fut la loi Voconienne. C'est que les législateurs statuent plus sur la société que sur le citoyen, & sur le citoyen que sur l'homme. La loi sacrifioit & le citoyen & l'homme, & ne pensoit qu'à la république. Un homme prioit son ami de remettre sa succession à sa fille: la loi méprisoit, dans le testateur, les sentimens de la nature; elle méprisoit, dans la fille, la piété filiale; elle n'avoit aucun égard pour celui qui étoit chargé de remettre l'hérédité qui se trouvoit dans de terribles circonstances. La remettoit-il; il étoit un mauvais citoyen: la gardoit-il; il étoit un mal-honnête homme. Il n'y avoit que les gens d'un bon naturel qui pensassent à éluder la loi; il n'y avoit que les honnêtes gens qu'on pût choisir pour l'éluder; car c'est toujours un triomphe à remporter sur l'avarice & les voluptés; & il n'y a que les honnêtes gens qui obtiennent ces sortes de triomphes. Peut-être même y auroit-il de la rigueur à les regarder en cela comme de mauvais citoyens. Il n'est pas impossible que le législateur eût obtenu une grande partie de son objet, lorsque la loi étoit

telle qu'elle ne forçoit que les honnêtes gens à l'éluder. *(Esprit des loix.)*

7. Guillaume, duc de Normandie, arrive à la cour d'Angleterre l'an 1052. Il étoit parent d'Edouard le confesseur, du côté d'Emme de Normandie, sa mere. Il avoit donné à ce prince un asyle dans sa cour contre les poursuites d'Harald I. Il fut reçu du roi Edouard avec tous les honneurs & les égards qu'il méritoit. Le roi d'Angleterre poussa même si loin sa reconnoissance, qu'il déclara au duc qu'il le choisissoit pour son héritier. Ce fait, comme Guillaume le certifia, servit de prétexte à la révolution qui soumit l'Angleterre aux Normands. Il est assez singulier qu'un prince, qui se privoit du plaisir d'avoir des enfans légitimes, par un scrupule bisarre, choisît un bâtard pour successeur.

8. La succession de Clèves & de Juliers est ouverte en 1609 ; & ce riche héritage est la source de nouveaux troubles en Allemagne, par le nombre & la puissance des princes qui se présentent pour la recueillir. Ce sont les princes de Brandebourg, de Neubourg, des Deux-Ponts, de Saxe, & l'archiduc Charles d'Autriche. Alors l'Empire se partage en deux ligues, sous le nom de *ligue catholique, & ligue évangélique.* Le parti protestant soutient Brandebourg & Neubourg. Le parti catholique se déclare pour la maison d'Autriche. Le premier implore le secours de

Henri IV, roi de France. Le second appelle au sien le pape Paul V & Philippe III, roi d'Espagne. Ainsi une querelle de pur intérêt devient une affaire de religion; &, comme l'a remarqué très-judicieusement un auteur illustre, on peut dire que cette guerre pour la succession de Clèves, plongea le poignard dans le sein de Henri IV, qui se préparoit à soutenir les protestans, lorsqu'il fut assassiné.

Voyez ROIS, HÉRITIERS, DROIT D'AINESSE, DROIT, TESTAMENS, MARIAGE.

SUICIDE.

1. La réconciliation d'Adam & d'Eve est pleine de tendresse dans Milton. Eve, aveuglée par son désespoir, propose à son mari de vivre dans le célibat, pour empêcher leur crime de pénétrer jusqu'à leur postérité; elle consent à se donner la mort, si le premier parti lui paroît impossible à exécuter. Ces sentimens excitent la compassion du lecteur; ils contiennent de plus une très-belle morale. La résolution de mourir pour finir notre misere, ne montre pas tant de fermeté que le dessein de la supporter & de se soumettre aux décrets de la providence; c'est pourquoi Milton attribue, avec grande délicatesse, cette pensée à Eve, & il la fait désapprouver à Adam. (*ADDISSON.*)

2. Les loix de l'évangile sont contraires à la liberté de se donner la mort; & la nouvelle Rome appelle désespoir, ce que l'an-

cienne appelloit grandeur de courage. Elle excommunie aujourd'hui ce qu'elle eût autrefois déïfié.

3. Une des caufes de cette coutume fi générale des Romains de fe donner la mort, étoit l'amour-propre. Le defir de notre confervation fe transforme en tant de manieres, & agit par des principes fi contraires, qu'il nous porte à facrifier notre être pour l'amour de notre être: & tel eft le cas que nous faifons de nous-mêmes, que nous confentons à ceffer de vivre par un inftinct naturel & obfcur qui fait que nous nous aimons plus que notre vie même.

4. Les plus fages du paganifme ne croyoient pas qu'il fût permis de fe donner la mort à foi-même.

On dit que Witolde, prince de Lithuanie, introduifit en cette nation, que le criminel, condamné à mort, eût lui-même de fa main à fe défaire; trouvant étrange qu'un tiers innocent de la faute fût chargé d'un homicide.

5. Saint Auguftin combat l'erreur des payens, qui croyoient permis, & même louable, de fe tuer pour éviter la douleur ou l'infamie; & montre combien la patience des martyres & des vierges chrétiennes eft audeffus du courage de Caton & de Lucrece, fi vantés par les Romains.

6. Nous ne voyons point dans les hiftoires que les Romains fe fiffent mourir fans fujet:

mais les Anglois se tuent sans qu'on puisse imaginer aucune raison qui les y détermine ; ils se tuent dans le sein même du bonheur. Cette action, chez les Romains, étoit l'effet de l'éducation ; elle tenoit à leurs manieres de penser & à leurs coutumes : chez les Anglois, elle est l'effet d'une maladie ; elle tient à l'état physique de la machine, & est indépendante de toute autre cause...... Il est clair que les loix civiles de quelques pays ont eu des raisons pour flétrir l'homicide de soi-même : mais en Angleterre on ne peut pas plus le punir qu'on ne punit les effets de la démence.

7. Un homme, dit *Platon*, qui a tué celui qui lui est étroitement lié, c'est-à-dire, lui-même, non par ordre du magistrat, ni pour éviter l'ignominie, mais par foiblesse, sera puni. La loi Romaine punissoit cette action, lorsqu'elle n'avoit pas été faite par foiblesse d'ame, par ennui de la vie, par impuissance de souffrir la douleur, mais par le désespoir de quelque crime. La loi Romaine absolvoit dans le cas où la Grecque condamnoit, & condamnoit dans le cas où l'autre absolvoit. La loi de *Platon* étoit formée sur les institutions Lacédémoniennes, où les ordres du magistrat étoient totalement absolus, où l'ignominie étoit le plus grand des malheurs, & la foiblesse le plus grand des crimes. La loi Romaine abandonnoit toutes ces belles idées : elle n'étoit qu'une loi fiscale.

Du temps de la république il n'y avoit point de loi à Rome qui punît ceux qui se tuoient eux-mêmes : cette action, chez les historiens, est toujours prise en bonne part, & l'on n'y voit jamais de punition contre ceux qui l'ont faite. Du temps des premiers empereurs, les grandes familles de Rome furent sans cesse exterminées par des jugemens. La coutume s'introduisit de prévenir la condamnation par une mort volontaire. On y trouvoit un grand avantage. On obtenoit l'honneur de la sépulture, & les testamens étoient exécutés; cela venoit de ce qu'il n'y avoit point de loi civile à Rome contre ceux qui se tuoient eux-mêmes. Mais, lorsque les empereurs devinrent aussi avares qu'ils avoient été cruels, ils ne laisserent plus à ceux dont ils vouloient se défaire, le moyen de conserver leurs biens, & ils déclarerent que ce seroit un crime de s'ôter la vie par les remords d'un autre crime. Ce que je dis du motif des empereurs est si vrai, qu'ils consentirent que les biens de ceux qui se seroient tués eux-mêmes ne fussent pas confisqués, lorsque le crime pour lequel ils s'étoient tués, n'assujettissoit point à la confiscation. (*Esprit des loix.*)

Voyez DETTES, DÉSESPOIR.

SUJETS.

1. Quand les vertus des sujets s'associent

à celles des souverains, la postérité a deux modèles à choisir.

2. Un prince doit agir avec ses sujets, avec candeur, avec franchise, avec confiance. Celui qui a tant d'inquiétudes, de soupçons & de craintes, est un acteur qui est embarrassé à jouer son rôle. Quand il voit qu'en général les loix sont dans leur force & qu'elles sont respectées, il peut se juger en sûreté. L'allure générale lui répond de celle de tous les particuliers. Qu'il n'ait aucune crainte, il ne sauroit croire combien on est porté à l'aimer. Eh! pourquoi ne l'aimeroit-on pas? il est la source de presque tout le bien qui se fait, & quasi toutes les punitions sont sur le compte des loix. Il ne se montre jamais au peuple qu'avec un visage serein : sa gloire même se communique à nous, & sa puissance nous soutient. Une preuve qu'on l'aime, c'est que l'on a de la confiance en lui ; & que, lorsqu'un ministre refuse, on s'imagine toujours que le prince auroit accordé : même dans les calamites publiques, on n'accuse point sa personne ; on se plaint de ce qu'il ignore ou de ce qu'il est obsédé par des gens corrompus. *Si le prince savoit*, dit le peuple. Ces paroles sont une espéce d'invocation & une preuve de la confiance qu'on a en lui.

(*Esprit des loix.*)

3. La reine Elisabeth dit au comte d'Essex qu'elle aimoit : comte, pour être long-

temps mon favori, souvenez-vous toujours que vous êtes mon sujet.

Voyez RESPECT, SERVICES.

SUPÉRIORITÉ.

1. C'est une autre question de savoir si la loi naturelle soumet les femmes aux hommes. Non, me disoit l'autre jour un philosophe très-galant, la nature n'a jamais dicté une telle loi; l'empire que nous avons sur elles, est une véritable tyrannie; elles ne nous l'ont laissé prendre que parce qu'elles ont plus de douceur que nous, & par conséquent plus d'humanité & de raison; ces avantages qui devoient, sans doute, leur donner la supériorité, si nous avions été raisonnables, la leur ont fait perdre, parce que nous ne le sommes pas. (*MONTESQUIEU.*)

2. Quant à ceux qui, pour trouver des prodiges, croient qu'il faut les chercher dans les anciens, ils pourront voir, avec surprise, que si nous ne les avons pas surpassés, nous les avons du moins égalés à bien des égards. En comparant les actions des hommes en différens temps, nous trouverons qu'elles ont été à-peu-près les mêmes; & que la supériorité d'une nation sur l'autre a toujours été l'effet de la discipline, de l'habilité & de l'harmonie entre les chefs.

3. En politique, la vertu de modération n'est qu'un nom. Les souverains veulent toujours tout ce qu'ils peuvent; il n'y a point

d'exemple ſur la terre, qu'un état, ayant pu acquérir la ſupériorité ſur un autre, ne l'ait fait.

4. Thémiſtocle eut preſque tout l'honneur de la victoire de Salamine, la plus ſignalée que les Grecs aient jamais remportée contre les Perſes. La vérité força ceux qui étoient les plus jaloux de ſa gloire à lui rendre ce témoignage. C'étoit une coutume dans la Grece, qu'après un combat les capitaines déclaraſſent ceux qui s'y étoient le plus diſtingués, en marquant ſur un billet le nom de celui qui avoit mérité le premier prix, & le nom de celui qui avoit mérité le ſecond. Ici, par un jugement qui marque la bonne opinion qu'il eſt naturel d'avoir de ſoi-même, chacun s'adjugea le premier rang, & accorda le ſecond à Thémiſtocle : ce qui étoit le mettre réellement au-deſſus de tous les autres.

5. Le chevalier Temple s'entretenant un jour en particulier avec Charles II, roi d'Angleterre, la converſation tomba ſur les moyens de maintenir l'autorité du roi contre les entrepriſes du parlement. Le chevalier, pour toute réponſe, lui dit ces paroles qu'il diſoit tenir de Gourville, le plus habile François qu'il eût jamais vu, & le ſeul étranger qui connût bien l'Angleterre : « un roi » d'Angleterre qui veut être l'homme de ſon » peuple, eſt le plus grand roi du monde ; » mais s'il veut être davantage, pardieu ! il

» n'eſt plus rien ». Le roi, frappé de ce diſcours, prit la main du chevalier & lui dit : « je veux donc être l'homme de mon peuple ».

Voyez Egalité.

SUPERSTITION.

1. Quelle plus grande ſimplicité que de manger toutes les nuits un verſet de l'alcoran écrit ſur un morceau de ſatin de la Chine? D'où cet Eunuque, ton collegue, peut-il avoir appris une pareille ſuperſtition?

(*Eſpion Turc.*)

2. Il y a apparence, dit Strabon, que les femmes, qui naturellement craignent tout ce qui eſt extraordinaire, ont été les premieres qui aient mis les comètes en réputation. *Superſtitionis auctores ſunt mulieres.*

3. Par un de ces préjugés ridicules que la ſeule ſuperſtition peut faire ſubſiſter, les Mahométans ſont privés de cet animal utile; (le cochon) on leur a dit qu'il étoit immonde; ils n'oſent donc ni le toucher, ni s'en nourrir. Les Chinois, au contraire, ont beaucoup de goût pour la chair de cochon; ils en élevent de nombreux troupeaux; c'eſt leur nourriture la plus ordinaire, & c'eſt ce qui les a empêchés, dit-on, de recevoir la loi de Mahomet. (*M.* de Buffon.)

4. La ſuperſtition rend un homme fou, & le pyrrhoniſme ſuffit pour en faire un furieux:

croire tout, eſt au-deſſus de la raiſon; ne croire rien eſt au-deſſous.

5. On demandoit à Fabius Maximus au ſac de Tarente, ſi l'on emporteroit les ſtatues des temples; il répondit: laiſſons aux Tarentins leurs dieux irrités.

6. Un hiſtorien de Provence rapporte un fait qui nous peint très-bien ce que peut produire, ſur des eſprits foibles, cette idée de venger la divinité. Un Juif, accuſé d'avoir blaſphémé contre la ſainte vierge, fut condamné à être écorché. Des chevaliers maſqués, le couteau à la main, monterent ſur l'échaffaud & en chaſſerent l'exécuteur, pour venger eux-mêmes l'honneur de la ſainte vierge... Je ne veux point prévenir les réflexions du lecteur. (*Eſprit des loix.*)

7. Chez les peuples barbares, les prêtres ont ordinairement du pouvoir, parce qu'ils ont & l'autorité qu'ils doivent tenir de la religion, & la puiſſance que chez des peuples pareils donne la ſuperſtition. Auſſi voyons-nous dans *Tacite*, que les prêtres étoient trop accrédités chez les Germains, qu'ils mettoient la police dans l'aſſemblée du peuple. Il n'étoit permis qu'à eux de châtier, de lier, de frapper: ce qu'ils faiſoient, non pas par un ordre du prince, ni pour infliger une peine; mais comme par une inſpiration de la divinité, toujours préſente à ceux qui font la guerre.

Il ne faut pas être étonné ſi, dès le com-

mencement de la premiere race, on voit les évêques arbîtres des jugemens, si on les voit paroître dans les assemblées de la nation, s'ils influent si fort dans les résolutions des rois, & si on leur donne tant de biens.

8. Les préjugés de la superstition sont supérieurs à tous les autres préjugés, & ses raisons à toutes les autres raisons. Les sauvages *Natchès* adorent le soleil ; &, si leur chef n'avoit pas imaginé qu'il étoit le frere du soleil, ils n'auroient trouvé en lui qu'un misérable comme eux.

9. Auprès de Ganjam, ville tributaire du Mogol, quelques pêcheurs trouverent après un ouragan, une poutre que la mer avoit jettée sur la plage. Elle étoit d'un bois particulier que personne ne connoissoit. On la destina à un ouvrage public. Au premier coup de hache qu'on donna à cette poutre, il en sortit un ruisseau de sang. Le charpentier interdit, crie bientôt au prodige ; le peuple y accourt & le proclame sans examen ; les Brames, aussi intéressés que superstitieux, ne manquent pas de publier que c'est un Dieu qui veut être adoré dans le pays. Voilà bien des cris, de la rumeur, & personne ne doute du miracle. La poutre étoit d'un bois rouge, qui apparemment avoit été coupé dans sa séve ; les vers l'avoient creusée, l'eau avoit pénétré par-tout & rempli les vuides; elle s'étoit teinte de la couleur du bois. On entame la poutre, une eau rouge en dé-

coule ; on la transforme en ſang, le bois en Dieu ; c'eſt pour les prêtres une heureuſe aubaine, pour le vulgaire un prodige.

(*Mém. géog. phyſi. & hiſtor.*)

10. On ne voit point de ſtatues mutilées dans l'Inde : elles paſſent dans l'eſprit des peuples pour monſtrueuſes ; &, lorſqu'ils voient des images qui n'ont que le buſte, ils reprochent aux chrétiens leur cruauté de mutiler ainſi des ſaints qu'ils réverent.

Voyez ESCLAVES, SONGES, MINES D'OR, BOUSSOLE.

TABAC.

1. UN homme à la mode donne vogue à ſon tabac ; les femmes n'en peuvent ſouffrir d'autre.

Il ſent la terre, il eſt donc bon ; pour moi, j'aime mieux celui qui ſent les vieux livres.

2. Un auteur a fait l'éloge du tabac ; ce qui contribuera beaucoup, ſans doute, à en augmenter la ferme & le débit. Il a fait deux poëmes ſur cette matiere diſgraciée ; & il a trouvé l'art d'y mettre tant d'agrémens & d'en relever ſi bien les vertus, que l'on verra déſormais cette plante parmi les fleurs du parnaſſe.

3. Le tabac produit des ſommes immenſes à l'Angleterre ; & le chevalier Raghliff, qui en fit préſent à ſa patrie ſous le regne de Jacques I, fut condamné à mort par le parlement. On ne devineroit pas quel fut l'un des

chefs d'accuſation qui contribua le plus à la perte de ce malheureux Anglois : ce fut d'avoir introduit le tabac en Angleterre.

Voyez PROPRETÉ.

TABLEAUX,

1. *Zeuxis* gagna des richeſſes immenſes. Quand il ſe vit riche, il ne voulut plus vendre ſes ouvrages, il les donnoit, & il diſoit ſans façon, qu'il n'y pouvoit mettre un prix égal à ce qu'ils valoient. Avant cela, il en faiſoit payer la vue, on n'étoit admis à voir ſon *Hélene* qu'argent comptant; de-là vint que les railleurs appellerent ce portrait Hélene la courtiſanne.

Il eſt fort apparent que les tableaux qu'il donnoit, après être devenu fort riche, n'étoient pas meilleurs que ceux qu'il avoit vendus; car ce n'eſt pas la coutume de travailler davantage ce qu'on veut donner pour rien, que ce qu'on veut vendre bien cherement. A propos de quoi je me ſouviens qu'on dit, que les ſermons d'un abbé ſont beaucoup meilleurs, pendant qu'il aſpire à l'épiſcopat, qu'après qu'il y eſt parvenu. (BAYLE.)

2. Je ne puis vous rendre la ſenſation de plaiſir vive & générale que fait ſur-tout le tableau de *M. Greuſe*, repréſentant un mariage dans l'inſtant où le pere de l'accordée remet la dot à ſon gendre. On s'y porte en foule, on ſe preſſe, on s'écraſe; & ce n'eſt pas ſans peine qu'on perce le rempart des badauds

qui empêchent qu'on ne le voye bien, & qui le voient très-mal eux-mêmes, en le regardant de trop près. (*M. FRERON.*)

3. Le Camoëns, dans son poëme de la Lusiade, présente plus d'images que de tableaux; c'est-à-dire, plus de descriptions que d'actions intéressantes.

Le tableau, pour parler exactement, est la représentation du moment d'une action. Ce mot a des acceptions différentes que tout le monde peut sentir. L'image, au contraire, n'a souvent point assez de corps pour être peinte dans les différens momens qu'elle présente. Ce mot est souvent employé sans beaucoup de précision, de même que celui de tableau. Ainsi, le tableau ne peint qu'un instant, & l'image plusieurs instans successifs. Le tableau tient au génie, & l'image tient à l'esprit.

Voyez COPIE, CHOIX, NÉGLIGENCES.

THÉORIE.

Ceux qui ont reconnu la nécessité de la théorie & de l'expérience dans un praticien, ont cru qu'un médecin sans théorie, & qu'un médecin sans expérience, étoient deux médecins également imparfaits; ils n'ont pas remarqué, que la vraie expérience nécessaire à un médecin est renfermée dans la théorie; que cette expérience, n'est pas l'expérience particuliere d'un praticien; que c'est l'expérience des médecins de tous les siécles; que par conséquent elle ne peut s'acquérir que

par l'étude; que dès-là, cette expérience eſt elle-même une théorie; mais une théorie imparfaite & infidèle, tant qu'elle n'eſt pas réduite en dogmes & en préceptes par le concours des découvertes phyſiques, chymiques & anatomiques : ils ont réduit, au contraire, l'expérience à l'empyriſme particulier de chaque praticien ; c'eſt-à-dire, à quelques connoiſſances inſuffiſantes, obſcures, équivoques, ſéduiſantes, dangereuſes, qu'il peut acquérir par un long exercice de la médecine.

Ils n'ont pas eu des idées plus juſtes ſur la théorie ; ils la regardent comme une ſcience purement ſpéculative, vague, abſtraite, ſemblable à une lumiere qui éclaire un voyageur & qui lui fait appercevoir un grand nombre d'objets qu'il ne connoît pas, & dont elle ne l'inſtruit point : d'où ils concluent qu'il faut un long exercice pour acquérir une connoiſſance exacte de tous les différens cas qui ſe préſentent dans la pratique, & pour s'aſſurer par ſa propre expérience des méthodes particulieres qui réuſſiſſent le mieux dans tous ces différens cas. Il ſemble qu'ils n'aient pas apperçu que tout ce qu'un praticien doit ſavoir, eſt renfermé dans l'intérieur des objets ; qu'il ne peut y pénétrer que par la théorie ; que c'eſt par elle qu'il peut y découvrir clairement & exactement les indications qu'on doit remplir ; qu'il ne peut ſe former aucune idée juſte des effets qui paroiſſent au-dehors, s'il n'eſt pas inſtruit

par

par la théorie même des causes cachées qui les produisent ; qu'il ne peut acquérir ces connoissances par l'exercice ; que cependant c'est uniquement sur ces mêmes connoissances que l'on doit toujours régler sa conduite dans le traitement des maladies.

Ce sont ces idées confuses qu'on s'est formées de l'expérience & de la théorie, qui ont fait naître tant de faux raisonnemens sur l'usage de l'une & de l'autre dans la médecine, & qui ont fait croire que l'expérience particuliere d'un médecin regle & fixe l'usage de sa théorie ; que sa théorie éclaire seulement la voie qui le conduit à l'expérience ; que c'est par cette expérience qu'on acquiert les connoissances sûres & exactes qui forment un habile praticien. On n'a pas même compris que la vraie expérience est l'expérience générale qui résulte des découvertes physiques, chymiques, anatomiques, & des observations particulieres des médecins de tous les temps & de tous les pays ; que cette expérience est renfermée dans la théorie, & que par conséquent l'expérience approfondie & la théorie expérimentale, ou la vraie théorie, ne sont pas deux choses différentes. Ce n'est donc pas par l'exercice de la médecine qu'on peut acquérir cette théorie ou cette expérience lumineuse qui peut former les vrais médecins.

On me dira, peut-être, qu'un grand exercice de la médecine procure du moins aux

médecins une habitude qui les rend plus expéditifs dans la pratique. Mais ne doit-on pas comprendre que cette facilité ne les rend que plus redoutables, lorſqu'ils ne ſont pas ſuffiſamment inſtruits; & ne doit-on pas s'appercevoir auſſi que la vraie habitude qu'on peut deſirer dans un médecin, eſt la ſcience même qui lui eſt devenue familiere par l'étude; puiſque ce n'eſt que par le ſavoir qu'il peut ſe conduire facilement & ſûrement dans la pratique. Il eſt vrai que moins un praticien ſe livre à la routine, & que plus il eſt inſtruit, plus il connoît toutes les mépriſes dans leſquelles on peut tomber; plus auſſi il héſite; plus il réfléchit, plus il délibere, parce qu'il apperçoit les difficultés : mais c'eſt toujours pour la ſûreté des malades qu'il eſt ſi attentif & ſi circonſpect dans ſes jugemens : ce ſont les connoiſſances mêmes, & non le défaut d'expérience ou d'habitude, qui retiennent un médecin prudent, & qui l'obligent dans les cas douteux à démêler, à examiner, à balancer avant que de ſe décider.

Si le public voyoit de près les médecins, lorſqu'ils ſont eux-mêmes attaqués de quelque maladie inquiétante, il ne retrouveroit plus en eux cet air de fermeté, ce ton déciſif & impoſant, ſi ordinaire à ceux qui traitent les malades par habitude & par routine; & il comprendroit alors combien cette aſſurance, & cette précipitation dans les déciſions, ſont déplacées dans l'exercice d'un art ſi difficile &

si dangereux. Ce n'est donc pas par l'habitude, qui peut s'acquérir dans l'exercice, qu'on devient habile dans la pratique de la médecine, puisqu'on ne peut-être habile dans l'exercice de cet art, qu'autant qu'on a les lumieres nécessaires pour déterminer la nature de la maladie, pour s'assurer de sa cause, pour en prévoir les effets, pour démêler les complications, pour appercevoir les dérangemens intérieurs des solides, pour reconnoître le vice des liquides, pour découvrir la source des accidens, pour saisir les vraies indications, & les distinguer des apparences qui peuvent jetter dans des méprises & dans des fautes très-graves. Ce n'est donc que par une science sûre, profonde & lumineuse qu'on peut saisir, pénétrer & discerner tous ces objets renfermés dans l'intérieur des corps, & inaccessibles à l'empyrisme.

(*M.* QUESNAY, *Essai physique*, *&c.*)

TALENS.

1. Les hommes comptent presque pour rien les vertus du cœur, & idolâtrent les talens du corps & de l'esprit. Celui qui dit froidement de soi, & sans croire blesser la modestie, qu'il est bon, qu'il est constant, fidèle, sincere, équitable, reconnoissant, n'ose dire qu'il est vif, qu'il a les dents belles & la peau douce: cela est trop fort.

(LA BRUYERE. Voyez *Esprit.*)

On se persuade, quand on est riche, que les talens s'achetent comme une étoffe.

(*Me de Tencin.*)

Il y a plus de talens pour le mal que pour le bien. (*Me de Maintenon.*)

Mon pere étoit né pour penser plus raisonnablement : il ne lui manquoit, pour avoir de l'esprit & du mérite, que la nécessité d'en faire usage ; mais on ne sent gueres cette nécessité, quand on jouit d'une grande fortune, qu'on n'a pas eu la peine d'acquérir. Les talens & les pensées saines sont presque toujours le fruit du besoin ou du malheur.

(*Me de Tencin.*)

Il arrive quelquefois que des talens médiocres, de foibles connoissances, que l'on ne compteroit pour rien dans des personnes obligées par leur état à en avoir du moins de cette espéce, brillent beaucoup dans ceux que leur état n'y oblige pas ; ces talens, ces connoissances font fortune par n'être pas à leur place ordinaire : mais le pere Sébastien n'en a pas été plus estimé comme méchanicien ou comme ingénieur, parce qu'il étoit religieux ; quand il ne l'eût pas été, sa réputation n'y auroit rien perdu. Son mérite personnel en a même paru davantage.

(*Fontenelle.*)

Vos commencemens sont douteux ; on sait pourtant que dans votre très-grande jeunesse, passionnée pour les talens & persuadée que le meilleur moyen pour en ac-

quérir & les perfectionner, est d'intéresser vivement à nous ceux qui les possedent, vous ne dédaignâtes pas vos maîtres, & que c'est ce qui fait que vous chantez avec tant de goût, & que vous dansez avec tant de graces.
(*M. Crébillon.*)

Chez nous le soldat est brave, & l'homme de robe est savant: nous n'allons pas plus loin. Chez les romains, l'homme de robe étoit brave, & le soldat étoit savant: un romain étoit tout ensemble & le soldat & l'homme de robe. (*La Bruyere.*)

Voyez Dons, Génie.

TEINT.

1. La fraîcheur de son teint qu'on ne compareroit à une rose que pour flatter cette belle fleur.

2. On demandoit à une dame quel étoit le plus beau teint; elle répondit: celui de la pudeur. *Voyez* Couleur.

TÉMOIGNAGES.

1. La difficulté de se fier aux témoignages des autres, c'est lorsque leurs témoignages, ou se contredisent, ou sont contredits, soit par des témoignages opposés, soit par l'expérience, soit par le cours ordinaire de la nature. Dans ces sortes de cas, la diligence, l'attention, & l'exactitude sont absolument nécessaires, soit pour former un jugement droit, soit afin de proportionner son consentement aux preuves & aux vraisemblances

qui établissent le fait en question. Et, comme pour juger de la validité de ces preuves, de ces vraisemblances, il faut faire un grand nombre de réflexions sur les observations opposées, les circonstances, les rapports, les desseins, les négligences, &c. de ceux qui rapportent quelque fait, on voit qu'il est impossible de régler les degrés de consentement pour des faits de cette nature. Tout ce qu'on peut ici dire de certain & de général, c'est que les preuves d'un fait, selon qu'elles paroissent, après un mûr examen, l'établir plus ou moins, doivent produire dans l'esprit ces différens degrés d'assentiment que nous appellons, *croyance*, *conjecture*, *doute*, *incertitude*, *défiance de connoître*.

Il y a sur cette maxime une regle généralement approuvée ; c'est qu'un témoignage s'affoiblit à mesure qu'il s'éloigne de sa source ; car les preuves d'un fait connu par tradition ne peuvent que perdre de leur force à chaque degré d'éloignement. Il est pourtant des personnes qui établissent des regles tout opposées. Chez eux, les opinions acquierent de nouvelles forces à mesure qu'elles vieillissent. Par-là, des propositions évidemment fausses dans leur premiere origine, ou tout au moins douteuses, viennent à être adoptées comme des vérités authentiques. Par-là un fait qui est incertain dans la bouche de ses premiers auditeurs, devient vénérable en vieillissant ; & ainsi il est cité pour incontestable.

Un fait avancé par un ſeul témoin doit ſe ſoutenir ou ſe détruire, ſelon qu'il y a de force ou de foibleſſe dans ce témoignage. Que cent auteurs divers le citent dans la ſuite, tant s'en faut qu'ils y donnent de la force, qu'au contraire ils l'affoibliſſent ; car il eſt certain que les paſſions, l'inadvertence & l'intérêt même, une fauſſe interprétation du ſens de l'auteur & mille biſarreries par où l'eſprit eſt ſouvent déterminé, peuvent porter un homme à citer à faux les ſentimens d'un autre.

2. Dans le temps de l'ancienne diſcipline des Romains, un général ne pouvoit prétendre au triomphe ſans avoir étendu les bornes de l'empire & tué au moins cinq mille ennemis dans une bataille. On étoit ſi exact là-deſſus qu'on faiſoit un crime aux généraux de donner un faux mémoire du nombre des morts. En entrant dans la ville, ils juroient devant les queſteurs que les relations qu'ils avoient envoyées au ſénat étoient véritables. Mais ces loix furent bientôt négligées.

3. Les loix qui font périr un homme ſur la dépoſition d'un ſeul témoin, ſont fatales à la liberté. La raiſon en exige deux ; parce qu'un témoin qui affirme, & un accuſé qui nie, font un partage ; & il faut un tiers pour le vuider. Les Grecs & les Romains exigeoient une voix de plus pour condamner. Nos loix françoiſes en demandent deux. Les Grecs prétendoient

que leur uſage avoit été établi par les dieux ; mais c'eſt le nôtre. (*Eſprit des Loix.*)

4. Quiconque a rendu un faux témoignage, par enthouſiaſme ou par crainte, le ſoutient d'ordinaire & ment, de peur de paſſer pour un menteur. C'eſt en vain, dit M. de Ramſey, que la loi veut que deux témoins faſſent pendre un accuſé. Si M. l'archevêque de Cantorbéry & M. le chancelier dépoſoient qu'ils m'ont vu aſſaſſiner mon pere & ma mere, & les manger tout entiers en un quart-d'heure, il faudroit enfermer à l'hôpital des fous M. l'archevêque & M. le chancelier, plutôt que de me brûler ſur leur beau témoignage. Mettez, d'un côté, une choſe abſurde & impoſſible, & de l'autre mille témoins & mille raiſonnemens, l'impoſſibilité doit démentir les témoignages & les raiſonnemens.

Voyez RAPPORTS.

TEMPÉRAMENT.

1. Quand le tempérament eſt monté à un certain dégré, c'eſt un cheval fougueux qui emporte ſon cavalier à travers champ ; & bien des femmes ſont à califourchon ſur cet animal-là. C'eſt peut-être par cette raiſon, dit Selim, que la ducheſſe Ménéga appelle le chevalier Kaidor ſon grand écuyer.

2. Sachez que Mélite avoit les deux tempéramens ; celui de la tête le plus commun à

Paris, & celui des ſens le plus conſidérable préſent de la nature. (*Les trois Voluptés.*)

3. D'où pouvoit venir qu'une ame ſi mal tournée rendoit juſtice à Germanicus, aimoit Germanicus ? Il faut reconnoître en cela l'empire biſarre du tempérament : les vices n'ont pas entr'eux la liaiſon qu'on s'imagine, & il y a telle vertu qui ſe conſerve mieux dans un cœur avec pluſieurs vices éclatans, qu'avec des défauts médiocres.

(*BAYLE.*)

Il n'eſt paſſion plus preſſante que celle-ci, à laquelle nous voulons que les femmes réſiſtent ſeules, non-ſeulement comme à un vice, mais comme à l'abomination & exécration, plus qu'à l'irréligion & au parricide ; & nous nous y rendons cependant ſans coulpe & reproche.

Ceux mêmes d'entre nous, qui ont eſſayé d'en venir à bout, ont aſſez avoué quelle difficulté, ou plutôt impoſſibilité il y avoit, uſant de remedes matériels, à matter, affoiblir & refroidir le corps.

Nous, au contraire, les voulons ſaines, vigoureuſes, en embonpoint, bien nourries & chaſtes enſemble ; c'eſt-à-dire, & chaudes & froides : car le mariage, que nous diſons avoir charge de les empêcher de brûler, leur apporte peu de rafraîchiſſement, ſelon nos mœurs. Si elles en prennent un à qui la vigueur de l'âge bout encore, il ſera gloire de l'épandre ailleurs.

4. Quand j'ois des femmes se vanter d'avoir leur volonté si vierge & si froide, je me moque d'elles. Elles se reculent trop arriere. Si c'est une vieille édentée, & décrépite, ou une jeune seche & poulmonique; s'il n'est du tout croyable, au moins elles ont apparence de le dire. Mais celles qui se meuvent & qui respirent encore, elles en empirent leur marché, d'autant que les excuses inconsidérées servent d'accusation.

Il est vrai, doivent-elles dire; mais je ne suis prête à me rendre. (*MONTAIGNE.*)

5. C'est une chose remarquable, & qui fait bien voir l'empire du tempérament, que tant de vestales aient succombé à l'incontinence, malgré le supplice affreux & l'infamie prodigieuse à quoi elles s'exposoient, & malgré la punition actuelle de leurs compagnes.

6. Ces femmes si tendres! si tendres! à qui il faut toujours tant d'amour! tant d'amour! que, sans forcer nature, il est presqu'impossible de les satisfaire.

(*Lettr. de la Duchesse de... au Duc de...*)

7. Les demoiselles ou les singes femelles de condition, ont du tempérament, comme les bourgeoises de la rue saint-Denis. La nature tient aux couleurs des seize quartiers, comme à la poussiere de la roture: à treize ans, le cœur d'une fille est agité par les plaisirs. Les fameux maîtres d'école, nature, jeunesse, & santé, dit Montaigne, les instruisent de bonne heure. (*Nouvel Arétin.*)

8. Une femme galante disoit à un ivrogne: croiriez-vous, Monsieur, que, depuis dix ans que je suis veuve, il ne m'a pas pris la moindre petite démangaison de mariage?.. Croyez-vous, Madame, que depuis que je bois, je n'ai jamais eu soif?

9. Une femme qui s'est une fois livrée à la fougue de son tempérament, ose tout pour le satisfaire. *Jeanne*, premiere reine de Naples, se procura quatre maris; elle vécut trois ans avec le premier, & le fit étrangler le trouvant trop jeune. Le second qu'elle aima fort, même avant d'être sa femme, mourut exténué de ses services. Elle fit trancher la tête au troisieme, qu'elle accusoit d'avoir une maitresse. Le dernier étoit un Allemand robuste, dont elle paroissoit assez contente; mais il perdit une bataille, on la fit prisonniere, & finit par être étranglée à son tour. Elle avoit alors cinquante-huit ans, âge, où, selon toutes les apparences, elle eût été obligée, si elle eût vécu, de tuer des maris plus que jamais.

Voyez EXCÉS, SÉRAILS, VEUVAGE, CARACTERE, DÉVOTS.

TEMPESTES.

1. O l'effroyable, ô l'épouventable journée! Nous n'en vîmes jamais de pareille. Pour nous autres gens à bréviaire, ce n'est pas merveille: mais les marins, les pilotes tiennent le même discours. Il y a quatorze ans que je vais sur mer, je n'ai point encore vû

cela ; & moi il y en a vingt-deux, & je ne me suis point encore trouvé à telle fête. Le tonnerre, la pluie, les éclairs, la nuit en plein jour, la mer à mi-mât. Un vent furieux qui, par bonheur, nous mène à la route ; & nous portons nos deux basses voiles. Des coups de mer qui couvrent la dunette, & qui choquent le vaisseau comme les béliers d'Agamemnon choquoient les murailles de Troye : tout le vaisseau craque dans ses membres, & tremble, & nous fait trembler : il en vient de venir un si furieux, que nous nous sommes tous regardés : ô la bonne chose que la bonne conscience ! Nous n'avons point trop peur. Je compare moi à moi-même, moi allant en Angleterre, à moi allant à Siam. Vous savez si nous courûmes fortune dans un bon Yach, & vent à souhait ; j'eus pourtant grand'peur, & plus de quatre fois je me répentis. Mais ici, où la mer a un autre minois, où les gens du métier s'écrient : *cela ne vaut rien*, *il n'en faudroit pas beaucoup comme celui-là* ; je suis tranquille : d'où vient cela ? je ne joue plus.

2. La réflexion morale a peut-être été un peu longue : mais en vérité la mer en colere est un prédicateur pathétique ; & le pere Bourdaloue se tairoit devant elle.

(*Abbé* DE CHOISY.)

3. La mer rejette sur les rivages une infinité de choses qu'elle apporte de loin, & qu'on ne trouve jamais qu'après les grandes tempêtes, comme de l'ambre gris sur les

côtes occidentales de l'Irlande, de l'ambre jaune sur celles de Poméranie, des cocos sur les côtes des Indes, des pierres ponces & d'autres pierres singulieres....

Ce malheureux canton * inondé d'une façon singuliere, justifie ce que les anciens & les modernes rapportent des tempêtes de sable excitées en Afrique, qui ont fait périr des villes & même des armées.

(*M. de Buffon.*)

4. Guillaume II, roi d'Angleterre, s'embarque pour secourir la ville du Mans, assiégée par le comte de la Fleche. Il est surpris par la tempête. Le pilote effrayé représente au roi le péril évident qu'il court, & la nécessité de rentrer dans le port, pour éviter le naufrage. Guillaume rit de sa frayeur, & pour le rassurer, lui dit en le raillant: « va, » tu n'as jamais ouï dire qu'aucun roi se soit » noyé ». A force de travail, on gagne la côte, & la descente se fait heureusement.

5. Bonace traîtreuse nous invitoit à molle oisiveté, & oisiveté nous invitoit à boire: or, à boisson vineuse mélons saucisses & jambons. Oh! que feriez mieux, nous cria le pilote, au lieu d'icelles salines, manger viandes douces, pour ce qu'incontinent ne boirez peut-être que trop salé. Et de fait, le beau & clair jour qui luisoit, perdant peu-à-peu sa transparence lumineuse, devint d'abord

* S. Pol-de-Léon, en Bretagne.

comme entre chien & loup, puis brun obſcur, puis preſque noir, puis ſi noir, ſi noir, que fumes ſaiſis de male-peur ; car autre lumiere n'éclaire plus nos faces blêmes & effrayées, que lueurs d'éclairs fulminans, avec millions de tonnerres, cla, cla, cla. Miſéricorde, diſoit Panurge, détournez l'orage, ſonnez les cloches ; mais cloches ne ſonnerent, car en pleine mer, cloches n'y avoit pour lors : voilà tout en feu, voilà tout en eau, bouraſques de vents, ſifflemens horribles ; cela fait trois élémens, dont de chacun trop avions ; n'y avoit que terre qui nous manquoit: vagues montoient aux nues, & d'icelles nues ſe précipitoient comme torrens, montagnes d'eau, deſquelles auçunes tombant ſur Panurge, qui de frayeur extravaguoit, diſoit : ho! ho ! ho ! quelle pluie eſt ceci ! vit-on jamais pleuvoir vagues toutes brandies ? Hélas ! bé, bé, bon, bon, je nage ; ah ! maudit cordonnier, mes ſouliers prennent l'eau par le collet de mon pourpoint. Holà, holà, je n'ai plus ſoif. Te tairas-tu, crioit frere Jean ; & viens plutôt nous aider à manœuvrer. Où ſont nos boulingues? notre trinquet eſt à vau-l'eau. Amis ! à ces rambades; enfans ! n'abandonnons le tirados. A moi ! à moi ! par ici, par là-haut, par là-bas. Viens donc, Panurge, viens, ventre de ſol, viens donc. Hé ! ne jurons point, diſoit piteuſement Panurge; ne jurons aujourd'hui, mais demain tant que tu voudras:

ha, ha, ho, ho, je nage; boubi, boubou, sommes-nous au fond? ah! je me meurs. Au lieu de moribonder, crioit frere Jean, mets la main à l'estaransol; gare la pone, haut amure, amure bas. Peste soit du pleurard, qui nous est nuisible au lieu de nous aider. Mettez-moi donc à terre, disoit Panurge, afin que puissiez à l'aise manœuvrer tout votre saoul. Or, icelle tempête commença à prendre fin: terre, terre! cria le pilote: & jugez bien quelle jubilation! à quoi prit la plus forte part le craintif Panurge, qui descendant le premier sur l'arêne, disoit: ô trois & quatre fois heureux jardinier qui plante choux! car au moins a-t-il un pied sur terre, & l'autre n'en est éloigné que d'un fer de bêche. (*Rabelais.*)

6. La mer commence à etre fort creuse; c'est-à-dire, qu'on se voit quelquefois dans une vallée entre deux montagnes blanchissantes d'écume: mais quand, un moment après, on se retrouve sur la montagne, tout l'horizon humilié, on se tient en paix: *mirabiles elationes maris.* (*Abbé de Choisy.*)

TEMPS.

1. La main adoucissante du temps affoiblit toutes les passions.

2. Le grand Mage proposa d'abord cette question: quelle est de toutes les choses du monde la plus longue & la plus courte; la plus prompte & la plus lente; la plus divisi-

ble & la plus étendue ; la plus négligée & la plus regrettée, sans qui rien ne se peut faire, qui dévore tout ce qui est petit, & qui vivifie tout ce qui est grand. C'étoit à Stobad à parler. Il répondit qu'un homme comme lui n'entendoit rien aux énigmes, & qu'il lui suffisoit d'avoir vaincu à grands coups de lance. Les uns dirent que le mot de l'énigme étoit la fortune ; d'autres la terre, d'autres la lumiere. Zadig dit que c'étoit le temps : rien n'est plus long, ajoûta-t-il, puisqu'il est la mesure de l'éternité ; rien n'est plus court, puisqu'il manque à tous nos projets, rien n'est plus lent pour qui attend ; rien de plus rapide pour qui jouit ; il s'étend jusqu'à l'infini en grand ; il se divise jusqu'a l'infini en petit ; tous les hommes le négligent, tous en regrettent la perte ; rien ne se fait sans lui ; il fait oublier tout ce qui est indigne de la postérité, & il immortalise les grandes choses.

(*M. de Voltaire.*)

3. Ceux qui emploient le plus mal leur temps, sont ceux qui en ont le moins de reste.

(*M. Duclos.*)

4. Que chacun examine sa pensée. Il l'a toujours occupée au passé & à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent, &, si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumiere pour en disposer l'avenir. Le présent n'est jamais notre but : le passé & le présent sont nos moyens ; le seul avenir est notre objet. Ainsi nous ne vivons jamais ;

jamais ; mais nous espérons de vivre ; & nous disposant toujours à être heureux, il est indubitable que nous ne le serons jamais, si nous n'aspirons à une autre béatitude qu'à celle dont on peut jouir en cette vie.

(*Pascal.*)

5. En additionnant de certaines mesures de temps, sans imaginer aucune fin de ces additions, nous formons l'idée de l'éternité. Et en réfléchissant sur une partie de cette durée infinie, en tant qu'elle est mesurée par certains périodes, nous acquérons l'idée de ce qu'on appelle *temps en général.*

6. On demande le temps des autres, comme si ce n'étoit rien; on donne son temps aux autres, comme si ce n'étoit rien ; c'est ainsi que l'on se joue de la chose du monde la plus précieuse.

7. On dit vulgairement que le temps passe ; & moi je dis que le temps demeure, & que c'est nous qui passons. Notre erreur ressemble à ceux qui sont à la voile, & qui s'imaginent que les arbres & les montagnes se meuvent, pendant qu'eux seuls sont emportés par le vent. La nuit & le jour demeurent les mêmes ; ils sont fermes & invariables dans la succession de leurs intervalles, & ce n'est que les élémens & les corps qui en sont composés, qui sont sujets au changement. Les minutes & les siecles ne sont pas les mesures du temps, mais celles du mouvement de tous les êtres corruptibles : car le temps est

infini, il eſt au-deſſus de toutes dimenſions : ce n'eſt que par le nom que le temps ſe diſtingue de l'éternité.

L'éternité n'eſt qu'un point; demain, c'eſt jamais : c'eſt toujours aujourd'hui.

8. Il faut que notre empreſſement à bien uſer du temps égale la viteſſe avec laquelle il s'écoule ; il faut ſe hâter d'y puiſer ce qui eſt néceſſaire; comme dans un torrent rapide qui s'engloutit déjà.

9. Le temps eſt l'ennemi irréconciliable & le deſtructeur de toutes choſes ; on doit ainſi le payer de la même monnoie, le perdre & le tuer, ſans aucune miſéricorde, par toutes les voies qu'on peut s'imaginer.

10. Le temps où l'on eſt oiſif paroît long & ennuyeux ; mais le temps qu'on emploie à l'étude, à la lecture & à l'acquiſition de nouvelles connoiſſances, eſt long ſans être ennuyeux ; il double notre être, & ſemble allonger la vie.

11. Le paſſé eſt un abîme ſans fond, où ſe précipitent toutes choſes paſſageres ; & l'avenir eſt un autre abîme qui nous eſt impénétrable. L'un de ces abîmes s'écoule continuellement dans l'autre, l'avenir ſe jette dans le paſſé en coulant par le préſent : nous ſommes placés entre ces deux abîmes. Car nous ſentons l'écoulement de l'avenir dans le paſſé ; & c'eſt ce qui fait le préſent, comme le préſent fait toute notre vie.

12. Le fou s'ennuie à ſuivre ſes paſſions,

le ſage ſe divertit à méditer ſur ſes idées. Le premier trouve le temps long, parce qu'il ne ſait à quoi l'employer ; l'autre le trouve de même, parce qu'il en diſtingue chaque moment par quelque penſée utile ou agréable ; c'eſt-à-dire, que l'un n'en jouit jamais ; & que l'autre en profite toujours.

Voyez AVENIR, PARESSE, VIE, JOUISSANCE, AGE.

TENDRESSE.

1. Priſe une fois, la tendreſſe eſt pour eux la plus vive occupation : c'eſt une étude de délicateſſe & de ſentiment : les plaiſirs qui ſont ailleurs le but de l'amour & preſque toujours ſon tombeau, chez eux en ſont la nourriture.

La tendreſſe des femmes eſt vive, curieuſe, pleine de détails. Voyez comme cette femme a les yeux attachés ſur ſon amant : comme elle obſerve ſon attitude, ſes mouvemens ; comme elle eſt en faction pour arrêter tous ſes regards au paſſage : quels feux ! quels tranſports ! regardez ſes joues enflammées, avec quelle paſſion elle ſe laiſſe tomber dans ſes bras ! il ſemble que ſon cœur va voler dans le cœur de celui qu'elle adore ! entendez-vous comme elle lui reproche qu'il n'eſt pas encore aſſez tendre, & cependant quels témoignages d'amour ! elle eſt jalouſe de ce qu'il peut voir & entendre dans l'univers quelqu'autre choſe qu'elle : elle

souhaiteroit être seule avec lui dans le monde pour lui donner & pour en recevoir plus de marques de tendresse. Des feux si violens puissent-ils durer toujours! Laissons-la s'enivrer du bonheur d'aimer & d'être aimée.

2. Il me semble que pour une inhumaine, je vous dis de petites choses assez tendres; mais, moins je me les déguise, moins je crois que vous deviez vous y fier: voyez pourtant: car il est si possible que je m'y trompe.

(*Lettres de la duchesse de ... au duc de ..*)

TERRE.

1. Tournez vos yeux de toutes parts; que découvrez vous en effet, sinon d'innombrables commodités mises avec profusion sous nos mains? L'être infini n'a pas souffert que ce qui est de notre usage fût loin de nous & d'un accès difficile. Il nous a placés dans le centre de ces biens. Après un léger travail, tous les trésors que renferme la terre, nous sont déployés, & il n'y a qu'une lâche indolence qui nous prive de ces dons. Si l'homme ne lui manque le premier, elle ne lui manque jamais. Elle ne veut que nous rendre tous heureux par l'abondance, & ne cesse de nous reprocher ce que nous laissons en elle d'oisif, de vuide & d'inculte. Elle est encore plus opulente, plus libérale que nous n'avons de besoins, & j'oserois presque dire d'elle, ce qu'un grand homme de l'antiquité a dit

de toute la nature : qu'elle nous aime jusqu'à prendre soin de fournir à nos plaisirs mêmes.

Les fertiles campagnes sont dans leur temps couvertes d'une ample moisson, plus que suffisante à la nourriture de l'homme. Les côteaux sont revêtus & couronnés de vignobles, qui lui préparent une liqueur douce & généreuse, pour le réjouir & le fortifier. Les profondes vallées lui produisent une herbe fraîche & tendre, dont se nourrissent les troupeaux, destinés eux-mêmes à soulager sa peine, & à conserver ses forces. Des hautes montagnes tombent les torrents, sources des rivieres qui lui apportent d'un autre terroir, ce que le sien refuse de lui donner. Des rameaux des arbres pendent les fruits délicieux, qu'il n'a que la peine de cueillir. Jusques dans les sombres déserts, & sur les rochers infertiles, naissent des plantes salutaires qui lui servent de remedes à ses maux. Des marais desséchés sortent les végétaux qui diversifient sa nourriture à l'infini. Les vastes forêts élevent les branches qui le consolent de l'absence du soleil dans la saison glacée, & qui le couvrent de leur ombre dans la saison brûlante. L'Océan l'entoure, comme pour disputer à la terre l'avantage de le servir. Si peu qu'il avance, il trouve cette mer, & par elle il tient à tout. Elle s'est venu placer jusqu'au milieu même de la terre, pour associer, par ce nœud, les climats les plus écartés. Des nuées distillent goutte à goutte les eaux

qui désalterent les lieux arides; elles concourent a nos travaux, & le ſoleil acheve de les féconder par ſa douce chaleur. La terre, les fleuves, les airs nous entretiennent des animaux dont les eſpéces n'ont point encore ceſſé depuis tant de ſiecles, & nous en uſons comme il nous plaît. De quoi donc nous plaignons-nous? Et quel eſt ce goût de chagrin opiniâtre, qui nous rend inſipides & fades tant de richeſſes & de beautés? Nous querellons la nature de ne nous avoir pas aſſez donné; hé! la nature s'eſt donnée toute entiere à nous; que voulons-nous davantage?

2. Il n'eſt pas poſſible de douter, après avoir vu les faits qui ſont raportés dans les articles, &c. qu'il ne ſoit arrivé une infinité de révolutions, de bouleverſemens, de changemens particuliers & d'altérations ſur la ſurface de la terre, tant par le mouvement naturel des eaux de la mer, que par l'action des pluies, des gelées, des eaux courantes, des vents, des feux ſouterrains, des tremblemens de terre, des inondations, &c. & que par conſéquent la mer n'ait pu prendre ſucceſſivement la place de la terre, ſur-tout dans les premiers temps après la création, où les matieres terreſtres étoient plus molles qu'elles ne le ſont aujourd'hui. Il faut cependant avouer que nous ne pouvons juger que très-imparfaitement de la ſucceſſion des révolutions naturelles; que nous jugeons encore moins de la ſuite des accidens, des

changemens & des altérations; que le défaut de monumens historiques nous prive de la connoissance des faits; il nous manque de l'expérience & du temps; nous ne faisons pas réflexion que le temps qui nous manque, ne manque point à la nature; nous voulons rapporter à l'instant de notre existence les siecles passés & les âges à venir, sans considérer que cet instant, la vie humaine, étendue même autant qu'elle peut l'être par l'histoire, n'est qu'un point dans la durée, un seul fait dans l'histoire des faits de Dieu.

3. L'axe d'un globe est une ligne qui le traverse de part & d'autre, comme une aiguille qui traverseroit une orange. La terre, en tournant sur cette ligne, amene & abaisse successivement tous ses points devant le soleil. Comme nous ne voyons pas le mouvement de la terre, & que jusqu'à midi elle nous approche du soleil, & ensuite nous en éloigne; nous jugeons que c'est le soleil & tout le ciel qui tourne.

La terre parcourt un cercle ou ovale en un an autour du soleil, en faisant de 24 heures en 24 heures une révolution entiere autour de son axe, comme une boule, en parcourant un espace, roule de moment en moment sur elle-même par l'élévation & l'abaissement successifs de tous ses points.

Les habitans de la terre, lorsqu'elle est placée sous les étoiles qu'on nomme le Capricorne, voient le soleil sous l'Ecrevisse. Lors-

que la terre eſt ſous le Bélier, ils voient le ſoleil ſous la balance. La terre prête ainſi tous ces déplacemenes au ſoleil qui ne bouge d'une place. Elle lui attribue auſſi ſes révolutions journalieres, & tandis qu'elle s'abaiſſe devant lui, il ſemble que ce ſoit le ſoleil qui paſſe au-deſſus d'elle.

Les jours & les nuits ſeroient toujours de même grandeur, ſi la terre n'inclinoit point ſon axe, & qu'elle préſentât toujours ſon équateur au ſoleil. Telle étoit néceſſairement la diſpoſition de l'axe avant le déluge, ſi le printemps y étoit univerſel & perpétuel, comme il ſemble qu'on le puiſſe conclure : 1°. de la longue vie des premiers hommes; 2°. du ſouvenir qui s'en eſt conſervé dans les écrits des anciens; 3°. de la nouveauté de l'arc-en-ciel après le déluge : d'où l'on peut conclure qu'il n'y avoit auparavant ni pluie ni météores, mais une roſée abondante, une température uniforme & un équinoxe perpétuel. Dieu pouſſe-t-il l'axe de la terre 23 degrès plus loin : voilà un nouvel ordre des choſes : voilà de nouveaux cieux, & une nouvelle terre. Cette conjecture n'a rien d'oppoſé ni à la vraie piété, qui attribue à Dieu ſeul tout ce qui s'opére dans le monde, ni à la bonne phyſique qui eſt accoutumée à voir ſortir les plus grands effets des voies les plus ſimples.

Voyez AGRICULTURE, CAMPAGNE, CULTURE, VÉGÉTAUX.

TESTAMENS.

1. Il y a des gens qui d'une disposition testamentaire voudroient faire la matiere d'un bienfait.

2. Chez les Romains, ceux qui n'étoient point mariés, ne pouvoient rien recevoir par le testament des étrangers; & ceux qui, étant mariés, n'avoient pas d'enfans, n'en recevoient que la moitié. Les Romains, dit Plutarque, se marioient pour être héritiers, & non pour avoir des héritiers....... Si un mari s'absentoit d'auprès de sa femme, pour autre cause que pour les affaires de la république, il ne pouvoit en être l'héritier.

(*Esprit des loix.*)

3. Un Curé de Louvres en Parisis avoit légué tout son bien pour fonder une communauté de cinq filles, sous le nom de *filles d'oraison*, à condition *qu'elles seroient exemptes d'amitié, d'amour, & d'amourettes, qu'elles ne verroient les hommes qu'en cas de nécessité, & leur confesseur, qu'à l'église, ou au lit.* C'étoient les termes du testament. (*M. Mannory.*)

4. René d'Anjou, qui n'eut jamais que le titre de roi de naples, quoiqu'il eût droit à cette couronne, avoit institué par son testament, pour héritier au royaume de Naples, Charles, comte du Maine, son neveu. Ce prince se préparoit à passer en Italie, pour y soutenir ses droits les armes à la main, lorſ-

qu'une maladie de langeur l'obligea de renoncer à ses projets, pour ne songer qu'à régler sa succession. Quoiqu'il eût deux neveux, il leur préféra le roi de France, Louis XI, son cousin germain ; & par son testament, il appella ce prince à la succession de tous ses royaumes, états & seigneuries, & après lui, Charles, son fils aîné, dauphin de Viennois, & tous ses descendans & successeurs à la couronne. Telle est l'origine du droit des rois de France sur le royaume de Naples. Charles mourut à Marseille, le 11 de décembre 1481. En lui finit la seconde maison d'Anjou, qui, moins heureuse que la premiere, ne put, pendant le cours d'un siecle, s'établir sur le trône de Naples. Louis XI ne vécut pas assez long-temps pour songer à réclamer les droits qu'il venoit d'acquérir ; & quand même la mort ne l'eût pas prévenu, il est probable qu'un prince aussi sage & aussi clairvoyant n'eût jamais passé les Alpes.

5. Un testament, quand il est réfléchi, est le miroir des mœurs du testateur ; s'il y a eu quelque énigme dans sa vie, le testament donne le mot de l'énigme. Mille gens ont la réputation d'avoir fait les plus belles actions du monde ; ils meurent, leur testament développe leurs motifs, & leur mémoire est flétrie.

Voyez SUICIDE, SUCCESSION.

THÉATRE.

1. J'étois chagrin quand j'allois aux ſpectacles, & que je comparois l'utilité des théatres avec le peu de ſoin qu'on prend à former les troupes. Alors je m'écriois : y verra-t-on toujours la laideur jouer le rôle de la beauté ? Quoi donc ! n'y a-t-il pas dans un ouvrage dramatique aſſez de ſuppoſitions ſingulieres auxquelles il faut que je me prête, ſans éloigner encore l'illuſion par celles qui contrediſent & choquent mes ſens ?

J'ai quelquefois regretté les maſques des anciens ; & j'aurois, je crois, ſupporté plus patiemment les éloges donnés à un beau maſque, qu'à un viſage déplaiſant. Le contraſte des mœurs de la piece avec celles de la perſonne ne m'a pas moins choqué. Quelquefois le ſpectateur n'a pu s'empêcher d'en rire, & l'actrice d'en rougir.

Non, je ne connois point d'état qui demandât des formes plus exquiſes, ni des mœurs plus honnêtes que le théâtre. Mais nos ſots préjugés ne nous permettent pas d'être bien difficiles. (*M. Diderot.*)

2. Le théâtre eſt le chef-d'œuvre de la ſociété.

3. Il eſt injuſte, dit le poëte Dryden, que les François aient ſur notre théâtre quelqu'autorité, juſqu'à ce qu'ils nous aient conquis.

4. Le théâtre Anglois eſt bien défec-

tueux. D'habiles Anglois ont dit qu'ils n'avoient pas une bonne tragédie ; mais, en récompenſe, dans ces pieces ſi monſtrueuſes, ils ont des ſcenes admirables: Il a manqué juſqu'à préſent à preſque tous les auteurs tragiques Anglois, cette pureté, cette conduite réguliere, ces bienſéances de l'action & du ſtyle, cette élégance, & toutes ces fineſſes de l'art, qui ont établi la réputation du théâtre François depuis le grand Corneille. Mais les pieces Angloiſes les plus irrégulieres ont un grand mérite, c'eſt celui de l'action.

5. Sur ces mêmes théâtres l'on voit paroître tous les jours, avec ſuccès, les bouffonneries les plus baſſes & les plus indécentes ; on accorde de grands applaudiſſemens à une piece exacte & modeſte. Il en faut conclure que ce n'eſt pas faute de goût que les Anglois tardent ſi long-tems à épurer tout-à-fait leur théâtre, & que, ſi leur pratique ordinaire eſt encore inférieure à leurs idées, on ne doit peut-être en accuſer que la tyrannie de l'habitude.

6. La grandeur & la magnificence du théâtre de Pompée ont été fort célébrées par les anciens. Pompée l'avoit fait conſtruire à ſes propres frais, pour l'uſage & l'ornement de la ville. Il étoit bâti ſur le plan du théâtre de Mitylene, avec une augmentation d'étendue qui le rendoit aſſez vaſte pour contenir quarante mille ſpectateurs. Pompée l'avoit

fait environner d'un périſtile, où l'on pouvoit ſe mettre à couvert du mauvais temps. Il y avoit annexé une ſalle d'aſſemblée pour le ſénat, & une autre ſalle pour les jugemens & les affaires publiques. Toutes les parties de ce bel ouvrage étoient ornées de ſtatues & de peintures des meilleurs maîtres. Pour mettre le comble à la magnificence de cette entrepriſe, on avoit élevé à l'extrémité du parterre un temple à Vénus la conquérante, dont les degrés ſervoient de ſiéges aux ſpectateurs. Figurez-vous ce que c'étoit que ſix cents mulets, une quantité infinie d'équipages, & des troupes d'hommes à pied & à cheval qui combattoient ſur le théâtre.

Voyez SOLITUDE, CÉLIBAT, SPECTACLES, MANIERES, ACTIONS, DRAMATIQUE, MÉLANCOLIE, CASUISTES, PROMESSES.

TIMIDITÉ.

1. La timidité doit être le caractere des femmes ; elle aſſure leurs vertus. La timidité & la modeſtie ſont ſœurs; elles ſe reſſemblent, & ſouvent on les prend l'une pour l'autre.

2. La timidité a toutes les apparences de la modeſtie ; mais ce ne ſont ſouvent que de fauſſes apparences. Elle ne ſuppoſe pas toujours l'exemption de l'orgueil ou de préſomption, encore moins l'exemption de vanité. J'ai vu des gens timides, étonnés eux-mêmes de ſe trouver tels, parce qu'ils ſavoient

bien, disoient-ils, qu'ils ne manquoient pas d'esprit, & qu'ils n'étoient pas plus dépourvus que d'autres des moyens de plaire. Il y a donc des timides présomptueux. Loin de l'occasion ils s'animent par la vue & le sentiment de leur prétendu mérite. Ils croient qu'ils vont se présenter en compagnie avec assurance, & y parler avec liberté: mais à peine y sont-ils, qu'ils se démontent & s'étourdissent.

D'autres, & c'est le plus grand nombre, ont plus de vanité que de présomption. Ils ne sont timides que parce qu'ils veulent trop plaire, & qu'ils sont trop sensibles aux jugemens qu'on peut faire d'eux. Ils ne parlent qu'en tremblant, parce qu'ils ne savent comment on prendra ce qu'ils disent, & s'il est propre à leur faire honneur.

La présomption produit le mépris des autres, & par-là le manquement aux égards qui leur sont dûs. Le défaut d'une juste confiance en soi-même produit une pudeur niaise & un embarras ridicule. Ainsi il faut avoir bonne opinion des autres, & n'avoir pas trop mauvaise opinion de soi-même.

(*M. l'abbé* TRUBLET.)

3. Je viens de découvrir dans votre épitre un *je vous aime:* mais placé si timidement dans un petit coin, qu'en vérité je ne l'avois pas apperçu.... ce pauvre petit *je vous aime!*

(*Lettres de la duchesse de... au duc de..*)

4. La timidite fait ſouvent employer la force, avant d'avoir employé la douceur.

TYRANNIE.

1. Il n'appartient qu'aux tyrans de donner au reſte des hommes leur caprice pour régle, leur puiſſance pour preuves, & leurs ſuccès pour raiſons.

2. Quand on cherche ſi fort les moyens de ſe faire craindre, on trouve auparavant ceux de ſe faire haïr.

3. Les tyrans ſont ſemblables aux orages de l'été qui cauſent des naufrages, font beaucoup de déſordre, & durent peu de temps.

4. Les théâtres, les jeux, les farces, les ſpectacles, les gladiateurs, les bêtes étrangeres, les médailles, les tableaux étoient aux peuples anciens les appas de la ſervitude, le prix de leur liberté, les outils de la tyrannie. Ainſi les peuples aſſottis, trouvant beaux ces paſſe-temps, amuſés d'un vain plaiſir, qui leur paſſoit devant les yeux, s'accoutumoient à ſervir auſſi niaiſement, mais plus mal, que les petits enfans, qui, pour voir les brillantes images des livres enluminés, apprennent à lire.

5. La tyrannie eſt pernicieuſe pour le tyran, auſſi-bien que pour le peuple. Il n'eſt point heureux de l'avoir, il eſt malheureux de la perdre.

6. Le danger n'eſt pas moindre de ſe défaire de la tyrannie, que de s'en ſaiſir. Pha-

laris étoit tout prêt de la quitter ; mais il demandoit un Dieu pour caution qui lui répondît de sa vie, s'il se dépouilloit de son autorité ; & c'a toujours été une commune opinion, que ceux qui ont pris les armes contre leur pays ou contre leur prince, sont, en quelque façon, réduits à la nécessité de mal faire, pour le peu de sûreté qu'ils trouvent à faire bien. Ils n'osent devenir innocens de peur de se mettre à la merci des loix qu'ils ont offensées, & continuent leurs fautes, ne pensant pas qu'on se contentât de leur répentir.

7. Ton amitié même est une tyrannie, tes bienfaits sont des malheurs, & notre reconnoissance un supplice.

8. Il y a deux sortes de tyrannies ; une réelle, qui consiste dans la violence du gouvernement ; une d'opinion qui se fait sentir lorsque ceux qui gouvernent établissent des choses qui choquent la maniere de penser d'une nation. *Dion* dit qu'Auguste voulut se faire appeller Romulus ; mais qu'ayant appris que le peuple craignoit qu'il ne voulût se faire roi, il changea de dessein. Les premiers Romains ne vouloient point de rois, parce qu'ils n'en pouvoient souffrir la puissance : les Romains d'alors ne vouloient point de rois, pour n'en point souffrir les manieres. Car, quoique César, les Triumvirs, Auguste fussent de véritables rois, ils avoient gardé tout l'extérieur de l'égalité, & leur vie privée contenoit

noit une efpece d'oppofition avec le fafte des rois d'alors : &, quand ils ne vouloient point de roi, cela fignifioit qu'ils vouloient garder leurs manieres, & ne pas prendre celles des peuples d'Afrique & d'Orient. *Dion* nous dit que le peuple Romain étoit indigné contre Augufte à caufe de certaines loix trop dures qu'il avoit faites : mais que fi-tôt qu'il eut fait revenir le comédien Pylade, que les factions avoient chaffé de la ville, le mécontentement ceffa. Un peuple pareil fentoit plus vivement la tyrannie lorfqu'on chaffoit un baladin, que lorfqu'on lui ôtoit toutes fes loix. (*Efprit des Loix.*)

9. Lorfqu'en 1650 Charles II perdit en Ecoffe la bataille de Dumbar, le parlement d'Angleterre n'apprit qu'avec un déplaifir fecret la victoire de Cromwel. Il voyoit que fes exploits, en augmentant fa puiffance, lui frayoient un chemin vers la tyrannie, & réfolut de prendre des mefures pour modérer fon autorité. Cromwel, inftruit de ce qui fe tramoit contre lui, fe hâta de fe rendre à Londres; & fon voyage fut tenu fi fecret, qu'il étoit déjà dans la ville, tandis que le parlement le croyoit encore en Ecoffe. Il commença par pofter une partie de fes troupes dans les places les plus fréquentées de Londres. Il fit inveftir par mille chevaux le palais de Weftminfter, où le parlement étoit affemblé. Dès qu'il vit que tout étoit prêt, il donna le fignal aux foldats. Les trompettes

& les tambours se firent entendre comme si l'on eût été sur le point de livrer bataille. Au bruit guerrier de ces instrumens, Cromwel entre dans la salle du palais; sa vue glace d'effroi les députés. Un profond silence régnoit dans l'assemblée. Cromwel, prenant alors la parole, leur fait plusieurs reproches sanglans & leur ordonne de se retirer, déclarant que l'intention de l'armée étoit que, dès ce moment, le parlement fût rompu & aboli. Dès qu'il eut achevé de parler, il fit avancer un des officiers qui le suivoient, qui lut un des actes signé des chefs de l'armée pour la séparation du parlement. Cromwel, voyant que personne ne se présentoit pour le prendre, & que tous les parlementaires demeuroient assis : « Je me tiendrai ici, » leur dit-il, pour voir si quelqu'un sera assez » hardi pour désobéir à un ordre de l'ar» mée ». L'orateur de l'assemblée voulut, selon le devoir de sa charge, protester contre la violence de ce procédé; mais Cromwel fit entrer des soldats qui le trainerent indignement hors de la salle. Voyant que les autres ne se disposoient point à partir, il fit entrer de nouveaux soldats, & leur ordonna de prendre les députés deux à deux, & de les faire sortir de force. Alors, pour éviter cet affront, ils se leverent d'eux-mêmes, & commencerent à défiler les uns après les autres. Un d'eux ayant voulu passer devant Cromwel sans se découvrir, il lui arracha

ſon chapeau, & le jettant à ſes pieds : « apprenez, lui dit-il, à ſaluer le généraliſſime » de l'armée ». Cette action intimida les autres qui lui firent tous, en ſortant, une profonde révérence. Pour comble d'ignominie, ils furent obligés de paſſer au milieu de deux rangs de ſoldats qui les accablerent des railleries les plus inſultantes, & leur crierent ſouvent : *adieu donc, nos ſeigneurs du parlement*. Lorſqu'ils furent tous ſortis, Cromwel ferma lui-même la ſalle & en mit la clef dans ſa poche. Il fit enſuite attacher ſur la porte un écriteau, avec cette inſcription : *maiſon à louer*. Quand on penſe qu'au milieu de tant d'atrocités, il ne ſe trouva pas un Anglois qui oſât délivrer la terre d'un monſtre de cette eſpéce, on eſt tenté de croire qu'il y a des circonſtances où le crime d'un ſeul homme peut déshonorer toute une nation.

Voyez DOUCEUR, PRÉSENS.

TITRES.

1. L'année 776, Charlemagne de retour en Italie, après avoir ſoumis les Saxons, attaque le duc de Frioul qui s'étoit révolté, & lui livre pluſieurs combats, dans l'un deſquels le duc perd la vie. Il s'empare enſuite de la ville de Treviſe. C'eſt à cette année qu'on peut rapporter l'inſtitution des marquiſats en Italie. Charles inveſtit un François, nommé *Markaire*, du duché de

Frioul qu'il avoit conquis ; & en même temps il le chargea particulierement de veiller à la garde de la frontiere ou de la marche du Frioul, appellée autrement la marche Trévisane. Ce nouvel emploi fit donner au duc de Frioul le nouveau titre de *marquis* ; nom qui équivaut à celui de *margraven*, chez les Allemands, & qui signie *seigneur* ou *commandant de la frontiere*. Les ducs de Frioul prirent souvent indifféremment le titre de *duc* ou celui de *marquis*, quelquefois même tous les deux titres à la fois.

2. Il semble qu'on n'a jamais fait attention aux suites ridicules de notre facilité & de notre foiblesse à souscrire à l'usurpation des titres. Ils satisfont l'amour-propre, &, cet objet une fois rempli, la plûpart des hommes ne veulent rien de plus : ainsi tant que l'épigrammatiste sera regardé comme poëte ; le déclamateur ou le rhéteur de collége, comme orateur ; le répétiteur d'expériences, comme physicien ; le disséqueur, comme anatomiste ; l'empyrique, comme médecin ; le maçon, comme architecte ; le *journaliste*, comme un critique éclairé ; le palfrenier ou le piqueur, comme écuyer, &c. les progrès des sciences, des lettres & des arts seront toujours très-lents. En effet, ces progrès ne dépendront alors que d'un très-petit nombre de génies privilégiés, moins curieux & moins jaloux d'un nom qui les confondroit avec le peuple du monde litté-

taire, que de l'avantage de penser, d'approfondir & de connoître.

(*Dict. encyclop.*)

Voyez Triomphes, Noms.

TON.

1. Elle avoit de ces tournures de cour bisarres, négligées & nouvelles, ou renouvellées : elle les aidoit d'un ton nonchalant & traîné ; paresse affectée qu'on prend quelquefois pour du naturel, & qui n'est, à mon sens, qu'une façon d'ennuyer plus lentement.

2. Il y a de certaines expressions que les gens du grand monde mettent de temps en temps à la mode, qui signifient tout ce qu'on veut, qui ont été plaisantes la premiere fois qu'on en a fait usage, mais qui deviennent précieuses ou ridicules quand on s'avise de les trop répéter.

Elle tomboit à tout moment dans cet inconvénient : les façons communes de parler n'étoient point de son goût : les élégantes ne lui étoient pas familieres, elle s'y méprenoit presque toujours ; je ne sais si c'étoit pour se donner le temps des les trouver, ou si elle y entendoit finesse, mais elle traînoit toutes ses paroles. (*Me de Tencin.*)

3. Le bon ton & la gravité sont le coloris de la décence. Je n'ignore pas que le bon ton est tombé dans le mépris ; mais ce n'est que par l'abus qu'on a fait de ce terme. Ce

mépris vient en effet de ce qu'on semble convenu de n'accorder le bon ton qu'aux gens de qualité. Ils y ont, sans doute, beaucoup de droits, mais non pas d'exclusifs. Ici le figuré nuit au propre. C'est un cadet qui ne soutient pas toujours la gloire de son aîné. On ne le prend en mauvaise part que comme Moliere prenoit le bon air dans les marquis de son temps ; parce qu'il n'étoit chez eux qu'une ridicule affectation de paroître plus importans qu'ils ne l'étoient.

Malgré cet abus, le bon air est encore un éloge, ainsi que le bon ton, quand ils sont naturels & point affectés. C'est en ce sens que l'auteur de l'esprit définit le bon ton, en matiere d'esprit, « le genre de conversation dont les idées & l'expression de ces mêmes idées doivent plaire le plus généralement ».

Considérons le bon ton dans les mœurs ou dans tel genre que ce soit ; il y portera ce caractere distinctif. Nous en conclurons qu'il est un moyen employé par la décence pour plaire. De même que la décence est la plus charmante maniere d'être de la vertu, de même aussi le bon ton est la plus fine expression de la décence : c'est son agent le plus intime ; on ne la conçoit pas sans lui, il est souvent pris pour elle-même ; il n'est, en un mot, autre chose que le ton décent. C'est pour cette raison qu'il est si rare.

(*M. Charpentier. La décence, &c.*)

TORT.

1. Rien n'eſt ſi habile, diſoit ſouvent Me. de Maintenon, que de n'avoir point tort ; & c'eſt-là toute ma politique.

2. Après m'avoir abandonné par foibleſſe, le roi m'éloigne par confuſion : le remords qu'il a de m'avoir ſacrifié, m'expoſe peut-être éternellement à ſa haîne ; comme ſi l'augmentation de ma diſgrace en pouvoit couvrir l'injuſtice.

3. C'eſt une maxime conſtante parmi les perſonnes d'un certain âge, que les jeunes gens ont toujours tort.

(*Hiſtoire d'Henriette.*)

4. Vous ſavez, mon cher Mentor, la vaine hauteur & la fauſſe gloire dans laquelle on éleve les rois ; ils ne veulent jamais avoir tort. Pour couvrir une faute, il en faut faire cent : plutôt que d'avouer qu'on s'eſt trompé, & de ſe donner la peine de revenir de ſon erreur, il faut ſe laiſſer tromper toute ſa vie. Voilà l'état des princes foibles & inappliqués.

(*M. de Fenelon.*)

5. Avec les ames ſenſibles, on n'a jamais de petits torts.

6. Car que l'on ait tort ou raiſon, c'eſt un préjugé très-établi que nous ne nous bleſſons jamais plus des conjectures du genre des vôtres, que quand nous les méritons le mieux.

7. Un tort vous coûte moins à avouer qu'un ridicule.

8. Un homme ne doit jamais rougir d'avouer qu'il a tort; car, en faiſant cet aveu, il prouve qu'il eſt plus ſage aujourd'hui qu'il n'étoit hier. (*Pope.*)

Voyez DIVORCE.

TOUCHER.

1. Les ſens ſont des eſpéces d'inſtrumens dont il faut apprendre à ſe ſervir; celui de la vue, qui paroît être le plus noble & le plus admirable, eſt en même temps le moins ſûr & le plus illuſoire; ſes ſenſations ne produiroient que des jugemens faux, s'ils n'étoient à tout inſtant rectifiés par le témoignage du toucher; celui-ci eſt le ſens ſolide, c'eſt la pierre de touche & la meſure de tous les autres ſens; c'eſt le ſeul qui ſoit abſolument eſſentiel à l'animal; c'eſt celui qui eſt univerſel & qui eſt répandu dans toutes les parties de ſon corps: cependant ce ſens même n'eſt pas encore parfait dans l'enfant au moment de ſa naiſſance: il donne, à la vérité, des ſignes de douleur par ſes gémiſſemens & ſes cris: mais il n'a encore aucune expreſſion pour marquer le plaiſir; il ne commence à rire qu'au bout de quarante jours; c'eſt auſſi le temps auquel il commence à pleurer, car auparavant, les cris & les gémiſſemens ne ſont point accompagnés de larmes.

2. On peut conjecturer que les animaux qui, comme les ſeches, les polypes & d'autres inſectes, ont un grand nombre de bras

ou de pattes qu'ils peuvent réunir & joindre, & avec lesquels ils peuvent saisir par différens endroits les corps étrangers; que ces animaux, dis-je, ont de l'avantage sur les autres, & qu'ils connoissent & choisissent beaucoup mieux les choses qui leur conviennent. Les poissons, dont le corps est couvert d'écailles & qui ne peuvent se plier, doivent être les plus stupides de tous les animaux; car ils ne peuvent avoir aucune connoissance de la forme des corps, puisqu'ils n'ont aucun moyen de les embrasser, & d'ailleurs l'impression du sentiment doit être très-foible & le sentiment fort obtus, puisqu'ils ne peuvent sentir qu'à travers les écailles: ainsi tous les animaux dont le corps n'a point d'extrémités qu'on puisse regarder comme des parties divisées, telles que les bras, les jambes, les pattes, &c. auront beaucoup moins de sentiment par le toucher que les autres. Les serpens sont cependant moins stupides que les poissons, parce que, quoiqu'ils n'aient point d'extrémités, & qu'ils soient recouverts d'une peau dure & écailleuse, ils ont la faculté de plier leur corps en plusieurs sens sur les corps étrangers, & par conséquent de les saisir en quelque façon & de les toucher beaucoup mieux que ne peuvent le faire les poissons dont le corps ne peut se plier.

C'est par le toucher seul que nous pouvons acquérir des connoissances complettes & réelles; c'est ce sens qui rectifie tous les

autres sens, dont les effets ne feroient que des illusions & ne produiroient que des erreurs dans notre esprit, si le toucher ne nous apprenoit à juger.

Voyez AVEUGLES.

TOURNOIS.

1. Dans tous les temps il y a eu des exercices, pour donner aux hommes de la force & de l'adresse & pour entretenir en eux l'inclination guerriere. Les Romains en avoient de plusieurs espéces, comme la course, la lutte, les combats d'homme à homme avec différentes sortes d'armes, les combats d'hommes & de bêtes, & les courses de chevaux qu'ils faisoient dans le cirque. Par la course, ils acquéroient de la vîtesse. La lutte leur donnoit de la force. Les combats d'homme à homme leur apprenoient à manier avec adresse les armes dont on se servoit de leur temps. Les combats des hommes & des bêtes, outre la force qu'ils demandoient, exigeoient une grande prévoyance, pour prendre par leur foible les animaux qu'on avoit à combattre. On s'accoutumoit par-là à ne s'effrayer d'aucun danger : mais la barbarie de ces sortes d'exercices engagea l'empereur Constantin à les abolir. Par les jeux du cirque, on s'accoutumoit à conduire des charriots attelés de deux, de quatre, de six, quelquefois de huit chevaux de front, de maniere qu'ils pussent tourner autour du

but sans se briser, en conservant toujours la même rapidité. On joignit dans la suite à ces courses des actions militaires....

Les Tournois, suivant quelques auteurs, ont été inventés par Manuel Comnene, Empereur de Constantinople.. Les Maures furent très-adroits dans ces exercices. Ils introduisirent les chiffres, les enlacemens de lettres, les devises & les livrées dont ils ornerent leurs armes & les housses de leurs chevaux : ils firent aussi une infinité d'applications mystérieuses des couleurs, donnant le noir à la tristesse, le verd à l'espérance, le blanc à la pureté, le rouge à la cruauté, &c. & par cette diversité de couleurs mêlées, ils expliquoient leurs pensées & leurs desseins. Comme ils étoient très-galans, ils donnoient à la fin de leurs tournois le bal aux dames, qui distribuoient les prix aux chevaliers..... Ces tournois, qui furent suivis jusqu'à la fin du quinzieme siécle, furent interrompus par le mépris qu'en fit la noblesse, qui préféra la mollesse à ces nobles exercices.

Les joûtes étoient des courses accompagnées d'attaques & de combats de lance dans la barriere. On donnoit le nom de joûte à cet exercice, parce qu'on y combattoit de près. Ce mot est tiré du latin *juxtà pugnare*. Deux cavaliers armés de toutes piéces partoient à toute bride l'un contre l'autre le long d'une barriere qui les séparoit, &, en se ren-

contrant au milieu de la lice, ils s'atteignoient de leurs lances avec tant de force, que quelques-uns en étoient désarçonnés, & souvent jettés par terre, d'autres renversés avec leur cheval. L'usage des joûtes & des combats à la barriere a long-temps regné en France avant celui des carrousels. Les princes, les seigneurs & les gentilshommes venoient s'y présenter sans observation de rang. Mais ces combats ayant été funestes à Henri II, on en a aboli l'usage & retenu celui des carrousels, où les courses de têtes & de bague font voir, sans aucun risque, la science & l'adresse d'un cavalier.

Le carrousel est une fête militaire ou une image de combat, représentée par une troupe de cavaliers, divisée en plusieurs quadrilles destinés à faire des courses, pour lesquelles on donne des prix. Ce spectacle doit être orné de chars, de machines, de décorations, de devises, de récits, de concerts & de ballets de chevaux, dont la diversité forme un magnifique coup d'œil. Comme ces fêtes se font dans la vue d'instruire les princes & les personnes illustres en faveur de qui elles se font, ou d'honorer leur mérite, le sujet doit en être ingénieux, militaire & convenable aux temps, aux lieux & aux personnes.

On rompoit aussi des lances contre la Quintaine : c'est une course très-ancienne, dont un nommé Quintus fut l'in-

venteur. La maniere la plus ordinaire étoit une figure de bois en forme d'homme, plantée sur un pivot, afin qu'elle fût mobile. Ce qu'il y avoit de singulier, c'est que cette figure étoit faite de façon qu'elle demeuroit ferme quand on la frappoit au front, entre les yeux & sur le nez (c'étoient les meilleurs coups); & quand on la touchoit ailleurs, elle tournoit si vîte, que, si le cavalier n'étoit pas assez adroit pour l'éviter, elle le frappoit rudement d'un sabre de bois sur le dos.

De toutes les courses qui étoient anciennement en usage dans les tournois & dans les carrousels, on n'a retenu dans les académies modernes que les courses de têtes & de bague. Les Allemands ont pratiqué cet exercice avant les François. Les guerres qu'ils avoient avec les Turcs y ont donné occasion... On se sert, dans la course des têtes, de la lance, du dard, de l'épée & du pistolet...

La course de bague n'étoit point en usage chez les anciens. Elle fut introduite lorsqu'on fit, par galanterie & par complaisance, les dames juges de ces exercices; & les prix, qui étoient auparavant militaires, furent changés en bagues, qu'il falloit enlever à la pointe de la lance pour remporter le prix....

On appelle en terme de carrousel faire la foule, du mot italien, *far la fola*, lorsque plusieurs cavaliers font manier à la fois un

certain nombre de chevaux ſur différentes figures. C'eſt une eſpéce de ballet de chevaux, qui ſe fait au ſon de pluſieurs inſtrumens : il a été imaginé par les Italiens qui ornerent leurs carrouſels d'une infinité d'inventions galantes, dont le ſpectacle étoit auſſi ſurprenant qu'agréable....

(*La Gue'riniere.*)

2. Dans le temps des tournois, tandis qu'on préparoit les lieux deſtinés pour ces exercices, on étaloit le long des cloîtres de quelques monaſteres les *écus* ou *armoiries* de ceux qui prétendoient entrer dans la lice ; & ils y reſtoient pluſieurs jours expoſés à la curioſité & à l'examen des ſeigneurs, des dames & des demoiſelles.

Un *hérault* ou *pourſuivant d'armes* nommoit aux dames ceux à qui ils appartenoient. S'il arrivoit qu'une dame ou une demoiſelle eût à ſe plaindre d'un chevalier & qu'elle prouvât qu'il lui eût eſſentiellement manqué, on détachoit *l'écu* de ce *chevalier* ; & il n'étoit point reçu au combat du tournois, qu'il n'eût juſtifié de ſon innocence en cas pareil ; & , s'il étoit prouvé qu'il eût mal parlé de la dame ou de la demoiſelle plaignante, & déchiré ſon honneur & ſa réputation, il étoit honteuſement renvoyé.

TRADITION.

1. Les récits que les premiers hommes firent à leurs enfans étant donc ſouvent

faux en eux-mêmes, parce qu'ils étoient faits par des gens sujets à voir bien des choses qui n'étoient pas, & par-dessus cela ayant été exagérés, ou de bonne-foi, ou de mauvaise foi, il est clair que les voilà déja bien gâtés dès leur source. Mais assurément ce sera encore bien pis quand ils passeront de bouche en bouche; chacun en ôtera quelque petit trait de vrai, & y en mettra quelqu'un de faux, & principalement du faux merveilleux qui est le plus agréable, & peut-être qu'après un siécle ou deux, non-seulement il n'y restera rien du peu de vrai qui étoit d'abord, mais même il n'y restera gueres de chose du premier faux.

2. Quelques philosophes ont calculé que l'évidence morale alloit en diminuant dans une certaine proportion : suivant ce calcul, il ne sera plus probable au bout de cinquante ans que Jules César ait été dans les Gaules, ou ait été massacré dans le sénat.

3. Les anciens Gaulois n'écrivoient rien. Ils transmettoient simplement de vive voix les événemens qui se passoient chez eux : cela est cause que nous ne savons de cette nation, que ce que nous en ont appris les Grecs & les Romains.

TRADUCTION.

1. L'indulgence que le public paroît avoir pour ceux qui veulent être, dans un même ouvrage, auteurs & traducteurs, autorise

trop une liberté qui feroit tomber enfin tout l'avantage des traductions. Le traducteur fidèle ne doit pas renoncer à plaire ; il doit au contraire travailler à concilier, par son exemple, les deux systêmes de la traduction hardie & de la traduction littérale.

2. La traduction de l'Iliade, par Me Dacier, est littérale & infidelle tout ensemble. Traduire un poëte littéralement, c'est traduire ses mots : le traduire fidèlement, c'est traduire sa poésie. (*M. Bitaubé*.)

3. M. Perrault avance que le tour des paroles ne fait rien pour l'éloquence, & qu'on ne doit regarder qu'au sens : c'est pourquoi il prétend qu'on peut mieux juger d'un auteur par son traducteur, quelque mauvais qu'il soit, que par la lecture de l'auteur même.

4. Nous ne regardons comme vraiment fidelles que les traductions qui ont le double caractere, 1°. de produire, sur un ignorant sensible, sur une femme qui a du goût, le même effet à-peu-près que l'original produit sur ceux qui peuvent le lire : 2°. de donner, à ses lecteurs qui n'ont que du goût, une juste idée du ton de poésie, soit national, soit particulier à l'auteur.

(*Journ. des savans.*)

5. M. le chancelier Daguesseau ne vouloit pas qu'on écrivît pour s'abandonner à sa facilité naturelle, & s'accoutumer à parler sur-le-champ, mais qu'on s'attachât pour

former

former son style, à faire quelque bonne traduction.

Elle apprend, dit-il, à faire mieux sentir les beautés de l'original; &, comme ce travail excite une louable émulation de les égaler dans notre langue, il force l'esprit à chercher & à trouver des tours capables d'exprimer tout ce qu'il pense, tout ce qu'il sent même. Or, c'est en cela précisément que consiste la véritable perfection du style. Toutes les expressions sont des images, & tout écrivain est un peintre qui a réussi dans son art, lorsqu'il a su donner à ses portraits toute la vérité & toutes les graces de ses originaux.

La traduction est donc comme l'école de ceux qui se destinent à peindre par la parole. La nécessité de frapper à plusieurs portes différentes, pour trouver une expression qui rende fidèlement en françois toute la force du mot latin, nous ouvre enfin celle qui nous fournit le terme propre que nous cherchons. Nous découvrons par-là dans la langue des richesses qui nous étoient inconnues, & notre esprit acquiert une heureuse fécondité, en se rendant le maître d'un grand nombre d'expressions synonymes ou presque synonymes, qui joignent dans les discours la variété à l'abondance. Il apprend même, & c'est ce qui est encore plus important à distinguer, les termes vraiment synonymes, de ceux qui ne le sont pas exactement; &

de-là se forme ce goût pour la justesse & pour la propriété des expressions, & ce choix entre celles qui sont plus ou moins énergiques, & qui répandent, non-seulement plus de lumiere, mais plus de force ou plus d'agrément sur nos pensées.

6. Il n'est pas nécessaire, a dit quelqu'un en badinant, d'entendre une langue pour la traduire, puisque l'on ne traduit que pour des gens qui ne l'entendent point.

7. Si les langues, dit M. d'Alembert, en parlant de leur génie, si les langues étoient exactement formées les unes sur les autres, on auroit plus de traducteurs médiocres, & moins d'excellens.

8. On prouveroit, par mille exemples, qu'en traduisant un ancien, selon le génie des langues modernes; on le change, on le tronque, on l'affoiblit; & qu'en le traduisant littéralement, on manque toujours le génie des deux langues; celui de l'ancienne, parce qu'il s'évanouit avec l'harmonie, la force & l'arrangement des mots; celui de la moderne, parce qu'on l'assujettit avec violence à des formes étrangeres....

Pourquoi avez-vous traduit * si heureusement Tacite, cet historien profond, éloquent & philosophe? parce que vous lui ressemblez; parce que vous avez le talent de faire penser vos lecteurs quand vous écrivez

* A M. d'Alembert.

de génie ; que vous possédez l'art de supprimer les idées communes & intermédiaires ; que vous joignez la précision à la vivacité ; l'image, à la pensée ; la force, à l'expression. Aussi avez-vous prouvé par votre exemple la vérité de cette réflexion que je ne vais faire qu'après vous.

Eh ! comment un homme d'une imagination légere, tendre & fleurie, traduiroit-il exactement un écrivain mâle, dont les ouvrages profonds & solides seroient marqués au coin du raisonnement & de la force ? comment un homme d'un goût févere & d'un caractere dur, transporteroit-il dans sa langue un ouvrage plein de douceur & d'agrément ? Boileau eût-il bien traduit le Tasse, & Guarini l'esprit des loix ?

Si cependant il étoit possible de faire passer toute l'ame d'un poëte grec ou latin dans une traduction, ce seroit, sans doute, par le moyen de la langue Italienne, l'instrument le plux flexible qui soit entre les mains des modernes. Son analogie avec les deux langues anciennes, par ses détails & ses nuances, par ses tours & ses inversions, par ses licences & sa variété, par ses mots composés, ses diminutifs, ses augmentatifs, ses *peggioratifs* : passez-moi le terme, il est Italien ; tout cela lui donne le plus grand avantage sur toutes les langues modernes.... Mais en approchant plus que nous du but, qu'ils ne se flattent pas de l'avoir atteint. Ils

traduiront les pensées ; mais la maniere de les exprimer ne se rend jamais : or, c'est dans cette maniere, bien plus que dans les choses mêmes, que consiste la plus grande beauté de la poésie, celle qui la caractérise exclusivement....

Approfondir le génie des deux langues dont on a besoin pour traduire ; sentir leurs finesses ; connoître leurs ressources, observer leurs marches ; s'étudier soi-même & la trempe de son caractere ; choisir un original qui lui soit analogue ; s'échauffer, s'embraser au feu de son auteur, n'adopter aucun systême, ne pas se faire une loi de traduire toujours littéralement ou toujours librement ; employer tour à tour les deux manieres, selon le besoin & le génie de la langue ; savoir quelquefois choisir un milieu entre l'une & l'autre : voilà, je pense, en peu de mots, tous les secrets de l'art de traduire.

9. Les Anglois ont tant de biens qui leur sont propres dans leur littérature, que le soin qu'ils ont continuellement de les augmenter par les traductions des livres étrangers, est moins une marque de leur pauvreté que du goût qu'ils ont pour l'abondance.

TRAHISON.

1. Ma bonne-foi trahie ne dégage point mes serments : plût au ciel qu'elle me fît

oublier l'ingrat ; mais quand je l'oublierois, fidelle à moi-même, je ne ferai point parjure. Le cruel Aza abandonne un bien qui lui fut cher; fes droits fur moi n'en font pas moins facrés : je puis guérir de ma paffion, mais je n'en aurai jamais que pour lui. Heureufes Françoifes, on vous trahit ; mais vous jouiffez long-temps d'une erreur qui feroit à préfent tout mon bien. On vous prépare au coup mortel qui me tue. Funefte fincérité de ma nation, vous pouvez donc ceffer d'être une vertu !

(*Lettres d'une Péruvienne.*)

2. O mon ami ! comment une femme s'écarte-t-elle du fentier de l'honneur ! comment s'expofe-t-elle à perdre cette innocence paifible, fource de fa gloire, de fon bonheur ! comment renonce-t-elle à fes propres avantages, sûre de devenir le jouet d'un monftre qui la pourfuit, l'atteint, la bleffe, l'abandonne fans pitié & la traite comme un vil animal, qu'il a cherché feulement pour goûter le plaifir de l'abattre !

(*Me.* RICCOBONI.)

3. Un feigneur Efpagnol, étant attaqué une nuit par plufieurs affaffins, leur dit fans s'étonner : vous êtes bien peu pour des traîtres.

4. Pour punir un traître, ne confentez jamais à devenir auffi traître que lui.

5. Le cœur eft le principe de la vie, la fource de ce feu, dit l'élégant M. *Sénac*,

qui ne s'éteint qu'avec elle, le premier agent ſenſible qui anime les parties, &, pour ainſi dire, l'ame materielle de tous les corps vivans; cependant, ce n'eſt pas toujours cet organe qui perd le dernier ſon activité; on peut lire dans les œuvres de l'immortel *Bacon*, cet écrivain ſi juſtement célebre, qu'un Anglois, exécuté pour crime de haute trahiſon, proféra quelques mots après que le bourreau lui eut arraché le cœur.

(*Anecdotes de médecine.*)

6. Je ne connois point de trahiſon plus noire que celle d'aimer la maitreſſe de ſon ami; ſi ce n'eſt peut-être celle de feindre d'aimer un homme pour ſe conſerver un libre accès chez ſa femme. La bête féroce qui rit de ce principe, eſt d'autant plus mépriſable que l'eſpéce en eſt commune.

7. On déteſte les traîtres, pendant qu'on profite de leur trahiſon; & dans les armées on aime leur ſervice, en mépriſant leur perſonne. *Clovis*, notre premier roi chrétien, en eut qui lui livrerent *Ragnacaire* & ſon frere *Ricaire* les mains liées. Pour leur récompenſe, il leur fit donner, au lieu d'or, de la monnoie de cuivre. Ils s'en plaignirent, & il leur fit dire: c'eſt à eux à ſe taire & à me ſavoir gré de la vie que je veux bien leur laiſſer. J'ai dû payer en fauſſe monnoie le ſervice de ces faux amis, qui ont trahi leur maître & leur honneur.

Voyez CRIME.

1. L'ennui eſt entré dans le monde par la pareſſe ; elle a beaucoup de part dans la recherche que font les hommes des plaiſirs, du jeu, de la ſociété. Celui qui aime le travail a aſſez de ſoi-même.

2. Le travail eſt la meilleure priere des rois. (*Mᵉ. de Maintenon.*)

3. La Hollande s'eſt enrichie en ſe peuplant. L'abondance y eſt née du ſein de la diſette, & l'étranger induſtrieux, devenu Hollandois, a aidé un pays, auparavant tributaire de tous les autres, à les faire tous contribuer à ſa proſpérité & à ſa grandeur.

4. L'homme eſt réduit à la néceſſité de faire ce qui lui eſt effectivement le plus utile & le plus glorieux.

5. Les François ſont la plûpart auſſi laborieux que voluptueux. Ils ſe fatigueront vingt-quatre heures pour aſſaiſonner un plaiſir d'un moment.

6. Il n'y a point de travail ſi pénible qu'on ne puiſſe proportionner à la force de celui qui le fait, pourvu que ce ſoit la raiſon & non pas l'avarice qui le régle. On peut, par la commodité des machines que l'art invente ou applique, ſuppléer au travail forcé qu'ailleurs on fait faire aux eſclaves. Les mines des Turcs, dans le Bannat de Temeſwar, étoient plus riches que celles de Hongrie, & elles ne produiſoient pas tant ; parce qu'ils n'i-

maginoient jamais que les bras de leurs esclaves.

Je ne sais si c'est l'esprit ou le cœur qui me dicte cet article-ci. Il n'y a peut-être pas de climat sur la terre, où l'on ne pût engager au travail des hommes libres. Parce que les loix étoient mal faites, on a trouvé des hommes paresseux ; parce que ces hommes étoient paresseux, on les a mis dans l'esclavage. (*Esprit des Loix.*)

7. Celui qui travaille autant qu'il peut, a de quoi vivre selon son mérite & selon la classe où il se trouve.

Voyez HÉRÉSIES.

TREMBLEMENT DE TERRE.

Il y a des tremblemens qui s'étendent beaucoup plus en longueur qu'en largeur ; ils ébranlent une bande ou une zone de terrein avec plus ou moins de violence.

Pendant ce tremblement de terre, les vaisseaux qui étoient à l'ancre sur trente ou quarante brasses, se tourmentoient comme s'ils se fussent donné des culées sur le rivage, sur des rochers ou sur des bancs. Ils tremblent, & la mer est tranquille.

(*M. DE BUFFON.*)

TRIBUNAUX.

1. Celle-ci tient tribunal. Qu'est-ce, s'il vous plaît, que ce tribunal, demanda Melhoë ? C'est, poursuivit le Muguétien ; un

lieu, où ceux qui s'y aſſemblent, penſent avoir tout ce qui leur manque, & où la déraiſon eſt méthodique : là on prononce ſur tout ; car les ignorans décident les doutes des ſavans. Enfin les ſots y jugent les gens d'eſprit ; ce ſont des pigmées qui veulent meſurer des géans.

(*Neraïr & Melhoé*.)

2. Il craignoit ſur-tout que ces tribunaux ſans droit & ſans titre, faits pour prendre le ton des gens de lettres, ne prétendiſſent un jour le leur donner, & ne cherchaſſent à ſe rendre, par cette uſurpation, le fléau des bons livres & l'aſyle du mauvais goût. Selon lui, il ne falloit point attribuer à d'autres cauſes ce jargon qui ſe répand inſenſiblement dans les ouvrages modernes, & qui, devenant de jour en jour plus étrange, ſemble nous annoncer la décadence prochaine des lettres; car le faux bel-eſprit tient, de plus près qu'on ne croit, à la barbarie.

(*M. d'Alembert*.)

3. A meſure que les jugemens des tribunaux ſe multiplient dans les monarchies, la juriſprudence ſe charge de déciſions qui quelquefois ſe contrediſent ; ou parce que les juges qui ſe ſuccédent, penſent différemment ; ou parce que les mêmes affaires ſont tantôt bien, tantôt mal défendues ; ou enfin par un infinité d'abus qui ſe gliſſent dans tout ce qui paſſe par la main des hommes... Quand on eſt obligé de recourir aux tri-

bunaux, il faut que cela vienne de la nature de la constitution, & non pas des contradictions & de l'incertitude des loix. Dans les gouvernemens où il y a nécessairement des distinctions dans les personnes, il faut qu'il y ait des priviléges. Cela diminue encore la simplicité & fait mille exceptions. Un des priviléges le moins à charge à la société, & sur-tout à celui qui le donne, c'est de plaider devant un tribunal plutôt que devant un autre. Voilà de nouvelles affaires, c'est-à-dire, celles où il s'agit de savoir devant quel tribunal il faut plaider.

(*Esprit des loix.*)

4. On a comparé les tribunaux au buisson d'épines où la brebis cherche un refuge contre les loups, & d'où elle ne sort point sans y laisser le plus beau de sa toison.

Voyez JUGES.

TRIOMPHES.

1. On vit dans le triomphe de Paul-Emile les vases d'or de Persée, d'Antigone & de Séleucus, suivis du char de Persée, dans lequel étoient ses armes & son diadême. Les enfans de ce malheureux prince marchoient ensuite, accompagnés de leurs gouverneurs & de leurs officiers.

Bien que la magnificence de ce triomphe donnât en ce temps-là beaucoup de joie aux spectateurs, la vue néanmoins de ces princes infortunés & d'une infinité de jeunes

enfans, compagnons de leurs malheurs, ne laissoit pas de faire naître, dans le cœur des honnêtes gens, des sentimens de compassion.

2. Au triomphe de l'empereur Aurélien, vingt éléphans marchoient les premiers, & deux cents animaux féroces, amenés de Lybie & de Palestine, & qui sembloient aussi avoir été domptés, des tigres, des camé-léopards, &c. On y vit six cents gladiateurs & une infinité d'esclaves de toutes nations, deux charriots d'or & de pierres précieuses que lui avoient donné Odenat & le roi de Perse. Le troisieme étoit le char que la reine Zénobie avoit fait construire pour entrer dans Rome après l'avoir soumise; ce qui lui arriva en effet, l'an 274, mais esclave & non pas triomphante comme elle avoit pensé. Elle étoit richement parée & chargée de chaînes d'or qu'elle s'étoit faites elle-même.

3. Dans les triomphes, Fabius, ce grand personnage, à l'âge de quatre-vingts ans, se vantoit de surpasser encore les plus jeunes de son collége à bien danser & à bien sauter : l'usage en étoit général.

4. Probus fut le dernier des empereurs qui triompha dans Rome.

5. Il parut au triomphe de M. Fulvius, outre la profusion d'or & d'argent qu'il rapportoit de l'Etolie & de la Céphalonie, deux cent quatre-vingt-cinq statues de bronze,

deux cent trente figures de marbre, & quantité d'armes & de machines de guerre.

6. Après la bataille de Poitiers, perdue en 1357, le prince de Galles conduisit à Londres le roi Jean, son prisonnier; son entrée fut un triomphe. Il étoit sur une petite haquenée noire, marchant à côté du roi Jean, monté sur un beau cheval blanc superbement harnaché. « Il y avoit bien de » l'orgueil, dit un écrivain, dans cette mo- » destie du vainqueur, & bien de la cruauté » à exposer un roi malheureux à la vue » d'une populace ». Il faut pourtant convenir que tant de rigueur fondée sur les représailles de ces temps-là, leur tenoit lieu de cette politique si décente & si dangereuse qu'on a depuis employée avec tant d'éloges & si peu de profit pour l'humanité.

7. Le jour de Noel de l'année 800, Charlemagne se rend à saint-Pierre de Rome pour y entendre la messe. Comme il faisoit sa priere debout devant l'autel, le pape Léon lui pose sur la tête une couronne d'or, & le peuple fait retentir la basilique du Vatican de ces cris : *à Charles Auguste, couronné de la main de Dieu, grand & pacifique empereur des Romains, vie & victoire.* Les magistrats, le clergé, la noblesse & le peuple confirmerent à Charles le titre d'empereur, par un décret d'élection qu'ils signerent tous. Son fils Pepin fut sacré roi d'Italie.

Charlemagne s'attendoit si peu à ce cou-

ronnement, que d'abord il y eut une extrême répugnance & protesta que, non-obstant la solemnité de la fête, il ne seroit pas venu à l'église ce jour-là, s'il avoit pu prévoir le dessein du pape. C'est qu'il voyoit bien que le titre d'empereur le rendoit odieux aux Grecs, sans rien ajoûter à sa puissance effective. Il étoit déja maître de la plus grande partie de l'Italie depuis la ruine des Lombards; & il étoit souverain de Rome en particulier, puisqu'on lui prêtoit serment de fidélité, & qu'il y rendoit la justice, & par ses commissaires, & en personne, & dans la cause du pape même: mais les Romains avoient leurs raisons pour donner à Charles le titre d'empereur. Ils étoient abandonnés des Grecs, qui, depuis long-temps, ne leur donnoient aucun secours; & Constantinople étoit gouvernée par une femme à qui ils croyoient indigne d'obéir; car la chose étoit sans exemple. Il étoit donc juste de réunir le nom d'empereur à la puissance effective; & l'exécution s'en fit par les mains du pape, à qui sa dignité donnoit à Rome le premier rang. Ainsi le nom d'empereur Romain, éteint en Occident l'an 476, fut rétabli après 324 ans.

TRISTESSE.

1. Il faut plus de courage pour soutenir la tristesse que pour aller au combat: au combat, on est tué, & ici l'on meurt.

2. La tristesse paroissoit dans ses yeux ; mais cette sorte de tristesse qui touche & qui émeut, parce qu'elle n'a rien de l'abattement. (*Cardinal* DE RETZ.)

3. La tristesse n'est bonne ni pour ce monde ni pour l'autre.

(*Me* DE MAINTENON.)

4. Le meilleur moyen de calmer les troubles de l'esprit, n'est pas de combattre l'objet qui les cause, mais de lui en présenter d'autres qui le détournent & l'éloignent insensiblement de celui-là. (*Me* STHALL.)

5. La tristesse est sourde & distraite, ainsi que le plaisir.

6. Mais hélas ! j'ai tout sacrifié à mon idée, & je lui garde une fidélité à toute épreuve. Il est étonnant ce que j'ai fait de cette idée : je l'ai personnalisée de maniere que je suis en société avec elle : nous avons nos querelles & nos raccommodemens : d'autres fois je suis plus en paix ; & ma mélancolie étant plus douce, je ne la changerois pas pour les plus grands plaisirs. Il n'appartient qu'à l'amour de nous donner des tristesses dont on le remercie. J'ai les idées si vives, qu'il y a des momens où je crois mon amant auprès de moi, & mon amour use l'espace qui nous sépare.

VALEUR.

1. LA valeur guerriere eſt de deux ſortes; l'une, que j'appellerai le *courage*, a ſon principe dans les paſſions vives de l'ame, & un peu dans la force du corps; celle-ci nous eſt donnée par la nature; c'eſt elle qui diſtingue le dogue d'Angleterre du barbet & de l'épagneul; le propre nom de ce courage eſt la *férocité*, & il eſt par conſéquent un vice. La valeur guerriere de la deuxieme eſpéce, & celle qui mérite vraiment le nom de *valeur*, eſt la vertu d'une ame grande & éclairée tout enſemble, qui, pénétrée de la juſtice d'une cauſe, de la néceſſité & de la poſſibilité de la défendre, & la croyant ſupérieure aux avantages de ſa vie particuliere, expoſe celle-ci pour obtenir l'autre en faiſant ſervir toutes ſes lumieres au choix des moyens prudens qui conduiſent à ſon but. Le courage féroce eſt la valeur ordinaire du ſoldat; c'eſt un mouvement impétueux & aveugle que donne la nature & qui ſera d'autant plus violent, d'autant plus puiſſant, que les paſſions ſeront plus vives, plus mutines, qu'elles auront été moins domptées; en un mot, moins l'individu aura eu d'éducation, plus il ſera barbare. Voilà pourquoi les ruſtres des provinces éloignées du centre d'un état policé & les montagnards ſont plus courageux que les artiſans des grandes villes. Il eſt hors de doute que la culture des ſciences &

des arts éteint cette eſpéce de courage, cette férocité, parce que la ſoumiſſion, la ſubordination perpétuelle qu'impoſe l'éducation, la morale qui dompte les paſſions, nous accoutument au joug, en étouffent le feu, les incendies. De là naît la douceur des mœurs, l'équité, la vertu; mais aux dépens de la férocité qui fait le bon ſoldat. L'art de raiſonner peut devenir un très-grand mal dans celui qui ne doit avoir que le talent d'agir. Que deviendroient la plûpart des expéditions guerrieres, ſi le ſoldat y raiſonnoit auſſi juſte que l'âne de la fable :

Et que m'importe à qui je ſois?
Battez-vous, & me laiſſez paître.
Notre ennemi, c'eſt notre maître :
Je vous le dis en bon françois.

Rois de la terre, dont la ſageſſe doit employer utilement juſqu'aux vices, ne travaillez pas à conſerver à vos peuples la férocité; mais choiſiſſez les bras de vos armées dans la partie de vos ſujets la moins polie, la plus barbare, la moins vertueuſe; vous n'aurez encore que trop à choiſir, quelque protection que vous accordiez aux ſciences & aux arts : mais cherchez la tête qui doit conduire ces bras; cherchez-la au temple de Minerve, déeſſe des armes & de la ſageſſe tout enſemble; parmi ces ſujets dont l'ame, auſſi éclairée que forte, ne connoît plus les grandes paſſions que pour les transformer en grandes

grandes vertus, ne ressent plus ces mouvemens impétueux de la nature, que pour les employer à entreprendre & à exécuter les plus grandes choses.

2. La nourriture semble constituer, jusqu'à un certain point, la valeur du soldat. Un médecin Anglois prétend qu'avec une diète de quelques jours il est possible de faire un poltron de l'homme le plus brave ; & le prince Maurice de Nassau ne marchoit à quelqu'expédition d'éclat qu'avec des troupes Angloises nouvellement débarquées de leur isle, & que lorsqu'elles avoient encore la piéce de bœuf dans l'estomac.

(*Remarq. sur les prov. unies.*)

3. Le duc de Weymar qui servoit en France, ayant été battu à Rhinsfeld en 1638, demanda au duc de Rohan ce qu'il convenoit de faire quand on avoit perdu la moitié de son armée, ses vivres, ses équipages, ses munitions & son artillerie. *Remarcher à l'ennemi*, lui répondit le duc de Rohan. L'avis fut suivi; nos troupes se rassemblerent, surprirent l'ennemi, firent prisonniers les quatre généraux de l'empereur, taillerent une partie de l'armée en pieces, dissiperent le reste & terminerent cette campagne par plusieurs conquêtes importantes.

4. Le consul Marius fut l'ennemi le plus redoutable qu'eurent les Cimbres & les Teutons, peuples de la Germanie. L'an de Rome 682, ce général avoit fait sur eux une quan-

tité prodigieuſe de priſonniers, dont une partie avoit été vendue pour ſervir comme eſclaves, & l'autre avoit été deſtinée à combattre dans l'Arène, comme gladiateurs. Spartacus, Cimbre de nation & plein de courage, fut du nombre de ces derniers. Peu fait pour un pareil aviliſſement, il ſe ſauve avec quelques camarades de ſon infortune; & les ayant raſſemblés, il leur peint, avec les plus vives couleurs, la barbarie de leurs patrons, & l'ignominie à laquelle ils les réſervent, en les deſtinant à combattre contre les bêtes féroces, plaiſirs inhumains que les nations les plus barbares ne connoiſſent pas. Ce diſcours enflamme les eſclaves. Bientôt Spartacus en compte ſoixante & dix mille ſous ſes drapeaux. La guerre ſe déclare; & le Cimbre victorieux voit fuir pluſieurs fois les Romains devant lui. Mais la fortune de Craſſus l'emporte enfin ſur celle de ce guerrier. Inveſti dans ſon camp, & ne voyant aucun moyen d'échapper, il range ſon armée en bataille : enſuite il tire ſon épée, la plonge dans le corps de ſon cheval, & dit à ſes ſoldats : « amis, je n'en manquerai pas, ſi » le ſort des armes nous ſeconde; & ſi je ſuis « vaincu, je n'ai pas envie de m'en ſervir ». Spartacus combattit en héros, & perdit la victoire avec la vie. Son corps, tout couvert de bleſſures, fut trouvé ſur un monceau de Romains qu'il avoit ſacrifiés à ſon déſeſpoir. (*Anecdotes germaniques.*)

5. Tacite dit en parlant des Germains : » ils s'assemblent à certains jours, & les moin» dres affaires sont décidées par les avis des » premiers de la nation. Il faut le concours » & le consentement du peuple pour régler » celles qui sont d'importance. Ils n'ont égard » à l'origine, que lorsqu'il est question d'élire » un souverain, mais la valeur seule décide » du choix des généraux. La puissance royale » a ses bornes. Les chefs doivent plutôt » l'obéissance de leurs soldats. à l'exemple » qu'ils donnent, qu'à leur autorité. On les » suit sans peine dans les plus grands périls, » parce qu'ils s'y jettent les premiers. Mais le » principal motif qui excite la valeur du » soldat, vient de ce qu'il ne s'enrôle pas au » hasard, ni sous des étendards inconnus. » Chacun combat sous l'enseigne de son can» ton & de sa famille, d'où il peut entendre » les cris de sa femme & de ses enfans, qui » sont les plus fidèles témoins de son cou» rage, & de qui il reçoit les louanges les » plus précieuses ».

VANITÉ.

1. Ma saillie le déconcerta ; il se prisoit assez pour ne s'y pas attendre ; & rien n'est plus sot en amour, qu'un homme vain qui se trouve innocent, où il se flattoit d'être coupable. (*Marivaux.*)

2. Il est des occasions où, pour faire mystere de toute sa vanité, il faut en montrer

un peu, parce qu'il ne feroit pas naturel de n'en point avoir alors, & de ne pas ressembler à tous les autres hommes.

3. Le roi de France est le plus puissant prince de l'Europe : il n'a point de mines d'or comme le roi d'Espagne : mais il a plus de richesses que lui ; parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable que les mines : on lui a vu entreprendre ou soutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre ; & par un prodige de l'orgueil humain, ses troupes se trouvoient payées, ses places munies & ses flottes équipées. (*Lett. Persannes.*)

4. Laërtes a quinze cents livres sterling de revenu en fonds de terres, qui sont hypothéquées pour six mille piéces ; mais il n'y a pas moyen de le convaincre que, s'il en vendoit de quoi servir au paiement de cette dette, il épargneroit là-dessus la taxe de quatre shelins par livre, qu'il en donne pour satisfaire à sa vanité, & avoir la réputation de jouir de ce gros revenu. Si Laërtes prenoit ce parti, il vivroit, sans doute, plus à son aise ; mais alors Irus, un homme de quatre jours, qui n'a que douze cents piéces de revenu, seroit aussi riche que lui. Plutôt que de souffrir cette indigne égalité, Laërtes continue à mettre de nobles mendians au monde, & toutes les années il charge son fonds du revenu pour le moins d'une année par la naissance d'un enfant. (*Spectateur Anglois.*)

5. La vanité eſt la choſe du monde la plus utile au genre humain, & l'on doit être ingénieux à en puiſer dans toutes ſortes d'objets, ſans choix & ſans diſtinction : ceci ne devroit s'entendre que de l'amour-propre bien réglé, qui, dans le fond, n'eſt lui-même que vanité.

6. La vanité ne reſpire qu'excluſions & préférences : exigeant tout & n'accordant rien, elle eſt toujours inique.

7. On remarque bien de la différence entre la vanité d'un homme d'eſprit & celle d'un ſot, ſi on les conſidere du côté de l'eſprit; mais elles ſont les mêmes, conſidéréesdu côté du cœur : d'où il s'en-ſuit qu'elles ne different l'une de l'autre que dans ce qu'elles ont de moins eſſentiel; car l'eſſentiel de la paſſion eſt dans le cœur. La vanité d'un ſot & celle d'un homme d'eſprit, conſiſtent également à deſirer l'éclat, la diſtinction; mais celle-ci eſt éclairée & bien placée : elle a pour objet cet éclat, cette diſtinction, qui réſultent des choſes vraiment eſtimables en elles-mêmes. Au contraire, la vanité d'un ſot eſt bornée à des choſes frivoles, à de petits objets. L'homme d'eſprit deſire la réputation d'homme d'eſprit; il ambitionne que l'ouvrage qu'il a compoſé, ſoit préféré à ceux de ſes rivaux, &c. Le ſot veut paſſer pour riche, pour avoir la meilleure table, la plus belle maiſon, le plus ſuperbe équipage, &c. L'entendement, pour parler le langage phi-

losophique, est mieux réglé dans l'homme d'esprit; ses idées sont plus justes; mais sa volonté n'est pas plus pure. Il faut faire ce qui est dans l'ordre; tout autre motif, & celui même de la gloire, est imparfait. Il corrompt & dégrade le cœur, qui ne doit être animé que de l'amour de l'ordre; il n'y a de grand que cet amour; tout le reste, à parler exactement, est petit & méprisable.

Il faut pourtant maintenir l'amour de la gloire parmi les hommes, afin de suppléer à l'amour de l'ordre, trop foible dans la plûpart d'entr'eux pour leur faire surmonter les grandes difficultés ordinairement attachées aux actions vertueuses & utiles à la société. Il vaut mieux faire le bien par un motif imparfait que de ne le point faire. Si c'est le faire mal, c'est toujours un moyen de parvenir à le bien faire. Montaigne dit à ce sujet: puisque les hommes, par leur insuffisance, ne se peuvent assez payer d'une bonne monnoie, qu'on y employe encore la fausse.

(*M. l'Abbé* TRUBLET.)

8. La vanité créa un mauvais sort pour présenter à des cœurs orgueilleux un objet qu'ils pussent accabler des reproches que nous voulons toujours nous épargner à nous-mêmes.

9. Soit que vous pardonniez, soit que vous châtiiez, que vos paroles ne soient pas vaines, de crainte qu'on ne vous croye pas lorsque vous pardonnez & qu'on ne vous craigne pas lorsque vous menacez.

1. Je connois trop bien les vapeurs pour m'en effrayer. Leur effet le plus ordinaire est de faire envisager une mort prochaine. Mais cet effet est corrigé par la propriété qu'elles ont de la faire envisager longtemps.

2. Je n'ai rien à vous dire sur les vapeurs, que de vous conseiller de vous divertir, de n'être jamais seul, de manger peu, & souvent, de vous promener à cheval, en carrosse, en bateau, de marcher peu, d'éviter toutes sortes d'épuisemens, soit de corps, soit d'esprit, de ne faire aucune lecture fatiguante, & sur-tout de ne point rester couché dans cette grande chaise, où je crois vous voir: dans ces maux-là, on tire plus de secours des autres que de soi-même.

3. Les effets de l'anxiété sont ces angoisses, ces vapeurs, que causent à quelques personnes les jours noirs de Novembre, les vents d'Est, la chaleur, le froid, l'humidité &c; peine réelle dont des ignorans se moquent souvent comme d'une affectation & d'une fantaisie: telles sont encore les orages perpétuels de l'amour, de la haine & des autres passions turbulentes excitées sans sujet, ou pour des bagatelles; les spasmes ou mouvemens désordonnés des muscles, & enfin le dérangement contraire à l'anxiété, savoir *l'insensibilité*, ou le défaut ou la

perte totale de la ſenſation, qui peut réſulter naturellement de la trop grande tenſion des nerfs, par où la ſubſtance médullaire a pu être déſunie ou rompue, & par conſequent rendue incapable de faire ſes fonctions.

4. Le délire des mélancoliques ne porte que ſur un objet. Que l'on traite avec eux de toute autre choſe que de ce qui fait leur folie, on les trouve raiſonnables, gens d'eſprit même; mais ſi vous touchez la corde qui les bleſſe, tout eſt perdu, leur raiſon eſt en fuite. On a vu de ces malades donner dans les plus ridicules, les plus abſurdes idées. On en a vu qui ſe croyoient un nez de verre, ou bien des jambes de paille; d'autres s'imaginoient être devenus coqs, & ſe mettoient à chanter comme ces animaux. M. Boerrhave parle d'un de ces fous, à qui un jour il paſſa par la tête de ne vouloir plus piſſer, de crainte d'inonder la ville : il ſeroit mort de cette folie, ſi un médecin n'avoit imaginé de faire crier autour de lui & de lui repréſenter que la ville alloit être conſumée, s'il n'avoit pas la bonté de piſſer pour éteindre l'incendie. Le mélancolique trouva cette raiſon ſi bonne qu'il piſſa; il fut guéri. Ce ſont-là, en effet, les remédes qu'il faut employer pour les guérir; convenir de tout ce qu'ils veulent & les tromper.

5. M. Falconnet, médecin célebre, fut mandé auprès d'une dame qui, ne pouvant lui rendre compte de ſa maladie, lui dit qu'elle

mangeoit, buvoit & dormoit bien. Oh! laissez-moi faire, lui dit M. Falconet; je vous donnerai des médecines qui vous ôteront tout cela.

Voyez MÉLANCOLIE.

VARIÉTÉ.

1. La variété suppose le nombre & la différence des parties présentées à la fois, avec des positions, des gradations, des contrastes piquans.

2. Mais, s'il faut de l'ordre dans les choses, il faut aussi de la variété. Les histoires nous plaisent par la variété des récits; les romans, par la variété des prodiges; les piéces de théâtre, par la variété des passions. S'il est vrai que l'on ait fait cette fameuse allée de Moscou à Péterſbourg, le voyageur doit périr d'ennui; & celui qui aura voyagé long-temps dans les Alpes, en descendra dégoûté des situations les plus heureuses & des points de vue les plus charmans. Il faut qu'une chose soit assez simple pour être apperçue, & assez variée pour être apperçue avec plaisir.

Il y a des choses qui paroissent variées & ne le sont pas; d'autres qui paroissent uniformes & sont très variées.

L'architecture gothique paroît très-variée, mais la confusion des ornemens fatigue par leur petitesse; ce qui fait qu'il n'y en a aucun que nous puissions distinguer d'un autre, & leur nombre fait qu'il n'y en a aucun sur le-

quel l'œil puisse s'arrêter : de maniere qu'elle déplaît par les endroits mêmes qu'on a choisis pour la rendre agréable.

Un bâtiment d'ordre gothique est une espéce d'égnime pour l'œil qui le voit ; & l'ame est embarrassée, comme quand on lui présente un poëme obscur.

L'architecture grecque, au contraire, paroît uniforme : mais, comme elle a les divisions qu'il faut & autant qu'il en faut pour que l'ame voye précisément ce qu'elle peut voir sans se fatiguer, mais qu'elle en voye assez pour s'occuper, elle a cette variété qui fait regarder avec plaisir.

. 3. Notre ame est un composé de force & de foiblesse. Elle veut s'élever, s'aggrandir ; mais elle veut le faire aisément. Il faut donc l'exercer, & ne pas l'exercer trop. C'est le double avantage qu'elle tire de la perfection des objets que les arts lui présentent. Elle y trouve d'abord la variété, qui suppose le nombre & la différence des parties présentées à la fois, avec des positions, des gradations, des contrastes piquans : (il ne s'agit point de prouver aux hommes les charmes de la variété ;) l'esprit est remué par l'impression des différentes parties qui le frappent toutes ensemble, & chacune en particulier, & qui multiplient ainsi ses sentimens & ses idées.

. Tout ce qui est commun est ordinairement médiocre. Tout ce qui est excellent est rare, singulier & souvent nouveau. Ainsi la va-

riété & l'excellence des parties font les deux resſorts qui agitent notre ame, & qui lui caufent le plaifir qui accompagne le mouvement & l'action. Quel état plus délicieux que celui d'un homme qui reſſentiroit à la fois les impreſſions les plus vives de la peinture, de la mufique, de la danfe, de la poéfie, réunies toutes pour le charmer! Pourquoi faut-il que ce plaifir foit fi rarement d'accord avec la vertu?

(*M. le Batteux.*)

Voyez Génie, Négligence.

VÉGÉTATION.

1. Faut-il avoir une ame pour expliquer la croiſſance des plantes, infiniment plus prompte que celle des pierres? & dans la végétation de tous les corps, depuis le plus mou jufqu'au plus dur, tout ne dépend-il pas des fucs nourriciers plus ou moins terreſtres, & appliqués avec divers degrés de force à des maſſes plus ou moins dures? Par-là en effet, je vois qu'un rocher doit moins croître en cent ans, qu'une plante en huit jours.

2. Que nos parties fe nourriſſent & croiſſent par les alimens que nos organes métamorphofent; qu'une action organique, vitale, végétative, répare enfuite, par la nutrition, les pertes que nos parties fubiſſent continuellement; il n'y a rien en cela qui étonne, & qui ne foit dans l'ordre de la na-

ture ; mais qu'un homme, mort depuis vingt ans, donne encore des marques de végétation, c'est un fait dont il seroit permis de douter, si la réputation du célebre Boyle & du fameux Paré n'écartoit tout soupçon à cet égard. Paré conservoit un cadavre, à qui les ongles revenoient à leur premiere grandeur peu de temps après qu'il les lui coupoit. C'est un fait que Boyle rapporte dans son traité de l'origine des formes & des qualités.

3. Le journal d'Angleterre & celui des savans font mention d'une femme de Nuremberg à qui les cheveux s'étoient fait une issue par les fentes du cercueil quarante-trois ans après avoir été mise en terre. Pour rendre le phénomêne de Nuremberg moins incroyable, on écrivit du même pays que le corps d'un malheureux qu'on avoit pendu pour vol, fut couvert de cheveux dans toute son étendue, quoiqu'attaché à la potence depuis peu de temps.

4. On a vu la germination & même la végétation de plusieurs grains d'avoine dans l'estomach, où ils avoient séjourné dix mois. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est d'abord le long séjour des grains d'avoine dans ce viscere, malgré les efforts de cette partie agissante & l'action des médicamens dont le malade s'est servi ; mais de plus, ils ont pris racine, ils ont germé dans l'estomac, de même que s'ils eussent été semés dans la terre,

ſi ce n'eſt qu'ils n'ont rendu qu'une eſpéce de paille ſans grains: cette paille étoit fort mince & ſemblable à la barbe du froment, moins ferme & plus longue. Pluſieurs grains avoient produit de cette paille haute de huit pouces, non pas d'un même jet, mais d'une étendue ſéparée de pluſieurs nœuds qui reſſembloient à de petits grains d'avoine : tous ces grains avoient des racines menues & de la longueur de trois doigts. (*Gazette ſalutaire.*)

5. L'hiſtoire de l'académie des ſciences dit que M. Dodart obſerva qu'un orme portoit, dans le développement de ſes germes, quinze milliards huit cent quarante millions de graines bien diſtinctes.

Voyez VÉGÉTAUX.

VÉGÉTAUX.

Les parties ſolides des corps vivans, je veux dire des animaux & des végétaux, contiennent beaucoup plus de terre que les ſucs de ces corps; car elles ne ſont preſque formées que d'une terre dont les atômes ſont unis par des parties huileuſes. Mais la maſſe des parties ſolides eſt peu conſidérable en comparaiſon de celle des ſucs, où l'eau domine, & où la terre ſe trouve en très-petite quantité.

Si on juge de la quantité de terre qui entre dans la compoſition des végétaux par celle qui ſe trouve dans les cendres d'une plante, on trouvera qu'il n'y en entre que fort peu :

car le *caput mortuum* des fruits, des semences, des fleurs, des feuilles, ne fait pas la centieme partie de tout le mixte ; les racines que l'on croit fort terrestres n'en fournissent guères davantage : mais il ne faut pas borner la quantité de la terre des végétaux à celle qu'on tire de leurs cendres. Les sels fixes qu'on sépare de ces cendres, ne sont presque formés que de terre ; à la vérité on en tire fort peu des plantes & presque point des animaux. A peine les cendres d'une livre de plantes en fournissent-elles ordinairement un gros ; les autres parties de la plante qui se dissipent dans l'embrâsement, ou qui s'élevent dans la distillation, emportent aussi de la terre avec elles, sur-tout les huiles grossieres & les sels : mais ces deux sortes de parties y sont ordinairement aussi en petite quantité ; ainsi il faut toujours convenir qu'il entre très-peu de terre dans la composition des végétaux & des animaux. Mais il faut faire attention que les mixtes dont nous parlons sont remplis de leurs sucs ; car, lorsqu'ils sont désséchés, la plus grande partie de l'eau qui y dominoit, s'est dissipée : ainsi ils se trouvent à proportion plus fournis de terre.

VENGEANCE.

1. C'est que la vengeance est douce à tous les cœurs offensés ; il leur en faut une, il n'y a que cela qui les soulage : les uns l'aiment cruelle, les autres généreuse ; & mon

cœur étoit de ces derniers : car ce n'étoit pas vouloir beaucoup de mal à Valville que de ne lui ſouhaiter que des regrets.

(*Marivaux.*)

2. La vengeance n'a qu'une partie de ſa douceur quand elle demeure ſecrette.

(*Mémoires du Comte de Bonneval.*)

3. Le malheureux ! oſer me traiter ainſi, moi qui lui ai apporté un ſi gros bien ! mais je me vengerai ; il n'aura pas un moment de repos : je lui ferai ſentir ce que c'eſt que de négliger une femme vertueuſe.

(*Hiſtoire d'Henriette.*

4. M. de Thou avoit maltraité un grand oncle du cardinal de Richelieu. Ce miniſtre trop vindicatif fit mourir le fils de ce grand homme. Il diſoit à cette occaſion : M. de Thou le pere m'a mis dans ſon hiſtoire ; je mettrai le fils dans la mienne.

5. Si je me venge, dit Caton, les dieux me puniront, parce que les offenſes qu'on me fait, s'adreſſent directement à eux comme aux ſeuls juges qui ont établi les loix qu'on viole maintenant pour me nuire.

6. Une vieille femme qui aimoit la joie, à ce que la fable nous dit, chagrine de voir ſes rides dans un miroir ou elle ſe regardoit, le jetta & le caſſa en mille piéces: mais en regardant tous ces morceaux, elle s'écria : qu'eſt-ce que j'ai gagné par ce coup de ma vengeance ? Il n'a ſervi qu'à multiplier ma

laideur, & à me la repréſenter mille fois pour une.

7. Si la vengeance de Henri III. contre le duc de Guiſe & le cardinal ſon frere eût été revêtue des formalités de la loi, qui ſont les inſtrumens naturels de la juſtice des rois, ou le voile naturel de leur iniquité, la ligue en eût été épouvantée: mais, manquant de cette forme ſolemnelle, cette action fut regardée comme un infâme aſſaſſinat, & ne fit qu'irriter le parti. Le ſang des Guiſes fortifia la ligue, comme la mort de Coligni avoit fortifié les proteſtans. Pluſieurs villes de France ſe révolterent contre le roi.

8. Il eſt, à ce que l'on m'a dit, dans les principes de la plus grande partie des hommes, de ne ſe pas moins venger d'une cruelle, que d'une inconſtante.

(*Lettr. de la Ducheſſe de... au Duc de...*)

9. Une femme Angloiſe ayant fait une infidélité à ſon mari, & ſe trouvant à la mort, lui avoua ſon crime, en lui demandant pardon : je vous l'accorde, lui dit-il, à condition que vous me pardonnerez vous-même de vous avoir empoiſonnée.

(*Lett.* DE *Murat.*)

10. M. le duc d'Epernon étoit très-vindicatif, comme le ſont d'ordinaire les hommes nourris dans la faveur. Le comte de Bautru avoit malheureuſement haſardé ſur lui un bon-mot; le duc lui fit donner en plein jour une baſtonnade

tonnade des mieux étoffées. Je ne ſais quel étoit ce bon-mot, dit Amelot de la Houſſaye; mais Deſbarreaux, l'un des plus enjoués perſonnages de ce temps-là, dit à ce propos: M. Bautru, qui marche toujours avec une canne, porte ſon bâton, comme *ſaint Laurent* ſon gril, pour nous faire ſouvenir de ſon martyre.

11. En 1573, pendant la fameuſe révolte des pays-bas, les Eſpagnols, au ſiége de Harlem, ayant jetté dans la ville la tête d'un priſonnier qu'ils venoient de faire, les aſſiégés, à leur tour, leur envoyerent onze têtes Eſpagnoles, avec cette inſcription: « dix têtes » pour le paiement du dixieme denier, & » l'onzieme pour l'intérêt ». Harlem ayant été forcé de ſe rendre à diſcrétion, les vainqueurs firent pendre tous les magiſtrats, tous les paſteurs & plus de quinze cents citoyens.

Voyez INJURE, FRANCHISE, SILENCE.

VENTS.

1. Lorſque de longues chaleurs commencent à fatiguer les animaux, & à ſecher la verdure, ſouvent la mer envoie à propos un vent d'oueſt qui porte par-tout le rafraîchiſſement deſiré. Ce vent humide, dont le ſéjour trop long pourroit nuire à la terre & à ſes habitans, eſt ſouvent diſſipé par un vent d'eſt.

2. Le vent d'eſt roule d'Aſie en Europe, & ne trouvant preſque point de mer dans ſa

marche, nous amene la férénité ou même la fécheresse.

3. Le vent qui souffle du nord, nous apporte mille & mille petites particules glacées : il précipite, écarte ou resserre toutes les vapeurs malignes de l'automne ; il contribue à la fertilité des terres, soit qu'il voiture plus de sels que les autres vents, soit qu'il délaye moins les sels qu'il rencontre dans l'air de notre climat, & qu'il en empêche la dissipation en les soutenant, comme le vent qui enfile l'embouchure d'une riviere en soutient l'eau & la fait augmenter sans y en introduire de nouvelle.

4. La bise tranchante est enfin amortie & relevée par des vents qui partent de la zone torride, & qui répandent dans l'air une chaleur propre à ranimer la nature.

5. Le simple vent peut quelquefois contribuer beaucoup à l'augmentation de la chaleur, les vents du midi produisent souvent cet effet : on fait par l'usage des soufflets dont on se sert pour accélérer l'embrâsement, combien l'action de l'air peut exciter & accroître la chaleur.

Il n'y a pas beaucoup de causes déterminantes actives du froid, du moins n'en connoissons-nous que très-peu ; le vent, sur-tout le vent du nord, est la plus remarquable ; car il paroît que c'est cette cause uniquement qui occasionne les froids les plus rigoureux de l'hiver.

Pendant cette saison, la chaleur diminue beaucoup dans nos climats; le soleil, que nous avons la moitié moins de temps sur notre horison que dans l'été, & l'obliquité des rayons de cet astre doivent, à la vérité, contribuer à cette diminution de chaleur; mais à peine cette diminution de chaleur peut-elle s'étendre jusqu'au tempéré, lorsqu'elle n'est occasionnée que par ces causes; car souvent nous n'avons qu'un froid très-modéré au solstice d'hiver, qui est le temps de la plus grande absence du soleil & de la plus grande obliquité de ses rayons; quelquefois au contraire il arrive un froid glacial au solstice d'été: mais ces froids considérables qui arrivent, soit dans l'hiver, soit dans l'été, ne peuvent être attribués à l'absence du soleil ni à l'obliquité de ses rayons: or, nous ne connoissons point d'autre cause de ces froids que la différence des vents. En effet, il n'y a point de froid glacial ni dans l'hiver, ni dans l'été, tant que le vent est au sud; mais lorsqu'il est au nord, le froid est toujours fort grand, sur-tout en hiver.

On attribue communément ce grand froid à des particules nitreuses que le vent apporte du nord dans nos climats; mais il y a de savans physiciens qui ont de la peine à reconnoître ce genre de cause, parce que, selon eux, le nitre est plus rare dans les régions du nord que dans les nôtres; que l'hiver est la saison la plus opposée à la produc-

tion de cette espéce de sel, & que c'est au contraire pendant l'été qu'il se produit abondamment.

Il y a quelques autres causes déterminantes actives du froid qui sont moins remarquables & moins générales que les vents dont nous venons de parler; tels sont certains mouvemens dont on agite les corps chauds; par exemple, si on remue beaucoup d'eau chaude avec un bâton ou autrement, elle se refroidit bien plus vîte que lorsqu'on la laisse tranquille. Il y en a qui, pour rafraîchir le vin en été, attachent la bouteille, où il est renfermé, au bout d'une corde & la font tourner circulairement dans l'air avec une grande vîtesse; on a remarqué qu'un pareil mouvement rafraîchit assez promptement un morceau de fer ou quelques autres corps chauds: mais cet effet doit être principalement attribué à l'air que le corps parcourt avec rapidité; parce que cet air doit continuellement dépouiller ces corps de leur chaleur extérieure.

VÉRITÉ.

1. Je parus à la cour dès ma plus tendre jeunesse: je le puis dire, mon cœur ne s'y corrompit point: je formai même un grand dessein, j'osai y être vertueux. Dès que je connus le vice, je m'en éloignai; mais je m'en approchai ensuite pour le démasquer. Je portai la vérité jusqu'aux pieds du trône;

j'y parlai un langage jusqu'alors inconnu; je déconcertai la flatterie, & j'étonnai en même temps les adorateurs & l'idole.

(*Lettres Persannes.*)

2. Si en cherchant la vérité tous deux, nous ne sommes pas du même avis, c'est nous accorder que de nous combattre.

3. La vérité est mere de la haîne.

4. A l'égard des mœurs, j'ai dit que l'éducation des monarchies doit y mettre une certaine franchise. On y veut donc de la vérité dans les discours. Mais est-ce par amour pour elle? point du tout. On la veut, parce qu'un homme qui est accoutumé à la dire, paroît être hardi & libre. En effet, un tel homme semble ne dépendre que des choses, & non pas de la maniere dont un autre les reçoit. C'est ce qui fait qu'autant qu'on y recommande cette espéce de franchise, autant on y méprise celle du peuple, qui n'a que la vérité & la simplicité pour objet. (*Esprit des Loix.*)

Voyez MÉTAPHYSIQUE.

VERS.

1. Le principe de tous méchans vers, est de n'avoir pas assez d'esprit pour en faire de bons, ni assez de raison pour n'en pas faire de mauvais.

2. Nos compatriotes, dit le comte de Bolingbroke, écrivant au sieur Prior, sont aussi mauvais politiques que les François sont mauvais poëtes.

3. Les licences poétiques, ſuivant l'abbé Antonini, rendent les vers Italiens très-difficiles à entendre, mais très-aiſés à compoſer.

VERTU.

1. Les hommes qui ſe moquent le plus de ce qu'on appelle ſageſſe, traitent pourtant ſi cavalierement une femme qui ſe laiſſe ſéduire, ils acquierent des droits ſi inſolens avec elle, ils la puniſſent tant de ſon déſordre, ils la ſentent ſi dépourvue contre eux, ſi déſarmée, ſi dégradée, à cauſe qu'elle a perdu cette vertu dont ils ſe moquoient, qu'en vérité, ma fille, ce n'eſt que faute d'un peu de réflexion qu'on ſe dérange; car en y ſongeant, qui eſt-ce qui voudroit ceſſer d'être pauvre, à condition d'être infâme?

2. Il faut que la terre ſoit un ſéjour bien étranger pour la vertu, car elle ne fait qu'y ſouffrir. (*Marivaux.*)

3. Je n'admire pas un homme qui poſſede une vertu dans toute ſa perfection, s'il ne poſſede en même temps, dans un pareil degré, la vertu oppoſée; tel qu'étoit Epaminondas, qui avoit l'extrême valeur jointe à l'extrême bénignité: car autrement ce n'eſt pas monter, c'eſt tomber. On ne montre pas ſa grandeur, pour être en une extrémité; mais bien en touchant les deux à la fois & rempliſſant tout l'entre-deux. Mais peut-être que ce n'eſt qu'un ſoudain mouvement de l'ame

de l'un à l'autre de ces extrêmes, & qu'elle n'eſt jamais en effet qu'en un point, comme le tiſon de feu que l'on tourne. Mais au moins cela marque l'agilité de l'ame, ſi cela n'en marque l'étendue. (*Pascal.*)

4. Pendant que je travaillois, dit l'abbé de Choiſy, à l'hiſtoire de Charles VI, M. le duc de Bourgogne, à peine ſorti de l'enfance, me dit un jour ces paroles: comment vous y prendrez-vous pour dire que ce roi étoit fou? Monſeigneur, lui répondis-je ſans héſiter, je dirai qu'il étoit fou. La ſeule vertu diſtingue les hommes dès qu'ils ſont morts.

5. La vraie vertu rougit de ſes propres victoires, parce que ces victoires ſuppoſent qu'elle a été attaquée. (*Hiſt. d'Henriette.*)

6. Platon diſoit que la vertu eſt une: mais qu'elle a diverſes eſpéces ou parties qui ont entr'elles une telle liaiſon, que l'on ne peut pécher contre l'une ſans manquer à l'autre.

7. Mais dans ce monde, toutes les vertus ſont déplacées, auſſi-bien que les vices. Les bons & les mauvais cœurs ne ſe trouvent point à leur place. (*Marivaux.*)

8. On demandoit à Locman de qui il avoit appris la vertu. Il répondit: je l'ai appriſe de ceux qui n'en avoient pas.

9. Les gens vertueux ſont rares, mais ceux qui eſtiment la vertu ne le ſont pas.

10. Il vient de compoſer un traité contre la vertu des femmes où il prétend prouver, & même géométriquement, qu'elles n'en

ont jamais qu'en raison du plus ou du moins de goût qu'on leur inspire.

(*Lettres de la duchesse de ... au duc de...*)

11. La vertu est une force morale qui nous fait dompter nos passions & nos penchans les plus doux, si-tôt que le devoir ou l'honneur l'ordonne. Elle est, pour ainsi dire, le patrimoine d'une ame foible par sa nature & forte par sa volonté.

12. Le sage véritablement vertueux préfere sa famille à lui, sa patrie à sa famille, & le genre humain à sa patrie.

Voyez MORALE, RAISON, VICES, TEMPÉRAMENT, SCRUPULE.

VEUVAGE.

1. Quelqu'un lui représenta l'exemple de la tourterelle qui demeure seule toute sa vie, lorsqu'elle perd son premier mari. Si vous avez, répondit-elle, à me proposer l'exemple des bêtes, proposez-moi celui des pigeons & des moineaux.

2. Valeria, dame Romaine, disoit que son mari étoit mort pour les autres, mais qu'il vivoit éternellement pour elle.

Voyez TEMPÉRAMENT.

VICTOIRE.

1. Les anciens ont fait une divinité de la victoire; elle est nommée par Varron *fille du ciel & de la terre.* Les Egyptiens, dans leurs hiéroglyphes, désignoient la victoire

par un aigle, parce qu'il ſurpaſſe en courage tous les autres oiſeaux ; c'eſt pourquoi les Romains le portoient dans leurs étendards.

2. Charles-Quint étoit à Madrid, lorſqu'il reçut la nouvelle du ſuccès de la bataille de Pavie. Il ſut bien diſſimuler ſa joie ; &, lorſque ſes courtiſans vinrent prendre ſes ordres pour préparer des réjouiſſances, il leur fit cette réponſe : « les chrétiens ne doivent ſe » réjouir que des victoires qu'ils remportent » ſur les infidèles ».

VIBRATION.

1. Les cauſes actives déterminantes de la chaleur ſe réduiſent toutes à la colliſion; ainſi on doit les regarder toutes comme des cauſes vibrantes, ou capables d'occaſionner dans l'éther le mouvement de trémouſſement dans lequel la chaleur conſiſte. Les cauſes déterminantes paſſives contribuent plus ou moins à l'augmentation de ce mouvement, à proportion de la réſiſtance qu'elles lui oppoſent, dans le temps même qu'il eſt excité dans l'éther par les cauſes actives. L'expérience prouve en effet que plus la dureté ou la ténacité des corps eſt conſidérable, plus la chaleur peut s'accroître dans ces corps, & qu'au contraire plus les corps ſont fluides, ou plus leurs parties ſont légeres & peu adhérentes entr'elles, moins cette qualité peut y parvenir à un haut degré. Ainſi, plus le mouvement de vibra-

tion, causé dans l'éther qui environne un corps, trouve de résistance dans ce corps, plus il trouble le mouvement de froideur, ou le mouvement naturel de l'éther qui remplit les pores de ce même corps. On en apperçoit la raison: le mouvement de vibration qui est occasionné dans l'éther par une cause capable d'exciter la chaleur, se communique à l'éther qui pénetre les mixtes; cet éther qui occupe leurs pores y trouve des obstacles qui changent sa direction, & qui l'obligent à se porter de tous côtés entre les parties de ces mixtes. Si les vibrations sont plus fortes que la résistance que peut opposer l'union des corps, elles les écartent & les désunissent plus ou moins, selon que leur force domine plus ou moins sur celle du contact qui fait cette union. Si les parties des corps sont fortement agitées, & si les causes qui ont commencé à troubler le mouvement naturel de l'éther continuent d'agir, les vibrations augmentent & se multiplient dans ces corps & dans l'éther qui les environne; ainsi la force de compression diminue au-dedans & au-dehors de ces mêmes corps, à proportion que les vibrations de l'éther deviennent plus fréquentes & plus fortes. Lorsque les parties d'un corps se touchent peu, la force de compression céde promptement; parce qu'elle ne joint que foiblement ces parties: mais lorsque les parties d'un mixte se touchent exactement en beaucoup d'en-

droits, cette force de compreſſion, qui n'eſt jamais entierement détruite par la chaleur, les tient fortement réunies & réſiſte beaucoup au mouvement de la chaleur....

On voit beaucoup de corps ſolides qui réſiſtent à la chaleur la plus violente, & qui conſervent preſque toute leur dureté: il reſte donc toujours un fond de force de compreſſion ou de froid, qui, ſi on en juge par la ſolidité de ces corps, ſurpaſſe encore de beaucoup celle de la chaleur. Cette force n'eſt pas épuiſée, lorſque la chaleur augmente juſqu'à diſſoudre la plûpart des corps les plus ſolides, juſqu'à vaincre, par conſéquent, toute la réſiſtance que ces corps peuvent lui oppoſer; en effet il y a des corps dont la ſolidité réſiſte à une chaleur extrême, tels ſont les ſubſtances terreſtres des fourneaux, des creuſets &c. dans leſquels la chaleur diſſout les métaux & tous les autres corps fuſibles les plus ſolides...... Il eſt donc évident, par les exemples que nous venons de rapporter, que la tendance ou la détermination, par laquelle l'éther comprime les corps, n'eſt jamais entierement détruite par le mouvement de vibration que ce principe acquiert dans la plus grande chaleur.

Mais il eſt viſible auſſi que jamais cette tendance n'anéantit entierement le mouvement de vibration ou de chaleur; parce qu'il a toujours quelques unes des cauſes déterminantes, dont nous avons parlé, qui agiſſent & qui en-

tretiennent ce mouvement : ainsi le froid & le chaud ne consistent que dans le même mouvement qui réunit les déterminations dans lesquelles consistent ces deux qualités : ou plutôt il paroît qu'elles ne consistent que dans cette tendance par laquelle l'éther comprime tous les corps, qui est toujours plus ou moins modifiée de vibrations, lesquelles affoiblissent plus ou moins la force comprimante, & augmentent plus ou moins aussi la force raréfiante.

Si on fait l'application de la maniere d'agir du feu sur les différens mixtes, à notre corps même, on comprendra facilement que, lorsque le feu ou l'éther, animé du mouvement de chaleur, agit modérément sur quelques parties de notre corps, il ne doit nous causer qu'un sentiment de chaleur peu considérable ; & que, lorsqu'il agit au contraire fortement, il doit ruiner la tissure de ces parties & nous causer beaucoup de douleur. Enfin, le mouvement de chaleur n'est que le mouvement de froideur modifié de vibrations.

2. Il est certain que le mouvement de vibration dépend nécessairement du concours de l'air extérieur ; car si on met dans la machine du vuide des corps susceptibles de pourriture ou de fermentation, ils laissent seulement échapper quelque peu d'air qui se dégage ; & si l'on pompe cet air, on s'apperçoit qu'ils en reproduisent d'autre ; mais

si l'on continue de le pomper à mesure qu'il se dégage, ils cessent d'en fournir, & alors ces corps sont préservés de pourriture & de fermentation, tant qu'ils restent enfermés dans le récipient de la machine du vuide.

Voyez FROTTEMENS, SÉVE.

VICES.

1. Les gens vicieux & déréglés, par cela même qu'ils sont vicieux, doivent trouver la vertu plus aimable. L'humilité applanit tous les chemins à notre orgueil; elle est donc aimée d'un orgueilleux. La libéralité donne; elle ne sauroit donc déplaire à un intéressé. La tempérance vous laisse en possession de vos plaisirs; elle ne peut donc être désagréable à un voluptueux qui ne veut point de rival ni de concurrent. Auroit-on cru que l'affection que les hommes du monde témoignent avoir pour les gens vertueux, eût une source si mauvaise; & me pardonnera-t-on bien ce paradoxe, si j'avance qu'il arrive souvent que les vices qui sont au-dedans de nous, font l'amour que nous avons pour les vertus des autres?

(*ABADIE.*)

2. Non que je croye qu'il faut laisser mourir de faim le vice, mais parce qu'il est juste de ne le nourrir qu'après avoir bien engraissé la vertu.

3. Nous sommes vivement blessés de ce

qui ôte l'eftime des hommes, & dieu pardonne plus aifément les crimes que les vices.

(*Madame* DE MAINTENON)

4. Les vices font les vertus elles-mêmes portées à l'excès. Les défauts font ces mêmes vertus auxquelles il manque quelque chofe, & le plus fouvent font la négation des vertus. La pufillanimité, par exemple, eft un défaut, & la témérité eft un vice; celle-ci eft l'excès du courage, l'autre en eft la négation. Les vices & les défauts font des extrêmes qui fe touchent.

5. Enfin, il dit qu'on doit faire une grande différence entre les vices qui conviennent à un fouverain en tant que tel, & les vices qui lui conviennent en tant qu'homme.

6. Confeffons le vrai, il n'en eft gueres d'entre nous qui ne craigne plus la honte qui lui vient des vices de fa femme, que des fiens; qui ne fe foigne plus (émerveillable charité!) de la confcience de fa bonne époufe, que de la fienne propre; qui n'aimât mieux être voleur & facrilége, & que la femme fût meurtriere & hérétique, que fi elle n'étoit plus chafte que fon mari. Inique eftimation de vices! Nous & elles, fommes capables de mille corruptions plus dommageables & dénaturées que n'eft la lafciveté: mais nous faifons & péfons les vices, non felon la nature, mais felon notre intérêt. (*Montaigne.*)

Voyez SAUVAGES, MORALE, EXEMPLE, IGNORANCE, TEMPÉRAMENT.

1. On demanda ensuite : quelle est la chose qu'on reçoit sans remercier, dont on jouit sans savoir comment, qu'on donne aux autres, quand on ne sait où on est, & qu'on perd sans s'en appercevoir ?

(*M. de Voltaire.*)

2. La vie humaine est courte, à considérer ce que nous avons à faire ; incertaine par rapport à ce que nous y faisons ; & toujours mêlée de ce que nous avons fait, & de ce qui nous reste à faire.

(*Espion Turc.*)

3. Quel que soit l'amour de la vie, mon cher Aza, les peines le diminuent, le désespoir l'éteint. Le mépris que la nature semble faire de notre être, en l'abandonnant à la douleur, nous révolte d'abord ; ensuite l'impossibilité de nous en délivrer, nous prouve une insuffisance si humiliante, qu'elle nous conduit jusqu'au dégoût de nous-mêmes (*Me de Graffigni.*)

4. Les payens eux-mêmes ont déploré notre triste condition. Qui ne sait la pensée impie d'un de leurs sages ? Cet homme, dit-il, qui doit commander à tous les animaux, entre dans le monde comme le plus misérable & le plus abandonné de tous ; la nature le traite moins en mere qu'en ennemie, & il semble qu'elle veuille lui ravir l'usage de la vie au moment qu'elle la lui donne ; il ne

peut chercher ce qui doit le nourrir, ni fuir ce qui le doit perdre ; il pleure son impuissance, & commence sa vie par souffrir sans avoir commis d'autre crime que celui d'être né. (*PLINE.*)

5. Halley voulut évaluer les degrés de mortalité du genre humain. Il se servit, à cet effet, des tables des naissances & des morts de la ville de Breslau ; &, après avoir parcouru tous les âges, il chercha quel droit chacun a à la vie. Le résultat de son calcul fut qu'il y a cent contre un à parier, qu'un homme de vingt ans vivra encore un an ; quatre-vingts contre un à parier, qu'un homme de vingt-cinq ans vivra encore un an ; trente-huit contre un, qu'un homme de cinquante ans vivra encore un an : mais que depuis soixante-six ans jusqu'à quatre-vingts, il y auroit du désavantage à parier même un demi contre un ; & que depuis quatre-vingts ans jusqu'au terme le plus éloigné de la vie, il n'y a aucune sorte de pari à faire. Les conséquences qu'il tire de-là, sont que le nombre des hommes augmente & diminue dans la même proportion, & que tous les vingt-cinq ou trente ans le genre humain se renouvelle ; de maniere que dans le cours d'environ deux siecles, les races se succedent six fois : car la moitié de ceux qui viennent au monde, meurt en dix-sept ans de temps, & l'autre moitié s'écoule par des degrés assez rapides.

6.

6. Cicéron, dans le premier livre de ses Tusculanes, fait voir ingénieusement la fausseté des jugemens que nous formons sur la durée de la vie humaine comparée à l'éternité. Pour donner plus de force à son raisonnement, il cite un passage de l'histoire naturelle d'Aristote, touchant une espece d'insectes commune sur les bords de l'Hipanis, qui ne vivent jamais au-delà du jour où ils sont nés *.

Aristote dit qu'il y a de petites bêtes sur la riviere Hipanis, qui ne vivent qu'un jour. Celle qui meurt à huit heures du matin, elle meurt en jeunesse; celle qui meurt à cinq heures du soir, elle meurt en sa décrépitude. Qui de nous ne se moque de voir mettre en considération d'heur ou de malheur ce moment de durée? Le plus & le moins en la nôtre, si nous le comparons à l'éternité, ou encore à la durée des montagnes, des étoiles, des arbres, & même des animaux, n'est pas moins ridicule. (*Montaigne.*)

7. Pour suivre l'idée de cet élégant écrivain, supposons qu'un des plus robustes de ces Hipaniens, c'est ainsi qu'ils sont nommés dans l'histoire, fut, selon ces notions, aussi ancien que le temps même; il aura commencé à exister à la pointe du jour; &, par la force extraordinaire de son tempéra-

* Fleuve de Scythie, qui porte aujourd'hui le nom de Bog.

ment, il aura été en état de soutenir une vie active pendant le nombre infini de secondes, de dix ou de douze heures. Durant une si longue suite d'instans, par l'expérience & par ses réflexions sur tout ce qu'il a vu, il doit avoir acquis une haute sagesse. Il voit ses semblables qui sont morts sur le midi, comme des créatures heureusement délivrées du grand nombre d'incommodités auxquelles la vieillesse est sujette. Il peut avoir à raconter à ses petits-fils une tradition étonnante de faits antérieurs à tous les mémoires de la nation. Le jeune essaim, composé d'êtres qui peuvent avoir déjà vécu une heure, approche avec respect de ce vénérable vieillard, & écoute avec admiration ses discours instructifs. Chaque chose qu'il leur racontera, paroîtra un prodige à cette génération dont la vie est si courte. L'espace d'une journée leur paroîtra la durée entiere des temps, & le crépuscule du jour sera appellé, dans leur chronologie, la grande ere de leur création.

Supposons maintenant que ce vénérable insecte, ce Nestor de l'Hipanis, un peu avant sa mort, & environ l'heure du coucher du soleil, rassemble tous ses descendans, ses amis & ses connnoissances, pour leur faire part en mourant de ses derniers avis. Ils se rendent de toutes parts sous le vaste abri d'un champignon, & le sage moribond s'adresse à eux de la maniere suivante.

Amis & compatriotes, je ſens que la plus longue vie doit avoir une fin. Le terme de la mienne eſt arrivé ; & je ne regrette pas mon ſort, puiſque mon grand âge m'étoit devenu un fardeau, & que pour moi il n'y a plus rien de nouveau ſous le ſoleil. Les révolutions & les calamités qui ont déſolé mon pays, le grand nombre d'accidens particuliers auxquels nous ſommes tous ſujets, les infirmités qui affligent notre eſpéce, & les malheurs qui me ſont arrivés dans ma propre famille, tout ce que j'ai vu dans le cours d'une longue vie, ne m'a que trop appris cette grande vérité : qu'aucun bonheur placé dans les choſes qui ne dépendent pas de nous, ne peut être aſſuré ni durable. Une génération entiere a péri par un vent aigu ; une multitude de notre jeuneſſe imprudente a été balayée dans les eaux par un vent frais & inattendu. Quels terribles déluges ne nous a pas cauſé une pluie ſoudaine ! Nos abris, même les plus ſolides, ne ſont pas à l'épreuve d'un orage de grêle. Un nuage ſombre fait trembler tous les cœurs les plus courageux. J'ai vécu dans les premiers âges & converſé avec des inſectes d'une plus haute taille, d'une conſtitution plus forte, & je puis dire encore d'une plus grande ſageſſe qu'aucun de ceux de la génération préſente. Je vous conjure d'ajoûter foi à mes dernieres paroles, quand je vous aſſure que le ſoleil, qui nous paroît maintenant au-delà de l'eau, & qui ſemble

n'être pas éloigné de la terre, je l'ai vu autrefois fixé au milieu du ciel, & lancer ses rayons directement sur nous. La terre étoit beaucoup plus éclairée dans les âges reculés, l'air beaucoup plus chaud, & vos ancêtres plus sobres & plus vertueux. Quoique mes sens soient affoiblis, ma mémoire ne l'est pas; je puis vous assurer que cet être glorieux a du mouvement. J'ai vu son premier lever sur le sommet de cette montagne, & je commençai ma vie vers le temps où il commença son immense carriere. Il a, pendant plusieurs siécles, avancé dans le ciel avec une chaleur prodigieuse & un éclat dont vous ne pouvez avoir aucune idée, & que sûrement vous n'auriez pu supporter. Mais maintenant, par son déclin & une diminution sensible dans sa vigueur, je prévois que toute la nature doit finir en peu de temps, & que ce monde va être enseveli dans les ténebres en moins d'une centaine de minutes.

Hélas! mes amis, combien ne me suis-je pas autrefois flatté de l'espérance trompeuse d'habiter toujours cette terre! quelle magnificence dans les cellules que je me suis moi-même creusées! quelle confiance n'avois-je pas mise dans la fermeté de mes membres & les ressorts de leurs jointures, & dans la force de mes ailes! mais j'ai assez vécu pour la nature & pour la gloire; & aucun de ceux que je laisse après moi n'aura la même

ſatisfaction en ce ſiécle de ténebres & de décadence que je vois qui eſt commencé.

8. On diroit que toute la nature ſe moque de l'homme : le monde le trompe, la vie lui échappe, la fortune s'en rit, le temps s'envole, la mort le prend, la terre le conſume, l'oubli l'anéantit, & celui qui étoit hier un homme, aujourd'hui n'eſt plus rien.

9. Xerxès, après avoir attentivement regardé cette prodigieuſe armée qu'il commandoit, ne put s'empêcher de pleurer le ſort de tant de milliers d'hommes, dont, avant l'eſpace d'un ſiécle, il ne devoit pas reſter un ſeul. Combien cette réflexion doitelle être puiſſante pour nous engager à faire un bon uſage de ce peu de momens qui nous échappent ſi vîte!

Voyez JOUISSANCE, PALAIS, GÉNÉRATION.

VIEILLARDS.

1. Il faut plus de vertus pour ſe faire honorer dans la vieilleſſe que dans les premiers temps de ſa vie. On ne paſſe rien aux vieilles gens, pas même les hiſtoires du paſſé. La jeuneſſe rachette par ſes agrémens les défauts de ſon âge. Les vieillards n'ont point d'échange à faire. (*NERAÏR ET MELHOÉ*.)

2. Quelque travers qu'il y ait dans l'eſprit des femmes, il n'y en a pas aſſez pour leur rendre un vieillard agréable.

(*S. EVREMONT.*)

3. A Lacédémone, tous les vieillards étoient censeurs....Rien ne maintient plus les mœurs qu'une extrême subordination des jeunes gens envers les vieillards. Les uns & les autres seront contenus, ceux-là par le respect qu'ils auront pour les veillards, & ceux-ci par le respect qu'ils auront pour eux-mêmes. (*Esprit des loix.*)

4. Les Romains, sortis pour la plûpart des villes Latines, qui étoient des colonies Lacédémoniennes, & qui avoient même tiré des villes une partie de leurs loix, eurent, comme les Lacédémoniens, pour la vieillesse, ce respect qui donne tous les honneurs & toutes les préséances. Lorsque la république manqua de citoyens, on accorda au mariage & au nombre des enfans les prérogatives que l'on avoit données à l'âge.

5. Lorsque les sauvages de la baye de Hudson parviennent à l'âge décrépit, & n'ont plus la force de chasser ou de suffire à leurs travaux, ils font inviter tous leurs parens à un grand festin. Quand ils ont bien bu, bien mangé, le vieillard les exhorte à vivre toujours en freres, & choisit celui de ses enfans qu'il chérit le plus pour le retrancher d'une terre où il ne peut plus qu'incommoder ses amis; il se met une corde au col, & le fils obéissant l'étrangle sur la place.

6. A peine commençons-nous à vieillir, que nous commençons à nous déplaire. Notre ame, alors, vuide, pour ainsi dire,

d'amour-propre, ſe remplit aiſément de celui que l'on nous inſpire; & c'eſt par-là qu'une jeune maitreſſe diſpoſe à ſon gré d'un vieil amant, & une jeune femme d'un vieux mari.

VIEILLESSE.

1. Mon cher Uſbek, les femmes qui ſe ſentent finir d'avance par la perte de leurs agrémens, voudroient reculer vers la jeuneſſe; hé! comment ne chercheroient-elles pas à tromper les autres? Elles font tous leurs effors pour ſe tromper elles-mêmes, & pour ſe dérober la plus affligeante de toutes les idées. (*MONTESQUIEU.*)

2. Dans le chevalier Darby, la vieilleſſe étoit mépriſable auſſi bien que déplaiſante; il vouloit être jeune en dépit des années; il piafoit autour de la chambre, il fredonnoit un air. Je le regardois avec étonnement. Je me trouvai placée vis-à-vis de lui à table, & voyant qu'il avoit de la peine à mâcher faute de dents, je réſolus de le mortifier, & de lui faire appercevoir que je le remarquois, en le regardant pluſieurs fois avec une ſorte de compaſſion.

(*Hiſtoire D'HENRIETTE.*)

3. J'ai bien dormi cette nuit; & me voilà en état de recevoir de nouvelles peines. M. Beſſe veut renouveller mon ſang; &, par une longue ſuite d'alimens doux & légers, me faire une nouvelle créature: il ne lui ſera

pas du moins fort difficile de me remettre à l'état d'enfance.

(Me DE MAINTENON.)

4. L'âge ne donne point droit au respect; quand il n'est pas accompagné des qualités qui en font le mérite, de la sagesse, de la gravité, de l'expérience, du triomphe de la raison sur les passions, sur les préjugés & la folie: nous nous attendons à trouver tout cela dans un âge avancé; & ces qualités rendent les rides non seulement respectables, mais aimables. (*Histoire* D'HENRIETTE.)

5. Triste expérience, que tu coûtes cher! mais à quoi sers-tu? Vaux-tu jamais les biens que tu nous ravis? J'étois aimable; hé! qu'on me l'a dit de fois, combien je me le suis dit à moi-même! pourquoi ne le suis-je plus? Je cherche en vain dans ce miroir ce teint, cette vivacité, cette fraîcheur que mes soins avoient conservés bien au-delà de mon printemps; les années qui m'emportent ont tout enlevé. Ce qu'un jour a commencé de détruire, le suivant l'acheve, & chacun de ceux qui succédent, vient encore en effacer la trace. Cette prunelle légere, éloquente, aussi mobile que ma pensée, & qui parloit plus d'un langage, est devenue muette, elle ne dit plus rien. Ils sont éteints, ces yeux autrefois si vifs, si tendres, si passionnés, comme je les voulois. Amour, indifférence, fierté, dédain, dépit, épanchement, fausse joie, ennui réel ou concerté, j'y peignois

tous les mouvemeus de mon cœur, tous ceux de mon imagination........ Mais, que vois-je, ô dieux! ſur mon front? eſt-ce une ride que j'apperçois? Eſt-il donc poſſible, fils de Vénus? quoi déjà des rides! .... Non; c'eſt ce miroir qui me défigure: la nature ne m'a pas encore fait un pareil outrage. Examinons mieux....... En vain je me flatte; ce cruel miroir ne ſait point flatter. Plus je cherche à tromper mes yeux, plus il m'offre diſtinctement le trait hideux que je crains de voir. Tendre Cypris, à qui je vouai mes jours, tu jouis d'une jeuneſſe éternelle; & ta cliente, à quarante ans, ta cliente eſt convaincue de vieilleſſe. C'en eſt donc fait, tu as vécu, Pſaphion: malheureuſe! & j'ai trop vécu d'un jour; qu'on m'ôte ce miroir qui me déſeſpere: défaiſons-nous de ce cenſeur importun: délivrons nos yeux d'un témoin dont je ne puis ſoutenir les reproches: inutile meuble, va, loin de moi; paſſe en d'autres mains: tu ne ſaurois me rendre ce que j'ai perdu. Je ne vois plus ce que j'étois, & je ne puis voir ſans effroi ce que je ſuis..... Hélas! que je ſuis déraiſonnable! eſt-ce à toi que je dois m'en prendre de la fidélité de ton témoignage & de l'injure des ans. Voyons-nous plutôt, voyons-nous ſans ceſſe. Ne perdons point de vue ce reſte d'attraits que le temps ſe hâte de moiſſonner. Appliquons-nous à découvrir les ravages qu'il fait chez nous chaque jour, afin de ré-

parer nos ruines. L'art ſait corriger la nature, & c'eſt à mon âge qu'une femme habile doit recommencer à vivre & à plaire.

Voyez Corps, Sensations.

VINS.

1. Le vin donne la hardieſſe aux jeunes gens, & la gaieté aux veillards; il adoucit & amollit les paſſions de l'ame, comme le fer s'amollit par le feu.

2. Le vin fait bonne bouche, embellit la parole, émérillonne l'œil, & fringue le caractere.

3. Le vin diſpoſe à toutes ſortes de vices, & les objets alors n'ont pas beſoin d'être ſéduiſans pour être dangeureux.

4. Sous François I & Henri II, le vin de Reims prit faveur par-tout; & c'eſt une tradition que Charles-Quint, François I, Henri VIII & Léon X avoient chacun un Commiſſionnaire réſident à Aï. Au ſacre de Louis XIV, tous les ſeigneurs trouverent les vins de Reims ſi parfaits, qu'ils en voulurent tous avoir.

5. Il en eſt du vin de Bourgogne, comme du bon eſprit, dont l'impreſſion eſt moins vive, mais dont on ne ſe laſſe point; & le vin de Champagne reſſemble au bel eſprit, qui brille & qui réjouit davantage, mais qui n'eſt pas toujours de ſervice.

6. La vigne paſſa d'Aſie en Europe. Les Phéniciens, qui voyagerent de bonne heure



sur toutes les côtes de la Méditerranée, la porterent dans la plûpart des isles & sur le continent. Elle réussit dans les isles de l'Archipel, & fut portée de Gréce en Italie.

7. Dank est un vignoble considérable d'où l'on tire des vins exquis pour la table du roi de Perse; il est vrai que, selon la loi de Mahomet, l'usage du vin est défendu à tous les Mahométans; le roi de Perse se croit au-dessus de la loi, & il en boit sans scrupule; ses sujets n'en sont point scandalisés; ils croient que tout est permis à leur roi, & ils rassurent eux-mêmes leur conscience sur son exemple; la plûpart ne font point difficulté d'en boire, pourvû que ce soit secrettement & sans éclat; comme ils n'y mettent jamais d'eau, & que le vin de Perse est fort violent, il est rare qu'ils en boivent sans s'enivrer, mais alors ils se tiennent renfermés dans leur maison. Ce seroit une chose monstrueuse de voir un homme pris de vin dans les rues. D'ailleurs, comme le nombre des chrétiens Arméniens, Grecs, Géorgiens & autres, est si grand dans les deux empires de Perse & de Turquie, qu'il égale, pour le moins, celui des Mahométans, & que l'usage du vin leur est permis, on trouve en Perse & en Turquie des vignes en abondance & des vins délicieux.

(*Missionnaires.*)

8. Les récoltes de vin sur la Moselle & sur le Rhin furent si abondantes, les dernie-

res années du regne de l'Empereur Louis de Baviere, vers 1347, qu'on donnoit un tonneau plein de vin pour deux vuides. On assure que, dans quelques cantons, on ne craignit point de tremper la chaux avec le vin. Cette prodigieuse abondance fit imaginer ces gros vaisseaux qu'on appelle *foudres* ou *væder* en Allemand. Ces vaisseaux contiennent environ six, sept ou huit muids de France. Le plus grand est celui qui se voit encore à Heidelberg : il contient jusqu'à cinquante-six foudres ordinaires de vin.
Voyez EXCÈS, MÉDECINE.

VIOL.

Elle fait tout de bonne grace, elle a plus de vertu que Lucrece. Cette dame romaine ne se tua qu'après avoir souffert la violence d'un tyran ; mais Dajar le feroit avant que d'en venir à cette épreuve.

VIOLENCE.

1. Nulle puissance humaine ne peut forcer le retranchement impénétrable de la liberté du cœur. La force ne peut jamais persuader les hommes. Elle ne fait que des hypocrites.

2. Toutes les possessions des citoyens sont sous la sauve-garde des loix. Mais il en est quelques-unes qui sont plus spécialement sous

leur protection, & auxquelles on ne peut porter atteinte, sans s'exposer aux peines les plus graves & les plus méritées. Tels sont tous les lieux d'affection & de confiance dans lesquels chaque citoyen a pris soin de réunir l'assemblage de ses forces ou de ses prétentions; comme seroit, par exemple, le dépôt d'un notaire, la bibliothéque d'un savant, le chartrier d'une ancienne abbaye, la chambre où repose un chanoine, la cave d'un chapelain. Tous ces lieux, défendus par la foi publique, & dont l'état actuel n'est pas toujours fait pour paroître au grand jour, ne peuvent être violés sans un attentat beaucoup plus punissable que les délits ordinaires.

Mais si les délinquans sont des hommes qui, par état, ont dû connoître toute l'atrocité de la violence qu'ils commettoient, s'ils ont dû respecter plus que personne l'asyle qu'ils ont forcé avec effraction, s'ils eussent dû eux-mêmes le défendre envers & contre tous, alors leur offense doit exciter toute l'animadversion de la justice. Enfin, si les coupables ont concerté long-temps leur attentat avant d'oser le commettre, s'ils ont épié le temps d'une absence favorable pour exécuter leur violence, s'ils ont essayé par une contestation excitée sans fondement de se ménager un prétexte qui diminuât l'énormité de leur délit, s'ils ont joint à l'effraction un pillage de la grandeur duquel ils ont détruit la preuve;

c'eſt alors que la juſtice s'arme contr'eux de toute ſa rigueur.

(*Mémoire de M.* Elie de Beaumont, *Avocat.*)

VIRGINITÉ.

1. Des femmes adroites font de la virginité une fleur qui périt & renaît tous les jours, & ſe cueille la centiéme fois plus douloureuſement que la premiere.

(*Lettres Perſannes.*)

2. La nature toute ſeule pourroit peut-être conférer une virginité pénétrative : il ne faudroit pour cela qu'un certain degré de laideur.

3. La déeſſe Veſta étoit femme d'Urano & mere de Saturne ſelon quelques-uns, ſa fille ſelon d'autres. Elle n'étoit point repréſentée par des ſtatues, comme les autres dieux, mais par le feu qui étoit ſon ſymbole. Elle étoit fort révérée dans la Gréce, où il n'y avoit point de ville qui n'eût ſon temple & ſon Pritanée, ou maiſon de ville, avec des lampes toujours ardentes qui brûloient en l'honneur de Veſta.

Les Veſtales étoient prépoſées pour la garde du temple de Veſta & pour l'entretien du feu éternel. Si le feu s'éteignoit par la faute des Veſtales, celle qui, ce jour-là, avoit la fonction de veiller pour l'entretenir, étoit punie par le grand Pontife ; on l'enrerroit toute vive, & le feu ne pouvoit être

rallumé qu'avec un miroir ardent qui rassembloit les rayons du soleil.

Vesta fut appellée *Cana* à cause de l'habit blanc que portoient les Vestales. Ceux qui étoient employés aux sacrifices de Vesta de l'un & de l'autre sexe, avoient les bras & les mains enveloppés de fourrures blanches.

4. Les hommes, jaloux des primautés en tout genre, ont toujours fait grand cas de tout ce qu'ils ont cru pouvoir posséder exclusivement & les premiers ; c'est cette espéce de folie qui a fait un être réel de la virginité des filles. La virginité, qui est un être moral, une vertu qui ne consiste que dans la pureté du cœur, est devenue un objet physique, dont tous les hommes se sont occupés ; ils ont établi sur cela des opinions, des usages, des cérémonies, des superstitions, & même des jugemens & des peines ; les abus les plus illicites, les coutumes les plus déshonnêtes ont été autorisés ; on a soumis à l'examen des matrones ignorantes, & exposé aux yeux des médecins prévenus, les parties les plus secrettes de la nature, sans songer qu'une pareille indécence est un attentat contre la virginité ; que c'est la violer que de chercher à la reconnoître ; que toute situation honteuse, tout état indécent dont une fille est obligée de rougir intérieurement, est une vraie défloration...... Rien de plus incertain que ces prétendus signes de la virginité du corps ; une jeune personne aura

commerce avec un homme avant l'âge de puberté, & pour la premiere fois; cependant elle ne donnera aucune marque de cette virginité; enſuite, la même perſonne, après quelque temps d'interruption, lorſqu'elle ſera arrivée à la puberté, ne manquera guère, ſi elle ſe porte bien, d'avoir tous ces ſignes & de répandre du ſang dans de nouvelles approches; elle ne deviendra pucelle, qu'après avoir perdu ſa virginité: elle pourra même le devenir pluſieurs fois de ſuite & aux mêmes conditions. Une autre, au contraire, qui ſera vierge en effet, ne ſera pas pucelle, ou du moins n'en aura pas la moindre apparence. Les hommes devroient donc bien ſe tranquilliſer ſur tout cela, au lieu de ſe livrer, comme ils le font ſouvent, à des ſoupçons injuſtes ou à de fauſſes joies, ſelon qu'ils s'imaginent avoir rencontré.

(*M.* DE BUFFON.)

5. On n'a pas oſé faire du mariage un crime: mais, ce qui y revient à-peu-près, on a fait de la virginité une vertu; oubliant ſans doute que Dieu a maudit un figuier, préciſément parce qu'il reſſembloit à une vierge.

6. Rabelais étant curé de Meudon, une payſanne ſe préſenta à lui pour le mariage. Il lui demanda ſi elle étoit pucelle, & lui dit que, ſi elle ne l'étoit pas, il falloit qu'à la meſſe elle fit dire une antienne à Sainte Marie-Magdeleine, & qu'autrement elle mourroit dans la huitaine. La pauvre fille balança long-temps,

temps, & à la fin lui dit : quoique je ne craigne rien, dites toujours une petite antienne. (*Œuvres de Rabelais.*)

Voyez Tempérament, Continence, Chasteté.

VISAGES.

1. Il y a des visages d'ostentation, déclarés dangereux, quand on vient à les aimer; on n'en a point été la dupe, on avoit présagé l'aventure : mais les minois de fantaisie ne font point de fracas; rien n'est d'abord plus familier, leur charme agit sans faste : il ne prélude pas avec un cœur, & l'on est tout surpris de se trouver un amour dont on n'avoit pas eu la moindre nouvelle.

2. Nous allions continuer la conversation qui commençoit à tomber sur la troisieme femme-de-chambre de Madame, qui n'étoit ni brune ni blonde, qui n'étoit d'aucune couleur, & qui portoit un de ces visages indifférens qu'on voit à tout le monde, & qu'on ne remarque à personne.

(*Marivaux.*)

3. J'eus la petite vérole peu après le départ de mademoiselle de Silly. Je fus aussi mal qu'on puisse l'être sans mourir. Je ne me mis en peine ni de ma vie ni de ma figure peu digne de considération. Je ne sentis que le mal. Il ne m'ôta pas l'attention de me faire transporter pour n'exposer personne. J'avois

déjà compris, qu'en morale comme en géométrie, le tout est plus grand que sa partie. Je me préparai volontiers à la mort. Cependant, lorsque je fus guérie, j'eus la foiblesse de n'oser regarder mon visage, quelque peu de cas que j'en fisse; & ce ne fut qu'au bout de trois ou quatre mois, que je le rencontrai avec surprise, en ayant perdu toute idée. Les femmes qui comptent le moins sur leurs agrémens, & qui semblent n'y être point attachées, y tiennent pourtant beaucoup plus qu'elles ne pensent.

(*Me. Sthall.*)

4. On se sent fort & bien à son aise quand c'est par la figure qu'on plaît; car c'est un mérite qu'on n'a point de peine à soutenir ni à faire durer; cette figure ne change point, elle est toujours là, vos agrémens y tiennent; &, comme c'est à eux qu'on en veut, vous ne craignez point que les gens se détrompent sur votre chapitre; & cela vous donne de la confiance. (*Marivaux.*)

Voyez Couleurs.

VISITES.

1. Les visites m'excedent, me pétrifient; & cependant personne n'en rend plus, & n'en reçoit plus que moi. Mon suisse ne peut suffire, & mes chevaux, martyrs eux-mêmes, de la mode & du bon ton, tombent sur les dents.

2. Les devoirs que nous rendons, con-

fistent à entrer en un jour dans le plus grand nombre de maisons qu'il est possible pour y rendre & y recevoir un tribut de louanges réciproques sur la beauté du visage & de la taille, sur l'excellence du goût & du choix des parures. Je n'ai pas été long-temps sans m'appercevoir de la raison qui fait prendre tant de peines pour acquérir cet honneur; c'est qu'il faut nécessairement le recevoir en personne, encore n'est-il que bien momentané. Dès que l'on disparoît, il prend une autre forme. Les agrémens que l'on trouvoit à celle qui sort, ne servent plus que de comparaison méprisante pour établir les perfections de celle qui arrive.

(Me. DE GRAFFIGNI.)

3. Chaque visite me rend toute l'amertume de la cour passée & de la cour présente.

(Me. DE MAINTENON.)

4. Il faut amuser les visites.

5. Rien n'est plus ennuyeux que ces visites qui filent; on s'ennuie moins quand on n'attend personne.

(Me. DE MAINTENON.)

6. Il faut prendre vos mesures pour n'arriver ni trop tôt ni trop tard à dîner; car l'un est incivil, & l'autre importun.

Voyez ÉTIQUETTES, COUR.

VIVACITÉ.

1. Les personnes les moins susceptibles d'instruction, sont celles qui ont en même

temps peu d'efprit & beaucoup de vivacité. Les fots pefans & froids, ceux qu'on appelle ftupides, font plus capables d'application. Ils écoutent au moins ce qu'on leur dit, y font enfuite quelques réflexions felon leur portée, & amaffent ainfi peu-à-peu des connoiffances & des principes qui leur fervent, dans les occafions, à régler leurs jugemens.

Les fots de la premiere efpéce, les fots vifs & étourdis, font les plus fots de tous, ou du moins les plus irrévocablement fots. Leur peu d'efprit fait qu'ils ne peuvent rien produire d'eux-mêmes; leur extrême vivacité fait qu'ils ne peuvent rien apprendre. Il eft moins difficile d'étendre un efprit borné, que de redreffer un efprit faux.

2. Il femble, à voir agir les François, qu'il n'y a qu'eux feuls qui connoiffent la courte durée de la vie humaine; ils font tout avec autant de précipitation que s'ils n'avoient qu'un jour à vivre : s'ils vont à pied, ils courent; s'ils vont à cheval, ils volent; & s'ils parlent, ils mangent la moitié de leurs paroles.

VŒUX.

1. Les payens étoient jaloux de remplir les vœux qu'ils faifoient à leurs dieux, quand ils en avoient obtenu ce qu'ils demandoient. *Clovis*, encore payen, implora le Dieu de Clotilde fon époufe, & promit, s'il remportoit la victoire, de ne croire qu'en lui. C'eft ce

qu'il exécuta lorsqu'il eut obtenu ce qu'il demandoit ; &, après la victoire remportée, il alla au tombeau de S. Martin, pour remercier Dieu de ses succès. Il y présenta le cheval de bataille sur lequel il étoit monté ; mais peu de temps après, fâché de l'avoir donné, il offrit cent livres ou cinquante marcs d'argent pour le ravoir ; on lui en demanda le double ; car dans ces temps-là, comme aujourd'hui, l'esprit d'intérêt gouvernoit quelquefois les gens d'église. *Clovis* donna la somme, mais en disant : monsieur saint Martin sert bien ses amis ; mais il leur vend ses services un peu cher.

2. Le peuple faisoit déjà des vœux pour la conservation du petit dauphin, que la France regardoit déjà comme son pere, & l'Europe comme son enfant.

3. Hélene voulant un jour présenter au temple de Diane une coupe gentille, par certain vœu, employant l'orfévre pour la lui faire, lui en fit prendre le modèle sur un de ses beaux tettins, & en fit la coupe d'or blanc, qu'on ne savoit qu'admirer le plus, ou la coupe ou la ressemblance du tettin, sur quoi il avoit pris le patron qui se montroit si gentil & poupin, que l'art en pouvoit faire desirer le naturel. Qui voudroit faire des coupes d'or sur les grandes tettasses de certaines femmes qu'il y a, il faudroit bien fournir de l'or à monsieur l'orfévre, & ne seroit après sans coup à grand'risée,

quand on diroit : voilà des coupes faites sur les tettins de telles & telles dames.

La loi de *Justinien* qui mit, parmi les causes de divorce, le consentement du mari & de la femme d'entrer dans le monastere, s'éloignoit entiérement des principes des loix civiles. Il est naturel que des causes de divorce tirent leur origine de certains empêchemens qu'on ne devoit pas prévoir avant le mariage : mais ce desir de garder la chasteté pouvoit être prévu, puisqu'il est en nous. Cette loi favorise l'inconstance dans un état qui de sa nature est perpétuel ; elle choque le principe fondamental du divorce, qui ne souffre la dissolution du mariage que dans l'espérance d'un autre ; enfin, à suivre même les idées religieuses, elle ne fait que donner des victimes à Dieu sans sacrifices.

(*Esprit des loix.*)

4. Zénon, diacre de l'église de Pavie, revêtu des armes de Cunibert, roi des Lombards, attire sur lui seul tous les coups des ennemis. Alachis, vassal révolté de Cunibert, accompagné des plus braves de son armée, cherche Cunibert de toutes parts. Enfin, le prétendu roi Zénon, accablé des traits qu'on lui lance, tombe mort. Alachis, plein de joie, accourt pour couper la tête à son ennemi ; mais il trouve, au lieu du roi Lombard, un misérable clerc. Dans le transport de sa fureur il s'écrie : « Nous n'avons » rien fait encore ; mais si je suis victorieux,

» je fais vœu de remplir un puits de nez &
» d'oreilles de clercs ».

Voyez GIBET, ENLEVEMENT, INCONTINENCE.

VOILE.

1. Des yeux de lynx ne l'auroient pas pu découvrir; tant elle étoit enveloppée d'habits & de voiles, & je ne la pus reconnoître qu'au son de la voix. Quelle fut mon émotion quand je me vis si près & si éloigné d'elle!

2. Un voile léger est plus attrayant que l'entiere nudité.

VOLCANS.

Les montagnes ardentes qu'on appelle volcans, renferment dans leur sein le soufre, le bitume & les matieres qui servent d'aliment à un feu souterrain, dont l'effet, plus violent que celui de la poudre ou du tonnerre, a de tout temps étonné, effrayé les hommes & désolé la terre; un volcan est un canon d'un volume immense, dont l'ouverture a souvent plus d'une demi-lieue: cette large bouche à feu vomit des torrens de fumée & de flamme, des fleuves de bitume, de soufre & de métal fondu, des nuées de cendres & de pierres, & quelquefois elle lance, à plusieurs lieues de distance, des masses de rochers énormes, & que toutes les forces humaines réunies ne pourroient pas mettre en mouve-

ment; l'embrâsement est si terrible, & la quantité des matieres ardentes, fondues, calcinées, vitrifiées que la montagne rejette, est si abondante, qu'elles enterrent les villes, les forêts, couvrent les campagnes de cent & de deux cents pieds d'épaisseur, & forment quelquefois des collines & des montagnes qui ne sont que des monceaux de ces matieres entassées. L'action de ce feu est si grande, la force de l'explosion est si violente, qu'elle produit par sa réaction des secousses assez fortes pour ébranler & faire trembler la terre, agiter la mer, renverser les montagnes, détruire les villes & les édifices les plus solides, à des distances même très-considérables.

Ces effets, quoique naturels, ont été regardés comme des prodiges, & quoiqu'on voye en petit des effets du feu assez semblables à ceux des volcans, le grand, de quelque nature qu'il soit, a si fort le droit de nous étonner, que je ne suis pas surpris que quelques auteurs aient pris ces montagnes pour les soupiraux d'un feu central, & le peuple pour les bouches de l'enfer. L'étonnement produit la crainte, & la crainte fait naître la superstition; les habitans de l'Islande croient que les mugissemens de leur volcan sont les cris des damnés, & que leurs éruptions sont les effets de la fureur & du désespoir de ces malheureux.

Tout cela n'est cependant que du bruit,

du feu & de la fumée ; il ſe trouve dans une montagne des veines de ſoufre, de bitume & d'autres matieres inflammables ; il s'y trouve en même temps des minéraux, des pyrites qui peuvent fermenter & qui fermentent en effet, toutes les fois qu'elles ſont expoſées à l'air ou à l'humidité : il s'en trouve enſemble une très-grande quantité, le feu s'y met & cauſe une exploſion proportionnée à la quantité des matieres enflammées, & dont les effets ſont auſſi plus ou moins grands dans la même proportion : voilà ce que c'eſt qu'un volcan pour un phyſicien, & il lui eſt facile d'imiter l'action de ces feux ſouterrains, en mêlant enſemble une certaine quantité de ſoufre & de limaille de fer qu'on enterre à une certaine profondeur ; & de faire ainſi un petit volcan, dont les effets ſont les mêmes, proportion gardée, que ceux des grands ; car il s'enflamme par la ſeule fermentation ; il jette la terre & les pierres dont il eſt couvert, & il fait de la fumée, de la flamme & des exploſions.

Il y a en Europe trois fameux volcans, le mont Etna en Sicile, le mont Hécla en Iſlande & le mont Véſuve en Italie près de Naples. Le mont Etna brûle depuis un temps immémorial; ſes éruptions ſont très-violentes, & les matieres qu'il rejette ſi abondantes, qu'on peut y creuſer juſqu'à ſoixante-huit pieds de profondeur, où l'on a trouvé des pavés de marbre & des veſtiges d'une an-

cienne ville qui a été couverte & enterrée ſous cette épaiſſeur de terre rejettée, de la même façon que la ville d'Héraclée a été couverte par les matieres rejettées du Véſuve.

L'Hécla lance ſes feux à travers les glaces & les neiges d'une terre gelée; ſes éruptions ſont cependant auſſi violentes que celles de l'Etna & des autres volcans des pays méridionaux. Il jette beaucoup de cendres, des pierres ponces, & quelquefois auſſi, dit-on, de l'eau bouillante; on ne peut pas habiter à ſix lieues de diſtance de ce volcan, & toute l'iſle d'Iſlande eſt fort abondante en ſoufre.

Le mont Véſuve, à ce que diſent les hiſtoriens, n'a pas toujours brûlé, & il n'a commencé que du temps du ſeptiéme conſulat de Tite Veſpaſien & de Flavius Domitien : le ſommet s'étant ouvert, ce volcan rejetta d'abord des pierres & des rochers, & enſuite du feu & des flammes en ſi grande abondance, qu'elles brûlerent deux villes voiſines, & des fumées ſi épaiſſes, qu'elles obſcurciſſoient la lumiere du ſoleil. Pline voulant obſerver cet incendie de trop près, fut étouffé par la fumée...

Les pics ou les pointes des montagnes étoient autrefois recouvertes & environnées de ſables & de terres que les eaux pluviales ont entraînés dans les vallées; il n'eſt reſté que les rochers & les pierres qui formoient

le noyau de la montagne ; ce noyau se trouvant à découvert & déchaussé jusqu'au pied, aura encore été dégradé par les injures de l'air, la gelée en aura détaché de grosses & de petites parties qui auront roulé au bas : en même temps elle aura fait fendre plusieurs rochers au sommet de la montagne ; ceux qui forment la base de ce sommet se trouvant découverts, & n'étant plus appuyés par les terres qui les environnoient, auront un peu cédé, &, en s'écartant les uns des autres, ils auront formé de petits intervalles ; cet ébranlement des rochers inférieurs, n'aura pu se faire sans communiquer aux rochers supérieurs un mouvement plus grand ; ils se seront fendus ou écartés les uns des autres. Il se sera donc formé dans ce noyau de montagne une infinité de petites & de grandes fentes perpendiculaires, depuis le sommet jusqu'à la base des rochers inférieurs ; les pluies auront pénétré dans toutes ces fentes, & elles auront détaché dans l'intérieur de la montagne toutes les parties minérales & toutes les autres matieres qu'elles auront pu enlever ou dissoudre ; elles auront formé des pyrites, des soufres & d'autres matieres combustibles, & lorsque par succession des temps, ces matieres se seront accumulées en grande quantité, elles auront fermenté, &, en s'enflammant, elles auront produit les explosions & les autres effets des volcans. Peut-être aussi y avoit-il dans l'intérieur de la mon-

tagne des amas de ces matieres minérales déjà formés avant que les pluies puissent y pénétrer ; dès qu'il se sera fait des ouvertures & des fentes qui auront donné passage à l'eau & à l'air, ces matieres se seront enflammées & auront formé un volcan : aucun de ces mouvemens ne pouvant se faire dans les plaines, puisque tout est en repos, & que rien ne peut se déplacer, il n'est pas surprenant qu'il n'y ait aucun volcan dans les plaines, & qu'ils se trouvent tous, en effet, dans les hautes montagnes...

Il y a apparence que Naples est situé sur un terrein creux & rempli de minéraux brûlans, puisque le Vésuve & la Solfatare semblent avoir des communications intérieures; car quand le Vésuve brûle, la Solfatare jette des flammes, & lorsqu'il cesse, la Solfatare cesse aussi. La ville de Naples est à-peu-près à égale distance entre les deux.

En Asie, sur-tout dans les isles de l'océan Indien, il y a un grand nombre de volcans.....

Tout, jusqu'aux volcans, se trouve au fond des mers, comme à la surface de la terre...

Il paroît aussi que ces volcans de mer ont quelquefois, comme ceux de terre, des communications souterraines.

(*M. de Buffon.*)

1. Le vol étoit permis à Sparte. Epicure disoit que celui qui a fait un tel crime n'est coupable que par la loi; & cette même loi n'est pas dans un autre pays, où par conséquent il ne feroit point criminel.

2. Combien de pretintailles! combien de jolies manieres de voler l'argent!

3. Marius parlant d'un esclave porté au larcin, disoit que c'étoit le seul de sa maison pour qui il n'y avoit rien de cacheté ni de fermé.

4. Nous autres voleurs de nuit, nous vivons dans l'obscurité, mais nous mourons dans l'éclat.

5. Les Anglois ont pour usage, en voyageant chez eux, de mettre à part une douzaine de guinées, comme un tribut que l'on doit au premier qui le demandera; c'est une sorte de droit de passe-port établi par la coutume en faveur des voleurs; ils sont, en quelque façon, les grands voyers d'Angleterre; les Anglois les appellent *Gentlemen of the road; messieurs des grands chemins*, comme on dit *messieurs de ville.*

6. Il y a quelques années que, pour maintenir leurs droits, ils afficherent aux portes des gens riches de Londres, des défenses expresses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles fussent, de sortir de la ville sans avoir dix guinées & une montre d'or sur soi, sous peine de la vie.

7. Lorsqu'on viole la sûreté à l'égard des biens, il peut y avoir des raisons pour que la peine soit capitale : mais il vaudroit peut-être mieux, & il seroit plus de la nature, que la peine des crimes contre la sûreté des biens, fût punie par la perte des biens ; & cela devroit être ainsi, si les fortunes étoient communes ou égales. Mais comme ce sont ceux qui n'ont point de bien qui attaquent plus volontiers celui des autres, il a fallu que la peine corporelle suppléât à la pécuniaire. (*Esprit des Loix.*)

8. Les loix Grecques & Romaines punissoient le receleur du vol comme le voleur : la loi Françoise fait de même. Celles-là étoient raisonnables ; celle-ci ne l'est pas. Chez les Grecs & chez les Romains, le voleur étant condamné à une peine pécuniaire, il falloit punir le receleur de la même peine : car tout homme qui contribue, de quelque façon que ce soit, à un dommage, doit le réparer. Mais parmi nous, la peine du vol étant capitale, on n'a pas pu, sans outrer les choses, punir le receleur comme le voleur. Celui qui reçoit le vol peut, en mille occasions, le recevoir innocemment ; celui qui vole est toujours coupable : l'un empêche la conviction d'un crime déjà commis, l'autre commet ce crime : tout est passif dans l'un, il y a une action dans l'autre : il faut que le voleur surmonte plus d'obstacles, & que son ame se roidisse plus long-temps

contre les loix. Les jurisconsultes ont été plus loin : ils ont regardé le receleur comme plus odieux que le voleur ; car sans eux, disent-ils, le vol ne pourroit être caché longtemps. Cela, encore une fois, pouvoit être bon quand la peine étoit pécuniaire ; il s'agissoit d'un dommage, & le receleur étoit ordinairement plus en état de le réparer : mais la peine devenue capitale, il auroit fallu se régler sur d'autres principes.

9. Les voleurs célebres sont, en Angleterre, des especes de héros, dont au fond la populace fait cas. Si le peuple, qui est le même dans tous les pays, c'est-à-dire, facile à s'émouvoir, voit à regret des criminels aller au gibet, celui de Londres aime à les y voir marcher avec constance. Il applaudit ceux qui sont assez insensés pour mourir aussi scélérats qu'ils ont vécu, bravant la justice de Dieu & des hommes. On permet à ces malheureux de se dérober en quelque sorte, à force d'eau-de-vie, au sentiment du supplice qu'ils méritent ; & le peuple, charmé, admire souvent en eux un courage qu'ils ne doivent qu'à leur ivresse, & dont on se plaît à faire honneur à sa nation.

10. En 779, la peine portée contre les voleurs, étoit, pour la premiere fois, de perdre un œil ; pour la seconde, d'avoir le nez coupé ; pour la troisieme, d'être condamné à mort.

11. Aux Indes, les plus grands crimes ne

ſont point punis de mort. Un homme qui avoit volé le tréſor du prince de Ballabaram, en fut quitte pour quelques coups de bâton. Quelques jours après on le ſurprit faiſant le même vol ; au lieu de le punir, on le garda à vue comme une perſonne utile à l'état, & qui, dans l'occaſion, pouvoit lui rendre un ſervice important. Ce ſervice étoit qu'en cas de ſiége dont la ville étoit menacée, on pourroit employer un homme ſi adroit, à enlever la caiſſe militaire.

12. Galéas Viſconti, qui s'étoit fait ſouverain de Milan, porta les vertus d'un héros à ce degré où elles deviennent criminelles ; il diſoit ſouvent : « on vole avec impunité dans » les autres royaumes de l'Europe. Il n'y a » qu'en Lombardie où une fille peut porter » ſon argent à la main ſans rien craindre, » même dans les grands chemins. Je ſuis le » ſeul voleur de mon pays ».

Voyez LOI NATURELLE.

VOLONTÉ.

1. *La volonté eſt-elle libre ou non* ? Je ne vois pas qu'on ait de meilleures raiſons d'attribuer la *liberté* à la *volonté*, que la rapidité au ſommeil, ou la figure quarrée à la vertu. La volonté eſt la puiſſance de réfléchir ſur ſes actions, de préférer les unes aux autres, ou de faire le contraire. La liberté conſiſte dans la puiſſance de commencer ou de finir plu-

ſieurs

ſieurs actions, conformément à la préférence que l'eſprit leur a donnée.

La *volonté* eſt donc une puiſſance ou faculté, & la *liberté* une autre faculté, une autre puiſſance : ainſi demander *ſi la volonté a de la liberté*, c'eſt demander *ſi une puiſſance a une autre puiſſance, ſi une faculté a une autre faculté*. Car, qui ne voit que les puiſſances n'appartiennent qu'à des agens, & que par conſéquent elles ne peuvent être des attributs de quelqu'autre puiſſance ? Ainſi cette queſtion, *la volonté eſt-elle libre ?* revient en effet à celle-ci, la volonté eſt-elle un agent proprement dit ? car ce n'eſt qu'à un agent que la liberté peut être attribuée.

2. La licence que le jéſuite Garaſſe a donnée de tuer pour empêcher l'infamie d'un ſoufflet ou d'un coup de bâton, eſt ſuivie de la permiſſion qu'il accorde à ſon homme d'honneur, de pourſuivre ſur l'heure & de tuer celui qui lui a donné le ſoufflet ou le coup de bâton, quoiqu'il s'enfuie & renonce à porter plus loin cet outrage : à condition toutefois qu'on tue, non pas pour ſe venger, mais ſeulement pour réparer ſon honneur. Admettons, ſi l'on veut, ce que le jéſuite a ſuppoſé contre la vérité, contre le ſentiment des ſages, même du monde, & contre l'évangile, qu'un homme ſoit déshonoré, parce qu'un autre eſt inſolent, parce qu'un autre l'outrage ; qu'un homme ſouffre perte & diminution de ſon honneur pour avoir été

frappé ; l'honneur se peut-il mieux réparer par la violence que par la modestie & la patience ? Soit que je me venge ou que je souffre ; le coup qui porte le déshonneur n'aura pas moins été donné, ni ne sera point ôté. Si l'honneur a été blessé, la plaie ne se guérira pas par les blessures ou par la mort d'un ennemi. S'il est perdu, le bien perdu ne se recouvre pas, à cause que l'on blesse ou que l'on tue le voleur. S'il y a de l'ignominie, elle est dans l'imagination gâtée des ignorans & des méchans ; je dois la mépriser : elle est dans mon opinion corrompue ; je dois la guérir : elle n'est pas dans la vie ni dans la mort de celui qui m'a offensé. Qu'il vive désormais ou qu'il meure, je n'aurai pas moins reçu le soufflet & la fausse infamie. Il a fait ce qu'il ne devoit pas, & s'est déshonoré lui-même. Je ferai mon devoir, & ne me déshonorerai point en imitant sa violence ou en la surpassant. S'il y avoit de la honte, il l'emporte toute entiere avec soi, il me satisfait en fuyant, en redoutant ma force, en se reconnoissant le plus foible, le plus méchant ; par sa lâcheté il répare son injustice. Son sang me satisferoit-il davantage que sa confusion ? Pourquoi le poursuivrai-je ? il ne me veut plus nuire, il reconnoît sa faute, il n'emporte point mon honneur, mais son iniquité ; &, s'il retenoit mon honneur, comment le retirerois-je plutôt en frappant, qu'en parlant doucement ; en le tuant, qu'en

lui faisant du bien ? & comment cesserois-je d'être déshonoré en devenant injuste & plus cruel que lui, en lui perçant un bras, en lui apportant la mort pour un coup de bâton ou un coup de main, qui ne me laisse peut-être aucun vestige ni aucune douleur ? Car quelle est cette singuliere distinction de l'honneur ? Une main étendue me frappe sur la joue & ne me blesse pas, je suis déshonoré : la même main se resserre, me gâte un œil ou m'enfonce une côte, ou bien un coup de pied me creve, & mon honneur est entier. Le bâton a touché mes habits, ensorte qu'à peine je l'ai senti, je reste couvert d'infamie : le poignard & l'épée m'ont dangereusement blessé, je demeure toujours homme d'honneur. Le jésuite en convient, & cependant il permet de tuer pour réparer l'outrage du bâton & du soufflet, non pas celui des meurtrissures ni des blessures mortelles. Mais s'il avoit persuadé que l'on ne péche point en réparant par un meurtre la honte d'un soufflet qu'on a reçu, il n'empêcheroit jamais de croire que de tuer celui qui nous a blessés mortellement, ne fût l'action d'une excellente piété.

Que s'il abhorre ces conséquences, qu'il en déteste donc les principes, & qu'il nous dise s'il pourroit approuver que l'on tuât celui qui auroit eu dessein de nous donner un soufflet & en auroit été empêché. Je veux que le jésuite ait encore assez d'humanité pour

avoir en horreur la cruauté d'aſſaſſiner un homme coupable d'une mauvaiſe volonté qui n'auroit point eu d'effet. Mais nous avons moins à conſidérer ce que le jéſuite pourroit dire, que ce qui réſulte de ſa doctrine, qui, ayant approuvé le meutre pour un ſoufflet donné, ne peut déſapprouver l'homicide pour la ſeule volonté de donner un ſoufflet. La volonté donne le prix & la valeur aux actions morales : elle oblige, elle offenſe, elle commet le crime ou l'action innocente. Le mouvement du bras & de la main ne mérite & ne porte de ſoi-même ni blâme ni honneur : le coup ſe donne & ſe reçoit avec indifférence de gloire & de déshonneur, ſelon la cauſe & la volonté pour laquelle on le donne ou pour laquelle on le reçoit. Comment donc ſera-t-il permis de tuer pour le coup, qui de ſoi eſt indifférent, & non pas pour la volonté criminelle, qui toute ſeule doit m'offenſer ſans le coup? Les juges ne puniſſent pas toujours de mort les crimes qui n'ont pas été plus loin que la volonté. Et le particulier inſtruit par le jéſuite à réparer ſon honneur par un homicide, ne fera pas difficulté de tuer celui qui, ayant eu deſſein de lui donner un ſoufflet, ne l'a pas même exécuté. A moins que le jéſuite ne ſépare le déshonneur de l'offenſe, & ne veuille dire que la volonté porte l'offenſe, & que le coup porte le déshonneur ; comme ſi le deshonneur ne procédoit pas de l'offenſe, qui ne vient que de la volonté.

Mais s'il y a quelque chose, outre nos actions, qui blesse notre honneur, ce sont principalement les discours qui nous ravissent la bonne réputation. S'il faut tuer, pour réparer l'honneur, celui qui nous a donné le soufflet, sera-t-il défendu de mettre en piéces le médisant, le calomniateur qui nous a fait perdre l'estime des hommes? Le coup que nous avons reçu ne nous tache d'aucun crime; la langue du médisant fait connoître les fautes que nous tenions cachées, ou nous charge de calomnie & nous couvre de blâme que nous n'avions pas mérité. D'ailleurs, puisque le jésuite a permis de tuer en secret pour éviter le scandale; puisqu'il a permis de faire mourir celui qui avoit seulement dessein de médire de nous, comment ne conseillera-t-il pas de tuer celui qui nous aura rendu suspects & odieux? Les loix du jésuite donnent droit de tuer pour prévenir le soufflet & la médisance; par quelle inconséquence permettroient-elles le meurtre pour un soufflet donné, non pas pour une calomnie avancée? Et, s'il permet de donner la mort pour une médisance, (car il ne peut s'en dispenser sans renoncer à sa doctrine,) il arme donc tous les hommes les uns contre les autres, & couvre la terre de sang & de carnage.

Ayant trouvé bon qu'un homme tue pour réparer son honneur, le jésuite pourra-t-il

trouver mauvais que chacun employe ses enfans & ses amis pour recouvrer tout ce qu'on lui a disputé ou volé?

Mais après tout, le jésuite défend de se venger, & permet seulement de réparer son honneur. C'est ici le plus dangereux poison de sa doctrine & la plus honteuse absurdité de son raisonnement. Ennemi de Dieu & des hommes, vous cherchez des méthodes pour faire pécher, sans crainte de pécher; pour se venger, sans croire qu'on se venge. Est-ce autre chose de frapper ou de tuer pour réparer son honneur, que venger son honneur? Et venger son honneur, est-ce autre chose que de se venger soi-même?

Le monde corrompu vous a persuadé que l'honneur est perdu pour un soufflet qu'on a reçu, & qu'on répare cet affront par un meurtre; pourqoi quittez-vous son langage, enseignant sa doctrine, & approuvant sa pratique? Le monde a ôté l'honneur injustement, il ne le rend aussi qu'à celui qui se venge. Comme il a déshonoré l'offensé, il honore aussi la vengeance, & ne conseille de tuer qu'afin de se venger. Comment retenez-vous son usage, & ne gardez-vous pas ses discours? Mais quoique vous changiez le mot, vous approuvez la chose.

Celui qui a tué pour réparer sa honte, ne s'est-il pas vengé? Il dira donc tenant l'épée sur le cœur du prochain: j'obéis au

commandement de Dieu, j'abhorre la vengeance, je te pardonne & t'assassine; meurs pour réparer mon honneur.

(*Apologie de l'Université.* 1612.)

3. Un mauvais payeur passa une obligation payable à volonté. Assigné devant le juge, il soutint que sa volonté n'étoit pas encore venue. Hé bien! dit le juge, qu'on le mette en prison jusqu'à ce qu'elle vienne.

Voyez IMMORTALITÉ DE L'AME.

VOLUPTÉ.

1. La volupté n'est pas faite pour tout le monde.

2. Je crois cependant, dit Néardané, que pour cette volupté si recherchée, on a besoin de s'aider de son cœur; & l'homme du monde le plus aimable, si je ne l'ai pas choisi, ne fera pas sur moi le même effet qu'un monstre dont je me ferois une idée séduisante (*M. DE CRÉBILLON.*)

3. C'est avec justice que Gerson compare ceux qui mettent le souverain bien de la vie dans la volupté qui charme les sens, à ces sales animaux qui se veautrent dans la fange: ils sont indignes, dit ce docteur, du nom de philosophes, puisqu'ils ont cru que ce qui faisoit le plaisir des bêtes, pouvoit faire la félicité des hommes.

4. Il ne faut point disputer sur la volupté,

elle prend sa source dans le caprice, & lui seul la détermine. (*M. DE CRÉBILLON.*)

5. Selon Platon, il y a des voluptés honnêtes qui peuvent contribuer au souverain bien, & il y en a de deux sortes : les unes sont purement spirituelles, comme la satisfaction de posséder une science & de découvrir par elle des vérités simples & naturelles ; le plaisir d'exceller dans un art honnête & noble, comme dans la dialectique que Platon éleve au-dessus des autres arts, parce qu'elle a pour objet de conduire l'esprit à la connoissance parfaite de l'être par des regles certaines & invariables.

Les autres voluptés honnêtes sont en partie spirituelles & corporelles, parce que c'est l'ame qui les reçoit & qui en juge par l'organe des sens corporels : ainsi un beau tableau, une belle statue causent un plaisir très-raisonnable, il en est de même de l'harmonie : mais pour le goût, l'odorat & l'attouchement, comme ils n'ont pas de liaison avec la raison, les plaisirs qu'ils produisent sont regardés comme purement corporels, incapables de contribuer au souverain bien.

6. L'ame a différens goûts aussi-bien que le palais, & vous travailleriez aussi inutilement à faire aimer à tous les hommes la gloire ou les richesses, qu'à vouloir satisfaire le goût de tous les hommes par du fromage ou des, huîtres mets non moins dégoûtans pour de certaines personnes, qu'exquis pour quelques autres.

Les anciens philoſophes prenoient donc des peines bien inutiles, quand ils recherchoient ſi le ſouverain bien conſiſtoit dans les richeſſes ou dans les voluptés du corps, dans la vertu ou dans la contemplation; ils auroient pu, avec autant de raiſon, diſputer s'il falloit chercher les goûts les plus délicieux ou dans les pommes ou dans les poires, & là-deſſus ſe partager en différentes ſectes; car comme le goût agréable d'un certain fruit ne dépend point de ce qu'eſt le fruit en lui-même, mais de la convenance qu'il a avec notre palais; ainſi le plus grand bonheur eſt dans la jouiſſance des choſes qui produiſent le plus grand plaiſir, & on ne ſauroit trouver à redire à la conduite des hommes, quand ils ſe portent à des choſes différentes & même oppoſées; ſuppoſé que ſemblables aux abeilles, aux moutons & à d'autres animaux, à un certain âge, ils ceſſaſſent d'être pour ne plus exiſter.

7. Quelques-uns font gloire d'être heureux malgré la privation des biens extérieurs, & il faut avouer que cela eſt en effet très-glorieux. Cependant cette gloire eſt ſi peu enviée & ſi peu eſtimée, qu'il eſt permis de ſe l'attribuer autant qu'on le veut, & de vanter ſon bonheur philoſophique. La premiere, & la plus grande gloire, c'eſt d'être heureux parce qu'on eſt riche; mais être heureux, quoique pauvre & privé des commodités de la vie, ce n'eſt, pour ainſi dire, qu'une ſeconde gloire bien inférieure à la

premiere. Un pauvre dit : je ſuis heureux ; & on l'écoute avec plaiſir ſans dépit. Un riche dit : je ſuis heureux, & ce diſcours nous révolte. C'eſt que nous ſommes jaloux de ſes richeſſes plutôt que de ſon bonheur. Etrange biſarrerie ! le bonheur, à proprement parler, ne fait point de jaloux ; on n'envie que les choſes auxquelles on l'attache. On veut être heureux d'une certaine maniere, & on ne voudroit pas l'être d'une autre : & telle eſt l'illuſion de l'imagination & des ſens, que, quelque perſuadé que l'on ſoit que certaines perſonnes ſont heureuſes, on ne voudroit pas être à leur place, on ne voudroit pas de leur bonheur.

(*M. l'Abbé* TRUBLET.)

8. Si par-tout ailleurs la réflexion empoiſonne les plaiſirs, ici elle les augmente. Telle eſt la vraie volupté ; & non l'inſtinct du plaiſir, l'art d'en uſer ſagement, de le ménager par raiſon & de le goûter par ſentiment.

9. Il étoit auſſi de ces indignes épicuriens, qui expliquoient de la volupté du corps, ce que leur maître n'avoit entendu que de la liberté de l'ame.

10. La tempérance, diſoit un ancien, eſt la meilleure ouvriere de la volupté.

11. Tout plaiſir du corps & de l'eſprit vient des ſens, & c'eſt la diverſe délicateſſe des organes qui produit tous les divers degrés de ſenſibilité.

Mais la volupté veut être recherchée plus

loin ; elle nous manqueroit ſouvent, ſi nous ne l'attendions que des ſens. S'ils lui ſont néceſſaires, ils ne lui ſuffiſent pas : il faut que l'imagination ſupplée à ce qui leur manque. C'eſt elle qui met le prix à tout, elle échauffe le cœur, elle l'aide à former des deſirs, elle lui inſpire les moyens de les ſatisfaire. En examinant le plaiſir, qu'elle paſſe, pour ainſi dire, en revue ; le miſcroſcope dont elle ſemble ſe ſervir, le groſſit & l'exagere un peu. Et c'eſt ainſi que la volupté même, cet art de jouir de tout ſans remords, n'eſt que l'art de ſe tromper délicatement.

12. On confond trop communément le plaiſir avec la volupté, & la volupté avec la débauche.

13. C'eſt ainſi qu'à peine rendue à vous-même, vous ſentirez la volupté du demi-réveil, & que l'homme a été fait pour être heureux dans tous les divers états de ſa vie.

14. Quelque vifs que ſoient ces plaiſirs qui rempliſſent parfaitement notre ame, ce ne ſont jamais que des plaiſirs ; l'état ſeul qui leur ſuccede eſt la vraie volupté.

Quoi qu'on en diſe, quoi que chantent nos poëtes ; quand on a ſu profiter de tous les heureux momens, cueilli toutes les fleurs ſemées ſur le fond de la vie, c'étoit la peine de naître, de vivre & de mourir.

15. La volupté eſt peut-être auſſi différente de la débauche, que la vertu l'eſt du crime. Les cœurs corrompus ne peuvent être

vertueux, & ceux-ci ne peuvent être débauchés ou criminels.

Le plaiſir eſt de l'eſſence de l'homme & de l'ordre de l'univers. La débauche ſeule, & tout ce qui nuit à l'intérêt de la ſociété, eſt crime ou déſordre. Le goût du plaiſir a été donné à tous les animaux comme un attribut principal; ils aiment le plaiſir pour lui-même ſans porter plus loin leurs idées. L'homme ſeul, cet être raiſonnable, peut s'élever juſqu'à la volupté; il eſt diſtingué dans l'univers par ſon eſprit; un choix délicat, un goût épuré, en rafinant ſes ſenſations, en les redoublant en quelque ſorte par la réflexion, en a fait le plus parfait, c'eſt-à-dire, le plus heureux des êtres; quand il ne l'eſt pas, c'eſt par ſa faute ou par l'abus qu'il fait des dons de la nature.

16. Il ne m'appartient pas, Madame, d'être meilleur ni plus ſage qu'Ariſtippe, qui ſut ſi bien accorder la tempérance avec le plaiſir. Il ne condamnoit pas l'uſage des voluptés innocentes: il faiſoit différence entre les bonnes & les mauvaiſes odeurs, il ne croyoit pas que les parfums fuſſent des poiſons. Un faiſeur de queſtions, croyant le mettre en déſordre, lui demanda quel étoit celui qui ſe parfumoit: c'eſt moi, lui répondit Ariſtippe, & un autre plus malheureux que moi, qu'on nomme le roi de Perſe.

17. Quand Démocrite dit que le plaiſir de l'amour n'eſt qu'une courte épilepſie, il en-

tendoit parler, sans doute, de cette volupté charnelle, si étrangere à l'amour, qu'on peut en jouir sans aimer, & aimer sans la goûter jamais.

18. Une femme qui n'étoit pas des plus sages, mais qui avoit le sentiment vif, entendoit un homme, qui, dans la colere, lâcha ce mot *que le devot Neptune n'acheva pas*. Ah ! s'écria-t-elle, peut-on dire ce mot-là en colere.

Voyez GOURMANDISE, MISANTHROPES, DÉVOTS.

VOYAGES.

1. Il court un bruit de vous, Mademoiselle : on dit que vous êtes aimée d'un cavalier Anglois, & que vous n'êtes pas disposée pour lui ; vous moquez-vous ? Est-ce à une Angloise de passer la mer, pour venir aimer un Anglois en France ? Quel profit tirerez-vous de votre voyage ? voilà ce qui fait souvent qu'on perd la peine qu'on a prise d'aller dans des pays étrangers, on n'y voit que des gens de sa nation.

(FONTENELLE.)

2. Cela pouvoit adoucir la fâcheuse expérience qu'il avoit faite des embarras où se trouvent ceux qui traînent avec eux une belle femme, embarras quelquefois plus grands que s'ils voyageoient avec une laide.

3. Les voyages sont plus funestes encore pour la pudeur des femmes, que pour la religion des hommes.

4. Quoique le cocher fût bien que sa voiture étoit pleine à-peu-près, voulant cependant profiter de cette occasion de gagner quelque chose, il répondit qu'il ne doutoit pas qu'il ne pût placer la jeune demoiselle, & descendant promptement de son siege, il pria la compagnie de se serrer & de lui faire place.

Qu'est-ce que cela signifie? dit une grosse femme qui étoit-là avec un visage rouge comme l'écarlate ? n'avez-vous pas votre nombre ordinaire? pensez-vous que nous voulions étouffer de chaleur pour vous faire gagner de l'argent ? il y a assez de place pour une jeune personne si mince, dit le cocher, si vous voulez vous serrer un peu. Nous serrer un peu! répliqua la dame, en étendant ses habits : ne voyez-vous pas que nous sommes déja pressés à mourir ?

Qui je suis! impertinent, dit la dame, je suis une femme qui.... mais je ne veux pas m'abaisser à vous dire qui je suis; je suis bien à plaindre d'être ainsi suffoquée dans un coche, je n'y ai pas été accoutumée, je vous assure. Hélas! dit la grosse femme en ricanant, voilà un grand malheur vraiment! sachez, Madame, qu'il y a dans les coches des gens qui valent mieux que vous. Voyez un peu quels airs cela se donne!

(*Histoire* D'HENRIETTE.)

5. Les pays où tu as passé ont été pour toi autant d'écoles de sagesse, où tu as ap-

pris à te perfectionner, même par les vices d'autrui, mais beaucoup plus par les vertus.

(*Espion Turc.*)

6. Il vaut mieux se hâter au départ que sur le chemin.

7. Il vit les bords du Tibre, où des ames Italiennes habitent des corps Romains ; d'heureux couvents entourés de vignes, où les abbés, couleur de pourpre, dorment à leur aise ; des isles où l'on respire la volupté avec l'air ; des pays peuplés d'esclaves, qui chantent, dansent & jouent du luth ; mais sur-tout le sanctuaire de Vénus, où la mer Adriatique, au lieu de flottes, ne porte plus que des gondoles chargées de masques & de musiciens. Il fit ainsi le tour de l'Europe, & se forma une collection de tous les vices qui croissent en terre chrétienne ; vit toutes les cours, & entendit chaque roi déclarer son opinion royale touchant l'opéra & la foire.

(*Dunciade de Pope.*)

8. Un homme qui n'avoit jamais fait que voyager toute sa vie, répondit à ceux qui lui reprochoient son humeur ambulatoire, qu'il auroit bien voulu se fixer dans quelque ville, mais qu'il n'en avoit trouvé aucune où la puissance & le crédit fussent entre les mains des honnêtes gens.

9. On a la folie de faire voyager dans les pays étrangers notre ignorante jeunesse Angloise. Des gens qui auroient du goût & des connoissances, gagneroient sûrement à ces

voyages. Leurs connoiſſances s'étendroient, leur goût ſe rafineroit en étudiant les autres nations & en jugeant d'elles. Mais qu'eſt-ce, au contraire, qui peut plus efficacement augmenter la molleſſe & fortifier l'ignorance d'une jeuneſſe mal élevée, que des voyages prématurés & mal dirigés ? au milieu d'une variété infinie d'exemples, bons ou mauvais, mépriſables ou louables ; il eſt naturel que de jeunes gens, dont le jugement n'eſt pas mûr & dont le caractere n'eſt pas encore formé, reçoivent une impreſſion & une teinture de tout ce qui aſſortit leurs premieres habitudes. Ainſi, pendant que la ſageſſe & la vertu ne trouvent aucun accès dans leur ame, il n'eſt point de ſortes de folies, de molleſſe & de vices étrangers, qui, y étant reçus comme dans une terre préparée, n'y prennent auſſi-tôt racine & n'y fleuriſſent.

10. Il me fit honnêteté, & s'entretint avec moi ; nous ſommes ſeuls, me dit-il, voulez-vous, Monſieur, que nous ſoupions enſemble ? j'y conſentis ; & comme il y avoit deux lits dans la chambre qu'on lui avoit donnée, l'hôteſſe nous pria de vouloir bien y coucher tous deux, parce que ce jour-là, diſoit-elle, il lui venoit, pour l'ordinaire des équipages qu'il falloit loger ; là-deſſus nous nous regardâmes un inſtant l'inconnu & moi, & comme nous vîmes que nous héſitions un peu tous deux, cela nous raſſura ; car, héſiter

ſiter alors, c'étoit mutuellement nous faire ſentir que nous étions d'honnêtes gens, ainſi nous répondîmes que nous le voulions bien.

(*Marivaux.*)

11. Les voyageurs cherchent toujours les grandes villes, qui ſont une eſpéce de patrie commune à tous les étrangers.

12. Socrate vouloit qu'on fût curieux de voyager dans ſoi-même, plutôt que de courir des mers & des terres inconnues.

13. Un cavalier, qu'une grande pluie avoit tranſi de froid, arriva dans une hôtellerie de campagne, où il trouva tant de monde, qu'il ne put approcher du feu. *Que l'on porte vîte à mon cheval une cloyere d'huîtres*, dit-il à l'hôte. A votre cheval, s'écria celui-ci ? croyez-vous qu'il veuille en manger ? *Faites ce que j'ordonne*, répliqua le gentilhomme. A ces mots, tous les aſſiſtans volent à l'écurie, & notre voyageur ſe chauffe. *Monſieur*, dit l'hôte en revenant, *je l'aurois gagé ſur ma tête, le cheval n'en veut pas.* En ce cas, reprend le voyageur, qui s'étoit bien chauffé, il faut donc que je les mange.

(*Dict. d'anecdotes.*)

VRAI.

1. J'aurois ſupprimé cette aventure ridicule, ſi j'écrivois un roman. Je ſais que l'héroïne ne doit avoir qu'un goût ; qu'il doit être pour quelqu'un de parfait, & ne jamais finir : mais le vrai eſt comme il peut,

il n'a de mérite que d'être ce qu'il est. Ses irrégularités sont souvent plus agréables que la perpétuelle symmétrie qu'on retrouve dans tous les ouvrages de l'art.

(*Mᵉ* STHALL.)

2. On pardonneroit plutôt à une personne de mérite de n'être pas quelquefois modeste, que de n'être pas toujours vraie.

VRAISEMBLANCE.

1. Aristote, dans les événemens incroyables, quoique produits par le seul hasard & destitués du secours céleste, dit, & fort bien, que plusieurs choses arrivent contre la vraisemblance, qui ne laissent pas d'être vraisemblables, parce qu'il est vraisemblable qu'il arrive quelquefois des choses qui, selon le cours ordinaire, ne devroient point arriver. Que si l'on vouloit rejetter, comme contraire à l'imitation & à la vraisemblance, tout ce qui se fait par l'inspiration ou par l'assistance des cieux, où en seroit Homere, & après lui toute la famille poétique, qui souvent sans besoin, & souvent aussi par nécessité, ont introduit les divinités dans les actions des hommes? Personne néanmoins ne leur a imputé cela à défaut; au contraire, ils en ont été loués & admirés à cause du relief que de semblables machines donnent à leurs sujets, auxquels elles communiquent une certaine majesté qui leur fait maitriser les esprits avec plus d'empire. L'intérêt qu'ils

feignoient que les Dieux prenoient dans les affaires humaines, réussissoient avantageusement parmi les payens, parce que ceux-ci avoient une ferme créance du pouvoir de ces divinités, & que cette créance leur rendoit les suppositions des poëtes vraisemblables. Je dis, par proportion, la même chose des machines chrétiennes, lesquelles, pour n'être pas du ressort de la nature, ne laisseroient pas de garder leur vraisemblance, quand même elles seroient inventées.

Voulant conserver néanmoins, dans les actions de la Pucelle, le plus de cette vraisemblance que l'on desire pour ne satisfaire pas moins Aristote que Platon; lorsque je dressai mon plan, & que je donnai la forme poétique à ce véritable événement, j'eus un soin particulier de le conduire de telle sorte, que tout ce que j'y fais faire par la puissance divine, s'y peut croire fait par la seule force humaine, élevée au plus haut point où la nature soit capable de monter.

(*Chapelain.*)

2. Si la fable est seulement probable, elle ne differe en rien d'une véritable histoire; si elle est seulement merveilleuse, c'est un vrai roman; le point est de donner un air de vraisemblance au merveilleux. La fable de *Milton* est un chef-d'œuvre dans ce genre: la guerre du ciel, la réprobation des Anges, l'état de l'innocence, la tentation du serpent & la chûte de l'homme, malgré le merveil-

leux, ſont non-ſeulement croyables, mais un point de foi.

3. L'on peut concilier le merveilleux avec le vraiſemblable, en introduiſant des acteurs capables, par la ſupériorité de leur nature, d'effectuer le merveilleux qui n'eſt pas dans le cours ordinaire des choſes. Le vaiſſeau d'Ulyſſe converti en rocher, & la flotte d'Énée changée en nymphes, ſe rapprochent de la vraiſemblance, dès que les Dieux s'en mêlent : par cet artifice Homere & Virgile ont trouvé le ſecret de remplir leurs poëmes d'événemens ſurprenans, mais non pas impoſſibles ; & c'eſt ce qui produit ſi fréquemment dans l'eſprit du lecteur le ſentiment le plus agréable, je veux dire, l'admiration. Si l'Enéïde a quelque choſe de vicieux dans ce genre, c'eſt au commencement du troiſieme livre, où le myrthe qu'Énée arrache, diſtille du ſang : pour faire paſſer ce fait, Polidore, enveloppé dans l'arbre, raconte que les barbares habitans du pays l'ayant percé de leurs fleches & de leurs javelots, le bois qui reſta dans ſes plaies prit racine, & donna naiſſance à cet arbre dont le ſang ſortoit. Cette hiſtoire ſemble avoir du merveilleux, & non de la vraiſemblance, parce qu'elle eſt attribuée au ſeul effet de la nature. (*Addisson.*)

4. La regle de ne pas montrer trop d'eſprit, regarde, outre l'orateur, les ouvrages de pur agrément, dans leſquels on ſe propoſe

d'intéresser & de toucher, comme les tragédies. Elle regarde les histoires & les ouvrages de narration, où le lecteur cherche principalement les faits mêmes; & enfin, tous ceux où l'on introduit des personnages, & dans lesquels l'auteur ne parle pas en son nom. Comme ces personnages sont censés parler sur le champ, ce seroit aller contre la vraisemblance que de les faire parler avec trop d'esprit, ou du moins avec cette sorte d'esprit qui sent la recherche & le travail.

(*M. l'abbé* TRUBLET.)

Voyez GESTES.

V U E.

1. Les yeux, sans se fatiguer, parcourent, embrassent & se reposent tout à la fois sur une variété infinie d'objets admirables : on croit ne trouver de bornes à sa vue que celles du monde entier; cette erreur nous flatte, elle nous donne une idée satisfaisante de notre propre grandeur, & semble nous rapprocher du créateur de tant de merveilles. (*Me.* DE GRAFFIGNI.)

2. Les gens qui ont aimé, assurent que c'est un supplice beaucoup plus grand pour un homme amoureux de voir des beautés dont on ne lui permet pas l'usage, que de n'en pas voir du tout.

(*M.* DE CRÉBILLON.)

3. Occupé à réfléchir sur les plaisirs innocens de l'imagination, j'examinai auquel

de tous nos ſens nous devons la plus grande partie & les plus importans de ces plaiſirs, & je conclus bientôt que c'étoit à la vue.

En effet, c'eſt la reine de tous les ſens & la mere de tous les arts & de toutes les ſciences, qui ont banni la groſſiereté de nos mœurs, & qui donnent à l'eſprit cette délicateſſe oppoſée au mauvais goût du grand & du petit vulgaire.

La vue eſt l'obligeante bienfaitrice, qui donne les ſenſations les plus agréables que nous recevions de toutes les différentes & merveilleuſes productions de la nature.

C'eſt à la vue que nous devons les ſurprenantes découvertes de la hauteur, de la grandeur & du mouvement des planètes, auſſi-bien que de leurs différentes révolutions autour du ſoleil, le centre commun de la lumiere, de la chaleur & du mouvement qu'elles ont.

La vue s'étend même juſqu'aux étoiles fixes, & nous fournit de bonnes preuves que chacune d'elles eſt un ſoleil qui ſe meut ſur ſon axe, dans le centre de ſon tourbillon, & qui ſert aux mêmes uſages que le nôtre à l'égard des planètes qui en dépendent.

La vue ne ſe borne pas ici dans ſes recherches; elle perce à travers l'immmenſe étendue des cieux juſqu'à la voie lactée où elle diſtingue une infinité de nouveaux mondes dont chacun a ſon ſoleil avec le juſte nombre

de ſes planètes. Lorſqu'elle eſt hors d'état d'aller plus loin, elle s'en remet à l'imagination, qui pouſſe les découvertes juſqu'à ce qu'elle ait rempli tout ce vaſte univers d'une infinité de pareils ſyſtêmes.

La vue inſtruit le ciſeau du ſculpteur & du ſtatuaire à animer, pour ainſi dire, le bois & la pierre : elle guide auſſi le pinceau du peintre, afin qu'il donne, en quelque ſorte, du relief & du mouvement aux figures qu'il trace ſur le canevas.

Si, d'un côté, la muſique doit ſon origine à une autre cauſe, puiſque Jubal en découvrit les premiers rudimens à l'ouïe de la cadence que les coups de ſon marteau faiſoient ſur l'enclume ; on peut dire, de l'autre, que la vue n'a pas ſeulement réduit ces ſons groſſiers dans un ordre artificiel & harmonieux ; mais qu'elle communique cette harmonie aux endroits les plus reculés du monde ſans le ſecours du ſon.

C'eſt à la vue que nous devons toutes les découvertes de la philoſophie, auſſi bien que les divines images de la poéſie, qui tranſportent ceux qui liſent Homere, Milton & Virgile.

Après que la vue a donné de la politeſſe au monde, elle nous fournit les plaiſirs les plus agréables & de plus longue durée : après que l'amour, que l'amitié, que la tendreſſe paternelle & filiale, que les de-

voirs du mari & de la femme annoncent la joie que la vue procure, lorſqu'on vient à ſe retrouver après une longue abſence.

On ne tariroit pas, ſi on vouloit ſpécifier en détail tous les plaiſis & les avantages de la vue; celui qui la poſſede les trouve, les ſent & en jouit à chaque moment qu'il en fait uſage.

Puiſque nos plus grands plaiſis & la plûpart de nos connoiſſances viennent de la vue, on ne doit pas s'étonner que la providence ait pris un ſoin tout particulier du ſiége où elle réſide; c'eſt-à dire de l'œil qui ſemble fait avec plus d'art que les organes des autres ſens.

Ce petit globe d'une fabrique merveilleuſe eſt compoſé de muſcles; ſes humeurs ſont tranſparentes, pour donner paſſage aux rayons de lumiere, & d'une figure propre à leur cauſer une réfraction réguliere, pendant que la ſurface interne de la tunique nommée Sclerotès eſt noire, pour empêcher que les rayons ne ſe confondent par la réflexion.

Il y a de quoi s'étonner, lorſqu'on penſe à la diverſité des objets que l'œil eſt capable de recevoir tout à la fois, ou dans un inſtant; & à l'exactitude avec laquelle il peut juger d'abord de leur ſituation, de leur figure & de leur couleur.

Il veille contre les dangers qui nous environnent; il guide nos pas, & il admet tous

les objets visibles, dont la beauté & la variété servent à nous instruire aussi bien qu'à nous divertir. (*Spectateur Anglois.*)

4. Hérodote dit que l'ouïe est plus infidelle que la vue, & par-là il donne l'avantage aux yeux par-dessus les oreilles, & avec raison. Car les paroles ont des aîles, & s'envolent en même temps qu'on les prononce; mais le plaisir de la vue subsiste, & lance coup sur coup des traits redoublés, & par ce moyen inévitables.

5. En Espagne, on nomme Zahuris certains hommes qui ont la vue si subtile, à ce qu'on prétend, qu'ils voient sous la terre les veines d'eau, les métaux, les trésors & les cadavres; ils voient, dit-on, ces deux derniers par le démon: ils ont les yeux fort rouges. Si une fois on accorde que les Zahuris voient les cadavres & les trésors, on n'a nulle raison de prétendre qu'ils ne voient pas les veines d'eau & les mines d'or & d'argent. Pourquoi donc Martin del Rio accorde-t-il l'un, & nie-t-il l'autre? Car c'est le nier que de dire qu'ils connoissent, par le moyen des vapeurs, ou par le moyen des herbes, ce qui est caché en un certain endroit de la terre. Une connoissance qui s'acquiert ainsi, n'est nullement ce que nous appellons vue. Pour raisonner conséquemment sur ce chapitre, il faut ou nier les faits, ou les expliquer tous par une même hypothese; si le démon est la cause des deux derniers, il peut

fort bien l'être des deux autres. Gutterius, médecin Espagnol, se moque de ce que l'on conte des Zahuris ; il les nomme Zahoris, & il blâme d'autant plus la crédulité du peuple à cet égard, que l'on suppose que ces gens-là sont nés le vendredi-saint, & que c'est de la vertu de ce jour natal qu'ils tiennent ce merveilleux privilége.

(*Bayle.*)

6. La vue est le plus parfait & le plus agréable de tous nos sens. Il nous procure infiniment plus d'idées, il converse avec ses objets à une plus grande distance, & il agit plus long-temps que les autres, sans que cette action le rebute ou le fatigue.

Il est vrai que le toucher peut nous donner une idée de l'étendue, de la figure, & toutes les autres idées qui nous viennent par les yeux, si vous en exceptez celle des couleurs; mais il est aussi fort borné dans ses opérations, au nombre, à la grosseur & à la distance de ses objets. La vue semble être destinée à remédier à tous ces défauts, & peut être considérée comme une espéce de toucher plus délicat & plus étendu, qui se répand sur une infinité de corps, embrasse les plus vastes figures, & qui atteint à quelques parties les plus éloignées de l'univers.

(*Spectateur Anglois.*)

Voyez Aveugle.

Ce ſont les hommes qui ont fait les arts, & c'eſt pour eux-mêmes qu'ils les ont faits. Ennuyés d'une jouiſſance trop uniforme des objets que leur offroit la nature toute ſimple, & ſe trouvant d'ailleurs dans une ſituation propre à recevoir le plaiſir, ils eûrent recours à leur génie pour ſe procurer un nouvel ordre d'idées & de ſentimens qui réveillât leur eſprit & ranimât leur goût. Mais que pouvoit faire ce génie borné dans ſa fécondité & dans ſes vues qu'il ne pouvoit porter plus loin que la nature? Et ayant, d'un autre côté, à travailler pour des hommes dont les facultés étoient reſſerrées dans les mêmes bornes, tous ſes efforts dûrent néceſſairement ſe réduire à faire un choix des plus belles parties de la nature pour en former un tout exquis, qui fût plus parfait que la nature elle-même, ſans cependant ceſſer d'être naturel. Voilà le principe ſur lequel a dû néceſſairement ſe dreſſer le plan fondamental des arts, & que les grands artiſtes ont ſuivi dans tous les ſiecles. D'où je conclus que le génie, qui eſt le pere des arts, doit imiter la nature; qu'il ne doit point l'imiter telle qu'elle eſt ordinairement, telle qu'elle ſe préſente à nous tous les jours; enfin que le goût pour qui les arts ſont faits, & qui en eſt le juge, doit être ſatisfait, quand la nature eſt bien choiſie & bien imitée par les arts.

1. Que l'homme ne s'arrête pas à regarder ſimplement les objets qui l'environnent. Qu'il contemple la nature entiere dans ſa haute & pleine majeſté. Qu'il conſidere cette éclatante lumiere miſe comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers. Que la terre lui paroiſſe comme un point au prix du vaſte tour que cet aſtre décrit ; & qu'il s'étonne de ce que ce vaſte tour n'eſt lui-même qu'un point très-délicat, à l'égard de celui que les aſtres qui roulent dans le firmament embraſſent. Mais ſi notre vue s'arrête là, que l'imagination paſſe outre : elle ſe laſſera plutôt de concevoir, que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde n'eſt qu'un trait imperceptible dans l'ample ſein de la nature. Nulle idée n'approche de l'étendue de ſes eſpaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atômes, au prix de la réalité des choſes. C'eſt une ſphere infinie, dont le centre eſt par-tout, la circonférence nulle part. Enfin, c'eſt un des plus grands caracteres ſenſibles de la toute-puiſſance de Dieu que notre imagination ſe perde dans cette penſée.

(*PASCAL.*)

2. La ſageſſe de Dieu & la folie des hommes gouvernent l'univers.

3. Je contemplois, cloué ſur ma roche, cette harmonie ſi charmante de tout l'univers ;

composé de tant de choses si opposées, il auroit dû me faire croire qu'il ne pouvoit pas se maintenir un seul jour. Le monde n'est formé que de contraires, & ne se maintient que par des oppositions; il n'y a pas une chose qui n'ait la sienne, & qui ne combatte sans cesse, tantôt victorieuse, tantôt vaincue, en sorte qu'on n'y voit qu'agens & patiens; les élémens qui tiennent le premier rang commencent par se choquer, les mixtes les suivent, qui se détruisent alternativement; les maux sont toujours en embuscade pour corrompre les biens; les temps mêmes se font la guerre aussi-bien que les astres, mais s'ils se vainquent, ils ne se font point de mal. Cette guerre ressemble à celle que se font les princes, il n'y a que leurs vassaux qui en souffrent. Les corps sublunaires se ressentent de la guerre des astres, & leurs malignes influences causent souvent leur destruction.

L'ame, quoiqu'immortelle, n'est pas exemte de cette générale mésintelligence: les passions l'agitent: la crainte s'oppose à la valeur, la tristesse à la joie & la haîne à l'amour; l'irascible se brouille continuellement avec le concupiscible; tantôt les vices l'emportent, tantôt les vertus triomphent, tout n'est que guerre & que combat; & l'on a eu raison de dire que la vie de l'homme n'est qu'une milice sur la terre. Mais l'auteur admirable de toutes les choses créées, trouve dans leurs contrariétés le fondement de leur

conservation & de leur perpétuité ; tous les changemens qui arrivent dans la nature ne servent qu'à sa durée ; car pendant que tout y prend fin, elle demeure toujours elle-même, elle est permanente & perpétuelle ; toujours les mêmes choses y sont ; les animaux & les plantes sont assujettis à d'autres créatures beaucoup plus parfaites, qui joignent à la vie végétative & à la sensitive, la vie raisonnable : en un mot, c'est l'homme. L'eau a besoin de la terre pour la contenir, la terre a besoin de l'eau pour sa fécondité, l'air s'augmente de l'eau, & le feu se nourrit de l'air. Chaque chose a besoin d'une autre pour sa conservation ; l'une en finissant en fait renaître une autre, la fin de la premiere fait le commencement de la seconde, & dans le temps qu'il semble qu'elles vont toutes périr, c'est alors qu'elles se renouvellent & que le monde se rajeunit, que la terre devient plus belle & plus solide, & l'univers plus admirable.

Voyez CRÉATION, MATIERE.

USAGES.

1. Il faut donc faire une grande attention aux lieux, aux temps, aux personnes, pour ne pas reprendre témérairement leurs usages : car il se peut faire qu'un sage chrétien use sans passion d'un mets délicat, & qu'un insensé brûle d'une honteuse flamme de gourmandise en desirant des oignons.

Il n'y a point de perſonne ſenſée qui n'aimât mieux manger des poiſſons comme Notre-Seigneur, que de manger des lentilles comme Eſaü : on ne dira pas que les bêtes ſoient plus auſteres que nous, parce qu'elles ne mangent que des nourritures groſſieres : car dans toutes les choſes permiſes, ce n'eſt pas leur nature qui regle le bien & le mal de nos actions, mais la cauſe qui nous en fait uſer, & la maniere dont nous en uſons.

Qu'on ne contraigne point les riches, dit ſaint Auguſtin, de vivre de la nourriture des pauvres : qu'ils uſent des viandes dont leur infirmité a accoutumé de ſe ſervir: mais qu'ils s'humilient & s'affligent de ne pouvoir pas mieux faire. S'ils changent leurs uſages, ils deviennent malades : qu'ils uſent des choſes ſuperflues, en donnant aux pauvres ce qui leur eſt néceſſaire : qu'ils uſent des choſes délicates, en donnant aux pauvres les choſes utiles.

2. Les femmes, dit Struys, ſont fort belles en Circaſſie ; elles portent un petit bonnet d'étoffe noire, ſur lequel eſt attaché un bourlet de même couleur ; mais ce qu'il y a de ridicule, c'eſt que les veuves portent, à la place de ce bourlet, une veſſie de bœuf ou de vache des plus enflées ; ce qui les défigure merveilleuſement. Les femmes ſont aſſez libres avec les étrangers, mais cependant fidelles à leurs maris qui n'en ſont point jaloux. (*M. de Buffon.*)

3. Les femmes Chinoises font tout ce qu'elles peuvent pour faire paroître leurs yeux petits, & les jeunes filles, instruites par leurs meres, se tirent continuellement les paupieres, afin d'avoir les yeux petits & longs; ce qui, joint à un nez écrasé & à des oreilles longues, larges, ouvertes & pendantes, les rend des beautés parfaites.

4. Darius demandoit à quelques Grecs, pour combien ils voudroient prendre la coutume des Indes, de manger leurs peres trépassés, (car c'étoit leur forme, estimant ne leur pouvoir donner plus favorable sépulture que dans eux-mêmes.) Ils lui répondirent que pour choses au monde ils ne le feroient: mais s'étant aussi essayé de persuader aux Indiens de laisser leur façon, & prendre celle des Grecs, qui étoit de brûler les corps de leurs peres, il leur fit encore plus d'horreur. Chacun fait ainsi, d'autant que l'usage nous dérobe le vrai visage des choses.

(*Montaigne.*)

USURE.

1. L'usure, sous couleur de nourrir le pauvre, le dévore.

3. La plûpart de ces usuriers disent qu'ils ont emprunté leurs fonds à 7 & 8 pour cent d'intérêt, dans l'espérance d'un gros bénéfice, dont ils se voient privés; & qu'ils perdront sur les intérêts auxquels ils sont tenus envers leurs créanciers: ce qui leur paroît souve-

rainement injuste. Il faut que l'illusion de l'intérêt soit quelque chose de bien puissant pour engager les hommes à produire des raisons qu'ils auroient du ensevelir dans le secret. Comment, des particuliers auront fait un commerce d'argent aussi scandaleux; leur cupidité aura porté un coup funeste au crédit, en faisant remonter les intérêts à un taux usuraire, en forçant l'état de suivre dans ses emprunts le taux qu'ils auront mis à l'argent & augmenter ses dépenses, & il faudra les en dédommager! ils auront été mauvais citoyens, & ils le publieront!

2. Les Athéniens, grands usuriers, exigeoient quelquefois que la somme qu'ils prêtoient leur valût tant par jour. Le débiteur paresseux se ruinoit à ne pas payer bien régulierement. Car les arrérages s'accumuloient chaque jour & chaque jour grossissoit le principal. Les philosophes mêmes se mêloient d'un tel commerce; & Chrysippe, dans Lucien démontre qu'un philosophe non-seulement peut exercer l'usure, mais qu'il doit tirer l'intérêt de l'intérêt, comme d'une conséquence il tire une autre conséquence.

3. Philippe de Valois mourut dans le temps qu'une trève de trois ans, conclue avec l'Angleterre, lui donnoit le loisir de remédier aux maux qui affligeoient la France. Il sévit d'abord contre les Lombards, dont les usures étoient si exorbitantes, que les intérêts d'une somme de quatre cens mille francs

montoient à deux millions. Pierre des Essars, trésorier du roi, fut condamné à une restitution de cent mille florins d'or.

USURPATEURS.

1. Les Romains, dans l'heureux temps de la république, étoient les plus sages brigands qui aient jamais désolé la terre; ils conservoient avec prudence ce qu'ils acquirent avec injustice: mais enfin, il arriva à ce peuple ce qui arrive à tout usurpateur, il fut opprimé à son tour. (*Anti-Machiavel.*)

2. Celui qui voudroit usurper, ne pourroit gueres être également accrédité dans tous les états confédérés. S'il se rendoit trop puissant dans l'un, il allarmeroit tous les autres; s'il subjuguoit une partie, celle qui seroit libre encore, pourroit lui résister avec des forces indépendantes de celles qu'il auroit usurpées, & l'accabler avant qu'il eût achevé de s'établir. (*Esprit des loix.*)

3. Sous prétexte de conserver le royaume d'Italie à Conradin, fils de Conrad, Mainfroi, fils naturel de l'empereur Frédéric II, continue de travailler pour lui-même. Il se rend maître de Capoue, soumet la Pouille & la Calabre. Le bruit s'étant répandu que le jeune Conradin étoit mort, il profite de cette fausse nouvelle pour s'approprier ses conquêtes, & se fait solemnellement proclamer roi à Palerme. Elisabeth de Baviere, mere de Conradin, lui fait représenter qu'il

dépouille injuſtement ſon fils d'une couronne qui lui appartient. Mainfroi répond que le royaume doit lui appartenir à bien plus juſte titre, puiſqu'il a ſçu l'arracher des mains de deux papes, Innocent IV & Alexandre IV.

Mainfroi ſe voyant ſans enfans mâles, voulut pourtant aſſurer ſa conquête par une alliance redoutable. Il traita du mariage de ſa fille Conſtance avec Pierre, fils aîné de Jacques I, roi d'Aragon. Urbain IV voulut infructueuſement empêcher cette alliance. Le roi d'Aragon n'écouta point les menaces du Pape, & le mariage de Conſtance, fille de Mainfroi, avec Pierre d'Aragon, fonda les droits de la maiſon d'Aragon ſur le royaume de Sicile.

Voyez REGNES.

UTILITÉ.

Il faut ſe rappeller la diviſion des arts. Les uns furent inventés pour le ſeul beſoin; d'autres pour le plaiſir; quelques-uns dûrent leur naiſſance d'abord à la néceſſité; mais ayant ſu depuis ſe revêtir d'agrémens, ils ſe placerent à côté de ceux qu'on appelle Beaux arts par honneur. C'eſt ainſi que l'architecture, ayant changé en demeures riantes & commodes, les antres que le beſoin avoit creuſés pour ſervir de retraite aux hommes,

mérita parmi les arts une distinction qu'elle n'avoit pas auparavant.

Il arriva là même chose à l'éloquence. Le besoin qu'avoient les hommes de se communiquer leurs pensées & leurs sentimens, les fit orateurs & historiens, dès qu'ils surent faire usage de la parole. L'expérience, le temps, le goût ajoûterent à leurs discours de nouveaux degrés de perfection. Il se forma un art qu'on appella éloquence, & qui, même pour l'agrément, se mit presque au niveau de la poésie. Sa proximité & sa ressemblance avec celle-ci lui donnerent la facilité d'en emprunter les ornemens qui pouvoient lui convenir & de se les ajuster. De là vinrent les périodes arrondies, les antithéses mesurées, les portraits frappés, les allégories soutenues: de là le choix des mots, l'arrangement des phrases, la progression symmétrique de l'harmonie. Ce fut l'art qui servit alors de modele à la nature; ce qui arrive souvent: mais à une condition qui doit être regardée comme la base essentielle & la règle fondamentale de tous les arts: c'est que dans les arts qui sont pour l'usage, l'agrément prenne le caractere de la nécessité même: tout doit y paroître pour le besoin; de même que dans les arts qui sont destinés au plaisir, l'utilité n'a droit d'y entrer, que quand elle est de caractere à procurer le même plaisir, que ce qui auroit été imaginé uniquement pour plaire. Voilà

la regle la plus générale qu'il y ait dans les arts, & la plus importante.

(*M. le Batteux.*)

YVRESSE.

1. Anacharsis, ſe trouvant à Corinthe dans une partie de buveurs, demanda plaiſamment le prix, parce qu'il étoit yvre avant les autres ; car, dit-il, lorſqu'on court dans la lice, celui qui arrive le premier au but, emporte la récompenſe.

2. Le galant homme qui vous entretient agréablement, n'eſt plus, après quelques raſades, le même homme qui s'étoit aſſis avec vous. C'eſt là-deſſus qu'eſt fondé le proverbe : celui qui ſe moque d'un homme yvre, offenſe une perſonne abſente.

3. L'yvreſſe agit particulierement ſur la vue, & fait voir ce qui n'eſt point : quelqu'un étant à table avec Anacharſis, lui dit : vous avez une femme bien laide ; je la trouve telle, répondit le Scythe, mais, garçon, verſe à longs traits, & rendons-la plus belle que Vénus.

4. Je ſuis un véritable Anglois, voyez-vous, & je regarde l'yvrognerie comme la partie la plus eſſentielle de la liberté d'un ſujet.

5. La loi de Mahomet qui défend de boire du vin, eſt donc une loi du climat d'Arabie : auſſi, avant Mahomet, l'eau

étoit-elle la boiſſon commune des Arabes.
La loi qui défendoit aux Carthaginois de boire du vin, étoit auſſi une loi du climat: effectivement le climat de ces deux pays eſt à peu près le même. Une pareille loi ne ſeroit pas bonne dans les pays froids, où le climat ſemble forcer à une certaine yvrognerie de nation, bien différente de celle de la perſonne. L'yvrognerie ſe trouve établie par toute la terre, dans la proportion de la froideur & de l'humidité du climat. Paſſez de l'équateur juſqu'à notre pôle, vous y verrez l'yvrognerie augmenter avec les degrés de latitude. Paſſez du même équateur au pôle oppoſé, vous y trouverez l'yvrognerie aller vers le midi, comme de ce côté-ci elle avoit été vers le nord.

Il eſt naturel que là où le vin eſt contraire au climat, & par conſéquent à la ſanté, l'excès en ſoit plus ſévèrement puni que dans les pays, où l'yvrognerie a peu de mauvais effets pour la perſonne, où elle en a peu pour la ſociété, où elle ne rend point les hommes furieux, mais ſeulement ſtupides. Ainſi les loix qui ont puni un homme yvre, & pour la faute qu'il faiſoit, & pour l'yvreſſe, n'étoient applicables qu'à l'yvrognerie de la nation. Un Allemand boit par coutume, un Eſpagnol par choix.

6. Céſar dépeint dans un ſi grand embarras ceux qui rencontrerent Caton yvre, qu'ils rougirent auſſi-tôt qu'ils lui eurent dé-

couvert le visage. *On eût dit*, ajoute-t-il, *que Caton venoit de les prendre sur le fait, & non pas qu'ils venoient d'y prendre Caton.* Quelle plus haute idée peut-on donner de l'autorité que Caton avoit acquise, que de le représenter si respectable, tout enseveli qu'il étoit dans le vin.

(*Lettres de* PLINE.)

7. On croit que le premier Sultan qui s'est ennivré de vin est Amurat IV. Il se promenoit dans la ville, lorsqu'il vit un homme du peuple chanceler devant lui. Je suis Béeri Mustapha, lui dit cet homme yvre, si tu veux me vendre Constantinople, je l'achete & ne raisonne pas, car je t'acheterai aussi, toi, qui n'es que le fils d'un esclave. Quand cet homme eut repris sa raison, Amurat le somma de sa parole : O Empereur, répondit Mustapha, si vous possédiez les richesses dont je jouissois hier, vous les croiriez préférables à la monarchie de l'univers. Amurat voulut goûter de son secret ; son humeur devint si gaie, il fut si charmé de cette découverte, que non-seulement il en fit usage le reste de sa vie, dont il ne passa point un seul jour sans s'ennivrer ; mais qu'ayant fait Béeri Mustapha son conseiller-privé, il l'eut toujours auprès de sa personne pour boire avec lui. (*Pour & contre.*)

FIN.

Pendant le cours de l'impreſſion de ce Dictionnaire nous y avons remarqué quelques omiſſions aſſez conſidérables. Nous nous ſommes fait un devoir d'y ſuppléer, & nous avons mieux aimé ajoûter à la fin les articles intéreſſans qui ſuivent, que d'en priver le Public.

SUPPLÉMENT.

ABATTEMENT.

1. L'ABATTEMENT eſt un état de foibleſſe qui vient du corps ou de l'eſprit. L'abattement du corps vient de la fatigue ou de la maladie : l'abattement de l'eſprit eſt un état de l'ame qui ſuccombe ſous le poids de ſes chagrins & de ſes peines.

Cet état dégrade l'homme. Le ſage ne ſe laiſſe point abattre par les malheurs ; il les ſurmonte, parce qu'il ſait qu'il n'y a point de maux dans la vie auxquels il n'y ait du remede, & quand même il n'y en auroit pas, ce ſeroit toujours une folie de s'en affliger, puiſque cela ne ſerviroit de rien.

(*Dict. phil.*)

ABNÉGATION.

L'abnégation eſt une vertu de religion par laquelle nous renonçons à nos paſſions, à nos plaiſirs & à nos intérêts, dans la vue du ſalut. M. de Fénélon dit que l'abnégation de ſoi-même, recommandée dans l'évangile, ne conſiſte pas dans une haine abſolue de nous-mêmes, mais de notre corruption.

Un eſprit abſtrait, c'eſt un eſprit inattentif, occupé uniquement de ſes propres penſées, qui ne penſe à rien de ce qu'on lui dit. Un auteur, un géometre ſont ſouvent abſtraits. Une nouvelle paſſion rend abſtrait : ainſi nos propres idées nous rendent abſtraits; au lieu que *diſtrait* ſe dit de celui qui, à l'occaſion de quelque nouvel objet extérieur, détourne ſon attention de la perſonne à qui il l'avoit d'abord donnée, ou à qui il devoit la donner. *Abſtrait* marque une plus grande inattention que *diſtrait*. Il ſemble qu'*abſtrait* marque une inattention habituelle ; & *diſtrait* en marque une paſſagere à l'occaſion de quelque objet extérieur.

ACADÉMIE.

1. C'étoit dans l'antiquité un jardin ou une maiſon ſituée dans le Céramique, un des fauxbourgs d'Athènes, à un mille ou environ de la ville, où Platon & ſes ſectateurs tenoient des aſſemblées pour converſer ſur des matieres philoſophiques. Cet endroit donna le nom à la ſecte des académiciens.

Le nom d'académie fut donné à cette maiſon, à cauſe d'un nommé *Academus* ou *Ecademus*, citoyen d'Athènes, qui en étoit poſſeſſeur & y tenoit une eſpèce de gymnaſe. Il vivoit du temps de Théſée. Quelques-uns

ont rapporté le nom d'*Académie* à Cadmus qui introduisit le premier en Grece les lettres & les sciences des Phéniciens; mais cette étymologie est d'autant moins fondée que les lettres dans cette premiere origine, furent trop foiblement cultivées pour qu'il y eût de nombreuses assemblées de savans.

Cimon embellit l'académie & la décora de fontaines, d'arbres & de promenades en faveur des philosophes & des gens de lettres, qui s'y rassembloient pour conférer ensemble, pour disputer sur différentes matieres, &c. C'étoit aussi l'endroit, où l'on enterroit les hommes illustres qui avoient rendu de grands services à la république. Mais dans le siége d'Athènes, Sylla ne respecta point cet asyle des beaux arts; & des arbres qui formoient les promenades, il fit faire des machines de guerre pour battre la place.

Cicéron eut aussi une maison de campagne ou lieu de retraite près de Pouzzole, auquel il donna le nom d'*académie*, où il avoit coutume de converser avec ses amis qui avoient du goût pour les entretiens philosophiques. Ce fut-là qu'il composa ses questions académiques & ses livres sur la nature des Dieux.

Le mot d'*académie* signifie aussi une secte de philosophes qui soutenoient que la vérité est inaccessible à notre intelligence; que toutes les connoissances sont incertaines, & que le sage doit toujours douter & suspendre son

jugement sans jamais rien affirmer ou nier positivement. En ce sens, l'académie est la même chose que la secte des académiciens.

On compte ordinairement trois académies ou trois sortes d'académiciens, quoiqu'il y en ait cinq, suivant quelques-uns. L'ancienne académie est celle dont Platon étoit le chef.

Arcésilas, un de ses successeurs, en introduisant quelques changemens ou quelques altérations dans la philosophie de cette secte, fonda ce que l'on appelle *seconde académie*. C'est cet Arcésilas principalement qui introduisit dans l'académie le doute effectif & universel.

On attribue à Lacyde ou plutôt à Carnéade, l'établissement de la troisieme appellée aussi la *nouvelle académie*, qui, reconnoissant que non-seulement il y avoit beaucoup de choses probables, mais aussi qu'il y en avoit de vraies & d'autres fausses, avouoit néanmoins que l'esprit humain ne pouvoit pas bien les discerner.

Quelques autres en ajoûtent une quatrieme fondée par Philon, & une cinquieme par Antiochus appellée l'*Antiochéenne*, qui tempéra l'ancienne académie avec les opinions du Stoïcisme.

L'ancienne académie doutoit de tout; elle porta même si loin ce principe, qu'elle douta si elle devoit douter. Ceux qui la composoient eurent toujours pour maxime de n'être

jamais certains ou de n'avoir jamais l'esprit satisfait sur la vérité des choses ; de ne jamais rien affirmer ou de ne jamais rien nier, soit que les choses leur parussent vraies, soit qu'elles leur parussent fausses. En effet, ils soutenoient une acatalepsie absolue, c'est-à-dire que, quant à la nature ou à l'essence des choses, l'on devoit se retrancher sur un doute absolu.

Les sectateurs de la nouvelle académie étoient un peu plus traitables : ils reconnoissoient plusieurs choses comme vraies, mais sans y adhérer avec une entiere assurance. Ils avoient éprouvé que le commerce de la vie & de la société étoit incompatible avec le doute universel & absolu qu'affectoit l'ancienne académie. Cependant il est visible que ces choses mêmes dont ils convenoient, ils les regardoient plutôt comme probables que comme certaines & déterminément vraies : par ces correctifs, ils comptoient du moins éviter les reproches d'absurdité faits à l'ancienne académie. Voyez les *questions académiques* de Cicéron, où cet auteur réfute, avec autant de force que de netteté, les sentimens des philosophes de son temps, qui prenoient le titre de *sectateurs* de l'ancienne & de la nouvelle académie. Voyez aussi dans *l'Enciclopédie* l'article *Académiciens*, où les sentimens des différentes académies sont exposés & comparés.

2. Académie, parmi les modernes, se

prend ordinairement pour une ſociété ou compagnie de gens de lettres, établie pour la culture & l'avancement des arts ou des ſciences.

Quelques auteurs confondent l'*académie* avec l'*univerſité*, mais quoique ce ſoit la même choſe en latin, c'en ſont deux bien différentes en françois. Une univerſité eſt proprement un corps compoſé de gens gradués en pluſieurs facultés; de profeſſeurs qui enſeignent dans les écoles publiques; de précepteurs ou maîtres particuliers, & d'étudians qui prennent leurs leçons & aſpirent à parvenir aux mêmes degrés; au lieu qu'une académie n'eſt point deſtinée à enſeigner ou à profeſſer aucun art, quel qu'il ſoit, mais à en procurer la perfection. Elle n'eſt point compoſée d'écoliers que de plus habiles qu'eux inſtruiſent, mais de perſonnes d'une capacité diſtinguée qui ſe communiquent leurs lumieres & ſe font part de leurs découvertes pour leur avantage mutuel.

La premiere académie, dont nous liſions l'inſtitution, eſt celle que Charlemagne établit par le conſeil d'Alcuin : elle étoit compoſée des plus beaux génies de la cour; & l'empereur lui-même en étoit un des membres. Dans les conférences académiques, chacun devoit rendre compte des anciens auteurs qu'il avoit lus; & même chaque académicien prenoit le nom de celui de ces anciens auteurs pour lequel il avoit le plus de

goût, ou de quelque perſonnage célébre de l'antiquité. Alcuin, entr'autres, des lettres duquel nous avons appris ces particularités, prit celui de Flaccus qui étoit le ſurnom d'Horace ; un jeune ſeigneur qui ſe nommoit *Angilbert*, prit celui d'Homere ; Adelard, évêque de Corbie, ſe nomma *Auguſtin* ; Riculphe, archevêque de Mayence, *Dametas*, & le roi lui-même, *David.*

Ce fait peut ſervir à relever la mépriſe de quelques écrivains modernes, qui rapportent que ce fut pour ſe conformer au goût général des ſavans de ſon ſiècle, qui étoient grands admirateurs des noms Romains, qu'Alcuin prit celui de *Flaccus Albinus.*

La plûpart des nations ont à préſent des académies ſans en excepter la Ruſſie ; mais l'Italie l'emporte ſur toutes les autres, au moins par le nombre des ſiennes. Il y en a peu en Angleterre ; la principale, & celle qui mérite le plus d'attention, eſt celle que nous connoiſſons ſous le nom de *Société royale.* Il y a auſſi la *Société d'Edimbourg.*

Les Anglois ont encore une académie royale de muſique & une de peinture, établies par lettres-patentes, & gouvernées chacune par des directeurs particuliers.

En France nous avons des académies floriſſantes en tout genre, pluſieurs à Paris, & quelques-unes dans des villes de province.

3. L'académie Françoiſe ne connoiſſant point l'inégalité des rangs parmi les

membres qui la compoſent, remplace indifféremment l'un par l'autre, le grand qui protége les lettres par goût, & le ſimple particulier qui les cultive avec ſuccès. La Fontaine remplaça Colbert. Mais dans un ordre ſi différent, leur mérite, leur gloire étoient égaux; le poëte étoit un homme auſſi rare que le miniſtre.

ACCIDENS.

Les accidens ſont de fâcheux évènemens: l'homme ſage ne peut pas toujours les prévenir; mais il n'en eſt pas de ſi malheureux dont il ne puiſſe tirer quelque avantage.

ACTIONS.

1. Il n'y a point de contentement égal à celui qui naît d'une bonne action; mais tenons pour maxime que le fruit que nous devons retirer de nos bonnes actions, eſt de les avoir faites. (*Seneque.*)

2. Nous aurions ſouvent honte de nos plus belles actions, ſi le monde voyoit les motifs qui les produiſent.

3. Si les hommes entendoient bien leurs intérêts, ils ne commettroient point de mauvaiſes actions, parce que la peine ou le remords les ſuit toujours de près.

(*Penſées mor. & crit.*)

4. Nous ne devons point prêter de mauvais motifs aux actions louables, & nous devons toujours en tenir compte à ceux qui les font.

5. On

5. On ne doit pas juger un homme ſur quelques actions, mais ſur la continuité ou la chaîne de ſes actions, ſur ſa conduite en un mot. L'homme le plus vertueux peut faire des fautes : ce ſeroit ne pas connoître l'humanité, que de l'en croire incapable : de même l'homme le plus méchant peut faire de bonnes actions, & il n'en eſt pas, pour cela, moins méchant.

ADORATION.

1. L'adoration eſt l'hommage que la créature rend à ſon Créateur. Il n'y a que Dieu qui ſoit digne d'être adoré, parce qu'il n'y a que lui de parfait. Il y a deux ſortes d'adorations ; la premiere conſiſte dans l'élévation de notre cœur vers l'Etre ſuprême, dans une ſoumiſſion à ſa volonté, dans les ſentimens de notre reconnoiſſance & de notre amour ; la ſeconde conſiſte dans les manieres établies & preſcrites pour lui témoigner ces divers ſentimens ; & cette adoration ſe nomme *culte*. Les Déiſtes ſoutiennent que la premiere ſuffit ; mais la raiſon nous apprend, ſans l'aide de la foi, que toute religion exige un culte, & que les hommes ne peuvent ſe diſpenſer d'en avoir un.

2. Le premier devoir de l'homme eſt d'adorer l'Auteur de la nature, en s'humiliant devant lui, & en ſe ſoumettant ſans murmure à tous les maux qui affligent l'humanité.

Mais il n'eſt point de vraie adoration, ſans une conſcience pure & un cœur vertueux.

M. D. D.

ADRESSE.

1. L'adreſſe eſt l'art de conduire ſes entrepriſes d'une maniere propre à y réuſſir. La ſoupleſſe eſt une diſpoſition à s'accommoder aux conjonctures & aux évènemens imprévus. La fineſſe eſt une façon d'agir, ſecrette & cachée. La ruſe eſt une voie déguiſée pour aller à ſes fins. L'artifice eſt un moyen recherché & peu naturel pour l'exécution de ſes deſſeins. Les trois premiers de ces mots ſe prennent plus ſouvent en bonne part que les deux autres.

2. L'adreſſe emploie les moyens & demande de l'intelligence. La ſoupleſſe évite les obſtacles, & veut de la docilité. La fineſſe inſinue d'une maniere inſenſible ; elle ſuppoſe de la pénètration. La ruſe trompe ; elle a beſoin d'une imagination ingénieuſe. L'artifice ſurprend ; il ſe ſert d'une diſſimulation préparée.

3. Les affaires difficiles réuſſiſſent rarement, ſi elles ne ſont traitées avec beaucoup d'adreſſe. Il eſt impoſſible de ſe maintenir dans la faveur, ſans être doué d'une grande ſoupleſſe. Si l'on n'eſt pas extrêmement fin, on eſt bientôt pénétré, à la cour, juſqu'au fond de l'ame. Il n'eſt pas d'un galant homme de ſe ſervir de ruſe, excepté en fait de

guerre. On eſt quelquefois obligé d'uſer d'artifice pour ménager des gens épineux.

(*M. l'Abbé* Girard.)

ADVERSITÉ.

La raiſon veut qu'on ſupporte patiemment l'adverſité ; qu'on n'en aggrave pas le poids par des plaintes inutiles ; qu'on n'eſtime pas les choſes humaines au-delà de leur prix ; qu'on n'épuiſe pas, à pleurer ſes maux, les forces qu'on a pour les adoucir ; & qu'enfin l'on ſonge quelquefois qu'il eſt impoſſible à l'homme de prévoir l'avenir, & de ſe connoître aſſez lui-même pour ſavoir ſi ce qui lui arrive eſt un bien ou un mal pour lui. C'eſt ainſi que ſe comportera l'homme judicieux & tempérant, en proie à la mauvaiſe fortune. Il tâchera de mettre à profit ſes revers même, comme un joueur prudent cherche à tirer parti d'un mauvais point que le haſard lui amene; &, ſans ſe lamenter comme un enfant qui tombe & pleure auprès de la pierre qui l'a frappé, il ſaura porter, s'il le faut, un fer ſalutaire à ſa bleſſure, & la faire ſaigner pour la guérir.

(*J. J.* Rousseau.)

AFFABILITÉ.

1. L'affabilité eſt une qualité qui fait qu'un homme reçoit & écoute, d'une maniere gracieuſe, ceux qui ont affaire à lui.

2. L'affabilité naît de l'amour, de l'huma-

nité, du desir de plaire & de s'attirer l'estime publique.

3. Un homme affable prévient par son accueil ; son attention le porte à soulager l'embarras ou la timidité de ceux qui l'abordent. Il écoute avec patience, & il répond avec bonté aux personnes qui lui parlent. S'il contredit leurs raisons, c'est avec douceur & avec ménagement; s'il n'accorde point ce qu'on lui demande, on voit qu'il lui en coûte, & il diminue la honte du refus par le déplaisir qu'il paroît avoir en refusant.

4. L'affabilité est une des vertus les plus nécessaires dans un homme en place. Elle lui ouvre le chemin à la vérité, par l'assurance qu'elle donne à ceux qui l'approchent. Elle adoucit le joug de la dépendance, & sert de consolation aux malheureux. Elle n'est pas moins essentielle dans un homme du monde, s'il veut plaire ; car il faut pour cela gagner le cœur ; & c'est ce que sont bien éloignés de faire les airs de grandeur & de supériorité. La pompe que les grands étalent offense le sensible amour-propre ; mais si les charmes de l'affabilité en temperent l'éclat, les cœurs alors s'ouvrent à leurs traits, comme une fleur aux rayons du soleil, lorsque le calme régnant dans les cieux, cet astre se leve dans les beaux jours d'été, à la suite d'une douce rosée.

5. La crainte de se compromettre n'est pas une excuse recevable. Cette crainte n'est

rien autre chose que de l'orgueil ; car si cet air fier & si rebutant, qu'on voit dans la plûpart des grands, ne vient que de ce qu'ils ne savent pas jusqu'où la dignité de leur rang leur permet d'étendre leurs politesses, ne peuvent-ils pas s'en instruire ? D'ailleurs ne voient-ils pas tous les jours combien il est beau, & combien il y a à gagner d'être affable, par le plaisir & l'impression que leur fait l'affabilité des personnes au-dessus d'eux ?

BIBLIOMANIE.

1. LA bibliomanie est la passion d'avoir des livres & d'en ramasser.

M. *Descartes* disoit que la lecture étoit une conversation avec les grands hommes des siècles passés, mais une conversation choisie dans laquelle ils ne nous découvrent que les meilleures de leurs pensées. Cela peut être vrai des *grands hommes* ; mais, comme les grands hommes sont en petit nombre, on auroit tort d'étendre cette maxime à toutes sortes de livres & à toutes sortes de lectures. Tant de gens médiocres, & tant de sots même ont écrit ; que l'on peut, en général, regarder une grande collection de livres, comme un recueil de Mémoires pour servir à l'histoire de l'aveuglement & de la folie des hommes.

Il s'ensuit de-là que l'amour des livres ;

quand il n'est pas guidé par la philosophie & par un esprit éclairé, est une des passions les plus ridicules. (*M. d'Alembert.*)

2. L'amour des livres n'est estimable que dans deux cas ; 1°. lorsqu'on sait les estimer ce qu'ils valent, qu'on les lit en philosophe, pour profiter de ce qu'il peut y avoir de bon, & rire de ce qu'ils contiennent de mauvais ; 2°. lorsqu'on les possede pour les autres autant que pour soi, & qu'on leur en fait part avec plaisir & sans réserve. *Id.*

3. La passion des livres est quelquefois poussée jusqu'à une avarice très-sordide. J'ai connu un fou qui avoit conçu une extrême passion pour tous les livres d'astronomie, quoiqu'il ne sût pas un mot de cette science ; il les achetoit à un prix exorbitant, & les renfermoit proprement dans une cassette, sans les regarder.

Un autre faisoit relier les siens très-proprement ; &, de peur de les gâter, il les empruntoit à d'autres, quand il en avoit besoin, quoiqu'il les eût dans sa bibliotheque. Il avoit mis sur la porte de sa bibliotheque : *Ite ad vendentes* ; aussi ne prêtoit-il de livres à personne. *Id.*

BIBLIOTAPHE.

Ce mot, qui vient du grec, signifie *enterreur de livres*. Les bibliotaphes, dit *Lucien*, n'amassent des livres que pour empêcher les autres d'en acquérir & d'en faire usage. L'Eu-

rope a toujours été infectée de ces sortes de gens, qui ont beaucoup nui aux lettres, surtout avant la découverte de l'imprimerie, où les livres étoient rares. La bibliotaphie est la bibliomanie de l'avare, ou du jaloux.

BIZARRE.

Ce mot marque un défaut dans l'humeur ou l'esprit, par lequel on s'éloigne de la maniere d'agir ou de penser du commun des hommes. Le fantasque est dirigé dans sa conduite & dans ses jugemens, par des idées chimériques qui lui font exiger des choses une sorte de perfection dont elles ne sont pas susceptibles, ou qui lui font remarquer en elles des défauts que personne ne voit que lui; le bizarre, par une pure affectation de ne rien dire, ou faire, que de singulier; le capricieux, par un défaut de principes, qui l'empêche de se fixer; le quinteux, par des révolutions subites de tempérament qui l'agitent; & le bourru, par une certaine rudesse, qui vient moins de fond que d'éducation.

Le fantasque ne va point sans le chimérique; le bizarre, sans l'extraordinaire; le capricieux, sans l'atrabilaire; le quinteux, sans le périodique; le bourru, sans le maussade; & tous ces caractères sont incorrigibles.

(*M.* DIDEROT.)

ON n'entend pas ſeulement ici, par le mot de *cabale*, cette tradition orale dont les Juifs croyoient trouver la ſource ſur le mont Sinaï où elle fut donnée à Moyſe, en même temps que la loi écrite, & qui, après ſa mort, paſſa aux prophetes, aux rois chéris de Dieu, & ſur-tout aux ſages, qui la reçurent les uns des autres par une eſpece de ſubſtitution. On prend ſur tout ce mot pour la *doctrine myſtique*, & pour la *philoſophie occulte* des Juifs, en un mot pour leurs opinions myſtérieuſes ſur la métaphyſique, ſur la phyſique & ſur la pneumatique...

Diviſion de la cabale. La cabale ſe diviſe en *contemplative* & en *pratique*. La premiere eſt la ſcience d'expliquer l'écriture ſainte, conformément à la tradition ſecrette, & de découvrir, par ce moyen, des vérités ſublimes ſur Dieu, ſur les eſprits & ſur les mondes : elle enſeigne une métaphyſique myſtique, & une phyſique épurée. La ſeconde enſeigne à opérer des prodiges, par une application artificielle des paroles & des ſentences de l'écriture ſainte, & par leur différente combinaiſon.

1°. Les partiſans de la *cabale pratique* ne manquent pas de raiſons pour en ſoutenir la réalité. Ils ſoutiennent que les noms propres ſont les rayons des objets dans leſquels il y a une eſpece de vie cachée. C'eſt Dieu qui a

donné les noms aux choſes, & qui, en liant l'un à l'autre, n'a pas manqué de leur communiquer une union efficace. *Les noms des hommes ſont écrits au ciel ;* & pourquoi Dieu auroit-il placé ces noms dans ſes livres, s'ils ne méritoient d'etre conſervés? Il y avoit certains ſons dans l'ancienne muſique, qui frappoient ſi vivement les ſens, qu'ils animoient un homme languiſſant, diſſipoient ſa mélancolie, chaſſoient le mal dont il étoit attaqué, & le faiſoient quelquefois tomber en fureur. Il faut néceſſairement qu'il y ait quelque vertu attachée dans ces ſons, pour produire de ſi grands effets. Pourquoi donc refuſera-t-on la même efficacité aux noms de Dieu & aux mots de l'écriture ? *Les Cabaliſtes* ne ſe contentent pas d'imaginer des raiſons pour juſtifier leur *cabale pratique*, ils lui donnent encore une origine ſacrée, & en attribuent l'uſage à tous les ſaints. En effet, ils ſoutiennent que ce fut par cet art, que Moyſe s'éléva au-deſſus des magiciens de Pharaon, & qu'il ſe rendit redoutable par ſes miracles. C'étoit par le meme art, qu'Elie fit deſcendre le feu du ciel, & que Daniel ferma la gueule aux lions. Enfin tous les prophetes s'en ſont ſervis heureuſement, pour découvrir les évènemens cachés dans un long avenir.

Les *Cabaliſtes* praticiens diſent qu'en arrangeant certains mots dans un certain ordre, ils produiſent des effets miraculeux.

Ces mots ſont propres à produire ces effets ; à proportion qu'on les tire d'une langue plus ſainte ; c'eſt pourquoi l'hébreu eſt préféré à toutes les autres langues. Les miracles ſont plus ou moins grands, ſelon que les mots expriment ou le nom de Dieu, ou ſes perfections & ſes émanations ; c'eſt pourquoi on préfere ordinairement les *ſephirots*, ou les noms de Dieu. Il faut ranger les termes, & principalement les ſoixante & douze noms de Dieu, qu'on tire des trois verſets du quatorzieme chapitre de l'éxode, d'une certaine maniere, à la faveur de laquelle ils deviennent capables d'agir. On ne ſe donne pas toujours la peine d'inſérer le nom de Dieu : celui des démons eſt quelquefois auſſi propre que celui de la Divinité...

On voit par-là, que les *Cabaliſtes* ont fait du démon un principe tout-puiſſant, à la Manichéenne ; & ils ſe ſont imaginés qu'en traitant avec lui, ils étoient maîtres de faire tout ce qu'ils vouloient. Quelle illuſion ! Les démons ſont-ils les maîtres de la nature ; indépendans de la Divinité ? & Dieu permettroit-il que ſon ennemi eût un pouvoir preſqu'égal au ſien ? Quelle vertu peuvent avoir certaines paroles préférablement aux autres ? Quelque différence qu'on mette dans cet arrangement, l'ordre change-t-il de nature ? Si elles n'ont aucune vertu naturelle, qui peut leur communiquer ce qu'elles n'ont pas ? eſt-ce Dieu ? eſt-ce le démon ? eſt-ce l'art hu-

main ? On ne le peut décider. Cependant on eſt entêté de cette chimere depuis un grand nombre de ſiècles.

Il faudroit guérir l'imagination des hommes, puiſque c'eſt-là où réſide le mal ; mais il n'eſt pas aiſé de porter le remede juſque-là. Il vaut donc mieux laiſſer tomber cet art dans le mépris, que de lui donner une force qu'il n'a pas naturellement, en le combattant & en le réfutant.

2°. La *cabale contemplative* eſt de deux eſpeces ; l'une qu'on appelle *littérale*, *artificielle*, ou bien *ſymbolique* ; l'autre qu'on appelle *philoſophique* ou *non artificielle*.

La *cabale littérale* eſt une explication ſecrette, artificielle & ſymbolique de l'écriture ſainte, que les Juifs diſent avoir reçue de leurs peres ; & qui, en tranſpoſant les lettres, les ſyllabes & les paroles, leur enſeigne à tirer d'un verſet un ſens caché, & different de celui qu'il préſente d'abord.

La *cabale philoſophique* contient une métaphyſique ſublime & ſymbolique ſur Dieu, ſur les eſprits & ſur le monde, ſelon la tradition que les Juifs diſent avoir reçue de leurs peres. Elle ſe diviſe encore en deux eſpeces, dont l'une s'attache à la connoiſſance des perfections divines & des intelligences céleſtes, & s'appelle le *chariot* ou *mercava* ; parce que les Cabaliſtes ſont perſuadés qu'Ezéchiel en a expliqué les principaux myſteres dans le *chariot* miraculeux, dont il parle au com-

mencement de ses révélations; & l'autre, qui s'appelle *bereschit* ou le *commencement*, roule sur l'étude du monde sublunaire. On lui donne ce nom, à cause que c'est le premier mot de la Genèse...

L'intention des Cabalistes est de nous apprendre que Dieu conduit immédiatement le peuple Juif, pendant qu'il laisse les nations infideles sous la direction des anges; mais ils poussent le mystere plus loin. " Il y a une „ grande différence entre les diverses nations, „ dont les unes paroissent moins agréables à „ Dieu, & sont plus durement traitées que „ les autres; mais cela vient de ce que les „ princes sont différemment placés autour du » nom de *Jéhovah*; car quoique tous ces » princes reçoivent leur nourriture de la lettre *jod* ou *j*, qui commence le nom de *Jéhovah*, cependant la portion est différente » selon la place qu'on occupe. Ceux qui » tiennent la droite, sont des princes doux, » libéraux; mais les princes de la gauche » sont durs & impitoyables; de-là vient aussi » ce que dit le prophete, qu'*il vaut mieux* » *espérer en Dieu qu'aux princes*, comme » fait la nation Juive, sur qui le nom de *Jéhovah* agit immédiatement. »

« D'ailleurs, on voit ici la raison de la » conduite de Dieu sur le peuple Juif. Jérusalem est le nombril de la terre; & cette » ville se trouve au milieu du monde. Les » royaumes, les provinces, les peuples & les

» nations l'environnent de toutes parts, parce » qu'elle eſt immédiatement ſous le nom de » *Jéhovah*. C'eſt-là ſon nom propre ; & » comme les princes qui ſont les chefs des na- » tions, ſont rangés autour de ce nom dans » le ciel, les nations infideles environnent le » peuple Juif ſur la terre ».

Au fond, les Cabaliſtes nous menent par un long détour, pour nous apprendre, 1°. que c'eſt Dieu de qui découlent tous les biens, & qui dirige toutes choſes ; 2°. que Dieu juge tous les hommes avec une juſtice tempérée par la miſéricorde ; 3°. que, quand il eſt irrité contre les pécheurs, il s'arme de colere & de vengeance ; 4°. que lorſqu'on le fléchit par le repentir, il laiſſe agir ſa compaſſion & ſa miſéricorde ; 5°. qu'il préfere le peuple Juif à toutes les autres nations, & qu'il leur a donné ſa connoiſſance : enfin ils entre-mêlent ces vérités de quelques erreurs, comme de prétendre que Dieu laiſſe toutes les nations du monde ſous la conduite des anges.

On rapporte auſſi à la *cabale réelle* ou *non artificielle*, l'alphabet aſtrologique & céleſte, qu'on attribue aux Juifs. On ne peut rien avancer de plus poſitif que ce que dit là-deſſus Poſtel : *Je paſſerai peut-être pour un menteur, ſi je dis que j'ai lu au ciel, en caracteres hébreux, tout ce qui eſt dans la nature ; cependant Dieu & ſon Fils me ſont témoins, que je ne mens pas : j'ajouterai ſeulement, que je ne l'ai lu qu'implicitement.*

Pic de la Mirandole avoit mis en problême : *Si toutes choses étoient écrites & marquées dans le ciel à celui qui savoit y lire ?* Il soutenoit même que Moyse avoit exprimé tous ces effets des astres, par le terme de *lumiere ;* parce que c'est elle qui traîne & qui porte toutes les influences des cieux sur la terre. Mais il changea de sentiment, & remarqua que non-seulement ces caracteres, vantés par les docteurs hébreux, étoient chimériques ; mais que les signes mêmes n'avoient pas la figure des noms qu'on leur donne ; que la sphere d'Aratus étoit très-différente de celle des Chaldéens qui, confondant la balance avec le scorpion, ne comptent qu'onze signes du zodiaque. Aratus même, qui avoit imaginé ces noms, étoit, au jugement des anciens, très-ignorant en astrologie.

Enfin, il faut être visionnaire pour trouver des lettres dans le ciel, & y lire, comme Postel prétendoit l'avoir fait. Gaffarel, quoiqu'engagé dans l'église par ses places, n'étoit pas plus raisonnable ; s'il n'avoit pas prédit la chûte de l'empire Ottoman, du moins il la croyoit, & prouvoit la solidité de cette science par un grand fatras de littérature. Cependant il eut la honte de survivre à sa prédiction : c'est le sort ordinaire de ceux qui ne prennent pas un assez long terme, pour l'accomplissement de leurs prophéties. Ils devroient être assez sages, pour ne pas hasar-

der un coup qui anéantit leur gloire, & qui les convainc d'avoir été visionnaires; mais ces astrologues sont trop entêtés de leur science & de leurs principes, pour écouter la raison & les conseils que la prudence leur dicte.

CANDEUR.

1. La candeur est le sentiment intérieur de la pureté de son ame, qui empêche de penser qu'on ait rien à dissimuler. L'ingénuité peut être une suite de la sotise, quand elle n'est pas l'effet de l'expérience; mais la naïveté n'est tout au plus que l'ignorance des choses de convention faciles à apprendre & bonnes à dédaigner.

2. La candeur est la premiere marque d'une belle ame.

3. La naïveté & la candeur peuvent se trouver dans le plus beau génie, & alors elles en sont l'ornement le plus précieux & le plus aimable. (*M. Duclos.*)

4. La candeur naît d'un grand amour de la vérité: elle suppose ordinairement l'ignorance du mal, & se peint dans les actions, ses paroles & le silence même. Cette disposition de l'ame est si rare dans le siecle où nous vivons, que les hommes les plus dépravés font un cas infini de ceux qui en sont pourvus. Mais elle ne réside guere que chez les jeunes gens, & se perd aisément par le commerce du monde.

(*M. M. D. C.*)

dans les processions : on déclara jour de fête l'anniversaire de celui de leur mort ; & pour rendre la chose plus solemnelle, le pape Honorius III, en 1225, accorda plusieurs jours d'indulgences pour les canonisations.

Toutes ces regles sont modernes, & étoient inconnues à la primitive église. Sa discipline à cet égard, pendant les premiers siecles, consistoit à avoir à Rome, qui fut long-temps le premier théatre des persécutions, des greffiers ou notaires publics, pour recueillir soigneusement & avec la derniere fidélité, les actes des martyrs, c'est-à-dire, les témoignages des chrétiens touchant la mort des Martyrs, leur constance, leurs derniers discours, le genre de leurs supplices, les circonstances de leurs accusations, & surtout la cause & le motif de leur condamnation. Et afin que ces notaires ne pussent pas falsifier ces actes, l'église nommoit encore des sous-diacres & d'autres officiers qui veilloient sur la conduite de ces hommes publics, & qui visitoient les procès-verbaux de la mort de chaque martyr, auquel l'église, quand elle le jugeoit à propos, accordoit un culte public & un rang dans le catalogue des saints. Chaque évêque avoit le droit d'en user de même dans son diocèse, avec cette différence, que le culte qu'il ordonnoit pour honorer le martyr qu'il promettoit d'invoquer, ne s'étendoit que dans les lieux de sa jurisdiction, quoiqu'il pût engager les autres

évêques, par lettres, à imiter ſa conduite; s'ils ne le faiſoient pas, le martyr n'étoit regardé comme bienheureux, que dans le premier diocèſe; mais quand l'égliſe de Rome approuvoit ce culte, il devenoit commun à toutes les égliſes particulieres. Ce ne fut que long-tems après, qu'on canoniſa les confeſſeurs.

Il eſt difficile de décider en quel temps cette diſcipline commença à changer; enſorte que le droit de canoniſation que l'on convient avoir été commun aux évêques, & ſur-tout aux métropolitains, avec le pape, a été réſervé au pape ſeul. Quelques-uns prétendent qu'Alexandre III, élu pape en 1159, eſt le premier auteur de cette réſerve qui ne lui fut conteſtée par aucun évêque. Les Jéſuites d'Anvers aſſurent qu'elle ne s'eſt établie que depuis deux ou trois ſiècles par un conſentement tacite & une coutume qui a paſſé en loi, mais qui n'étoit pas généralement reçue le dixieme & onzieme ſiècle: on a même un exemple de canoniſation particuliere faite en 1373 par Vitikind, évêque de Midon en Weſtphalie, qui fit honorer comme ſaint l'évêque de Félicien, par une fête qu'il établit dans tout ſon diocèſe. Cependant on a des monumens plus anciens, qui prouvent que les évêques qui connoiſſent le mieux leurs droits & qui y ſont les plus attachés, les évêques de France reconnoiſſoient ce droit dans le pape. C'eſt ce que

firent authentiquement l'archevêque de Vienne & ses suffragans, dans la lettre qu'ils écrivirent à Grégoire IX, pour lui demander la canonisation d'Etienne, évêque de Die, mort en 1208.

Quoiqu'il en soit, le saint siège apostolique est en possession de ce droit depuis plusieurs siècles, & l'exerce avec des précautions & des formalités qui doivent écarter tout soupçon de surprise & d'erreur.

Prosper Lambertini, pape, sous le nom de *Benoît XIV*, a publié sur cette matiere de savans ouvrages, qui prouvent qu'il ne peut rien s'introduire de faux dans les procès-verbaux que l'on dresse au sujet de la canonisation des saints.

Le pere Mabillon distingue aussi deux especes de canonisation; l'une générale, qui se fait par toute l'église assemblée en concile écuménique ou par le pape; & l'autre particuliere, qui se faisoit par un évêque, par une église particuliere ou par un concile provincial. On prétend aussi qu'il y a eu des canonisations faites par de simples abbés.

CIRCONSPECTION.

Une attention réfléchie & mesurée sur la façon de parler, d'agir & de se conduire dans le commerce du monde par rapport aux autres pour y contribuer à leur satisfaction plutôt qu'à la sienne, est l'idée générale que ce mot présente d'abord, suivant la

remarque de l'abbé *Girard*. Il me paroît que voici les différences qu'on y peut mettre.

La circonspection est principalement dans le discours; la retenue dans ses paroles comme dans les actions, & a pour défaut opposé l'imprudence; la considération, les égards & les ménagemens sont pour les personnes, avec cette différence que la considération & les égards sont pour l'état, la situation & la qualité des gens que l'on fréquente, & que les ménagemens regardent plus particulierement leurs inclinations & leur humeur.

La considération semble encore indiquer quelque chose de plus fort que les égards; elle marque mieux le cas qu'on fait des personnes que l'on voit; l'estime qu'on leur porte en réalité, ou seulement en apparence, ou un devoir qu'on leur rend. Les égards tiennent davantage aux regles de la bienséance & de la politesse.

Toutes ces qualités, *circonspection*, *retenue*, *considération*, *égards*, *ménagemens*, sont uniquement les fruits de l'éducation, & l'on peut les posséder éminemment sans être plus vertueux; mais, comme on ne cherche gueres dans la société que l'écorce, on a mis à ces qualités, bonnes en elles-mêmes, un prix fort supérieur à leur valeur. Les gens du monde n'ont par-dessus les autres hommes qu'ils méprisent, qu'un peu de vernis qui les couvre & qui cache à la vue leur médiocrité, leurs défauts & leurs vices.

(*M. le ch.* DE *JAUCOURT*.)

CITOYEN.

Le vrai citoyen eſt celui qui eſt prêt à ſacrifier ſes propres intérêts à ceux de la patrie.

Le Lacédémonien *Pédarète* ſe préſente pour être admis au conſeil des trois cens ; il eſt rejetté. Il s'en retourne tout joyeux de ce qu'il s'eſt trouvé dans Sparte trois cens hommes valant mieux que lui. Je ſuppoſe cette démonſtration ſincère, & il y a lieu de croire qu'elle l'étoit : voilà le citoyen.

Une femme de Sparte avoit cinq fils à l'armée, & attendoit des nouvelles de la bataille. Un Ilote arrive ; elle lui en demanda en tremblant... « Vos cinq fils ont été tués »... » Vil eſclave, t'ai-je demandé cela ?... Nous » avons gagné la victoire »... La mere court aux temples & rend graces aux Dieux : voilà la citoyenne. (*J. J. Rousseau.*)

Le vrai citoyen eſt celui qui aime ſa patrie, & qui eſt prêt à la défendre contre tout ce qui peut lui nuire. Son but eſt vertueux, ſes vues ſont nobles, & il n'aſpire à rien qui ne ſoit agréable. L'intégrité, la pureté de ſes penſées lui ſervent de ſoutien ; l'amour du prochain & du bien public l'anime dans toutes les circonſtances de ſa vie. L'oppoſition qu'il éprouve de la part des mauvais citoyens, ſert à le juſtifier & lui inſpire une nouvelle ardeur pour défendre tout ce qui eſt utile à ſes compatriotes. Il eſt glorieux

de réussir dans la défense d'une pareille cause; il l'est encore plus de mourir pour elle.

(*M. Gordon.*)

Un citoyen est un homme qui a des mœurs, qui ne fait rien qui puisse troubler l'ordre, qui respecte jusqu'aux préjugés utiles au bien de l'état, qui observe les décences, pratique les vertus sociales, & renonce quelquefois à son propre intérêt pour favoriser celui du public. Qu'il y a peu de citoyens parmi nous ! mais si les hommes ne cessent de s'étourdir sur leurs devoirs, on ne doit pas non plus cesser de les leur reprocher.

(*Essais de morale.*)

CIVILITÉ.

La civilité est une vertu de société qui nous fait rendre à chacun les honneurs qui lui sont dûs. Elle fait partie de la politesse, & doit être le partage de tout homme bien élevé.

L'homme poli est nécessairement civil; mais l'homme simplement civil n'est pas encore poli, ne passera point du tout pour poli auprès des connoisseurs, & ne doit point être appellé *poli*, à prendre ce terme dans toute l'étendue de sa signification. La politesse suppose la civilité; mais elle y ajoute. Celle-ci regarde principalement le fond des choses, l'autre la maniere de les dire & de les faire.

A la vérité, on ne parle pas ordinaire-

ment dans la conversation, avec cette scrupuleuse exactitude, il y auroit même du ridicule à l'affecter; ce seroit une sorte de pédanterie. Cependant il y a des occasions de l'employer avec agrément & quelquefois elle fait un bon mot. Par exemple, on louera quelqu'un d'être poli: un autre repliquera, c'est un peu trop dire, car Monsieur n'est que civil. Certainement on l'entendra: si son jugement est vrai, on le trouvera bien exprimé; & ceux même qui n'y avoient pas fait réflexion jusqu'alors, sentiront que ces deux mots *civil* & *poli* ne sont pas synonymes, & que l'un signifie plus que l'autre ou même signifie tout autre chose.

CLÉMENCE.

La clémence est le pardon & l'oubli des injures; c'est la vertu des rois.

Rien de plus grand que de pardonner lorsqu'on a l'autorité en main; mais quelque brillante que soit cette prérogative, elle a ses bornes & il seroit très-dangereux de les franchir. Un roi doit être clément; mais il ne faut pas que cette clémence soit aveugle: il est des crimes qu'il ne peut se dispenser de punir, sans porter un grand préjudice à l'état. Cependant il vaut encore mieux, pour la gloire d'un prince, qu'il manque par trop de clémence que par trop de sévérité.

Rien ne fait plus d'honneur à l'autorité que le pardon des offenses & quelquefois

celui des crimes. On admirera toujours la grandeur & la bonté d'ame de ce Romain, qui préféroit l'existence de mille ennemis aux risques de sévir contre un innocent. L'excès de bonté dans un prince entraîne rarement à la licence, au désordre; presque toujours il invite au repentir, imprime les remords, rappelle les devoirs.

Le Calife *Mamon* prenoit un grand plaisir à pardonner, & il disoit : « si l'on savoit le » plaisir que je me fais de pardonner, tous » les criminels viendroient à moi pour sentir » l'effet de ma clémence. »

Qui pardonne à ses inférieurs, trouve de la protection auprès de ceux qui sont au-dessus de lui. Tout le monde se fait un vrai plaisir d'obliger ceux qui ont de la générosité. Les méchans même ne peuvent leur refuser l'admiration.

Dans une république, où l'on a pour principe la vertu, la clémence est moins nécessaire. Dans l'état despotique, où regne la crainte, elle est moins en usage, parce qu'il faut soutenir les grands de l'état par des exemples de sévérité. Dans les monarchies, où l'on est gouverné par l'honneur, qui souvent exige ce que la loi défend, elle est plus nécessaire. La disgrace y est équivalente à la peine; les formalités même des jugemens y sont des punitions.

Cicéron disoit à *César* : « vous n'avez rien » de plus grand dans votre fortune que le

» pouvoir de ſauver tant de citoyens, ni de » plus digne de votre bonté que la volonté » de le faire. » Il faudroit donc que les peines qu'un prince inflige, fuſſent toujours au-deſſous de l'offenſe, & que les récompenſes qu'il donne, fuſſent toujours au-deſſus du ſervice.

DÉBITEURS.

1. Le débiteur eſt le criminel du créancier, & tous les juges n'ont de l'autorité que pour prononcer ſa condamnation. L'intérêt même de la ſociété le demande, & s'il jouit de ſa liberté, il n'en eſt pas moins redevable à ſon créancier, qu'un aſſaſſin qui doit la vie à ſon prince qui lui fait grace.

2. Quelle cruauté que celle d'un créancier implacable, qui ſe dépouille de la nature humaine, lorſqu'il cherche à ſe vanger d'un crime imaginaire ſur un honnête débiteur qu'un accident fatal, une banqueroute, des vaiſſeaux échoués ont rendu inſolvable, & le malheureux objet de ſes cruelles pourſuites.

Où eſt l'homme dont la bile ne s'échauffât contre un barbare créancier, qui, ſans aucun égard ni aux prieres ni aux larmes de ce pauvre affligé, inſulte à ſa miſere, aggrave ſes peines, interrompt ſes nobles efforts qui ne tendent qu'à payer ſes dettes, & veut le rendre, bon gré malgré qu'il en ait, ſon débiteur éternel?

3. Pour moi, je m'expoſerois à la breche,

entre un débiteur & un créancier de cet ordre, aussi volontiers que je défendrois un pauvre malheureux, qui, tombé du haut d'une fenêtre en-bas, se seroit fracassé tous les os, & qui par sa chûte en auroit culbuté un autre prêt à le poignarder, sous prétexte qu'il lui a fait insulte.

DÉDAIN.

1. Ce mot dénote un sentiment qui nous empêche de nous familiariser, & qui nous éloigne des personnes que nous croyons au-dessous de nous, soit par la naissance, les biens, ou les talens, avec cette différence que la fierté est fondée sur l'estime qu'on a de soi-même, & le dédain sur le peu de cas qu'on fait des autres.

(*M. L. Girard.*)

2. La fierté naît du manque de modestie, & le dédain du défaut de charité. L'un & l'autre s'attirent l'indignation de tout le monde. On pardonne difficilement un vice qui mortifie l'amour-propre d'autrui.

3. La fierté de l'ame est un sentiment compatible avec la modestie, quand elle est sans hauteur. Il n'y a que la fierté dans l'air, & dans les manieres, qui choque : elle déplaît dans les rois même. La fierté dans l'extérieur, dans la société, est l'expression de l'orgueil; la fierté dans l'ame, l'est de la grandeur. Les nuances sont si délicates qu'esprit fier est un blâme, ame fiere une louange. C'est que par *esprit fier*, on entend un homme qui pense,

avantageusement de soi-même ; & par *ame fiere*, on entend des sentimens élevés. La fierté, annoncée par l'extérieur, est tellement un défaut, que les petits, qui louent bassement les grands de ce défaut, sont obligés de l'adoucir, ou plutôt de le relever par une épithete, cette *noble* fierté.

(*M. de* VOLTAIRE.)

DÉFIANCE.

1. Quand la défiance n'est pas née avec nous, l'âge seul nous la donne.

2. La plûpart des hommes examinent moins les raisons de ce qu'on leur propose contre leur sentiment, que celles qui peuvent obliger celui qui les propose de s'en servir.

Ce défaut est très-commun & très-grand.

3. Un homme qui ne se fie pas à soi-même, ne se fie jamais véritablement à personne.

4. C'est presque jeu sûr avec les hommes défians, de leur faire croire que l'on veut tromper ceux que l'on veut servir.

DÉLICATESSE.

1. La délicatesse est comme une vierge ; moins on la touche, plus on l'admire.

2. Elle se rend plus recommandable par la modestie & par le silence, que par des airs précieux & des paroles pleines d'afféterie.

3. Il est aisé de remarquer combien la délicatesse d'esprit cause de dégoûts. Rarement content des autres, jamais content de soi-

même, avec ce faux trésor on passe sa vie dans une idée de perfection qu'on ne trouve pas chez autrui, & qu'on ne peut attraper soi-même : quiconque n'est jamais content des autres, ne les rend gueres contens de soi. Quelle source de brouillerie avec l'amour-propre ? Que de sécheresse dans la société, qui démande toujours des applaudissemens ? Qu'il en coûte à la sincérité pour se rendre supportable, & que la politesse en souffre !

DÉMONS.

Milton, dans le paradis perdu, met dans la bouche de Bélial, une des erreurs d'Origene, qui tenoit que les démons seroient un jour sauvés, croyant (dit M. Henry,) qu'ils pouvoient après de très-longs supplices enfin se purifier, & que Jesus-Christ devoit être le Sauveur de toutes les créatures.

DÉSESPOIR.

1. Le désespoir n'est que la passion des furieux, l'impatience en est le principe, l'indignation lui donne des forces, la crainte & la douleur lui fournissent des armes.

2. Que celle qui regrette son amant défunt, se souvienne qu'il y a des personnes en divers endroits du monde sur le point de faire naufrage ; qu'il y en a d'autres qui, allarmées aux approches de la mort, demandent grace & miséricorde pour leur repentance tardive ; qu'il y en a d'autres qui expirent dans les douleurs d'un infâme supplice, ou au milieu

de quelque rude calamité ; & alors elle trouvera que ses chagrins disparoissent à la vue de ceux qui sont plus terribles & plus effrayans.

DÉSINTÉRESSEMENT.

Cette vertu est si rare chez les hommes, que quand elle se montre, on la prend d'abord pour de la fausseté, ou pour de la foiblesse.

DÉVOTS. (faux)

1. Il est difficile de croire que la plûpart de ces faux dévots qui établissent des conventicules sous prétexte de réforme, ne couchent en joue les femmes. Ils se persuadent que le beau sexe donnera aisément dans le panneau, & que son penchant vers les exercices extérieurs de religion, & celui de la nature, qui sait admirablement entretenir la concorde avec l'autre, leur fourniront le moyen de plier les femmes à ce qu'on souhaite d'elles.

2. Et quand on voit le soin extrême que prennent ces sortes de gens d'attirer des femmes, il faut avoir une grande charité pour ne pas croire que leur but est plutôt le corps qu'elles ont reçu de la nature, que l'ame qu'elles ont à sauver.

DIALOGUE.

1. La naïveté du dialogue ne permet que rarement les citations. Il faut donc dans un ouvrage dialogué où l'érudition est nécef-

ſaire, l'introduire dans le diſcours des interlocuteurs comme ſi elle étoit le fruit de leurs propres réflexions.

2. Tous les ſujets ne ſont point propres à être dialogués, & cette façon d'écrire, la plus vive & la plus amuſante, lorſqu'elle eſt bien maniée, devient la plus froide, quand on en abandonne l'eſprit & les règles.

DILIGENCE.

La diligence n'eſt bonne que dans les affaires qui ſont aiſées.

DIFFICULTÉ.

La difficulté eſt une monnoie que les ſavans emploient comme les joueurs de paſſe paſſe pour ne découvrir la vanité de leur art, & de laquelle l'humaine bêtiſe ſe paie aiſément.

ÉCRITURE SAINTE

IL faut méditer dans l'écriture ſainte ce qui n'y paſſe point notre intelligence, & adorer ce que nous n'y entendons pas.

ÉGLISE.

L'égliſe a ſouvent beſoin du bras ſéculier, elle à qui les armes de la charité & celles de la vérité ſeroient ſuffiſantes ſans la malice de ceux qui la voudroient détruire injuſtement: elle a été obligée, dans le temps de ſa plus

grande vigueur, d'avoir recours aux empereurs romains lorſqu'ils étoient payens & ſes ennemis, & d'emprunter leur autorité pour faire exécuter à Paul de Samoſate ce qui avoit été décidé par le concile d'Antioche.

L'égliſe appelle *Canons*, les réglemens de police ou de diſcipline qu'elle fait dans les conciles.

Lucifer évêque de Cagliari, l'un des plus fermes & des plus intrépides défenſeurs de la foi catholique contre les Arriens, a porté ſi loin ſon zèle qu'il a été l'auteur, ou pour le moins l'occaſion d'un ſchiſme très-fâcheux dans l'égliſe; d'autres ont peut-être écrit contre les lucifériens d'une maniere qu'on auroit peine à juſtifier.

Le zèle pour le bien de l'égliſe eſt encore moins rare, que le zèle pour le bien de la patrie.

ÉLECTRICITÉ.

M. Euler Junior avoue qu'il y a deux courans électriques, & deux ſortes d'électricités; que ſon ſyſtême en ſouffre un peu: il tâche d'accommoder les expériences avec ſa theſe: les apparitions électriques viennent de la vîteſſe du courant de l'éther, auſſi-tôt qu'il n'eſt pas en équilibre avec l'éther qui eſt dans les corps voiſins.

ÉLÉPHANS.

1. Aux ſpectacles de Rome, il ſe voyoit ordinairement des éléphans dreſſés à ſe mou-

voir & danser au son de la voix, des danses à plusieurs entre-lassures, coupures & diverses cadences très-difficiles à apprendre. Il s'en est vû qui en leur privé remémoroient leur leçon, & s'éxerçoient par soin & par étude pour n'être tancez & battus de leurs maîtres. (*MONTAIGNE.*)

2. Cet animal rapporte en tant d'autres effets à l'humaine suffisance, que si je voulois suivre par le menu ce que l'expérience en a appris, je gagnerois aisément ce que je maintiens ordinairement, qu'il se trouve plus de différence de tel homme à tel homme, que de tel animal à tel homme. (*Id.*)

ÉLÉVATION.

L'élévation des personnes qui n'ont pas de mérite, est un sujet de chagrin pour les hommes de bien.

ENFANTEMENT.

Pour les douleurs de l'enfantement, je ne sais pas jusqu'à quel point elles sont aiguës : mais je me persuade qu'elles sont supportables, par l'intrépidité des veuves qui se remarient, & par l'exemple des bêtes qui les souffrent patiemment.

ENTENDEMENT.

1. La sensation & la réflexion sont les seules sources où notre entendement puise toutes les idées, quelque grand qu'en soit le nombre,

nombre, quelqu'infinie qu'en soit la variété: les choses matérielles & sensibles lui fournissent les objets de la sensation, & les opérations de l'esprit les objets de la réflexion.

(*Locke.*)

2. A mesure que l'ame s'exerce sur les idées qu'elle a acquises par les sens & que la mémoire a retenues, elle perfectionne la faculté de raisonner, & de penser en différentes manieres, & ensuite combinant ces mêmes idées, & réfléchissant sur ces opérations, elle augmente ses connoissances aussi-bien que sa facilité à se ressouvenir, à imaginer, raisonner & à produire d'autres modifications de la pensée.

ENTÊTEMENT.

1. Maudit effet de l'entêtement! Un homme qui s'est engagé une fois dans une hypothèse, & qui en a fait sa marote, n'épargne ni le sacré ni le profane pour la soutenir, & pour se tirer d'une objection. Il aime mieux qu'il en coûte quelque chose à l'écriture, que de souffrir qu'on le voie sans replique, & pourvu que ses sentimens soient à couvert de l'insulte, peu lui importe que les écrivains sacrés perdent de leur crédit. Il tâche de se sauver à leurs dépens; il les expose à la brêche, afin qu'on ne puisse le terrasser qu'en marchant sur eux, ou afin que le respect qu'on leur porte empêche l'attaque. Il se sert du stratagême qui fut si utile aux Espagnols,

quand ils reprirent Maeſtricht l'an 1376. Ils mirent devant leurs ſoldats les femmes des fauxbourgs, d'où il arriva que les habitans de Maeſtricht n'oſerent tirer le canon ſur les Eſpagnols ; car ils craignirent de tuer leurs parentes, ou tout au moins leurs concitoyennes.

2. Il ne faut qu'enviſager les choſes d'une autre maniere que les eſprits ardens, & d'une vaſte & contagieuſe imagination. Ces gens-là ne connoiſſent gueres les autres, & ne ſe connoiſſent gueres eux-mêmes.

ENTREPRISES.

1. L'on doit hazarder le poſſible toutes les fois que l'on ſe ſent en état de profiter même du défaut du ſuccès.

2. Quand les hommes ont balancé longtemps à entreprendre quelque choſe, par la crainte de n'y pas réuſſir, l'impreſſion qui leur reſte de cette crainte fait pour l'ordinaire qu'ils vont enſuite trop vîte dans la conduite de leurs entrepriſes.

ÉQUITÉ.

Il y a dans le fond des cœurs les plus dépravés un ſentiment d'équité, que les mauvais procédés révoltent.

ESCULAPE.

Épidaure, ville d'Argie dans le Peloponèſe, célebre par le temple d'Eſculape.

Les Romains affligés de la peſte ayant conſulté l'oracle, envoyerent un vaiſſeau à Epidaure ; les habitans refuſant de livrer leur Dieu, un ſerpent d'énorme grandeur monta ſur le vaiſſeau, fut porté à Rome, & révèré comme Eſculape.

ESPRITS-FORTS.

1. J'exigerois de ceux qui vont contre le train commun & les grandes règles, qu'ils ſuſſent plus que les autres, qu'ils euſſent des raiſons claires, & de ces argumens qui emportent convictions.

2. Je voudrois voir un homme ſobre, modéré, chaſte, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu : il parleroit du moins ſans intérêt, mais cet homme ne ſe trouve point.

3. L'impoſſibilité où je ſuis de prouver que Dieu n'eſt pas, me découvre ſon exiſtence.

4. Il y a deux mondes, l'un où l'on ſéjourne peu, & l'autre d'où l'on doit ſortir pour n'y plus rentrer, l'autre d'où l'on doit bientôt entrer pour n'en jamais ſortir. La faveur, l'autorité, les amis, la haute réputation, les grands biens ſervent pour le premier monde : le mépris de toutes ces choſes ſert pour le ſecond. Il s'agit de choiſir.

5. La religion eſt vraie, ou elle eſt fauſſe. Si elle n'eſt qu'une vaine fiction, voilà ſi l'on veut ſoixante années perdues pour l'homme

de bien, pour le chartreux ou le solitaire, ils ne courent pas un autre risque. Mais si elle est fondée sur la vérité même, c'est alors un épouvantable malheur pour l'homme vicieux : l'idée seule des maux qu'il se prépare me trouble l'imagination : la pensée est trop foible pour les concevoir, & les paroles trop vaines pour les exprimer. Certes, en supposant même, dans le monde, moins de certitude qu'il ne s'en trouve en effet sur la vérité de la religion, il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la vertu.

6. Les autres ouvrages que nous vous déférons, & qui ont été en dernier lieu l'objet de la critique publique, contiennent le même germe d'impiété ; leurs auteurs, toujours amis de la religion naturelle, du matérialisme, du déïsme, ou de l'atéïsme, adoptent la plûpart des mêmes erreurs.

Ils nous donnent également la Loi divine pour une loi imaginée, inventent des fables scandaleuses pour décrier la religion, traitent les ministres d'ignorans, de fanatiques, de faux politiques; présentent comme question purement philosophique l'immortalité de l'ame; admettent la sensibilité physique pour tout principe, la matiere pour toute substance; nient la liberté, attaquent la morale de l'évangile, combattent toutes les loix divines & humaines; méconnoissent les idées primitives du juste & de l'injuste ; attaquent l'autorité de l'écriture; cherchent sous une

probité apparente à justifier le libertinage, & à renverser la religion; se déclarent pour la tolérance universelle; ni le culte, ni la révélation, ni les miracles n'échappent à leur censure; l'église entiere est en butte aux traits de leur calomnie.

FACILITÉ.

TOUTES choses sont difficiles avant d'être faciles.

FEMME DE CONDITION.

Vous concevrez peut-être un jour ce qu'une femme de condition est obligée de souffrir de l'importunité des sots, si elle veut jouer une espèce de personnage dans le monde.

FÉLICITÉ.

1. On a observé plus d'une fois, que les hommes ont toujours fait consister la félicité de leur élysée, dans ce qui les charmoit le plus sur la terre. Les joies du paradis de Mahomet supposoient de jeunes beautés toujours vierges.

(*Remarques sur la Dunciad. de Pope.*)

2. Le sage ne court pas après la félicité, mais il se la donne.

FILLES.

Voilà à quoi servent les filles dans une fa-

mille : elles sont quelquefois la seule cause de l'élévation de leurs freres & de leurs parens. Tel avec de grandes qualités auroit peut-être croupi toute sa vie dans une fort médiocre condition, si la faveur de sa sœur ne l'avoit mis sur les voies, & ne lui avoit fourni les moyens de faire connoître ce qu'il valoit, & d'être récompensé des premiers services par des emplois plus considérables.

FINANCIERS.

1. Les grands & les financiers ne cessent toute la journée de flairer & de manier du fumier, en le jettant l'un sur l'autre, & d'entasser ainsi terre sur terre.

2. Ne vaudroit-il pas mieux jetter cette terre dans les fosses des pauvres, afin de rendre le terrein plus uni, & que tous pussent plus commodément marcher dans ce monde.

3. On fait l'impossible dans le monde, & tout ce que les philosophes ont cru ne pouvoir être y subsiste pourtant; l'on trouve le vuide; l'on n'y donne qu'à celui qui a, & non à celui qui a besoin; l'on n'ôte les biens qu'aux pauvres, pour ne les donner qu'aux riches; l'on se plaît avec l'argent; le son de l'un appelle & fait venir l'autre; les riches héritent, mais les pauvres n'ont point de parens; celui qui meurt de faim ne trouve pas un morceau de pain; & ceux qui ont une bonne table, sont tous les jours priés aux festins, de sorte que le pauvre demeure toujours pauvre.

Les vents & le courant naturel des eaux vers le Boſphore, ne doivent-ils pas y tranſporter une partie des terres amenées par les fleuves ? il eſt donc très-probable que par la ſucceſſion des temps le Boſphore ſe trouvera rempli, lorſque les fleuves qui arrivent dans la mer noire auront beaucoup diminué ; or, tous les fleuves diminuent de jour en jour ; parce que tous les jours les montagnes s'abaiſſent ; les vapeurs qui s'arrêtent autour des montagnes étant les premieres ſources des rivieres, leur groſſeur & leur quantité d'eau dépend de la quantité de ces vapeurs, qui ne peut manquer de diminuer à meſure que les montagnes diminuent de hauteur.

FLUX & REFLUX de la Mer.

1. La mer deux fois le jour ſe décharge à Biſerte, & s'avance plus de dix lieues dans les terres & retourne dans ſon lit ; d'où l'on doit conclure que l'idée qu'on a que la mer méditerrannée n'a ni flux ni reflux, eſt très-fauſſe.

2. On n'entre point ici dans la fameuſe queſtion des cauſes du flux & reflux. Que le principe en ſoit, ſi l'on veut, dans la preſſion ou l'attraction de la lune, c'eſt un problême dont la ſolution ne doit point trouver place ici. On ne veut, s'il eſt poſſible, s'appuyer que ſur des faits indépendans de toute hypothèſe conteſtable. Or c'eſt un fait conſtaté

par la ſeule expérience, que les mouvemens de la mer arrivent à la ſuite de ceux de la lune. Ceci nous ſuffit préſentement.

FONTAINES.

Au pied des montagnes, toujours couvertes de neiges, comme ſont les Cordilières au Pérou, le Pic dans l'Ile de Ténériffe, les Alpes & les Pyrennées, on trouve des fontaines qui commencent à couler en Mai, & qui tariſſent en Septembre. Tant que le ſoleil eſt aſſez voiſin du Tropique pour échauffer les pointes de ces montagnes, les neiges qui les couvrent ſe fondent, coulent au travers des terres, & s'arrêtent au pied ou dans l'intérieur même des montagnes, ſur des fonds de glaiſes, ou ſur des bancs de pierres où elles forment des fontaines. Dès que le ſoleil perd ſa force en s'éloignant, les neiges ceſſent de fondre, & les fontaines de couler. Pluſieurs même ne coulent que durant la grande chaleur du jour.

FOSSILES.

1. On appelle foſſiles ce qui ſe tire de deſſous terre en creuſant à quelque profondeur.

2. Le ſoufre naturel ſe trouve communément dans les environs des volcans. On en trouve auſſi ailleurs.

3. Le bitume ou l'Aſphalte approche plus que tout de la nature du ſoufre, on le recueille quelquefois ſous terre comme une maſſe caſſante, mais graſſe & inflammable.

Communément le bitume se dégorge de dedans la terre sur la surface de l'eau où il nage comme un huile noire qui s'épaissit à l'air. C'est ainsi qu'on le trouve dans certaines sources & sur les eaux de la mer morte ou du Lac Asphaltite qui couvre l'ancienne vallée de Sodôme.

4. Le Pétrole ou cette huile qui découle en plusieurs pays de dessous les rochers, & le Naphte qui a la propriété de brûler sous l'eau, ne sont que des especes de bitume. On s'en sert communément pour gaudronner les vaisseaux, les cordages, & ce qu'on veut rendre impénétrable à l'eau.

5. Le Naphte fait une principale beauté des feux qu'on allume dans les réjouissances publiques. Il entroit apparemment dans la composition du feu grégeois si connu dans les histoires du moyen âge, & qui demeuroit collé aux habits des soldats sur lesquels on l'avoit lancé, sans qu'il fût possible de l'éteindre.

6. Le Camphre qui brûle sur l'eau comme le bitume est peut-être d'une nature fort semblable : mais il n'est point fossile. C'est une résine qui découle de certains arbres de la Chine & de Bornéo, au pied desquels on la trouve figée en pains de différentes grandeurs.

7. L'Ambre jaune a l'électricité, c'est-à-dire, la facilité d'attirer les pailles & les matieres légeres. M. Hartman, habile Prussien,

nous a appris qu'on ne l'alloit pas ſeulement chercher au fond de la mer le long de leurs côtes, où il eſt emporté par la violence des tempêtes du bout des lits d'où il s'écoule; mais qu'on le trouve dans la terre même, en pluſieurs endroits de la Pruſſe, ordinairement couché parmi des matieres vitrioliques & bitumeuſes, qui ſont poſées par lits les unes ſur les autres, comme différentes feuilles minces qu'on prendroit au premier aſpect pour du bois. Cet ambre ou karabé eſt un des meilleurs revenus du Roi de Pruſſe qui s'en eſt approprié la poſſeſſion.

8. Le ſel Gemme, le ſel Marin, & le ſel des Puits-Salans ſont originairement le même. L'eau du déluge a apparemment dépoſé ſous terre les maſſes de ſel gemme qu'on y trouve dur & brillant comme le criſtal. Les eaux de pluie qui roulent ſur ces maſſes en détachent ce qu'elles amenent dans les puits-ſalans. On ſépare le ſel d'avec l'eau par l'ébulition, & on ſépare le ſel marin d'avec l'eau par l'évaporation. Tous ces ſels, quoique de même nature, varient leur couleur & leur qualité par le mêlange de quelques matieres étrangères.

9. Après le ſel commun, celui de tous qu'on met le plus en œuvre, eſt le nitre, ou le ſalpêtre qu'on trouve attaché aux voûtes des caves & des celliers, dans les maſures & dans tous les lieux abandonnés, mais ſurtout dans ceux où les urines des animaux ont

séjourné. On pourroit croire que le nitre est un volatil qui s'éleve des caves, transpire au travers des terres, & monte dans l'air qui le disperse comme le volatil marin, pour être l'un & l'autre, avec la chaleur & l'eau, les principes de la végétation & de la fécondité. Mais de quelque part que provienne ce nitre, il est indubitable qu'il flote dans l'air, qu'il s'y renouvelle sans cesse, & s'attache de tous côtés, mais qu'il s'amasse en plus grande quantité dans les lieux les plus voisins de la terre & des urines. Peut-être seroit-il mieux de distinguer le nitre d'avec le salpêtre, & de dire que le nitre est un sel volatil qui flotte en l'air au gré du vent, au lieu que le salpêtre est ce même nitre déposé, fixé, & corporifié avec quelques autres matieres, mais sur-tout avec beaucoup d'air & d'eau serré entre ses lames.

10. La partie alcaline n'est autre chose que cette base ou cette matiere criblée d'une infinité de pores & destinée à réunir les acides. L'acide est piquant sur la langue: il semble la percer. L'alcali y imprime une saveur âcre & brûlante.

De ces deux parties si différentes se forme le sel marin, le salpêtre, le vitriol, ou d'autres sels ordinaires. Soit que la sagesse divine n'ait mis dans la nature qu'un seul acide qui se diversifie selon la nature des bases qu'elle a préparées pour en varier les effets; soit qu'elle ait dès le commencement taillé diverses

pointes d'acides & de différens étuis ; ces principes continuent dans toute la durée des siécles à assembler d'une façon constante & réguliere, à se désunir ensuite, & à nous servir conjointement ou séparément.

Après qu'on a désuni par l'activité du feu les deux parties qui forment les sels en masses ou en crystaux, on fait usage des acides & des alcalis. L'acide sert à nous donner les eaux fortes & tranchantes qui dissolvent les métaux mêmes.

Le verre, l'étain, le plomb avec certaines terres colorées sont la matiere de la peinture en émail qui s'attache sur les métaux & s'y conserve. Elle s'exécute par le moyen du feu d'une lampe excité au point de mettre les matieres en fusion.

L'ouvrier en tire d'abord différens filets de toutes couleurs, & qu'il tient aussi longs qu'il lui plaît, comme autant de petits bâtons, ou des bols colorés. Cette provision faite, veut-il mettre en émail un dessein ? il fait fondre à sa lampe le bout de chacun des filets dont il a besoin, & il l'applique sur le champ avec autant de patience que de dextérité à la figure qu'il a commencé.

11. Les Vénitiens sont parvenus les premiers à faire des glaces d'une blancheur parfaite, du plus beau poli, & de cinquante pouces de hauteur. On les a si bien imitées à Tour-la-ville, près Cherbourg, en basse Normandie, que nous nous passons de celles

de Venise. Mais on en fait aujourd'hui de tout autrement considérables au château de saint-Gobien, à trois lieues de Laon. Elles ont jusqu'à cent pouces, & même cent-vingt & plus de hauteur. Ce qui est de la derniere magnificence. On ne les souffle point comme celles de Venise & de Cherbourg, mais on les coule sur une table de fonte.

La matiere est de la soude d'Alicante, & du plus beau sable de Creil. Le sel qu'on tire de la soude commune & des cendres ordinaires, étant mêlé avec du sable, fait un verre commun. La soude & le sable choisi font des glaces & du crystal, selon la façon de parler des verriers, quoique le tout soit verre, puisque le vrai crystal est une pierre naturelle.

Il y a trois sortes de terres totalement différentes, savoir, sable, argile, limon. Le sable est composé de petits corps anguleux, durs, inflexibles, impénétrables à l'eau & transparens comme le crystal.

L'argile est composé de parties probablement cubiques & terrées, peut-être branchues & propres à s'entasser les unes contre les autres; mais certainement polies, grasses, glissantes, ductiles en tous sens, tenaces, & n'admettant point l'eau dans leurs pores.

Le limon est une terre composée de feuilles, ou de tuyaux creux, qui la rendent spongieuse & facile à pénétrer à l'air & à l'eau.

12. L'extrême dureté du ciment des édifices qui nous restent de l'antiquité, est l'ou-

vrage de l'air & de la durée des ſiécles. Nous nous figurons que les Grecs & les Romains avoient, pour la compoſition du ciment, un ſecret que nous avons perdu : mais nous pouvons juger par la dureté du ciment mis en œuvre dans nos bâtimens de deux ou trois cens ans, que nous paſſerons de même dans l'eſprit de la poſtérité pour avoir eu le ſecret d'une maçonnerie dont elle ſe plaindra d'être privée.

13. L'argile dont eſt compoſé un vaiſſeau de terre eſt réellement plus avantageuſe que l'argent & l'or même. S'il y a cent hommes au monde, il y en a quatre-vingt-dix qui mangent ſur la vaiſſelle de terre. On ne peut mieux relever ſon prix qu'en montrant combien elle eſt néceſſaire.

A l'égard des effets admirables du limon, on peut reduire ſon éloge à trois mots : il nous nourrit : c'eſt tout dire.

FOURMI.

La précaution dont elle uſe à ronger le grain de froment, ſurpaſſe toute imagination de prudence humaine. Parce que le froment ne demeure pas toujours ſec ni ſain, ains s'amollit, ſe réſolut & détrempe comme en lait, s'acheminant à germer & produire : de peur qu'il ne devienne ſemence, & perde ſa nature & propriété de magaſin, pour leur nourriture, ils rongent le bout, par où le germe a coutume de ſortir.

(*Montaigne.*)

Il y a dans toutes les professions quelque fraude d'usage, dont on ne se fait point de reproche, par la raison qu'elle est universellement pratiquée ; & tel marchand laisse subsister, sans scrupule, un abat-jour à son magasin, qui peut-être gèrera fidèlement la tutelle de son neveu.

FRAYEUR.

Quand la frayeur est venue jusqu'à un certain point, elle produit les mêmes effets que la témérité.

FRUITS.

1. J'aime à voir l'homme au milieu des plantes d'un jardin spacieux, s'occuper à réformer, par une méthode certaine, des naturels agrestes & revêches, bannir une espèce de son royaume, y en admettre une autre, & ne donner droit de bourgeoisie qu'à des sujets utiles. Il forme des alliances entre ses plantes & ses fruits : il ménage des adoptions qui réunissent des familles divisées, & illustrent celles qui n'étoient pas employées. Partout à la barbarie & à la rusticité, il substitue la politesse, la bonté & la douceur. On prendroit notre jardinier pour un législateur qui entreprend de civiliser tout un peuple sauvage.

2. On invente tous les jours, & on ne

ſauroit trop inventer de différens moyens de cauſer des ſurpriſes agréables, en préſentant des fruits auxquels on ne s'attend pas ençore, ou des fruits auxquels on ne s'attend plus.

3. L'art du jardinage, en ménageant à propos le travail & les productions de la nature, nous donne une guirlande de beaux fruits auſſi longue que l'année.

4. Les câpres ſont, non les fruits, mais les boutons du câprier. Il ſe plaît dans les décombres & dans les crevaſſes des murailles.

5. L'ail a dequoi contenter le palais le plus difficile à émouvoir. La campagne en fait grand uſage, & on pourroit l'appeller la thériaque des payſans.

Horace en ayant trouvé dans un ragoût à la table de Mécène, crût avoir dans le corps tous les poiſons de la Colchide.

6. Les melons, potirons, concombres & autres courges viennent à platte terre.

GALANTES.

DE ces femmes qui, ſous une légere apparence de vertu, ont des bontés pour tous les hommes qui leur plaiſent, & qui, quoique peu fréquentées en public par un petit nombre de dames rigoriſtes, reçoivent pourtant tout le monde chez elles & ſont reçues dans toutes les maiſons; de ces femmes en un mot, connues par-tout pour être ce que perſonne ne les appelle.

GAZETTE

Il y a des faits que les gazettiers négligent, pour le moins aussi intéressans que ces minucies politiques, qu'ils affectent d'avancer avec tant de prédilection.

GÉNÉRAUX.

1. Ce qui m'a toujours surpris, c'est de voir les plus grands généraux affronter tous les périls, & plier bassement pour les avantages les moins glorieux & les moins importans.

2. Les vertus qui font le soldat, ne suffisent pas seules dans la composition du grand général. Il doit détester l'avarice, & aimer la tempérance. L'honneur doit le guider en tout & par-tout; ses manieres doivent être aisées, & son génie étendu, & l'humanité doit éclater dans toutes ses actions.

3. Un général qui n'est pas maître de soi-même, ne le sera jamais de ses soldats.

Quand un général est assuré du commandement jusqu'à la fin de la guerre, il n'est pas toujours d'humeur de se presser; il est bien aise d'éloigner la paix, & s'il se règle dans ses victoires par la maxime, qu'il faut faire un pont d'or à son ennemi vaincu, ce n'est pas qu'il soit désintéressé, & qu'il ne cherche point l'utile, c'est au contraire son intérêt particulier qui le porte à ne point ôter aux fuyards les moyens de se rétablir, & de soutenir long-temps la guerre.

C'est la cause la plus ordinaire de l'inutilité des batailles. Le commandant de l'armée victorieuse craint la paix, & ne veut point réduire le vaincu à la nécessité de la demander.

Un roi qui commande ses troupes en personne, n'a point le même motif: il fait sans doute, ordinairement parlant, tout son possible pour profiter de ses victoires: mais un César, un Alexandre, un prince, en un mot, qui en sait bien profiter, est une grande rareté. Un général qui remporte des victoires, dont tout le fruit est pour ceux qui vendent des crêpes & du drap noir, se trouve par-tout.

GÉNIES.

Plotin, philosophe Platonicien, composa un livre touchant les esprits familiers, dans lequel il rechercha soigneusement la cause de leurs différences. Je remarque ces choses pour deux raisons : la premiere, afin que l'on voye un petit échantillon de la doctrine Platonique touchant les génies; la seconde, afin que l'on sache que le dogme d'un ange Gardien, est un dogme de pratique beaucoup plus ancien qu'on ne pense. Il n'y a point de systême plus propre à faire faire fortune à la doctrine des Platoniciens bien & duement rectifiée, que celui des causes occasionnelles. Je ne sais ce qui en arrivera; mais il me semble que tôt ou tard on sera contraint d'aban-

donner les principes méchaniques, si on ne leur associe les volontés de quelques intelligences, & franchement il n'y a point d'hypothese plus capable de donner raison des événemens qu'on appelle casuels, fortune, bonheur, malheur; toutes choses qui ont sans doute leurs causes réglées & déterminées par des loix générales que nous ne connoissons pas, mais qui vraisemblablement ne sont que des causes occasionnelles, semblables à celles qui font agir notre ame sur notre corps.

G E N È V E.

1. Le lac de Genève qu'on appelloit autrefois le lac Leman, est d'environ dix-huit lieues de long & de quatre à cinq dans sa plus grande largeur. C'est une espece de petite mer qui a ses tempêtes & qui produit d'autres phénomenes curieux.

Genève, pour défendre sa liberté contre les entreprises des ducs de Savoie & de ses évêques, se fortifia encore de Zuric, & surtout de celle de la France : ce fut avec ces secours qu'elle résista aux armes de Charles Emanuel & aux trésors de Philippe II, Prince dont l'ambition, le despotisme, la cruauté & la superstition assurent à sa mémoire l'exécration de la postérité.

Il y avoit chez les Romains deux ſortes de gladiateurs ; les uns l'étoient par force & les autres de bonne volonté. On a vu des ſénateurs, des chevaliers Romains & des femmes même faire cet indigne métier pour plaire à des empereurs.

GOTHS.

1. Après la mort de Darius, année 3580, Xerxès ſon fils, prétendant continuer la vengeance de ſon pere, leva cette prodigieuſe armée compoſée de 200000 Perſes & de trois cens mille alliés qu'il tranſporta ſur dix-ſept mille vaiſſeaux de guerre & trois mille galeres ; mais à peine ſe fut-il préſenté devant les Goths, que voyant la fermeté avec laquelle ils ſe préparoient à repouſſer cette foule innombrable de Soldats, il fut lui-même ſaiſi de frayeur, & s'en retourna honteuſement ſans rien faire.

2. Ceux qui habitoient les provinces les plus orientales, furent appellés Oſtrogoths.

3. Maximin, Goth de nation, fut élevé à l'empire Romain.

4. Alaric, à la tête des Goths, prend Rome d'aſſaut le 24 Août 409, & ſauve du feu, par une douceur qu'on n'attendoit pas d'un barbare, tous les lieux ſaints. La monarchie Romaine qui avoit commencé ſous Octavien Auguſte, l'an de Rome 709, finit

fous Auguftule, l'an de Rome 1230, après avoir duré 521, & paffa chez les Goths en la perfonne d'Odoacer.

5. Euric eut pour fucceffeur fon fils Alaric, le neuvieme & dernier roi des Vifigoths, depuis le grand Alaric. Ainfi par un jeu du hafard, l'empire des Vifigots commença & finit comme celui de Rome par deux princes de même nom.

GRAND-ŒUVRE.

Il ne faut qu'un raifonnement fort fimple pour décréditer l'art qui promet de faire de l'or. Ceux qui paffent pour y avoir le plus de connoiffance, nous donnent dans leurs livres des recettes fort fimples, ou pour convertir d'autres métaux en or, ou pour tirer avec profit de dedans les métaux inférieurs, les particules d'or qu'on s'y figure toujours difperfées. On a effayé mille & mille fois de pratiquer fcrupuleufement leurs recettes. Le tout a toujours été fans fuccès, on eft toujours prêt d'arriver au point; mais on n'y arrive jamais: ou, s'il s'eft quelquefois trouvé quelque peu d'or extrait des autres métaux, & demeuré au fond du creufet après l'opération, le profit en a toujours été au-deffous de la dépenfe, & n'eft pas même une regle pour une feconde opération femblable. Grand nombre de princes, de feigneurs & de chymiftes de tous pays, cherchent ce fecret depuis plufieurs fiecles. Les avances ont été

immenſes, les tentatives innombrables. Les plus hardis, les plus judicieux, les Hombergs mêmes y ont perdu, de leur aveu, leur ſcience & leurs frais, ou n'ont trouvé que ce qu'ils ne cherchoient pas.

Si la confection de l'or eût été poſſible, il eſt bien naturel de croire que dans des millions d'eſſais tous différens, ce qu'on n'a point trouvé par principe, on l'auroit enfin rencontré par haſard. Après tant d'écrits, d'entretiens, d'opérations ſur l'extraction & ſur la converſion des métaux, on montre encore tous les jours au doigt des perſonnes qui cherchent le grand-œuvre : mais on ne dit jamais celui-là l'a trouvé.

Nous pouvons bien, par le mêlange des matieres métalliques & autres, produire un métal nouveau en apparence, tel que le biſmuth, le bronze, le tombac, le métal de prince, comme nous pouvons par l'union de l'eau avec des fruits ſains & bienfaiſans, ou par le mêlange de pluſieurs liqueurs en produire une qui aura l'air de la nouveauté. Mais de même que nous ne ferons jamais du cidre ni du vin par art, & ſans le ſecours des pommes ou des raiſins, nous ne pouvons non plus produire artificiellement un métal tel que l'or, tant que nous ne connoîtrons pas la nature des principes ſimples qui le compoſent, & quand nous les connoîtrions auſſi-bien que nous les connoiſſons peu, l'union de ces principes eſt encore une opération qui paſſe notre portée.

Ce n'est pas sans dessein que la main qui a créé ces métaux & tout ce qui nous environne, contente de nous en faire sentir l'utilité, nous en a caché la nature sous un voile épais. Si, à l'usage qu'elle nous a permis d'en faire, elle en avoit ajouté la parfaite connoissance, elle nous auroit jetté dans une distraction perpétuelle.

Au lieu de nous servir de l'or, nous en aurions voulu faire. Ce qu'elle nous a rendu précieux en nous le donnant avec discrétion, nous l'aurions rendu vil en le multipliant. Nous aurions dérangé l'ordre qu'elle a établi. Envain a-t-elle mis l'or dans un pays, l'argent ou les pierreries, ou les fruits bienfaisans dans un autre.

Si l'homme avoit assez de science pour pouvoir fabriquer les métaux, il en auroit assez pour faire des pierreries. Il pourroit unir les principes qui forment le vin, sans attendre la venue des raisins. Il se dispenseroit de cultiver la terre ; & prevenant l'opération de la nature, il se donneroit, sans sortir de chez soi, les commodités & les productions qui se trouvent attachées à certaines saisons & à certaines contrées. Parfaitement instruit des forces de la nature, & maître d'en disposer, il ne voudroit attendre, pour jouir de chaque chose, ni le temps qui la donne, ni le service de ceux qui la recueillent. Dès-là tous les liens qui unissent les hommes entr'eux seroient rompus.

Toute la terre seroit couverte de philosophes solitaires & concentrés en eux-mêmes, qui trouvant tout sous leurs mains, se rendroient totalement indépendans, & ne voudroient ni servir les autres, ni en rien recevoir.

Parmi des hommes uniquement occupés d'eux-mêmes ou absorbés dans l'étude de la nature, par la facilité de tout comprendre, il n'y auroit plus de besoins ni de secours mutuels. Il n'y auroit plus lieu à exercer la justice, à acquérir de la prudence, à montrer de la compassion, de la fermeté, de la douceur, selon les lieux & les personnes.

GRATIFICATIONS.

Dès les temps anciens de la monarchie, la bonté & la libéralité des rois, toujours sollicitées, ont souvent accordé à l'importunité, ou à des services artificieusement déguisés, ce que leur justice vouloit n'accorder qu'au mérite & aux services réels. C'est ainsi que la majeure partie des domaines de la couronne s'est d'abord insensiblement confondue avec les propriétés particulieres.

GRÈCE.

1. La Grèce commença proprement à essayer ses forces unies au siége de Troye, où les Achilles, les Ajax, les Nestors & les Ulisses firent pressentir à l'Asie qu'elle obéiroit un jour à leur postérité. ....

2. Quant à la Crète, on reconnoît Minos pour ſon légiſlateur ; cependant il ne fit que perfectionner le plan de ce Radamanthe, qui donna lieu, par ſa prudence & ſon équité, aux poëtes de le mettre au nombre des juges infernaux. On parle de deux Radamanthes & de deux Minos ; mais l'opinion commune eſt que Minos le légiſlateur eſt ſeul de ce nom. On l'appelloit fils de Jupiter, mais c'étoit une ſuite de la fable de l'enlèvement d'Europe. Le taureau, dont on dit que ce Dieu prit la forme, étoit l'enſeigne du vaiſſeau qui la tranſporta. Ce qu'on ſait de plus vraiſemblable ſur Minos, c'eſt qu'il eſt fils d'Aſtérius & d'Europe, & qu'il ſuccèda à ſon pere. On croit qu'Aſtérius, Europe & Minos étoient le Saturne, la Rhée & le Jupiter des Crétois. Cette iſle eſt la premiere que les voyageurs orientaux ont dû rencontrer ſur leur route ; d'où nous conjecturons qu'elle fut la porte des arts, des ſciences & de la politeſſe. & que s'ils ne firent pas d'auſſi grands progrès dans cette contrée que dans quelques autres, elle en reſſentit au moins les premiers effets. Europe avoit à ſa ſuite quelques Curètes ; c'étoient les plus inſtruits & les plus adroits d'entre les Phéniciens. Ils formoient une partie du cortége de Cadmus : ils ſe répandirent dans la Grèce, dont ils occuperent pluſieurs contrées ſous les noms differens de Corybantes, de Telchines & de Cabires. On les appelloit en Crète, Idéens Dactiles. Ils inven-

terent les outils qui leur sont propres : ils travailloient en fer & en cuivre, & fabriquoient des armures dont ils se couvroient dans leurs sacrifices, & qu'ils frappoient en mesure avec leurs épées, en dansant au bruit des fifres & des tambours comme s'ils eussent été possédés de quelque Dieu. On rapporte à cette cérémonie l'origine de la musique en Grèce.

3. Les Athéniens briserent leurs chaînes. Ils résolurent de tout souffrir plutôt que de r'ouvrir leurs portes au tyran Hippias, qui revenoit soutenu de toutes les forces du roi de Perse. Darius-Nothus, vers le temps que les Tarquins, chassés de Rome, faisoient tous leurs efforts pour y rentrer, par la protection du roi d'Etruire, celui de Perse, & ses menaces n'ébranlerent point les Athéniens. Ils recourrurent d'abord à la voie de la négociation ; mais, après l'avoir tentée inutilement, ils oserent passer en Asie, & entamer les frontieres de ce monarque. Ils brûlerent Sardes, capitale de Lydie. Il porta bientôt la guerre chez eux, par Datis, son général. Eux, loin d'attendre l'ennemi dans l'enceinte de leurs murailles, ils allerent le recevoir à Marathon, & remporterent sur lui une victoire plus vraie que vraisemblable. Les Perses avoient cent mille hommes de pié, & dix mille chevaux. Les Athéniens commandés par Miltiade, n'avoient en tout que dix mille hommes. Hippias fut tué dans

cette bataille. Ses enfans qui se réfugierent à la cour de Xerxès, & qui le déterminerent à l'entreprise de venger leur pere, n'eurent pas un meilleur sort. Le succès inespéré de Marathon redoubla la fierté des Athéniens. Cependant ils n'attaquerent pas encore si-tôt la primauté de Sparte. Car bien qu'à la bataille de Salamine, dix ans après celle de Marathon, les vaisseaux que les Athéniens avoient construits des ruines de leurs maisons, composassent la plus grande & la meilleure partie de l'armée navale des Grecs sous la conduite de Thémistocle, & qu'au contraire les Lacédémoniens n'eussent fourni qu'un petit nombre de vaisseaux, on déféra aux derniers le commandement de la flotte. Peu après encore à la bataille de Platée, qui rebuta pour jamais les Perses de se commettre avec les Grecs, on voit les troupes Athénienes, avec Aristide à leur tête, recevoir les ordres de Pausanias, roi de Lacédémone. Ce jour si glorieux à la Grèce, lui devint fatal, puisqu'il rompit la subordination d'Athenes à l'égard de Sparte, & fit naître entr'elles une éternelle jalousie.

4. Le troisieme âge des Grecs, ou leur jeunesse fort courte, mais fort brillante, ne renferme qu'environ cent cinquante-huit ans, depuis la victoire de Marathon jusqu'à la mort d'Alexandre. On ne vit jamais ensemble tant de philosophes, d'orateurs & de capitaines excellens. Les grands événemens n'y

manquent pas ; ils se suivent de fort près. Darius, fils d'Hystaspe, & après lui son fils Xerxès, fondent sur la Grèce avec des armées formidables. Le nombre n'étonna point les Grecs. Ils marcherent à l'ennemi d'un pas assuré. L'on eût dit que par eux la vertu alloit faire la loi à la mollesse, l'esprit au corps & la raison à l'instinct. Le succès ne démentit point leur confiance. Les Perses éprouverent à Marathon, Salamine, à Platée, à Mycale, ce que peut la valeur disciplinée contre l'impétuosité aveugle. On voit une poignée de Grecs, tantôt mettre en fuite des armées qui véritablement innodoient la terre & dont les traits offusquoient le soleil ; tantôt battre & dissiper des flottes qui couvroient les mers & menaçoient d'enchaîner les flots & les vents. On voit trois cens Lacédémoniens, à l'exemple de leur roi, attendre au pas des Thermopyles une mort certaine, vendre leur vie bien cher, & mourir contens de laisser l'exemple d'une intrépidité qui n'en avoit point.

Quand la Perse, tant de fois vaincue, désespéra de subjuguer la Grèce, elle n'eut d'autre ressource que de les diviser. Leur prospérité en facilita le moyen. La sécurité rompit l'union que la crainte avoit formée. Des esprits naturellement trop vifs & trop libres, & de plus enflés de leurs victoires, ne purent se contenir ni résister à leur bonne fortune. Ils se livrerent à la jalousie & à

l'ambition. Les plus puissans vouloient tous commander, les foibles pensoient tous à désobéir; si bien que, pour éviter le malheur de la sujétion, ils tomberent dans celui d'une liberté ou d'une licence effrénée.

5. Les Grecs d'Asie, sur le point de se voir accablés par Cyrus, tournent les yeux vers Sparte, & la conjurent de ne pas permettre que des Grecs deviennent la proie des barbares.

6. L'amour de la patrie faisoit taire l'amour maternel. La mere, à qui l'on annonçoit la mort de son fils, tué au service de la république, alloit visiter le cadavre sur le champ de bataille, & y régloit sa douleur selon les blessures honteuses ou honorables dont il se trouvoit couvert.

GRECS.

1. Athenes originairement n'avoit point d'autres Soldats que ses propres citoyens. Les citoyens qui marchoient à quelque expédition, avoient soin de s'écrire dans un régistre public & fidele. Chacun successivement s'acquittoit de ce juste devoir envers la patrie. Nulle distinction entre le pauvre & le riche, entre le noble & le roturier. On voyoit jusques aux philosophes, endosser la cuirasse à leur tour. Platon vante les prouesses de son maître Socrate, célébrées encore par Seneque & par Plutarque. Les exploits militaires de Platon lui-même ont leur historien & leur

panégyriste. Rien donc en ce temps-là ne dispensoit de la loi générale du service personnel dans les armées.

2. Les Athéniens étoient fort puissans sur mer. Ils armoient facilement une flotte de trois cens voiles, & si bien pourvue de tout que sans désavantage elle pouvoit en attaquer une de six cens.

3. Licurgue fit faire une monnoie de fer d'un si grand poids & d'un si petit prix, qu'il falloit une charrette à deux bœufs pour porter une somme de trente mines. Chaque piece pesoit une livre & ne valoit que six deniers; mais cet établissement de Licurgue ne fut bon que pendant que les Spartiates se contenterent de leur pays. Quand ils eurent sur les bras des gueres étrangeres, leur monnoie de fer n'étant pas de mise, & leurs denrées ne pouvant suffire aux échanges, ils furent obligés d'avoir recours aux Perses dont l'or & l'argent les éblouit. Ainsi Lycurgue rendit sa ville pauvre & ses citoyens avares.

Plutarque attribue au serment des Lacédémoniens la durée des loix de Lycurgue; mais je crois qu'il se trompe; ces loix ne durerent si long-temps que parce que les Lacédémoniens ne firent la guerre que dans le Peloponèse. Car aussi-tôt que l'ambition de régner sur toute la Grece leur eut inspiré le dessein d'avoir des armées navales, & des troupes étrangeres, & qu'il fallut avoir de

l'argent étranger pour les entretenir, alors leur ferment ne fut contre cette néceſſité qu'une toile d'araignée, on ne ſe ſouvint pas ſeulement qu'il eût été fait.

GUERRIERS.

1. Un militaire eſt déjà trop payé du ſacrifice de ſon ſang & de ſa fortune par l'honneur de les avoir employés à la défenſe de l'état.

2. Les plus grands guerriers ont preſque toujours mis en œuvre les intrigues & les négociations.

3. Guſtave, à qui le duc de Baviere avoit refuſé de ſe joindre, parce qu'il eût fallu reſtituer le Haut-Palatinat, prend Auſbourg & ravage la Baviere. Enfin, ce prince, à la tête des proteſtans d'Allemagne, après avoir défait les Danois & les Impériaux, ſoumis la Poméranie, la Baſſe-Saxe, la Franconie, la Baviere, le Palatin & l'Electorat de Mayence, eſt tué à l'âge de trente-huit ans, le 16 de novembre, à la bataille de Lutzen où, malgré ſa mort, Valſtein fut défait par le duc de Saxe-Veimar, ſon lieutenant : on trouve dans ſa tente le livre de Grotius du droit de la guerre & de la paix; c'étoit ſa lecture ordinaire. Guſtave prétendoit qu'il n'y avoit de rang entre les rois, que celui que leur donnoit leur mérite. La fameuſe Chriſtine, ſa fille, lui ſuccéda. Ce prince commençoit à devenir ſuſpect à la France;

on ne l'avoit pas appellé en Allemagne pour qu'il s'y fît craindre, mais afin qu'il empêchât que l'on y craignît l'empereur. On ne doit point croire qu'il ait été tué par un homme aposté par le cardinal de Richelieu. Puffendorf pense que ce fut François-Albert, duc de Saxe-Lavembourg, qui le fit tuer à la sollicitation des impériaux ; d'autres disent que ce même Albert vengeoit une injure personnelle, pour un soufflet que lui avoit donné Gustave, irrité de ce qu'il vivoit d'une maniere trop libre avec la reine sa mere. Frédéric V, roi de Bohême, meurt dans le désespoir de voir sa vengeance évanouie par la mort de Gustave. (*Feuquieres.*)

HABITUDE.

1. L'ESPRIT & la vertu varient selon les temps, les lieux & les circonstances. Rien n'est si naturel que de se tromper sur ses propres sentimens : il y a une très-grande conformité entre l'imagination & la pensée, & les impressions de l'habitude ressemblent si bien aux lumieres de la raison, que nous sommes fort sujets à prendre les unes pour les autres.

2. Ce qui contribue le plus à l'admiration, c'est d'avoir été privé des objets, & de les voir tout à coup.

Ta longue prison fut heureuse, reprit Critile, de t'avoir donné le moyen de joindre le

le desir à la jouissance, car plus les choses sont grandes & souhaitées, plus elles sont de plaisir quand on les a ; dès que les plus grands prodiges deviennent communs, ils s'avilissent ; l'usage fait perdre le respect pour les choses même les plus relevées : ce n'est pas un petit avantage au soleil de disparoître durant les nuits, afin d'être desiré & mieux reçu les matins ; sans cette facile & fréquente possession, combien l'ame seroit-elle occupée en attentions ? Quel concours de sentimens & de reconnoissances ! Elle ne pourroit longtemps se soutenir contre l'attrait & tant de merveilles, ni se résoudre à les abandonner un moment, car à mesure qu'elle en quitteroit une, plusieurs autres viendroient prendre sa place.

3. O que je t'envie, s'écria Critile, tant de plaisir peu connu & peu imaginé des autres ; c'étoit sans doute l'unique privilége du premier homme que tu partageois alors ; c'est tout ce qu'il y a à souhaiter, que de voir comme une chose nouvelle, la grandeur, la beauté, les accords, la fermeté & la variété de cette grande machine créée ; c'est parce que nous n'y trouvons point de nouveauté que nous ne l'admirons pas ! Nous entrons tous dans le monde les yeux de l'ame fermés, & quand nous les ouvrons par la connoissance ou par l'habitude que nous avons des choses, quelque merveilleuses qu'elles soient, elles ne nous causent point

de vraie admiration ; c'eſt pour çela que les plus ſages des hommes ſe ſont toujours regardés comme de nouveaux venus dans le monde, afin de mieux ſentir l'effet que tant de merveilles doivent opérer. L'on doit imiter à cet égard celui qui, après s'être promené dans un délicieux jardin, & y auroit paſſé, ſans avoir pris garde à la beauté des plantes ni à la variété des fleurs, retourneroit ſur ſes pas, afin de goûter cette ſeconde fois le plaiſir de chaque choſe ; car nous ſortons du monde comme nous y ſommes entrés, ſans avoir jamais fait aucune réflexion ſur la beauté ni ſur les perfections de l'univers.

4. Si nous voulons conſidérer le bien & le mal par l'impreſſion qu'ils font ſur les cœurs, nous ſerons perſuadés que l'habitude du bonheur y rend les grands inſenſibles & ſi délicats aux moindres peines, qu'elles leur deviennent des afflictions inſupportables, au lieu que l'habitude des peines y endurcit les petits & réſerve leur ſenſibilité pour les plus légeres conſolations. En un mot, ou la fortune a mis l'équilibre dans le monde en partageant équitablement les biens & les maux, ou le ſentiment forme cet équilibre par le plus ou le moins de vivacité dont il ſaiſit les uns & les autres.

HARANGUES.

* On a dit des harangues de Démoſthene, que plus elles étoient longues & plus elles étoient belles.

1. Ce hasard, cette prétendue *fatalité morale* ne sont que des effets de la discordance des volontés auxquelles vous devez vous attendre, pour avoir négligé les vrais moyens d'associer ces volontés, conformément aux intentions de la nature : il n'entre point de hasard dans son plan, point de vicissitudes monstrueuses dans son cours, dans ses révolutions ; sa marche est constante, uniforme ; enfin, je le répete, ce hasard qui change les républiques en monarchies, & celles-ci en gouvernemens tyranniques, n'est point une véritable *fatalité* : il n'y a rien en cela de fortuit ; la cause n'en est que trop sensible : c'est la propriété, l'intérêt qui, tantôt associent les hommes, & tantôt les subjuguent & les oppriment.

2. Qu'est-ce que j'entends par le *hasard* ? Est-il esprit ? Est-il corps ? Est-il quelqu'autre chose qui ne soit esprit ni corps ? Ou bien est-il tous les deux ensemble ? N'est-ce qu'une maniere d'être ? Est-ce un être positif, indépendant & distingué de tout autre ? Mais ces questions m'embarrassent. D'où vient qu'en m'interrogeant sur tous ces points, je ne puis rien me répondre de précis ? Je médite envain pour trouver ce que je cherche ; je parcours les idées qui sont en moi, je les prends l'une après l'autre, je les consulte toutes ; je ne rencontre point celle du hasard. Nulle

ne s'offre à moi pour me tirer d'inquiétude; & me dire : me voilà, je suis celle que vous cherchez. Où est-elle donc cette idée du hasard ? Je ne puis le concevoir, je ne puis seulement pas l'imaginer. Sans doute ce hasard n'est rien ; c'est une fiction, une chimere qui n'a ni possibilité ni existence. En disant le hasard, je prononce un mot vuide de sens, & je m'impose à moi-même. Je suis forcé de conclure ainsi ; car il n'y a d'êtres, au moins pour moi, que ceux dont j'ai notion claire & distincte, ceux dont je puisse dire : ils sont cela, & ils ne sont que cela. Si je me permettois d'en admettre qui me fussent intelligibles en tout sens, je serois aussi peu raisonnable que le seroit un aveugle de naissance qui voudroit assortir des couleurs ; & enfin la témérité de ma décision ne me conduiroit à rien de réel, je serois après elle aussi incertain que je l'étois auparavant.

Il est vrai néanmoins qu'en disant le hasard, je crois voir quelque chose de confus. Cette notion, quoique vague, est si positive que j'oppose toujours le hasard à ce que j'entends par *dessein* & *conseil*. Je le définirois volontiers un assemblage fortuit de causes & d'effets. Ce qui se définit est intelligible. Par conséquent je me hâtois trop de conclure contre l'existence positive du hasard.

Le hasard, ai-je dit, est un assemblage fortuit de causes & d'effets. Je comprends assez ce que c'est qu'assemblage, cause &

effet. Mais ce mot fortuit que veut-il dire? Je ſuis ſincere, j'avoue que je l'ignore. Je ſais qu'il ne ſignifie ni deſſein, ni conſeil. En ſais-je mieux ſon ſens véritable & unique? Dire une telle choſe n'eſt point telle autre, n'eſt pas faire comprendre la premiere. On ne définit point par des négations; ce ſeroit un jeu ridicule de paroles. Quand j'oppoſe le haſard à conſeil & deſſein, ce n'eſt donc pas que j'aie une idée vive, diſtincte & préciſe du haſard; ce n'eſt pas même que j'en aie une idée groſſiere & informe. C'eſt que j'ai une claire notion de ce qui eſt deſſein ou conſeil, & que j'appelle haſard ce qui eſt le néant de ce deſſein & de ce conſeil. Or, ce qui eſt un néant ne peut jamais être une cauſe. Le néant n'opere rien, il n'occaſionne rien. J'avois donc tort de faire honneur ou déshonneur au haſard, des régularités & des déſordres que montre le premier coup d'œil jetté ſur l'univers.

HISTOIRE NATURELLE.

1. Ariſtote, ce ſublime métaphyſicien qui avoit ſu réduire l'art de penſer en ſyſtême & le raiſonnement en formule, ne nous a tracé aucune ſuite de claſſes, de genres, d'eſpeces pour la diviſion des animaux; il s'en eſt tenu aux définitions générales le plus communément reçues, & ne s'eſt pas ſoucié de combiner des méthodes de nomenclature, parce

qu'il étoit bien persuadé que ces combinaisons seroient trop compliquées pour qu'il fût possible d'éviter les résultats équivoques ou faux qui rendroient infructueux tous les travaux de ce genre; il en avertissoit certains auteurs de ses contemporains, & son opinion a été confirmée par la destruction successive du grand nombre de systêmes méthodiques qui ont été faits dans ces derniers siecles sur différentes parties de l'histoire naturelle. Les maximes d'Aristote sur ce sujet peuvent éclairer les plus grands naturalistes, & leur prouver qu'en histoire naturelle comme en toute autre science on s'égare dès le premier pas, si on n'a de bons principes de métaphysique. Nous voyons l'application de ces principes dans les ouvrages qu'Aristote nous a laissés sur les animaux. Ce naturaliste, si fameux depuis tant de siecles & en tant de genres de sciences, sera encore d'autant plus célebre en histoire naturelle, que cette science fera plus de progrès, & que l'on sera plus en état de comprendre & de vérifier ce qu'a écrit ce grand homme. On sait qu'Alexandre lui avoit donné des facilités pour observer des animaux de toutes especes; on sait aussi que le génie de l'observateur étoit bien capable de le guider & d'éclairer ses recherches.

2. Pline a travaillé sur un plan bien plus grand que celui d'Aristote, & peut-être trop vaste: il a voulu tout embrasser, & il semble

avoir mesuré la nature & l'avoir trouvé trop petite encore pour l'étendue de son esprit : son histoire naturelle comprend, indépendamment de l'histoire des animaux, des plantes & des minéraux, l'histoire du ciel & de la terre, la médecine, le commerce, la navigation, l'histoire des arts libéraux & méchaniques, l'origine des usages, enfin, toutes les sciences naturelles & tous les arts humains ; & ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans chaque partie Pline est également grand ; l'élévation des idées, la noblesse du style relevent encore sa profonde érudition ; non-seulement il savoit tout ce qu'on pouvoit savoir de son temps, mais il avoit cette facilité de penser en grand qui multiplie la science, il avoit cette finesse de réflexion de laquelle dépendent l'élégance & le goût, & il communique à ses lecteurs une certaine liberté d'esprit, une hardiesse de penser qui est le germe de la philosophie. Son ouvrage tout aussi varié que la nature, la peint toujours en beau, c'est, si l'on veut, une compilation de tout ce qui avoit été écrit avant lui, une copie de tout ce qui avoit été fait d'excellent & d'utile à savoir ; mais cette copie a de si grands traits, cette compilation contient des choses rassemblées d'une maniere si neuve, qu'elle est préférable à la plûpart des ouvrages originaux qui traitent des mêmes matieres.

1. Brantôme étoit un écrivain peu exact, qui ramaſſoit ſans choix, ſans examen & ſans diſcuſſion tout ce qu'il entendoit dire.

Le deſir de ſavoir & d'écrire des anecdotes ſuppoſe communément la crédulité; ſa prétendue naïveté lui gagne la confiance de quelques lecteurs; car on prend ſouvent pour naïf ce qui n'eſt que l'effet de la vétuſté du langage. D'ailleurs, on ne fait pas aſſez d'attention que la naïveté prouve plutôt la ſincérité de l'écrivain que la vérité des faits qu'il rapporte.

2. Plus un hiſtorien eſt célèbre, plus, doit-il être circonſpect; car lorſqu'il eſt fort célèbre, il devient une ſource publique, il tient lui ſeul lieu d'archive à je ne ſais combien d'écrivains répandus ſur la ſurface de la terre. Combien ſe trouvera-il d'habiles gens qui ne croiront pas faillir en ſuivant dans cet endroit M. Mezerai?

3. Il y a des points & des affaires qui échappent par des rencontres même naturelles aux plus clair-voyans; & nous en rencontrerions bien plus fréquemment dans les hiſtoires, ſi elles étoient toutes écrites par des gens qui euſſent été eux-mêmes dans le ſecret des choſes, & qui par conſéquent euſſent été ſupérieurs à la vanité ridicule de ces auteurs impertinens, qui étant, pour ainſi dire, nés dans la baſſe-cour, & n'ayant ja-

mais passé l'antichambre, se piquent de ne rien ignorer de ce qui s'est passé dans le cabinet. J'admire à ce propos l'insolence de ces gens de néant en tout sens, qui s'imaginent avoir pénétré dans tous les replis des cœurs de ceux qui ont eu le plus de part dans les affaires & qui n'ont laissé aucuns évènemens dont ils n'aient prétendu avoir développé & la suite & l'origine. Je trouvai un jour, sur la table du cabinet de M. le Prince, deux ou trois ouvrages de ces ames serviles & vénales. M. le Prince me dit en voyant que j'y avois jetté les yeux : ces misérables nous ont fait vous & moi tels qu'ils auroient été s'ils s'étoient trouvés dans nos places. Cette parole est d'un grand sens.

(*Cardinal de* RETZ.)

HIVER.

1. La chaleur & le froid ne se reglent pas sur l'éloignement du soleil en plusieurs endroits de la terre. Il est vrai que dans les pays septentrionaux les rayons du soleil n'y tombent qu'obliquement, ce qui fait que leur force en été y est à l'égard de la force qu'ils ont sous la ligne, comme 66 à 100, & dans les plus courts jours d'hiver, comme 15 ½ à 100. Les longues nuits de l'hiver refroidissent plus la terre que les jours de l'été ne peuvent la réchauffer : outre cela il se perd plusieurs rayons dans les brouillards & vapeurs du nord, qui perceroient s'ils tom-

boient perpendiculairement ; c'eſt la raiſon pour laquelle les verres & miroirs ardens ne peuvent plus produire leurs effets le ſoir lorſque le ſoleil eſt déjà fort bas ; & que l'on peut, dans le nord, regarder fixement le ſoleil à ſon coucher ſans en avoir les yeux incommodés ; ce qu'on ne pourroit pas faire ſans être ébloui dans les pays méridionaux. Mais comme le ſoleil reſte plus long-temps dans les ſignes ſeptentrionaux, que l'hiver le ſoleil eſt plus près de la terre qu'en été, il en réſulte que la terre ſe réfroidit moins en hiver & ſe réchauffe plus en été dans le nord, qu'elle ne le feroit ſans cela. Cet avantage du nord rend au contraire les pays qui ſont près du Pôle Antartique plus inſupportables. La hauteur d'un pays réfroidit auſſi l'air; l'auteur en donne pour exemple la Suiſſe, mais il devroit diſtinguer les montagnes des vallées qui y ſont fort chaudes, & où les fruits des climats des provinces méridionales de France croiſſent très-bien.

2. Le vent, quand il a parcouru de longs pays couverts de glace ou de neige, refroidit beaucoup l'air ; delà vient qu'en Suede le vend de nord-ouëſt eſt le plus froid ; & dans les montagues du nord, c'eſt le vent du ſud qui eſt le plus ſenſible. Les pays éloignés de la mer, qui ſont couverts de lacs & de montagnes, ſont plus froids que ceux qui ſont prêts de la mer. M. Wargentein croit qu'autrefois la Suede étoit plus froide lorſ-

qu'elle étoit couverte de bois; & rejette la fable qui prétend qu'autrefois il y croissoit tous les fruits du midi.

M. de Wargentein, remarque que les pays du nord sont remplis d'oiseaux & de poissons, & si supportables par l'habitude, que les Lapons se regardent comme le peuple le plus heureux du monde. La chaleur a d'aussi grandes incommodités que le froid: les grands déserts de l'Arabie, de l'Egypte, de la Lybie, de la Perse & de la Tartarie, ne valent gueres mieux qu'un pays couvert de neige. Les habitans du nord n'ont qu'à bien prendre garde à leurs forêts. Le froid est d'ordinaire en Suede, 5 à 6 degrés au-dessous de la congélation. La chaleur en été monte jusqu'à 16 à 17 degrés, quelquefois à midi jusqu'à 21 ou 22. Il est rare que le froid tombe de 15 à 20 degrés, & cela ne dure pas long-temps. En vingt ans le plus grand froid a été de 31 degrés, & la plus grande chaleur de 32 degrés. Dans les mois d'avril & d'août on a, il est vrai, des gelées de nuit; mais elles ne sont pas aussi grandes qu'on le dit dans les pays étrangers.

HOMERE.

1. Homere est trop grand parleur & trop naïf; grand génie d'ailleurs, & si fécond en belles idées, que s'il vivoit aujourd'hui, il feroit un poëme épique où il ne manqueroit rien. Ses défauts ne sont pas ceux des anciens

poëtes, mais ceux de leur temps ; & à l'égard du parallele des anciens & des modernes, il n'eſt pas queſtion ſi les eſprits ſont meilleurs aujourd'hui qu'anciennement, mais ſi l'on a mieux l'idée de la perfection.

2. Si Homere avoit été auſſi eſtimé pendant ſa vie qu'il l'a été après ſa mort, c'auroit été en vain que pluſieurs villes auroient aſpiré à la gloire de l'avoir produit ; car celle qui auroit eu véritablement cet avantage, en auroit donné des preuves inconteſtables, avant que la longueur du tems eût pû fournir à d'autres villes matiere de chicanner & de brouiller. Voilà pourquoi on ne voit pas de diſpute ſur la patrie d'Eraſme ; la grande réputation où il a été pendant ſa vie, a prévenu ces ſortes de conteſtations.

HONNÊTETÉ.

Si vous voulez être parfaitement honnête-homme, ſongez à régler votre amour propre, & à lui donner un bon objet. L'honnêteté conſiſte à ſe dépouiller de ſes droits, & à reſpecter ceux des autres. Si vous voulez être heureux tout ſeul, vous ne le ſerez jamais, tout le monde vous conteſtera votre bonheur ; ſi vous voulez que tout le monde le ſoit avec vous, tout vous aidera. Tous les vices favoriſent l'amour propre, & toutes les vertus s'accordent à le combattre ; la valeur l'expoſe, la modeſtie l'abaiſſe, la généroſité le dépouille, la modération le mécontente, & le zèle du bien public l'immole.

HONNÊTE-HOMME.

1. Laiſſons la qualité d'honnête-homme à qui voudra s'en contenter ; on l'acquiert à trop vil prix pour que les ames bien nées en doivent être jalouſes. Beaucoup de ſuffiſance, une fortune aiſée, des vices applaudis, voilà ce qui fait l'honnête-homme.

2. Un malheureux, preſſé par l'indigence, arrête un paſſant dans un carrefour, lui prend ſa bourſe, ou la lui demande, voilà le malhonnête homme ; & ſi vous en doutez, l'échafaud en décidera. Mais logez dans un magnifique hôtel un heureux concuſſionnaire que les beſoins de l'état ont enrichi ; donnez-lui un ſuiſſe, des livrées, un nom de terre, il jouit de la miſere publique, ſa maiſon eſt élevée ſur les ruines de cinq cens familles ; n'importe, il eſt honnête-homme, puiſqu'il eſt riche & qu'il reſpire.

L'HUMILITÉ.

Je n'ai qu'une choſe à vous dire ſur l'amour du prochain ; c'eſt que l'humilité ſeule vous rendra traitable là-deſſus. La vue ſeule de vos miſeres peut vous rendre compatiſſante & indulgente pour celles d'autrui. Vous me direz que l'humilité doit produire le ſupport du prochain ; mais qu'eſt-ce qui produira l'humilité ? Deux choſes miſes enſemble la produiſent : ne les déſuniſſez jamais. La premiere eſt la vue de l'abîme de miſere,

d'où la puissante main de Dieu vous a tirée, & au-dessus duquel il vous tient encore comme suspendue en l'air : la seconde est la présence de ce Dieu qui est tout. Ce n'est qu'en voyant Dieu & en l'aimant sans cesse, qu'on s'oublie soi-même, qu'on se désabuse de ce néant qui nous avoit ébloui, & qu'on s'accoutume à s'appetisser avec consolation devant cette haute majesté qui engloutit tout. Aimez Dieu, & vous serez humble : aimez Dieu, & vous ne vous aimerez plus vous-même : aimez Dieu, & vous aimerez tout ce qu'il veut, parce que vous aimerez pour l'amour de lui.

INCRÉDULES.

1. Ou les incrédules ont étudié les preuves de la religion, ou ils ne les ont pas étudiées. Dans le premier cas, ils sont bien stupides ou bien corrompus de n'en avoir pas senti la force; dans le second, ils sont bien fous d'avoir pris leur parti, sans connoissance de cause, sur une matiere où l'erreur a de si terribles conséquences.

2. Il y a des incrédules beaux esprits; c'est le grand nombre. Il y en a de savans. Peut-être même s'en trouve-t-il qui ont des principes d'honneur & de probité, des vertus de tempérament; mais qu'il y en ait qui joignent à la pureté du cœur & des mœurs, un esprit solide & un grand savoir, voilà ce que j'ai bien de la peine à croire.

Ne faire sa cour à personne, ni attendre de quelqu'un qu'il vous fasse la sienne; douce situation, âge d'or, état de l'homme le plus naturel.

INSECTES.

1. Quelquefois la terre comme le ciel semble parsemée d'étoiles. Les femelles des vers luisans qui se tenoient cachées sous terre durant le jour, viennent respirer l'air, & toute la campagne brille alors de nouveaux feux.

Elles sont destituées d'ailes pour aller chercher compagnie; mais elles ont un éclat plus vif que celui du diamant, & cette lumiere les fait appercevoir dans l'obscurité par le mâle, qui a reçu des ailes pour les aller joindre, sans avoir comme elles le privilége de la beauté.

2. Le chevalier Vallisneri, dans l'ouvrage intitulé, *Saggio d'Istoria naturale*, raconte qu'un de ses amis tenant dans sa main un ver luisant sans ailes, un autre ver qui avoit des ailes, mais qui ne brilloit point, étoit venu dans sa main pour y joindre le premier qui étoit la femelle.

Il y a plusieurs especes de vers & de scarabées luisans; sur-tout en Amérique, il y en a un qui porte une espece de lanterne sur sa tête.

1. Si certains hommes ne vont pas dans le bien jusques où ils pourroient aller, c'est par le vice de leur premiere instruction.

2. Quelqu'ame dogmatique & préceptoriale dira qu'il ne faut point accoutumer la jeunesse à ces ménagemens, il en faut tirer une obéissance pure & complette, les laisser récréer à leur loisir & selon leur goût, & tirer d'eux après cela tout le parti que l'autorité a droit d'en attendre; c'est justement le moyen de se faire haïr, & de rendre inutiles les meilleures instructions. N'est-on pas obligé d'employer cinquante sortes d'industries pour inspirer la vérité aux gens les plus raisonnables, pour les empêcher de se trop écarter? Aux uns il faut de l'éloquence, aux autres de la poësie, à quelques-uns des caracteres & des portraits; c'est que tous ces gens-là se prennent par l'imagination. Ceux qui sont sensibles aux mouvemens du cœur, se laissent aller aux sentimens vifs, tendres, passionnés, qui les remuent & qui les agitent. Il y en a quelquefois de plus faciles à persuader: une image, un tableau, une figure emblèmatique fera plus d'impression sur eux que les preuves les plus fortes & les plus décisives; ils se conduisent par les yeux. Quelques-uns ne se déterminent que par des autorités étrangeres; ils veulent qu'on leur montre des gens qui ont déjà pensé ce qu'on veut

veut leur persuader; ils ne peuvent marcher que dans des chemins battus & frayés. Montrez-leur une douzaine d'autorités plus ou moins, vous en venez à bout; mais bien peu se rendent à la raison pure, simple, toute nue, parce qu'il y a peu de gens chez qui l'on voie agir l'esprit & la raison.

3. Il n'est pas moins dangereux d'être trop instruit que de ne l'être point assez; mais il y a un sage milieu entre trop & trop peu.

IDÉES SIMPLES.

1. L'esprit ne connoît pas les choses par elles-mêmes, il ne les connoît que par leurs idées; & ainsi notre connoissance est réelle, lorsque nos idées sont conformes à la réalité des choses. Mais comment s'assurer que nos idées conviennent avec la réalité des choses? Nous en sommes assurés:

A l'égard de nos idées simples, (car l'esprit n'a pas la puissance de les créer) elles sont les effets des choses qui agissant sur notre ame par les voies naturelles, y excitent les perceptions que notre Créateur a voulu qu'elles y excitassent. Donc nos idées simples ne sont pas des fictions; mais elles sont des productions naturelles & réglées des choses qui existent hors de nous, & qui agissent sur nos sens. Donc nos idées simples ont avec notre état présent, toute la convenance requise, qui est de nous représenter les choses sous des apparences qui nous fas-

ſent juger des effets qu'elles peuvent exciter en nous. Or cette conformité de nos idées ſimples avec l'exiſtence des choſes ſuffit pour avoir à cet égard une connoiſſance très-réelle.

2. Définir une idée, c'eſt en exprimer les diverſes parties.

Les idées ſimples, comme elles n'ont point de parties, il eſt impoſſible de les définir, & par conſéquent d'en diſputer. L'envie dévorante de la diſpute ne trouve à s'acharner que ſur les idées compoſées ou complexes; mais ces idées on peut les décompoſer juſqu'à leurs ſimples, avouées non ſuſceptibles & de définition & de diſpute. Que ſi enſuite d'une pareille décompoſition, on ne s'accorde pas, c'eſt aſſurément ou malice, ou ignorance bien groſſiere.

Les idées des objets compoſés, de quelque maniere qu'ils ſoient connus, peuvent être définies; mais non pas celles des objets ſimples.

On peut définir toutes les idées qu'on nomme abſtraites, & qui repréſentent des objets de notre formation, comme les vertus, les vices, &c.

Les idées, ou plutôt les ſentimens intérieurs, des actes de l'ame, ne peuvent point être définis. Je le prouve, l'eſſence de l'ame n'eſt pas aſſez connue, pour faire une repréſentation juſte de ſes manieres d'agir. Que connoiſſons-nous touchant l'ame? Je penſe,

je veux, j'apperçois, je ſuis libre, & autres pareilles propoſitions, mais en petit nombre, & incapable de toute extenſion.

Définir un ſujet, c'eſt en marquer les diverſes parties, les diverſes propriétés; mais les actes de l'ame, vouloir, appercevoir, agir librement, nous les ſentons d'une maniere indiviſible: donc on ne peut point les définir.

JEUX OLYMPIQUES.

IPHITUS, roi d'Elide, & Lycurgue, roi de Lacédémone, trois cens vingt-huit ans après le retour des Héraclides, rétablirent les jeux olympiques inſtitués par Hercule à l'honneur de Jupiter, mais qui juſqu'alors n'avoient point eu de temps fixe, & qu'on célébroit qu'en certaines occaſions. Ces deux rois établirent la coutume de les célébrer tous les quatre ans près de la ville de Piſe, appellée autrement Olympie. C'eſt ce qui donna le nom d'olympiade aux quatre années révolues, depuis une célébration des jeux olympiques juſqu'à l'autre.

JOURNAUX.

Plus le cercle de nos connoiſſances s'agrandit, plus le nombre des journaux devient conſidérable; comme nous voyons les cartes géographiques ſe multiplier à meſure qu'on découvre de nouveaux pays.

Le journal étranger, quoique dirigé par

des mains habiles, n'a pas rempli les espérances qu'on en avoit conçues, & la faute en doit être imputée bien moins à ceux qui y ont travaillé, qu'à la nature même de l'ouvrage; s'il n'a pas répondu à l'attente du public, c'est précisément parce que c'est un journal, c'est-à-dire, parce qu'il est composé d'extraits, & qu'il est impossible de faire connoître par cette voie trop longue, toutes les compositions savantes & littéraires de la partie éclairée du globe que nous habitons. Et comment en effet, dans un seul volume par mois d'environ 200 pages, pouvoir parler avec une certaine étendue, de toutes les nouveautés du monde savant? Les étrangers ont bien senti ce défaut. Chaque peuple a ses richesses littéraires, & s'en montre jaloux souvent à juste titre. L'Anglois étoit blessé qu'on crût donner une idée de sa littérature, en publiant à la fin de chaque mois les extraits de deux ou trois ouvrages imprimés dans sa patrie, tandis qu'il n'y a presque point de semaine où il ne paroisse dans la seule ville de Londres, douze ou quinze volumes, dont plusieurs méritent d'être connus; tandis que dans cette même capitale de la Grande-Bretagne, il se débite beaucoup de journaux qui suffisent à peine pour annoncer tous les livres qui sortent des presses des trois royaumes. L'Italien, l'Allemand, le Danois, le Suédois, l'Espagnol & le Portugais, formoient les mêmes plaintes. Peut-être le seul

moyen de les contenter, ainsi que les savans, seroit-il de faire en France un journal particulier pour chacune de ces nations, un journal britannique, un journal italique, un journal germanique, un journal du Nord, &c. On réussiroit du moins par cet expédient, à nous donner une idée un peu plus générale & plus détaillée de la littérature de nos voisins. Mais cette entreprise entraîneroit bien des frais & des difficultés, & il seroit à craindre que les auteurs ne trouvassent aucun dédommagement à la peine qu'ils prendroient.

JOURNALISTES.

1. Les ouvrages de Théophiles Rainaud n'ont pas été imprimés l'an 1667, l'édition en fut achevée l'an 1663. Ce qui a trompé M. Moreri, est d'avoir vû qu'on en parloit dans le journal des savans du 14 de Mars 1667; cela doit porter les journalistes à marquer toujours l'année de l'impression. Ils ne le faisoient pas au commencement, & sur-tout lorsqu'ils craignoient, en la marquant, de faire connoître qu'ils parloient d'un livre qui avoit perdu la grace de la nouveauté.

2. L'état peut tirer parti des journaux des Journalistes, qui se disputent aujourd'hui l'honneur d'enseigner la France enseignante.

Une centaine de pages fondues & étendues dans plusieurs volumes, produisent à tels journalistes un revenu de 12000 livres par année, c'est-à-dire, beaucoup plus que ce

que trois années du meilleur & du plus fort travail en ce genre aient produit au célebre Bayle. Or ces écrivains, qui se disent si bons citoyens, consentiront sans doute avec plaisir à ne tirer de leur ouvrage que 9000. liv. de net (sans compter le tour du bâton) : les autres trois mille livres vertissant au profit de l'état.

Il est d'équité d'asseoir cette contribution de maniere qu'elle soit proportionnée au débit de chaque journal. Or quelle voie plus proportionnelle que l'établissement d'une formule ou papier timbré pour tous les journaux : formule qui embrasseroit de droit les mémoires d'académies, les compositions qui concourent annuellement pour les prix fondés dans la plûpart de ces sociétés ; & par extension, les premieres éditions des pieces de théâtre, les Romans & toutes les productions romanesques ? Il résulteroit de cet établissement un avantage certain pour les lecteurs & pour les acheteurs, par l'attention qu'auroient les écrivains diffus à ménager le papier. Si quelque caustique opposoit à cette partie de notre projet le mot de Gilles Ménage sur les journaux, nous lui répondrons par celui de Vespasien : *Atqui è lotio est.*

3. Il y auroit de la mauvaise foi de notre part à ne présenter ces contes que par quelques défauts légers qu'on y rencontre, & il y auroit de la flaterie à en trouver tout admirable ; l'un & l'autre excès n'entrent pas dans

notre façon de penser. Nous tâcherons aussi de ne point ressembler à ces gens qui, pour se consoler de leur insuffisance, emploient tout l'esprit de ceux qui les environnent à jetter du ridicule sur les ouvrages qui ont le plus de célébrité. Louer un auteur sans le flatter, le critiquer sans l'aigrir, enfin l'apprécier à sa juste valeur, voilà les devoirs du journaliste, & nous.nous efforcerons toujours de les remplir.

4. Il n'est pas possible qu'un journaliste, qui se pique d'être vrai, ne s'attire des ennemis, quelque grande que soit sa modération dans ses décisions. Malgré les soins que nous avons pris jusqu'à présent pour éviter ce malheur, nous voyons avec douleur que nous n'avons jamais pû y réussir.

5. Rien de plus heureux pour des journalistes, que quand ils trouvent à la fois l'amusement, l'instruction & la satisfaction de louer beaucoup en disant vrai.

JUGEMENS DU PUBLIC.

Le monde verse le mépris à pleine mains sur les écrivains d'un certain ordre, les regarde comme ses jouets & ses marionnettes; il a raison. Il ne cesse de protester contre les prétentions fastueuses d'une vaine philosophie, qui de temps immémorial, n'offre à la société que des conseils pernicieux, des subtilités inutiles, ou des poisons déguisés. Tôt ou tard il prononce en juge sévere, & traite

sans indulgence les arts, qui, perdant de vue leur véritable objet, cherchent à l'égarer, sous prétexte de lui plaire ou de l'instruire. Les talens utiles trouvent à la longue grace devant ses yeux, & presque jamais les artistes. Rien n'est plus équitable que ses jugemens, quelque rigoureux qu'ils soient.

JUSTESSE.

La justesse du sens est de toutes les langues, & ce qui est mauvais de soi-même ne doit point passer pour bon en aucun pays, parmi les personnes raisonnables.

Les pensées sont plus ou moins vraies, selon qu'elles sont plus ou moins conformes à leur objet.

Pejus adhuc quò magis falsum est, & longiùs petitum. Quinti lib. 8. c. 5.

La conformité entiere fait ce que nous appellons la justesse de la pensée, c'est-à-dire, que comme les habits sont justes quand ils viennent bien au corps, & qu'ils sont tout-à-fait proportionnés à la personne qui les porte; les pensées sont justes aussi, quand elles conviennent parfaitement aux choses qu'elles représentent: de sorte qu'une pensée juste est, à parler proprement, une pensée vraie de tous les côtés & dans tous les jours qu'on la regarde.

Balzac qui n'est pas si correct que Voiture dans les pensées, quoiqu'il le soit plus dans l'élocution & dans le style, ne laisse pas d'a-

voir quelquefois beaucoup de justesse, témoin ce qu'il dit de Montagne, que c'est un guide qui égare; mais qui mene en des pays plus agréables qu'il n'avoit promis.

LÉGISLATEURS.

Les plus sages législateurs n'ont pas prévu tous les cas particuliers; il se sont contentés d'établir ou de recueillir les loix & de les énoncer clairement, en laissant aux tribunaux le soin d'en faire l'application, & même de les interpréter ou de les plier au besoin.

LETTRES.

1. Ce fut le stupide Musulman, ce fut l'éternel fleau des lettres qui les fit renaître parmi nous. La chûte du trône de Constantin porta dans l'Italie les débris de l'ancienne Grece. La France s'enrichit à son tour de ces précieuses dépouilles. Bientôt les sciences suivirent les lettres; à l'art d'écrire se joignit l'art de penser; gradation qui paroît étrange, & qui n'est peut-être que trop naturelle.

2. Voyez l'Egypte, cette premiere école de l'univers, ce climat si fertile sous un ciel d'airain, cette contrée célèbre, d'où Sesostris partit autrefois pour conquérir le monde. Elle devient la mere de la philosophie & des beaux arts, & bien-tôt après, la conquête de Cambise, puis celle des Grecs, des Romains, des Arabes, & enfin des Turcs.

LIAISONS.

Les contraſtes forment plus de liaiſons intimes que les rapports d'humeur; nous cherchons dans les autres les vertus & les bonnes qualités qui ne diſputent rien aux nôtres; l'indulgence pour les défauts que l'on n'a pas donne une apparence de ſupériorité, qui dédommage de ce qu'ils font ſouffrir.

LIBELLES.

Du Verdier Vauprivas fait beaucoup plus d'honneur qu'ils n'en méritent aux écrivains ſatyriques, lorſqu'on les accuſe d'être la cauſe des guerres & des ſéditions. Il eſt certain que fort ſouvent ils ſe propoſent ce but, & qu'ils ont une extrême joie de s'imaginer que leurs libelles ont produit ce grand effet. Ils s'en flatent lors même qu'ils n'ont aucune raiſon de le faire, & ils ſont ravis qu'on leur faſſe de tels reproches. Peut-on établir quelque fait certain ſur ce ſujet? Je ne penſe pas qu'on puiſſe y poſer aucune regle générale. Il y a des temps où les libelles diffamatoires ne remuent point les peuples, & où ceux qui les publient ſont fruſtrés de leur attente; mais dans d'autres temps, ce ſont de vrais boutefeux & des cornets effectifs de ſédition. D'ailleurs il faut regarder la différence des partis & des intérêts; car ſelon cela, les ſuites de ces libelles ſont très-différentes, & mêmes contraires les unes aux autres. Ils réuniſſent

quelquefois ceux qu'on vouloit réunir. Ce qu'il y a de certain, c'est que la langue & la plume d'un seul homme sont quelquefois plus utiles à une cause qu'une armée de quarante mille soldats. François I avouoit que l'évêque de Sion lui avoit fait plus de mal par ses paroles, que toute la Suisse par ses armes.

On peut dire que ceux qui se plaisent à la lecture des libelles diffamatoires, jusqu'à donner leur approbation, & à ceux qui les composent & à ceux qui les débitent, sont aussi coupables que s'ils les avoient composés; car s'ils n'en composent pas de semblables, c'est ou parce qu'ils n'ont pas le don d'écrire ou parce qu'ils ne veulent rien risquer.

LIBERTÉ DE LA PRESSE EN ANGLETERRE.

1. Ce que l'on appelle en Angleterre la liberté de la presse, c'est celle que prennent la plûpart des écrivains, d'attaquer le caractere & les mœurs des personnes les plus respectables. Ces papiers & ces brochures politiques,les feuilles du Craffts'-Man & du Common-sense, sont autant de satyres contre le gouvernement & de libelles contre les particuliers. Ils sont plus dictés par la haine que l'on a pour les gens en place, que par l'amour du bien public.

2. Le gouvernement Anglois nous permet la liberté de la presse; mais cependant

nul auteur ne peut être sûr que ses paroles ou ses sentimens soient donnés au public. Les libraires sont devenus de puis peu critiques, & prennent sur eux de corriger les ouvrages qu'ils débitent. J'en connois un si habile dans l'art de mutiler, que l'auteur d'un certain livre ne le reconnut point lorsqu'on le publia.

LIGUE

1. Il falloit voir * tous les seigneurs & les riches, qui, au lieu des viandes délicates qu'ils avoient accoutumé de manger, n'usoient plus que de pain d'avoine & de chaire d'âne, mulets & chevaux, encore s'en trouvoit-il peu & bien cher; les pauvres ne gagner pas un liard, & n'avoir pas de quoi acheter des bouillies qui se vendoient faites de son d'avoine, qui étoient tout ce que mangeoient les pauvres, tant la cherté de toutes les autres choses étoit grandes

2. Aux plus grandes maisons & plus riches, comme celle du légat, de l'ambassadeur d'Espagne, des princes & princesses, chaque jour les gentilshommes n'y mangeoient que six onces de pain; en la plûpart des autres maisons, on ne pouvoit quasi rien donner aux serviteurs, & tout le même peuple enduroit la même nécessité. La chair étoit fort chere à cause de la grande quantité de chevaux & mulets que l'on y avoit mangés, comme de deux mille chevaux & huit cens

* Pendant le blocus de Paris.

ânes & mulets, & les pauvres mangeoient des chiens, des chats, des rats, des feuilles de vigne & autres herbes qu'ils trouvoient, encore étoient-ils fort chers. En trois semaines, aux Cordeliers, on n'avoit pas mangé un morceau de pain, & ils n'avoient qu'un peu de ces herbes & de ces bouillies faites de son d'avoine, comme les autres; & beaucoup de ceux qui n'avoient de quoi acheter de ces petites choses, mouroient par les rues, & s'en trouvoit quelques matinées cent, cent cinquante, & quelquefois jusqu'à deux cens de morts de faim par les rues; & de compte fait, il se trouve qu'en trois mois il est mort treize mille personnes de faim. C'étoit-là le changement de la gloire & triomphe de cette belle ville, laquelle, au lieu de ces belles & riches tapisseries, vaisselles d'argent, joyaux & pierres précieuses; au lieu des beaux carrosses, coches & chevaux, qui promenoient les gentils-hommes & dames par la ville, ne se voyoit autre chose que chaudieres de ces bouillies & herbes cuites sans sel, & marmites de chair de cheval, âne & mulet, de quoi ce pauvre peuple chrétien & religieux se maintenoit. Les peaux mêmes & cuirs desdites bêtes se vendoient cuites, dont ils mangeoient avec autant d'appétit, comme ils eussent fait les meilleures viandes du monde. Le boire ne les soutenoit guères davantage, parce que les tavernes & cabarets de bons vins, s'étoient changés en trafic de je ne sçais

quelles eaux, comme tisannes mal cuites & mal faites qui se vendoient par les carrefours. S'il falloit trouver un peu de pain blanc pour un malade, il ne s'en pouvoit trouver, ou bien c'étoit à un écu la livre. Le beurre qui étoit auparavant le commun manger des pauvres, & se donnoit à quatre ou cinq sols la livre, valoit deux & trois écus; les œufs dix & douze sols la piece; le septier de bled valoit cent & six vingt écus, & toutes les autres choses à l'équipolent. Les pauvres mangeoient des chiens morts tout cruds par les rues, les autres des tripes que l'on avoit jettées dans le ruisseau, & d'autres des rats & souris que l'on avoit semblablement jettés, & sur-tout des os de la tête des chiens moulus. Le bois ne faisoit pas quasi moins besoin que le reste, si bien que pour brûler, il falloit rompre tables, lits, chaises, bancs, & même les couvertures des maisons, & les pauvres vendoient un peu de ce bois pour quelque morceau de pain d'avoine.

Ces miseres & calamités furent suivies de plusieurs maladies, entr'autres d'enflures, dont tous les pauvres étoient tourmentés, comme l'hydropisie; mais la médecine qu'ils y faisoient, étoit la patience, de laquelle ils étoient tellement armés, qu'elle augmentoit encore plus que leur mal, & ne laissoit-on de faire infinies processions, avec les indulgences & pardons que M. le légat leur donnoit, qui se gagnoit en la plûpart des églises,

avec les ſermons qu'ils oyoient, qui leur faiſoient prendre tant de courage avec tout ce qu'ils enduroient, que les ſermons leur ſervoient de pain; & quand un prédicateur les avoit aſſurés qu'ils ſeroient ſecourus dans huit jours, ils s'en retournoient contens, & s'entretenoient de cette eſpérance encore qu'on leur eût donné beaucoup de telles remiſes & dilations, & ne leur ſouvenoit plus de ce qu'ils avoient enduré; ſi bien qu'il ſe peut dire, que les prédicateurs ont été la cauſe de la belle réſolution de ceux de Paris.

3. Les chefs des ligueurs, pendant que le peuple mouroit de faim de tous côtés, faiſoient bonne chere, tirant vivres de divers endroits par la faveur qu'ils avoient en l'armée du Roi.

4. On ne viſita maiſon des eccléſiaſtiques, en laquelle il n'y eût du biſcuit au moins pour un an, même celle des Capucins, leſquels ne vivent d'autre choſe, que de ce qu'on leur donne tous les jours, & ne doivent réſerver rien pour le lendemain, ſe trouva fort bien munie.

5. Il ſe forma un parti contre Henri III, dont Guiſe le Balafré, fut pour ainſi dire reconnu le chef. C'étoit la ligue; elle paroiſſoit avoir pour but l'extinction du calviniſme, & n'en avoit en effet point d'autre que la diminution de l'autorité royale.

6. Le duc de Guiſe défit M. de Thoré à

Dormans, & une blessure qu'il eut à la joue, le fit surnommer le Balafré.

LOGIQUE.

1. On démontre *à priori*, lorsqu'en commençant par les premieres définitions, on va toujours en avançant jusqu'à la thèse même, dont il s'agit, qui de la sorte s'établit enfin, comme une vérité fondée sur tout ce qu'on a fait précéder.

Voulant démontrer *à posteriori*, on prend d'abord la thèse en question même, & on la démontre, en remontant à ces mêmes idées, dont dans la démonstration *à priori*, on vient de descendre.

Les démonstrations *à priori*, contribuent particulierement aux avancemens des sciences; celles *à posteriori* sont plus convenables pour les controverses.

2. Au lieu du grand nombre de préceptes dont la logique que l'on apprend au college est composée, & qui sont la plûpart, ou inutiles ou trop embarrassés, il me semble que ces quatre seulement suffiront à tous ceux qui veulent conduire sûrement leur raison dans la recherche de la vérité.

3. On ne doit jamais juger qu'une chose est ou n'est pas, sans en avoir une raison qui soit expliquée en termes si clairs, qu'elle convainque naturellement l'esprit.

4. De peur de se laisser emporter à la précipitation

cipitation d'eſprit, ou aux préjugés dont on eſt plein, on doit examiner tous les termes dans leſquels une raiſon eſt expoſée, la diviſant en autant de parties qu'il ſe peut. Car il n'eſt pas poſſible, ayant l'eſprit auſſi borné qu'eſt le nôtre, de bien juger d'une choſe un peu étendue, que l'on ne conſidere tout l'un après l'autre.

5. De plus, il faut établir un ordre dans toutes les penſées dont un ſujet eſt rempli. Ce qui eſt plus ſimple, plus général, plus aiſé à connoître, doit précéder ce qui eſt plus composé, parce qu'il n'y a rien qui ſoit d'un plus grand ſecours que cet ordre pour connoître ſi l'on ne ſe trompe point en raiſonnant, c'eſt-à-dire, en faiſant ſuivre une choſe d'une autre.

6. Enfin on doit bien prendre garde à faire des dénombremens ſi entiers, que l'on ſoit aſſuré de ne rien omettre. Si l'on oublie une ſeule choſe, il eſt impoſſible qu'il n'y ait du défaut dans ce que l'on avance.

7. Pour comprendre en moins de paroles ces quatre maximes, ſouvenez-vous :

De ne juger de rien qui ſoit obſcur ou ſans évidence.

Diviſez la choſe dont vous devez juger.

Ayez ſoin de garder de l'ordre dans vos penſées.

Que le dénombrement que vous faites ſoit entier.

M. Wargentin a fait une dissertation sur la longitude géographique ou sur la maniere de découvrir combien l'on est éloigné d'un lieu donné, soit à l'orient, soit à l'occident. Il est très-difficile d'avoir les télescopes fixes & immobiles sur mer pour observer les éclipses journalieres des satellites de Jupiter. Une pendule de mer fort juste & immobile, avec une observation facile à faire de l'heure du midi seroit le moyen le plus facile & le plus commode pour en venir à bout, puisque la différence du midi du soleil au lieu où est le vaisseau avec l'heure que montre la pendule, indiqueroit la différence de longitude qu'il y a entre ce lieu & celui où la pendule a été réglée; mais l'art n'a pas encore pu produire des pendules de mer aussi justes que cela. La déclinaison de la boussole ne peut pas servir pour cet effet, puisque par les dernieres observations il se trouve qu'elle varie à l'infini.

LOI SALIQUE.

Edouart soutenoit que la loi salique n'excluoit les filles que par la raison de la foiblesse de leur sexe ; & qu'ainsi les mâles descendus des filles n'étoient point dans le cas de l'exclusion. C'est à quoi l'on répondoit avec avantage que la foiblesse du sexe n'avoit

jamais été le fondement de la loi, puiſque l'on avoit preſque toujours, pendant la minorité des rois, remis le gouvernement entre les mains des reines leurs meres. On prouvoit avec la même évidence que l'objet de la loi ſalique avoit été d'écarter de la couronne tout prince étranger ; puiſque la nation n'en avoit jamais ſouffert un ſeul ſur le trône depuis la fondation de la monarchie : & ainſi la loi ſalique avoit encore plus de force contre Edouard que contre ſa mere.

(*Siège de Calais*, *M.* DU BELLOY.)

LUTHER.

1. Louis XIII étant à Châlons, on étendit dans ſa chambre une tapiſſerie fort riche qui venoit de la feue reine de Navarre, où étoient repréſentés Luther & Calvin qui donnoient un lavement au pape, dont le bon prince étoit tellement ému qu'on le voyoit ſe purger de quantité de royaumes & de ſouverainetés, de Dannemarc, de Suede, du Duché de Saxe.

2. Wiclef, Jean Hus & pluſieurs autres avoient entrepris la même cure, & n'y avoient pu réuſſir. C'eſt, dira-t-on à cauſe qu'ils ne furent pas favoriſés du concours des circonſtances : ils n'avoient pas moins d'habileté que Luther, mais ils entreprirent la guériſon de la prétendue maladie avant la criſe. Luther au contraire l'at-

taqua dans un temps critique, lorſqu'elle étoit parvenue au comble ; lorſqu'elle ne pouvoit plus empirer & qu'il falloit, ſelon le cours de la nature, qu'elle ceſsât ou qu'elle diminuât.

Luther épouſa une religieuſe. A ſon exemple pluſieurs religieux en épouſerent ſans doute auſſi en abandonnant la religion catholique.

LUTHÉRANISME.

Ce qu'il y a de ſingulier, eſt que le luthéraniſme ſe ſoit maintenu au milieu de tant de diſputes violentes. Il a fait mentir la maxime, *concordiâ res parvæ creſcunt ; diſcordiâ maximæ dilabuntur.* On en pourroit tirer une preuve que ſelon le train des choſes humaines, *tout royaume diviſé contre ſoi-même ſera réduit en déſert, & nulle ville ou maiſon diviſée contre ſoi-même, ne ſubſiſtera.*

L'agrandiſſement de la république Romaine, au milieu des diviſions violentes & continuelles qui l'agitoient, n'eſt pas une exception moins inſigne à cette regle générale, que la conſervation du Luthéraniſme parmi les ſchiſmes qui le déſoloient.

MACHIAVEL.

1. TOUTES les choſes du quinzieme ſiecle ont produit un changement ſi général & ſi univerſel, qu'elles rendent la plûpart des

maximes de Machiavel, inapplicables à notre politique moderne. (*ANTI-MACH.*)

2. Machiavel fait comme les Proteſtans; ils ſe ſervent des argumens des incrédules pour combattre la tranſubſtantiation des Catholiques, & ils ſe ſervent des mêmes argumens dont les Catholiques ſoutiennent la tranſubſtantiation, pour combattre les incrédules. (*ANTI-MACH.*)

3. Les peintres & les hiſtoriens ont cela de commun entr'eux, qu'ils doivent copier la nature; les premiers peignent les traits & les coloris des hommes; les ſeconds, leurs caracteres & leurs actions: il ſe trouve des peintres ſinguliers, qui n'ont peint que des Monſtres & des Diables.

4. Machiavel eſt un Peintre de ce genre. Il repréſente l'univers comme un enfer, & tous les hommes comme des démons; on diroit que ce politique a voulu calomnier tout le genre humain, par haine pour l'eſpece entiere, & qu'il ait pris à tâche d'anéantir la vertu, peut-être pour rendre tous les habitans de ce continent ſes ſemblables.

5. Qui penſes-tu que ſoit cet homme-là? C'eſt un faux politique nommé Machiavel, il veut donner aux ignorans ſes fauſſes maximes, ne vois-tu pas comme ils les avalent; elles leur ſemblent d'une délicateſſe & d'un goût merveilleux, quoiqu'au fond & après qu'on les a bien examinées, elles ne ſoient

que vices & que péchés ? Ce ne ſont point de véritables raiſons d'état, mais bien d'étable; il ſemble que la candeur ſoit ſur ſes levres, la pureté ſur ſa langue, cependant il ne ſort de ſa bouche qu'un feu qui détruit & embrâſe les états; ces rubans qui paroiſſent de ſoie, ce ſont ſes loix avec leſquelles il prétend enchaîner la vertu, & rendre le vice ſouverain; ce papier eſt ſon livre plein de fauſſetés, avec leſquelles il ſurprend les ſimples: crois-moi, il faut le fuir comme une peſte.

MAGICIENS.

1. Rien n'eſt plus ridicule que de condamner un vrai magicien à être brûlé, car on devoit préſumer qu'il pouvoit éteindre le feu & tordre le cou à ſes juges. Tout ce qu'on pouvoit faire, c'eſt de lui dire, mon ami, nous ne vous brûlons pas comme un ſorcier véritable, mais comme un faux ſorcier, qui vous vantez d'un art admirable que vous ne poſſédez pas; nous vous traitons comme qui débite de la fauſſe monnoie: plus nous aimons la bonne, plus nous puniſſons ceux qui en donnent de fauſſe. Nous ſavons très-bien qu'il y a eu autrefois de vénérables magiciens, mais nous ſommes fondés à croire que vous ne l'êtes pas, puiſque vous vous laiſſez brûler comme un ſot.

Il eſt vrai que le magicien, pouſſé à bout, pourroit dire, ma ſcience ne s'étend pas

jusqu'à éteindre un bucher sans eau, & jusqu'à donner la mort à mes juges avec des paroles ; je peux seulement évoquer des ames, lire dans l'avenir, changer certaines matieres en d'autres ; mon pouvoir est borné, mais vous ne devez pas pour cela me brûler à petit feu, c'est comme si vous faisiez pendre un médecin qui vous auroit guéri d'une paralysie. Mais les juges lui répliqueroient, faites-nous donc voir quelque secret de votre art, ou consentez à être brûlé de bonne grace.

(*M. de Voltaire.*)

2. M. de Thou qui assista à un dialogue du sieur Calignon, & d'un fameux magicien, raconte que ce magicien ne nia pas son commerce avec les démons, mais il soutint que sa magie ne tendoit qu'à faire du bien à l'homme, & qu'il y avoit une extrême différence entre les sorciers & les magiciens. Un magicien, disoit-il, n'a commerce qu'avec des esprits aëriens & célestes, bons & bienfaisans, qui lui apprennent mille secrets d'une grande utilité, & de plus il commande à ces esprits. Mais un sorcier est un vil esclave des esprits terrestres, mal-faisans de leur nature & ennemis du genre humain. Il ajouta qu'il y avoit en Espagne des écoles de magie, & qu'il y en avoit eu aussi de très-florissantes en Allemagne, qui s'étoient dissipées pour la plûpart depuis que Luther avoit annoncé ses héréfies.

MARBRES.

Dans les isles Maldives on ne bâtit qu'avec de la pierre dure que l'on tire sous les eaux, à quelques brasses de profondeur; à Marseille on tire du très-beau marbre du fond de la mer; j'en ai vu plusieurs échantillons, & bien loin que la mer altere & gâte les pierres & les marbres, c'est dans la mer qu'ils se forment & qu'ils se conservent, au lieu que le soleil, la terre, l'air & l'eau des pluies, les corrompent & les détruisent.

MATHÉMATIQUES.

1. C'est ainsi que fait la mathématique, qui après avoir bâti sur des fondemens qui ne sont point une longueur sans largeur, un point qui ne se peut diviser, croit que le reste qu'elle enseigne sont des vérités infaillibles.

2. Je n'ai guère vu d'auteur qui s'emporte contre Kepler, autant que Schoockius, comme si ce grand mathématicien s'étoit rendu le plus ridicule de tous les hommes, en tâchant d'accommoder à l'explication de la physique, les spéculations de mathématique. Je ne pense pas que ce dessein puisse jamais réussir, car l'objet des mathématiques & l'objet de la physique, sont des choses inaliables; l'un est une quantité qui ne subsiste qu'idéalement, & qui ne peut exister

d'une autre maniere; l'autre exiſte hors de notre eſprit, & ne peut être réellement dans notre eſprit.

3. Quoique le mot mathématique ſignifie originairement ſcience en général, nous l'avons néanmoins conſacré pour ſignifier tous les arts & ſciences qui traitent des nombres, de la grandeur, de la meſure, du mouvement, &c. C'eſt pourquoi on les appelle mathématiques, & ceux qui les poſſedent ou qui les enſeignent, mathématiciens. (*Elémens des ſciences.*)

MAXIMES.

Un préjugé contre l'évidence abſolue des maximes de la morale, c'eſt que d'ordinaire elles ſont ſujettes à pluſieurs exceptions; ce qui a fait dire à un philoſophe ancien, qu'en certain cas il faut changer l'ordre des choſes & faire le contraire de ce qui paroît digne d'un homme juſte & de probité. On doit refuſer de rendre à un furieux l'épée qu'on a reçue de lui en dépôt. Quelquefois il eſt juſte d'aller contre la vérité & de manquer à ſa parole, car dans l'ordre naturel il faut rapporter toutes les actions à ces deux fondemens de juſtice, de ne faire du mal à qui que ce ſoit, & de ſe rendre utile au bien public.

Il n'eſt donc pas évidemment juſte de ſuivre la vérité ou de tenir ce qu'on a promis, comme il eſt évidemment vrai que le

tout eſt plus grand que ſa partie, & l'on a beſoin d'un principe fixe pour ſe déterminer lorſque la maxime varie par les circonſtances. Quel eſt-il ce principe général d'où l'on peut tirer toutes les regles de la morale, & qui peut ſervir à les reſtreindre à propos, ſuivant la différence des temps, des lieux & des occaſions ?

MER.

1. Je me repoſai ſur une roche, d'où je conſidérai avec étonnement la priſon où la mer eſt renfermée, & comment ce monſtre terrible étoit retenu ſi ſûrement par de ſi foibles bornes & arrêté par un frein auſſi doux qu'eſt le ſable ; eſt-il poſſible, diſois-je en moi-même, qu'il n'y ait point d'autres murailles que le rivage, pour ſe garantir contre un ſi furieux ennemi ? Il eſt étonnant de voir que la prévoyance divine ait renfermé ſans aucun effort, & dans des limites ſi foibles, les deux plus turbulens élémens, la mer dans du ſable, & le feu dans des cailloux ; ſans quoi il y a long-temps qu'ils auroient exterminé toute la nature : le feu demeure là empriſonné, & ne ſort qu'après avoir frappé la pierre qui le renferme, il ne vient que ſelon le beſoin qu'on en a, & il ſe retire auſſi-tôt.

2. Un potier de terre qui ne ſavoit ni latin ni grec, fut le premier vers la fin du ſeizieme ſiecle, qui oſa dire dans Paris, & à la face

de tous les docteurs, que les coquilles fossiles étoient de véritables coquilles déposées autrefois par la mer dans les lieux où elles se trouvoient alors; que des animaux, & sur-tout des poissons, avoient donné aux pierres figurées toutes leurs différentes figures, &c. Et il défia hardiment toute l'école d'Aristote d'attaquer ses preuves ; c'est Bernard Palissy, Saintongeois, aussi grand physicien que la nature seule en puisse former un : cependant son système a dormi près de cent ans, & le nom même de l'auteur est presque mort. Enfin les idées de Palissy se sont réveillées dans l'esprit de plusieurs savans, elles ont fait la fortune qu'elles méritoient; on a profité de toutes les coquilles, de toutes les pierres figurées que la terre a fournies, peut-être seulement sont-elles devenues aujourd'hui trop communes, & les conséquences qu'on en tire, sont en danger d'être bien-tôt trop incontestables.

(*Fontenelle.*)

Je ne puis m'empêcher d'observer que le sentiment de Palissy avoit été celui des anciens. Hérodote, Platon, Strabon, Seneque, Tertulien, Plutarque, Ovide & autres.

3. Pline assure que l'isle de Santorin même est sortie du fond de la mer; & qui diroit que la plûpart des isles qu'on voit répandues dans tout l'Océan ont eu la même naissance, & qu'elles en sont sorties comme du sein de

leur mere, ne feroit une conjecture ni téméraire, ni mal fondée.

MÉTAUX.

Le cuivre eſt de deux ſortes, le rouge & le jaune. Au ſortir de la mine dans laquelle il ſe trouve en terre ou en pierre, quelquefois il eſt mêlé avec de l'argent; on le fait fondre & refondre au feu pour le décraſſer. C'eſt ce qu'on nomme cuivre rouge ou roſette. C'eſt le plus net & le plus ductile. Il s'en trouve partout, mais le meilleur nous vient de Suède.

En y mêlant à la fonte une quantité égale de calamine, qui eſt une ſorte de cadmie ou de terre foſſile qu'on a purifiée au feu, on augmente conſidérablement la maſſe de cuivre qui devient, par cette opération, du cuivre jaune, autrement appellé léton. Cet alliage rend le métal moins ductile, mais il en eſt plus propre à bien des ouvrages, moins ſujet à la rouille, & on lui redonne ſa ductilité en l'adouciſſant par le mélange du plomb.

Comme le ſel qui eſt preſqu'inſéparable de l'eau, & le nitre de l'air, ſur-tout lorſqu'il eſt délayé & atténué par l'humidité, s'inſinuent dans le cuivre, qui eſt fort poreux, le rongent, & en s'y uniſſant, forment une rouille & une croute appellée verd de gris, qui eſt un poiſon mortel. On prend la précaution d'étamer la plûpart des vaiſſeaux de cuivre, & ſur-tout le cuivre rouge qui eſt

plus tendre & plus susceptible de cette impression.

L'étain dont on enduit de temps en temps l'intérieur des vases, étant beaucoup plus coulant & plus fin, enferme fort exactement toutes les avenues aux insinuations des sels que l'air & l'eau y déposent.

Le cuivre jaune, qui par le mélange de la calamine, est devenu moins obéïssant au marteau qu'à la fonte, coule aisément dans tous les moules qu'on lui présente; il y prend fidélement tous les traits qu'on a voulu lui imprimer: il souffre ensuite les recherches scrupuleuses de la lime & du burin, & prend l'éclat de l'or, sous les frotemens réitérés de l'émeri, de la potée & du tour. L'émeri est une pierre minérale, ou une marcassite qu'on réduit sous des moulins d'acier, en une poudre impalpable pour polir les marbres & les métaux.

La potée est de l'étain fin calciné, qui donne aux corps durs le poli le plus parfait.

Deux ou trois onces de léton, avec quelques bouts d'acier, vont prendre dans une boîte d'un pouce de haut sur deux de large, la forme de près de deux cens pieces, qui composent une montre à répétition; & les dents presque imperceptibles de ces roues si légeres, se trouveront cependant assez solides pour marcher à votre service pendant soi-

xante & quatre-vingts ans ſans s'uſer, & ſans interrompre un ſeul moment, ni le jour ni la nuit, les avis que vous en attendez.

Mêlons à préſent par portions égales le cuivre rouge avec le cuivre jaune; nous en tirerons ce qu'on appelle bronze ou métal de fonte, matiere propre à immortaliſer les grands hommes, & à conſerver les événemens mémorables. C'eſt de tout temps qu'on en a fait les monnoies courantes, auxquelles on a donné le nom de médailles quand elles ont acquis une certaine durée.

L'amas des médailles eſt en ſoi-même d'une petite utilité, à moins qu'on en applique l'uſage à une fin plus eſtimable. A quoi bon amaſſer des médailles, ſi on ne les ramene à l'hiſtoire? Il vaudroit autant ramaſſer toutes ſortes de clefs, & groſſir tous les jours le trouſſeau ſans avoir envie de rien ouvrir, ni d'entrer nulle part.

On a pouſſé l'art de couler les métaux, au point de tirer d'un ſeul jet de bronze, des coloſſes & des ſtatues équeſtres plus grandes que nature, pour leur donner quelque proportion avec la majeſté des places publiques où on les éleve.

Si l'on ajoute au bronze quelque peu d'étain & d'antimoine, pour en rendre toutes les parties plus coulantes, & ne laiſſer nulle part aucun interſtice, on en peut fondre des canons, des mortiers, &c.

En doublant dans la fonte, la dofe d'étain, c'eft-à-dire, en y mettant vingt-cinq livres d'étain fur cent livres de bronze, on en rend le métal plus fonore. On en fait des cloches.

Ce que nous avons remarqué fur le minéral de tous ces métaux, & fur la maniere d'en tirer le métal par les lavoirs & par le feu, nous le retrouverons encore dans l'étain & dans le plomb.

L'étain n'eft originairement qu'un plomb blanc; il eft, comme le plomb, un métal mollaffe, ductile, fort pefant, & dont on varie beaucoup les qualités & les ufages en le mêlant avec d'autres métaux, comme la rofette & le léton ou avec d'autres matieres métalliques, comme le zinch & le bifmuth.

L'expérience a appris à tempérer différemment le mêlange de ces matieres, pour en former toutes les fortes de mefures & de vaiffelles imaginables. On s'en fert pour étamer les vaiffeaux de cuivre, qui fans cette couche de matiere fine & ferrrée, feroient bien-tôt rongés par un nitre empoifonneur.

Je ne retracte rien des louanges que j'ai données à l'or. C'eft inconteftablement le plus parfait de tous les métaux. Je ne retrancherai rien non plus du bien que j'ai dit des autres. Ils ont tous des propriétés qui nous les rendent eftimables. Mais le plus vil de tous, le plus groffier, le plus plein d'alliage, le plus lugubre en fa couleur, le plus fujet à s'en laidir par la rouille, en

un mot, le fer eſt réellement le plus utile de tous. Il a une qualité qui ſeule ſuffit pour le relever en un ſens au-deſſus de tous les précédens. Il eſt de tous le plus dur & le plus tenace; & étant trampé chaud dans l'eau froide, il acquiert une augmentation de dureté qui rend ſes ſervices ſûrs & permanens.

Envain nous aurions de l'or, de l'argent & d'autres métaux, s'il nous manquoit du fer pour les fabriquer : ils molliſſent tous les uns contre les autres. Le fer ſeul les traite impérieuſement, & les dompte ſans s'affoiblir.

Les métaux nous ſont d'une extrême commodité : il n'y a que le fer qui nous ſoit d'une exacte néceſſité.

Les habitans du nouveau monde ont quelquefois paru fort ſimples de donner, comme ils font, à nos voyageurs une aſſez grande quantité d'or pour une ſerpe, une bêche, un hoyau ou quelqu'autre inſtrument de fer. Mais on voit qu'ils raiſonnent fort juſte, puiſque le fer leur rend des ſervices qu'ils ne peuvent tirer de leur or.

MODERNES.

Que ferons-nous à ce peuple qui ne fait recette que de témoignages imprimés, qui ne croit les hommes, s'ils ne ſont en livres ; ni la vérité ſi elle n'eſt d'âge compétent ?

Nous mettons en dignité nos ſottiſes, quand nous les mettons en moule. Il y a bien

bien pour lui autre poids de dire : je l'ai lu : que si vous dites : je l'ai oui dire. Mais moi qui ne mécrois non plus la bouche, que la main des hommes, & qui sais qu'on écrit autant indiscretement qu'on parle, & qui estime ce siecle comme un autre passé, j'allegue aussi volontiers un mien ami qu'Aulugelle & que Macrobe ; & ce que j'ai vu, que ce qu'ils ont écrit. J'estime de la vérité que pour être plus vieille, elle n'est pas plus sage.

Mais n'est-ce pas que nous cherchons plus l'honneur de l'allégation, que la vérité du discours. (*Montaigne.*)

MOINES.

1. M. de... fut harangué un jour par un moine de... qui demeura court ; le frere qui l'accompagnoit voulut reprendre le discours ; mais étant aussi demeuré court, M. de... lui dit : il est écrit dans la sainte écriture, l'âne ne fermera point la gueule du bœuf.

2. Entre les moines d'Egypte, il y en avoit plusieurs de simples & grossiers qui s'attachant à l'écorce des expressions de l'écriture sainte, s'imaginoient que Dieu avoit une figure humaine : ce qui les fit nommer en Grec Antropomorphites. Les mieux instruits voulant les désabuser, il s'excitoit des disputes : & comme Origene, d'écrié d'ailleurs, étoit le plus éloigné de cette grossiere explication de l'écriture, les Antropomorphites

traitoient d'origénistes ceux qui les vouloient désabuser ; & ceux-ci les traitoient eux-mêmes de blasphémateurs & d'idolâtres.

MONADES.

Locke est plus circonspect ; Leibnitz est plus hardi : ils sont profonds l'un & l'autre, mais celui-ci joint à la profondeur une conception très-vive & très-vaste. Locke & M. de Condillac ont mis dans leurs tractations plus de développement, parce qu'ils se sont resserrés dans une sphère plus étroite ; au lieu que la philosophie Leibnitzienne, qui ramene toutes les connoissances aux mêmes principes généraux doit être vue en grand, & n'est pas également satisfaisante pour les détails. Si Leibnitz s'étoit trompé, ce seroit pour s'être laissé emporter au feu de son génie & à l'amour du systême universel. Si Locke & son sectateur sont tombés dans l'erreur, ce n'est que pour s'être écartés de leur propre méthode, en substituant des conjectures à des observations. Enfin, les ouvrages de ces philosophes sont excellens chacun dans son genre ; & tant qu'il restera du goût pour les bonnes & belles choses, ils ne manqueront jamais d'admirateurs.

A la premiere vue on croit appercevoir entr'eux une différence qui va jusqu'à la contrariété. Ils se fondent sur deux opérations de l'ame que les philosophes ont toujours eu grand soin de distinguer, l'un sur la sensa-

tion, l'autre sur une eſpéce de raiſonnement. La repréſentation Leibnitzienne implique toujours un raiſonnement plus ou moins développé: chaque changement qui arrive à nos ames & à toutes les ſubſtances, peut être enviſagé comme la concluſion d'un ſyllogiſme, & comme la propoſition fondamentale d'un nouveau ſyllogiſme : chaque état de l'ame, chaque perception ſe rapporte à l'univers entier; c'eſt ce qu'on appelle *repréſenter*.

Notre ame ſent, notre ame raiſonne, l'expérience nous y découvre l'une & l'autre de ces facultés. Mais laquelle des deux eſt ſubordonnée à l'autre ? Sentir, eſt-ce une façon de raiſonner ? ou bien raiſonner, eſt-ce une façon de ſentir ? On pourroit réduire toute la queſtion à ce point de vue; car ne peut-on pas dire dans un ſens que M. de Leibnitz change les ſenſations en raiſonnemens, & M. de Condillac les raiſonnemens en ſenſations ?

Deſcartes avoit dit : donnez-moi de la matiere & du mouvement, & je ferai un monde. Donnez-moi la faculté de ſentir, dit M. de Condillac, & je ferai un homme. Son deſſein eſt de montrer qu'il n'y a rien en nous qui ne ſoit ſenſation.

Si nous ſommes une fois bien perſuadés que les ſenſations ſont le commencement de nos connoiſſances, il ne nous reſte qu'un pas à faire pour nous perſuader que toutes

nos connoiſſances ſont des ſenſations. Il eſt même aſſez difficile à concevoir qu'ayant d'abord été des ſenſations, elles aient pu devenir autre choſe; ce ne ſeroit pas là un changement, ce ſeroit une transformation magique: il faudroit que la ſenſation eût péri, & que l'idée qui lui ſuccede eût été tirée du néant, & il ſeroit faux que toutes nos connoiſſances prennent leur origine des ſens.

(*M. Mérian, parallele de deux principes de pſycologie.*)

MONARCHIE.

Dans un gouvernement monarchique, la loi, le ſouverain & l'état ne forment qu'un tout indiſſoluble; on ne peut ſéparer l'un de l'autre, ſans ceſſer au même inſtant d'être citoyen; c'eſt à ce précieux enſemble qu'appartient le nom de patrie, à laquelle les magiſtrats ſur-tout doivent ſacrifier leurs travaux, leur repos, leurs veilles & leur vie même, lorſque des mains ennemies oſent ébranler les fondemens ſacrés ſur leſquels elle repoſe.

MONSTRES.

1. Accouchement d'un enfant qui avoit, en venant au monde, un caſque ſur la tête.

M. Landeutte, médecin du roi dans les hôpitaux militaires à Bitche, vient de donner

la relation de cet accouchement, & la description de cet enfant extraordinaire. La mere de cet enfant est la femme d'un fourbisseur qui demeure à Nancy, à la vieille ville, près de l'ancien palais des ducs.

Cet accouchement singulier est du mois de mai 1759, il fut très-laborieux: l'enfant présentoit d'abord les fesses, il fut amené par les piés; on ne se doutoit pas encore, dit M. Landeutte, d'aucun accident. Cet enfant étoit du sexe féminin. Il est venu au monde après terme; car la mere prétendoit être grosse de dix mois. Ne falloit-il point, ajoute ce médecin, ce dixieme mois pour achever cet ouvrage augmenté; on sait que le vrai terme de l'accouchement est le moment de la perfection, (si j'ose ici me servir de cette expression;) tout monstre, par excès, de parties ordinaires ou extraordinaires, me paroît dans le cas de passer le terme de neuf mois. Il est également naturel de croire qu'un monstre par défaut, à qui il manque quelque partie un peu considérable, doit naître avant le terme ordinaire, sans que la couche soit pour cela prématurée.

Outre cet enfant merveilleux, la mere étoit aussi incommodée d'une hydropisie de matrice. On n'a guères vu naître de monstre, sans que la grossesse & l'accouchement n'aient été accompagnés de grandes incommodités, de maladies & de difficultés; ce qui prouve qu'il en coûte infiniment à la nature pour

sortir de l'ordre, & que son écart ne se fait pas sans un sensible dérangement. Le casque étoit blanc, solide & de la plus grande dureté, représentant un véritable casque pour la forme, ayant un cimier fort allongé, descendant très-bas sur le dos, séparé comme en deux feuillets, vers son milieu, d'où partoit une sorte de plumet qui le surmontoit; ce casque étoit parfaitement distinct de la tête, & l'on remarquoit très-bien par-dessus, le visage délicat de la petite Amazone. Ce phénomene offre une très-ample matiere à raisonnemens; une grande partie des physiciens rejettera sûrement tout sentiment qui admettra le pouvoir de l'imagination d'une mere. Vaut-il mieux imputer au hasard ou à la bizarrerie de la nature seule, la formation de tout enfant extraordinaire, que de croire qu'une femme peut quelquefois contribuer à imprimer à sa progéniture telle ou telle ressemblance par la force d'une imagination préoccupée, flattée ou effrayée? Il n'y a pas de ville, peut être de hameau, qui n'en veuille offrir son exemple.

Il n'est pas dans l'ordre de voir venir au monde des Êtres, avec des parties étrangères à l'humanité, & qui soient simplement d'ornement, comme est le casque de l'enfant dont je parle. Les monstres par excès, ne sont ordinairement tels, que parce que la nature leur a prodigué des parties superflues, qui constituent difformité; par exemple, deux

jumeaux adhérens l'un à l'autre, des enfans à deux têtes ou à deux corps, &c. un doigt de trop, fait même une monstruosité. Rien de plus impossible que de rendre une raison parfaitement satisfaisante de ces seuls événemens-ci, &c. Le mystérieux rideau de la nature me paroît tiré là-dessus pour eux, comme pour moi. Ne pourroit-on pourtant pas croire, particulierement dans un cas comme celui que je détaille, qu'une mere qui a une forte imagination, (sur-tout quand elle aura été frappée par un objet existant, & qui l'aura beaucoup intéressée comme la femme de ce fourbisseur a pu l'être par cette statue de la carriere de Nancy,) peut déterminer la formation d'une partie étrangere à son enfant? Parce qu'on ne comprend pas comment cela peut avoir lieu, en niera-t-on la possibilité?

MONTRES.

Si vous observez par un petit trou fait dans le volet d'une fenêtre, le moment où quelqu'étoile se cache aujourd'hui derriere une cheminée ou le coin de quelque maison, & que faisant la même observation pendant quelques jours de suite, vous trouviez que l'étoile se cache chaque jour 3 minutes & 56 secondes, plutôt sur votre montre ou votre pendule, c'est une preuve infaillible qu'elle va bien.

1. Jupiter seul peut continuellement s'appliquer à la conduite de l'univers. Les hommes ont besoin de quelque relâche. Alexandre faisoit la débauche ; Auguste jouoit ; Scipion & Lælius s'amusoient souvent à jetter des pierres plattes sur l'eau. Notre monarque se divertit à faire bâtir des palais : cela est digne d'un roi. Il y a même une utilité générale ; car par ce moyen les sujets peuvent prendre part aux plaisirs du prince, & voir avec admiration ce qui n'est pas fait pour eux. (*La Fontaine.*)

2. M. de Ponchartrain proposa hier au roi d'abattre tous les bâtimens de cette place de l'hôtel de Vendôme & d'en rebâtir une autre dont Mansard donneroit le dessein. Le roi répondit : M. de Louvois l'a fait faire presque malgré moi : tous ces Messieurs les ministres veulent faire quelque chose qui leur fasse honneur auprès de la postérité : ils ont trouvé le secret de me donner à l'Europe comme aimant toutes ces vanités-là. Madame est témoin des chagrins que M. de Louvois & la Feuillade m'ont donnés là-dessus : je veux me les épargner désormais, & je veux qu'on ne me propose rien d'approchant : que mon peuple soit bien nourri : je serai toujours assez bien logé.

(*Lett. de Maint.*)

3. Il semble aux sujets, spectateurs de ses triomphes, qu'on leur fait montre de leurs propres richesses ; & qu'on les fêtoie à leurs dépens.

Car les peuples présument volontiers des rois, comme nous faisons de nos valets, qu'ils doivent prendre soin de nous apprêter en abondance tout ce qu'il nous faut, mais qu'ils n'y doivent aucunement toucher de leur part.

Tant y a, qu'il avient le plus souvent que le peuple a raison : & qu'on repaît ses yeux, de ce de quoi il avoit à paître son ventre.

(*MONTAIGNE.*)

Après que le gouvernement de Rome fut tombé en les mains des papes, leur zèle s'employa pendant quelque temps à démollir des temples payens, de sorte que les Goths détruisirent à peine plus de monumens de l'antiquité par rage, que les souverains pontifes ne firent par dévotion. A la fin ils épargnerent quelques temples, en les convertissant en Eglises ; & quelques statues qu'ils modifierent en image de saints. Longtemps après, on trouva bon de métamorphoser les statues d'Apollon & de Pallas, sur la tombe de Sannazar, en David & Judith ; la lyre devint aisément une harpe, & la tête de Méduse ne se fit aucune peine d'être celle d'Holopherne.

(*Remarques sur la Dunciad, de Pope.*)

Entre Thalie & Melpomene. Vous ferez peut-être furpris que je nomme celle-ci la derniere, car l'opinion vulgaire lui donne le pas fur fa fœur : pour moi je le donne à Thalie, c'eft ma façon de penfer, & c'étoit celle de Defpreaux. Si j'avois les trois ftatues de *Corneille*, de *Moliere* & de *Racine*, je placerois celle de Corneille à la droite, celle de Racine à la gauche, & je mettrois Moliere dans le milieu. (*Detouches.*)

MUSIQUE.

1. Il eft néceffaire d'être circonfpect fur la mufique & fur la peinture. L'imagination y eft fouvent trop vive, & l'ame s'y trouve trop émue par les fens. La mufique fur-tout l'attendrit fi fort, qu'elle lui ôte toutes fes forces, & l'expofe à fuccomber à la premiere tentation. Les anciens étoient fi fort convaincus des dangereux effets de la mufique, qu'ils ne la vouloient jamais fouffrir dans un état bien policé. D'où vient que les airs languiffans nous plaifent fi fort, fi ce n'eft parce que l'ame s'abandonne aux charmes des fens? Qu'entend-on par les tranfports ou les mouvemens dans la mufique, fi ce n'eft la fureur ou la molleffe du defir? Si les fages magiftrats de Sparte briferent tous les inftrumens dont l'harmonie étoit trop délicieufe & trop touchante, & fi Platon bannit de

la musique Asiatique tous les airs trop tendres ; qu'est-ce que les chrétiens ne devroient pas faire par rapport à ces airs Italiens qui sont aussi touchans qu'aucun de ceux qui aient été connus de l'antiquité ?

La musique des anciens avoit assujetti à une mesure réglée tous les mouvemens du corps, ainsi que le sont les mouvemens des pieds de nos danseurs.

La musique, par rapport à la composition, se partageoit en art de composer la mélopée ou les chants en art rithmique & en art poëtique par rapport à l'exécution, la musique se partageoit en art de jouer des instrumens, en art du chant & en art hypocritique ou en art du geste.

2. La mélopée ou l'art de composer la mélodie, étoit l'art de composer & d'écrire en notes toutes sortes de chants, c'est-à-dire, non-seulement le chant musical ou le chant proprement dit, mais aussi toute sorte de récitation ou de déclamation. La musique hypocritique ou contrefaiseuse, & qui se nommoit ainsi, parce qu'elle étoit proprement la musique des comédiens que les Grecs appelloient communément hypocrites ou contrefaiseurs ; elle enseignoit l'art du geste & montroit ainsi à exécuter, suivant les regles d'une méthode établie sur des principes certains, ce que nous ne faisons plus aujourd'hui que guidés par l'instinct ou tout au plus par une routine aidée & soutenue de

quelques observations. Les Grecs nommoient cet art musical orchesis, & les Romains Saltatio.

3. On s'est servi des caracteres inventés par les anciens pour écrire les chants musicaux jusques dans le onzieme siecle, que Gui d'Arezzo trouva l'invention de les écrire, comme on le fait aujourd'hui avec des notes placées sur différentes lignes, de maniere que la position de la note en marque l'intonation. Ces notes ne furent d'abord que des points où il n'y avoit rien qui en marquât la durée; mais Jean de Meuers, né à Paris, & qui vivoit sous le regne du roi Jean, en 1350, trouva le moyen de donner à ces points une valeur inégale par les différentes figures de rondes, de noires, de croches, de doubles croches & autres qu'il inventa & qui ont été adoptées par les musiciens de toute l'Europe. Ainsi l'art d'écrire la musique, comme nous l'écrivons aujourd'hui, est due à la France aussi bien qu'à l'Italie.

4. La musique a beaucoup de force sur nos affections, & telle est la musique d'une république, tels sont les peuples.

5. La musique est une science ou un art tout physico-mathématique, & par conséquent expérimental. (*l'abbé* DU *Bos.*)

6. Un homme, dit Plutarque, qui aura appris dès son enfance la vraie musique telle qu'on doit l'enseigner à la jeunesse, ne peut manquer d'avoir un goût ami du bon, &

par conséquent, ennemi du mauvais, même dans les choses qui n'appartiennent point à la musique; il ne se déshonorera jamais par une bassesse. Il sera aussi utile à sa patrie que réglé dans sa conduite privée; & il n'y aura pas une de ses actions ni de ses paroles qui ne soit mesurée, & qui n'ait dans toutes les circonstances des temps & des lieux, le caractere de la décence, de la modération, de l'ordre. (*M. le Batteux.*)

MYSTERES.

1. Euripide & Aristophane paroissent confirmer l'un & l'autre l'explication que l'on a donnée de la descente fabuleuse des anciens héros aux enfers. Euripide, dans son Hercule furieux, représente ce héros retournant des enfers pour secourir sa famille & exterminer le tyran Lycus. Junon, pour se venger, lui envoie les furies qui s'emparent de lui; & dans sa fureur il tue sa femme & ses enfans, les prenant pour ses ennemis. Dès qu'il est revenu à lui-même, son ami Thésée le console & tâche de l'excuser par les exemples criminels des Dieux, exemples qui encourageoient les hommes à commettre les plus grands excès, & dont on prevenoit l'abus dans les mysteres en y découvrant la fausseté du polythéisme. Or, il est assez clair qu'Euripide a voulu nous faire comprendre ce qu'il pensoit de la descente d'Hercule aux enfers, lorsqu'il le fait répondre, non comme un homme qui viendroit d'envisager la puis-

ſance des prétendus Dieux des régions infernales, mais comme un homme qui vient de célébrer les myſteres & à qui on en a dévoilé le ſecret. « Les exemples des Dieux que vous » me citez, dit-il, ne ſignifient rien. Je ne » ſaurois les croire coupables des crimes » qu'on leur impute. Je ne puis comprendre » qu'un Dieu ſoit le ſouverain d'un autre » Dieu. Un véritable Dieu n'a beſoin de per- » ſonne. Rejettons donc les fables ridicules » que les poëtes nous en racontent. »

(*WARBURTON.*)

L'initié avoit un conducteur nommé Hiérophante ou Myſtagogue. Ce conducteur qui pouvoit être ou un homme ou une femme, l'inſtruiſoit des cérémonies préparatoires, le conduiſoit au ſpectacle myſtérieux, & lui en expliquoit les diverſes parties ; ainſi Virgile a donné à Enée une Sibylle pour conductrice ; il la nomme indifféremment, prophéteſſe, grande-prêtreſſe ou ſavante compagne : & comme la Myſtagogue devoit vivre dans le célibat, la Sibylle de Cume étoit vouée à ce genre de vie, & par cette raiſon elle eſt auſſi appellée Vierge & chaſte Sibylle. (*Id.*)

2. Il n'y a rien de ſi dangereux que les propoſitions qui paroiſſent myſtérieuſes & qui ne le ſont pas ; parce qu'elles allient toute l'envie, qui eſt inſéparable du myſtere, & qu'elles ſont même un obſtacle aux avantages que l'on prétend d'en tirer.

(*Cardinal de RETZ.*)

NATURE.

1. LA nature hait le fard, & tout ce qu'elle produit ſans artifice, eſt toujours ce qui vient le plus heureuſement.

2. Les premiers élémens de la philoſophie apprennent que la nature, ou n'eſt rien qu'un terme vuide de ſens, ou qu'elle n'eſt autre choſe que Dieu lui-même, conſervant & gouvernant le monde viſible, ſelon les loix ſtables & permanentes qu'il s'eſt preſcrites à lui-même.

3. Ce que j'admirai d'avantage, fut de voir une ſi grande multitude de choſes & une ſi grande différence entr'elles; de voir tant de *pluralité* avec tant de *ſingularité*, enſorte qu'on ne peut s'équivoquer en une ſeule feuille d'arbre, en un ſeul brin d'herbe, ni en une ſeule plume d'oiſeau; toutes ces choſes ont leur différence, non-ſeulement par rapport à la différence d'eſpece, mais encore avec celles de pareille nature. C'eſt en quoi on ne peut trop admirer la ſageſſe du divin ouvrier, ni ſa bonté pour l'homme, en faveur duquel il a crée toutes choſes: il a voulu que toutes les différences des créatures fuſſent autant de moyens différens pour l'élever à lui.

NAVIGATION.

Lorſque la hauteur des aſtres eſt déterminée, on y fait, comme l'enſeignent nos

auteurs, quelques corrections dont elle a besoin pour l'exactitude. La premiere cause d'erreur vient de ce que l'horison de la mer dont se servent les pilotes, ne fournit pas une ligne exactement de niveau. En effet, si l'observateur est élevé, par exemple, de 10 à 12 piés au-dessus de la surface de la mer, il est clair qu'au lieu de viser, comme on fait à la séparation apparente de la mer & du ciel, il faudroit regarder plus haut, au moins de 10 à 12 piés, pour avoir une ligne exactement horisontale. Nous disons au moins, car comme la surface de la terre est courbe, & qu'elle descend, pour ainsi dire, tout autour de nous, l'horison dont se servent les marins, est encore plus défectueux par cette raison; & lorsqu'on est élevé de 10 à 12 piés dans le navire, il faudroit regarder environ 20 ou 24 piés au-dessus de l'extrêmité apparente de la mer, pour avoir la direction du vrai horison. En second lieu, la réfraction altere un peu la position des astres. Enfin, lorsqu'on se sert du quartier de reflexion, & que l'on aime mieux faire toucher le bord de l'image du soleil par l'horison de la mer, que de mettre par estime le centre du soleil sur cette horison, alors il faut corriger l'observation par le demi-diametre du soleil, la hauteur méridienne des astres fait connoître la latitude. Or on reconnoît qu'un astre a atteint sa hauteur méridienne, lorsqu'il est dans la ligne nord & sud qu'indique

dique la bouſſole corrigée de la variation. On ſuppoſe qu'on connoiſſe ici la déclinaiſon des aſtres obſervés, c'eſt-à-dire, leur diſtance à l'équateur. M. Bouguer diſcute pluſieurs autres méthodes propoſées par différens auteurs pour trouver la latitude. Il enſeigne enſuite l'uſage de la latitude pour connoître l'heure qu'il eſt lorſqu'on eſt en mer, & pour régler en conſéquence les horloges ou ſabliers qu'on a dans les vaiſſeaux. On voit par-tout l'utilité des principes d'aſtronomie. Ces principes ſervent à déterminer la variation de la bouſſole, & à prévenir les erreurs qui pourroient en réſulter. Mais le principal avantage qu'on en retire, eſt de trouver par leur moyen, du moins d'une maniere trèsapprochée, la longitude en mer, c'eſt-à-dire, l'arc du parallele compris entre l'endroit où l'on eſt & un méridien connu. Les longitudes ſe déterminent très-aiſément & très-exactement à terre, par la comparaiſon du temps des éclipſes, ſoit de lune, ſoit des ſatellittes de Jupiter, obſervées en différens endroits; mais en mer l'agitation continuelle du vaiſſeau ne permet pas de faire ces obſervations avec une préciſion ſuffiſante. Cependant M. l'abbé de la Caille a conſidérablement perfectionné cette théorie. Il donne pluſieurs inſtructions pour obſerver & pour calculer les longitudes en mer par le moyen de la lune, & il croit

qu'on pourra atteindre au but à un degré & demi près. Lorſqu'on connoît la latitude & la longitude du vaiſſeau, à ſa vraie poſition ſur le globe, c'eſt tout ce qu'il faut pour diriger ſûrement ſa route.

NÉGOCIANS.

Je ne ſais pourtant lequel eſt le plus utile à un état, ou un ſeigneur bien poudré qui ſait préciſément à quelle heure le roi ſe leve, à quelle heure il ſe couche, & qui ſe donne des airs de grandeurs en jouant le rôle d'eſclave dans l'antichambre d'un miniſtre; ou un négociant qui enrichit ſon pays, donne de ſon cabinet des ordres à Surate & au Caire, & contribue au bonheur du monde.

NOBLESSE.

1. Le ſang d'un duc & pair n'eſt pas d'un plus beau rouge que celui de ſon cocher.

2. La véritable nobleſſe conſiſte dans la vertu & dans la bonne éducation & non pas dans le nombre des aïeuls.

NOUVEAU.

On a bien trouvé du nouveau depuis qu'on dit qu'il eſt impoſſible d'en trouver. Les uns l'ont dit parce qu'ils ſavoient bien qu'il n'y en avoit gueres dans leurs ouvrages; & les autres, moins intéreſſés à le dire, ont parlé comme les premiers, pour mieux faire

valoir ce qu'ils ont en effet inventé de nouveau. C'eſt une grande gloire, & qui devient plus grande de jour en jour à meſure que les livres ſe multiplient, de trouver de nouvelles penſées : c'en eſt une auſſi de trouver de nouveaux tours & de nouvelles manieres de dire une même choſe. Car les tours s'épuiſent comme les penſées. Quelques-unes ont été retournées de tant de façons, ſoit parce qu'en effet elles ſont très-belles, ſoit parce que l'occaſion de les employer ſe préſente ſouvent, qu'il ſeroit plus difficile de les exprimer d'une maniere nouvelle, qu'il ne l'a été de les trouver d'abord. (*M. l'Abbé* TRUBLET.)

NOUVEAUTÉ.

1. Lorſque j'ai vu un petit chat faire mille tours de ſoupleſſe & autant de cabrioles qui ſervoient à marquer ſa joie & à exciter la mienne; pendant qu'un vieux Rominagrobis, aſſis ſur ſon derriere avec l'air du monde le plus grave, paroiſſoit inſenſible à tout ce badinage, l'envie m'a pris de rechercher quelle pouvoit être la cauſe d'une humeur ſi oppoſée entre deux créatures qui ne ſembloient différer qu'à l'égard de quelques années, & je n'ai pu l'attribuer qu'à la force de la nouveauté... . .

Nous en voyons un exemple dans le genre humain. Suppoſé qu'un petit enfant

n'ait aucun mal qui l'incommode, & qu'il lui ſoit permis de changer de jouets, il ſe divertit de la moindre bagatelle.

Il n'y a rien qui trouble ſa joie, à moins qu'il ne ſoit condamné à quelque peine ou à la ſolitude.

La jeuneſſe a beſoin d'occuper ſon feu à de violens exercices.

L'homme fait, dévoué à la pourſuite des biens ou des honneurs, aime le tracas d'une vie active.

Enfin, le vieillard qui a perdu le goût de toutes ces diſtractions, devient un fardeau inſupportable à lui-même.

La nouveauté eſt d'une influence auſſi puiſſante qu'étendue. Il y a long-temps que les philoſophes ont obſervé qu'elle eſt la ſource de l'admiration, qui diminue à meſure que les objets nous deviennent plus familiers, & qui s'éteint d'abord que nous en avons une parfaite connoiſſance.

Mais je ne ſache pas qu'on ait remarqué communément, que toutes les autres paſſions dépendent en grande partie du même attribut.

Qu'eſt-ce autre choſe que la nouveauté qui enflamme le deſir, qui augmente la joie, qui provoque la colere, qui excite l'envie & qui inſpire l'horreur? delà vient que l'amour languit dès qu'il poſſede ſon objet & que l'amitié même a beſoin de l'abſence pour

s'entretenir : delà vient qu'on s'accoutume à voir des monſtres ſans en témoigner aucun rebut, & à regarder la beauté la plus charmante ſans éprouver aucun tranſport.

Cette agitation des eſprits animaux, en quoi conſiſte la paſſion, eſt l'effet ordinaire de la ſurpriſe, & pendant qu'elle dure elle amplifie les qualités agréables ou déſagréables de ſon objet ; mais auſſi-tôt que l'émotion ceſſe avec le goût de la nouveauté, tout paroît ſous un autre jour, & nous affecte moins qu'on n'auroit dû s'y attendre naturellement pour nous avoir trop frappés d'abord.

Il ne ſera pas inutile de rechercher juſqu'où l'amour de la nouveauté eſt un effet inévitable de la nature, & à quels égards il eſt proportionné à l'état où nous ſommes ici-bas.

Il me paroît impoſſible qu'une créature raiſonnable ſe contente de ſes acquiſitions, quelque vaſtes qu'elles puiſſent être, ſans tâcher d'aller plus loin ; parce qu'après avoir atteint au plus haut degré où elle aſpiroit, ſon eſprit a l'idée d'une infinité de choſes dignes d'elle, & dont la connoiſſance ne ſauroit lui être indifférente.

De même qu'un homme qui a grimpé ſur le haut d'une montagne élevée au milieu d'une vaſte plaine, peut beaucoup plus étendre ſa vue & les bornes de ſes deſirs.

Delà vient qu'on ne fait pas tort aux esprits bienheureux, si on les croit occuppés sans cesse à fouiller dans les secrets de la nature, & à pénétrer les profondeurs inépuisables de la divinité.

Il n'y a rien dans cette idée qui ne tourne à leur gloire, pourvu qu'on se souvienne toujours que leur envie d'acquérir de nouvelles connoissances, ne résulte d'aucun dégoût qu'ils aient pour ce qu'ils possedent, & que le plaisir qu'ils trouvent dans leur progrès n'est pas fondé sur la nouveauté, ce qui est purement accidentel; mais sur sa valeur intrinseque & réelle.

Après avoir étudié, des milliers d'années, les ouvrages de Dieu, la beauté & la magnificence de l'univers les remplirent de la même admiration & du même respect dont Adam fut saisi lorsqu'il ouvrit les yeux & qu'il contempla cette glorieuse fabrique.

La vérité les captive par ses propres charmes, & tout ce qui leur a plu une fois leur plaira toujours.

A tous ces égards ils ont un avantage manifeste sur nous, qui sommes si bien gouvernés par nos appétits déréglés & variables, que nous pouvons regarder, avec la plus grande indifférence du monde, les étonnantes merveilles de la création, & admirer avec transport les chétifs essais de l'esprit humain; abandonner les spéculations les plus

ſublimes & les plus importantes pour courir après des idées de nulle valeur ; nous, dis-je, qui nous laſſons de jouir de la ſanté, parce qu'aucune maladie n'en relevé pas le goût, & qui préférons la lecture d'un livre nouveau, quoique peu digne d'eſtime, à la ſeconde ou à la troiſieme d'un auteur plus ancien dont le mérite eſt reconnu.

Quoiqu'il en ſoit, le goût que nous avons pour la nouveauté ſert à nous procurer bien des avantages dans cette vie.

Pour exciter l'ame à une méditation aſſidue, & la retirer de la pareſſe & de l'indolence où elle eſt plongée, il ne ſuffit pas que la campagne ſoit ouverte & qu'il y ait du gibier pour la chaſſe, ni que l'entendement ait une ſoif inſatiable pour toute ſorte de connoiſſances ; il faut d'ailleurs qu'il y ait un plaiſir tout extraordinaire à découvrir la vérité.

Ce plaiſir eſt exquis pendant qu'il dure ; mais comme il s'éteint peu-à-peu, il arrive que l'eſprit néglige ſes premieres idées, & qu'il cherche à faire de nouvelles découvertes, dans l'eſpérance de le renouveller.

Il en eſt de la connoiſſance comme des richeſſes dont le plaiſir conſiſte plutôt à les augmenter de jour en jour, qu'à revoir notre ancien tréſor.

Cette diſpoſition eſt ſujette à quelques inconvéniens, ſi l'on n'a ſoin de les préve-

nir, & en particulier à celui-ci, je veux dire, que par une trop grande ardeur après la nouveauté, nous n'épluchons pas une question avec toute l'exactitude requise ; ou ce qu'il y a de pis, nous croyons l'avoir bien approfondie lorsque nous l'avons à peine effleurée ; & que pour me servir des termes de M. Locke, nous voyons très-peu de choses, nous présumons beaucoup de nous-mêmes, & nous passons trop vîte à la conclusion.

Un autre avantage qui nous revient de notre penchant pour la nouveauté, est qu'il anéantit toutes les distinctions si vantées entre les hommes.

N'enviez pas ceux qui sont au-dessus de vous, les titres pompeux, les superbes édifices, les beaux jardins, les carrosses dorés & les équipages magnifiques.

En effet, tout cela ne sert qu'à éblouir les yeux des autres, sans que le maître en soit touché.

Celui qui est accoutumé à posséder tous ces objets de l'ambition, n'y est presque pas sensible. Il n'en reçoit pas des idées plus brillantes ni plus de satisfaction que n'en goûte un homme d'une fortune médiocre qui n'a que tout juste ce qu'il lui faut pour mener une vie douce & tranquille.

Il entre dans ses chambres de parade avec la même indifférence que vous ou moi pouvons entrer sous notre petit toit.

Les belles peintures & les riches ameublemens ne lui servent de rien ; il ne les voit pas : & comment y prendroit-il garde, puisque la plûpart des hommes n'observent pas les étonnantes merveilles qui éclatent de tous côtés dans la vaste fabrique de l'univers, & que les étoiles, ces mondes d'une grandeur prodigieuse, brillent envain à leurs yeux, grace à la nature indulgente qui a mis tous ses enfans au niveau, & qui les y maintient encore à la faveur du principe dont il s'agit, malgré toutes les distinctions artificielles que l'on a introduites dans la société.

Ou l'homme a été fait envain, ou ce monde n'est pas le seul pour lequel il étoit destiné : car il ne sauroit y avoir un plus grand exemple de vanité que celui de l'homme ici-bas, qui depuis sa naissance jusqu'à sa mort est exposé aux illusions & aux apparences trompeuses d'un bonheur chimérique.

Ses plaisirs, quoique fort minces, s'évanouissent à mesure qu'il les goûte, & ils ne se renouvellent pas assez vîte pour en pouvoir jouir la moitié de sa vie.

Lorsque je vois des personnes qui s'ennuient d'elles-mêmes aussi-tôt qu'elles n'ont pas quelqu'objet qui les occupe ou qui les distrait ; lorsque je les vois courir de la campagne à la ville, & retourner de la ville à la campagne ; changer sans cesse de situation & diversifier les plaisirs autant qu'il leur est

possible; certainement, dis-je en moi-même; la vie n'est que vanité, & il faut que l'homme soit stupide ou prévenu au-delà de toute imagination, si des vanités de la vie il ne conclut pas qu'il est destiné pour l'immortalité.

2. Il n'y a point de doute que l'amour des nouveautés ne soit une peste, qui après avoir mis en feu les académies & les synodes ébranle & secoue les états.

3. Un innovateur est un homme qui remue les bornes sacrées que nos peres ont si sagement mises sur les confins de la vérité & du mensonge.

4. Tout plaisir ennuie à la fin, s'il dure trop long-temps. Ne faut-il attribuer cet ennui qu'à la lassitude des organes du corps? Ne pourroit-on pas dire que l'ame elle même se lasse & se dégoûte, & qu'elle ne recevroit plus les mêmes impressions du plaisir trop souvent réïtéré, quand même les organes qui servent à le lui transmettre, ne s'affoibliroient pas?

Rien n'est plus ordinaire que de donner dans le faux & dans le chimérique en cherchant le neuf, & de demeurer dans le commun, en craignant de sortir du vrai.

Un présent n'est jamais si beau ni si plaisant qu'à l'heure qu'on le présente, & que, avec belles paroles, on le fait trouver bon. On n'a jamais tant de plaisir avec Licisca

que la premiere fois qu'on la voit. Un collier n'eſt jamais ſi neuf que le premier jour qu'on le met ; car le temps vieillit toutes choſes & leur fait perdre la grace de la nouveauté.

OBSCURITÉ.

ON s'imagine attraper le ſens quand les paroles frappent l'oreille, mais à la premiere réflexion on n'en trouve plus, ou bien il faut avoir tant d'eſprit que l'on puiſſe entendre, non pas ce que les paroles ſignifient, mais ce que l'auteur a voulu dire ; il faut deviner ce qu'il devoit penſer.

OPÉRA.

1. Je crains bien que ni les poëtes, ni les muſiciens, ni les décorateurs, ni les danſeurs n'aient pas encore une idée véritable de leur théâtre. Si le genre lyrique eſt mauvais, c'eſt le plus mauvais de tous les genres. S'il eſt bon, c'eſt le meilleur. Mais peut-il être bon, ſi l'on ne s'y propoſe point l'imitation de la nature, & de la nature la plus forte ? A quoi bon mettre en poéſie ce qui ne valoit pas la peine d'être conçu ? En chant ce qui ne valoit pas la peine d'être récité ? Plus on dépenſe ſur un fonds, plus il importe qu'il ſoit bon. N'eſt-ce pas proſtituer la philoſophie, la poéſie, la muſique, la peinture, la danſe, que de les occuper

d'une abſurdité ? Chacun de ces arts en particulier a pour but l'imitation de la nature ; & pour employer leur magie réunie, on fait choix d'une fable ! Et l'illuſion n'eſt-elle pas déjà aſſez éloignée ? Et qu'a de commun avec la métamorphoſe ou le ſortilége, l'ordre univerſel des choſes qui doit toujours ſervir de baſe à la raiſon poëtique? Des hommes de génie ont ramené de nos jours la philoſophie du monde intelligible dans le monde réel. Ne s'en trouvera-t'il point un qui rende le même ſervice à lapoéſie lyrique, & qui la faſſe deſcendre des régions enchantées ſur la terre que nous habitons ?

Alors on ne dira plus d'un poëme lyrique, que c'eſt un ouvrage choquant dans le ſujet qui eſt hors de la nature ; dans les principaux perſonnages qui ſont imaginaires ; dans la conduite qui n'obſerve ſouvent ni unité de temps, ni unité de lieu, ni unité d'action, & où tous les arts d imitation ſemblent n'avoir été réunis que pour affoiblir l'expreſſion des uns par les autres. Un ſage étoit autrefois un philoſophe, un poëte, un muſicien, car les talens ont dégénéré en ſe ſéparant. La ſphere de la philoſophie s'eſt reſſerrée. Les idées ont manqué à la poéſie ; la force & l'énergie aux chants ; & la ſageſſe privée de ces organes ne s'eſt plus fait entendre aux peuples avec le même charme. Un grand muſicien, & un grand poëte lyrique répareroient tout le mal.

Voilà donc encore une carriere à remplir. Qu'il se montre cet homme de génie qui doit placer la véritable tragédie, la véritable comédie sur le théâtre lyrique.

Le genre lyrique d'un peuple voisin a des défauts sans doute; mais beaucoup moins qu'on ne pense. Si le chanteur s'assujettissoit à n'imiter à la cadence que l'accent inarticulé de la passion dans les airs de sentimens, ou que les principaux phénomenes de la nature dans les airs qui font tableau, & que le poëte sût que son ariette doit être la peroraison de sa scene, la réforme seroit bien avancée.

2. On a vu dans l'opéra de *Dioclétien* à Londres des cignes & des fauteuils danser sur le théâtre avec beaucoup de succès.

3. Shakerpear a quelques caracteres de ce genre; tels qu'un mur parlant, un clair de lune, &c. Il avoit dessein d'introduire le premier, comme il le dit lui même, avec du *plâtre*, *de la terre* ou *du mortier autour de lui*. Pour le dernier, il s'avance sur la scene avec une lanterne & une chandelle.

OPÈRA ITALIEN.

1. Vous voulez savoir, Madame, ce que je pense de l'opéra Italien: il faut vous obéir, & vous rendre compte des sensations que ce spectacle m'a fait éprouver.

J'ai vu des salles immenses & magnifiques, des théâtres vastes & pompeusement

décorés, beaucoup de ſpectacle, des acteurs richement vêtus, des danſes d'une gaiété & d'une légereté ſinguliere; j'ai entendu des chanteurs & des ſymphoniſtes merveilleux par la juſteſſe & la préciſion; une muſique facile, abondante, légere, brillante. Mes yeux ont été enchantés, mes oreilles ravies; mais mon cœur eſt reſté vuide: j'ai cherché l'intérêt; je n'ai trouvé que du bruit, ſavant & délicieux à la vérité; j'écoutois, j'admirois, je n'étois ni attaché, ni ému.

Qu'eſt ce que l'opéra Italien? Il conſiſte en vingt ou trente ſcenes de récitatif, terminées fidelement chacune par une ariette. Les poëmes ont des beautés, mais ſouvent peu propres à être miſes en muſique. On y trouve des préceptes, des ſentences, des réfléxions, des récits, des expoſitions, des harangues, des éclairciſſemens. Le récitatif a donc dû être mauvais, d'abord par la nature des paroles qu'il ne pouvoit rendre; mais il l'eſt encore plus par lui-même: on n'y apperçoit qu'une eſpece bâtarde entre la déclamation & le chant, voulant tenir de l'un & de l'autre, & les gâtant tous deux; une pſalmodie aride, monotone & forcée, qui n'eſt propre qu'à contrarier le ſentiment & anéantir l'attention, ſans vie, ſans ame, n'inſpirant & ne peignant rien. Il faut rendre juſtice aux Italiens, ils ne l'écoutent jamais.

L'ariette arrive à la fin de chaque ſcene. Le perſonnage ne peut quitter le théâtre ſans l'avoir chantée; qu'on aſſaſſine ſon pere, il ne peut aller au ſecours ſans avoir rempli cette loi; il faut qu'il chante, & ſans faire grace d'une ſeule répétition. Mérope accuſée devant les états du royaume d'avoir fait aſſaſſiner ſon mari, exécute une longue ariette pour toute réponſe, & s'en va. Artaban remet à ſon fils l'épée enſanglantée dont il vient d'égorger le roi. On ne fut jamais plus preſſé de fuir: le jeune homme chante, & fait des points d'orgue : on ne finiroit pas de rapporter des exemples pareils tirés des meilleurs opéra.

Toutes les ariettes ne ſont pas auſſi ridiculement déplacées, mais toutes le ſont plus ou moins. Souvent la ſcene eſt terminée, le perſonnage reſte pour rendre en muſique une penſée ingénieuſe qui ne tient à rien, une maxime, une comparaiſon, & ces comparaiſons ſont toujous tirées des mêmes objets, dont la répétition ne peut manquer de paroître froide; d'autrefois l'ariette n'eſt que la concluſion même de la ſcene : ce ſont des ordres, des conſeils, des reproches, des incertitudes; mais en ce cas, pourquoi quitter la marche du récitatif? Pourquoi tout à coup tant de chant, de bruit, de répétitions ſymmétriques & de cliquetis d'inſtrumens? La nature déſavoue un contraſte ſi ſubit & ſi bizarre dans une ſuite des mêmes ſentimens.

Comment place-t-on des roulemens très-longs & très-légers dans la tristesse & la douleur ? Comment un point d'orgue termine-t'il des ordres donnés par un roi ? Comment le désespoir le plus violent attend-t'il la fin de la ritournelle pour éclater ? Comment permet-il de répéter tant de fois les mêmes traits ?

Considérez la longueur périodique de l'ariette, ses reprises, ses retours concertés, l'excès de ses ornemens, l'action, & le geste de routine auquel l'acteur est forcé par un chant qui l'occupe & le fatigue ; enfin le désœuvrement ridicule & inévitable de ceux qui sont en scene avec lui : si le récitatif avoit pu inspirer quelqu'intérêt, il faudroit qu'il expirât à chaque ariette.

Je compare des ariettes dispersées de l'opéra Italien à des tableaux qui ornent une galerie : chacun d'eux peut produire une impression isolée ; mais ils ne sauroient jamais concourir tous ensemble à une émotion totale & continue. L'intérêt ne marche que par des liaisons, des menaces, des gradations imperceptibles ; le moindre vuide, le plus léger contraste, la plus petite interruption l'anéantit. Qui a jamais dit ou éprouvé que l'impression d'une ariette servît à fortifier celle de la scene précédente, ou qu'elle préparât celle qui doit suivre ? C'est le cas dont parle Horace : *Unus & alter assuitur parvus*. Jamais aucun compositeur n'a imaginé de les varier

rier que pour l'oreille : la nature de l'ariette eſt donc de flatter l'oreille ; mais elle eſt en oppoſition, conſtante & abſolue avec l'intérêt. Eh ! qu'eſt ce qu'un ſpectacle qui dure cinq heures ſans intérêt ? Il faut s'être obſtiné à l'écouter, pour ſavoir juſqu'à quel point de perfection l'ennui peut être porté.

Si je conſidere l'ariette ſimplement en muſicien, je trouve ſouvent un ſujet heureux, brillant, naturel même ; mais bientôt il m'échappe, noyé, perdu ſous les ornemens : l'oreille la plus exercée a peine à ſaiſir ce Prothée actif à ſe varier, à ſe contraſter, à ſe tourmenter en cent façons : toujours même nombre de repriſes, de variations, de doubles ; qu'il ſoit queſtion de tendreſſe, de fureur ou d'une ſimple chanſon, la même marche exiſte, on n'y peut rien changer. La premiere partie de l'air toujours plus vive, plus ornée ; la ſeconde travaillée avec des notes recherchées, mais moins de mouvement. La premiere toujours fidellement repriſe avec toutes les répétitions placées au même poſte : n'oublions pas les points d'orgue qui font exactement l'arriere garde, les ritournelles qui précedent toujours le chant, les coups de force qui terminent l'air, & les arpeggio qui pourſuivent le chanteur après qu'il a fini, & il faut convenir que c'eſt la routine en perſonne qui a diſpoſé l'opéra italien & les parties qui le compoſent.

Envain les motifs des airs ſont variés, ils

ſont accablés ſous la broderie qui les couvre ; elle eſt par-tout la même & je n'apperçois qu'elle.

Je vois la muſique Italienne comme une coquette bruyante, minaudiere, babillant joliment, & ſouvent ne diſant rien qui intéreſſe ; elle plaît d'abord & finit quelquefois par fatiguer ; elle s'annonce toujours avec fracas, précédée & ſuivie de tout ſon cortege, enſevelie dans ſa parure : n'eſpérez pas la ſurprendre jamais dans une ſimplicité naïve, dans un négligé intéreſſant, dans un repos touchant & tendre ; elle ne veut qu'éblouir, quelquefois elle s'amuſe à jouer le ſentiment ; mais elle ne l'éprouve ni ne l'inſpire ; toujours extrême, ſi elle l'atteint, c'eſt pour aller au-delà : l'a-t-elle ſaiſi, bientôt elle le défigure ; l'air du caprice ſe mêle à ſa tendreſſe, le ton de la folie la ſuit dans ſa douleur, la fureur de briller éclate juſques dans ſon déſeſpoir.

Repréſentez-vous enſuite une beauté noble & intéreſſante, tantôt tendre & naïve, tantôt vive & brillante, touchante, ingénieuſe, négligée ou parée ; mais toujours avec bienſéance, dédaignant de ſéduire & d'éblouir, ne voulant qu'attacher, ne prétendant point de ſuccès dont elle ait à rougir, toujours décente, même dans la paſſion la plus vive, toujours fidelle au ſentiment juſques dans ſa joie la plus éclatante.

Celle-ci ſans doute aura ſes partiſans ;

mais la premiere avec tous ses défauts, aura les siens aussi & peut-être en plus grand nombre; la gaieté, la légèreté, l'éclat ont des droits universels: tous les hommes ont des oreilles, peu de gens ont une ame sensible, un goût juste, un cœur délicat, susceptible d'une impression sérieuse, continue, attachante & profonde.

L'opéra Italien ne présente aucunes traces de la variété qui regne dans le nôtre: point de chœurs, point de fêtes liées au sujet; vous n'y verrez aucune de nos belles imitations de la nature, qui annoncent le débrouillement du cahos, le lever de l'aurore, des bruits de guerre ou de chasse, le soulevement des flots, le sifflement des vents, la tempête & le calme renaissant; nos belles chansonnettes, nos symphonies céléstes, infernales, sauvages, pastorales. On n'y trouve point de ces airs de chant, d'un genre simple, tempéré & doux, qui s'unissant entr'eux & se mariant avec le récitatif, semble parler tantôt si voluptueusement, tantôt si gaiement & qui ont chacun leur caractere, &, pour ainsi dire, leur physionomie si vraie, si différente & si décidée; rien n'y remplace les trésors de l'imagination françoise; nos bergeries, nos féries délicieuses, nos marches, nos sacrifices, nos oracles, nos chœurs, *tout tremble devant le Seigneur.... Brillant soleil... ébranlons la terre, l'amour triomphe..*

Nos scenes si bien traitées, nos plaintes si

touchantes, que l'on écoute avec une attention si tendre, une rêverie si naïve, un intérêt si doux & si séduisant.

Qu'oppose-t-on à toutes ces richesses ? vingt ariettes enfilées au bout de vingt scenes d'ennui. Toutes ces ariettes marchant, s'annonçant, finissant, répétant, roulant, reprenant de même.

L'opéra François forme un spectacle noble, majestueux, aussi régulier que varié & intéressant dans toutes ses parties : l'opéra Italien n'est qu'une ariette ; il est absolument *inécoutable* dans la moitié au moins de sa durée. Les Italiens n'écoutent jamais la scene, & c'est en cela qu'ils ont raison : nous écoutons la nôtre, il me semble que le procès est jugé.

A l'égard des opéra bouffons, il ne leur manque que des poëmes pour être le triomphe de la musique Italienne ; c'est dans ce genre que ses caprices, ses folies, ses contrastes les plus bizarres peuvent trouver une place convenable ; mais la plûpart des poëmes ne présentent, ni intérêt, ni caracteres ni intrigue, ni détails ; ce sont des ariettes sur des grimaces ; la seule nouveauté peut leur donner une vogue momentanée : on se lasse enfin de sacrifier son cœur & son goût à ses oreilles.

Un homme d'esprit (*) qui a pris plaisir

(*) J. J. Rousseau, citoyen de Geneve.

à se jouer des idées les plus évidentes, a osé dire que nous n'avions point de musique; son opinion n'a fait que le bruit qu'elle a dû faire : tant de gens qui ne sentent pas qu'un raisonnement fatigue, & qu'une épigramme décide, tant d'hommes communs qui courent après leur original, ne pouvoient manquer d'exciter une rumeur ; si la musique n'est faite que pour être admirée & non pour être sentie, si l'homme n'a que des oreilles, si son ame, si son cœur, sont comptés pour rien, sans doute M. Rousseau a eu raison ; en ce cas l'agilité du gosier est tout ; la grace, l'expression, le sentiment sont des êtres imaginaires; la danse sur la corde méritera seule le nom de danse; le menuet, la sarabande sont indignes de ce nom.

Si la musique ne renferme que des combinaisons de sons sans expression, sans imitation, je dis qu'elle est indigne d'un être qui sent & qui pense. C'est le sentiment seul qui doit être l'objet & la perfection de l'art. Laquelle des deux musiques l'a mieux connue ? J'en appelle. J'ai entendu souvent les Italiens eux-mêmes gémir des excès de l'art & du mauvais goût qu'ils ont introduit chez eux. Je suis bien éloigné de prétendre que la musique françoise soit sans défauts : souvent plaintive, monotone, peinée, languissante, elle récite trop & ne chante pas assez ; elle a besoin d'embélissemens, mais elle a saisi la vraie route.

Les Italiens possedent sans doute à un haut

degré le génie de la musique ; mais l'oreille seule a été l'objet de leurs travaux : ils se sont amusés à la réduire par des petites notes brillantes, rapides & volatiles ; ils ont négligé le cœur & le sentiment, & semblent même quelquefois avoir pris à tâche de leur insulter ; c'est ce que l'on voit dans leur opéra bouffon, où l'imitation des sentimens n'est souvent qu'une moquerie, leur science, leur art même les a égarés : le chant a été subordonné à la symphonie. Le principal personnage de leur opéra n'est ni Didon, ni Artaxerce, c'est le premier violon. L'ariette, admirable dans une fête, est déplacée dans la scene ; elle chante trop, le récitatif ne chante pas assez : trop opposés & trop voisins, tous deux ne font que s'entrenuire ; ils ont méconnu le beau caractere des voix que la nature a formées, ils font chanter insipidement la basse-taille, & plus encore la haute-contre : en revanche ; ils se sont donnés des voix factices en dégradant l'humanité. Titus ne parle ni ne déclame. L'empereur de Rome n'est qu'un oiseau qui gazouille, il leur faut tant de décorations par opéra, tant d'entrées par ballet, tant d'ariettes par acte & par personnage. Goldoni n'osa donner une comédie sans un arlequin & un pantalon. Leur danse est toute en entrechats & leur poësie en sonnets.

2. Le madrigal fait le sujet de l'ariette, l'ariette n'étant point assez liée à l'action doit la

gâter. Il n'eſt point naturel qu'un perſonnage, animé d'une grande paſſion, s'arrête ſi long-temps ſur des mots frivoles qui au fond ne diſent rien. Il n'eſt point raiſonnable qu'il reſte ſur le théâtre, lorſque ſes projets & les circonſtances, où il ſe trouve, demanderoient le plus ſouvent qu'il ſortît avec précipitation. Il n'eſt pas vraiſemblable que l'interlocuteur, qui eſt preſque toujours d'un avis contraire, le laiſſe parler un temps ſi conſidérable ſans l'interrompre & ſans rien dire.

3. Les Italiens n'emploient le récitatif obligé que dans les momens les plus pathétiques de l'action. On ne trouve ordinairement que deux récitatifs obligés, & preſque jamais trois dans chaque opéra.

4. Ces morceaux de muſique ſont quelquefois ſupérieurs aux plus belles ariettes, & on deſireroit ſeulement qu'ils fuſſent un peu moins rares.

5. Artaxerce de Vinci paſſe pour le plus bel opéra d'Italie, à peu près comme Armide eſt le chef-d'œuvre de la compoſition françoiſe. Armide a été remis pluſieurs fois au théâtre, & dans toutes les repriſes cet opéra a toujours eu un fort grand ſuccès. En Italie on n'a peut-être jamais vu l'Artaxerce de Vinci deux fois ſur le même théâtre. Les Italiens ont pour principe de ne jamais faire reparoître un opéra qui a déjà été entendu. On veut continuellement du nouveau, & quelqu'admirable que fût un opéra

remis, ils n'auroient point de spectateurs. D'après le même principe, il est permis de donner l'Artaxerce trois ou quatre fois aux mêmes spectateurs, pourvû que les paroles qui sont de Métastase soient mises en musique par d'autres musiciens que Vinci, & c'est ce qui arrive tous les jours à l'Artaxerce & aux poëmes qui sont bons.

Si l'intérêt à l'action représentée par les acteurs faisoit partie du plaisir qu'on éprouve à l'opéra Italien, on seroit toujours flatté d'entendre les belles paroles de l'Artaxerce rendues par le meilleur musicien d'Italie, & on préféreroit souvent l'Artaxerce mis en musique par un musicien moins habile que Vinci, ce qui n'arrive pas. Donc on ne va à l'opéra Italien que pour la musique, & il suffit de changer la musique d'un opéra pour donner au public un ouvrage qui lui paroît différent du premier & totalement nouveau.

Si la musique des Italiens avoit pour objet de faire valoir les paroles du poëme & le sujet, il est certain que de beaux vers & des scenes touchantes, travaillées par un grand Musicien, feroient une impression de plaisir fort supérieure à celle que pourroient produire les mêmes scenes chantées par un musicien médiocre. Si donc Vinci, ce fameux musicien, avoit eu pour but d'embellir son poëme & d'émouvoir ses auditeurs en faveur de toute l'action théâtrale de l'Artaxerce, &

qu'il eût parfaitement réussi, dans ce cas il n'est pas douteux qu'on voudroit revoir l'Artaxerce de Vinci de préférence à tout autre, & que les mêmes auditeurs ne pourroient plus entendre sans dégoût les paroles de l'Artaxerce rendues par un musicien fort inférieur à Vinci.

OPINION.

1. Les Florentins assiégerent un duc de Milan dans un château qu'ils pressoient fort. Ce prince ne trouvoit aucunes viandes à son goût, il en querelloit souvent son cuisinier qui, après plusieurs excuses, lui dit: voulez-vous, Monseigneur, que je parle vrai; les viandes sont bonnes & bien préparées, mais franchement ces Florentins vous dégoûtent.

2. L'erreur particuliere fait premierement l'erreur publique: & à son tour après, l'erreur publique fait l'erreur particuliere.

3. Nous prenons en garde les opinions & le savoir d'autrui, & puis c'est tout. Il les faut faire nôtres. Nous ressemblons proprement à celui, qui, ayant besoin de feu, en iroit querir chez son voisin, & y en ayant trouvé un beau & grand, s'arrêteroit à se chauffer, sans plus se souvenir d'en rapporter chez soi. (*MONTAIGNE.*)

4. Les politiques attribuent les plus belles actions des hommes à l'artifice & à la ruse: d'autres, chagrins & désolés d'avoir essuié

mille rebufades ou mauvais traitemens, prennent les vapeurs de leur rate pour les lumieres de la philosophie.

5. La fierté de ceux qui attribuoient à l'esprit humain la capacité de toutes choses, causa en d'autres, par dépit & par émulation, cette opinion, qu'il n'est capable d'aucunes choses.

Les uns tiennent en l'ignorance cette même extrêmité que les autres tiennent en la science : afin qu'on ne puisse nier que l'homme ne soit immodéré par tout : & qu'il n'a point d'arrêt que celui de la nécessité & l'impuissance d'aller outre. (*Montaigne.*)

6. Aristippe, Épicurien, faisoit tout pour le corps, comme si nous n'avions pas d'ame ; Zenon n'embrassoit que l'ame, comme si nous n'avions pas de corps.

7. Que diroit-on d'un soldat, qui étant averti que dans un spectacle où l'on représenteroit un combat, les canons & les mousquets ne sont point chargés à balle, ne laisseroit pas de baisser la tête & de s'enfuir au premier coup de mousquet, ne diroit-on pas que sa lâcheté approcheroit de la folie ? Et n'est-ce pas cependant ce que nous faisons tous les jours ?

On nous avertit que les discours & les jugemens des hommes sont incapables de nous nuire, comme ils ne nous peuvent de rien servir ; qu'ils ne peuvent nous ravir aucuns de nos biens, ni soulager aucuns de nos

maux. Et néanmoins ces discours & ces jugemens ne laissent pas de nous renverser, & de faire sortir notre ame de son assiette. Une grimace nous met en colere, & nous nous préparons à la repousser comme si c'étoit quelque chose de bien redoutable.

8. Comme les mauvaises causes ont leurs avocats, les opinions les plus ridicules ont leurs approbateurs.

9. La science est un songe de ceux qui veillent, le songe une science de ceux qui dorment.

10. Les comédiens de tout temps ont été exclus de toutes les cérémonies de religion, non seulement chez les chrétiens, mais encore parmi les payens. En l'année 1687, les comédiens Italiens ayant voulu faite des prieres publiques pour le rétablissement de la santé du roi, dans l'église des grands Augustins de Paris, l'archevêque en révoqua la permission, qu'ils avoient obtenue par surprise sous le nom de gentilshommes Italiens.

OPUSCULES.

La feuille semble ne promettre qu'une bagatelle, & n'est souvent que le coup d'essai d'un jeune auteur ou de quelques aventuriers de belles-lettres, de quelque petit esprit suffisant, qui se met à rêver dans son cabinet quelques platitudes, & qui en compose une brochure dont l'impression ne régale que lui seul.

1. J'arrive de chez ce Seigneur dont je dois tirer les appointemens que m'a promis la cour de Madrid pour mes voyages, je vous ai déjà dit que c'étoit un glorieux, d'une humeur hautaine, qui abuſe du beſoin qu'on a de lui, & devant qui il faut ramper pour l'avoir favorable : chacun a ſon caractere, il y a des gens qui ne ſont pas dans le goût d'etre aimés, une reconnoiſſance vive & reſpectueuſe ne les pique point, ſi on ne les craint pas, ſi la haine qu'on a pour eux ne déſavoue pas les ſoumiſſions qu'on eſt obligé de leur faire, & ne les rend pas douloureuſes, ils ne ſont point contens, ils ne priment point ſur vous, ils ne jouiſſent point de leur autorité, ils préferent en vous une inimitié qu'ils forcent à ſe taire, à des ſentimens d'eſtime & d'amitié qui les honoreroient.

La premiere fois que j'ai vu celui dont je vous parle, c'étoit à Bayonne, il me traita ſi cavalierement que je me révoltai, & ſuivant les principes de l'orgueil humain, je ne crus pas qu'un homme d'honneur, & né quelque choſe, pût ſe laiſſer bruſquer ſans s'en reſſentir ; vous jugez bien que je ne le diſpoſai pas à me rendre ſervice. Pour me punir, il a tâché depuis de faire réduire mes appointemens à la moitié, & il y a réuſſi ; je ne l'ai ſu que ce matin. D'abord, j'en ai été au déſeſ-

poir, il m'eſt venu cent fois dans l'eſprit de tout abandonner, mais comme il s'agit d'un intérêt de conſéquence, puiſque j'ai compté ſur la ſomme conſidérable qu'il ne tient qu'à lui de me faire toucher ici, & qu'étant étranger dans le pays, je ne trouverois point de reſſource, la raiſon m'a donné de plus ſages avis; je me ſuis réſolu d'aller trouver mon homme: vous allez croire que pour cela j'ai ſacrifié ma fierté, point du tout: je n'aurois jamais pu faire ce ſacrifice-là, mais j'ai trouvé moyen de tout ajuſter: mon amour propre s'eſt ſecouru, & vous allez voir ſon expédient, il eſt curieux: il faut que je vous en inſtruiſe, il pourra même vous ſervir dans le beſoin.

Je me ſuis donc dit, qu'eſt-ce que c'eſt? de quoi s'agit-il? je ne veux point aller voir cet homme parce qu'il eſt ſuperbe, qu'il veut qu'on ſoit bas & rampant avec lui, & que moi je ne veux pas l'être; eh, pourquoi ne le veux-je pas, puiſque c'eſt le moyen de captiver ſes bonnes graces qui me ſont néceſſaires? Quel inconvénient y aura-t-il à flatter ſa foibleſſe? tout auſſi peu qu'il y en a, à appaiſer un enfant qui crie, & dont le bruit vous importune, & cependant j'ai peur que ce ne ſoit m'abaiſſer. Eh quoi! la petiteſſe des hommes mérite-t-elle qu'on lui faſſe l'honneur de s'en piquer? N'eſt-ce pas l'eſtimer ce qu'elle vaut que d'en avoir compaſſion? Je veux être fier; eh la véritable

fierté n'eſt-elle pas d'être raiſonnable ! Allons, partons, mes dégoûts étoient ridicules.

Cette exhortation faite, j'ai pris ma ſecouſſe, & ſuis arrivé chez celui dont il s'agiſſoit, il m'a regardé d'un œil bruſque ; mais fidele aux principes d'orgueil, dont je venois de me munir, j'ai careſſé l'enfant, je lui ai donné du ſucre & des bonbons ; je triomphois de me trouver ſi ſupérieur à lui, & l'enfant s'eſt appaiſé. Il faut l'avouer, dans le fond, les orgueilleux, quand on le veut, ſont les meilleurs gens qu'il y ait, les créatures du monde les plus faciles ; que vous dirai-je ; demain je recevrai tout mon argent, mes appointemens ſeront augmentés, mon homme m'offre un appartement chez lui, il m'a embraſſé, je le haïſſois, je l'aime, & nous nous aimons : Oh parbleu, qu'il me vienne à préſent des orgueilleux, je les attends avec ma fierté.

2. Un amant, un vindicatif, un avare, un homme en colere, croient bien leur ſentiment raiſonnable ; mais il faudroit qu'ils ſortiſſent d'eux-mêmes, pour ignorer un ſeul inſtant que ce ſentiment, tout raiſonnable qu'ils le croient, eſt une paſſion, & qu'ils en ſont émus.

Ainſi, il n'eſt pas abſolument impoſſible, que dans quelques intervalles de lumiere, ou de laſſitude, leur eſprit puiſſe rendre quelque juſtice à leur cœur, qu'ils

puissent sentir le ridicule des excès où la passion les a transportés.

Mais il n'en est pas de même d'un orgueilleux. Comme la vanité est un sentiment de sang froid, il croit que c'est un pur effet de son discernement; qu'il ne fait que se rendre justice: il ne se défie point de ce qu'il pense, quand il ouvre les yeux sur son mérite, par ce qu'il ne se sent agité d'aucun mouvement violent, comme sont les mouvemens des autres passions. S'il y a quelque légere émotion à cette vue, c'en est un effet bien naturel. C'est une juste complaisance dont il est touché pour ce qui lui paroît estimable à lui-même: Mais il ne sauroit jamais lui tomber dans l'esprit, qu'il ait cette complaisance pour des perfections qui n'y sont pas; qu'elle lui fasse prendre des défauts pour de bonnes qualités, ou des avantages fort légers pour des talens extraordinaires. A plus forte raison est-il incapable de trouver ridicules les excès, où cette bonne opinion qu'il a de lui-même le fait emporter.

3. Il y a deux sortes d'orgueil, une orgueil simple, vrai & naïf, qui se montre à découvert, & qui va droit à son but. On pense avantageusement de soi-même, & on en parle comme on en pense. On dit sans façon qu'on a de l'esprit & des talens, & on le dit plutôt parce qu'on le croit, que pour le faire croire.

L'autre sorte d'orgueil est un orgueil faux,

menteur, dissimulé, qui n'empêche pas toujours qu'on ne sente son insuffisance ; un orgueil qui nous fait desirer ardemment l'estime des autres, & prendre en conséquence toutes les mesures possibles, pour qu'ils ne nous connoissent pas tels que nous sommes ; convaincus intimement, malgré toutes les illusions de l'amour propre, que nous ne pouvons échapper à leurs mépris qu'en les trompant.

Cet orgueil, s'il vient à être découvert, est extrêmement odieux. On tolére, on nous passe en quelque sorte le premier, s'il est fondé ; & s'il ne l'est pas, il n'est que ridicule. C'est un fanatisme qui fait pitié ; une folie dont on rit, & même qu'on se plaît quelquefois à flatter pour en tirer des scenes plus plaisantes. J'ai connu de ces orgueilleux foux, des especes de Don Quichote en leur genre ; on les méprisoit sans les haïr. Quant aux orgueil'eux de mauvaise foi, ils sont également haïs & meprisés, dès qu'ils sont connus ; & ils le sont bientôt, parce que tous les hommes sont orgueilleux plus ou moins. Il y a des vices qu'on apperçoit d'autant plus facilement dans les autres, qu'on en est soi-même plus éloigné. Il n'en est pas ainsi de l'orgueil. Plus on en a, & plutôt on le découvre par tout où il est. L'orgueil est le plus grand & le plus fin ennemi de l'orgueil.

Il ne faut pas confondre cet orgueil simple

simple & naïf dont je viens de parler, avec un orgueil grossier & rebutant par sa grossiereté. Au reste, cet orgueil grossier seroit encore moins odieux que cet orgueil raffiné, cet orgueil de mauvaise foi, qui garde à la vérité quelques ménagemens, mais qui met dans les actions & dans les discours un faux infiniment choquant dès qu'il est apperçu.

L'orgueilleux du caractere que j'ai ici en vue, toujours attentif à persuader les autres d'un mérite qu'il sait trop bien lui manquer, n'a garde de parler & d'agir naturellement. Si vous vous entretenez avec lui sur quelque matiere, si vous lui demandez son sentiment sur un ouvrage qui vient de paroître, n'attendez pas qu'il vous expose ses propres pensées, qu'il vous rende compte naïvement de son impression. Il craint de se livrer. Il blâme ou il approuve selon qu'il croit se faire honneur en blâmant ou en approuvant. Il n'a de sentiment décidé sur rien. Il parle moins pour dire ce qu'il pense que pour faire croire qu'il pense bien. En un mot, il veut vous donner une idée avantageuse de lui-même : voilà sa regle ; & pour la suivre il parlera différemment selon les occasions.

Sa méthode ordinaire est d'apporter des raisons pour & contre, moins pour combattre les unes & approuver les autres, que pour faire voir qu'il les sait toutes.

Il a fait provision de principes généraux

qu'il débite gravement, sans en venir à l'application qu'il suppose aisée à faire, & dont il sait bien pourtant qu'il ne se tireroit pas. Si enfin vous l'avez amené à s'expliquer plus précisément, à embrasser un sentiment particulier; quelque faux qu'il soit selon lui-même, il le soutiendra, mais presque toujours par des généralités.

OUBLI.

De la façon dont vont les choses, c'est un acte d'humilité que de courir les risques d'attirer sur soi des regards curieux. Il y a tout à perdre pour quiconque n'a pas totalement perdu la raison; & le seul parti qui convienne à la sagesse & à la médiocrité, est de rester enseveli dans l'oubli le plus profond.

OUVRAGES.

1. En lisant un ouvrage, on lit aussi dans l'esprit & dans le cœur de celui qui l'a fait. Si cela est, & il n'est gueres permis d'en douter, combien d'auteurs doivent regretter la fureur qu'ils ont eu d'acquérir ce titre!

2. Horace vouloit qu'un poëte allât puiser sa science dans les ouvrages de Socrate. *Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ.* Or je crois qu'en un ouvrage, quel qu'il soit, l'esprit du siecle doit se remarquer. Si la morale s'épure, si le préjugé s'affoiblit, si les esprits ont une pente à la bienséance gé-

nérale, si le goût des choses utiles s'est répandu, si le peuple s'intéresse aux opérations du ministre, il faut qu'on s'en apperçoive.

3. Quelques nouveaux auteurs trouvant les premieres places prises en plusieurs genres d'écrire, ne voulurent point des secondes, & chercherent une nouvelle maniere de se distinguer; le beau, le grave, le noble, l'enjoué, tout cela étoit déjà saisi; il fallut inventer du nouveau.

PANTOMIMES.

1. L'émulation étoit si grande entre Pylade & Bathylle, un autre pantomime, qu'Auguste, à qui elle donnoit quelquefois de l'embarras, crut qu'il devoit en parler à Pylade & l'exhorter à bien vivre avec son concurrent que Mécenas protégeoit. Pylade se contenta de lui répondre que ce qui pouvoit arriver de mieux à l'Empereur, c'étoit que le peuple s'occupât de Bathylle & de Pylade.

2. Pylade réussissoit beaucoup mieux que Bathylle dans les sujets tragiques; & dans les sujets comiques, Bathylle réussissoit beaucoup mieux que Pylade.

3. Il fallut chasser de Rome les pantomimes. L'extrême passion que le peuple avoit pour leurs représentations, donnoit lieu de tramer des cabales pour faire applaudir l'un

plutôt que l'autre, & ces cabales devenoient des factions.

4. Les Pantomimes furent encore chassés de Rome sous Néron & sous quelques autres empereurs; mais leur exil ne duroit pas long-temps, parce que le peuple ne pouvoit plus se passer d'eux, & parcequ'il survenoit des conjectures où le souverain qui croyoit avoir besoin de la faveur de la multitude, cherchoit à faire des actions qui lui fussent agréables.

PARADIS.

Je suis tout plein des joies de paradis : je viens de lire le paradis de M. Nicole. Qu'il en donne une belle idée ! ou plutôt qu'il a eu bon sens de faire parler sur un sujet si difficile un aussi bel esprit que saint Augustin! je sais bien que vous savez tout cela par cœur, & que les *Essais de Morale* est votre livre favori. Mais je vous prie de relire pour l'amour de moi le chapitre où il parle de l'occupation éternelle des bienheureux. En vérité il faut être fou pour ne pas avoir envie d'aller là. L'enfer ne m'a pas semblé si bien traité, l'un m'a fait plus de plaisir que l'autre ne m'a fait de peur. La raison en vient peut-être de nos tempéramens; je me flatte aisément.

PARADIS PERDU.

La réconciliation d'Adam & d'Ève est pleine de tendresse. Eve, aveuglée par son

désespoir, propose à son mari de vivre dans le célibat pour empêcher leur crime de pénétrer jusqu'à leur postérité; elle consent à se donner la mort, si le premier parti lui paroît impossible à exécuter. Ces sentimens excitent la compassion du lecteur : ils contiennent de plus une très-belle morale. La résolution de mourir pour finir notre misere, ne montre pas tant de fermeté, que le dessein de la supporter & de se soumettre aux decrets de la providence; c'est pourquoi Milton attribue avec grande délicatesse cette pensée à Eve, & il la fait désaprouver à Adam.

2. Aussi-tôt qu'ils se sont levés après la triste nuit qu'ils ont passée ensemble, ils découvrent l'Aigle & le Lion poursuivant chacun leur proie vers la porte orientale du paradis. Il y a une double beauté dans cet incident : il n'offre pas seulement de grands & de justes présages qui sont toujours agréables en poésie, il caractérise encore cette inimitié qui fut alors produite parmi les animaux.

3. Le nombre des livres du paradis perdu est égal à ceux de l'Æneïde. Notre auteur, dans sa premiere édition, avoit divisé son poëme en dix livres; mais depuis, au moyen de quelques petites additions, il partagea le septieme & le dixieme en deux livres. Si l'on y prend garde, on trouvera qu'il fit très-judicieusement cette seconde division, il ne s'y porta point par l'amour d'une beauté aussi chimérique que cette conformité de

nombres avec Virgile, mais pour diſpoſer ce grand ouvrage d'une maniere plus juſte & plus réguliere.

PARESSE.

1. Le docteur Tillotſon traite les fainéans qui n'ont aucune prudence ni pour cette vie ni pour l'autre de véritables foux : ils ne ſe propoſent aucun but & ſe laiſſent entraîner à tous les vents qui ſouflent.

2. Platon nous dit que le travail eſt autant préférable à l'oiſiveté, que le poli d'un métal l'eſt à la rouille.

3. La fainéantiſe & l'oiſiveté ſont la principale cauſe de l'ennui.

4. L'amour-propre laiſſe agir les deux grands reſſorts de la conduite des hommes, la pareſſe & la vanité. La pareſſe nous éloigne du ſoin de nous informer exactement des choſes, parce que ce ſoin eſt toujours accompagné de quelque ſorte de peine.

5. Le temps de la vie ne doit pas ſe compter par le nombre des années, mais par l'uſage que nous en avons fait ; de même que l'étendue du terroir n'eſt pas ce qui donne la valeur à un bien fonds, mais plutôt ſon revenu annuel.

6. Miſérables & inſenſées créatures que nous ſommes! nous devenons prodigues dans la ſeule choſe où l'avarice ſeroit une vertu.

7. Aujourd'hui on a un ſoin extrême de ne paroître pas ſcrupuleux dans l'emploi de

ſon temps, ſur-tout lorſqu'on veut paſſer pour bel eſprit, & quand on craint la ſcandaleuſe épithete d'homme penſif & rêveur.

8. Quoique l'indolence agiſſe avec beaucoup de lenteur, elle ruine le fondement de toutes les vertus. Il vaudroit mieux ſubir le joug du vice plus actif, que de s'expoſer à cette rouille de l'eſprit qui donne quelque mauvaiſe teinture à tout ce que l'on fait.

9. On a beau poſſéder les plus riches talens; ſi on les cache & qu'on les tienne enfouis, ils ne ſont pas plus utiles au propriétaire que l'eſt un monceau d'or à un avare qui n'oſe y toucher.

10. L'indolent renonce à la dignité de ſon être, & de raiſonnable qu'il étoit, il ſe borne à la ſeule végétation : ſa vie ne conſiſte que dans l'accroiſſement ou le déclin d'un corps, qui, à l'égard du reſte du monde, pourroit auſſi-bien n'avoir été qu'une ſimple machine que la demeure d'un eſprit immortel.

11. L'envie & la chicane ſont les fruits naturels de la pareſſe & de l'ignorance.

12. Les pareſſeux qui n'ont pas travaillé à ſe perfectionner ou à ſe diſtinguer par quelque bon endroit, ſont très-diſpoſés à médire des autres; de même que les ignorans ſont fort ſujets à décrier les beautés d'un ouvrage applaudi qu'ils ne ſauroient découvrir eux-mêmes.

13. La molleſſe & une lâche oiſiveté ſont déſormais des vertus à la mode qui triom-

phent impunément du travail & de la vigilance.

14. Vous ſavez qu'en Italie même il y a eu autrefois un galant homme qui compoſa un hymne *à la déeſſe Pareſſe*, & qui fit gloire d'être le prêtre de cette déeſſe. Je n'ai pas une ſi mauvaiſe ambition & ne lui veux point diſputer ſon bénéfice.

PARODIE.

1. Il ne ſuffit pas d'avoir traveſti une action tragique, & d'avoir tourné en ridicule les penſées & les expreſſions d'un original, il faut encore, ſi on veut donner à la parodie la perfection qui lui convient & qu'exige toute eſpece de comédie, inſtruire & corriger le ſpectateur. Il eſt vrai que cette correction n'a pas les mœurs préciſément pour objet, quoiqu'elles doivent toujours être reſpectées dans la parodie comme dans tous les autres genres; ſon but eſt plutôt de corriger le goût, en préſentant une critique fine & délicate des principales fautes de l'ouvrage parodié. C'eſt dans cette partie ſi eſſentielle qu'ont excellé les auteurs des parodies d'Inès, & d'Hérode & Marianne.

2. Si on réfléchiſſoit combien une parodie de la premiere eſpece eſt un travail ingrat & difficile, je doute qu'un écrivain ſenſé voulût ſérieuſement s'y appliquer. Il faut pour y réuſſir, conſerver dans toutes ſes parties l'action & la conduite de l'original,

mais resserrer pourtant dans l'espace d'un acte seul une action qui en occupe presque toujours cinq. On veut dans cette espece de parodie, que le piquant de la diction fasse, pour ainsi dire, oublier le noble & le pathétique de l'ouvrage parodié; que la beauté des danses soit rachetée par le comique du ballet; que le contraste dans les airs n'excite pas moins de plaisir à proportion que la musique en a excité; & par rapport aux machines mêmes, on veut que la singularité en remplace la magnificence. Il faut enfin que l'auteur lutte sans cesse contre l'original qu'il entreprend de parodier, & qu'il en rende heureusement, si j'ose parler ainsi, toutes les beautés par des beautés équivalentes; je veux dire, que la copie doit être aussi grotesque à tous égards, que le modele est noble & sérieux dans toutes ses parties. Or, qui ne conçoit que, sans beaucoup de travail & de génie, on ne peut réussir à de pareils travestissemens?

3. La seconde espece de parodie qui est des originaux parodiés dans la plus grande partie, semble préférable à la premiere; mais je ne la crois pas moins difficile à bien traiter. Dans celle-ci, qui s'étend aux tragédies, on conserve l'action de l'original & quelques parties du dialogue; mais en changeant avec le titre de la fable, les noms & le rang des personnages, on dégrade cette action, on la rend basse de noble qu'elle étoit,

& on acheve de la travestir par les traits d'une diction convenable. Telles sont deux parodies excellentes, & qui peuvent être regardées comme des modeles de la seconde espece : le Mauvais Ménage & Agnès de Chaillot. On pourroit encore proposer les *Enfans trouvés* comme un modele de parodie de la seconde espece ; & si on a changé, contre la regle ordinaire de la seconde espece, les noms des personnages sans toucher à leur condition, c'est que le fond de l'action roulant sur l'usage où sont les Turcs d'avoir un sérail, il falloit nécessairement que le principal personnage de la parodie, fût un Sultan. A cela près, en quoi cette parodie differe de celles qui sont l'objet de cet article, on y trouvera, si on l'examine avec attention, tous les traits qui caractérisent la seconde espece. Et comme on ne peut jamais travestir ce qui a quelque rapport à la religion, c'est un coup de maître que d'avoir attaché aux usages, reçus en France, le but principal de l'action, sans en diminuer la force, ou en affoiblir l'intérêt. Il a fallu, pour y réussir, surmonter bien des obstacles, & écarter principalement ceux que le respect dû à la religion sembloit y opposer.

4. La troisieme espece qui est celle *des originaux, parodiés en quelque partie seulement*, est la plus aisée de toutes, & par bien des raisons, elle me paroît inférieure aux deux autres. Si dans celles-ci on parodie le sujet

entier d'une tragédie ou d'un opéra, dans l'espece dont je parle, la parodie & la critique ne portent que sur des incidens particuliers; & par-là même, cette espece n'est point sujette aux inconvéniens qui accompagnent les deux premieres.

C'est un inconvénient ordinaire que de rencontrer dans un ouvrage qu'on veut entierement parodier des situations que le spectateur soit fâché de voir parodiées ou travesties; c'est un autre inconvénient, ni moindre sans doute ni plus rare que de trouver dans un original des sentimens nobles ou vertueux, & des traits de morale. Si vous les présentez sous un air comique, vous révolterez l'honnête-homme & vous lui donnerez une juste aversion pour votre ouvrage. C'est en effet blesser les mœurs & détruire encore le but de la tragédie, que de tourner en ridicule ce qu'elle a de propre à inspirer la vertu. Mais un troisieme inconvénient attaché à ces sortes de parodies, c'est la difficulté de soutenir jusqu'au bout la même finesse du comique ou de la critique; la nécessité où l'auteur s'est jetté de parodier toute l'action, l'expose continuellement, ou à ennuyer ou à déplaire par des scenes foibles que cette même nécessité lui a arrachées. Il marche enfin à tous momens, pour me servir de la pensée d'un ancien poëte, sur des cendres couvertes d'un feu mal éteint.

Nul de ces inconvéniens ne se rencontre

dans la parodie de la troisieme espece. Comme elle n'est assujettie à traiter ni des parties ni des endroits déterminés, l'auteur choisit à son gré ce qui lui paroît plus propre au dessein qu'il s'est proposé ; & ces parties ou ces endroits qu'il a choisis de la sorte, il les traite encore de la maniere qui lui convient davantage. S'il écrit en prose, par exemple, & que dans une des plus belles situations de quelque tragédie, il trouve un moment qui lui donne l'idée de la tourner au comique ; alors il parodie en vers la scene qui lui fournit cette situation, ou il renverse une autre scene, ou même il n'en fait qu'une de plusieurs & l'accommode à son sujet.

5. Quoique j'aie donné la préférence aux deux premieres especes de parodies, parce qu'elles ont plus d'obstacles à surmonter, & qu'elles présentent des agrémens continuels lorsqu'elles sont bien traitées, mon dessein n'étoit pas de condamner la troisieme espece. Elle a du moins ce mérite qu'elle peut s'exercer sur tous les genres différens. En effet, sans parler des situations d'une tragédie, on lui permet de faire usage des endroits singuliers d'une ode ou d'un poëme épique, & d'en parodier les vers ou d'en critiquer les pensées. D'ailleurs, comme elle est la plus facile de toutes, parce qu'elle assujettit moins le poëte, ceux qui, sans avoir les talens propres aux autres parodies, ont pourtant celui de tourner des vers, peuvent se flatter ici de quelque succès.

Cependant je ne crois pas que cette espece de parodie fût reçue aujourd'hui bien favorablement au théatre ; mais loin de penser aussi qu'il faille l'abandonner entierement, je suis persuadé que dans une piece nouvelle, quelqu'en fût l'étendue, une scene de parodie de la troisieme espece, amenée aussi heureusement qu'ingénieusement traitée, feroit un grand plaisir, principalement si le spectateur n'étoit pas prévenu.

5. La plûpart des parodies sont moins des occasions d'amusemens que des écoles de licence ; & ce défaut regne principalement dans les parodies d'opéra qui ne sont gueres qu'un malheureux tissu d'indécences & d'équivoques, & dont les couplets qui les composent, finissent presque toujours selon le caractere ou le génie des auteurs, par une épigramme, ou satyrique ou grossiere.

PARTISANS.

Il vaut bien mieux être partisan que poëte, & habiter des palais dorés, que chanter le siecle d'or, & être logé à l'hôpital.

PARTIS.

L'on a plus de peine dans les partis à vivre avec ceux qui en sont, qu'à agir contre ceux qui y sont opposés.

PARURES.

1. Excepté la violence faite à l'honneur & à la foi, il n'y en a point de plus rude aux honnêtes femmes que de les dépouiller de leurs ornemens.

2. La passion d'être bien mise & bien parée a toujours eu une grande force dans le sexe.

3. Et chaque fois qu'elle est en habit neuf, il y a toujours du neuf dans son air & dans ses pensées.

4. Ce n'étoit que sur elle qu'il paroissoit fait avec goût: sur sa maîtresse, c'étoit de quoi se couvrir; & sur elle, c'étoit en effet un habit.

PASSIONS.

Il faut connoître les grandes passions par expérience, sans cette clef, l'on n'entre jamais parfaitement dans la science du cœur humain, qui ne consiste que dans la connoissance de leurs effets?

PATRIE.

Irai-je comme un autre Curtius, pour l'amour du bien public, me plonger dans quelque gouffre, ou dépouiller les anciennes *Oyes* de Rome de leur gloire, & sauver par mes cris la monarchie des Torys, non par quelqu'affection pour les Torys? Car ce que Hobbes confesse si ingénument, est vrai de tout auteur qui vend sa plume à un parti.

Je défens la puissance suprême comme les *Oyes* défendirent les Romains qui occupoient le Capitole; car ils ne les favorisoient pas plus que les Gaulois, leurs ennemis, & étoient aussi prêts à défendre les Gaulois, si ces derniers avoient été possesseurs du Capitole.

3. L'amour de la patrie & du bien commun étoit leur passion dominante. Ils ne croyoient point être à eux, mais à leur pays

4. Scipion l'Africain disoit qu'il aimeroit mieux avoir sauvé la vie à un citoyen, que défait cent ennemis

PAUVRETÉ.

1. L'usure, le monopole, l'extorsion & la rapine ont leur source dans la crainte de la pauvreté.

L'ostentation, la débauche & les folles dépenses viennent de la honte qu'on a de la pauvreté.

Mais l'une & l'autre de ces vues sont indignes de la poursuite d'une créature raisonnable. Après avoir amassé de quoi nous entretenir honnêtement selon notre état, la recherche du superflu n'est pas un vice moins ridicule, que le seroit d'abord la négligence du nécessaire.

2. Un pauvre homme sage vaut mieux qu'un riche imbécille.

Dieu a préféré le petit mont de Sion aux grandes montagnes.

3. La pauvreté occupe trop nos penſées à la recherche de nos beſoins, & les richeſſes les emploient trop à jouir du ſuperflu ; de ſorte qu'il eſt difficile qu'un homme ne détourne jamais les yeux de la vérité, lorſqu'il eſt toujours engagé dans une défaite ou dans un triomphe.

4. L'humilité & la patience, l'induſtrie & la tempérance ſont très-ſouvent les bonnes qualités d'un pauvre.

5. La pauvreté eſt preſque toujours accompagnée d'envie, de fraude, d'une complaiſance aveugle & rampante, de murmures, de ſoucis & d'inquétudes.

6. La pauvreté, je l'avoue, eſt un enfer ſur la terre ; & celui qui eſt atteint de ce mal, ſouffre à l'avance.

7. Un mien valet ayant quitté ma cuiſine pour retourner à ſon premier métier de gueuſerie, je le trouvai un jour amaſſant des moules parmi la voirie, pour ſon diner, que par priere, ni par menace, je ne ſus diſtraire de la ſaveur & douceur qu'il trouvoit en l'indigence.

Les gueux ont leurs magnificences & leurs voluptés comme les riches : & dit-on leurs dignités & ordres politiques.

(*MONTAIGNE.*)

8. Il y a bien des vertus qui ne peuvent être exercées par des pauvres.

9. Conſidere, Mycile, les avantages de la pauvreté. Les bruits de la guerre ne te touchent

touchent point, parce que tu n'as rien à perdre; & quand on dit que les ennemis approchent, tu n'es point en peine de transporter tes meubles, ni de cacher ton argent. Mais au premier son de trompette tu trousses bagage,, & te sauves où il te plaît, si tu n'aimes mieux demeurer, parce que tu es en sûreté par-tout. Au lieu que les riches voient de dessus les murailles désoler leurs champs, vendanger leurs vignes, brûler leurs maisons, saccager leurs biens.

10 Le pauvre volontairement pauvre ne possede rien & rien ne le possede.

PAYENS.

1. Je regarde les grands hommmes du paganisme comme des chrétiens sans le savoir. Je connois jusqu'à des juifs, dont la morale pratique est plus chrétienne que celle de beaucoup d'évêques, & dans lesquels il semble que le christianisme retrograde pour se rejoindre à sa premiere source.

2. Il n'est pas étonnant que les malheurs des gens de bien jettassent les payens dans le murmure & le découragement, vu qu'ils ne connoissoient ni la sainteté de Dieu, ni la corruption de la nature humaine.

3. Tertulien avoit raison de définir un payen, quelque parfait qu'il parût, un animal vain & glorieux, *animal gloriæ*.

dicules pour se tourmenter par deux fantaisies extrêmement contraires à la nature, qui sont la tempérance & l'abstinence. Ils privent par-là leur corps de ses plus chers besoins, dans la vue de se procurer un autre plaisir qui n'appartient qu'à leur imagination; c'est celui de penser qu'ils seront heureux tôt ou tard dans un autre état, & si vous les en croyez, ils le goûtent d'autant mieux qu'ils se font plus de violence pour se priver du bonheur réel & solide que les sens leur offrent dans la condition présente. Abus plaisant de ce qu'ils appellent la faculté de penser. La meilleure voie pour se délivrer de toutes ces chiméres, est de bien boire & de bien manger.

C'est le moyen d'assurer au corps un pouvoir presqu'invincible sur l'ame, qui la fait bien-tôt retomber de ces hautes rêveries dont elle a quelquefois la folie de s'enivrer. Quand vous commencerez à vivre aussi voluptueusement que je vous le conseille, peut-être fera-t-elle quelques petits efforts pour penser à son modele & au dessein de sa création; mais on ose vous répondre que si vous persistez quelque temps dans la même vie, elle n'aura ni le pouvoir ni la volonté de se tourner vers ces deux objets. Elle commencera peu à peu à s'assoupir, & son état habituel sera bientôt une douce léthargie dont elle sentira trop les charmes pour en souhaiter la fin. Les dames pourroient ajouter

quelque puissant cordial, ou quelque potion soporative, pour assoupir ou pour réveiller leurs sens, suivant la différence des occasions. Quand on est pesant, abbattu, incommode à soi-même, le temps paroît long, & l'on cherche à sortir de cet état. C'est alors peut-être qu'il est à craindre qu'on ne commence malgré soi à penser. Mais avec le secours des potions que je prescris, on se délivrera de cet inconvénient.

La seconde regle de l'art qu'on propose, est d'éviter la solitude. L'ame se porte d'elle-même à la retraite, & voudroit éviter la dissipation continuelle où la jette le tumulte des objets extérieurs. Elle se figure du plaisir à s'occuper de la pensée d'un autre monde & de celle du grand être de qui elle a reçu le sien. Si vous voulez prévenir ce tour mélancolique de réflexions, ne la laissez point seule, & retranchez-lui toutes les occasions de penser à son état futur. Les moyens les plus sûrs sont de lui faire trouver de l'amusement dans tout ce qui est autour d'elle. Ayez toujours quelqu'un près de vous pour vous entretenir de ce qui se passe dans le monde, sur-tout lorsque vous êtes à vous parer avec toute la vanité & les affectations de la mode. Ne vous promenez jamais sans compagnie. N'allez pas seule en carosse. Faites beaucoup de visites & recevez-en beaucoup. Informez-vous curieusement de toutes les nouvelles, & faites-vous en un magasin qui soit toujours

rempli. Écoutez tout, voyez tout. Ayez quelqu'un à coucher avec vous, ou si vous êtes forcé de coucher seul, ne vous retirez point dans votre chambre de lit que vous ne soyez accablé de sommeil. Un avis important que je vous donne, c'est de ne faire jamais un seul mot de priere en vous mettant au lit. Je connois peu de pratiques aussi dangereuses que la priere. Elle est capable de renverser tout mon systême. L'ame reprendroit bientôt son penchant naturel à s'occuper d'un monde différent de celui-ci, & tout seroit perdu si elle en prenoit assez le goût pour le désirer.

La troisieme regle est de n'avoir jamais rien à démêler avec les ouvrages graves qui pourroient vous laisser dans l'esprit des traces trop sérieuses. Lisez nos écrivains les plus amusans, tels que nos auteurs comiques, nos romans, & d'autres livres où vous trouverez, avec quantité de choses plaisantes, les intrigues & les aventures de la partie du monde qui ne pense pas. Il n'y a rien qui ait autant de force qu'un éclat de rire ou un sentiment de tendresse pour écarter tout ce qui s'appelle raisonnement. Gardez-vous bien, sur-tout, d'ouvrir une bible ou un livre de religion & de morale. Il en reste toujours quelque semence de réflexions qui vous trouble, ou qui vous mene malgré vous à ce qn'il est question d'éviter.

Une autre regle dont l'importance est

extrême, c'eſt de parler beaucoup. On a de tout temps obſervé que les grands parleurs ſont des gens qui penſent très-peu. Et ſi je vous exhorte à parler beaucoup, je vous avertis qu'il n'eſt pas moins néceſſaire de bien choiſir vos ſujets ; parlez d'habits, d'équipages, d'agrément, de politeſſe, de bonne chère, du bonheur & du malheur d'autrui, ſur-tout du malheur, car rien ne contribue tant à notre félicité que le récit de l'infortune des autres. Parlez des intrigues de la ville, de l'argent qui s'eſt perdu au jeu, du bien des jeunes perſonnes ou des veuves qui penſent au mariage, du caractere des perſonnes mortes ou vivantes qui ont excellé dans l'art dont on vous donne ici des leçons. Riez, badinez, amuſez-vous, tournez tout en raillerie pour votre divertiſſement & pour celui des autres ; vous ferez par cette voie de grands progrès vers le terme, ou plutôt vous y êtes déjà parvenu, ſi vous la pratiquez conſtamment.

La derniere regle, & celle que je crois la plus infaillible, c'eſt de faire tous vos efforts pour vous perſuader que vous n'avez point d'ame. Alors toutes les menaces d'un enfer ne vous paroîtront qu'un badinage.

Les difficultés ſeront levées tout d'un coup. Car ſi vous pouvez vous mettre une fois dans l'eſprit que vous n'êtes que matiere & que toutes vos penſées ne viennent que de la diſpoſition de vos organes ; quel em-

barras peut - il vous rester sur tout ce qu'on raconte de l'autre monde? Si vous croyez qu'il n'y a point d'autre vie après celle-ci, je ne vois aucune raison de jetter les yeux devant ni derriere vous, non plus que de faire la moindre réflexion sur ce que vous avez fait & sur ce qui vous reste à faire. Enfin ce n'est plus la peine de penser; car, voyez-vous, dès que vous serez persuadé qu'il n'y a point d'état futur, ne doit-il pas vous paroître aussi certain que tout dépend du hasard ou d'une aveugle nécessité? Qu'importe après cela de vous former des idées exactes & philosophiques? Vous en serez quitte pour dire à chaque occasion, *je le crois, cela me paroît tel.* Je vous conseille même de prendre un ton plus décisif sur certaines matieres: par exemple quand vous n'auriez pas d'autre but que de vous confirmer dans votre doctrine, soutenez hardiment que le monde s'est trouvé fait par hasard, & que c'est par hasard aussi que vous vous trouvez dans le monde, & si vous ne pouvez vous empêcher de remarquer quelquefois qu'on quitte le monde après y avoir fait un sejour assez court, souvenez-vous que vous appréteriez à rire à ceux qui ont acquis la perfection de l'art que je vous enseigne, si vous paroissiez douter que tout meurt avec le corps & que le dogme de l'éternité renferme une contradiction grossiere.

L'auteur ajoute, qu'en général, il sait fort bien que les dames sont plus raisonnables & plus superstitieuses que notre sexe ; mais ce qu'il a vu nouvellement, dit-il, le porte à croire qu'elles ont commencé à secouer le joug de certains petits foibles de la natute humaine, qui font regarder quelquefois la raison & l'art de penser comme des objets trop considérables. Il ne doute point que l'art opposé, dont il propose les regles, ne trouve beaucoup d'appui chez le beau sexe, & il se flatte même qu'un grand nombre de femmes y feront des progrès beaucoup plus prompts que la plûpart des hommes.

Au reste, cet art ne se borne point à la religion & à la morale. Les principes en peuvent être appliqués jusqu'aux sciences, aux arts & aux belles lettres.

Le plagiat est déjà une regle sûre pour se mettre à couvert de la fatigue de penser dans toutes sortes d'ouvrages,

PEINES.

Les maux de la vie paroissent de loin comme des rochers & des précipices stériles & raboteux ; mais à mesure que nous en approchons, on y trouve de petits endroits fertiles & des sources d'eau vive qui en diminuent l'horreur naturelle.

PÉNITENCE.

Un auteur a comparé à Tantale un homme

qui s'aviseroit d'un genre de mortification tel que celui que l'on imputa à Robert d'Arbrissel, fondateur de Fontevrault. Mais comme il n'y a point de comparaison qui ne cloche, celle de Tantale, à certains égards, ne conviendroit pas au directeur de ces religieuses. Il souffritoit la faim & la soif au voisinage du remede, mais il ne seroit pas certain que le remede se retireroit à mesure qu'on le voudroit joindre.

PERES.

1. Montagne insiste dans tout son ouvrage sur la douceur que les peres doivent avoir pour leurs enfans. Il conte, à ce propos, qu'un homme de condition de ses amis, ayant perdu à l'armée son fils unique qui étoit de grande espérance, lui disoit: mon plus grand chagrin est d'avoir élevé ce fils avec une si grande sévérité, qu'elle lui a toujours voilé, pour ainsi dire, la tendresse que j'avois pour lui; & je me reproche sans cesse de ne lui avoir jamais montré à découvert la force de l'amour paternel: mon désespoir est d'autant mieux fondé, que je suis sûr qu'il est mort dans l'idée que je ne l'aimois que foiblement.

2. Un roi pouvant être comparé à un pere, on peut réciproquement comparer un pere à un roi; & déterminer ainsi les devoirs du monarque par ceux du chef de famille, & les obligations d'un pere par celles d'un souverain.

3. Laiſſons de côté la part qu'a un pere à la naiſſance de ſon fils ; car je ne vois pas qu'il lui ſoit dû aucune reconnoiſſance à ce titre : il avoit pour objet de ſe ſatisfaire ; &, s'il faut lui tenir compte de ce prétendu bienfait, on lui doit ſans doute auſſi des actions de graces pour les mets délicats qu'il s'eſt fait ſervir, pour le champagne qu'il a bu, pour les menuets qu'il a bien voulu danſer, en un mot, pour tous les plaiſirs qu'il a pris.

PERFECTIBILITÉ.

La perfectibilité de l'homme dédaigne les bornes étroites des ſenſations. Elle influe ſur toutes ſes facultés. L'homme peut ſe perfectionner, parce qu'il peut obſerver & augmenter le nombre de ſes idées, réfléchir & les rendre plus diſtinctes, les comparer & juger de leur rapport : ce qui augmente la juſteſſe & l'étendue de l'entendement. Il peut auſſi faire des efforts pour rappeller ſes idées & pour les conſidérer ; ce qui fortifie ſa mémoire & augmente ſon attention. C'eſt ainſi que ſa raiſon fait des progrès : & chaque progrès de ſa raiſon eſt un nouveau motif, une nouvelle regle pour ſa volonté. L'homme peut augmenter ſes avantages & communiquer aux autres ſes nouvelles perfections, parce qu'il eſt doué de raiſon & de langage. C'eſt notre raiſon, qui, combinant les idées à ſon gré & profitant des combinaiſons fortuites, fait les premieres découvertes &

modifie nos facultés. C'eſt notre raiſon, qui, appercevant dans les autres ces nouvelles modifications, ſuit les exemples qu'elle trouve utiles, & fait paſſer les découvertes d'un individu à l'autre. C'eſt la parole, qui, par ſes préceptes & par ſes exhortations, acheve ce que l'imitation avoit commencé. Peu à peu l'eſpece, qui n'étoit compoſé que d'individus perfectibles, ne contient que des individus perfectionnés; & c'eſt dans ce ſens que l'eſpece ſe perfectionne.

PERFECTION.

Tel pourroit n'offenſer point les loix, qui n'en mériteroit point la louange d'homme de vertu, & que la philoſophie feroit très-juſtement fouetter.

Nous n'avons garde d'être gens de bien ſelon Dieu. Nous ne le ſaurions être ſelon nous. L'humaine ſageſſe n'arriva jamais aux devoirs qu'elle s'étoit elle-même preſcrits: & ſi elle y étoit arrivée, elle s'en preſcriroit d'autres au delà où elle aſpirât toujours & prétendît: tant notre état eſt ennemi de conſiſtance.

L'homme s'ordonne à ſoi-même d'être néceſſairement en faute. Il n'eſt gueres fin de tailler ſon obligation à la raiſon d'un autre être que le ſien.

A qui preſcrit-il ce qu'il s'attend que perſonne ne faſſe? Lui eſt-il injuſte de ne faire point ce qui lui eſt impoſſible de faire? Les loix

qui nous condamnent à ne pouvoir pas, nous condamnent de ce que nous ne pouvons pas. (*Montaigne*)

PERSUASION.

La forte persuasion d'un enthousiaste est un fondement bien dangereux, tant pour nos opinions, que pour notre conduite.

La vraie lumiere, c'est de découvrir, & d'une maniere bien nette, la vérité d'une proposition. Reconnoître dans l'entendement quelqu'autre lumiere, c'est se jetter dans l'obscurité, c'est s'abandonner au pouvoir du prince des ténèbres. Si nos actions & nos opinions doivent être réglées sur la force de la persuasion, comment distinguer les illusions de satan d'avec les inspirations de l'Esprit-Saint ?

PETITS.

Les petits sont quelquefois chargés de mille vertus inutiles: ils n'ont pas de quoi les mettre en œuvre.

PEUPLES. (*Droit des*)

Le droit des peuples est une chose bien problématique. Elle a plusieurs beaux côtés, & on la peut soutenir par tant de raisons plausibles, qu'il ne faut pas trouver étrange que non seulement les esprits factieux, bouillans & brouillons l'aient soutenue, mais

aussi plusieurs personnes de grand jugement & d'une vertu exemplaire.

Ce qu'il y a de blâmable, est qu'assez souvent les mêmes personnes qui écrivent pour le droit du peuple, écriroient pour la puissance arbitraire si les affaires changeoient, c'est-à-dire, si le pouvoir despotique venoit à être exercé en leur faveur & au grand dommage d'un parti qu'elles haïroient. Quand les catholiques de France au XVI siecle virent naître les guerres de religion, ils écrivirent fortement pour le droit des rois; mais quand ils virent le droit de la succession dévolu à un prince protestant, ils changerent de principes, ils écrivirent fortement pour le droit des peuples.

PRIVILÉGES DU PEUPLE ANGLOIS.

Si les membres de la chambre-haute ont de grands priviléges, le tiers état, qui compose la chambre-basse, a aussi des prérogatives assez considérables, dont voici les principales. 1° Un homme ne peut être emprisonné qu'on ne lui montre en vertu de quelle loi le juge a décrété prise de corps contre lui. 2°. Il obtient sa liberté moyennant deux cautions de se représenter. 3°. On ne peut obliger un Anglois de loger des gens de guerre, pas même en payant. 4°. Il ne paie aucune taxe ou imposition, sans le consentement de la chambre des communes.

5°. Un Anglois est si absolument le maître de sa famille, qu'il peut donner ou vendre ses enfans, si bon lui semble, sans en rendre raison à personne. 6°. On ne peut obliger un Anglois de porter les armes hors de sa province, à moins que ce ne soit pour chasser les ennemis qui pourroient être entrés dans le royaume *.

PLAIDOYERS.

Or qu'est-ce qu'un plaidoyer ? Un discours où l'on s'étudie à ne montrer que le beau côté de sa cause, & que le mauvais côté de la cause de son adversaire.

PLAINTES.

1. La plainte est ce qui reste aux malheureux. Elle ne guérit pas le mal, mais elle soulage le cœur : on s'imagine qu'elle parvient jusqu'à ceux qui sont l'objet de nos regrets, & cette illusion flatte du moins notre douleur.

2. Les plaintes sont les armes des foibles.

PLANTES MARINES.

1. On les distingue en trois classes, qui sont les plantes molles, les demi-pierreuses & les pierreuses.

Les plantes molles sont l'algue, les éponges, les mousses, les champignons & quelques autres.

* On peut croire que ces derniers privileges varient selon les temps.

L'algue qui vient par longues feuilles, ſemblables à des lacéts, & le fucus ou varec, autre eſpece d'algue dont les feuilles ſe partagent en petits rameaux échancrés comme la feuille de chêne, ſe jettent utilement ſur les terres pour les fertiliſer. Les cendres en ſont bonnes pour faire le verre, comme celles de la ſoude ou du cali; ce qui provient des ſels qui y abondent.

2. Les demi-pierreuſes ou litophites ſont celles qui ont quelque choſe de la flexibilité du bois, même étant hors de l'eau; mais qui étant écraſées ſe pulvériſent comme la craie. On en voit qui reſſemblent à de petits arbriſſeaux ſans feuilles: d'autres ont la forme d'un filet. L'écorce tient de la nature de la pierre.

Les plantes entierement pierreuſes ſont les coraux & les madrepores. Le madrepore n'a point d'écorce: le corail en a.

Le madrepore eſt de bien des ſortes; ce n'eſt quelquefois qu'une plaque plus ou moins épaiſſe, de matiere blanche, pierreuſe, percée d'une infinité de trous ou de pores. Ordinairement le madrepore prend la forme d'un arbriſſeau, & a toujours pluſieurs trous ſur ſes rameaux.

3. Ferrante Imperato, célebre phyſicien d'Italie dans le XVI ſiecle, avoit déjà plus que ſoupçonné que les madrepores paſſoient du genre des plantes à celui des animaux.

4. Les Zoophytes ou plantes animaux,

ainsi appellés, parce que ces productions sont d'une structure qui approche plus des animaux que des plantes.

5. Les Phytozoos ou animaux plantes.

POÉSIE.

1. J'ai souvent oui dire à M. Despreaux que la philosophie de Descartes avoit coupé la gorge à la poésie; & il est certain que ce qu'elle emprunte des mathématiques dessèche l'esprit, & l'accoutume à une justesse matérielle qui n'a aucun rapport avec la justesse méthaphysique, si cela se peut dire des poëtes & des orateurs. La géométrie & la poésie ont leurs regles à part, & celui qui s'avise de juger Homere par Euclide, n'est pas moins impertinent que celui qui voudroit juger Euclide par Homere.

2. La poésie est une musique qui parle, comme la musique est une poésie qui chante, parce que tout vers semble supposer quelque chant, & que tout chant demande ou suppose des paroles.

POLICE.

1. L'on me permit à moi & aux miens d'entrer dans la ville, quoiqu'on n'y couche pas. Je le dis l'après-diner à un cavalier Mayorquin, qui me répondit ces propres paroles, que je remarque, parce qu'elles peuvent

peuvent s'appliquer en mille rencontres que l'on fait dans la vie : « nous ne craignons pas » que vous nous apportiez du mauvais air, » parce que nous savons bien que vous n'ê- » tes pas passés à Occa : mais comme vous » vous en êtes approchés, nous sommes bien » aises de faire en votre personne un exemple » qui ne vous incommode point, & qui » nous accommode pour les suites. »

2. On a établi une Giunte à Naples qui aura soin que l'on observe les réglemens que la cour a fait pour augmenter la population au moyen de l'opération Césaréenne ; & en retirant les enfans que la barbarie des débauchés avoit coutume d'exposer dans les forêts. Partout où il n'y a point d'hôpitaux, on a placé des especes de petits coffres ou l'on pourra les mettre, & d'où des gens appostés les retireront pour les porter à l'hôpital le plus voisin. Depuis trois ans, on a fait seulement dans une troisieme partie de la Sicile cent quatre opérations Césaréennes; & quatre-vingt-un des enfans, sauvés par ce moyen, ont été baptisés. Le nombre de ceux que l'on a préservés de la cruelle exposition, monte à deux mille six cens trente-un.

POLIGAMIE.

Les Athéniens voyant leur ville déserte; après la guerre du Péloponese, obligerent les citoyens à prendre deux femmes, afin de répa-

rer plutôt les ruines de la république. Cette loi fut cause que Socrate eut deux femmes ; la premiere se nommoit Xantippe, de laquelle il eut Lamproclès ; & l'autre Myrto, qui étoit petite fille d'Ariſtide le juſte, & qui fut mere de Menexenus & de Sophroniſcus.

POLYPES.

1. Les polypes ſe trouvent ſeulement dans l'eau.

2. Les polypiers, dont chacun eſt un aſſemblage régulier de pluſieurs cellules ou niches ordinairement uniformes & préparées pour l'uſage d'une ſeule eſpece de polypes.

POLITESSE.

1. L'éducation dans les monarchies exige dans les manieres une certaine politeſſe. Les hommes nés pour vivre enſemble, ſont nés auſſi pour ſe plaire ; & celui qui n'obſerveroit pas les bienſéances, choquant tous ceux avec qui il vivroit, ſe décréditeroit au point qu'il deviendroit incapable de faire aucun bien.

2. Mais ce n'eſt pas d'une ſource ſi pure que la politeſſe a coutume de tirer ſon origine. Elle naît de l'envie de ſe diſtinguer. C'eſt par orgueil que nous ſommes polis : nous nous ſommes hâtés d'avoir des manieres qui prouvent que nous ne ſommes pas dans la baſſeſſe, & que nous n'avons pas vêcu avec cette ſorte de gens que l'on a abandonnés dans tous les âges.

3. Dans les monarchies, la politesse est naturalisée à la cour. Un homme excessivement grand rend tous les autres petits. Delà les égards que l'on doit à tout le monde ; delà naît la politesse, qui flatte autant ceux qui sont polis que ceux à l'égard de qui ils le sont, parce qu'elle fait comprendre qu'on est de la cour, ou qu'on est digne d'en être.

4. Une personne aimable dans la société, est celle qui en fait souvent le plaisir, & qui ne la trouble jamais... La grande politesse est de ménager en tout & partout tous les gens avec qui nous vivons, en ne les blessant jamais, en entrant dans tout ce qu'ils veulent ; en ne contrariant ni ce qu'on dit, ni ce qu'on fait...... Quand vous voyez une personne désirée par tout, & dont on s'accommode long-temps, vous pouvez conclure qu'elle n'est pas sans mérite.

POLITIQUE.

1. Si elle gouverne un état, on la nomme *Politique* ; si elle gouverne une ville ou un bourg, ou une autre communauté subordonnée à l'état, on la nomme police. Si elle gouverne une maison ou une famille, on la nomme œconomie.

2. Il n'est point de science ni d'art qui n'ait sa théorie & son systême. La politique, la science la plus utile après la religion, puisqu'il s'agit du bonheur des peuples, est la seule qui n'ait point de théorie.

PRÉADAMITES.

Jacques Sadeur, auteur d'un voyage de la Terre Auſtrale, a donné lieu de croire qu'il a voulu inſinuer que les Auſtraliens ne deſcendent point d'Adam, mais d'un Androgine (parce qu'ils ſont tous, dit-il, Hermaphrodites) qui ne déchut point comme Adam de ſon état d'innocence. Ce tour-là ſeroit aſſez bien imaginé pour tromper la vigilance des cenſeurs de livres, & pour prévenir les difficultés du privilége, en cas qu'on voulût faire tenter fortune à un ſyſtême préadamitique.

Les Auſtraliens diſent, rapporte Jacques Sadeur, *qu'après la mort on n'exiſte qu'en général dans un génie univerſel, qui ſe communique par parties à chaque particulier, & qui a la vertu, lorſqu'un animal meurt, de ſe conſerver juſqu'à ce qu'il ſoit communiqué à un autre. Tellement que ce génie s'éteint en la mort de cet animal, ſans cependant être détruit, puiſqu'il n'attend que de nouveaux organes & la diſpoſition d'une nouvelle machine pour ſe rallumer.* C'eſt un galimatias auſſi abſurde que l'ame du monde de quelques anciens philoſophes.

PRÉFACES.

1. On vouloit autrefois qu'un écrivain complimentât ſon lecteur dans une humble &

longue préface ; aujourd'hui on le tient quitte pour un mot d'avis qui revient à peu près à ceci : *je suis fat & bref.*

2. Quoique Pélisson se fût déclaré hautement contre les préfaces, il ne laissa pas d'en faire une très-belle pour les ouvrages de Sarrasin. Il disoit, pour se justifier, qu'on pouvoit appliquer à ces sortes de choses, ce qu'un grand homme a dit autrefois des pompes funebres & des devoirs de la sépulture : qu'il est honnête d'en prendre beaucoup de soin pour autrui, & de ne s'en mettre nullement en peine pour soi-même.

3... Ce qui est bien modeste pour un siecle où les longues préfaces sont si fort à la mode, qu'elles partagent quelquefois avec le livre même tout le terrein d'un volume.

4. Il est fort ordinaire aux auteurs de faire des préfaces inutiles, & aux lecteurs de ne se soucier point du tout de les lire.

PRÉJUGÉS.

1. Il y a des gens qui se damnent dans la seule crainte du ridicule qu'il y a dans le monde à vouloir se sauver. Croiroit-on qu'à respecter les idées des hommes, il seroit plus honteux dans le monde d'être converti que d'être un fripon.

Le monde ne veut ni qu'on se donne à Dieu ni qu'on le quitte.

Achetez-moi, dit la vie éternelle aux chrétiens, par le sacrifice de cette vie passagere.

Achetez ma durée, dit la vie passagere, par le retranchement d'une infinité de plaisirs qui m'abrégeroient; achetez mes douceurs par le sacrifice de cette vie éternelle.

L'éternité & le temps parlent donc le même langage? Et il n'est question que de sacrifice dans la vie: sacrifiez-moi votre liberté, dit la cour, dit le prince, dit ce seigneur, dit cet emploi, dit cette femme; sacrifiez-moi votre santé, disent ces plaisirs; sacrifiez-moi ces plaisirs, dit la santé; votre honneur, dit la fortune; votre fortune, dit l'honneur: par-tout sacrifice. Il y en a un qui est si beau, qu'il en impose à ceux-mêmes qui ne le font pas; c'est le sacrifice du vice à la vertu; du crime à l'innocence; de l'improbité à son contraire.

Chaque homme en particulier a besoin que tout homme avec qui il vit, fasse avec lui ce dernier sacrifice.

Voilà ce qui rend ce sacrifice bien respectable, qui le met bien à l'abri de la raillerie; or ce sacrifice-là fait déjà plus de la moitié de la religion.

Le reste de cette religion, ce sont ses mysteres qu'il faut croire; & c'est-là où cette religion crie à son tour, sacrifiez-moi, non votre raison, mais les raisonnemens d'un esprit si borné, qu'il ne se connoît pas lui-même.

2. Les hommes ont trouvé le moyen de séparer la honte de toutes les bassesses & les cruautés

dont ils ſe rendent coupables envers les femmes. Ils embraſſent ſans amour; ils font des ſermens ſans ſe croire liés.

3. Si l'on faiſoit attention, dit un fort bon auteur, à ce qui ſe paſſe dans l'eſprit des hommes lorſqu'ils adoptent quelque nouvelle opinion, on réduiroit les ſuffrages de la multitude à l'autorité de deux ou trois perſonnes, qui ayant compoſé une doctrine qu'on ſuppoſe qu'ils ont eu le temps d'approfondir, l'ont répandue à l'aide de leur réputation.

4. La ſeule grace qu'on puiſſe faire au grand nombre eſt de lui donner la préférence, lorſque les raiſons ſont d'ailleurs égales. S'il falloit décider ſur les préjugés, peut-être la balance ſeroit-elle plus forte du côté d'une ſeule perſonne que du côté de la multitude.

5. S'imaginer qu'il n'y ait point de preſcriptions contre les traditions univerſelles & le conſentement général d'un pays, c'eſt ſe jetter dans la néceſſité de recevoir toutes les ſuperſtitions que le peuple romain avoit empruntées des Toſcans en matiere d'augures, de prodiges, & toute l'impertinente théologie des payens. Il faudra reconnoître pour des vérités toutes les impoſtures que le pere du menſonge a débitées pendant une longue ſuite de ſiecles; car on connoît un temps où le monde preſqu'entier a rendu hommage à ſes oracles. Et l'on n'a beſoin que d'ouvrir les oreilles autour de ſoi, pour apprendre qu'elles ſont les erreurs de la multitude.

6. Les préjugés qui ont fixé les regles des bienséances entre les deux sexes, sont encore de ces préjugés que la philosophie doit endurer.

PRESSENTIMENS.

Je l'ai déjà dit, qu'aucun homme ne méprise ces avertissemens secrets qui lui seront inspirés quelquefois, quoiqu'il n'en sente pas la vraisemblance. Je crois que peu de gens, capables de réflexions, puissent nier que ces sortes d'avertissemens ne nous soient donnés quelquefois; je crois encore qu'il est incontestable que ce sont des marques de l'existence d'un monde invisible & du commerce de certains esprits avec nous qui tend à nous détourner du danger. Il n'y a rien de plus naturel à mon sens que d'attribuer ces avertissemens à quelqu'intelligence qui nous est favorable, soit suprême, soit inférieure & subordonnée à la divinité.

PRÉTENTION.

1. La révocation met toujours le prétendant au-dessous de ce qu'il étoit avant que d'avoir prétendu. Elle avilit la Riviere qui étoit méprisable par lui-même; & il est certain qu'elle nuit à proportion de l'élévation.

2. La prétention sans la certitude du succès est au-dessous d'un cœur délicat.

PRÉSOMPTION.

1. On n'eſt pas préſomptueux pour ſe croire de grands talens & de grandes lumieres, ſi on en a effectivement. On n'eſt préſomptueux qu'autant qu'on ſe trompe dans la bonne opinion qu'on a de ſoi-même. Qui ſe trompe de beaucoup, l'eſt beaucoup; qui ſe trompe de peu, l'eſt peu. Ainſi un homme d'eſprit eſt ſouvent moins préſomptueux en ſe croyant capable de grandes choſes, qu'un ſot ne l'eſt en ſe croyant capable de choſes médiocres. (*M. l'abbé* TRUBLET)

2. Un ſot qui ſe croit un bon eſprit, nous choque moins, qu'un bon eſprit qui ſe croit un génie ſupérieur. Cependant le premier ne ſe trompe pas moins que le ſecond. Mais l'un ſe fait tout au plus notre égal; l'autre s'éleve au-deſſus de nous, & par-là nous eſt plus odieux. (*Id.*)

3. Chacun croit ſe connoître, & croit que les autres ne ſe connoiſſent point.

Les hommes, du moins ceux qui ont de l'eſprit, ſe connoiſſent mieux qu'ils ne paroiſſent ſe connoître. Ils ne croient pas toujours tout ce qu'ils diſent à leur avantage, tout ce qu'ils voudroient faire croire aux autres. Ils ont communément plus de vanité que de préſomption. L'amour propre qui les fait penſer d'eux-mêmes au-delà de la vérité, les en fait encore parler au-delà de ce qu'ils en pen-

ſent. Tout homme vain eſt menteur; & on pourroit dire à la plûpart de ceux qui vantent leur mérite, qu'on croiroit leur faire tort de penſer qu'ils parlent ſincérement, & qu'ils ſe trompent ſi groſſierement ſur leur ſujet.

Un homme d'eſprit étonneroit ſouvent ſes admirateurs, & déſarmeroit ſes envieux, s'il leur faiſoit connoître combien il s'eſtime peu lui-même. (*Id.*)

PRINCES.

1. Il y a des conjectures fâcheuſes où les princes ſont contraints de faire plutôt ce qu'ils peuvent que ce qu'ils doivent.

2. Un prince d'eſprit peut juger, ſans peine, du génie & de la capacité de ceux qui le ſervent; mais il lui eſt preſqu'impoſſible de bien juger de leur déſintéreſſement & de leur fidélité.

3. Il eſt vrai de dire qu'auprès des princes il eſt auſſi dangereux & preſqu'auſſi criminel de pouvoir le bien que de vouloir le mal.

PROBITÉ.

1. L'homme de bien chérit, indépendamment de toute crainte, l'ineffaçable probité que la divinité a miſe dans le cœur humain; le ſcélérat la regrette, même dans l'impunité; elle ſeule punit & réprime plus efficacement les crimes que les roues & les gibets.

2. Un honnête-homme condamne souvent en lui-même ce que le monde y approuve ; & toutes les louanges qu'on lui donne, ne le consolent pas du juste repentir d'avoir fait l'action qui les lui attire.

PROJETS.

1. Ne communiquez à personne ce que vous devez faire, parce qu'on se moquera de vous si vous ne réussissez pas.

PROMESSES.

Que signifie une promesse faite à une femme ? Dans le mariage même, l'homme ne promet-il pas mille choses qu'il n'a nulle envie de tenir ? Les femmes nous en croiront toujours, en dépit de nous-mêmes, car elles regardent une promesse de la part du galant, comme une excuse pour suivre leur propre inclination.

PROPAGATION.

Je ne garantis pas le calcul suivant, mais il est curieux, s'il n'est pas juste.

La terre pouvoit déjà être fort peuplée au temps du meurtre d'Abel, qu'on croit avoir été tué dans la cent-vingt-huitieme année de sa vie. Quand on supposeroit qu'Adam n'a point eu de fils dans cet intervalle, il faut nécessairement convenir qu'il avoit eu des filles qui furent mariées à Caïn & à Abel. Supposons

qu'ils aient été mariés l'an dix-neuf du monde, ils ont pu avoir facilement chacun huit enfans l'an vingt-trois, tant mâles que femelles. L'an cinquante sont venues d'eux en ligne directe soixante-quatre personnes. L'an soixante-quatorze il y en aura cinq cens soixante-douze. L'an quatre-vingt-dix-huit il s'en trouvera quatre mille-quatre-vingt-seize, & l'an cent vingt-deux on en trouvera trente-deux mille sept cens soixante-huit. Si vous ajoutez à ce nombre les autres enfans nés pendant ce temps-là de Caïn & d'Abel, leurs enfans & les enfans de leurs enfans produits quand ils ont été en âge d'en avoir, vous aurez en cent vingt-deux ans, quatre cens vingt-un mille cent soixante-quatre hommes capables d'être peres, sans compter toutes les femmes, tant vieilles que jeunes, & les enfans au-dessous de dix-sept ans.

PROSE.

Je m'attendois à trouver un conte en vers; je parierois que c'est ainsi que l'auteur a coutume de penser; après quoi il traduit en prose, quand il juge que son ouvrage peut se passer de vers. Il faut bien un autre mérite pour la prose.

Que d'ouvrages perdroient leur réputation, si on les y réduisoit! Ce seroit une espece de coupelle pour savoir s'il y a des choses & non pas des mots. Souvent pour

remettre des vers en prose, il suffiroit d'ôter les rimes.

PROSOPOPÉE.

La prosopopée est une figure extrêmement noble, sublime, véhémente & hardie. C'est elle qui par une vertu souveraine donne une vie, une ame, des sentimens aux être insensibles; c'est elle qui rappelle les morts de la nuit du tombeau, & qui les fait parler d'une maniere toujours propre à toucher ou à instruire les vivans. Elle fait aussi parler Dieu même, les Anges & tous les esprits, tant célestes qu'infernaux. Cette figure imprime dans l'ame je ne sais quelle terreur salutaire, mêlée d'étonnement & de respect.

2. On ne doit avoir recours à ces personnages empruntés que pour leur faire dire des choses que l'on ne pourroit pas soi-même dire avec tant de bienséance & de dignité.

PROVERBE.

J'appelle un bon proverbe, une vérité d'usage pour tout le monde, confirmée par l'expérience, & exprimée d'une maniere simple & vulgaire.

PROVIDENCE.

1. Il y a des écrivains fort distingués qui ont regardé, comme un effet de la pro-

vidence, le ſoin qu'elle a eu de tapiſſer la terre de verd plutôt que de toute autre couleur; parce que le verd eſt un ſi juſte mélange du clair & du ſombre, qu'il réjouit & fortifie la vue au lieu de l'affoiblir ou de l'incommoder.

2. La création eſt un feſtin continuel pour l'eſprit d'un homme de bien.

3. On peut dire avec vérité que Dieu répond à nos prieres, quand nous recevons de ſa providence, d'une maniere naturelle, ce que nous lui avons demandé, & que nos prieres ne tendent jamais à exiger de Dieu des miracles.

PRUDERIE.

Il y a des femmes qui s'abandonnent à toutes ſortes d'auſtérités; & ſi par haſard elles ſe regardent dans un miroir, vous les entendez ſoupirer de ſe voir changées. Elles font avec la derniere ferveur ce qui défigure leur viſage; & ne peuvent ſouffrir la vue de leur viſage défiguré.

PUBERTÉ.

Dans toute l'eſpece humaine les femmes arrivent à la puberté plutôt que les mâles; mais chez les différens peuples, l'âge de puberté eſt différent & ſemble dépendre en partie de la température du climat & de la qualité des alimens; dans les villes & chez les

gens aisés les enfans accoutumés à des nourritures succulentes & abondantes arrivent plutôt à cet état; à la campagne & dans le pauvre peuple les enfans sont plus tardifs, parce qu'ils sont mal & trop peu nourris : il leur faut deux ou trois années de plus ; dans toutes les parties méridionales de l'Europe & dans les villes, la plûpart des filles sont pubères à douze ans & les garçons à quatorze ; mais dans les provinces du Nord & dans les campagnes à peine les filles le sont-elles à quatorze & les garçons à seize.

PUBLIC.

1. Le public est servi par les plus grands seigneurs; quelle grandeur ! mais il dépend de ceux qui le servent; qu'il est petit!

2. Il faut connoître bien peu le goût du public pour ne pas hasarder souvent de mauvaises choses, & vouloir se contraindre à ne lui en présenter que de bien bonnes.

PUISSANCE.

La puissance est la source de toutes les actions ; on donne le nom de *cause* à une substance qui exerce le pouvoir qu'elle renferme en elle-même, & on donne le nom d'*effet* aux substances produites par ce moyen dans quelque sujet. L'efficacité par laquelle une nouvelle substance ou qualité a été pro-

duite, eſt appellée *action* dans le ſujet qui a exercé cette puiſſance, & *paſſion* dans le ſujet où cette qualité eſt changée ou produite.

PYRRHONIENS.

Quelques Spinoſiſtes ſentant que l'évidence leur échappoit à tout moment dans les prétendues démonſtrations de leur maître, ſont tombés dans une eſpece de Pyrrhoniſme inſenſé, nommé *l'Égomiſme*, où chacun ſe croit le ſeul être exiſtant.

PYRRHONISME.

Le Sophiſme dans lequel l'auteur Anglois s'enveloppe continuellement conſiſte en ce qu'il nie l'exiſtence de la matiere, parce qu'il n'en connoît, dit il, ni la nature ni les propriétés ; ſemblable en ce point aux Pyrrhoniens qui doutoient de tout, parce qu'ils rencontroient par-tout des difficultés ; comme ſi ne pas connoître les choſes à fond, étoit une raiſon pour en nier la réalité.

QUIÉTISME.

LES livres de madame Guyon ; intitulés, l'un, le moyen court & facile de l'oraiſon, & l'autre l'expoſition du cantique des cantiques, renferment ſous une apparence de piété

de piété, des propositions dangreuses, & qui tendent à renouveller les erreurs du quiétisme. On y trouve des maximes condamnées il y a près de quatre cens ans dans un concile général, tenu à Vienne en France, & qui étoient soutenues par des gens qui voulurent établir une nouvelle spiritualité, dont les principes étoient fort conformes à ceux que Madame Guyon enseigne dans ses ouvrages. Les voies de perfection qu'elle y donne, ont été non-seulement inconnues aux apôtres à qui toute vérité a été révélée, mais sont formellement opposées aux regles qu'ils nous ont laissées, à celles des saints peres qui les ont suivies, & à la pratique de tous les saints. Car cette nouvelle maniere d'oraison rejette adroitement les prieres vocales, la méditation de la loi de Dieu, l'étude de sa parole dans l'écriture sainte, l'attention aux beaux exemples de Jesus-Christ & des saints. Elle regarde la mortification des sens, non-seulement comme inutiles, mais même comme nuisibles à la purification de l'ame, en ce qu'elle met les sens en vigueur, loin de les amortir: ce sont ses termes. Elle condamne finement les examens de conscience, les réflexions sur sa conduite particuliere, les lectures saintes, & les autres moyens qui ont élevé les saints à la perfection qu'ils ont pratiqués toute leur vie avec un si grand soin, & qu'ils ont si fortement recommandés dans leurs écrits. Ainsi cette doctrine est entierement

opposée à celle de l'église, & ne peut faire aussi que des chrétiens d'une espece bien différente de ceux que l'église forme sur les regles de l'évangile. Car, au lieu de les rendre vigilans, ardens à remplir leurs devoirs, fervens dans le service de Dieu; au lieu de les porter à se faire continuellement la violence nécessaire pour vaincre leurs défauts & surmonter leurs tentations, de les mettre toujours aux mains avec eux-mêmes pour parvenir au renoncement de soi-même, & de les exciter à faire leurs efforts pour suivre Jesus-Christ comme il leur ordonne, cette nouvelle doctrine les livre à l'indolence, à l'inaction, à l'orgueil : elle excuse leur paresse & leur négligence ; & la regarde même comme un moyen utile pour conserver la paix dans leur intérieur, que l'empressement à s'instruire de leurs devoirs & à les remplir, pourroit troubler : elle les dispense, pour ne leur pas faire perdre leur prétendue union avec Dieu, de l'application qu'ils doivent avoir à combattre les tentations : les fautes même qu'elles peuvent faire commettre, ne souillent point leurs ames à cause de la sublimité de leur oraison & de la pureté qu'elle leur a communiquée, non plus que l'or ne peut plus, lorsqu'il a été parfaitement épuré dans le feu, contracter d'impureté que superficielle : comparaison qui autorise les plus dangereuses & les plus honteuses conséquences que les Quiétistes tirent de leurs principes.

Les livres dont il s'agit les établiſſent en plusieurs endroits, & ſont par conſéquent fort condamnables. La nouvelle maniere de prier qui y eſt enſeignée, loin de conduire à la perfection qui doit être le fruit de la priere, en éloigne, & n'aboutit qu'à une piété apparente qui eſt toute en idée & en imagination, parce qu'elle ne va pas à réformer le cœur, & à le remplir des vertus chrétiennes, ſans quoi il ne peut jamais faire de priere agréable à Dieu, ni s'unir à lui.

2. Ce génie, dont l'idée vous afflige & me tourmente, me fit-il éprouver cette volupté, dont vous m'avez parlé tant de fois, que vous dites que je n'ai ſentie qu'imparfaitement entre vos bras, au milieu de ce déſordre, n'étant plus à moi, je ſerois encore à vous.

Ah! voilà préciſément, s'écria Tanzaï, ce Quiétiſme affreux que je crains! voilà ces diſtinctions cruelles que l'eſprit fait, & que le cœur ne ſent pas. Auſſi heureuſe avec le génie qu'avec moi, il ne vous manqueroit qu'une idée de volupté, qui même ne vous occuperoit qu'après; & tout ce que votre amour me donneroit, ſeroit d'imaginer que, peut-être, je vous aurois fait plus de plaiſir.

(*Tanzaï & Néardané*.)

RAISON.

MA raiſon conſiſte dans les idées claires que je porte empreintes dans ce que j'appelle

mon esprit. Ce sont ces idées qui me font voir tout ce qui est perceptible ; parce qu'elles représentent les objets, comme la glace d'un miroir uni me représente ce qui lui est offert à la lumiere. Ces idées sont même infiniment mieux représentantes que la glace ; car la glace ne renferme pas la réalité de son objet, au lieu que les idées contiennent tout le positif, ou la vérité de ce qui est existant ou possible. Ces idées sont les choses spiritualisées, elles sont les modeles & comme les patrons sur lesquels je pourrois, sans me méprendre, faire des êtres, si j'étois créateur. Ces idées ne trompent jamais personne ; au contraire on n'est trompé que lorsqu'on juge indépendamment d'elles, & ce sont toujours les mieux consultées qui détrompent celui qui se trompoit. Ces idées sont communes à tout être qui pense. Elles sont en vous, elles sont en moi, elles sont dans tous les hommes que je ne connois pas. Elles ont été dans ceux qui ne sont plus, elles seront dans ceux qui ne sont pas encore, & ce qu'il y a d'admirable, elles sont invariablement les mêmes dans toutes ces intelligences diverses. Elles sont dans le petit enfant dont la langue commence à peine à se délier, comme elles sont dans le plus grand philosophe sans accroissement, ni diminution ; le petit enfant qui dit de sa poupée qu'elle a tout le corps plus grand que la tête, voit aussi-bien que le géometre que le tout est plus

grand que la partie, & il le voit; où? Dans le même trésor de notions & d'idées. Demandez à ce petit enfant si sa robe est bien sage, si elle a de l'esprit, si elle est obéissante, si elle ne ment point, tout aussi-tôt il se prend à rire : l'innocent embarras de son geste vous fait entendre, au défaut de sa voix, qu'il apperçoit qu'on ne lui fait pas une question sérieuse. Il découvre déjà dans l'idée de la matiere, que la matiere ne pense point, & ne peut penser. Son esprit travaille déjà sur un fonds aussi riche que l'étoit celui qu'employoit Descartes même.

2. Il ne faut pas abandonner la raison dans vos plaisirs, si vous voulez la retrouver dans vos peines.

RÉCOMPENSE.

1, Il me semble qu'un prince ne sauroit assez récompenser la fidélité de ceux qui le servent avec zele; il y a un certain sentiment de justice en nous qui nous pousse à la reconnoissance, & qu'il faut suivre. Mais d'ailleurs les intérêts des grands demandent absolument qu'ils récompensent avec autant de générosité qu'ils punissenr avec clémence; car les ministres qui s'apperçoivent que la vertu sera l'instrument de leur fortune, n'auront point assurément recours au crime, & ils préféreront naturellement les bienfaits de leur maître aux corruptions étrangeres. Il est aussi imprudent que dur de mettre, faute de

récompense & de générosité, l'attachement des ministres à une dangereuse épreuve.

(*Anti-Machiavel.*)

2. Les récompenses & les peines que Dieu a attachées à l'observation & au mépris de ses loix, doivent avoir assez de force pour nous déterminer à la vertu, quand même on ne considéreroit le bonheur ou le malheur d'une vie à venir que comme possible, & quand même il seroit vrai, (ce qui néammoins est contraire à l'expérience) que les gens de bien n'auroient à essuyer que des maux dans ce monde, pendant que les méchans y jouiroient d'une perpétuelle félicité.

S'il est possible qu'il y ait après cette vie un lieu où les méchans seront punis de peines infinies, n'est-ce pas être insensé que de s'exposer pour des plaisirs vains & de courte durée, à être infiniment malheureux? Si l'espérance de l'homme de bien se trouve fondée, le voilà éternellement heureux; s'il se trompe, il n'est pas malheureux, il ne sent rien; mais si le méchant a raison, il n'est pas heureux; & s'il se trompe, il est infiniment misérable.

3. Non; tout ce qu'il y a d'hommes dispersés dans l'univers, ne sont pas suffisans pour égaler la reconnoissance à tant de bontés.

Que les dieux, puisqu'ils jettent encore des regards favorables sur la piété des mortels; que les hommes s'il en reste sur la terre qui chérissent la vertu; enfin que le plaisir

ſecret qui naît d'une action généreuſe puiſſe dignement vous récompenſer.

RECONNNOISSANCE.

1. Je puis enfin me préſenter devant vous, Monſieur, non plus avec la confuſion d'un débiteur timide, mais avec la confiance d'un ami reconnoiſſant qui vient de s'acquitter du matériel de ſa dette.

2. Les perſonnes reconnoiſſantes ſont comme ces terres fertiles qui rendent beaucoup plus qu'elles n'ont reçu.

REFLEXIONS.

1. Plus les réflexions ſont hardies, plus elles ſont dangereuſes. Ce qui ne fait qu'éclairer le génie ſupérieur, eſt capable d'aveugler l'eſprit foible.

2. La réflexion qui vous paroît ſi ſimple, ſi vulgaire même, que vous jugez qu'il eſt inutile de la préſenter, eſt peut-être la ſeule qui ſera à la portée d'un eſprit foible, à qui elle montrera le vrai de la ſeule maniere dont il puiſſe l'appercevoir.

REFUS.

Les avances, que ceux qui s'adouciſſent font aux puiſſans, tournent toujours infailliblement au déſavantage de celui qui les déſavoue en ne les ſuivant pas; & de plus il eſt bien difficile que ceux qui ſont déſavoués, n'en conſervent toujours quelque reſſenti-

ment, & ne donnent, au moins dans la chaleur, quelque coup de dent.

(*Cardinal de* RETZ.)

REGLES.

1. On nous apporte une infinité de regles qui sont faites il y a trois mille ans pour régler tout ce qui se fait aujourd'hui, & on ne considére point que ce ne sont pas les mêmes sujets qu'il faut traiter, ni le même génie qu'il faut conduire.

2. Si nous faisions l'amour comme Anacréon & Sapho, il n'y auroit rien de plus ridicule; comme Térence, rien de si bourgeois; comme Lucien, rien de plus grossier. Tous les temps ont un caractere qui leur est propre; ils ont leur politique, leur intérêt, leurs affaires : ils ont leur morale en quelque façon, ayant leurs défauts & leurs vertus. C'est toujours l'homme, mais la nature se varie dans l'homme, & l'art qui n'est autre chose qu'une imitation de la nature, se doit varier comme elle. Nos sottises ne sont point les sottises dont Horace s'est moqué. Nos vices ne sont point les vices que Juvenal a repris : nous devons employer un autre ridicule, & nous servir d'une autre censure.

3. La regle est d'un grand prix pour le bon goût; mais la regle naturelle, quand on l'a, n'a pas besoin de l'art, & ne peut être que dangereuse avec lui; elle rend trop scrupuleux; elle éteint le feu de l'imagina-

tion : on eſt toujours le compas à la main ; rien n'échappe, & on ne laiſſe plus rien échapper. Que deviendront tous ces endroits vifs des Italiens devant votre critique ?

REGNES.

Peuples, c'eſt ainſi que vous êtes gouvernés. Songez quelle eſt votre gloire au dehors, votre tranquilité au-dedans. Voyez les arts protégés au milieu de la guerre : comparez tous les temps, comptez - les depuis Charlemagne ; quel ſiecle trouverez - vous comparable à notre âge ? Celui du regne trop court de l'immortel Henri IV depuis la paix de Vervins ; & encore quel affreux levain reſtoit des diſcordes de quatre regnes ? Les belles & triomphantes années de Louis XIV, mais quels malheurs les ont ſuivies ? Et puiſſe notre bonheur être plus durable ! enfin vous trouverez ſoixante ans peut-être de grandeur & de félicité répandues dans plus de neuf ſiecles ; tant le bonheur public eſt rare ; tant le chemin eſt lent qui mene en tout genre à la perfection ; tant il eſt difficile de gouverner les hommes & de les ſatisfaire.

RELIGION.

1. Dès l'an 1608, dans le temps que la treve entre les Eſpagnols & les Provinces-Unies ſe négocioit, Arminius, célebre profeſſeur dans l'univerſité de Leyde, s'éloignant

des sentimens rigides de Calvin, enseigna publiquement que Dieu, après avoir prévu le péché d'Adam, avoit résolu d'envoyer son fils unique sur la terre pour racheter le genre humain; qu'il avoit destiné des graces pour que tous ceux à qui la loi seroit prêchée, pussent croire s'ils le vouloient & persévérer dans la grace; que cette grace, qui étoit offerte aux hommes, étoit de telle nature, que, non-seulement ils pouvoient y résister, mais que souvent ils y resistoient; & que Dieu n'avoit prédestiné ou réprouvé que ceux qu'il avoit prévus devoir être dociles ou rebelles à la grace qui leur seroit offerte.

Gomar, autre professeur dans l'université de Leyde, s'éleva vivement contre cette doctrine: il soutint que Dieu avoit prédestiné par un decret éternel & irrévocable, les uns à la vie éternelle, & les autres à la mort éternelle, sans avoir égard à leurs actions; & que la grace, qui étoit donnée aux élus, étoit si puissante, qu'ils ne pouvoient pas y résister; enfin que Jesus-Christ n'étoit pas mort pour les réprouvés.

La doctrine d'Arminius étoit directement opposée à celle de Calvin; aussi trouva-t-elle de très-grandes oppositions. Il fut dénoncé au synode de Roterdam où le parti de Gomar se trouva le plus fort.

2. Grotius n'eut aucune envie d'offenser Gomar dans les louanges qu'il donnoit à Arminius; il parle avec beaucoup de modéra-

tion de ces disputes ; il ne décide pas même que les sentimens d'Arminius fussent les seuls vrais ; mais depuis, s'étant entierement appliqué à l'examen des ces questions, il resta convaincu que l'idée que nous devons avoir de la bonté & de la justice de Dieu, & même que la premiere tradition de l'église, favorisoient le systême d'Arminius, & étoient contraires à celui de Gomar, & il persévéra jusqu'à sa mort dans ces sentimens.

3. Les contre-Remontrans, se voyant appuyés de la puissante protection du prince Maurice, rompirent la communion avec les Arméniens l'an 1617.

4. Grotius dans son traité de la Vérité de la Religion chrétienne, en vers Hollandois, ne parle ni de la Trinité ni de l'Incarnation, parce que ces grandes questions devoient être censées démontrées dès qu'on avoit prouvé l'authenticité & l'autorité des livres sacrés. Ceux qui depuis Grotius ont écrit avec le plus de succès contre les incrédules, se sont conformés à son exemple.

REMORDS.

Dans votre juste ressentiment, vous voulûtes vous venger de moi, quand je me sauvai de votre maison. Hélas ! mon pere, je ne suis pas échappée à votre vengeance, j'ai porté avec moi le ressouvenir terrible de tout ce que je vous dois ; je n'ai point oublié combien vous m'aimiez, & j'ose vous assu-

rer, tout irrité que vous êtes, que vous auriez pitié de ce que je souffre en vous regardant, & que vous êtes vengé au-delà de ce qu'un cœur comme le vôtre auroit voulu l'être. Mes larmes & ma foiblesse ne me laissent pas la liberté d'en dire davantage, & je ne mérite pas la consolation que je me donne en vous apprenant mon affliction, je ne vous demande rien pour moi : tant que je vivrai, je dois vous être un objet d'horreur ; mais que votre miséricorde ne se refuse pas à ce que je laisse après moi si son indigne pere l'abandonne. Hélas ! je vous implore pour le fruit de mon crime : quelle espece de cruauté restera-t-il à exercer contre lui ? Ne l'aurai-je pas accablé de tous les malheurs ? Il naîtra dans la misere & dans l'infamie. Adieu mon pere, j'espere qu'on vous avertira bientôt que ma mort doit calmer votre colere.

(*Marivaux.*)

RÉPUBLIQUES.

1. L'histoire n'offre gueres de spectacle plus intéressant que celui d'une nation foible mais libre, luttant contre de formidables puissances réunies pour sa perte, & triomphant de leurs efforts. Telle fut souvent la Grece parmi les anciens : telle fut souvent Venise parmi les modernes.

2. Tandis que *Milton*, dont la plume étoit vendue à Cromwel, tâchoit d'inspirer

aux Anglois la haine des rois & l'amour du gouvernement républicain, *Hobbes*, un des plus grands philosophes d'Angleterre, fit une traduction de *Thucidide* pour détruire les fausses idées que le fanatisme commençoit à répandre dans la nation.

(*M. l'abbé* LE BLANC.)

3. Un auteur Anglois avance *que, quoiqu'il y eût trois sortes de pouvoirs dans la république Romaine, il n'y avoit néanmoins que deux ordres, les Patriciens & les Plebeïens.* Mais il est certain, au contraire, que la république étoit composée de trois ordres, le sénat, les chevaliers & le peuple.

La division du peuple en Patriciens & en Plébeïens n'étoit point une distinction d'ordres, mais de familles, puisque les Patriciens mêmes qui n'avoient point assez de mérite & de richesses pour se faire recevoir dans le sénat ou dans l'ordre équestre, étoient comptés parmi le peuple.

RESPECT.

1. Demandez à un enfant, si la nature étant égale dans tous les hommes, il ne doit pas aimer également les grands & les petits, les proches & les étrangers. Il sera embarrassé; car il sent qu'il ne peut s'empêcher d'aimer les uns plus que les autres. Mais vous lui leverez la difficulté, en lui disant que ces mouvemens naturels ne sont pas mauvais, &

qu'il n'eſt point blâmable, pourvû qu'il proportionne ſon eſtime, ſes reſpects, ſes démarches au mérite connu & au rang des perſonnes.

Je lui dirois, par exemple, avez-vous plus d'eſtime pour un grand Seigneur brutal, que pour un payſan dont la vie eſt reglée ? Il répondroit, ſans doute, qu'il eſtime davantage le payſan. Mais lequel des deux, ajouterois-je, reſpectez-vous le plus extérieurement ? Il répondroit que c'eſt le grand ſeigneur. Par-là il comprendroit, ce me ſemble, que l'amour, le reſpect & l'eſtime ſont trois choſes fort différentes ; que l'amour ne ſe meſure point ; que le mérite perſonnel eſt la meſure de l'eſtime, & que le reſpect doit être proportionné au rang & à la qualité de ceux parmi leſquels nous vivons.

2. La froideur de Penelope pour Ulyſſe, qu'elle méconnoiſſoit à ſon retour, choqua Télémaque ; il en cenſura ſa mere auſſi librement que s'il n'eût parlé qu'à une ſœur. Malheureuſe mere, lui dit-il, vous êtes impitoyable, aucune femme ne ſe conduiroit en vers ſon mari comme vous faites. Vous avez toujours le cœur plus dur qu'une pierre. On ne ſauroit accuſer Homere d'avoir violé le vraiſemblable ; car un tel langage eſt aſſez commun dans la bouche des grands garçons. Mais il n'auroit pas dû copier le naturel ſi fidélement. Il auroit fallu faire parler Télémaque ſelon les idées du reſpect.

3. Comme Monſieur le Prince eut prié Monſieur de la Rochefoucault de faire ſortir ſes amis, je me levai imprudemment : *je vais prier les miens de ſe retirer.* Le jeune d'Avaux qui étoit dans ce temps-là dans les intérêts de Monſieur le Prince, me dit : *vous êtes donc armés ? Qui en doute*, lui répondis-je ? Voilà une ſeconde ſottiſe en un demi quart-d'heure. Le mot de Monſieur le Prince fut beau & modeſte dans ſa bouche ; il n'y eut que l'événement qui empêcha qu'il ne fût ridicule dans la mienne ; il ne l'eſt pas moins dans ma penſée, & j'ai plus encore de regret de ce qu'il dépara la premiere réponſe que j'avois faite à Monſieur le Prince touchant le haut du pavé. Il n'eſt jamais permis à un inférieur de s'égaler en paroles à celui à qui il doit du reſpect, quoiqu'il s'y égale dans l'action ; & il l'eſt auſſi peu à un eccléſiaſtique de confeſſer qu'il eſt armé, même quand il l'eſt. Il y a des matieres ſur leſquelles il eſt conſtant que le monde veut être trompé. Les actions juſtifient aſſez ſouvent, à l'égard de la réputation publique, les hommes de ce qu'ils font contre leurs profeſſions : je n'en ai jamais vu qui les juſtifient de ce qu'ils diſent qui y ſoit contraire.

(*Cardinal de* RETZ.)

RETRAITE.

1. Charles-Quint a toujours tourné les yeux du côté du monde, & ne l'a quitté

qu'en apparence ; Dioclétien par un pur dégoût, & Scipion par contrainte. Monſieur le Prince, ſans y renoncer entierement, trouve le ſecret de jouir de ſoi. Il embraſſe tout à la fois, & la cour & la campagne, la converſation & les livres, les plaiſirs des jardins & les bâtimens. Il fait ſa cour avec dignité. Il y a de la grandeur auſſi-bien que de la ſageſſe à s'acquitter de bonne grace d'un pareil devoir, & plus de grandeur qu'à y réſiſter.

2. En quittant le monde, on quitte une maiſon qui tombe en ruine, & qui accable de ſes débris ceux qui y logent.

RÉUSSITE.

1. La plûpart des ouvrages que le public eſtime le plus aujourd'hui, ne ſont parvenus que par dégrés à une approbation univerſelle. Un ſuccès trop brillant dans les commencemens, eſt un mauvais préjugé pour la ſuite, & ne prouve ſouvent que la médiocrité d'un ouvrage. Des beautés qui ſont à la portée de tout le monde, ont bientôt fait leur impreſſion. De grandes beautés ſont quelquefois moins frappantes ; & il eſt rare qu'un ouvrage du premier mérite obtienne d'abord les ſuffrages du grand nombre. L'eſtime du public n'eſt jamais plus conſtante, que lorſqu'elle s'eſt fait attendre quelque temps. (*M. l'abbé* TRUBLET.)

2. Près de Tunis la conductrice des chevaliers

valiers leur montra le lieu où fut autrefois Carthage. Cette puissante ville n'est plus : à peine le rivage où elle étoit bâtie, en conserve-t-il aujourd'hui quelques vestiges. Les plus grandes cités disparoissent, les empires les plus florissans s'évanouissent : tout meurt, tout s'anéantit : les herbes & le sable couvrent à la fin les plus fastueux monumens, les édifices les plus solides ; & l'homme se plaint d'être sujet à la mort : quel orgueil, quel aveuglement !

RHÉTORIQUE.

1. L'exorde est au discours oratoire, ce que la tête est au corps humain ; c'est ce qu'il y a de plus apparent & de plus sensible ; c'est ce que l'auditeur écoute le plus attentivement, c'est ce qui le rebute ou qui le rend propice souvent ; si un exorde est bon, il aveugle l'auditeur sur les défauts du reste de l'ouvrage ; s'il est mauvais, il entraîne tout l'ouvrage dans sa disgrace, quelque bon que cet ouvrage puisse être d'ailleurs, tant est grande la force des premieres impressions ; tant est irrévocable le premier jugement que l'esprit humain a porté : s'il promet trop peu, l'auditeur dédaigne de l'honorer de son attention, il se rebute, il s'ennuie, il s'endort déjà par avance ; s'il promet trop, l'auditeur pénétrant qui prévoit qu'on ne lui tiendra pas parole, se révolte ;

& regarde avec indignation l'impudence de l'orateur.

Il y a deux ſortes d'exorde, le bruſque & le tempèré : le bruſque convient merveilleuſement aux paſſions véhémentes & aux grands évènemens. L'orateur, agité de penſées tumultueuſes, éclate tout-à-coup & ravit ſes auditeurs par un mouvement violent & imprévu.

Quelles larmes, quels ſanglots pourront ſoulager ou raſſaſier ta douleur ? Paris, ſuperbe Paris ! chere merveille des nations ! que tu perds !

Exorde du diſcours de Moloch dans le paradis perdu.

Armons-nous, déclarons la guerre ; prenons le parti d'agir à force ouverte ; n'employons ni ruſe ni ſtratagême : c'eſt la reſſource des lâches.

Cette eſpece d'exorde ne doit être employée qu'avec beaucoup de ménagement, & le plus rarement qu'il eſt poſſible : il eſt à craindre que la ſuite du diſcours ne réponde pas à un mouvement ſi violent ; d'ailleurs, tant de véhémence n'eſt pas toujours du goût de l'auditeur.

Loin de nous l'orateur, qui, dans ſon humeur noire,
Débute par montrer le poing à l'auditoire.
Un air doux & modeſte, une aimable candeur,
Des Romains à Craſſus aſſuroient la faveur.

L'exorde tempèré eſt d'un uſage beaucoup plus univerſel.

Approchez, mes enfans, enfin l'heure eft venue
Qu'il faut que mon fecret éclate à votre vue.

On fent affez quelle différence il y a entre cette feconde efpece d'exorde & la premiere; autant l'une eft brufque & violente, autant l'autre eft douce & modèrée : cette derniere eft très-propre à rendre l'auditeur favorable. L'Aréopage d'Athenes l'avoit autrefois défendu, tant il en craignoit les dangereufes douceurs.

Comme la propofition fe trouve prefque toujours renfermée dans l'exorde, je n'en ferai point un traité à part.

On peut remarquer en paffant que le poëme-épique a une efpece d'exorde qui lui eft particuliere. Cet exorde, outre la propofition, renferme encore une invocation dans cet ordre.

La propofition précede l'invocation, & l'invocation précede l'exorde proprement dit ou l'entrée en matiere. Un exemple rendra la chofe plus fenfible.

Exorde de la Henriade.

Propofition :

Je chante ce héros qui régna fur la France....
Et fut de fes fujets le vainqueur & le pere.

Invocation :

Je t'implore aujourd'hui févere vérité ;
Répands. . . . . . .

Entrée en matiere ou exorde proprement dit :

Valois régnoit encore, & ses mains incertaines...
Ou plutôt en effet Valois ne régnoit plus.

RICHES.

1. Ne vaudroit-il pas mieux qu'ils donnassent aux pauvres quelques-uns de leurs habits, dont leurs garderobes sont pleines, que de les laisser manger par les vers dans leurs coffres.

2. Le superflu des riches est le nécessaire des pauvres.

3. Les plus riches ont à peine du superflu, parce que quelques biens qu'ils possédent, il en manque encore beaucoup à leur cupidité.

4. Quelle indulgence n'a-t-on pas pour les vices des hommes riches & puissans ? Abusent-ils de leur crédit ou de leurs richesses, nous sommes presque tous disposés à leur taire la vérité sur ce point délicat. On s'élèvera avec force contre les vices de l'homme obscur : on n'osera attaquer les désordres des grands. Qu'ils aient des talens ou non, des vices ou des vertus, ce n'est pas-là ce que vous remarquez : leur opulence & leur élèvation, voilà ce qui fixe vos regards ; & vous voulez qu'ils se contraignent lorsque vous êtes si indulgens pour eux.

Mais quelle facilité encore les enfans de la fortune n'ont-ils pas de se livrer aux crimes ?

Eſt-il une barriere aſſez forte pour fermer le paſſage à celui qui s'y préſente l'or à la main ? Que dis-je ? l'homme opulent eſt prévenu par les occaſions avant que de les avoir deſirées. Par-tout des flatteurs levent les mains pour applaudir à ſes penchans, colorent ſes vengeances du titre de point d'honneur, donnent à ſes débauches le nom d'amuſement, sèment de fleurs la route qui le conduit au précipice. Or, avec tant de facilité pour le crime, obsédé de tant d'ames mercenaires qui lui en font l'éloge, comment pourroit-il ne pas s'y livrer ? Le crime avoit pour lui des charmes, lors même qu'il étoit environné d'obſtacles ; commment ne s'y laiſſeroit-il pas entraîner depuis que la route s'eſt applanie & que les barrieres ſont tombées à ſon aſpect ? (*M. le Boucq.*)

RICHESSES.

1. Les richeſſes ſont le capital ſur lequel on doit fonder le bonheur de cette vie, & c'eſt par elles que l'on ſe met au-deſſus du commun des hommes, qu'il faut conſidérer en trois différens dégrés. Les uns recherchent les plaiſirs & la tranquillité de la vie, & n'ont autre but que de manger, de boire & de ſatisfaire leurs paſſions. Les ſeconds veulent s'élever au-deſſus des autres, & ce ſont ceux qui aſpirent après les charges & les dignités, & ces deux ſortes de perſonnes ont beſoin de richeſſes pour vivre à leur

souhait. Les troisiemes s'appliquent seulement à mériter pour l'autre monde, & par cet endroit ils sont préférables aux autres & d'un ordre plus relevé. Ils ont néammoins besoin de richesses bien acquises pour en faire de bonnes œuvres, & on ne peut les employer à un meilleur usage. Ainsi en quelqu'état que ce soit, les richesses sont nécessaires, mais il est impossible de les acquérir, sans se donner beaucoup de peine.

2. Qu'est-ce que bien user des richesses? C'est premierement, selon le mot fameux d'un pere de l'église, en user simplement & n'en pas jouir, c'est-à-dire, comme s'exprime l'écriture, n'y point mettre, n'y point attacher son cœur. Les richesses ne nous sont pas données pour être aimées. Quiconque les aime, en use mal. Au contraire le détachement des richesses comprend tout ce qui est nécessaire pour en bien user. Elles n'inspireront point un ridicule orgueil à celui qui ne les aime pas. Il ne regardera pas comme un mérite ce qu'il ne regarde pas même comme un bien. S'il n'aime pas les richesses, c'est qu'il n'aime pas ce qu'elles procurent, les honneurs, les plaisirs; & par conséquent il ne s'en sert pas pour arriver aux honneurs, pour jouir des plaisirs. Ainsi celui qui n'aime pas les richesses, n'aime rien de criminel. Exempt de cette passion, il faut qu'il le soit de toutes les autres; car toute passion conduit, du moins indirectement, à celles

des richeſſes, parce qu'elle les regarde comme le moyen eſſentiel pour ſe ſatisfaire. En effet, elles ſervent à tout. De quelque côté qu'on tourne ſes pas, elles applaniſſent, elles abregent le chemin; elles facilitent l'acquiſition même de la gloire. Enfin, celui qui n'aime ni les richeſſes, ni l'éclat & les délices qui les accompagnent, également éloigné de l'avarice ſordide qui les réſerve, & de l'aveugle prodigalité qui les conſume en dépenſes toujours condamnables, quand elles ne feroient qu'inutiles; celui-là, dis-je, ne les emploiera que pour ſa vraie utilité, pour l'utilité de ceux qui lui ſont unis par les liens du ſang & de l'amitié, enfin pour la plus grande utilité de la ſociété.

3. Il faut excepter les richeſſes de ce qu'on dit des autres biens, que la jouiſſance en dégoûte. On ſe dégoûte d'un bien pour un autre bien, des honneurs pour les plaiſirs. Mais dans ce changement de goûts, celui des richeſſes ſubſiſte & ſe fortifie de plus en plus, parce que ce n'eſt que par elles qu'on peut contenter tous les autres. Plus on vit, plus on ſe convainc de l'utilité & même de la néceſſité des richeſſes; plus on éprouve que ſans elles on ne peut rien, qu'avec elles on peut tout. Auſſi eſt-ce un langage aſſez ordinaire dans la bouche même de beaucoup de prétendus philoſophes, qu'il n'y a de ſolide avantage dans le monde que les richeſſes. Elles excitent & fortifient toutes les

passions par les moyens qu'elles procurent de les faire jouir de leurs objets ; & les passions excitées fortifient, à leur tour, l'amour des richesses. C'est ainsi que les richesses attachent aux richesses, que l'accroissement des richesses en augmente l'amour en augmentant le nombre & la force des passions, & par-là les besoins.

4. Les richesses sont souvent le fruit & la source d'une infinité d'injustices ; injustices d'autant plus criantes que le pauvre en est ordinairement l'objet & la victime.

Un riche ne voit pas seulement avec envie les richesses des autres riches ; la médiocrité la plus voisine de l'indigence excite encore ses criminels desirs. De tous les riches il voudroit n'en faire qu'un en sa personne. Mais ces mêmes richesses qu'il brûle d'envahir, mettent ceux qui les posſèdent, à couvert de ses coups. La victoire sur le pauvre est plus facile ; & si sa dépouille est peu considerable, il s'en dédomage par le nombre des vaincus. Dans le choix des moyens de grossir ses trésors, il examine s'ils sont prompts & sûrs, tout au plus si l'injustice n'en pourroit point être découverte & punie. L'équité n'est préferée au crime que lorsqu'elle est également utile.

Il n'est donc pas seulement difficile de faire un bon usage des richesses, il est difficile de n'être pas criminel dans la possession des richesses. Il n'est pas seulement difficile

de ſoulager des miſerables, il eſt difficile de n'en pas faire. Etrange renverſement! le riche, dans les deſſeins de la providence, n'eſt riche que pour le pauvre ; & ſouvent le pauvre n'eſt pauvre que par le riche.

5. On s'éleve avec un zèle apparent contre un homme qui a fait fortune par des voies criminelles ; & au fond du cœur on lui porte envie. On lui prodigue les noms les plus odieux ; on dit tout haut qu'il eſt un ſcélérat,& tout bas qu'il eſt bienheureux.

6. Le crime heureux paſſe pour vertu dans les grands, les rois, les conquérans, &c. Dans les petits, dans nos égaux, le crime nous paroît d'autant plus odieux, d'autant plus crime, qu'il a procuré plus d'avantage à celui qui l'a commis.

7. C'eſt un grand malheur pour ſoi-même & pour les autres d'être très-riche ou très-pauvre avec de mauvaiſes inclinations.

8. Si les richeſſes ſont le moindre des préſens que la bonté divine puiſſe faire aux hommes, ſi cet avantage, tel quel, peut être plus que compenſé par d'autres, ceux qu'elle n'en a point gratifiés ſont-ils donc bien fondés à ſe plaindre?

Mettons ſimplemnt en parallele avec les biens fragiles qui nous ſont étrangers en tout ſens, puiſqu'ils n'appartiennent ni au corps ni à l'ame, quelques-uns des avantages de la vie animale : une ſanté parfaite, une conformation de corps réguliere, des organes

bien constitués : il n'en est aucun séparément qu'on ne préférât aux richesses si l'on étoit réduit à opter ; bien moins encore préféreroit-on les richesses à tous ces avantages réunis. Que sera-ce si on les compare à des dons plus précieux, tels que la vertu, l'honneur, l'esprit, la science & les talens ? Quelles minuties que les richesses auprès du moindre de ces attributs ! Les qualités, soit de l'ame, soit du corps, ont de plus cette supériorité sur les richesses, que celles-ci peuvent s'acquérir au moyen de celles-là ; au lieu qu'avec les richesses on ne peut pas completter un corps mutilé, ni corriger une ame vicieuse.

Quand nous voyons un homme en bon état, richement vêtu & avec bien des valets, nous lui portons du respect malgré nous, malgré nos dents, quoique nous nous ressouvenions de l'avoir vu autrefois dans la pauvreté, parce qu'il n'est plus ce qu'il étoit, & que nous regardons seulement ce qu'il est : l'état où on le voit, fait oublier l'état où on l'auroit vû : & celui que le bonheur met au-dessus des autres pour l'élever à quelque grande charge, s'il est d'ailleurs bon & libéral, ne mérite pas moins d'être aimé que ceux qui sont nobles de race, puisqu'il vit comme s'il l'étoit, & qu'il mérite de l'être ; & il n'y a que les envieux qui se ressouviennent du mauvais état où ils l'ont vu pour lui en faire des reproches.

9. Les richesses sont vaines dans leur usage, insatiables dans leur possession.

10. Le mérite & les richesses n'ont gueres de liaison ensemble ; ces deux vieux ennemis ne cesseront jamais de se fuir & de se mépriser, quoiqu'au fond ils soient fort nécessaires l'un à l'autre.

RIDICULE.

1. Comme il n'y a point d'homme qui soit digne de se moquer des erreurs d'un autre, qu'il ne lui est permis que de les remarquer ; ce sentiment moqueur ne me dure pas long-temps ; il ne fait que passer ; c'est un droit que je paie vîte à l'infirmité humaine, & je deviens philosophe quand l'homme en moi a eu son compte, c'est-à-dire, que je me repens lorsque j'ai eu le plaisir de faillir, & voilà ce que c'est que notre sagesse.

(*Marivaux.*)

2. Il y a un ridicule commun à tous les temps & à tous les peuples, & un ridicule particulier à certains siècles & à certaines nations. Il y a des scenes d'Aristhophane qui nous paroissent insipides, qui charmoient peut-être les Athéniens, parce qu'ils connoissoient le défaut qu'il tournoit en ridicule. C'étoit un défaut que peut-être nous ne savons pas ; c'étoit le ridicule ou de quelques faits particuliers ou de quelque goût passager & commun en ce temps-là, mais qui nous

eſt inconnu lors même que nous pouvons conſulter les originaux.

3. La néceſſité de parler, l'embarras de n'avoir rien à dire & l'envie d'avoir de l'eſprit, ſont trois choſes capables de rendre ridicule même le plus grand homme.

ROIS.

1. De quel avantage peut m'être à préſent ma royauté ? La nuit n'a pour moi aucun égard. Je ne puis voir mieux que le moindre payſan, ni marcher auſſi bien que lui. Qu'eſt-ce qu'un roi ? N'eſt-il pas plus éclairé qu'un autre homme ? Non, à moins qu'il n'ait ſon conſeil avec lui : c'eſt ce que je vois à merveille. N'eſt-il pas plus puiſſant ? On me l'a dit, ſans doute bien des fois ; mais maintenant à quoi peut me ſervir mon pouvoir ? N'eſt-il pas plus grand, plus magnifique ? Il le peut croire, lorſqu'aſſis ſur ſon trône, il ſe voit entouré de ſa cour & de ſes flatteurs ; mais perdu dans un bois, hélas ! qu'a-t-il au-deſſus de l'homme ordinaire ? Sa ſageſſe ne peut lui apprendre à diſtinguer le nord d'avec le midi. Sa puiſſance n'empêche point le chien d'un mendiant d'aboyer après lui, & le mendiant lui-même ne ſalueroit point ſa grandeur. Cependant combien de fois nous enflons-nous de ces faux attributs ! Grace au ciel, en perdant le monarque, j'ai trouvé l'homme. (*Le bruit d'un fuſil*) ah ! il y a ici quelque voleur. Que faut-il que

je faſſe? Ma majeſté me défendra-t-elle? Non, laiſſons-là de côté, & que l'homme ſeul agiſſe.

2. Il faut que les rois ſe ſoumettent à leur propre autorité : c'eſt-à-dire, qu'ils ſuivent les premiers les loix qu'ils impoſent.

3. Grace au ciel j'aurai le bonheur une fois en ma vie d'être traité comme un homme ordinaire, & de voir la nature humaine ſans déguiſement.

SACRIFICES.

IL eſt affreux de voir comment cette opinion d'appaiſer le ciel par le maſſacre, une fois introduite, s'eſt univerſellement répandue dans preſque toutes les religions ; & combien on a multiplié les raiſons de ce ſacrifice, afin que perſonne ne pût échapper au couteau. Tantôt ce ſont des ennemis qu'il faut immoler à Mars exterminateur. Les Scythes égorgent à ſes autels le centieme de leurs priſonniers ; & par cet uſage de la victoire, on peut juger de la juſtice de la guerre : auſſi chez d'autres peuples ne la faiſoit-on que pour avoir de quoi fournir aux ſacrifices ; de ſorte qu'ayant été d'abord inſtitués, ce ſemble, pour en expier les horreurs, ils ſervirent enſuite à les juſtifier.

Tantôt ce ſont des hommes juſtes qu'un Dieu barbare demande pour victime : les Getes ſe diſputent l'honneur d'aller porter à Zamolxis les vœux de la patrie. Celui qu'un

heureux fort destine au sacrifice, est lancé à force de bras sur des javelots dressés : s'il reçoit un coup mortel en tombant sur les piques, c'est de bon augure pour le succès de la négociation & pour le mérite du député ; mais s'il survit à sa blessure, c'est un méchant dont le Dieu n'a point affaire. Tantôt ce sont des enfans à qui les dieux redemandent une vie qu'ils viennent de leur donner ; justice affamée du sang de l'innocence, dit Montagne. Tantôt c'est le sang le plus cher : les Carthaginois immolent leurs propres fils à Saturne, comme si le temps ne les dévoroit pas assez tôt. Tantôt c'est le sang le plus beau : cette même Amestris qui avoit fait enfouir douze hommes vivans dans la terre pour obtenir de Pluton, par cette offrande, une plus longue vie ; cette Amestris sacrifie encore à cette insatiable divinité quatorze jeunes enfans des premieres maisons de Perse : parce que les sacrificateurs ont toujours fait entendre aux hommes qu'ils devoient offrir à l'autel ce qu'ils avoient de plus précieux. c'est sur ce principe que chez quelques nations on immoloit les premiers-nés, & que chez d'autres on les rachetoit par des offrandes plus utiles aux ministres du sacrifice. C'est ce qui autorisa sans doute en Europe la pratique de quelques siècles, de vouer les enfans au célibat dès l'âge de cinq ans, & d'emprisonner dans le cloître les freres du prince héritier, comme on les égorge en

Asie. Tantôt c'est le sang le plus pur : n'y a-t-il pas des Indiens qui exercent l'hospitalité envers tous les hommes, & qui en même temps se font un mérite de tuer tout étranger vertueux & savant qui passera chez eux, afin que ces vertus & ses talens leur demeurent? Tantôt c'est le sang le plus sacré: chez la plûpart des idolâtres, ce sont les prêtres qui font la fonction de bourreaux à l'autel; & chez les Sibériens on tue les prêtres pour les envoyer prier dans l'autre monde à l'intention du peuple. Enfin toutes les idoles de l'Inde & de l'Amérique se sont abreuvées de sang humain. Quel spectacle pour Cortez entrant dans le Méxique, de voir immoler cinquante hommes à son heureuse arrivée ! Mais quel étonnement, quand un des peuples qu'il avoit vaincus, députa vers lui ces paroles: Seigneur, voilà cinq esclaves; si tu es un Dieu fier qui se paisse de chair & de sang, mange-les; si tu es un Dieu débonnaire, voilà de l'encens & des plumes; si tu es homme, prens les oiseaux & les fruits que voici. C'étoient pourtant des sauvages qui donnerent cette leçon d'humanité à des chrétiens ou plutôt à des barbares que tous les vrais chrétiens devroient réprouver.

Mais si l'ignorance ou la corruption abusent des meilleures institutions, quel sera l'abus des choses monstrueuses! Aussi quand on se fut apprivoisé avec ces sacrifices inhumains, les hommes devenus les rivaux des

dieux, affecterent de ne les imiter que dans leurs injustices : delà l'usage d'appaiser les manes, comme on appaisoit les dieux par le sang; en quoi l'avarice des prêtres du paganisme ne servoit que trop bien la haine des rois. Ce ne sont plus des hécatombes où le sacrificateur trouve des dépouilles & le peuple des alimens, mais les plus cheres victimes qu'une barbare superstition immole à la politique. Ce même Achille qui avoit arraché Iphigénie au couteau de Calchas, demande le sang de Pólixene. Achille est Dieu par l'homicide, comme il étoit devenu héros à force de massacres.

SAGES.

Après une si longue suite de siècles, les Grecs se vantent que leur pays a produit sept sages : grand effort! Le genre humain est bien redevable à la fertilité de la Grece! il y en a donc eu sept! Mais gardez-vous d'examiner leur philosophie à la rigueur.

SAGESSE.

Horace dit à Caton le Censeur. J'ai trouvé la sagesse entre l'Amour & Bacchus : non cette sagesse orgueilleuse & féroce dont vous faisiez si fastueusement profession, plus propre à effaroucher les hommes qu'à les instruire; mais cette sagesse douce & commode qui sait prendre des plaisirs ce qu'ils ont de pur & de délicat, qui s'y livre sans s'y plon-

ger,

ger, & qui ne tempére l'auftérité de la morale, que pour la rendre plus utile.

SANTÉ.

1. Si l'on ne fait point publiquement les exercices militaires, il ne faut pas pour cela les négliger en particulier ; mais s'y adonner avec autant de foin qu'il eft poffible. Il n'y a point d'occafion où il vous nuife d'avoir le corps bien difpofé, & puifque nous ne pouvons rien faire fans le corps, il eft affuré qu'on a beaucoup d'avantage à toutes les chofes qu'on entreprend, quand il eft en bon état. Dans l'étude même, où il femble qu'il ait moins de part, qui ne fait qu'il y a beaucoup de perfonnes à qui cette occafion a fuccédé très-malheureufement faute de fanté ? L'oubli, la trifteffe, le dégoût, la folie font des maladies qui proviennent ordinairement de l'indifpofition du corps, & quelquefois ces maladies attaquent l'efprit avec tant de violence qu'elles emportent jufqu'au moindre fouvenir de ce qu'on a fu auparavant. Mais il n'y a rien à craindre de femblable quand on fe porte bien, & par conféquent il n'y a point de travail qu'un homme qui a du jugement n'embraffe volontiers pour éviter tous ces malheurs. Auffi-bien il eft honteux de vieillir avant que d'avoir éprouvé toute l'étendue de fes forces, & d'avoir vu jufqu'à quel point d'adreffe & de perfection l'on peut arriver ; ce qui ne fe peut apprendre quand

on se tient inutile, parce que l'adresse & la force ne se produisent pas d'elles-mêmes.

2. La santé est un bien aussi fréle que dangereux ; Dieu ne l'accorde qu'à peu de personnes, les grands hommes l'ont toujours intéressée. Ces hautes entreprises qui remuent tout le monde, leur donnent peu de repos, les saillies de leurs esprits affoiblissent les mouvemens de leurs corps, & s'il falloit se porter bien pour être heureux, il faudroit conclure que les sages sont la moitié de leur vie misérables.

3. C'est une ennuyeuse maladie que de conserver sa santé par un trop grand régime.

SAUVAGES.

1. Cet âge d'or, selon M. Rousseau ; de fer, selon moi, a certainement existé pour les sauvages qu'on a trouvés dans les bois : mais s'il avoit existé pour le genre humain, son métal, bien loin de changer de nature, n'auroit souffert ni altération ni alliage ; & l'homme seroit encore ce qu'il étoit.

Pour le sens intime, l'homme de Rousseau est borné au sentiment confus de son existence & de sa liberté. Pour les sensations, il n'apperçoit que celles qui regardent ses besoins, & ne s'y livre qu'autant que ses besoins l'exigent, Il peut bien avoir deux idées à la fois : mais il ne voit pas leur rapport : il ne raisonne point.

2. Les occaſions les plus favorables, les efforts les plus grands, les ſecours des plus grands hommes ne feroient point penſer un Lapon comme Maupertuis. Une métamorphoſe ſi étonnante eſt impoſſible pour l'individu : elle n'eſt poſſible que pour la nation : & on ne doit l'attendre que d'une longue ſuite de générations qui ſe tranſmettent leurs lumieres & les augmentent ſucceſſivement. Ce ſecours néceſſaire manque au ſauvage qui doit être le dernier de l'ancienne race & le premier de la nouvelle. Les ſeules circonſtances peuvent commencer à diſſiper ſon ignorance.

3. Les plus ſauvages des hommes, les habitans de la nouvelle Hollande vivent par troupes.

SECRET.

1. Si tu as entendu une parole, qu'elle meure avec toi, & elle ne te crevera pas.

2. C'eſt la coutume des femmes de céler ce qu'elles ne ſavent pas.

SÉDUCTION.

Je ſuis cette malheureuſe qui vous fut ſi chere, à qui vous le fûtes tant vous-même, à qui vous l'êtes encore, toute déshonorée qu'elle eſt par vous. Je ſuis cette déplorable fille ſans réputation, ſans honneur aux yeux de tout le monde; & dans cet état, pourtant plus reſpectable pour vous, qu'avant ma

honte & ma misere dont vous êtes l'auteur. Je suis celle avec qui il vous fallut feindre d'étre si estimable!, pour pouvoir ensuite être si perfide; celle, qui, pour vous convaincre qu'elle vous croyoit honnête-homme, vous mit, comme vous le vouliez en état de manquer d'honneur, & celle qui s'est vue trompée pour avoir voulu vous convaincre qu'elle ne craignoit pas de l'être : enfin, je suis cette épouse à qui vous niez la foi que vous lui avez donnée, parce qu'elle n'en a que le ciel pour témoin, parce que vous pouvez le nier devant les hommes, parce qu'elle n'est pas revétue de formalités qui ne la rendroient ni plus sainte ni plus légitime, & dont le défaut tourne plus à la honte du misérable qui se prévaut, qu'à la confusion de l'infortunée qui les a négligées dans sa tendresse. Quoi, des formalités qui ne sont nécessaires, disiez-vous qu'avec des scélérats dont il faut prévoir la noirceur & gêner la perfidie; qui étonnent par leurs sermens, & qui les font terribles pour rendre le parjure incroyable! & je péris pourtant pour n'avoir pas pris avec vous les précautions qu'il faut prendre avec les scélérats. Quelle affreuse aventure que la mienne! Je croyois honorer la probité, & je n'ai satisfait qu'un traître. Cette injure m'est échappée ; elle m'accable; vous méritez bien que je vous la fasse. Mais méritois-je, moi, la douleur que je sens à vous la faire? Mon amour

devoit-il devenir ce qu'il est aujourd'hui ? Je me vois dans l'infamie ; c'est vous qui m'y jettez ? Vous me faites horreur, & je vous aime. Avec ce mélange affreux de sentimens, ne vous fais-je pas un peu de pitié ? Non ! la punition des plus grands crimes n'est point comparable aux maux que je souffre ; mais je n'en puis plus, je finis ; vous savez l'état où je suis. Quand je vous eus perdu de vûe, pénétrée de douleur, je vous écrivis une lettre que mon pere surprit sur ma table, & qui l'instruisit de la situation où je me trouvois. Quelques amis qui se trouverent au logis me sauverent de sa fureur qui éclata ; & je sortis dans ce moment même, sans savoir où j'allois. Deux heures après, fatiguée d'avoir marché, accablée de langueur, attendrie sur moi-même, j'entrai chez une femme que je touchai par le récit que je lui fis de mon malheur ; elle me garde encore chez elle, elle n'est pas riche, mais elle est charitable ; je n'y resterai pas long-temps ; je suis mourante, & il n'y a pas d'apparence que j'arrive à mon terme. Si je vis assez pour mettre au jour un enfant qui n'a que le ciel pour garant de ce que vous lui devez à lui & à sa mere ; s'il me survit lui-même, vengez-moi, par le soin que vous en aurez, de l'état où vous m'aurez laissé mourir, & que son éducation soit le fruit de vos remords.

1. Nos sens, comme l'on sait, ne nous donnent pas des notions exactes & complettes des choses que nous avons besoin de connoître ; pour peu que nous voulions estimer, juger comparer, peser, mesurer, &c. nous sommes obligés d'avoir recours à des secours étrangers, à des regles, à des principes, à des usages, à des instrumens, &c. Tous ces adminicules sont des ouvrages de l'esprit humain, & tiennent plus ou moins à la réduction ou à l'abstraction de nos idées ; cette abstraction, selon nous, est le simple des choses, & la difficulté de les réduire à cette abstraction fait le composé. L'étendue, par exemple, étant une propriété générale & abstraite de la matiere, n'est pas un sujet fort composé ; cependant, pour en juger, nous avons imaginé des étendues sans profondeur & sans largeur, & même des points qui sont des étendues sans étendue. Toutes ces abstractions sont des échaffaudages pour soutenir notre jugement, & combien n'avons-nous pas brodé sur ce petit nombre de définitions qu'emploie la géométrie. Nous avons appellé simple tout ce qui se réduit à ces définitions, & nous appellons composé tout ce qui ne peut s'y réduire aisément, & delà un triangle, un quarré, un cercle, un cube, &c. sont pour nous des choses simples, aussi-bien que toutes les courbes dont nous con-

noiſſons les loix & la compoſition géométrique : mais tout ce que nous ne pouvons pas réduire à ces figures & à ces loix abſtraites ; nous paroît compoſé ; nous ne faiſons pas attention que ces lignes, ces triangles, ces pyramides, ces cubes, ces globules & toutes ces figures géométriques n'exiſtent que dans notre imagination, que ces figures ne ſont que notre ouvrage, & qu'elles ne ſe trouvent peut-être pas dans la nature, ou tout au moins que ſi elles s'y trouvent, c'eſt parce que toutes les formes poſſibles s'y trouvent, & qu'il eſt peut-être plus difficile & plus rare de trouver dans la nature les figures ſimples d'une pyramide équilatérale. ou d'un cube exact, que les formes compoſées d'une plante ou d'un animal : nous prenons donc par-tout l'abſtrait pour le ſimple & le réel pour le compoſé. Dans la nature au contraire, l'abſtrait n'exiſte point, rien n'eſt ſimple & tout eſt compoſé, nous ne pénétrerons jamais dans la ſtructure intime des choſes ; dès lors nous ne pouvons gueres prononcer ſur ce qui eſt plus ou moins compoſé, nous n'avons d'autre moyen de le reconnoître que par le plus ou le moins de rapport que chaque choſe paroît avoir avec nous & avec le reſte de l'univers, & c'eſt ſuivant cette façon de juger que l'animal eſt à notre égard plus compoſé que le végétal & le végétal plus que le minéral. Cette notion eſt juſte par rapport à nous, mais nous ne ſavons pas ſi dans la

réalité les uns ne ſont pas auſſi ſimples ou auſſi compoſés que les autres, & nous ignorons ſi un globule ou un cube coûte plus ou moins à la nature qu'un germe ou une partie organique quelconque : ſi nous voulions abſolument faire ſur cela des conjectures, nous pourrions dire que les choſes les plus communes, les moins rares & les plus nombreuſes ſont celles qui ſont les plus ſimples, mais alors les animaux ſeroient peut-être ce qu'il y auroit de plus ſimple, puiſque le nombre de leurs eſpèces excède de beaucoup celui des eſpèces de plantes ou de minéraux.

Mais ſans nous arrêter plus long-temps à cette diſcuſſion, il ſuffit d'avoir montré que les idées que nous avons communément du ſimple & du compoſé, ſont des idées d'abſtraction, qu'elles ne peuvent pas s'appliquer à la compoſition des ouvrages de la nature, & que lorſque nous voulons réduire tous les êtres à des élémens de figure réguliere ou à des particules priſmatiques, cubiques, globuleuſes. &c. nous mettons ce qui n'eſt que dans notre imagination à la place de ce qui eſt réellement ; que les formes des parties conſtituantes des différentes choſes nous ſont abſolument inconnues, & que par conſéquent nous pouvons ſuppoſer & croire qu'un être organiſé eſt tout compoſé de parties organiques ſemblables, auſſi bien que nous ſuppoſons qu'un cube eſt compoſé d'autres cubes : nous n'avons, pour en juger, d'autre

regle que l'expérience ; de la même façon que nous voyons qu'un cube de ſel marin eſt composé d'autres cubes, nous voyons auſſi qu'un orme n'eſt qu'un composé d'autres petits ormes, puiſqu'en prenant un bout de branche ou un bout de racine, ou un morceau de bois ſéparé du tronc, ou la graine, il en vient également un orme ; il en eſt de même des polypes & de quelques autres eſpèces d'animaux qu'on peut couper & ſéparer dans tous les ſens en différentes parties pour les multiplier ; & puiſque notre regle pour juger eſt la même, pourquoi jugerions nous différemment ?

Il me paroît donc très-vraiſemblable, par les raiſonnemens que nous venons de faire, qu'il exiſte réellement dans la nature une infinité de petits êtres organiſés qui figurent dans le monde ; que ces petits êtres organiſés ſont composés de parties organiques vivantes qui ſont communes aux animaux & aux végétaux ; que ces parties organiques ſont des parties primitives & incorruptibles ; que l'aſſemblage de ces parties forme à nos yeux des êtres organiſés, & que par conſéquent la reproduction ou la génération n'eſt qu'un changement de forme qui ſe fait & s'opere par la ſeule addition de ces parties ſemblables, comme la deſtruction de l'être organiſé ſe fait par la diviſion de ces mêmes parties. On n'en pourra pas douter lorſqu'on aura vu les preuves que nous en donnons

dans les chapitres ſuivans ; d'ailleurs, ſi nous réfléchiſſons ſur la maniere dont les arbres croiſſent, & ſi nous examinons comment d'une quantité qui eſt ſi petite, il arrive à un volume ſi conſidérable, nous trouverons que c'eſt par la ſimple addition de petits êtres organiſés ſemblables entr'eux & au tout. La graine produit d'abord un petit arbre qu'elle contenoit en raccourci; au ſommet de ce petit arbre il ſe forme un bouton qui contient le petit arbre de l'année ſuivante, & ce bouton eſt une partie organique ſemblable au petit arbre de la premiere année ; au ſommet du petit arbre de la ſeconde année, il ſe forme de même un bouton qui contient le petit arbre de la troiſieme année, & ainſi de ſuite tant que l'arbre croît en hauteur, & même tant qu'il végete, il ſe forme à l'extrêmité de toutes les branches, des boutons qui contiennent en raccourci de petits arbres ſemblables à celui de la premiere année : il eſt donc évident que les arbres ſont composés de petits êtres organiſés ſemblables, & que l'individu total eſt formé par l'aſſemblage d'une multitude de petits individus ſemblables.

Mais, dira-t-on, tous ces petits êtres organiſés ſemblables étoient-ils contenus dans la graine, & l'ordre de leur développement y étoit-il tracé ? Car il paroît que le germe qui s'eſt développé la premiere année, eſt ſurmonté par un autre germe ſemblable,

lequel ne se développe qu'à la seconde année, que celui-ci l'est de même d'un troisieme qui ne se doit développer qu'à la troisieme année, & que par conséquent la graine contient réellement les petits êtres organisés qui doivent former des boutons ou de petits arbres au bout de cent & de deux cens ans, c'est-à-dire, jusqu'à la destruction de l'individu; il paroît de même que cette graine contient non-seulement tous les petits êtres organisés qui doivent constituer un jour l'individu, mais encore toutes les graines, tous les individus & toutes les graines des graines, & toute la suite d'individus, jusqu'à la destruction de l'espece.

C'est ici la principale difficulté & le point que nous allons examiner avec le plus d'attention. Il est certain que la graine produit, par le seul développement du germe qu'elle contient, un petit arbre la premiere année, & que ce petit arbre étoit en raccourci dans ce germe; mais il n'est pas également certain que le bouton qui est le germe pour la seconde année, & que les germes des années suivantes, non plus que tous les petits êtres organisés & les graines qui doivent se succéder jusqu'à la fin du monde ou jusqu'à la destruction de l'espece, soient tous contenus dans la premiere graine, cette opinion suppose un progrès à l'infini & fait de chaque individu actuellement existant une source de

générations à l'infini. La premiere graine contenoit toutes les plantes de son espece qui se sont déjà multipliées, & qui doivent se multiplier à jamais; le premier homme contenoit actuellement individuellement tous les hommes qui ont paru & qui paroîtront sur la terre; chaque graine, chaque animal peut aussi se multiplier & produire à l'infini, & par conséquent contient, aussi-bien que la premiere graine ou le premier animal, une postérité infinie. Pour peu que nous nous laissions aller à ces raisonnemens, nous allons perdre le fil de la vérité dans le labyrinthe de l'infini, & au lieu d'éclaircir & de résoudre la question, nous n'aurons fait que l'envelopper & l'éloigner; c'est mettre l'objet hors de la portée de ses yeux, & dire ensuite qu'il n'est pas possible de le voir,

Arrêtons-nous un peu sur ces idées de progrès & de développement à l'infini : d'où nous viennent-elles? Que nous représentent-elles? L'idée de l'infini ne peut venir que de l'idée du fini, c'est ici un infini de succession, un infini géométrique, chaque individu est une unité, plusieurs individus font un nombre fini, & l'espece est le nombre infini; ainsi de la même façon que l'on peut démontrer que l'infini géométrique n'existe point, on s'assurera que le progrès ou le développement à l'infini n'existe point non plus; que ce n'est qu'une idée d'abstraction, un

retranchement à l'idée du fini auquel on ôte les limites qui doivent nécessairement terminer toute grandeur, & que par conséquent on doit rejetter de la philosophie, toute opinion qui conduit nécessairement à l'idée de l'existence actuelle de l'infini géométrique ou arithmétique...

2. Comment expliquer le plaisir que causent l'harmonie des pensées, la beauté des actions, l'excellence des caracteres ? Quand on admire la véhémence de Démosthène, l'abondance de Cicéron, la pénétration de Tacite, le désintéressement de Fabricius, la vertu de Socrate, sont-ce les sens qui sont remués agréablement ? Est-ce notre avantage, notre amour pour nos semblables qui sont flattés ? Nous trouvons du plaisir dans cette admiration: mais le plaisir accompagne le sentiment & ne le produit pas. Est-ce pour jouir de cette satisfaction que nous estimons, que nous admirons ? Peut-on avoir recours à l'éducation & à l'habitude ? Ces sentimens comment sont-ils entrés dans le premier cœur qui les a ressentis ?

Le sens de l'honneur & de la honte est aussi naturel que le sens de la vue, du toucher, de l'ouie, &c. Nous louons un enfant à la mamelle, & il se réjouit : nous le blâmons & il s'attriste. Cependant nous ne pouvons agir sur son ame pour exciter ces sentimens, comme nous agissons sur son corps pour produire la douleur. Nous ne pouvons que lui

montrer son action parmi celles qui méritent la louange ou le blâme. J'avoue que sans société nous ignorerions peut-être toujours ce ressentiment. J'accorde que la société la modifie & l'applique à diverses choses, dont sans elle on n'auroit point de honte dont on ne se feroit point honneur. Mais bien loin de le faire naître, elle le diminue & l'affoiblit. Moins un homme connoît le monde, soit par son âge tendre, soit par sa vie retirée, plus il est sujet à rougir.

Enfin l'homme a le sens moral : il a une faculté qui distingue la vertu du vice, qui le porte à approuver & à pratiquer l'une, à condamner & à éviter l'autre, comme il a la faculté d'appercevoir le vrai dans la géométrie, & de sentir qu'il doit y conformer sa pratique. L'utilité est une compagne inséparable de la vertu. Les regles de la morale sont toujours avantageuses à celui qui les suit; & elles cesseroient d'être des regles si elles cessoient d'être utiles. Aussi plusieurs grands hommes ont-ils pris le bonheur pour premier principe de la morale. Mais cette utilité ne se trouve pas toujours avec l'approbation. C'est pourquoi j'adopte le sens moral. Nous goûtons la vertu qui nous est inutile; & nous haïssons le vice qui ne nous est pas funeste. La bonté de Titus nous charme; la cruauté de Néron nous fait horreur. Nous ne pouvons refuser ni notre amour à la vertu qui s'oppose à nos intérêts, ni notre indignation

au vice qui le favoriſe. Pyrrhus eſtime Fabricius, dont le déſintéreſſement magnanime arrête le cours de ſes victoires : & Jugurtha mépriſe le Sénat dont la corruption affermit le diadême ſur ſa tête. Aimons-nous ces actes de vertu, parce qu'en général la vertu eſt utile à ceux qui la pratiquent ou à la ſociété dont ils ſont membres ? Ce ſeroit nous prêter un grand fonds d'amour pour nos ſemblables. Il y a un moment que nous étions des brutes : nous voici à préſent des demi-Dieux. Nous pouſſons même les ſentimens généreux juſqu'à l'héroïſme, puiſque nous nous intéreſſons ſi vivement au bonheur des hommes qui ne ſont plus & qui n'ont jamais été pour nous. Mais cet amour pour le bien des uns, comment n'eſt-il pas détruit par l'averſion pour les maux des autres ? Ce qui eſt utile aux Romains eſt nuiſible aux Grecs. Pourquoi préférons-nous ceux-là à ceux-ci ? Et Lycurgue qui rend à ſon neveu Lacédémone qu'il auroit ſu gouverner, puiſqu'il avoit ſu lui donner des loix, pourquoi l'aimons-nous ? Eſt-ce parce que ſa rare & généreuſe juſtice nous auroit été avantageuſe, ſi nous avions été à la place de Charilaüs ?

Nous avons l'idée du juſte & de l'injuſte. Semblable à l'eau bienfaiſante du Nil, qui, non contente d'arroſer ſes bords, fertiliſe toute l'Egypte ; la juſtice ne ſe bornant pas aux biens de la fortune, étend ſes effets ſur tout ce qui appartient à l'homme : & la

ſanté & le bien être lui appartiennent de plus près que les richeſſes. La juſtice règle ſes penſées & dirige ſes actions, le garantit de l'uſurpation & l'empêche d'uſurper, le met à l'abri de l'oppreſſion & le détourne d'être oppreſſeur. En un mot, l'homme eſt doué du ſens moral pour ce qui regarde ſes ſemblables : en ſeroit-il privé pour ce qui le regarde lui-même ? Non : & ce ſens eſt ſi naturel, ſi indépendant de l'éducarion & de l'habitude, que l'idée de vertu morale eſt ſimple & ne ſauroit être définie. Ce que les philoſophes ont dit de meilleur à ce ſujet ſe réduit à la conformité des actions & des diſpoſitions avec la loi naturelle. Mais une des loix de la natute eſt qu'on mange quand on a faim. Cette action eſt-elle vertueuſe ? Donc la loi naturelle, dont il s'agit ici, eſt celle qui regarde la vertu morale qui conſiſtera dans la conformité des actions & des diſpoſitions avec la vertu morale ; cercle vicieux, qui montre évidemment que la vertu ne peut pas être définie, qu'elle conſiſte en un de ces rapports ſimples que l'entendement apperçoit par lui-même, en un de ces biens primitifs que la volonté embraſſe par un premier mouvement. Précieux ſentiment qui guide l'homme, même lorſqu'il ne ſauroit détailler pourquoi une action eſt bonne ou mauvaiſe ! C'eſt ce détail qui eſt difficile. Il faut ſans doute bien de la philoſophie pour faire un ſyſtême de morale, pour

pour en lier méthodiquement toutes les proportions. Mais, quoique la ſociété, en multipliant les relations des hommes, ait rendu plus difficile le jugement des actions, il eſt très-facile de ſentir ce qu'il faut faire dans toutes les circonſtances de la vie.

Montrer comment les ſens donnent occaſion à l'ame de ſe replier ſur elle-même & de réfléchir ſur des idées que ſans ce ſecours elle n'auroit jamais trouvées en elle-même, ce n'eſt pas montrer comment elle acquiert la faculté de ſentir & de raiſonner. Preſcrire des regles à nos actions, à nos paſſions, & faire voir la juſteſſe de ces regles, ce n'eſt pas faire voir par quel principe l'ame les approuve & en regarde la pratique comme un devoir. On peut prouver par l'amour de ſoi-même qu'il faut aimer ſes ſemblables, être juſte, reconnoiſſant, modéré. Mais eſt-ce de ce rafinement d'amour-propre que naît le ſentiment qui nous porte à nous aimer les uns les autres, à admirer la juſtice, la reconnoiſſance, la modération, & à les admirer d'autant plus qu'elles ont plus coûté au juſte, au reconnoiſſant, au modéré? Ce ſont ces facultés, & non pas une ſtupidité totale qui forment cette noble & majeſtueuſe ſimplicité que Dieu avoit gravée dans notre ame. *

* Le célebre F. Huchon eſt le premier qui ait reconnu dans l'homme le ſens moral. On publiera inceſſamment ſon ſyſtême de philoſophie morale, traduit en François

On se refuseroit à la force de toutes ces raisons, que l'homme, quelque seul & indépendant que Jean-Jacques le suppose, seroit toujours un être moral. Sa propre nature & celle des êtres qui l'environnent forment des rapports sur lesquels il doit se règler. L'effet est toujours conforme aux propriétés de la cause ; & prétendre le contraire, c'est prétendre l'impossible. L'homme a donc des regles à suivre : & il les doit suivre parce qu'il répugne au mal. Ces regles sont aussi peu conventionnelles que la nature des choses ; & celle de l'homme même dans l'état de dispersion le rend susceptible des biens de corps & d'esprit. Sa sûreté, sa vie & sa tranquillité dépendent beaucoup des objets extérieurs. La qualité & la quantité des alimens influent sur sa santé. Un tigre peut le dévorer, un serpent l'empoisonner, une chûte le meurtrir. La crainte excessive l'agite ; la témérité l'expose à mille dangers ; les desirs immodérés le tourmentent. Faut-il qu'il soit un grand raisonneur pour voir que plus il sera adroit, plus aisément il cueillera les fruits des arbres les plus hauts : que plus il sera fort, mieux il se défendra contre les bêtes féroces : que la sobriété dans les alimens & la médiocrité dans l'exercice augmentent son adresse, sa vigueur, & fortifient son tempérament ? Faut-il qu'il soit un profond Méthaphysicien pour s'appercevoir que, mieux il connoît les objets, plus il en tire

d'avantage ; que plus il modère ses passions, plus il est tranquille ; que la commisération le porte à se rendre utile à ses semblables, & à compter sur leurs secours précisément parce qu'ils sont ses semblables ; que plus il les fréquente, plus il peut leur rendre & en recevoir de bons offices ? Faut-il qu'il soit un subtil philosophe pour juger qu'il existe un auteur de tout : que la volonté de Dieu se joint à l'amour du bien-être ; que l'obligation extérieure fortifie l'intérieure ; que nous devons tout à celui qui a tout fait ? La raison nous inspire la connoissance, & nous dit que la suprême ingratitude consiste à abuser des dons contre la volonté du donateur. Elle nous enseigne que Dieu bon & sage nous prescrit les regles les plus convenables ; que bon & juste il aime également tous les hommes. L'homme est donc intéressé à la connoissance des alimens, de l'exercice, des objets extérieurs & des effets qu'ils produisent sur lui. Il est donc intéressé à la perfection de son entendement, qui consiste dans le nombre & dans la netteté des idées, & dans la facilité de les comparer : à la perfection de sa volonté, qui consiste dans sa soumission aux lumieres de la raison : à la perfection de son corps qui consiste dans la santé des membres & dans l'aisance des mouvemens, Et dès qu'il a soin de son corps, dès qu'il cultive son entendement, dès qu'il règle sa volonté dans la vue de suivre la voix de la nature &

de se conformer à la volonté de Dieu, c'est un être moral. Ces principes sont-ils trop sublimes ? Ces conclusions sont-elles trop recherchées pour l'homme naturel ?

Je dis pour l'homme naturel : car le véritable état de la nature a existé; il existe & il existera tant qu'il y aura des hommes. Nous le trouvons en nous-mêmes. L'homme naturel est l'homme considéré indépendamment de tous les établissemens humains. Chacun n'a qu'à réfléchir sur soi-même, sur ses facultés, sur ses penchans, il peut s'assurer qu'il les tient de la nature. L'habitude & l'art ne font que changer leur objet, & tout au plus y ajouter quelqu'idée nécessaire, facile à distinguer des essentielles. Il faut d'abord s'envisager, comme si l'on étoit seul au monde, parce qu'il faut connoître ce qu'on se doit à soi-même, avant de chercher ce qu'on doit aux autres. Mais il faut considérer un homme & non une brute. Rousseau a voulu en trouver un différent de ceux qu'ont vus les autres philosophes.

Le même sens moral qui nous crie, *fais à tes semblables comme tu veux qu'on te fasse*, *nous dit aussi ne détruis rien*. Quel droit avons-nous d'anéantir ce que nous n'avons pas fait & ce que nous ne saurions faire ? Mais ce précepte se trouve bientôt en opposition avec lui-même & avec l'amour de notre conservation. L'homme se détruit, s'il ne détruit rien. Il se trouve lié avec ses semblables par une parfaite conformité de figure

& de facultés. Il ne découvre dans les animaux d'autre ressemblance certaine que la sensibilité & la vie ; dans les plantes que la végétation. Il peut soupçonner dans les premiers quelqu'étincelle de raison ; il ne trouve dans les secondes aucun indice de sensibilité. Il conclut que, puisqu'il faut qu'il détruise pour se conserver, il doit premierement détruire le fruit des plantes, après les plantes même, enfin les animaux. L'expérience qu'il acquiert, le confirme dans cette opinion. Il voit les actions des animaux très-variées dans les espèces, très-semblables dans les individus : il considère qu'un moineau, abandonné de son pere & de sa mere presqu'en naissant, ne peut pas avoir appris d'eux à construire son nid, & le construit exactement comme eux ; & il juge que Dieu conduit les animaux ou directement ou indirectement par un principe indéfinissable qu'on appelle instinct.

SENSATION.

1. La douleur ou le plaisir étant précisément tels qu'on les sent, le bien & le mal présent est réellement aussi grand qu'il le paroît : & si chacune de nos actions étoit renfermée en elle-même, & qu'elle ne traînât aucune conséquence après elle, nous ne pourrions jamais nous méprendre dans le choix du bien.

2. Quoique tous les sentimens de l'ame

aient une liaiſon néceſſaire avec le corps, il y en a pourtant de deux ſortes ; les uns plus matériels, tels que ſont le toucher, l'ouie, la vue, l'odorat & le goût : les autres ont moins de rapport aux organes, & ceux-là ſont la mémoire, l'entendement & la volonté. Il s'en ſuit delà que l'ame a plus ou moins de force, à proportion qu'elle s'applique plus ou moins à ces divers ſentimens.

SENSIBILITÉ.

1. mille & mille occaſions de devenir ſenſible. La vue enchantereſſe d'un objet aimable, ſes diſcours, ſes ſoins, ſes ſoupirs, ſes pleurs & ſes ſermens, notre amour-propre qui s'enivre de ce nectar, & plus que tout cela, la voix de la nature, ces douces inquiétudes, cette heureuſe curioſité, ces déſirs brûlans, ce feu ſecret qui nous dévore & qui s'explique aſſez.

2. Les ames tendres & ſenſibles ſentent les beſoins du cœur plus qu'on ne ſent les autres néceſſités de la vie.

SENTIMENT.

1. Il y a dans l'homme une ſenſibilité prodigieuſe, capable de mouvement démeſuré, de triſteſſe, d'amour de joie, de crainte, de déſeſpoir : & une inſenſibilité étonnante, capable de réſiſter aux objets les plus terribles.

Les mêmes choſes font mourir les uns &

n'émeuvent pas ſeulement les autres, ſans que l'on voye bien la raiſon & la cauſe de ces différens effets.

2. Il en eſt des ſentimens comme des évènemens. Les ſentimens où il n'y a rien de merveilleux, ſoit par la nobleſſe ou par la convenance du ſentiment, ſoit par la préciſion de la penſée, ſoit par la juſteſſe de l'expreſſion, paroiſſent plats. Tout le monde, dit-on, auroit penſé cela.

D'un autre côté, les ſentimens trop merveilleux paroiſſent faux & outrés.

3. Le ſentiment que Durier prête à Scévola, dans la tragédie qui porte ce nom, quand il lui fait dire, en parlant du peuple Romain, que Porſenna, auquel il parle, vouloit affamer:

Se nourrira d'un bras & combattra de l'autre; devient auſſi comique par l'exagération qu'il renferme, qu'aucun trait de l'Arioſte.

4. Les raiſonnemens des autres peuvent bien nous perſuader le contraire de ce que nous croyons, mais non pas le contraire de ce que nous ſentons.

5. Le ſentiment eſt dans tous les hommes; mais comme ils n'ont pas tous les oreilles & les yeux également bons, de même ils n'ont pas tous le ſentiment également parfait. Les uns l'ont meilleur que les autres, ou bien parce que leurs organes ſont naturellement mieux compoſés, ou bien parce qu'ils l'ont

perfectionné par l'usage fréquent qu'ils en ont fait, & par l'expérience.

Ceux-ci doivent s'appercevoir plutôt que les autres du mérite ou du peu de valeur d'un ouvrage. C'est ainsi qu'un homme dont la vue porte loin, reconnoît distinctement d'autres hommes à la distance de cent toises, quand ceux qui sont à ses côtés, discernent à peine la couleur des habits des hommes qui s'avancent.

Quand on en croit son premier mouvement, on juge de la portée des sens des autres, par la portée de ses propres sens. Il arrive donc que ceux qui ont la vue courte, hésitent quelque temps à se rendre au sentiment de celui qui a les yeux meilleurs qu'eux; mais dès que la personne qui s'avance, s'est approchée à une distance proportionnée à leur vue, ils sont tous d'un pareil avis.

6. Tous les hommes qui jugent par sentiment, se trouvent d'accord un peu plus tôt ou un peu plus tard sur l'effet & sur le mérite d'un ouvrage.

Si la conformité d'opinion n'est pas établie parmi eux aussi-tôt qu'il semble qu'elle devroit l'être, c'est que les hommes, en opinant sur un poëme ou sur un tableau, ne se bornent pas toujours à dire ce qu'ils sentent, & à rapporter quelle impression il fait sur eux.

Au lieu de parler simplement & suivant

leur appréhenſion dont ils ignorent ſouvent le mérite, ils veulent décider par principes; & comme la plûpart ils ne ſont pas capables de s'expliquer méthodiquement, ils embrouillent leurs déciſions & ils ſe troublent réciproquement dans leurs jugemens. Un peu de temps les met d'accord avec eux-mêmes comme avec les autres.

7. Les vérités de ſentiment n'ont beſoin pour convaincre que d'être préſentées.

8. Le ſentiment eſt l'ame des paſſions: or, le ſentiment n'eſt point parfaitement libre, ce n'eſt point parce qu'on le veut, qu'on aime ou qu'on hait.

9. Nos paſſions ne ſont point notre ouvrage; nous les éprouvons dès la plus tendre enfance, nous ſentons avant de penſer.

10. Le plus tendre ſentiment eſt le fruit du rapport des caractères, le temps peut bien l'affoiblir, mais il ne l'efface jamais; il ceſſe peut-être un jour d'être amour, mais il devient toujours une vive & ſolide amitié, lorſqu'une longue ſuite d'années émouſſe la vivacité des deſirs.

11. L'homme ne ſe gouverne donc que par le ſentiment; c'eſt par-là qu'il faut le prendre, ſi on veut en venir à bout. Auſſi l'éloquence qui eſt appellée la maitreſſe des volontés, l'éloquence, proprement dite, n'eſt-elle que l'art d'exciter des ſentimens. C'eſt pour cela qu'elle doit parler à l'ima-

gination en nous repréſentant les objets ſous des images ſenſibles, ſeules capables d'ordinaire d'exciter des ſentimens ; enſorte qu'on la pourroit définir, l'art ou le talent d'aller au cœur par l'imagination. C'eſt encore en partie pour cette raiſon que toutes choſes égales d'ailleurs, un ſermon ſur l'enfer touchera davantage qu'un ſermon ſur le paradis; car outre que la crainte eſt un motif plus fort que l'eſpérance, on nous donne des idées ſenſibles de l'enfer, & on ne ſauroit nous en donner de telles du paradis. Il n'entre aucun bien ſenſible dans ce que la religion nous enſeigne touchant la récompenſe deſtinée aux bons; & elle raſſemble au contraire les plus terribles maux que nous connoiſſions par les ſens, dans la punition dont elle menace les méchans. Vaines menaces cependant pour les mauvais chrétiens les plus ſenſés en toute autre choſe. Mais le chrétien eſt homme; la foi ne détruit point les paſſions. Ce qu'on ne voit que dans l'éloignement, change en quelque ſorte de nature, ceſſe d'être ſenſible, ſe ſpiritualiſe pour ainſi dire, & par-là s'anéantit à des yeux charnels.

12. Le ſentiment eſt un guide dangereux ſi la raiſon ne l'accompagne.

13. Le ſentiment ne peut pas plus ſe conſeiller que ſe commander.

SERMENS.

1. Rien n'eſt moins ſelon Dieu & ſelon le monde que d'appuyer tout ce que l'on dit dans la converſation, juſques aux choſes les plus indifférentes, par de longs & faſtidieux ſermens. Un honnête-homme qui dit oui & non, mérite d'être cru : ſon caractere jure pour lui, donne créance à ſes paroles & lui attire toute ſorte de confiance.

2. C'eſt outrager gratuitement les hommes que d'exiger d'eux des ſermens : c'eſt les ſuppoſer tout à la fois, & capables de mentir & aſſez ſuperſtitieux pour mettre de la différence entre un menſonge & un parjure. J'avoue qu'il en eſt quelques-uns à qui c'eſt rendre juſtice, que de les en croire capables.

On pourſuit en jugement Epiorque pour le paiement d'une ſomme. On ne produit point contre lui d'obligation par écrit : il ne s'eſt engagé que verbalement. Il paroit devant ſes juges : il biaiſe d'abord : on le preſſe ; il fait un roman, le détaille & le circonſtancie ; & finit par nier la dette. Félicitez Epiorque : il ſort abſous à bon marché ; on ne l'a point obligé de jurer, il n'a fait ſimplement que mentir en préſence de ſes juges & de la foule qui les environne. M'en voilà tiré bien heureuſement, dit-il, à ſes amis au ſortit du tribunal ; ſi l'on m'eût pris à mon ſerment, je perdois mon procès, car je n'aurois pas affirmé.

3. A quoi peut jamais servir un serment ? Un fourbe ne trouve pas plus difficile à se parjurer que de mentir : & l'homme véridique, après les plus affreux sermens, ne peut pas dire plus vrai, qu'il n'auroit fait en affirmant simplement. La vérité n'est pas susceptible du plus ou du moins.

4. On passe légèrement sur les mensonges badins, les Historiettes feintes, les nouvelles controuvées : ce sont des plaisanteries qui ne nuisent à personne. Quelle bizare apologie ! Une action est-elle donc innocente pour ne pas renfermer deux crimes ?

SILENCE.

1. Le sage demande avec instance à Dieu qu'il imprime un cachet sur ses levres, de peur que sa langue ne le perdît : il demandoit à Dieu par-là qu'il n'en sortît aucune parole sans son ordre, comme on ne tire rien d'un lieu où l'on a mis un sceau sans l'ordre de celui qui l'y a mis.

2. Depuis qu'il est si difficile de parler comme il faut, on ne doit parler que le moins que l'on peut, & veiller avec grand soin sur ce qu'on dit, quand on est obligé de le faire.

Aussi est-ce pour cela que l'écriture recommande tant de silence aux chrétiens, & que saint Jacques dit en termes exprès, qu'il faut être prompt à entendre & lent à parler.

3. Celui qui ſait qu'il ne ſait rien, eſt un habile homme quand il ſait ſe taire.

4. L'un des plus grands reſtes du péché originel, c'eſt le trop parler. Adam demeura dans l'innocence avant qu'il eût parlé à ſa femme : & ſa femme y demeura auſſi avant qu'elle eût parlé au ſerpent.

SINCÉRITÉ.

1. Il eſt louable de dire avec ſincérité ce qu'on penſe, lors même qu'on penſe mal.

2. La ſincérité n'eſt une vertu que devant les gens qui ont du mérite, c'eſt pour cela que preſque toujours elle paroît un défaut.

3. La franchiſe aide bien dans l'expédition des affaires ; elle attire une grande confiance à ceux qui la poſſedent, elle épargne de longues recherches, & va droit au but en peu de mots.

Elle reſſemble à un grand chemin uni & battu qui conduit plutôt & plus ſûrement au gîte, que des ſentiers détournés où l'on riſque de s'égarer.

SYSTÊMES.

1. Zénon réunit toutes les divinités du paganiſme à une ſeule : mais il ne corrigea cette erreur que par une erreur plus honteuſe. Il lui donna un corps qui étoit le monde dont il ſuppoſa qu'elle étoit l'ame. L'hiſtoire de l'ancienne philoſophie eſt-elle

donc aussi celle du délire de l'esprit humain.

Zénon, malgré ses égaremens, fut un homme extraordinaire, doué d'un génie rare. Sa morale se réduisoit à ces trois chefs : L'homme est né pour être heureux ; il ne peut l'être qu'en suivant l'impression de la nature, il ne doit écouter l'impression de la nature que de l'aveu de la raison, son guide nécessaire. La nouveauté de ces maximes lui attira un si grand nombre de disciples, qu'ils firent bientôt une secte à part que l'on appella Stoïciens. Elle fut toujours l'antagoniste implacable des Épicuriens, qui ne méritoient cependant ni une persécution si cruelle ni des adversaires si vertueux. Par malheur le genre humain pensoit il y a deux mille ans comme il pense aujourd'hui. L'on acquéroit autant de gloire en attaquant un systême qu'en l'établissant. Le talent équivoque des subtilités sophistiques formoit le caractere du savant. En un mot ce que sont de nos jours Paris & Londres, Athénes l'étoit au temps de Zénon. Celui qui défendoit le mieux une hypothèse imaginaire l'emportoit en estime & en considération sur celui qui ne la défendoit pas si bien.

Cette espece d'hommes qui n'ont de mérite que celui de l'écho, d'état que celui de partisan, empruntoit dès lors l'air grave d'une importance réelle. Usurpateurs du génie, ils savoient laisser douter s'ils n'en

avoient point en fréquentant ceux qui en étoient doués. Les combats étoient perpétuels ; les suffrages décidoient. On n'avoit pas le loisir de les estimer, on les comptoit.

2. Tel est l'ordre des opérations de l'esprit dans les conceptions systématiques. La curiosité propose, l'incertitude discute, la conjecture décide. Que fait alors le jugement ? Il s'endort dans le charme de l'invention prétendue. Il garde un profond silence sur les témérités de l'imagination. C'est ainsi que les possibilités usurpent parmi les hommes la place des réalités.

Sur quel fondement sont-elles appuyées ? uniquement sur celui des probabilités, souvent embarrassées de contradictions rarement sensibles, presque toujours chimériques, si elles ne sont pas fausses.

3. Un homme avance une proposition extraordinaire qu'il ne démontre pas ; il imagine un systême qu'il défend toute sa vie sans pouvoir l'établir ; il meurt au milieu des assauts & des combats, il y a environ mille ans, si l'on veut. Les dépositaires de ses chimeres, ses ouvrages passent à la postérité. Un moderne aussi sot que l'ancien s'avise de renouveller le tout sans lui donner aucun degré de vérité & d'évidence de plus ; le croira-t-on ? ce mort, parce qu'il a l'honneur de l'être depuis dix siecles, devient une autorité décisive en faveur de son partisan :

il eſt cependant conſtant que pendant toute ſa vie il n'a pu établir une preuve au moins ſuffiſante : n'importe , la ſeule citation de ſon nom en devient une.

4. Les ſciences embarraſſent Théophile ſans l'inſtruire. Il trouve les philoſophes partagés en ſectes oppoſées. Il les diſcute , il les compare. Il lui paroît indiſpenſable de prendre un parti ; il lui paroît impoſſible d'en prendre un certain.

5. Tant que le monde ſera monde , il y aura par-tout des doctrines ambulatoires & dépendantes des temps & des lieux ; vrais oiſeaux de paſſage qui ſont en un pays pendant l'été, & en un autre pendant l'hiver,& lumieres errantes , qui, comme les cométes des Cartéſiens, éclairent tour-à-tour divers tourbillons. Quiconque là-deſſus voudra faire le cenſeur , ne paſſera que pour un critique chagrin , natif de la république platonique.

SOCIABILITÉ.

1. Il faut conſidérer un homme & non une brute. M. Rouſſeau a voulu en trouver un différent de ceux qu'ont vus les autres philoſophes. Mais à peine ſa machine animée prend une teinture d'humanité, qu'elle devient à la fois un homme tel que l'ont fait tous les philoſophes qu'il critique. L'homme de Rouſſeau eſt ſociable comme celui de Grotius, puiſqu'il a dans la commiſération toutes les vertus ſociales & le penchant à s'unir

s'unir avec eux dans le besoin qu'il en a dans quelques occasions; & ces occasions commencent à se présenter dès qu'il commence à penser. Il est méchant comme celui de Hobbes. Les vices accompagnent tout ce qui pouvoit s'associer avec la vertu; & pendant que la raison ne se forme que lentement & à la faveur des circonstances, la malignité se montre d'elle-même & fait des progrès rapides. L'homme parvient-il à s'appercevoir de sa supériorité sur les autres animaux? Au lieu de sentir la noblesse de sa nature & la grandeur de sa destinée, il en tire un orgueil que sa raison fortifie à mesure qu'elle se perfectionne. Commence-t-il à connoître sa famille? Au lieu de devenir plus actif & plus sensible, il se partage entre la mollesse & les combats. L'amour fait naître la jalousie & la haine, au lieu de produire l'envie de plaire, la concorde, l'émulation honnête. A peine distingue-t-il la moralité des actions, qu'il devient, non plus réservé dans sa conduite, plus doux dans ses mœurs, mais cruel & vindicatif. La société auroit dû tirer son origine des besoins mutuels & de l'amour général: elle la doit à la ruse & à l'usurpation. Sa naissance, qui devoit produire l'amitié & la franchise & rendre plus vif l'amour des hommes, produit le faste, l'artifice, l'ambition, le penchant à se nuire. En un mot, les facultés développées font éclorre beaucoup de vices & peu de vertus. La per-

On accorde à notre nature la commisération. C'est lui accorder la sociabilité. Rousseau même convient que la commisération est la source de toutes les vertus sociales, de la bienveillance même & de l'amitié qui n'est qu'une pitié constante fixée sur un objet particulier. Mais toujours en contradiction avec lui-même, il refuse à l'homme la sociabilité. Le principe le plus fécond est entre ses mains le plus stérile. Il apperçoit la vérité & la combat. Il voit Rhodes devant lui, & il franchit un ruisseau qui l'en éloigne. S'il eût employé à examiner la nature humaine le temps qu'il a mis à la peindre, ou pour mieux dire à la flétrir, il eût vu que la commisération bienfaisante produit nécessairement dans l'homme l'amour de tous ses semblables, l'inclination à vivre avec eux & l'horreur de la solitude. L'amour de tous ses semblables : peut-on ressentir les maux d'autrui sans lui souhaiter du bien ? Peut-on se réjouir de son bonheur, sans y contribuer ? L'inclination à vivre avec eux : comment contribuer au bonheur des êtres avec lesquels on n'a nulle relation ? Comment avoir pitié d'un homme, sans être disposé à avoir pitié de tous ? Comment avoir pitié de tous sans chercher à les embrasser tous par la bienveillance sociale ? L'horreur de la solitude : l'homme naîtroit-il avec un sentiment & fuiroit-il les occasions de le développer ? Il a de la compassion pour ses pareils ; & il ne chercheroit

pas en eux la même compassion dont il a un besoin égal ? L'homme compatissant & timide pourroit être rebelle à la voix qui l'appelle vers l'homme timide & compatissant ? Se cachera-t-il dans les bois où toute la nature sera muette pour lui, où il ne sera pas lui-même, ou du moins il ne sera pas tout ce qu'il peut être, où il sera consterné du silence de l'univers, & privé du commerce de sentimens & de services pour lequel il est fait ?

Un Sauvage de Rousseau rencontre sous un arbre, où il cherche sa nourriture, un foible enfant, un vieillard débile. Les chasse-t-il à coups de poing ? Non, il se souvient qu'il a été comme le premier & qu'il sera comme le second : il est compatissant & les aide à cueillir des fruits. Ce service grave mutuellement leurs images dans leur mémoire. Ils se reconnoîtront s'ils se retrouvent ; ils se chercheront peut-être ; ils se reverront du moins d'un œil d'amitié.

L'homme sent de la joie à l'aspect de l'homme.

SOCIÉTÉ.

Les hommes défectueux vivent, & même se multiplient dans une nation policée où l'on se supporte les uns les autres, où le fort ne peut rien contre le foible, où les qualités du corps sont beaucoup moins que celles de l'esprit; mais dans un peuple sauvage, comme

chaque individu ne subsiste, ne vit, ne se défend que par ses qualités corporelles, son adresse & sa force, ceux qui sont malheureusement nés foibles, défectueux ou qui deviennent incommodés, cessent bientôt de faire partie de la nation.

SOBRIÉTÉ.

1. Epaminondas, le plus grand capitaine & philosophe de son temps, vivoit si frugalement, qu'ayant été invité par un de ses amis à souper, & y voyant de la superfluité, il s'en retourna tout indigné, disant qu'il pensoit avoir été invité pour sacrifier & vivre honnêtement, & non pas pour recevoir injure & déshonneur, en le traitant comme un gourmand.

2. La sobriété est une pauvreté volontaire.

3. Platon étant interrogé, s'il avoit vu quelque chose de nouveau en Sicile, répondit y avoir trouvé un monstre en nature qui mangeoit deux fois par jour, parlant de Denis le tyran, qui le premier en apporta la coutume en son pays.

4. On peut être sobre sans être délicat; mais on ne peut jamais être délicat sans être sobre. Heureux qui a les deux qualités ensemble! il ne sépare point son régime d'avec son plaisir.

La plûpart des troupes Européennes sont composées de nationaux & de mercénaires. Ceux qui cultivent les terres, ceux qui habitent les villes moyennant une certaine taxe qu'ils paient pour l'entretien des troupes qui doivent les défendre, ne vont plus à la guerre. Les soldats ne sont composés que de la plus vile partie du peuple, de fainéans qui aiment mieux l'oisiveté que le travail, de débauchés qui cherchent la licence & l'impunité dans les troupes, de jeunes écervelés, indociles à leurs parens qui s'enrôlent par légèreté. Tous ceux-là ont aussi peu d'inclination & d'attachement pour leurs maîtres que les étrangers. Que ces troupes sont différentes des Romains qui conquirent le monde ! Ces désertions si fréquentes de nos jours dans toutes les armées, étoient quelque chose d'inconnu chez les Romains ; ces hommes qui combattoient pour leur famille, pour leurs Penates, pour la bourgeoisie Romaine, & pour tout ce qu'ils avoient de plus cher dans cette vie, ne pensoient point à trahir tant d'intétêts à la fois par une lâche désertion.

2. L'institution du soldat est pour la défense de la patrie ; les louer à d'autres comme on vend des dogues & des taureaux pour les combats, c'est, ce me semble, pervertir à la fois le but du négoce & de la guerre. On

dit qu'il n'eſt pas permis de vendre les choſes ſaintes: Eh qu'il y a-t-il de plus ſacré que le ſang des hommes?

SOLITAIRES.

Les gens ſolitaires ſont naturellement curieux.

SOLITUDE,

1. Le goût de la ſolitude ne doit ſon origine qu'au chagrin qui tient à la honte ou au ridicule.

2. Qu'on eſt heureux de ſavoir vivre avec ſoi-même, de ſe trouver avec plaiſir & de ſe quitter avec regret! le monde alors vous eſt moins néceſſaire. Mais prenez garde que cela ne vous rende trop dégoûté. Il ne faut pas faire ſentir de l'éloignement pour les hommes; ils vous échappent dès que vous leur échappez: vous en avez beſoin, vous n'êtes ni d'un âge ni d'une profeſſion à vous en paſſer. Mais quand on ſait vivre avec ſoi-même & avec le monde, ce ſont deux plaiſirs qui ſe ſoutiennent.

3. Ce n'eſt pas une légere partie que de faire ſûrement ſa retraite: elle nous empêche aſſez ſans y mêler d'autres entrepriſes. Puiſque Dieu nous donne loiſir de diſpoſer de notre délogement; préparons-nous-y; plions bagage; prenons de bonheur congé de la compagnie: dépétrons-nous de ces violen-

tes prises qui nous engagent ailleurs & éloignent de nous.

Il faut dénouer ces obligations si fortes : aimer ceci & cela, mais n'épouser rien que soi : le reste soit à nous, mais non pas joint & colé en façon que ne puisse dépendre sans nous échorcher & arracher ensemble quelque piece du nôtre.

(*Montaigne.*)

4. Notre mémoire nous tient lieu de maitresse. La piété & le devoir ne sont pas toujours les fruits de la retraite. On aime dans les déserts, quand la rosée du ciel n'y tombe point, ce qu'on ne devroit plus aimer.

Les passions dans les hommes, irritées par la solitude, occupent ces régions de la mort & du silence.

SORTILÉGES.

On définit quelquefois l'enchantement, *l'action d'injurier quelqu'un par un coup d'œil*; & on croit assez communément que l'enchanteur doit regarder avec envie & convoitise la personne qu'il veut fasciner. Les enfans d'une heureuse complexion, & dont les traits sont frappans, semblent être plus exposés que les autres à ce malheur, parce que leur délicatesse & leur beauté éclatante allument souvent des desirs criminels. On croit aussi que [l'a]mour de la beauté & l'envie qu'excite la

louange, produisent presque les mêmes effets qu'en fixant constamment un bel objet. La saine philosophie rejette avec dédain ces ridicules mensonges. La vue ou les regards n'agissent point; leur effet ne s'échappe point des organes qui leur sont destinés; ils reçoivent les peintures de l'objet sans rien renvoyer. Les paroles ni les gestes n'ont aucun pouvoir d'enchanter ni de charmer personne, ni aucune vertu physique qui puisse opérer ce prodige. Et l'on peut dire hautement que tout ce que le peuple imbécille appelle enchantement, sortilége & charme, est une pure chimére.

Si l'on s'est élevé avec tant de force contre ceux qui se donnoient pour magiciens ou sorciers, c'est non-seulement parce qu'ils abusoient de la stupide crédulité du peuple, mais encore parce qu'il entroit dans la plûpart de leurs extravagantes pratiques des profanations sacriléges, telles que celles de baptiser des figures de cire, &c. On voit que Robert d'Artois & son épouse voulurent en pratiquer au XIII siecle contre le roi de France & la reine. Chez les Illinois & d'autres sauvages d'Amérique, on fait de petits marmousets de cire pour représenter ceux dont on veut abréger les jours, & l'on perce au cœur ces figures. Les Amuletes, les Talismans, les Philacteres, &c. qu'on a employés long-temps en Europe, ne différoient

pas de toutes ces extravagances qu'on reproche aux ſauvages. En France le parlement puniſſoit jadis de mort les enchanteurs ou ſorciers; celui de Paris n'en reconnoiſſoit point.

2. Les enchanteurs ſe ſont introduits de bonne heure dans la médecine, & ils ont été célèbres, juſqu'à ce que les hommes, devenus plus éclairés, ont rejetté toutes les applications ſuperſtitieuſes de remedes ridicules. Ils ſubſiſtent encore dans l'Aſie, l'Afrique & l'Amérique. Il y a en Europe des pays qu'on croit policés, & qui, ſur cet article, ſont plus ſauvages que les nations les plus barbares. Ce qu'il y a de cruel encore, c'eſt que dans ces mêmes pays, ceux qui ſont prépoſés pour éclairer les autres hommes, ſont les premiers à les plonger dans les ténèbres de la ſuperſtition, & à égarer leur raiſon.

SOTS.

1. Le ſot complet eſt un homme tout uni, & comme on dit, tout d'une piece. Il eſt ce qu'il eſt, ce que la nature l'a fait. Il n'affecte rien, ne ſe pique de rien. Il eſt automate, machine, reſſort, & par conſéquent ennuyeux, peſant, déſagréable; mais, à proprement parler, il n'eſt point ridicule ou du moins il n'eſt point riſible.

2. Les ſots ſont ſenſibles au mépris; cela

est naturel. Ils le sont ordinairement plus que les gens d'esprit; ils doivent l'être : c'est, comme on dit, la vérité qui offense. Ils haïssent ceux dont ils sont méprisés; cela est naturel encore. Ils croient facilement qu'on les méprise; ils se rendent justice. Ils imputent à orgueil ce prétendu mépris; cela est également injuste & bizarre.

3. Les sots soupçonnent & accusent aisément d'orgueil un homme d'esprit, & souvent c'est à tort. Quelquefois ils lui imputent ce vice sans aucun fondement, & de mauvaise foi, par malice & par envie. Ils cherchent à se venger d'un mérite qui leur est odieux, en le rendant odieux aux autres. Quelquefois aussi leurs soupçons sont fondés sur quelques légéres apparences; leurs accusations sont sinceres, quoiqu'elles soient injustes. Un homme d'esprit n'est presque jamais de l'avis des sots, ou s'il pense comme eux, c'est par d'autres raisons. Souvent il méprise ou il blâme ce qu'ils estiment & ce qu'ils approuvent. Or cette conduite a un air d'orgueil, sur-tout si l'homme d'esprit, ami du vrai & ennemi du faux à proportion, témoigne ses sentimens avec trop de franchise & de vivacité.

SOUPÇON.

1. Le soupçon, selon saint-Augustin, est toujours un poids pénible à la charité. Elle ne l'admet qu'avec peine, & elle s'en dé-

charge avec joie : mais c'étoit pour vous un sentiment précieux que vous avez même tourné en jugement fixe & arrêté.

2. Il est permis de former des soupçons sur un signe probable, quoiqu'équivoque & douteux.

3. Il y a deux sortes de soupçons selon les divers sentimens ou d'amour ou de haine qui les accompagnent. Les premiers, que saint Augustin appelle *Benevolæ suspiciones*, peuvent être très-innocens ; mais les seconds, *Malevolæ suspiciones*, sont toujours condamnables. La différence qu'il y a entre ces deux sortes de soupçons, c'est que la charité qui est jointe aux premiers, s'en trouve incommodée & s'en décharge avec joie, au lieu, dit saint Augustin, qu'on ne se défait des seconds qu'avec quelque sorte de regret.

4. Le soupçon est une opinion conçue au désavantage du prochain sur des signes qui ont quelque degré de probabilité, mêlé de doute. Car, quand il n'y a point de doute, ce n'est plus un soupçon, mais un jugement fixe.

5. Le soupçon ne se dit gueres qu'à l'égard du mal ; car à l'égard du bien on se sert plutôt du terme de bonne opinion.

6. Le soupçon n'est pas toujours un péché. Il est souvent inévitable & quelquefois même il est de devoir. Mais, dit saint Augustin, c'est toujours un sujet de tentation, contre lequel on doit être en garde pour ne

ſe pas laiſſer ſurprendre. Il y a, dit ce pere, cette différence entre le ſoupçon & la bonne opinion, qu'encore qu'on puiſſe ſe tromper dans l'un & dans l'autre, ſoit en formant des ſoupçons au préjudice d'un homme de bien, ſoit en penſant favorablement d'un méchant homme; cependant un bon cœur, un cœur vraiment chrétien n'admet qu'à regret les ſoupçons & reçoit les opinions favorables au prochain; il ne s'afflige que médiocrement d'avoir bien penſé d'un méchant homme; mais il eſt vivement touché d'avoir ſoupçonné mal-à-propos un homme de bien, c'eſt ce que demande la paix.

5. Vous ſoupçonnez le mal, dit ſaint Auguſtin, à un homme vraiment chrétien; mais en même-temps vous ne voudriez trouver que du bien. Ces derniers ſoupçons, quoiqu'affligeans ſont pardonnables, même à ceux qui ont été trompés par les apparences. Mais les ſoupçons formés dans un cœur prévenu d'averſion, qui craint de reconnoître l'innocence, & qui ne ſe rend qu'à peine aux preuves qu'on lui en donne, ces ſoupçons recherchés & aimés ſont inexcuſables, quand même on ne ſe tromperoit point.

SOURDS.

Chaque mot, chaque articulation, chaque ſon produiſent des mouvemens différens dans les levres : quelque variés & quelque

rapides qne soient ces mouvemens, on pourroit les distinguer tous les uns des autres ; on a vu des sourds en connoître si parfaitement les différences & les nuances successives, qu'ils entendoient parfaitement ce qu'on disoit en voyant comme on le disoit.

SOUVERAINS.

Les petits princes font mal de fortifier leur résidence, (& la raison en est toute simple) ils ne sont pas dans le cas de pouvoir être assiégés par leurs semblables, puisque des voisins plus puissans qu'eux se mêlent d'abord de leur démêlé, & leur offre une médiation qu'il ne dépend pas d'eux de refuser : ainsi, au lieu de sang répandu, deux coups de plume terminent leurs petites querelles.

A quoi leur serviroient donc leurs forteresses ? Quand même elles seroient en état de soutenir un siege de la longueur de celui de Troye contre leurs petits ennemis, elles n'en soutiendroient pas un comme celui de Jérico, devant les armées d'un monarque puissant. Si d'ailleurs de grandes guerres se font dans le voisinage, il ne dépend pas d'eux de rester neutres : ou ils sont totalement ruinés ; & s'ils embrassent le parti d'une des puissances Belligérantes, leur capitale devient la place de guerre de ce prince.

En un mot, faire la guerre, livrer des

batailles, attaquer ou défendre des forteresses, est uniquement l'affaire des grands princes, & ceux qui veulent les imiter, sans en avoir la puissance, ressemblent à celui qui contrefaisoit le bruit du tonnerre & se croyoit Jupiter.

SPECTACLES.

1. Laurent de Médicis étoit bien loin de la timidité de ces esprits foibles qui croient les mœurs incompatibles avec d'innocens plaisirs. Il étoit persuadé au contraire que des jeux brillans qui remplissoient les momens de loisir du peuple, étoient les garans des véritables vertus. Aussi élevoit-il dans toute la ville de Florence des Théatres, où l'on donnoit des spectacles qu'il décoroit de toute sa magnificence; en même temps il bâtissoit des édifices superbes, qui, en occupant les bras des citoyens malheureux, attiroient sur Florence les regards de l'univers. Il donnoit tous ses soins à l'éducation publique, il ne se contentoit pas de fonder des colleges; il s'appliquoit sur-tout à les remplir d'excellens professeurs qu'il appelloit de toutes les parties de l'Italie & de la Grece; il n'est point étonnant que ce prince aimât les savans, il l'étoit lui-même. La philosophie de Platon, faisoit son étude favorite: elle doit l'être de toutes les grandes ames: les rêves mêmes de ce sage sont si sublimes qu'ils éle-

vent le génie plus que les découvertes des autres. Personne ne possédoit mieux les écrits de ce grand homme que le prince de Florence : c'étoit-là qu'il puisoit, comme les Antonins, ces idées élevées qui rendoient son administration si belle. Il regardoit sans doute la philosophie comme l'objet le plus digne d'occuper l'homme; mais il savoit qu'elle n'est jamais plus belle que quand on lui associe le goût des beaux arts : il les chérissoit tous : il en cultivoit plusieurs. Au milieu de tant d'occupations il se délassoit avec eux : il faisoit des vers délicats : il composoit des morceaux de musique excellens : il traçoit les plans des monumens publics ou des maisons de campagne qu'il faisoit construire.

2. Les spectacles, les lieux publics doivent être interdits aux vieilles gens, ou du moins il faut y aller rarement : rien de moins décent que d'y montrer un visage sans grace; dès qu'on ne peut plus parer ces lieux-là, il faut les abandonner.

3. Les Athéniens avoient employé aux frais du théatre, les fonds destinés à la guerre : cette somme alloit à mille talens par an, dont on distribuoit la plus grande parttie aux citoyens pour les dédommager de leurs entrées aux spectacles; & l'on regardoit alors comme une espece de droit cette gratification qui commença sous Périclès, & qui se trouvoit indirectement confirmée par une loi qui défendoit sous peine

peine de mort de proposer le retour des fonds à leurs premieres destinations.

SPECTATEURS.

Certains spectateurs, moins touchés des plaisirs de l'esprit que de ceux des sens, sont attirés au théâtre par les actrices plutôt que par les pieces. Sensibles uniquement à la figure, ils sont toujours disposés à prendre un visage aimable pour du talent, & ils voudroient que madame Pernelle même eût des appas. Leur annonce-t-on une débutante? Ils commencent par demander si elle est jolie, & souvent ils oublient de demander si elle est bonne comédienne.

STUPIDITÉ.

1. L'insensibilité ou la stupidité est presque toujours hors du pouvoir de l'art; on peut cependant essayer les évacuations générales & partielles par des vésicatoires, des setons, des fistules, à moins que l'insensibilité ne vienne de la structure trop compacte des membranes qui enveloppent la matiere nerveuse, auquel cas elle est incurable, mais peut cependant être regardée comme une espece de bonheur négatif, plus digne d'envie que de compassion pour ceux qui sont doués d'une trop grande sensibilité.

2. Le stupide avec sa stupidité fait ce que le sage fait avec son esprit.

3. La stupidité porte toujours à exa-

gérer. Cela est tout-à-fait naturel : car la stupidité ne voit rien, & pour cacher son aveuglement, elle fait semblant de voir beaucoup.

SUBLIME.

1. Un auteur dit que le sublime d'une pensée vient de l'orgueil que cette pensée réveille en nous. C'est notre orgueil qui prête à ces sortes de pensées la plus grande partie de leur beauté ; comme dans le *moi* de Médée & dans le *qu'il mourut* du vieil Horace. D'où il suit qu'un homme bien modeste & bien humble devroit trouver plat & commun ce que nous apellons sublime. Au moins ce sublime ne devroit faire aucune impression sur lui.

2. On peut distinguer deux sortes de sublimes ; l'un est plus vif, plus précis, plus serré, plus nerveux, plus rapide : c'est un torrent impétueux qui se précipite du haut des montagnes avec grand fracas, & dont les flots écumeux & bouillonnans entraînent avec violence tout ce qu'ils rencontrent dans leur passage.

L'autre est plus mesuré, plus doux, plus modéré ; on en sent mieux l'harmonie parce qu'il laisse le temps de la réflexion ; mais il ne charme pas moins que le premier, quoique par des voies différentes. Le premier vous enleve rapidement votre admiration sans vous donner le temps de savoir pourquoi ;

mais vous l'accordez au ſecond volontairement & avec connoiſſance de cauſe. Ce n'eſt plus un torrent qui vous entraîne ; c'eſt un fleuve large & ſpacieux qui roule avec dignité ſes ondes majeſtueuſes, qui charme les yeux du voyageur par ſa pureté, qui fertiliſe au loin les campagnes, & qui porte la joie, les richeſſes & l'abondance au ſein des cités les plus floriſſantes.

SUBTILITÉ.

Les ſubtilités les plus fatigantes ne peuvent rien contre les notions d'un bon eſprit ; & lors même qu'on n'eſt pas capable de les réſoudre, on a droit de s'en moquer.

SUPERFLU.

1. Alexandridas reprocha juſtement à celui qui tenoit aux Éphores de bons propos, mais trop longs : O étranger, tu dis ce qu'il faut, autrement qu'il ne faut !

2. Iſocrate l'orateur étant prié en un feſtin de parler de ſon art, il eut raiſon de répondre : il n'eſt pas maintenant temps de ce que je ſais faire, & ce de quoi il eſt maintenant temps, je ne le ſais pas faire.

(*MONTAIGNE.*)

TABLE.

C'EST à table que l'amour ſe plaît davantage à faire éclater ſa puiſſance, & c'eſt où les occaſions s'en préſentent à chaque mo-

ment. L'amant sert un morceau délicat à sa maitresse ; il boit à ses plaisirs, à ses amours. Le vin animant la tendresse, la belle qui n'est pas insensible, laisse échapper un regard favorable, regard qui dit plus que les discours les mieux tournés. On chante, l'amour se peint dans les chansons.

2. Un Anglois qui a passé trois semaines à Paris, se fait honneur de porter pour sa *Toste* la santé de mademoiselle *Gaussin*. Aussi pour faire l'éloge d'une jeune *beauté*, on dit que c'est une des premieres *Tostes d'Angleterre*. Celle, au contraire, dont le temps a séché les lys & les roses, s'appelle une *Toste de rebut*.

C'est ainsi que les Romains à leurs repas buvoient à la ronde dans une coupe faite exprès, & qu'ils appelloient la *coupe magistrale*, la santé des personnes qui leur étoient cheres; si c'étoit celle d'une maitresse, la galanterie vouloit que l'on bût autant de coups qu'il y avoit de lettres en son nom.

(*M. l'abbé* LE BLANC.)

Les santés & les rondes ne finissent bien souvent que lorsqu'il n'est plus possible de les continuer. A la campagne, tant qu'elles durent, on parle de chevaux & de chasse, ou bien l'on boit & fume sans parler. Il y a des Anglois qui toutes les fois qu'on veut les forcer à rompre le silence, ont coutume de répondre que, *parler c'est gâter la conversation*. (*Id.*)

TALENS.

1. On pourroit citer quelques Auteurs, qui après s'être en quelque sorte épuisés dans un genre, se sont ensuite renouvellés dans un autre. Quelques-uns même ont donné plus d'une fois ce spectacle, & nous ont laissés dans l'incertitude sur leur principal talent. Horace a fait des poésies familieres & des poésies sublimes. Virgile a tiré les sons les plus doux de la flûte pastorale, les sons les plus nobles de la trompette héroïque. Et pour parler des modernes, feu M. de la Motte, de l'aveu de ses critiques les plus séveres, nous a laissé en plusieurs genres des ouvrages excellens; & on l'a moins blâmé d'avoir écrit en trop de genres, que d'avoir trop écrit. Il y a pourtant des beautés dans ses moindres productions; mais quand quelques-unes seroient encore plus foibles, ce ne seroit pas une raison suffisante pour lui disputer la variété des talens. La preuve, qui en cette matiere résulte de l'excellent, ne sauroit être détruite par le médiocre, ni même par le mauvais. Et sans cela où en seroit le grand Corneille? Où en seroient tous les Auteurs? En est-il qui n'aient pas fait quelques ouvrages médiocres, mauvais même, dans le genre pour lequel ils avoient le talent le plus décidé?

L'Académie Françoise a enfin trouvé un continuateur de son histoire, un successeur à

M. Pelisson, dans un de nos meilleurs traducteurs.

L'historien de Charles XII est le même homme à qui nous devons la gloire d'avoir en notre langue un poëme épique, qu'on ne se lasse point de relire.

M. de Fontenelle .... mais j'ai tout dit quand je l'ai nommé; son nom seul réveille l'idée d'un génie universel.

Voilà sans doute bien des exemples, sans ceux que je pourrois encore citer. Ils sont cependant en petit nombre, en comparaison des exemples contraires. Ils ne sont que des exceptions de la regle générale, que les talens s'excluent les uns les autres, & que les plus grands génies sont en un sens les plus bornés. Or il est rare qu'on puisse, sans orgueil, se croire dans le cas de l'exception; qu'on puisse sans imprudence s'écarter d'une conduite justifiée par la pratique des plus grands hommes, & mieux justifiée encore par la chûte de ceux qui ne l'ont pas suivie.

2. Supposez d'un côté que deux hommes ont les mêmes talens, & de l'autre que les mêmes occasions qui concourent avec l'un, concourent aussi avec l'autre; il est manifeste que ce que l'un produira, l'autre le pourra produire. Par mêmes talens & par mêmes occasions, je n'entends pas des choses qui, toutes compensations faites, soient équivalentes. Dans cette supposition il seroit

aussi nécessaire que Pyrrhus subjuguât Rome, de même que César la subjugua, qu'il est nécessaire que deux poids soient en équilibre, lorsque l'un, trois fois plus petit que l'autre, est trois fois plus éloigné du point d'appui. La thèse générale qu'un grand homme eût pu faire ce qu'un grand homme de même espece a fait, est certaine, tant qu'on supposera l'un mis à la place de l'autre, & celà en général; mais l'hypothèse ou l'application de ce dogme à Pyrrhus & à César, n'a rien de sûr, parce que nous ne connoissons pas exactement les proportions réciproques de leurs talens personnels & des occasions qu'ils ont eues. On n'ignore pas le compliment qui fut fait à Annibal, que les Dieux en lui accordant le don de remporter des victoires, lui avoient refusé celui de s'en prévaloir. On sait que quand cela lui fut dit, il venoit de rejetter l'occasion la plus favorable qui se pût offrir de prendre Rome. On sait que Pyrrhus, au jugement d'un grand capitaine, étoit comme ces joueurs à qui le hasard fait venir beau jeu, mais qui ne savent pas s'en servir; ainsi voila deux grands capitaines qui n'égalent ni Alexandre, ni César. Ceux-ci se sont merveilleusement prévalus des occasions qui leur sont tombées en main; l'évènement parle pour eux. On n'a pour les autres que des conjectures, & encore sont-ce des conjectures qu'ils affoiblissent beaucoup par les fautes qu'ils ont faites.

3. Il y a des inconnus qui à la place d'un premier ministre feroient de plus grandes choses qu'il n'en fait. Un premier ministre qui ne réussit point en certain temps, feroit des merveilles en un autre siecle; mais si Pyrrhus & Annibal avoient osé dire qu'Alexandre n'eût pas fait en Italie ce qu'il fit en Asie, on auroit dû leur répondre qu'ils n'auroient pas fait en Asie ce qu'il y fit.

4. Réunir les talens, c'est en quelque sorte multiplier les citoyens, les ressources de l'état & les grands magistrats.

TAILLE, (Impôt.)

Vous savez aussi que les terres de valeur médiocre restent en friche, parce que le laboureur, appréhendant l'augmentation à la taille, se borne à faire valoir celles du produit le meilleur & le plus certain; les privilégiés seuls pouvoient remplir le vuide; ces non-taillabes, encouragés par leurs immunités, venoient aux secours des *laboureurs*, en trop petit nombre & trop découragés par la crainte de l'impôt: suspendre les privileges, c'est du même coup anéantir les charges & offices, rendre aux laboureurs par état une tâche pour laquelle ils sont insuffisans, & les priver du secours des exempts qui la partageoient avec eux; mais rien n'effraie votre imagination prévenue. Vous jugerez en bon Parisien, que les marais qui vous environnent, toujours bien cultivés, tout va bien;

que le peuple associé à un plus grand nombre de contribuables, supportera plus aisément le poids des impôts, & paiera plus régulierement sa quote; mais moi, qui vois plus loin, j'en conclus la majesté du trône dégradée dans la personne des commensaux & privilégiés, & je n'apperçois, au lieu de nos campagnes grasses & fertiles, que des champs incultes & des terres en friche. Quant à moi, on peut me conter pour un cultivateur de moins dans le royaume, puisque je suis valet de chiens sans priviléges.

TEINT.

Lorsque le froid devient extrême, il produit quelques effets semblables à ceux de la chaleur excessive. Les Samoïedes, les Lappons, les Groenlandois, sont fort basanés; on assure même qu'il se trouve parmi les Groenlandois des hommes aussi noirs que ceux de l'Afrique. Les deux extrêmes, comme l'on voit, se rapprochent encore ici, un froid très-vif & une chaleur brûlante produisent le même effet sur la peau, parce que l'un & l'autre de ces deux causes agissent, par une qualité qui leur est commune; cette qualité est la sécheresse qui, dans un air très-froid, peut être aussi grande que dans un air chaud: le froid comme le chaud doit dessécher la peau, l'altérer & lui donner cette couleur basanée que l'on trouve dans les Lappons. Le froid resserre, rapetisse & réduit

à un moindre volume toutes les productions de la nature; aussi les Lappons qui sont perpétuellement exposés à la rigueur du plus grand froid, sont les plus petits de tous les hommes. Rien ne prouve mieux l'influence du climat, que cette race Lapponne qui se trouve placée tout le long du cercle polaire dans une très-longue zone, dont la largeur est bornée par l'étendue du climat excessivement froid, & finit dès qu'on arrive dans un pays un peu plus tempéré.

Le climat le plus tempéré est depuis le quarantieme degré jusqu'au cinquantieme, c'est aussi sous cette zone que se trouvent les hommes les plus beaux & les mieux faits; c'est sous ce climat qu'on doit prendre l'idée de la vraie couleur naturelle de l'homme; c'est-là où l'on doit prendre le modele ou l'unité à laquelle il faut rapporter toutes les autres nuances de couleur & de beauté; les deux extrêmes sont également éloignés du vrai & du beau. Les pays policés situés sous cette zone, sont la Géorgie, la Circassie, l'Ukraine, la Turquie d'Europe, la Hongrie, l'Allemagne méridionale, l'Italie, la Suisse, la France, & la partie septentrionale de l'Espagne; tous ces peuples sont aussi les plus beaux & les mieux faits de toute la terre.

On peut donc regarder le climat comme la cause premiere & presque unique de la couleur des hommes; mais la nourriture, qui fait à la couleur beaucoup moins que le

climat, fait beaucoup à la forme. Des nourritures grossieres, mal saines ou mal préparées, peuvent faire dégénérer l'espece humaine : tous les peuples qui vivent misérablement sont laids & mal faits ; chez nous-mêmes les gens de la campagne sont plus laids que ceux des villes, & j'ai souvent remarqué que dans les villages, où la pauvreté est moins grande que dans les autres villages voisins, les hommes y sont aussi mieux faits & les visages moins laids. L'air & la terre influent beaucoup sur la forme des hommes, des animaux, des plantes ; qu'on examine dans le même canton les hommes qui habitent les terres élevées, comme les coteaux ou le dessus des collines, & qu'on les compare avec ceux qui occupent le milieu des vallées voisines, on trouvera que les premiers sont agiles, dispos, bien faits, spirituels, & que les femmes y sont communément jolies ; au lieu que dans le plat-pays où la terre est grosse, l'air épais, & l'eau moins pure, les paysans sont grossiers, pesans, mal faits, stupides, & les paysannes presque toutes laides. Qu'on amene des chevaux d'Espagne ou de Barbarie en France, il ne sera pas possible de perpétuer leur race ; ils commencent à dégénérer dès la premiere génération, & à la troisieme ou quatrieme, ces chevaux de race barbe ou Espagnole, sans aucun mélange avec d'autres races, ne laisseront pas de devenir des chevaux François ; ensorte que

pour perpétuer les beaux chevaux, on est obligé de croiser les races, en faisant venir de nouveaux étalons d'Espagne ou de Barbarie. Le climat & la nourriture influent donc sur la forme des animaux d'une maniere si marquée, qu'on ne peut pas douter de leurs effets; & quoiqu'ils soient moins prompts, moins apparens & moins sensibles sur les hommes, nous devons conclure par analogie, que ces effets ont lieu dans l'espece humaine, & qu'ils se manifestent par les variétés qu'on y trouve.

Tout concourt donc à prouver que le genre humain n'est pas composé d'espèces essentiellement différentes entr'elles, qu'au contraire il n'y a eu originairement qu'une seule espèce d'hommes, qui s'étant multipliée & répandue sur toute la surface de la terre, a subi différens changemens par l'influence du climat, par la différence de la nourriture, par celle de la maniere de vivre, par les maladies épidémiques, & aussi par le mêlange varié à l'infini des individus plus ou moins ressemblans; que d'abord ces altérations n'étoient pas si marquées, & ne produisoient que des variétés individuelles; qu'elles sont ensuite devenues variétés de l'espece, parce qu'elles sont devenues plus générales, plus sensibles & plus constantes par l'action continuée de ces mêmes causes; qu'elles se sont perpétuées & qu'elles se perpétuent de génération en génération, comme

les difformités ou les maladies des peres & meres passent à leurs enfans ; & qu'enfin comme elles n'ont été produites originairement que par le concours de causes extérieures & accidentelles, qu'elles n'ont été confirmées & rendues constantes que par le temps & l'action continuée de ces mêmes causes, il est très-probable qu'elles disparoîtroient aussi peu à peu & avec le temps, ou même qu'elles deviendroient différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui, si ces mêmes causes ne subsistoient plus, ou si elles venoient à varier dans d'autres circonstances & par d'autres combinaisons.

TEMPS.

1. Dieu des vertus, tournez-vous vers nous, montrez-nous la lumiere de votre visage, & ce sera alors que nous serons heureux ! Car de quelque côté que le cœur de l'homme se tourne, à moins que ce ne soit vers vous, il ne trouve que douleurs & angoisses, quelque beauté qu'il y ait dans les choses qu'il cherche hors de vous & de lui-même, parceque la nature de toutes ces choses qui ne sont que l'ouvrage de nos mains, & qui ne seroient point si vous ne leur aviez donné l'être, est de naître & de mourir. En naissant elles commencent d'être ; & arrivent par un certain progrès au point de perfection qui leur convient ; après quoi on les voit défaillir & mourir. C'est une loi générale, & de toutes les

choſes du monde il n'y en a aucune qui en ſoit exceptée. Ainſi la vîteſſe même avec laquelle on les voit, dès qu'elles ſont nées, s'avancer vers la perfection de leur être, ne fait que les avancer vers le néant. Telle eſt la nature de ces choſes-là, & vous ne leur avez rien donné de plus. Auſſi ne ſont-elles que les parties d'un tout où elles n'entrent pas tout à la fois, mais tour à tour, à meſure que les unes s'en vont & que les autres leur ſuccedent; de la même maniere à peu près que les paroles dont nos diſcours ſont compoſés : car ils n'ont leur intégrité que par le moyen de cette ſucceſſion de mots qui fait que dès que l'un a fait ſon office il ceſſe pour faire place à celui qui doit le ſuivre.

2. Si mon ame uſe de ces choſes paſſageres, que ce ne ſoit donc que pour vous en louer, ô mon Dieu, créateur de toutes choſes; mais que ce qu'elles ont d'agréable aux ſens ne faſſe pas qu'elle les aime & qu'elle s'y prenne. Car comme elles ne ſont que paſſer & courir vers le néant, elles laiſſent dans l'ame des regrets qui la déchirent, parce qu'elle voudroit pouvoir ſe repoſer dans ce qu'elle aime, & y trouver de la ſtabilité; & toutes ces choſes-là n'en ont point. Elles échappent à tous momens; & s'écoulent avec une rapidité que nos ſens ne ſont pas capables de ſuivre & qui les leur dérobe dans le temps même qu'ils en jouiſſent. Car nos ſens ſont groſſiers & peſans; parce que ce ne

ſont que des ſens corporels & matériels, & que telle eſt leur nature. Il ont toute la force qu'il leur faut pour les fonctions à quoi ils ſont deſtinés ; mais n'en ont pas aſſez pour ſaiſir & pour arrêter des choſes qui coulent avec tant de vîteſſe, depuis le point qui leur a été aſſigné pour commencer d'être, juſqu'à celui qui doit terminer leur durée : car votre parole éternelle a dit à chacune en les créant, vous commencerez-là & vous n'irez que juſque-là.

TENDRESSE.

1. La tendreſſe des homme, pour l'ordinaire porte ſur quelque choſe. Il faut pour que leur cœur ſoit échauffé que quelqu'objet l'ait enflammé. Mais pour les femmes, la tendreſſe leur eſt annèxée en naiſſant : c'eſt un des apanages de leur conſtitution. Elles aiment, pour ainſi dire, avant de ſavoir qui aimer. L'amour eſt pour nous un plaiſir : c'eſt pour elles un affaire capitale. Mais ſi cette tendreſſe innée trouve à ſe prendre à quelqu'objet, ſi vous attiſez ces feux par l'attrait des plaiſirs ſenſuels : ſemblable aux rayons du ſoleil, qui raſſemblés dans l'épaiſſeur d'un verre, en deviennent plus ardens, elle ramaſſe ſes flammes éparſes, & les concentrant en un point, elle en acquiert plus de force & d'activité. On dit auſſi qu'elle a cette prérogative que n'a point la nôtre, de croître par la jouiſſance, & que les femmes n'éprouvent point ce ſentiment de pareſſe &

de satiété qui appesantit nos cœurs quand nos desirs sont satisfaits.

2. En général les femmes aiment plus que nous : la nature, sage en tout, leur a exprès départi un fonds presqu'inaltérable de tendresse naturelle & d'ardeur pour la volupté, afin de les étourdir sur les suites de l'himenée; pour charmer leurs souffrances & compenser leurs peines par le doux appas du plaisir. Voilà ce qui dans la plûpart d'elles tient la place d'un amour réfléchi. Nous n'aimons que par choix : mais pour elles, on les voit souvent empressées, même pour des époux qu'elles ont pris les yeux fermés.

3. Le cœur du beau sexe, généralement parlant, est un instrument monté sur le ton de la tendresse, & dès que la voix sonore & fléxible d'un prédicateur touche cette corde, ce cœur sensible roule dans une variété de mouvemens qu'il croit dévots, parce qu'ils sont produits dans l'église & par un ministre de l'évangile : ces mouvemens sont pourtant précisément les mêmes que ceux que la tendresse inspire.

Quand un prédicateur d'un ton doux, suppliant, insinuant, conjure son auditoire de daigner être heureux : Célimene sent précisément la même chose que quand un amant lui fait une déclaration d'amour dans les termes les plus pathétiques que sa passion ou sa mémoire lui puisse fournir. Si de la chaire s'élance un ton élevé, menaçant, foudroyant ;

le

le cœur de la belle répand dans tout ſon corps le même petit friſſon qui la ſaiſit quand ſon amant s'emporte contre ſes rigueurs avec une tendre brutalité, qu'il lui dit des injures amoureuſes, & qu'il jure qu'il ne la reverra jamais.

TESTAMENS.

On a à penſer à tant d'intérêts importans, lorſqu'on approche de ſon dernier période, & l'ame peut s'y trouver ſi agitée & ſi peu capable de s'occuper d'affaires, que c'eſt un meurtre de remettre à une époque ſi précieuſe aucun de ces arrangemens qui demandent plus que tous les autres une mûre délibération, une entiere liberté d'eſprit, une vigueur, une ſanté parfaite.

THÉATRE.

L'Italie fut la premiere à rejetter les drames de la paſſion, & à s'en former de dignes des beaux jours que les Médicis faiſoient luire ſur les arts. Le cardinal Bibiena, Léon X, & l'archevêque Triſſino, reſſuſciterent en partie le théatre des Sophocles. *Sophoniſbe* que donna le Triſſin eſt la premiere tragédie réguliere qui reparut en Italie ; & l'Italie enchantée la repréſenta avec une magnificence extraordinaire. La tragédie étoit encore barbare dans tout le reſte de l'Europe. La France jouoit encore des farces ſaintes. Jodelle ſous Henri II fit

quelques efforts; ils furent malheureux. Enfin, soixante & douze ans après, Mairet, gentilhomme du duc de Montmorency, donna une *Sophonisbe* qui fit revivre l'art des Euripides. Cette piece, la premiere réguliere que la France ait vu naître, fut l'aurore du beau jour qui l'éclaira dans la suite. Rotrou marcha sur les pas de Mairet & finit par le devancer ; enfin Corneille prenant un vol sublime, laissa peu de chose à desirer pour la perfection ; Racine qui le suivit, eut la gloire de le balancer.

TYRANNIE.

Les amis de Solon trouvoient fort étrange que le nom de monarchie lui fît peur, & qu'il n'osât se servir des conjonctures pour acquérir l'autorité souveraine. Il leur répondit : la principauté & la tyrannie sont bien un beau lieu, mais il n'y a point d'issue pour en sortir quand on y est une fois entré. Personne, ce me semble, n'a mieux réussi sur cette pensée que Xénophon. Il introduit un Tyran qui fait une description fort vive des malheurs de sa condition ; ensuite de quoi Simonide lui demande : pourquoi y demeurez-vous ? Pourquoi ne la quittez-vous ? Ecoutez bien la réponse : c'est-là le plus grand malheur de la tyrannie, qu'il n'y a point de moyen d'y renoncer. Comment voulez-vous qu'un tyran qui a abdiqué rende les sommes qu'il a pillées, dédommage ceux qu'il a mis

en prison, fasse revivre tant de gens qu'il a tués ? Si l'on a jamais un juste sujet de se pendre, c'est lorsqu'on exerce la tyrannie.

TOMBEAUX.

Ce vaste édifice que je m'occuppe à parcourir, ce reposoir sacré de la réputation & de la grandeur, continuera de servir de théatre pour de nouvelles représentations. Il recevra de nouveaux amas d'illustres cendres. Il sera orné de nouvelles tombes, où l'on verra éclater le goût & la magnificence. Il sera visité successivement par une infinité de nouveaux admirateurs ; & quelque jour par le destin inévitable de toutes les choses humaines, il périra lui-même avec toutes les raretés qu'il renferme & deviendra le monument de sa propre ruine.

TRAGÉDIE.

1. Aristote dit qu'il y a des absurdités qu'il faut laisser dans un poëme quand on peut espérer qu'elles seront bien reçues, & il est du devoir du poëte en ce cas de les couvrir de tant de brillants qu'elles puissent éblouir.

2. L'unité de péril d'un héros dans la tragédie fait l'unité d'action, & quand il en est garanti la piece est finie, si ce n'est que la sortie même de ce péril l'engage si nécessairement dans un autre, que la liaison & la continuité des deux n'en fasse qu'une action ;

ce qui n'arrive point dans les Horaces, où Horace revient triomphant ſans aucun beſoin de tuer ſa ſœur, ni même de parler à elle, & l'action ſeroit ſuffiſamment terminée à ſa victoire. Cette chûte d'un péril en l'autre ſans néceſſité, fait un effet d'autant plus mauvais que d'un péril public où il y va de tout l'état, il tombe en un péril particulier où il n'y va que de ſa vie; & pour dire encore plus d'un péril illuſtre où il ne peut ſuccomber que glorieuſement en un péril infâme, dont il ne peut ſortir ſans tache.

TRAHISON.

Il y a une grande différence entre les paſſions des ſouverains & celles des particuliers. Il n'y a point de gentilhomme qui ne prît pour le fondement d'une très-groſſe querelle, ſi quelqu'un de ſes voiſins lui débauchoit ſes valets & les engageoit à un coup de trahiſon contre leur maître. Les cartels de défi ſuivroient bientôt, ou du moins on chercheroit bientôt l'occaſion de vuider ce différent l'épée à la main. Pour ce qui eſt des princes ils ſe contentent de punir les traîtres, & ils continuent de vivre comme auparavant avec le ſéducteur.

VALEUR.

1. JETTEZ-MOI dans les trouppes comme un ſimple ſoldat, je ſuis Therſite; mettez-

moi à la tête d'une armée dont j'aie à répondre à toute l'Europe, je suis Achille.

(*LA BRUYERE.*)

2. La valeur & l'adresse se trouvent également chez les voleurs de grands chemins & chez les héros; la différence qui est entre eux, c'est que le conquérant est un voleur illustre, & que l'autre est obscur; l'un reçoit des lauriers & de l'encens pour prix de ses violences, & l'autre la corde.

3. Le vrai vaincre a pour son rôle, le choc, non pas le salut, & consiste l'honneur de la vertu, à combattre, non à battre.

(*MONTAIGNE.*)

VANITÉ.

1. Je ne sais si de tous les défauts de l'homme, la vanité n'est point celui qui fait commettre le plus de crimes. Combien de gens y a-t-il qui commencent une injustice avec une pleine persuasion qu'ils agissent justement? Ils connoissent bientôt qu'ils se sont trompés, mais leur orgueil ne permettant pas qu'ils reconnoissent leur faute, ils continuent l'injustice, afin d'empêcher qu'on ne sache qu'ils l'ont commencée mal-à-propos. Chacun aime mieux sauver sa réputation que celle de son prochain, & de-là viennent les chicanes infinies des délateurs qui sentent qu'ils ont calomnié, & qui craignent d'en être convaincus.

2. Les deux passions qui gouvernent les

hommes; les deux sentimens de l'ame, l'amour & l'ambition, que les richesses favorisent & en même temps dégradent; quel parti en tirons-nous? Et savons-nous les employer? Elles nous ont été données, l'une pour notre bonheur, & l'autre pour notre élévation. Les sentimens du cœur sont la félicité de l'homme; l'amour de la gloire en fait la dignité. Mais la vanité, la gloire des petites ames est devenue le ressort des esprits médiocres, & la vraie grandeur est ignorée. Les hommes qui mettent tant de délicatesse dans l'amour, en mettent si peu dans l'ambition; & ils sont aussi flattés d'une place achetée, que d'une place méritée. Les hommes ne veulent qu'être élevés; ils ne se soucient pas d'être grands. Ce n'est pas la vraie gloire que l'on cherche, mais les distinctions établies parmi les hommes. Les grandes places sont autant de retranchemens où les passions se fortifient.

3. La vanité, sans doute, doit être la plus grande des passions, puisqu'elle se fait sentir de si bonne heure.

VENGEANCE.

1. Quelle plus belle vengeance peut-on prendre de ses ennemis, que de profiter de leurs injures, & en conduire mieux & plus sûrement ses affaires?

2. Si vous êtes sensible à la haine & à la vengeance, opposez-vous à ces sentimens;

rien n'eſt ſi bas que de ſe venger. Si on vous a offenſé, vous ne devez que du mépris, & c'eſt une dette aiſée à payer.

3. Labienus, lieutenant de Céſar, l'abandonna dans le temps qu'il avoit le plus beſoin de lui, & paſſa dans le camp de Pompée; il laiſſa dans celui de Céſar, de grandes richeſſes. Céſar les lui renvoya, & lui manda: voilà comme Céſar ſe venge.

4. Il faut être retenu ſur la vengeance; il eſt ſouvent utile de ſe faire craindre, mais preſque toujours dangereux de ſe venger. Rien de plus foible, que de faire tout le mal qu'on peut faire.

VÉRITÉ.

1. Le roi Alphonſe diſoit: un roi doit tellement aimer la vérité, que chacune de ſes paroles doit avoir autant de crédit & de force, que les ſermens des particuliers.

2. Antoine Perez aſſure, que c'eſt pour ſavoir la vérité, que les princes tiennent des foux auprès d'eux.

3. Chaque jour l'erreur perd un partiſan, & la vérité en gagne un.

4. Vous croyez avoir la force & l'impunité, mais je crois avoir la vérité & l'innocence; c'eſt une étrange & longue guerre, que celle où la violence eſſaie d'opprimer la vérité. Tous les efforts de la violence ne peuvent affoiblir la vérité, & ne ſervent qu'à la relever davantage. Toutes les lumieres

de la vérité ne peuvent rien pour arrêter la violence ; & ne font que l'irriter encore plus. Quand la force combat la force, la plus puiſſante détruit la moindre ; quand l'on oppoſe les diſcours aux diſcours, ceux qui ſont véritables & convainquans, confondent & diſſipent ceux qui n'ont que la vanité & le menſonge ; mais la violence & la vérité ne peuvent rien l'une ſur l'autre. Qu'on ne prétende pas de-là néanmoins que les choſes ſoient égales ; car il y a cette extrême différence, que la violence n'a qu'un cours borné par l'ordre de Dieu, qui en conduit les effets à la gloire de la vérité qu'elle attaque ; au lieu que la vérité ſubſiſte éternellement, & triomphe enfin de ſes ennemis, parce qu'elle eſt éternelle & puiſſante comme Dieu même.

5. Que de dangers ! que de fauſſes routes dans l'inveſtigation des ſciences ? Par combien d'erreurs, mille fois plus dangereuſes que la vérité n'eſt utile, ne faut-il point paſſer pour arriver à elle ? Le déſavantage eſt viſible, car le faux eſt ſuſceptible d'une infinité de combinaiſons ; mais la vérité n'a qu'une maniere d'être. Qui eſt-ce d'ailleurs, qui la cherche bien ſincèrement ? Même avec la meilleure volonté, à quelles marques eſt-on ſûr de la reconnoître ? Dans cette foule de ſentimens différens, quel ſera votre *Criterium* pour en bien juger ? Et ce qui eſt le plus difficile, ſi par bonheur nous la trouvons à la fin, qui de nous en ſaura faire un bon uſage ?

6. Rendez-vous eſtimable par la réputation de dire la vérité, afin que ſi la néceſſité vous oblige de dire un menſonge, on croie que vous ayez dit la vérité.

7. Les hommes ſont ſi ridiculement ſoupçonneux, qu'on réuſſit ſouvent mieux à les tromper par la vérité même, que par le menſonge & le déguiſement.

8. Quoiqu'on peigne communément la vérité ſans voile, elle a néanmoins des nudités choquantes, qu'il eſt quelquefois à propos de tenir couvertes.

9. S'il ne faut pas toujours dire ce que l'on penſe, il faut toujours penſer ce que l'on dit. Quand un homme a acquis la réputation de vrai, on jureroit ſur ſa parole; elle a toute l'autorité des ſermens; on a pour ce qu'il dit un reſpect de religion.

10. Dans la recherche de la vérité, la premiere regle de conduite eſt d'être de bonne foi avec ſoi-même.

VERTU.

Si vous êtes ſenſible & délicate ſur la réputation, ſi vous craignez d'être attaquée ſur les vertus eſſentielles, il y a un moyen ſûr pour calmer vos craintes, & pour contenter votre délicateſſe, c'eſt d'être vertueuſe. Ne ſongez qu'à épurer vos ſentimens; qu'ils ſoient raiſonnables & pleins d'honneur; ſongez à être contente de vous-même. C'eſt un revenu de plaiſirs certains, & vous aurez

encore la louange & la bonne réputation de plus.

Les vertus d'éclat ne ſont point le partage des femmes ; mais bien les vertus ſimples & pénibles. La renommée ne ſe charge point de nous. Un auteur dit, *que les grandes vertus ſont pour les hommes ;* il ne donne aux femmes que le ſeul mérite d'être inconnues. Ce *ne ſont pas celles*, dit-il, *qu'on loue le plus, qui ſont les mieux louées ; mais celles dont on ne parle point.* La penſée me paroît fauſſe ; mais pour réduire cette maxime en conduite, je crois qu'il faut éviter le monde & l'éclat, qui prennent toujours ſur la pudeur, & ſe contenter d'être à ſoi-même ſon propre ſpectateur.

Les vertus des femmes ſont difficiles, parce que la gloire n'aide pas à les pratiquer. Vivre chez ſoi, ne régler que ſoi & ſa famille, être ſimple, juſte & modeſte ; vertus pénibles, parce qu'elles ſont obſcures. Il faut avoir bien du mérite pour fuir l'éclat, & bien du courage pour conſentir à n'être vertueuſe qu'à ſes propres yeux. La grandeur & la réputation ſont des ſoutiens à notre foibleſſe ; c'en eſt une que de vouloir ſe diſtinguer & s'élever. L'ame ſe repoſe dans l'approbation publique, & la vraie gloire conſiſte à s'en paſſer. Qu'elle n'entre donc pas dans les motifs de vos actions ; c'eſt bien aſſez qu'elle en ſoit la récompenſe.

(*Marquiſe* DE LAMBERT.)

2. Vous rencontrerez à chaque pas de ces exemples brillans qui frappent au premier coup d'œil ; quelque trait de vertu vous gagne d'abord & vous prévient: voilà, dites-vous, un homme vertueux. Point du tout, on n'eſt point vertueux pour pratiquer une vertu, il les faut pratiquer toutes. Le Tartare eſt plein de demi-vertueux.

3. Les loix du prince enjoignent à ſes ſujets de payer certains droits, certains ſubſides; elles leur défendent de tranſporter certaines marchandiſes hors du royaume, & d'y en introduire d'étrangeres. La fidélité à obſerver ces loix, fait des ſujets obéiſſans; mais fait-elle des hommes vertueux? Et ſe vanteroit-on bien ſérieuſement d'avoir une vertu de plus, pour n'avoir jamais fait trafic de toiles peintes? Ou s'il plaiſoit au prince d'abroger ces loix, qu'il eſt le maître de ſupprimer, diroit-on, qu'il auroit abrogé des vertus?

Il en eſt de même de toutes les loix poſitives; toutes ont commencé, toutes ſont ſuſceptibles d'exceptions, de diſpenſe & même d'abolition. La ſeule loi gravée dans nos cœurs par la main du Créateur, eſt indiſpenſable pour tous les hommes & dans tous les temps.

4. La vertu s'annonce-t-elle avec tant d'oſtentation? Bien loin de compter trop ſur ſes forces, elle eſt ſans ceſſe dans une défiance timide & raiſonnable. Que penſeriez-

vous d'un brave qui vous entretiendroit sans relâche de ses exploits? Et qui ne concevroit pas comment l'image de la mort peut, dans de certaines circonstances, se peindre assez fortement dans le cœur le plus fier, pour l'effrayer un instant?

5. On ne sacrifie sa vertu au desir d'obliger personne.

6. Quiconque regardera la vertu comme la source des bons succès temporels, courra risque de se plaindre un jour d'avoir pris pour une chose ce qui n'est qu'un nom.

7. La vertu n'a d'éclat que dans les ornemens du vice.

8. La vertu ne consiste pas toujours dans des dépouillemens & des privations, peut-être est-il plus difficile de règler les affections naturelles que de les détruire.

9. Dans les pieces de théatre, c'est la représentation du vice qui est la plus amusante du spectacle, mais les traits dont l'impression demeure, sont ceux de la vertu. On en peut tirer une bonne raison de la corruption même du cœur, qui fait que nous sommes frappés malgré nous de ce qui condamne cette corruption; à peu près comme une personne timide ne peut éloigner de son imagination l'objet de sa crainte.

10. N'est-ce pas une chose indigne d'avoir inventé tant de héros fabuleux, comme si la vertu nous étoit inconnue & qu'il fallût avoir récours à la fable pour en donner quelque idée?

12. La vertu nous conduit par un ſentier fort étroit, & le chemin du vice eſt large & ſpacieux; que ces voies-là ſont extremement différentes? Celle du vice avec tout ce qu'elle a de charmes nous mene à la mort, au lieu que celle de la vertu, toute pénible & inſupportable qu'elle paroît, nous conduit à la vie, & à une vie ſans fin.

12. La vertu eſt la vraie pierre philoſophale, puiſqu'elle nous enrichit pour jamais.

13. On a dit, avec aſſez de raiſon peut-être, que les plus grandes vertus des hommes ne ſont que le triomphe d'une paſſion moins criminelle ſur une paſſion plus criminelle; de telle ſorte que ceux qu'on croit ſi vertueux ne diffe ent des autres que par le choix de certains défauts qui ſont moins condamnés dans le monde.

14. Ce n'eſt point être véritablement vertueux que de ne l'être que par principe de gloire, mais c'eſt être ſeulement ambitieux ou envieux. C'eſt de ces ſortes de paſſions que viennent toutes les fauſſes vertus des hommes, & la réputation qu'ils acquierent quelquefois ſi injuſtement, & qui excite l'indignation de ceux qui ont plus de pénétration que le vulgaire.

15. C'eſt auſſi ce qui produit cette variété ſurprenante qu'on trouve quelquefois dans les actions d'un même homme, tantôt malhonnête & tantôt généreux: car cette variété eſt fort aiſée à expliquer, ſi l'on veut s'avi-

ser que quand ces sortes de gens inégaux ont paru généreux, c'étoit afin de le paroître; & que si l'on découvre depuis quelque chose de malhonnête d'eux, c'est qu'ils n'ont pas cru qu'on le dût découvrir.

Ainsi, il ne faut point conclure de ces exemples, que les hommes sont bien peu semblables à eux-mêmes & faire de longues moralités là-dessus. La vertu véritable ne se dément jamais; & ce n'est pas que celui qu'on croyoit vertueux soit devenu tout d'un coup méchant: les habitudes du cœur ne se changent pas si aisément; mais c'est qu'il n'étoit pas ce que l'on croyoit qu'il fût.

16. Nos vertus ne sont pas plus désintéressées que nos vices. Le brave poursuit la gloire en s'exposant à des dangers; le lâche aime le repos & la vie, & l'amant veut jouir.

VICES.

1. L'extrême fainéantise & l'extrême pauvreté sont les deux portes de tous les vices.

2. Je crois même que l'homme voudroit que le soleil se levât un jour au couchant & se couchât à l'orient. L'homme ayant reçu la raison en partage, au lieu de la consulter & de la suivre, ne pense qu'à l'assujettir, & à la rendre esclave de ses inclinations; voilà l'origine de tous les malheurs & la cause de ce que la vertu est méprisée, le vice applaudi & la vérité muette. C'est ce qui donne de la force au mensonge, ce qui intimide les sages, ce qui fait que les ignorans ont des

bibliothèques, que les docteurs sont sans livres, & les livres sans docteurs; que la sagesse du pauvre est sottise, & la sottise du riche est sagesse.

3. Aristippus parlant à de jeunes gens qui rougissoient de le voir entrer chez une courtisanne : le vice est de n'en pas sortir, dit-il, non pas d'y entrer.

4. Il n'est si homme de bien qu'il mette à l'examen des loix toutes ses actions & pensées, qui ne soit pendable dix fois en sa vie. Voire tel, qu'il seroit très-grand dommage & très-injuste de punir & de perdre.

(*Montaigne.*)

Horace dit à Caton le censeur : les vices avoient pris à Rome une forme plus agréable que de votre temps; mais il me semble qu'il ne seroit pas raisonnable de croire qu'ils y fussent augmentés. Les hommes sont les mêmes dans tous les âges; la seule différence que l'on puisse faire de ceux de mon temps à ceux du vôtre, c'est que vos contemporains étoient plus grossiers & les miens plus délicats; que les vertus devenues plus féroces avoient par conséquent plus d'éclat; & que les vices des autres, plus ornés, paroissoient aussi davantage. Je crois enfin que les hommes de votre siecle étoient plus hypocrites, mais qu'ils n'étoient pas plus vertueux.

(*Milord Littleton.*)

4. Les vicieux, qui par leur nombre, font dans le monde le parti dominant, n'ont

point proſcrit ouvertement la vertu, & ne la combattent jamais ſous ſes véritables noms : pour avoir droit de la perſécuter, ils lui en ſubſtituent d'odieux, affectent de la méconnoître & canoniſent les vices, décorés de ſes livrées. Ils nomment imbécillité, la droiture & la bonne foi ; lâcheté, le pardon des injures ; gravité pédanteſque, la ſage circonſpection ; le mépris de l'or, folie ; la généroſité, foibleſſe. L'ambition au contraire eſt transformée dans leur bouche en noble émulation ; la ruſe & les tromperies ſont de l'induſtrie, de l'adreſſe ; la bigotte hypocriſie prend le nom de piété ; la duplicité, celui de fine politique ; la feinte, les détours & la diſſimulation ſont des chefs-d'œuvres de prudence ; l'emportement n'eſt que vivacité ; l'orgueil, grandeur de ſentimens ; l'ardeur de ſe venger, un point d'honneur indiſpenſable ; & la férocité, bravoure. Leurs éloges ſont des outrages : efforcez-vous de vous en rendre digne.

VIE.

1. On voit par la table de la durée de la vie, faite par M. Dupré S. Maur, qu'on peut eſpérer raiſonnablement, c'eſt-à-dire, parier un contre un, qu'un enfant qui vient de naître ou qui a zéro d'âge, vivra huit ans ; qu'un enfant qui a déjà vécu un an ou qui a un an d'âge, vivra encore trente-trois ans ; qu'un enfant de deux ans révolus, vivra encore

core trente-huit ans ; qu'un homme de vingt ans révolus, vivra encore trente-trois ans cinq mois ; qu'un homme de trente ans, vivra encore vingt-huit ans, & ainsi de tous les autres âges.

On observera 1°. que l'âge auquel on peut espérer une plus longue durée de vie, est l'âge de sept ans, puisqu'on peut parier un contre un, qu'un enfant de cet âge vivra encore quarante-deux ans trois mois ; 2°. qu'à l'âge de douze ou treize ans on a vécu le quart de sa vie, puisqu'on ne peut légitimement espérer que trente-huit ou trente-neuf ans de plus, & de même qu'à l'âge de vingt-huit ou vingt-neuf ans, on a vécu la moitié de sa vie, puisqu'on n'a plus que vingt-huit ans à vivre, & enfin qu'avant cinquante ans on a vécu les trois quarts de sa vie, puisqu'on n'a plus que seize ou dix-sept ans à espérer ; mais ces vérités physiques, si mortifiantes en elles-mêmes, peuvent se compenser par des considérations morales. Un homme doit regarder comme nulles les quinze premieres années de sa vie : tout ce qui lui est arrivé, tout ce qui s'est passé dans ce long intervalle de temps est effacé de sa mémoire, ou du moins a si peu de rapport avec les objets & les choses qui l'ont occupé depuis, qu'il ne s'y intéresse en aucune façon ; ce n'est pas la même succession d'idées, ni, pour ainsi dire, la même vie ; nous ne commençons à vivre moralement que quand nous commençons à

ordonner nos penſées, à les tourner vers un certain avenir, & à prendre une eſpece de conſiſtance, un état relatif à ce que nous devons être dans la ſuite. En conſidérant la durée de la vie ſous ce point de vue qui eſt le plus réel, nous trouverons dans la table qu'à l'âge de vingt-cinq ans on n'a vécu que le quart de ſa vie, qu'à l'âge de trente-huit ans on n'en a vécu que la moitié, & que ce n'eſt qu'à l'âge de cinquante-ſix ans qu'on a vécu les trois quarts de ſa vie.

2. La vie eſt déjà très-courte, & nous l'abrégeons encore par notre légèreté & par le dérèglement. Le peu que nous vivons, nous le vivons moins à nous qu'aux paſſions qui nous tourmentent; qui ôteroit de la vie le temps du ſommeil, celui qu'on donne aux autres néceſſités, celui des maladies du corps & de l'eſprit; il nous en reſteroit peu pour le bonheur, & d'une longue vie à peine en tirerions-nous quelques années.

3. Il dépend de nous d'être ce que nous voulons être. Je regarde notre corps comme un parterre, dont notre volonté eſt le Jardinier; elle y plante toutes les eſpeces de fleurs qui lui plaiſent, & elle en arrache à ſon gré toutes celles qui ne lui plaiſent plus. Je compare encore notre vie à une balance. D'un côté ſont nos vœux, nos deſirs, nos paſſions; de l'autre, eſt la raiſon, murie par le ſecours de l'expérience; ſi ce dernier côté n'eſt pas d'un poids ſuffiſant, pour tenir l'autre au

moins en équilibre, adieu l'homme, il est perdu.

4. La vie de l'homme me sembloit comme une comédie, dont la fortune est le poëte, qui donne à chacun le personnage qu'elle veut; à l'un celui d'un monarque ou d'un faquin, à l'autre celui d'une jeune beauté ou d'une vieille ridicule: car pour faire que la comédie soit bonne, il faut qu'il y ait de tout.

Quelquefois une même personne change de condition, comme Crésus de Roi devient esclave, & Méandre, successeur de Policrate, passe du rang des valets en celui des princes. La fortune les laisse quelque temps sous cet habit; mais à la fin de la comédie, chacun reprend le sien, & redevient ce qu'il étoit auparavant.

Quelques sots & opiniâtres, après avoir quitté leur habillement, veulent conserver leur dignité, & se fâchent quand on les dépouille, comme si la comédie devoit toujours durer, & que les habits ne fussent pas empruntés. C'est ainsi qu'un comédien fait tantôt Priam & tantôt Agamemnon, & devient esclave, après avoir été Cécrops ou Erecthée. En un mot, lorsqu'il a mis bas le cothurne, ce n'est plus Agamemnon, fils d'Atrée, ni Créon, fils de Ménécès; mais Pol, fils de Cariclès, de quelque méchant village, ou Satyre, fils de Théogiton, qui n'est pas de meilleur lieu.

5. O vie! qui ne te connoît pas, t'estime;

mais celui qui voudroit être sage, se désabuseroit de tes appas & de tes tromperies, il y travailleroit depuis le berceau jusqu'à l'urne, depuis le lit jusqu'au tombeau; le plus heureux des hommes cesse de l'être, dès qu'il entre dans le monde. Le son des instrumens qui accompagne la vie des rois, n'est autre chose que des plaintes déguisées. Que doit-on attendre d'une vie, que la mere donne avec tant de cris, & que l'enfant reçoit avec tant de pleurs? Ce sont des pronostics qui suppléent au défaut de cette connoissance; si l'on ne sent pas encore les maux, on peut les deviner.

6. Bon Dieu! qu'est-ce que cette vie, au milieu même des plus grands avantages qu'elle nous procure? Nous la passons à nous y forger des maux imaginaires, lorsqu'aucuns maux réels ne la troublent. Ces craintes chimériques de possibilités que nous ne voyons qu'en éloignement, peuvent nous rendre aussi efficacement malheureux, que si nous avions à lutter contre des miseres actuelles. Il me semble qu'en réfléchissant mûrement là-dessus, chacun devroit se convaincre, que ce monde n'est pas un lieu où des ames immortelles puissent éternellement demeurer, & qu'il faut nécessairement que cette économie soit suivie d'une autre où l'ame entiere sera satisfaite.

1. Les jeunes gens ſont moins foux qu'un vieillard qui ſe met l'amour en tête : il reſſemble au fer par la froideur de ſes membres ; & comme le fer s'échauffe très-difficilement & ſe refroidit de même, ainſi en eſt-il d'un vieillard amoureux.

2. Les veillards & les cometes ont toujours été reſpectés par les mêmes raiſons ; leur longue barbe & la qualité de préſager l'avenir.

3. Un vieillard eſt fier, dédaigneux, & d'un commerce difficile, s'il n'a beaucoup d'eſprit.

4. Un vieillard qui a veçu à la cour, qui a un grand ſens & une mémoire fidelle, eſt un tréſor ineſtimable : il eſt plein de faits & de maximes, on y trouve l'hiſtoire du ſiecle, revêtue de circonſtances très-curieuſes, & qui ne ſe liſent nulle part : l'on y apprend des regles pour la conduite & pour les mœurs qui ſont toujours ſûres, parce qu'elles ſont fondées ſur l'expérience.

VIEILLESSE.

1. S'il y a quelque différence tant ſoit peu remarquable dans la durée de la vie, il ſemble qu'on doit l'attribuer à la qualité de l'air ; on a obſervé que dans les pays élevés il ſe trouve communément plus de vieillards que dans les lieux bas ; les montagnes d'Ecoſſe, de Gal-

les, d'Auvergne, de Suisse, ont fourni plus d'exemples de vieillesses extrêmes que les plaines de Hollande, de Flandre, d'Allemagne & de Pologne; mais à prendre le genre humain en général, il n'y a, pour ainsi dire, aucune différence dans la durée de la vie; l'homme qui ne meurt point de maladies accidentelles, vit par-tout quatre-vingt-dix ou cent ans; nos ancêtres n'ont pas vécu davantage, & depuis le siecle de David, ce terme n'a point du tout varié. Si l'on nous demande pourquoi la vie des premiers hommes étoit beaucoup plus longue, pourquoi ils vivoient neuf cens, neuf cens trente, & jusqu'à neuf cens soixante & neuf ans, nous pourrions peut-être en donner une raison, en disant que les productions de la terre dont ils faisoient leur nourriture, étoient alors d'une nature différente qu'elles sont aujourd'hui : la surface du globe devoit être, comme on l'a vu (volume I, théorie de la terre) beaucoup moins solide & moins compacte dans les premiers temps après la création, qu'elle ne l'est aujourd'hui, parce que la gravité n'agissant que depuis peu de temps, les matieres terrestres n'avoient pu acquérir en aussi peu d'années la consistance & la solidité qu'elles ont eu depuis; les productions de la terre devoient être analogues à cet état, la surface de la terre étant moins compacte, moins séche, tout ce qu'elle produisoit devoit être plus ductile, plus souple, plus susceptible d'ex-

tension; il se pouvoit donc que l'accroissement de toutes les productions de la nature, & même celui du corps de l'homme ne se fît pas en aussi peu de temps qu'il se fait aujourd'hui; les os, les muscles, &c. conservoient peut-être plus long-temps leur ductilité & leur mollesse, parce que toutes les nourritures étoient elles-mêmes plus molles & plus ductiles; dès lors toutes les parties du corps n'arrivoient à leur développement entier qu'après un grand nombre d'années, la génération ne pouvoit s'opérer par conséquent qu'après cet accroissement pris en entier ou presqu'en entier, c'est-à-dire, à cent vingt ou cent trente ans, & la durée de la vie étoit proportionnelle à celle du temps de l'accroissement, comme elle l'est encore aujourd'hui; car en supposant que l'âge de puberté des premiers hommes, l'âge auquel ils commençoient à pouvoir engendrer, fut celui de cent trente ans, l'âge auquel on peut engendrer aujourd'hui étant celui de quatorze ans, il se trouvera que le nombre des années des premiers hommes & de ceux d'aujourd'hui sera dans la même proportion, puisqu'en multipliant chacun de ces deux nombres par le même nombre, par exemple par sept, on verra que la vie des hommes d'aujourd'hui étant de quatre-vingt-dix-huit ans, celle des hommes d'alors devoit être de neuf cens dix ans; il se peut donc que la durée de la vie de l'homme ait diminué peu-à-peu à mesure que

la surface de la terre a pris plus de solidité par l'action continuelle de la pesanteur, & que les siecles qui se sont écoulés depuis la création jusqu'à celui de David, ayant suffi pour faire prendre aux matieres terrestres toute la solidité qu'elles peuvent acquérir par la pression de la gravité, la surface de la terre soit depuis ce temps-là demeurée dans le même état, qu'elle ait acquis dès lors toute la consistance qu'elle devoit avoir à jamais, & que tous les termes de l'accroissement de ses productions aient été fixés aussi-bien que celui de la durée de la vie.

Indépendamment des maladies accidentelles qui peuvent arriver à tout âge, & qui dans la vieillesse deviennent plus dangereuses & plus fréquentes, les vieillards sont encore sujets à des infirmités naturelles, qui ne viennent que du dépérissement & de l'affaissement de toutes les parties de leur corps; les puissances musculaires perdent leur équilibre, la tête vacille, la main tremble, les jambes sont chancelantes, la sensibilité des nerfs diminuant, les sens deviennent obtus, le toucher même s'émousse, mais ce qu'on doit regarder comme une très-grande infirmité, c'est que les vieillards fort âgés sont ordinairement inhabiles à la génération.

A l'égard de l'altération de la liqueur séminale, ou plutôt de son infécondité dans la viellesse, on peut aisément concevoir que la liqueur séminale ne peut-être prolifi-

que que lorſqu'elle contient ſans exception des molécules organiques renvoyées de toutes les parties du corps ; car, comme nous l'avons établi, la production du plus petit être organiſé ſemblable au grand, (voyez ci-devant chap. II, III, &c.) ne peut ſe faire que par la réunion de toutes ces molécules renvoyées de toutes les parties du corps de l'individu ; mais dans les vieillards fort âgés les parties qui comme les os, les cartilages, &c. ſont devenues trop ſolides, ne pouvant plus admettre de nourriture, ne peuvent par conſéquent s'aſſimiler cette matiere nutritive, ni la renvoyer après l'avoir modelée & rendue telle qu'elle doit être.

2. Il me ſemble qu'en la vieilleſſe, nos ames ſont ſujettes à des maladies & imperfections plus importunes, qu'en la jeuneſſe.

Je le diſois étant jeune, lors on me donnoit de mon menton par le nez ; je le dis encore à cette heure, que mon poil gris m'en donne le crédit.

Nous appellons ſageſſe, la difficulté de nos humeurs, le dégoût des choſes préſentes ; mais à la vérité nous ne quittons pas tant les vices, comme nous les changeons, & à mon opinion en pis.

Outre une ſotte & caduque fierté, un babil ennuyeux, ces humeurs épineuſes & inaſſociables, & la ſuperſtition, & un ſoin ridicule des richeſſes, lorſque l'uſage en eſt perdu, j'y trouve plus d'envie, d'injuſtice & de malignité. (*MONTAIGNE.*)

3. Que l'enfance regarde devant elle, la vieilleſſe derriere : étoit-ce pas ce que ſignifioit le double viſage de Janus?

Les ans m'entraînent s'ils veulent, mais à reculons. Autant que mes yeux peuvent reconnoître cette belle ſaiſon expirée, je les y détourne à ſecouſſes : ſi elle échappe de mon ſang & de mes veines, au moins n'en vai-je déraciner l'image de la mémoire.

4. A moins que je ne me chatouille, je ne puis tantôt plus arracher un pauvre rire de ce méchant corps. Je ne m'égaie qu'en fantaiſie & en ſonge, foible lute de l'art contre la nature. C'eſt grand ſimpleſſe d'alonger & anticiper, comme chacun fait, les incommodités humaines. J'aime mieux être moins long-temps vieil que d'être vieil avant que de l'être. Juſques aux moindres occaſions de plaiſir que je puis rencontrer, je les empogne. Ma philoſophie eſt en action, en uſage naturel & préſent : peu en fantaiſie. Prinſſai-je plaiſir à jouer aux noiſettes & à la toupie!

5. Il vient un temps où une femme doit mener une ſorte de vie convenable aux bienſéances & à la dignité de ſon âge; il faut renoncer à tout ce qui s'appelle plaiſir vif. Souvent vous avez perdu le goût pour les amuſemens; ils ne peuvent plus occuper ni remplir vos heures; vous avez perdu même vos véritables amis, & le temps eſt paſſé d'en faire d'autres. Le revenu de la beauté, c'eſt l'amour; & la récompenſe de l'amour ver-

tueux, c'eſt l'amitié, & vous êtes bien heureuſe quand toutes vos belles années vous ont acquis un ou deux amis véritables. Enfin, vous quittez chaque âge de la vie quand vous commencez à le connoître. & vous arrivez toute neuve dans un autre.

6. On a dit que la dévotion étoit le foible de la vieilleſſe; pour moi je crois qu'elle en eſt le ſoutien ; c'eſt un ſentiment décent, & le ſeul néceſſaire. Le joug de la religion n'eſt pas un fardeau, mais un ſoutien.

7. Dans tous les temps de la vie les femmes doivent aux autres, elles ſe doivent à elles-mêmes. Les devoirs envers les autres doublent en vieilliſſant. Dès que les femmes ne peuvent plus mettre d'agrémens dans le commerce, on leur demande de vraies vertus : dans la jeuneſſe on ſonge à vous; dans la vieilleſſe il faut penſer aux autres. On nous demande du partage, & on ne nous pardonne rien. En perdant la jeuneſſe vous perdez auſſi le droit de faillir; il ne vous eſt plus permis d'avoir tort. Nous n'avons plus en nous ce charme ſéduiſant; & on nous juge à la rigueur. Les premieres graces de la jeuneſſe ont un luſtre qui couvre tout: les fautes de jugement ſont pardonnées & ont le mérite de l'ingénuité.

2. On me cache par bonté tout ce qui m'affligeroit. C'eſt la deſtinée de la vieilleſſe d'être ménagée comme l'enfance.

9. Me voilà donc une perſonne à montrer.

Il faut avouer qu'il eſt bien glorieux de vivre long-temps ; on croit faire maintenant mon éloge quand on dit, elle raiſonne encore juſte, elle écrit encore d'une main ferme : me voilà bien louée ! & voilà de grands ſujets d'amour propre !

(*Lett. de Mᵉ* DE MAINTENON.)

10. Il eſt un état où l'on ne ſauroit répondre un ſeul jour de ſon exiſtence, même ſans accident extraordinaire. La vie n'eſt plus qu'un tremblement perpétuel devant la mort toute prête à l'enlever. Tout le monde deſire d'y arriver. C'eſt la vieilleſſe : parce que l'on n'eſt pas entiérement mort dans cet état, on s'imagine que l'on vit juſqu'à ce que l'on ſoit enterré.

VIVACITÉ.

Les caracteres francs & vifs, ſont ordinairement galans ; & cette galanterie, lorſqu'elle eſt guidée par un bon eſprit, rend bientôt un jeune homme attentif, obligeant, & preſque toujours complaiſant pour les femmes.

VOL.

1. Les Lacédémoniens permettoient, encourageoient même le vol réel, pour ſe rendre plus ſoigneux & plus adroits ; c'eſt-à-dire, qu'il falloit qu'une partie des citoyens commît de mauvaiſes actions pour l'édification de l'autre. (*VILLARET.*)

2. Qu'ai-je donc pu aimer dans ce larcin ?

Ne feroit-ce point que j'aurois trouvé quelque air d'indépendance & de liberté à faire impunément quelque chofe de défendu, quoique je n'aie ofé le faire qu'en cachette, & qu'une telle liberté ne fût qu'un véritable efclavage; & n'aurois-je point cru voir dans cette licence de tout faire, quelqu'image ténébreufe de la toute-puiffance?

(*S. Augustin.*)

3. Il en eft du larcin comme des femmes, car il me femble que l'un & l'autre font devenus aujourd'hui des maux néceffaires, & que les clefs ne fervent à préfent qu'à garder ce qui peut être dérobé, & non à empêcher qu'il ne le foit.

VOLEURS.

1. J'aime à laiffer échapper les voleufes. Un bon chaffeur laiffe toujours enfuir les perdrix femelles; c'eft de-là que dépend l'entretien de la chaffe.

2. Quelques Anglois ne tirent pas moins de vanité de l'adreffe de leurs voleurs, que de la bravoure de leurs troupes. Un d'eux me racontoit un jour avec plaifir, qu'un voleur de fa province ayant pris la peine d'arrêter un gentilhomme qu'il connoiffoit pour un homme riche, & ne lui ayant trouvé que cinq ou fix guinées, l'avertit que la premiere fois que cela lui arriveroit, il lui donneroit vingt coups de bâtons.

(*M. l'abbé le Blanc.*)

3. Pour les voleurs, qui ne tuent point, on ſait bien qu'au fond ils ne méritent pas la mort, même à les juger par cette loi du talion qu'on fait valoir contre les meurtriers; qu'il n'y a aucune proportion entre un effet, quelquefois très-modique, qu'ils auront dérobé, & la vie qu'on leur ôte impitoyablement. Mais on les ſacrifie, dit-on, à la ſûreté publique. Employez-les comme forçats à des travaux utiles; la perte de leur liberté les punira encore aſſez rigoureuſement de leur forfait, aſſurera ſuffiſamment la tranquillité publique, & tournera en même temps au bien de l'état. Mais il a plu aux hommes de faire de la friponnerie, le plus honteux de tous les crimes & le plus impardonnable; par la raiſon, ſans doute, que l'argent eſt le Dieu du monde, & qu'on n'a communément rien de plus cher, après la vie, que l'intérêt.

VOLUPTÉ.

La table & le jeu ont leurs excès & leurs dangers; l'amour a les ſiens: on ne ſe joue pas toujours avec la beauté, elle commande quelquefois impérieuſement. Rien de plus honteux que de perdre dans le vin la raiſon, qui doit être le guide de l'homme. Se livrer à la volupté, c'eſt ſe dégrader. Le plus ſûr ſeroit donc de ne pas s'apprivoiſer avec elle. Il ſemble que l'ame du voluptueux lui ſoit à charge.

VRAISEMBLABLE.

1. On n'a pas droit de chercher le vraiſemblable dans le vrai; où en ſeroit-on dans la ſociété? Mais ce qui eſt feint, eſt néceſſairement ſoumis à cette loi.

2. D'un côté, les hommes ne ſont point touchés par les évènemens qui ceſſent d'être vrai-ſemblables, parce qu'ils ſont trop merveilleux.

D'un autre côté, des évènemens ſi vraiſemblables, qu'ils ceſſent d'être merveilleux, ne les rendent guères attentifs.

Il en eſt des ſentimens comme des évènemens.

VRAISEMBLANCE.

L'hiſtoire d'Alexandre, toute vraie qu'elle eſt, a bien l'air du roman; & faire un plus grand héros, c'eſt donner dans le fabuleux, c'eſt ôter à ſon ouvrage, non-ſeulement le crédit de la vérité, mais l'agrément de la vraiſemblance. Si nous voulons donner avantage ſur lui à d'autres héros, ôtons-leur les vices qu'il avoit, & donnons-leur les vertus qu'il n'avoit pas. Ne faiſons pas Scipion plus grand, quoiqu'on n'ait jamais vu chez les Romains une ame ſi élevée que la ſienne: il le faut faire plus juſte, allant plus au bien, plus modéré, plus tempérant & plus vertueux.

1. RIEN n'eſt moins excuſable que de s'éloigner de l'uſage ſûr, pour rechercher des ornemens faux, ou dont on ne ſait pas ſe parer. Cette ambition ridicule eſt la marque certaine d'un petit eſprit, qui tâche de relever le peu de valeur de ſes penſées par de prétendus agrémens d'expreſſions.

2. Ceux qui diſent des choſes exquiſes, ne ſont guères ſujets à ce vice; plus elles ſont fines, plus elles ont beſoin de termes ſimples & uſités pour les faire entendre facilement & rendre ſenſible ce qu'elles ont de délicat, & où il y a moins de priſes.

3. L'uſage eſt toujours le maître des mots; mais il l'eſt rarement des regles de la ſintaxe.

4. Il y avoit des gens à Rome qui enſeignoient à mâcher, comme à marcher de bonne grace.

5. Les femmes du bel air s'amuſent à prendre du tabac en poudre; les unes font ce ridicule manége d'un air ſi coquet, & les autres d'un air ſi mâle, que je ne ſais point leſquelles méritent d'être les plus blâmées; mais elles me paroiſſent toutes également déſagréables.

6. Tous les uſages changent, & il n'eſt point de coutume ſi bien établie, qui n'ait été précédée par une toute contraire.

FIN.

